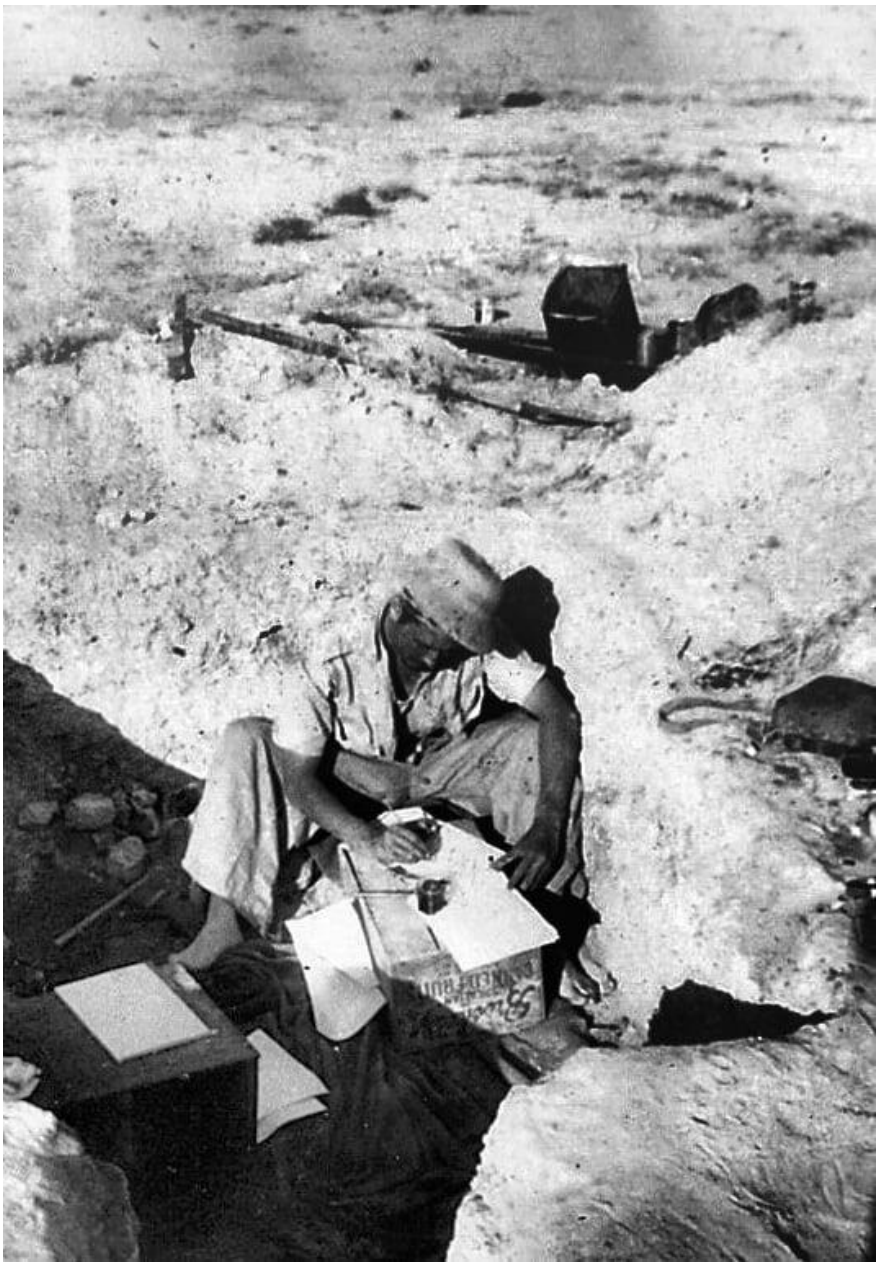
Au Jour le Jour à Bir Hakeim



Bir Hakeim : René Hintze, combattant du Bataillon du Pacifique
avec son encrier et sa plume dans son trou individuel
(J-C. Teva Shigetomi)

ACTIONS MÉMOIRE 2022

ONACVG
mémoire et solidarité

Avant-propos

C'est dans le désert de Libye que se déroule la première rencontre terrestre depuis la défaite de 1940, entre les forces françaises libres du général de Gaulle et l'armée d'Hitler.

Dans un rapport de un contre dix, les 3 700 hommes de la 1ère B.F.L. du général Koenig combattent et opposent une résistance acharnée aux forces italo-allemandes de l'Axe. Le général Rommel qui les commande se voit alors contraint de recourir à des moyens importants qui épuisent ses forces et retardent son offensive vers l'Egypte.

C'est ainsi que le « *grain de sable* » de Bir Hakeim vint gripper les rouages de la planification opérationnelle militaire de l'Afrika Korps.

Les conséquences en furent inattendues autant qu'inespérées. Après la guerre, le maréchal Kesselring, commandant en chef des forces allemandes en Méditerranée, indiquera que les 20 % de pertes subies par la *Luftwaffe* au cours des 1500 sorties aériennes sur la position française, contribuèrent à la défaite allemande de Stalingrad.

Malgré la prise de Tobrouk le 21 juin 42, Rommel ne rattrapera jamais les quinze jours dépensés en pure perte devant Bir Hakeim : ils permirent au commandement Britannique de regrouper ses forces du Moyen Orient et de préparer la victoire d'El Alamein qui survint au mois d'octobre suivant.

La légitimité politique et militaire du général de Gaulle en sortit confortée : les Anglo-saxons reconnurent enfin les FFL comme un allié à part entière et l'écho de *« La France renaissante »* à Bir Hakeim se propagea dans les nations du camp allié du monde entier, les Etats-Unis y compris.

Ce haut fait d'armes de notre histoire, symbole de nos valeurs françaises essentielles de liberté, de solidarité et de fraternité, n'a cependant jamais donné lieu à la production d'un grand film historique.

Pourtant, le *scenario* existe ! Vous le découvrirez à travers ce récit choral, issu d'un riche et vivant patrimoine écrit[1], restitué au fil des évènements survenus entre le mois de février et la sortie de vive force de la Brigade, dans la nuit du 10 au 11 juin 1942.

Ce *Mémorial* est porté par la Délégation de la France Libre du Havre dans le cadre de la commémoration du 80e anniversaire de la Bataille de Bir Hakeim. Il a été labellisé *« Actions Mémoire 2022* » par l'Onac-VG de Seine-Maritime. La Mairie du Havre célébrera cet anniversaire le 18 juin 2022 et rendra hommage aux de onze anciens de Bir Hakeim, qui y sont nés ou y ont vécu :

Les Fusiliers Marins sont représentés par André Fougère, Roger Kerleroux, Paul Leterrier, Lucien Monville et Raymond Samson. Paul Leterrier, grand officier de la Légion d'Honneur, âgé de 100 ans aujourd'hui est l'un des tout derniers témoins de la Bataille et le parrain de la Délégation de la France Libre du Havre.

Les commandants d'unités Henri Amiel et Jean-Claude Laurent-Champrosay, ainsi que les Artilleurs Jacques Roumeguère et Philippe Bolifraud - ce dernier ayant été tué lors de la sortie de la position-, ont été faits Compagnons de la Libération pour leur participation à la bataille de Bir Hakeim.

Mes remerciements vont à…

François Broche, auteur du dernier ouvrage historique sur Bir Hakeim paru en 2019 [2] ; Blandine Bongrand Saint Hillier et la Délégation de la 1ere DFL[3] ; Françoise Amiel, Déléguée Le Havre de la Fondation de la France libre ; la Fondation de la France Libre et le musée de l'Ordre de la Libération ; Clarisse Chevalier, directrice de l'Onac-VG 76, Laurent Laloup et Jacques Ghemard (site français libres.net) ; Jean-Christophe Teva Shigetomi[4] … ainsi qu'aux membres des familles et aux particuliers qui ont partagé leurs ressources.

F. Roumeguère, Délégation Le Havre de la Fondation de la France Libre

[1] Le Général Pierre-Marie Koenig, ses officiers, sous-officiers et soldats, et pami eux, une femme ! ont témoigné après la guerre à travers des articles diffusés dans la revue de la Fondation de la France Libre ou le bulletin de l'Amicale de la 1ere Division française libre ; en éditant leurs mémoires et leurs carnets de marche *(cf Bibliographie).* Les extraits choisis présentent 84 témoins et 389 noms de combattants cités *(cf Listes)* Les grades indiqués sont ceux qui étaient les leurs au moment de la Bataille.

[2] *La Cathédrale des sables, François Broche, éditions Belin, 2019*

[3] Anciennement Adfl (Amicale de la 1ère D.F.L.)

[4] *« Tamari'i volontaires », 2013.*

Sommaire

Printemps 1942

Février : la Brigade française libre s'installe à Bir Hakeim	**05**
Un Fort Vauban dans le désert	*15*
Mars - Mai : on patrouille et on renforce la défense	**25**
Mars	
Les Jock colonnes : un apprentissage difficile	*32*
Avril	**42**
La Jock du Capitaine Bricogne	*51*
30 avril, la Légion fête Camerone	*56*
Mai	**63**
Tomcol, la seconde Jock du B.M. 2.	*64*
26 mai, Le combat en retraite de Tomcol	*72*
27 mai : la Division Ariete attaque…	*76*
Le B.I.M. au cœur de l'action	*74*
28 mai	*82*
29-30 mai : La bataille de Knightsbridge	*83*
La 3e brigade indienne motorisée rescapée	*85*
31 mai	*86*
1er juin	**90**
Le Pacifique et les Fusiliers Marins à Rotonda Signali	*94*
2 juin : Bir Hakeim est encerclé	**98**
Le retour des Pacifiens et des Fusiliers Marins à Bir Hakeim	*102*
3 juin	**107**
4 juin	**112**
5 juin : le Chaudron	**114**
6 juin	**117**
7 juin	**121**
Les volontaires du dernier convoi de ravitaillement	*124*
8 juin	**127**
La course relais de l'Observatoire	*131*
9 juin	**140**
Dans le secteur du Fort	*144*
Dans le secteur des Mamelles	*146*
10 juin	**152**
Mission de l'agent de liaison du Q.G.au Pacifique	*153*
L'ordre d'évacuation	*154*
Mission de l'agent de liaison du Q.G. dans le secteur du B.M. 2	*156*
La dernière contre-attaque du B.M. 2	*157*
Chacun se prépare à la sortie	*169*
Nuit du 10 juin : la sortie de vive force…	**177**
de l'état-major et des légionnaires	*178*
des tringlots de la 101e C.A. du Train et des sapeurs du Génie	*193*
des ambulances et des personnels de Santé	*196*
des fusiliers marins et des transmissions	*203*
des marsouins du Bataillon d'Infanterie de Marine	*205*
des Tamari'i du Pacifique	*207*
des bigors du 1er Régiment d'Artillerie	*213*
des coloniaux du Bataillon de Marche 2	*219*
Quelques actes de bravoure…	*222*
L'arrivée dans les lignes anglaises	**239**
Le sort des égarés et des prisonniers	*241*
La tragédie du Nino-Bixio	*244*
Les évasions	*247*
Ici était l'âme de la France Libre	249
Bibliographie	250
Liste des témoins	253
Liste des noms cités	255

Charles de GAULLE



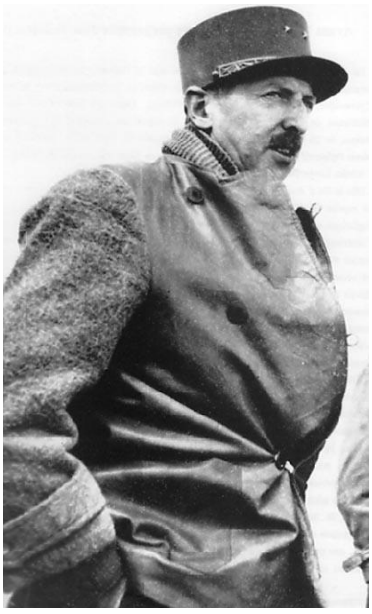
Dans les entreprises où l'on risque tout, un moment arrive, d'ordinaire, où celui qui mène la partie sent que le destin se fixe. Par un étrange concours, les mille épreuves où il se débat semblent s'épanouir soudain en un épisode décisif.
Que celui-ci soit heureux et la fortune va se livrer. Mais, qu'il tourne à la confusion du chef, voilà toute l'affaire perdue.

Tandis qu'autour du polygone de 16 kilomètres carrés tenu par Koenig et ses hommes se joue le drame de Bir Hakeim, moi-même, à Londres, lisant les télégrammes, entendant les commentaires, voyant dans les regards tantôt l'ombre et tantôt la lumière, je mesure quelles conséquences dépendent de ce qui se passe là-bas.

Si ces 5.500 combattants, portant chacun sa peine et son espoir, volontairement venus de France, d'Afrique, du Levant, du Pacifique, rassemblés là où ils le sont à travers tant de difficultés, subissent un sombre revers, notre cause sera bien compromise.

Au contraire, si en ce moment, sur ce terrain, ils réussissent quelque éclatant fait d'armes, alors l'avenir est à nous !

Mémoires de guerre - Tome 1, L'Appel

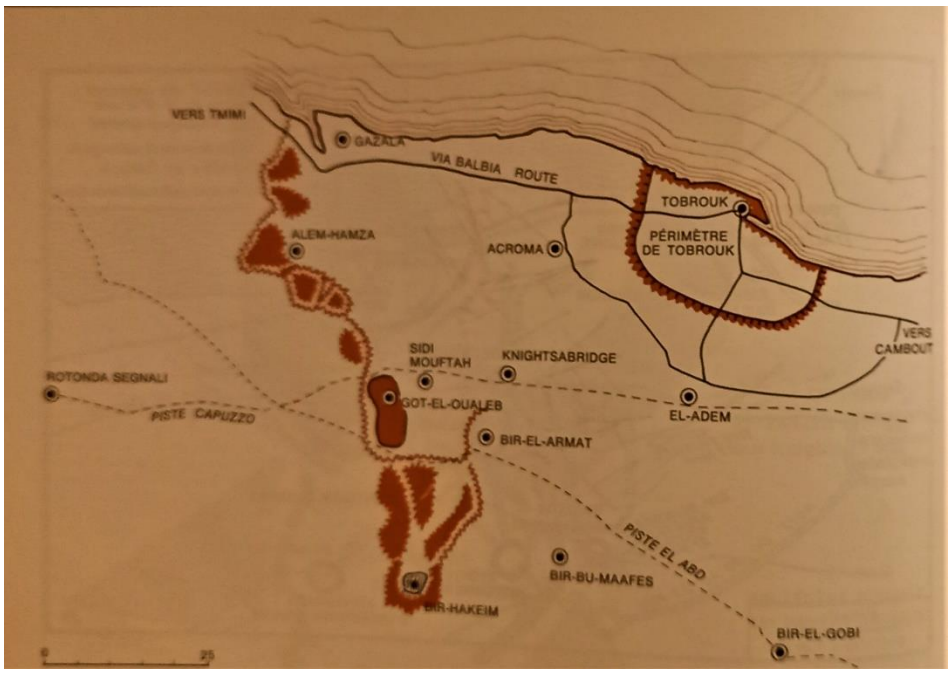


Ils étaient des volontaires et des volontaires d'une espèce rare comme la défaite seule peut les faire naître. Ils étaient donc marqués par un signe spécial, tracé sur leur front dès le premier jour par un acte de leur libre volonté. Pour comprendre leur mentalité, il ne faut pas oublier ce détail. Ils étaient donc pétris d'une pâte peu courante, ce qui les rendait difficilement maniables, susceptibles, mais en même temps capables des enthousiasmes les plus emportés.

Et parce qu'un volontaire de cette trempe ne se démobilise plus jusqu'au jour où il atteindra le but qu'il s'est fixé, le chef de la France Libre pouvait compter sur eux.

Général Pierre-Marie Koenig, Commandant la 1ère Brigade Française Libre

Février 1942 : la Brigade française libre s'installe à Bir Hakeim





... Une première ligne de défense fortement minée, s'enfonçant de Gazala sur la côte, vers le sud, était tenue par la 50e division britannique et la 1re division sud-africaine. De l'extrémité sud de cette ligne, partait une ceinture de mines atteignant Bir Hakeim.

Cette dernière place, bastion méridional du front britannique de Gazala, était fortifiée, entourée de champs de mines, et défendue par la 1re Brigade des Forces Françaises Libres. Le front entier avait été dessiné avec soin et habileté. C'était la première fois qu'on tentait d'établir un tel ensemble si loin dans le désert. On avait dû y placer, en tout, environ 500.000 mines... Les Britanniques coupaient virtuellement notre voie d'approvisionnement au sud de Bir-Hakeim ….

... Dès que la percée des défenses de la ligne de Gazala serait accomplie, nous avions l'intention de nous emparer de Bir-Hakeim, bastion méridional du front britannique Nous commencerions par nettoyer toute la partie du sud de la ligne de Gazala, puis nous reprendrions l'offensive.

Cette opération impliquerait la destruction de la 150e brigade britannique d'Oualeb et de la 1re Brigade Française Libre à Bir-Hakeim.

Général Erwin Rommel, commandant de l'Afrika-Korps



L'historique de la 1ere Division Légère Française Libre[5] , telle que nous la verrons évoluer et combattre en Libye au cours de l'année 1942, constitue une page d'histoire militaire française non seulement par l'exposé des évènements auxquels elle fut mêlée, mais encore par les conceptions qui présidèrent à sa constitution.

De juin 1940 à juillet 1941, des forces terrestres françaises avaient été engagées au combat.

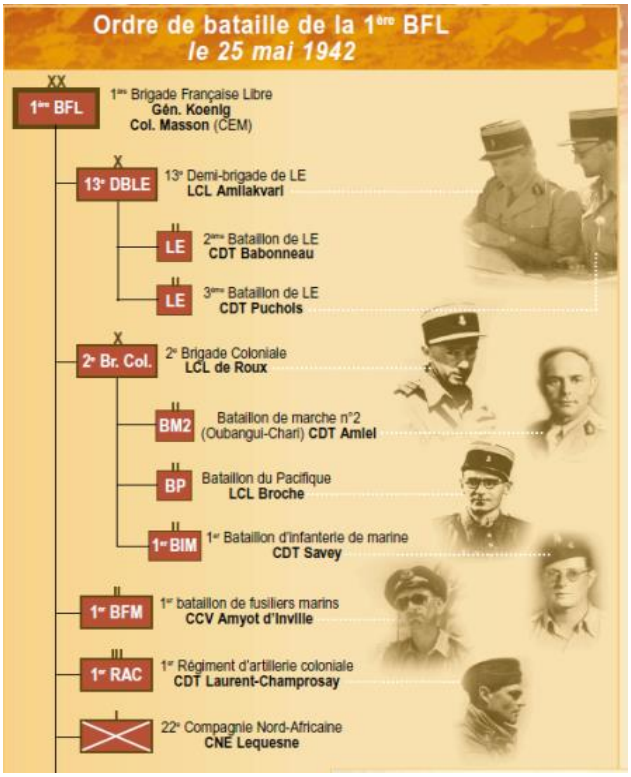
Loin de nous l'intention de dérober la moindre parcelle de prestige à la 8e Armée britannique dont, au demeurant, la 1ère DFL allait faire partie intégrante jusqu'au 15 mai 1943, après la prise de Tunis, et avec laquelle elle partagera désormais, pendant toute la période indiquée, ses peines, ses joies, se revers comme ses victoires.

Mais, mise par le général de Gaulle à la disposition de cette armée glorieuse entre toutes, vivant au milieu des grandes unités britanniques venues de tout le Commonwealth, elle conserva dans tous les domaines une physionomie qui lui était propre. Par son esprit très particulier, par l'organisation de ses unités, leurs armements et leurs matériels, elle fut d'inspiration française. C'est à ces caractéristiques qu'elle dut sa survie. S'il en avait été autrement, son histoire aurait été éphémère ; elle se serait arrêtée vraisemblablement dans la matinée du 27 mai 1942, comme fut scellé ce jour-là le sort de plusieurs brigades britanniques anéanties en quelques heures de combat violent, malgré des prodiges de bravoure ou de discipline sous le feu.

Général Pierre-Marie Koenig, Commandant la 1ère Brigade Française Libre



[5] *Traduction française de la dénomination britannique*



Le général de brigade Pierre Koenig, 42 ans, était capitaine de la Légion étrangère lors des combats de Narvik en 1940.

La brigade compte 5.500 hommes, tous volontaires des Forces Françaises Libres.

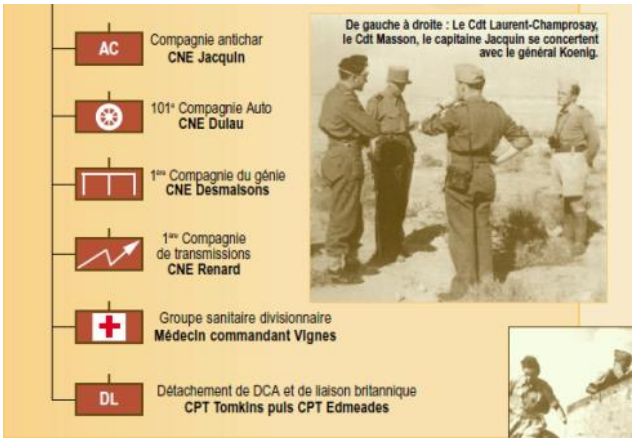
Elle est implantée en deux points :

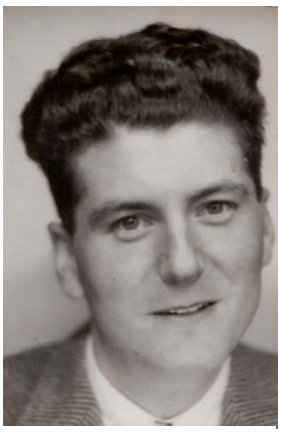
L'échelon de combat ou échelon A, est retranché à Bir Hakeim ; il est fort de 3.723 hommes dont un tiers environ de soldats européens.

L'échelon B, installé à 25 km plus à l'est, à Bir Bu Maafes comprend les Services : le 4e bureau, l'Intendance, les Ateliers de réparation, les parcs de munitions et de matériel, ainsi qu'une faible défense, soit 1.777 hommes et un millier de véhicules.

L'hôpital de campagne Hadfield-Spears a lui, dressé ses tentes plus à l'écart, près de Bardia.

Général Pierre-Marie Koenig, Commandant la 1ère Brigade Française Libre. Nous étions tous des « ralliés », combattants volontaires en provenance de tous les coins du monde. Il y avait dans nos rangs, des Américains, des Anglais, des Allemands qui tenaient à se venger des nazis, des Espagnols qui avaient combattu Franco, des juifs qui fuyaient les massacres ethniques, ainsi que des Français venus de Syrie, d'Egypte, du Liban et de Palestine.
Début 1942, les Allemands étaient aux portes de Moscou, les Japonais s'emparaient des Philippines, les Français libres à croix de Lorraine se trouvant à El Mekili (*Mechili*) en Lybie partaient le 14 février pour s'installer à Bir Hakeim, « point d'eau » du désert Libyen.




Hubert Germain - Shd

Il y avait évidemment un esprit, et c'est ce qu'il y a de merveilleux d'ailleurs. Habituellement, parait-il, dans certains combats, on voit des rivalités d'unités. Il n'y avait pas de rivalités d'unités. Pourquoi ? Parce que nous savions que c'était notre première rencontre avec les Allemands. Notre petit groupe, les quelques quatre mille bonshommes qui étaient là, nous étions l'Armée française, nous étions aussi pour le général de Gaulle quelque chose d'essentiel. Si au cours de la bataille nous avions cédé, si nous nous étions - hypothèse ridicule -, si nous nous étions rendus, c'en était fini de la France Libre... quand vous avez des hommes déterminés, vous formez un bloc. Et ce bloc-là était impénétrable.
Lieutenant Hubert Germain, 13 DBLE






Susan Travers

Adjudant Susan Travers, 13 DBLE. Je n'oublierai jamais ce convoi impressionnant qui s'ébranla vers l'ouest. Aussi loin que portaient les regards, les hommes et les machines se déployaient devant et derrière nous, immense serpent vert ondulant dans la poussière…

Partout où on allait, on retrouvait les traces de sérieux affrontements entre les forces de l'Axe et les Alliés qui nous précédaient. Des véhicules et des chars incendiés jonchaient les routes.

Notre objectif au sens large consistait à empêcher les forces de l'Axe d'atteindre Le Caire et de s'emparer du Canal de Suez.

Jusqu'à présent, en Europe comme en Afrique du Nord, les armées de Hitler semblaient invincibles. Nous étions déterminés à les arrêter. Sur la route qui allait d'Alexandrie à Tobrouk, une route d'importance vitale pour les Alliés, on se battait constamment.

Cependant, et à notre grand regret, pour commencer, on ne nous utilisa que pour des opérations mineures de nettoyage – plus au sud.

On nous envoya au camp de Duba, à cinquante kilomètres à l'ouest de Marsa Matruh où, paraît-il, Antoine et Cléopâtre se seraient baignés. On était déçus. On passait notre temps à attendre qu'il se passe quelque chose. Et puis soudain, sans crier gare, on se retrouva au cœur de l 'action.

Après plusieurs semaines de relative inactivité, Rommel changea brusquement de stratégie. Le 21 janvier, il ordonna à ses divisions blindées dans le désert de faire volte-face et de reprendre le dessus. Les commandants britanniques réagirent en se regroupant rapidement. Ils ordonnèrent aux Forces françaises libres lourdement équipées en blindés qui comptaient un millier d'hommes de la 13e DBLE et aux brigades anglaises, africaines et indiennes, de se rendre dans le désert de Cyrénaïque, à quatre-vingts kilomètres de Tobrouk, au fort italien abandonné de Bir Hakeim, dernier carré de terrain stratégique avant la zone désolée qu'on appelait « la grande mer de sable de Libye ».

3723 hommes dont 957 légionnaires… devions relever la 150e brigade d'infanterie britannique, composée d'hommes du Yorkshire et de Durham qui tenaient ce poste désolé depuis plusieurs semaines.

Je conduisis le général jusqu'à Bir Hakeim, à travers des kilomètres de désert aride et hostile, dans la vieille *Fort Utility* qui faisait partie d'un convoi hétéroclite de véhicules réquisitionnés, de camionnettes rouillées, de vieilles voitures et de bus qui partirent bringuebalant dans le désert rejoindre leur lointaine destination.

Cette région de pistes pierreuses avec peu de panneaux indicateurs n'était que très vaguement cartographiée. Pour se rendre d'un fortin à un autre, on ne pouvait compter que sur les boussoles. Sur cette terre perpétuellement remaniée par le vent et le sable, se perdre entraînait la mort.

Le jour de la Saint Valentin de 1942, on est arrivé à Bir Hakeim. Cet ancien carrefour pour les caravanes des Bédouins nomades qui faisaient beaucoup de commerce avant la guerre était moins qu'un fort et plus qu'une intersection de pistes.

Sergent John Martin, Bataillon du Pacifique : J'ai souvent entendu Koenig s'exprimer assez autoritairement et rudement à l'égard de son chauffeur. J'ignorais alors qu'il s'agissait d'une femme.



Général Pierre-Marie Koenig, commandant la 1ere BFL. Ça s'appelle Bir quelque chose, ici tous les coins perdus sont des Bir quelque hose. C'est une idée de de Larminat, c'est lui qui a conçu l'organisation de cette position qui n'en est pas une. Qu'est-ce que ça représente sur une carte ? Rien ou presque.
Un nom dont l'orthographe n'est même pas sure. Les Anglais disent Bir Hakeim. Les Italiens Bir Acheim. Les Allemands Bir Hackeim. Nous, nous optons pour l'orthographe anglaise, bien sûr, mais il parait que la bonne orthographe est encore différente. C'est la meilleure traduction phonétique du dialecte des rares nomades de ces régions : « *Bir Hakim* ». Cela veut dire le puit du vieillard. Un puits et un vieillard qui n'appartiennent plus qu'à une légende depuis longtemps oubliée.



Capitaine Bernard Saint Hillier, 13 DBLE. Les Anglais… ont été un peu surpris de nous voir arriver, mais ils se sont aperçus que notre brigade n'était pas comme les autres en ce sens que nous étions très sérieusement armés pour le combat anti-chars.

Ils nous ont alors confié une mission particulière qui était de tenir Bir Hakeim.
Bir Hakeim ne représente pas grand-chose au point de vue relief, il y a un petit mamelon qui va d'un ancien fortin turc complètement délabré jusqu'à deux petites mamelles, deux petites bosses, qui étaient les restes d'un puits, avec des déblais accumulés et derrière une espèce de cuvette un peu molle. C'est un croisement de pistes, si on veut, car dans le désert on pouvait passer partout.
En fait, c'est parce que les Anglais jugeaient qu'il était difficile avec des forces importantes de s'enfoncer de quatre-vingts kilomètres dans le désert qu'ils ont décidé que l'on s'arrêterait à Bir Hakeim.



Capitaines J. Simon, A. Lalande et B. Saint Hillier



Léon Rouillon et le commandant Champrosay à droite

Lieutenant Léon Rouillon, 1er Régiment d'Artillerie. À la fin du mois de février de cette année 1942, si incertaine et si angoissante pour les Alliés, alors que le sort des armes ne semblait pas encore fixé, nos pérégrinations dans le désert libyque, nos quelques barouds, tels la prise d'Halfaya, semblèrent toucher à leur fin.

Le haut commandement britannique, dont les troupes avaient connu diverses vicissitudes et accompli, dans toute l'Afrique du Nord, maints exploits qui ne faisaient que préfigurer les victoires de la VIIIe armée, décida d'utiliser les Free French pour une mission délicate et de leur confier un poste qui, au cas d'une avance allemande, serait périlleux, mais d'une importance capitale. Poste d'honneur s'il en fut qui témoignait de l'estime accordée, désormais, à nos forces nouvelles et, par nous, à notre patrie renaissante.

La situation des armées sur le front de Libye était assez mouvante et imprécise. Rommel, appuyé sur Tripoli, où se trouvait le gros de ses forces, n'aventurait au travers de la Cyrénaïque que de faibles éléments et des formations qui parcouraient le désert et poussaient des pointes de reconnaissance vers Tobrouk, où les Anglais étaient solidement retranchés.
Il ne semblait vouloir que tâter le terrain en n'engageant avec nous que des escarmouches.

En prévision d'une poussée plus forte, plus brutale et composée de forces beaucoup plus importantes de l'Afrikakorps, les Anglais, qui ne disposaient au Moyen-Orient que d'effectifs peu nombreux, pensèrent à organiser une ligne de défense constituée par des champs de mines barrant la route d'Égypte sur un front allant de Tobrouk au cœur des sables, en une manière de point fort, au lieu-dit Bir-Hakeim.
Ce point fort devait s'établir autour d'une masure en ruines, auprès d'un puits tari dont, au temps jadis, les Italiens avaient fait un relais pour quelques goumiers préposés à la surveillance de ces régions désertiques. Il échut à la D.F.L. de s'installer à Bir-Hakeim et d'organiser les lieux.

Sergent-chef Raymond Leretz, Bataillon de Marche 2. Aujourd'hui que je me remémore cette époque de mon existence, j'éprouve de la peine à me reconnaître dans cet adolescent... que dis-je, dans cet enfant à peine sorti de la tendre protection maternelle pour se retrouver sur ces quais de Beyrouth, en attendant dans la cohue guerrière son embarquement pour la Libye, via la Palestine et l'Égypte.

C'était en janvier 1942 et j'avais 14 ans. En mon cœur gonflé d'émotion, la tristesse à la pensée du chaud foyer familial que je venais de quitter, se mêlait à la fierté d'appartenir à cette glorieuse 2e demi-brigade coloniale sous les ordres du colonel de Roux.

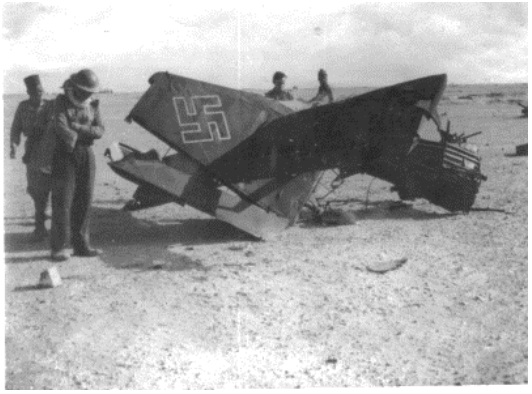
Soldat ! J'étais soldat, le plus jeune soldat de cette jeune armée de la France Libre. L'orgueil, à une sourde exaltation, me transportait, que ne parvinrent même pas à dissiper l'alerte provoquée par une incursion d'avions allemands dans le ciel de Beyrouth, ni la gifle magistrale que m'assénait le commandant Bourgeois devant ma répugnance à m'affubler d'un casque deux fois trop vaste pour mon jeune crâne.

De Banias à Bir Hakeim, le voyage avait duré huit jours. Huit longues journées au cours desquelles nos colonnes de camions avaient progressé en ordre dispersé, mais convergeant toutes vers ce coin de désert perdu au cœur des sables. Au cours de ce long cheminement, les rigueurs de cette nature déshéritée ne nous avaient pas été épargnées. À la chaleur accablante des journées succédait, sans transition, le froid vif des nuits. Le vent de sable nous submergeait presque en permanence.
Nos processions tortueuses de véhicules et de canons semblaient se dissoudre dans ses voiles aussi denses mais plus opaques que des fumées.

10 février : Gatelguef, désert de Libye.
Depuis quelques jours, ça grêle les obus et bombes de divers calibres… les gros de préférence ; c'est aussi aujourd'hui notre tour de partir en patrouille, le « trouillomètre » oscillant aux alentours du zéro absolu. On réussit tout de même à quitter la position avec un semblant de dignité destinée à la galerie qui nous regarde passer avec des airs de circonstance ; ceux des croque-morts se disposant à accompagner sur les lieux de leur dernier sommeil une voiturée de macchabées. On jurerait entendre d'ici notre oraison funèbre ; faux frères va ! D'émotion, on en serre encore un peu plus fort les dents… et le reste.

Ouf ! La patrouille est terminée, à part quelques grosses émotions ça ne s'est pas trop mal passé puisque nous sommes tous revenus le squelette au complet et aussi la peau par-dessus. Nous arrivons juste pour voir notre D.C.A. abattre une libellule à croix noire, ce qui a déchainé sur toute la position un tonnerre de hourras et, par contre coup l'artillerie d'en face parce qu'eux ne sont pas contents. Ils ne sont pas Ecossais nos voisins ; quand ils nous servent, c'est toujours un peu plus que plein la louche et, c'est sous un feu d'enfer qu'on regagne précipitamment nos trous.
Caporal-chef Roger Ludeau, Bataillon du Pacifique





13 février : une section de chez nous, celle de Charpentier je crois, se partage ce matin plusieurs bouteilles de champagne, offertes par le commandant, pour fêter notre premier avion descendu, un *Me109.* Il fut impossible de savoir quelle pièce avait fait mouche, aussi toute la section en profite-t-elle.
Enseigne de vaisseau Jacques Bauche, 1er Bataillon de Fusiliers Marins

Sergent Julien Ozanne, 1ère Compagnie du Génie. Nous repartons, à nouveau, cette fois-ci, vers le sud. Tout en roulant je voyais défiler devant moi et paraissant nous couper la route, un convoi de camions, sur une route avec des poteaux téléphoniques.
Arrivé sur les lieux, il n'y avait ni camions, ni la moindre route, ce n'était qu'un mirage.
Après avoir suivi des passages délimités par des fils de fer nous arrivons sur un terrain encore plus dénudé que ce que nous venons de traverser. Nous apprenons qu'il s'agit de Bir Hakein (notre orthographe de l'époque) où nous allons rester et aménager la position.
Les Anglais qui l'occupaient nous laissent des camions canadiens à cabine avancée.

Aspirant Roger Nordmann, 1er Régiment d'Artillerie. Après Al Faya et Mechili, nous sommes allés nous installer à Bir-Hakeim. Tous ceux qui étaient là-bas disent Bir-Hacheim, c'est notre argot à nous et cela nous permet de nous reconnaître.
Quand dans une réunion publique quelqu'un se vante d'avoir été à Bir-Hakeim, pour nous il y a quelque chose qui ne va pas. En fait les cartes italiennes, que nous avions pour la plupart, indiquaient Bir- Hacheim.



Paul Morlon
Ordre de la Libération

16 février. Mouvement du régiment de Charuba sur Bir Hakeim, la plus au sud du dispositif de défense de la 8e armée, située à 50 km au sud-ouest de Tobrouk.
La 4e batterie y occupe une position dans les arrières immédiats du 2e bataillon de Légion Etrangère qui tient le tiers sud-est du périmètre défensif.
La 3e batterie au nord de la 4e, la 2e batterie au nord-ouest de la 3e. Ces trois batteries sont dans une légère dépression du terrain. La 1e batterie est placée dans un glacis du secteur ouest, derrière le Bataillon du Pacifique.
Les pièces sont disposées en quinconce, à 50 mètres les unes des autres, sans que plus de deux soient alignées, ceci pour diminuer les risques de mitraillage par avion. Mes six pièces sont pointées "en surveillance" sur le gisement 2 400 – pour les artilleries françaises, allemandes et américaines, l'horizon fait 6 400 millièmes, nord étant 0 ou 6 400, l'est 1 600, le sud 3 200 et l'ouest 4 800 - un millième étant grosso modo l'angle sous lequel on voit un mètre à 1 km.
A l'observatoire, en plus d'Ordronneau et de Tirailleur, j'ai avec moi le chauffeur radio Malhomme, un Breton plus grand que moi, de grand sang- froid, mon ordonnance Ravenasy et un autre malgache chargé de la cuisine. Les deux Malgaches passent les premiers jours à approfondir les trois trous contigus : celui de la binoculaire, où je suis avec Ordronneau, celui du poste radio avec Malhomme et Tirailleur, le dernier pour les deux Malgaches. Après, ces derniers enterreront la camionnette, dont le moteur sera protégé des tirs d'armes automatiques et des canons antichars par des sacs à terre.
Pour Bricogne, le niveau intellectuel de mes canonniers malgaches est supérieur à celui des canonniers français. Au repos, les premiers lisent la Bible, les seconds ne font rien s'il n'y a rien à boire. Quelques sous-officiers de valeur : les maréchaux-des-Logis-chefs Salmon, chargé des tracteurs, et Cohard, le chef comptable, qui viennent des Tcherkesses, le maréchal-des-Logis Neveu venant d'Angleterre, le Brigadier Delay de l'artillerie coloniale. La batterie a un effectif de 116 rationnaires, dont 34 Français, 74 Malgaches et 8 Avenantaires (Libano-Syriens à statut spécial). ***Capitaine Paul Morlon, 1er Régiment d'Artillerie***



Jean-Mathieu Boris – Archives J-M. Boris

Dans ce désert déjà inhospitalier apparaissent tout de même, en cette saison, de maigres buissons rabougris sur lesquels on trouve des escargots et aussi parfois quelques par terres imprévus de fleurs multicolores et odorantes.
Du « Bir » qui a donné son nom à l'endroit, il ne reste qu'un puits asséché, autour duquel montent la garde les ruines d'un ancien poste italien tout juste grand comme une petite maison de chez nous. Le terrain, légèrement exhaussé par rapport à l'immensité environnante, est à peine mouvementé.
Sur le sol aucune herbe ne retient le sable que le moindre souffle fait tourbillonner en hautes colonnes ocre. La couche de sable est mince et le sous-sol extrêmement dur ; les abris doivent être forés à la mine.
Des marais de mines sont disposés autour de la position pour lui constituer une ceinture protectrice.
A Bir Hacheim, les Français libres sont à une place d'honneur car, arrêté par le champ de mines qui s'étend jusqu'à la mer, l'ennemi doit contourner Bir Hakeim pour pouvoir attaquer le gros des forces alliées.
Le régiment d'artillerie est divisé en deux groupes comprenant chacun deux batteries de 6 canons, les 75 récupérés en Syrie.
Je suis l'officier de transmission du 2e groupe commandé par le capitaine Bricogne.
Aspirant Jean Mathieu Boris, 1er Régiment d'Artillerie



Jean-Claude Laurent-Champrosay
Ordre de la Libération

Lieutenant Léon Rouillon, 1er Régiment d'Artillerie. Bir-Hakeim ! En y arrivant, ce triste soir de février 1942, nous doutions-nous qu'à tout jamais ce nom se graverait dans nos mémoires avec sa sanglante auréole et ses fulgurants tableaux des dernières heures que nous y vécûmes ? La nuit venait.

Nos colonnes qui, tout le jour, avaient progressé en ordre dispersé, guidées à la boussole par leurs chefs de file, convergeaient vers ces lieux où une unité britannique que nous allions relever, ayant plié bagage, nous attendait pour nous céder la place.

Nous avions eu à subir, en chemin, un furieux vent de sable qui avait enrobé nos véhicules de ses voiles opaques et nous étions meurtris par ses assauts, suants et sales, accablés de lassitude et de dégoût, en mettant pied à terre, dans le calme subit qui lui succédait avec la venue d'un crépuscule sombre.

Le ciel roulait de gros nuages qui avançaient la nuit. Nous étions épuisés et dans ce bivouac inhospitalier, nous nous installâmes à la diable, mourant de soif et de sommeil.

Champrosay lui-même semblait touché par l'hostilité des choses environnantes, gagné par l'inquiétude qui nous étreignait tous et, pour une fois, indifférent à notre installation. Il se calfeutra dans sa voiture, s'étendit sur les coussins, refusant d'un geste las le quart de thé que j'avais réussi à préparer. Alors, je montai, en hâte, un vague abri, avec mes toiles de tente, où à même le sable tiède, écrasé par la fatigue, l'âme noyée de tristesse, je m'étendis.

Quelques jours après, organisés et installés, nous avions oublié ce funeste présage et la vie s'écoulait paisiblement sur son rythme habituel. Et chacun, en arrivant, de pester et de maugréer contre cet exil infernal qui semblait, en ce mois de février 1942, devoir se prolonger éternellement et nous tenir éloignés, à tout jamais, des terrains de combat.

Il paraissait, en effet, à tous les hommes, voire à bon nombre de leurs chefs qui n'étaient pas dans le secret des dieux, bien improbable que le général Rommel, jouissant alors d'un immense prestige, fût assez fou pour engager ses troupes dans les immensités du désert de Libye, aux confins du Sahara où nous allions être chargés de monter une garde qui apparaissait à nos yeux comme vaine et dérisoire.

À ces raisons, qui chatouillaient désagréablement notre orgueil de combattants trop optimistes, oublieux des inconnues de la guerre, s'ajoutèrent, dès le soir de notre arrivée, l'amère constatation de nous trouver dans le plus affreux bled que de mémoire de broussards - et Dieu sait si la D.F.L. en comptait - l'Afrique ait recélé.



Aspirant Roger Malfettes, 1er Bataillon d'Infanterie de Marine. Qu'est-ce que cette nouvelle boîte – *box*, disent les Anglais ? Les ruines d'un fort, un puits tari, des collinettes, ces dernières (elle sont deux), joliment arrondies ont la forme de tétons d'où leur nom de mamelles… Le lieu-dit n'a aucun attrait, il est situé dans un décor tout aussi déserté qu'un crâne de tondu – caillouteux sur un léger tapis de sable que les vents, sans trop de force, doivent soulever à qui mieux mieux. Le puits n'a pas plus d'eau que les mamelles du lait et la cantine est à Tobrouk. L'air marin qui, à El Daba, laissait croire à sa fraîcheur, est ici inexistant.

Il est brûlé, sauf certaines nuits, pour les quelques 90 kilomètres qui nous séparent de la côte. Le « fort » culmine à 80 cm, mis à part de rares pans de murs en pisé qui crénèlent son pourtour. Il est inutilisable, inefficace, mais dangereux car, comme les Mamelles, constitue un excellent point de repère.
L'horizon est strié de légères ondulations avec de ci de là des talwegs plus marqués entre deux lignes de dunes. Le dénivelé est minime ; le goulet qui les sépare comblé par l'érosion éolienne, qui au fil des ans a amassé de fines particules de poussière, fait traquenard en donnant aux alentours une fausse horizontalité. S'aventurer dans ces couloirs faussement plats conduit à l'enlisement ; il faut s'en méfier comme du Khamsin[6]. Le tout est aussi hospitalier qu'une morgue. Qui pourrait avoir eu l'idée saugrenue, à part les Anglais, de se hasarder dans un bled aussi pourri. Y passer est concevable, s'attarder, tout juste pensable.

Il faut être Français libre pour ce faire et nous allons moisir dans cet affreux trou parce qu'il est à le point sud du dispositif anglais qui s'oppose aux boches sur la route du Canal.

Sergent-Chef Joseph Molina, 13 DBLE. Bir Hacheim… ce n'était pas une oasis, avec les palmiers et de l'eau en abondance. Comme j'ai lu dans un journal. Non loin de là ! Voilà, c'est... c'est... rien du tout : un lieu quelconque et solitaire dans l'immense désert Libyen, où il y a des années, y avait un puits, dont l'eau, avait je crois une certaine propriété médicinale. Certes, le puits existe encore, mais il est complètement à sec.
Avant de continuer, je voudrais dire à peu près ce que c'est que Bir Hacheim. D'abord, une ligne fils de fer barbelés formant à peu près un cercle.


Le fortin dit « le Fort »

L'intérieur de ce cercle couvrait 4 à 5 kilomètres en extension.
A l'extérieur, des mines anti-tanks, à l'intérieur, nous : la 1ère Brigade légère de F.F.L. du général Koenig. Des passages non minés et signalés par des piquets, permettent l'entrée et la sortie du camp. Au sud, et à l'intérieur de cette ligne, un vieux fort en ruines, et dans le fort, un ancien puits déjà comblé qui avait donné le nom de Bir Hacheim à cette oasis qu'on voit encore dans certaines cartes de Lybie.
Mais des palmiers ? Ça, il n'y en a point.


Jean Bellec (carte) André Salvat et B. Favreau - col. Salvat

Sous-Lieutenant Benjamin Favreau, Bataillon du Pacifique. Le Pacifique obtint le sud-ouest du glacis avec le fort et s'en montra satisfait car au désert, même une masure en ruine donne chaud au cœur. Le BM 2 eut le nord-ouest avec deux petites buttes qu'un plaisantin obsédé baptisa « mamelles ». La Légion occupa le tiers restant, avec le PC du général que personne ne songea à lui disputer.


De gauche à droite, André Salvat, est le second

Notre quartier occupait les deux versants d'une croupe s'inclinant au sud en pente douce jusqu'au fort, et au couchant un creux très évasé au fond duquel s'échappait la piste du sud-ouest.
Broche mit son PC sur le faîte, là où il y avait le meilleur panorama du secteur, là où, erreur fatale, il était également le plus en vue. Puis, tourné vers les ruines il dit : *« Perraud à droite »* - c'était le vallonnement. *« Morel au centre ».*
Avec Asmus j'estimais que le fort aurait dû revenir à la 1ere compagnie, mais notre capitaine n'était pas homme à contrarier ses supérieurs. Roudaut occupa l'intervalle restant jusqu'à la Légion.

[6] Vent de sable

Salvat échoua entre Bellec et moi, légèrement en retrait. A cent mètres de la chicane, je mis Lehartel, puis Asmus (il était d'un commerce difficile, mais c'était aussi un dur à cuire), en soutien le long de la piste menant au P.C. de la compagnie. Enfin, sur la pente jouxtant la compagnie Morel, j'établis Fuller pour qu'il pût croiser ses feux sur le passage franchissant le champ de mines.



Adjudant Susan Travers, 13 DBLE. Le Q.G. fut monté au milieu du plateau et entouré par du fil de fer barbelé, ultime défense au cas où l'ennemi arriverait jusque-là. Plus tard ce fil de barbelé me rassura grandement en me servant de point de repère – en cas de très mauvaise visibilité, dans l'obscurité ou la lumière jaune, irréelle, d'une tempête de sable ; si je trouvais mon chemin jusqu'aux fers barbelés, je savais que j'étais en sécurité et près de mon abri.

La camionnette du général fut placée près du QG, les auvents de toile tendus de chaque côté de la camionnette formaient une petite zone d'ombre où il pouvait s'asseoir, recevoir des visiteurs et occasionnellement inviter certains de ses officiers supérieurs à boire un verre.

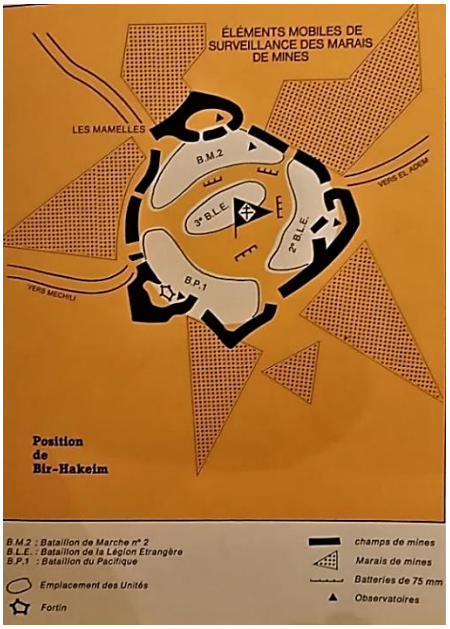
Les officiers comme Amilak, de Sairigné et Simon, éparpillés avec leurs hommes à la périphérie du vaste campement, ne recevaient que rarement l'autorisation de se s'éloigner de leurs postes.

Juste à côté de la camionnette-caravane du général, il y avait les abris, le sien, celui du colonel Pierre Masson, son chef d'état-major, et ceux de ses officiers de liaison britanniques, à savoir le capitaine Tomkins, qui commandait également la section antiaérienne, Donnelly, Edwards et le commandant Sneyd-Cox.

Un Fort Vauban dans le désert

Général Pierre-Marie Koenig, Commandant la 1ère Brigade Française Libre.

Le Génie, que commandait le capitaine Gravier, un polytechnicien maigre et têtu qui nous en imposait parce qu'il était un de nos rares X., fut mis à la disposition du commandant du génie des corps d'armée qui dirigeait l'exécution des travaux nécessités par la construction d'un immense champ de mines qui prolongerait le nôtre et le relierait à la 56e brigade d'Alem Hamza…. Gravier était un vosgien taciturne, petit, mince et blond. Il faisait des apparitions à Bir Hakeim, le calot bleu sombre penché sur l'oreille…. ses calques sous le bras. Il était secondé par le lieutenant Desmaisons encore plus blond, aussi petit, mais râblé... Nos sapeurs étaient conscients de leur rôle et prenaient de grands airs. Et puis, dans l'armée britannique, les sapeurs étaient en tête de l'ordre de bataille.



Aspirant Jacques Roumeguère, 1er Régiment d'Artillerie. Pendant deux années passées à l'Ecole militaire et d'application du Génie la promotion du capitaine Henri Gravier avait reçu un enseignement de la fortification dont les élèves, dit-il, avaient été fortement marqués, particulièrement par Vauban.

En analysant sur place les conditions prévisibles du siège que devrait subir le camp retranché, selon les prévisions des états-majors, Le Capitaine Gravier constate qu'elles se prêtent à la stratégie d'assaut des forces fortifiées conçues par Vauban.

Le raccordement au barrage de mines « Gazala-Bir Hakeim » qu'il réalisera sous l'autorité du général commandant le Génie du 30e Corps britannique, comprend deux bandes minées en forme de V dont le camp fortifié en est le pôle d'ancrage au sud.

L'analyse des fonctions de la fortification Vauban suggère au capitaine Gravier une adaptation de sa configuration et de son principe de fonctionnement à la situation locale pour la défense antichar de Bir Hakeim.

Le capitaine Gravier conçoit un complexe miné dont l'adaptation au terrain est facilitée par la planéité en surface du site de Bir Hakeim ; il diffère de la « fortification Vauban » en ce que celle-ci présentait un profil terrassé en surélévation, alors que les mines sont enterrées à même le sol.

Le « champ de mines » formé par une bande minée dense et continue, doublée aux endroits sensibles, ceinture la position et oppose une obstruction majeure et ultimes aux tentatives de pénétration en force, comme le rempart de la fortification Vauban.

La zone « marais de mines », de moindre densité, bloque la progression de l'assaillant et le maintient sous les tirs des armes lourdes : elle remplit la fonction du fossé retardateur du glacis en pente de la fortification « Vauban ».

Le plan de mines de Bir Hakeim présente ainsi des analogies frappantes avec celui de Neuf-Brisach, modèle de fortification Vauban en terrain plat.



Le sapeur Edmond Coader

Capitaine André Gravier, commandant la 1re compagnie du Génie. Pour un total général de 142 200 mines de tout genre, cette réalisation est une « mission impossible » pour les moyens organiques du Génie : un commandement du Génie « pour mémoire », une compagnie de sapeurs mineurs – à moitié des effectifs de l'équivalent anglais -, un parc du Génie. C'est pourquoi viendront les renforcer ces éléments : les deux sections de Pionniers (60 hommes chacune), des deux bataillons de Légion étrangère, une compagnie de « *Royal Engeneers* » du 13e C.A. britannique, forte de 250 hommes, avec un commandant et six autres officiers. Tout cela sous l'autorité du Génie des FFL.

Trois mois de travail sans dimanche ni repos, par tous les temps, avec les mêmes rations d'eau que tout le monde.



***Sergent Bernard Lucas, 1ère Compagnie du Génie*.** Poser une mine n'est un pas une simple affaire. L'amorçage est un instant délicat. Jean Victor Hamon est un grand gars costaud. Il est surnommé « *Bretagne* ».

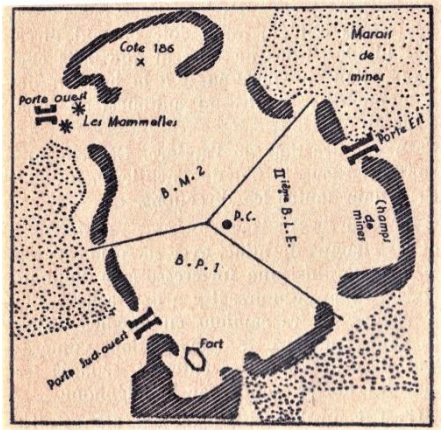
Le 1er février 1942, il participe à la pose des mines. Il en tient une contre lui. Il n'arrive pas à l'amorcer. En forçant sur le bouchon allumeur, la mine explose. Nous n'avons pratiquement rien retrouvé de notre ami. Il est le premier tué de Bir Hakeim. Nous posons également des mines antipersonnel, nous installons plus de 100 000 mines autour de Bir Hakeim.



Imperial War Museum

Lieutenant Gustavo Camerini dit Clarence, 13 DBLE. Devant nous, on avait fini de disposer des champs de mines. Il y avait une erreur fondamentale dans tout ceci : les champs de mines étaient certes très vastes et très bons, comme cela se démontra par la suite, pour empêcher les moyens motorisés d'arriver à nous, mais, en même temps ils empêchaient de sortir. C'était un gros défaut, que présentait aussi la ligne Maginot : l'impossibilité de passer de la défensive à l'offensive…

Pour ne pas me contredire, je rappelle qu'il y avait toutefois une sortie, une seule[7], qui permettait aux camions et aux chenillettes de sortir, mais ce passage, le seul que j'ai connu, était rapidement rempli par les mines dès que nous étions passés.



[7] Comme le montre le croquis, trois « portes » principales permettaient les sorties.



Roger Ludeau

16 février : Désert de Libye. Aujourd'hui, les marsouins ne sont pas du tout, mais alors pas du tout contents ; c'est à en devenir enragé et, il y a de quoi : après avoir amoureusement aménagé de solides positions nous sommes aimablement mais très fermement invités à exercer nos petits talents de terrassiers ailleurs ; c'est à croire que nous sommes « spécialisés » dans la construction d'emplacements de combat pour les petits copains qui n'ont plus eux qu'à se vautrer dans des positions toutes aménagées.
Après avoir craché nos tous derniers gros mots (on ne peut plus en dire, on a le gosier enroué) c'est le cœur un peu soulagé qu'on saute dans les camions pour aller nous échouer on ne sait trop où et d'ailleurs on s'en f… Tiens, on n'a pas été très loin ; il fait encore grand jour.
Seulement, pas affriolant l'endroit, une petite élévation rocailleuse de cinq kilomètres sur sept environ, sur laquelle il pousse autant de violettes que sur un œuf. Du sable, toujours du sable ; de tous côtés et à perte de vue ce n'est que l'immensité sableuse ; la grande paix du désert quoi ! Tout ce qu'il faut pour calmer les nerfs. Ce coin rêvé a même un nom, on ne l'aurait jamais cru : ça s'appelle Bir Hacheim.
Du coup, j'en ai l'eau à la bouche, je vois de l'eau partout, de grands robinets d'eau, des ruisseaux d'eau, des fleuves d'eau, où je plonge avec délice ; ouais, redescends vite sur terre mon ami car si Bir Hacheim veut dire en arabe : point d'eau ou quelque chose d'approchant, il y a bien longtemps que ce n'est plus qu'un souvenir et de l'eau… il n'y en a point en effet.
Par contre, nous avons hérité d'un « fort » qui consiste en un vague tas de pierres sèches posées les unes sur les autres et prêts à s'écrouler sur la fiole du téméraire assez fou pour mettre les pattes dedans. Voilà en gros le secteur que nous avons pour mission de rendre aussi « hargneux » que possible.

Caporal-chef Roger Ludeau, Bataillon du Pacifique



Dans les semaines qui suivirent, l'organisation du terrain fut poussée avec le maximum de célérité. Aux yeux du général de Larminat et aux miens, il ne s'agissait pas d'un travail pour rire. Nous étions tous deux des fantassins d'origine et nous avions fait la Première Guerre dans les tranchées. Nous savions de quoi il retournait.
Restait à convaincre nos chefs d'unités et nos troupes de la nécessité de piocher. Les unités se mirent au travail, les unes avec entrain, comme la Légion, puis le BM2 et l'artillerie, les autres rechignant comme le BP 1, car les Tahitiens éprouvaient une nette répugnance à travailler la terre.
Quant aux fusiliers marins, gens de mer désireux de le rester, plus habitués à vivre au guindeau, prétendaient-ils, qu'à manier la pioche, ils manifestaient le mépris d'une tâche aussi terre à terre, refusèrent carrément d'aménager leurs emplacements de batterie en infrastructure et apportèrent une mauvaise volonté malicieuse et évidente à le faire. Il y avait des excuses à ce peu d'enthousiasme. Et d'abord, ce maudit désert à Bir Hakeim recouvrait un sous-sol constitué d'une table rocheuse difficile à traverser.

Général Pierre-Marie Koenig, Commandant la 1ère Brigade Française Libre



Caporal Domingo Lopez, 13 DBLE. Avec Zerpa et Bolani nous fûmes désignés pour la C.L. 3 (*Cie lourde n°3*), Salaverri et l'argentin Pardo et d'autres pour la C.L. 2 et Sequeira pour la 5a. d'infanterie légère, restant de cette manière tous dans le même Bataillon n° 2 de la Légion Etrangère. Il n'était pas besoin d'appeler notre attention sur l'activité qui régnait ici. Tous les soldats creusaient de profonds trous, mettant dessus des morceaux de bois, des pierres ou des morceaux de fer qu'ils trouvaient, laissant une petite entrée.



Gualberto Lope Bolani
Françaislibres.net

Nous restions à regarder tous ce mouvement, lorsque nous fûmes appelés de nouveau, cette fois pour être présentés au Capitaine Commandant de compagnie *(Jean Simon).* Celui-ci était un homme de haute stature, blond, et qui parlait d'une voix de fausset qui nous causa une mauvaise impression. Il n'était pas beaucoup plus vieux que nous et était borgne : en Syrie une balle était entrée derrière son oreille lui emportant l'œil droit.
Il nous demanda nos noms et notre pays d'origine et nous dit ensuite *:*
« Vous êtes volontaires, vous venez de loin pour lutter pour ma Patrie et je vous en suis reconnaissant ; sans doute êtes-vous pleins de bonne volonté. Maintenant vous devez savoir que la guerre n'est pas une fête, ici on meurt et on tue, par ailleurs, vous le verrez bientôt ». C'est tout.



Un légionnaire espagnol
Imperial War Museum

Un moment après un sous-officier nous emmena aux pièces de 75 anti-chars que nous devions servir. Comme chef de pièce nous avions un basque nommé Luis Artola, et comme compagnons, un Belge, un Polonais, deux Espagnols et un Tchèque. *« Vous arrivez en un mauvais moment »,* nous dit le Belge. *« Pourquoi ? »,* demandâmes-nous. Un des Espagnols entra dans la conversation. *« Vous parlez espagnol ? »*
Nous lui dîmes que oui. *« D'où venez-vous ? » « D'Uruguay »*
« Et d'Amérique, tu viens mettre le nez dans un pareil enfer, idiot ? ».
Il était andalou, et quand il parlait il n'était pas difficile de s'en rendre compte. Comme nous restions à le regarder il continua à déverser un torrent de paroles, duquel nous comprîmes à peu près ceci :
Ce matin il y avait en vue de puissantes colonnes allemandes qui avançaient en direction de la position. Le choc maintenant était inévitable, et voici pourquoi tout le monde se préparait avec tant de hâte. L'Espagnol nous invita à partager le trou, chose que nous acceptâmes avec reconnaissance parce que cela nous évitait d'en creuser un. Notre canon était dans un puits circulaire de 50 cm de profondeur et de deux mètres de diamètre. Disséminés à 10 ou 15 mètres de la pièce, les abris individuels.



Sergent Julien Ozanne, 1ère Compagnie du Génie. Nous sommes dans la deuxième quinzaine de février et il fait encore froid la nuit, nous nous réunissons dans le camion atelier de René Vanier et nous faisons du chocolat au lait, dans une bouteille d'oxygène d'avion coupée en deux, que nous chauffons à la lampe à souder et remuons avec un tournevis. Nous couchons par terre dans des trous ou comme moi sur le plancher des camions. C'est plus dur, mais moins salissant. La toilette est réduite à peu de choses. Nous avons peu d'eau et nos citernes, qui vont la chercher du côté de Tobrouk, sont souvent en panne, ressort cassé.
Nous n'avons pas de rechange : on se débrouille en récupérant des ressorts souvent plus longs, sur des carcasses de véhicules abandonnés et on les travaille à la forge. La nourriture est surtout à base de *corned-beef,* l'eau n'est pas bonne : on fait du thé en chauffant l'eau au-dessus d'une boite de conserve, où l'on a mis du sable et de l'essence. L'essence, nous n'en manquons pas. Elle nous arrive dans des bidons de fer blanc que nous appelons *Tanaké*. Nous avons, une fois, reçu du vin - il était imbuvable, et parfois des « gâteries » venant des cantines anglaises : fruits au sirop-gin, whisky, mais c'est trop rarement.

Le sol est relativement dur et plutôt caillouteux mais se transforme en poussière après le passage des camions. Cette poussière se soulève au moindre souffle de vent et pénètre partout. Il y a parfois de vrais vents de sable, c'est un "mur" de plusieurs dizaines de mètres de hauteur, qui nous arrive dessus obscurcissant tout, au point que l'on ne voit pas à plus de deux ou trois mètres ; il dure parfois plusieurs jours.



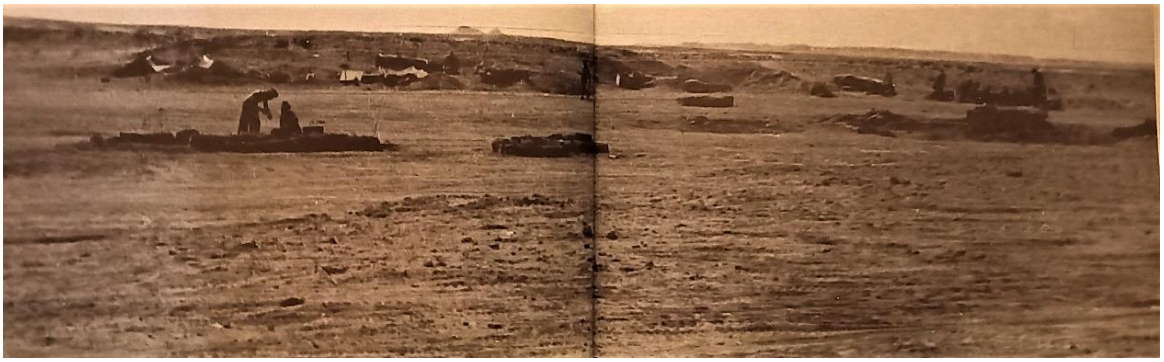
Les véhicules sont descendus, moteur en avant, dans des trous rehaussés de sacs de sable : nos deux camions atelier ensemble dans un seul emplacement dont le fond a été creusé à l'horizontale.
Nous avons à côté une tranchée étroite pour nous réfugier en cas de bombardement ; elle servira parfois.





Adjudant Susan Travers, 13 DBLEJe regardai autour de moi et me demandai où je pourrais bien dormir. Je craignais de terminer dans la voiture. Le plateau était déjà en proie à une activité intense, des hommes basanés et nus jusqu'à la ceinture, vêtus de shorts et de sandales, creusaient comme des fous des tranchées étroites, des trous circulaires pour les équipements, s'autres pour les mitrailleuses et des abris plus grands pour les postes de commandement. Bientôt la surface du plateau fut littéralement truffée de trous. De grandes tentes furent également érigées, abritant un hôpital, le QG et différentes cantines pour les officiers, les hommes, et ceux qui étaient plus spécialement chargés des communications.
Quelqu'un me tapa légèrement sur le bras, je me retournai et vis un jeune soldat du génie du corps des ingénieurs de la Légion avec une pioche à la main. « *Adjudant Travers, nous vous avons préparé un abri ? Voulez-vous venir l'inspecter ? »*
Le général ou Amilak avaient sans aucun doute donné des instructions discrètes pour organiser une partie de forage à mon intention.
Mon nouveau logis, à quelques mètres de la camionnette du général, était un palis comparé à l'étroitesse de la voiture. Il mesurait environ trois mètres de long sur un mètre cinquante de large et m'arrivait à la taille. Les parois étaient étayées par des sacs de sable. Un des légionnaires m'aida à y descendre et me montra comment dérouler la toile au-dessus de ma tête. *« C'est pour vous protéger du soleil le jour et du froid la nuit »,* m'expliqua-t-il timidement.
Je leur adressai mon sourire le plus éclatant et les remerciai chaleureusement.
« Bienvenue au château Travers ! annonçai-je avec un grand geste de la main tandis qu'ils s'inclinaient avec une déférence feinte.

Caporal-chef Albert Clinias, Transmissions. Je suis chef du central téléphonique de la division sous les ordres du capitaine Renard. Ce central et toutes les lignes sont sous terre, recouverts d'essieux de camions, de tôles, de sacs de sable. Je suis à environ 300 mètres du P.C. où se trouve le général Koenig, le commandant Masson, et son chauffeur, une Anglaise, Miss Travers, qui n'a pas froid aux yeux.





Yves Le Bras
Col. Yves Le Bras

Quartier-maître Yves Le Bras, 1er Bataillon de Fusiliers Marins. Tandis que les unités combattantes de la brigade s'installent, la section Le Goffic, dont fait partie la pièce Belzic dont je suis le chargeur, est désignée pour assurer la D.C.A. de l'échelon arrière à Bir Bu Maafes, à une vingtaine de kilomètres à l'est de Bir Hakeim.

L'intendance nous apporte : eau (avec parcimonie), thé, sucre, marmelade d'orange, riz, *corned-beef,* bacon (parfois), biscuits, pommes de terre en boîte, margarines, carottes déshydratées, boites de lait, sel.
Des tines nous servent de marmites et nous faisons cuire nos aliments avec de l'essence mélangée à du sable.
A chaque fois que nous nous installions pour quelque temps nous fabriquions un four avec des caisses de munitions (vides !) et de la terre glaise, l'essence étant toujours notre combustible. Nous y cuisions ce que nous appelions du « pudding » : un sandwich de pâte de biscuit trempé et de marmelade.
Cela donnait un agglomérat que nous dégustions en tranches.
L'intendance nous distribue des pastilles de vitamine C pour compenser sans doute le manque de produits frais. Ceci ne m'a pas empêché d'avoir souffert de furonculose et j'ai encore des cicatrices de flegmons au bras droit. Pratiquement jamais de vin ni d'alcool.
Pas de radio ni de journaux. Nous n'avons des nouvelles de la guerre que par ce que nous en dit notre chef de section qui est à peine mieux renseigné que nous. Rien à lire et tous les soirs la belote.

Pour tout dire, à Bir Bu Maafes, où nous avons rarement l'occasion d'utiliser notre pièce, je m'ennuie. Seule la messe du dimanche que vient célébrer le père Savey, officier d'infanterie, vient rompre la monotonie des jours. Fin mars-début avril, nous remontons à Bir Hakeim où nous creusons notre trou, à l'aide de pelles individuelles, ce qui n'était pas une mince affaire.





Adjudant Louis Côme, Bataillon d'Infanterie de Marine. Pendant quatre mois, nous avons dû aménager nos tranchées, creuser des abris de protection et des alvéoles pour les armes, les camions et surtout les citernes d'eau.



Louis Côme - Adfl

Le vent de sable a été notre premier ennemi ; soulevant des tourbillons, s'insinuant partout dans les mécanismes des armes automatiques, détériorant les moteurs, pénétrant nos vêtements et jusque dans les fusils pourtant enveloppés dans une double épaisseur de toile et enfermés dans une caisse…
Quand ce maudit vent soufflait, on n'y voyait pas à cinq mètres, obligeant les camions à s'arrêter et les patrouilles à rester sur place et à se protéger du mieux qu'elles pouvaient.
Et puis, il y avait aussi, cet impitoyable soleil, nous brûlant et nous assoiffant ; la ration d'eau fixée à deux litres par homme pour douze heures n'était franchement pas suffisante pour boire, se rafraîchir et se laver les dents. Quant au linge, nous le lavions avec de l'essence que nous avions en grande quantité.

***Sous-lieutenant Benjamin Favreau, Bataillon du Pacifique*.** Chaque homme devait creuser son propre segment et se ménager sur le côté un emplacement pour tireur debout, ainsi que le côté opposé une étroite galerie menant à une cellule d'habitation pour deux. En cas d'attaque ennemie à terre, chacun occuperait son emplacement debout, et si des avions bombardaient, il s'allongerait dans son étroit boyau personnel.

Lieutenant Georges Pierre Gabard, BM 2. Pendant plusieurs mois le Général de Larminat venait une à deux fois par semaine inspecter les différents secteurs.
Je le revois parcourant de son grand pas souple le front de ma compagnie. Il n'était pas commode car il voulait que la défense soit profondément enterrée et il examinait à chaque emplacement le plan de feu.



Georges Pierre Gabard
Ordre de la Libération



Le général de Larminat à gauche du général Koenig

Mon terrain n'était pas facile et si ma première section à droite avait pu creuser des tranchées et des abris profonds, il n'en était malheureusement pas de même pour mes deux autres sections qui, sous cinquante centimètres de sable, trouvaient des couches de roches où pioches et pelles venaient se briser.
On avait mis des sacs à terre pour se protéger, ça, le Général de Larminat n'en voulait pas. Il fallait que le terrain ne dévoile aucune installation de défense facile à repérer par les télémétreurs ennemis. Il insistait et nous avons obéi.
Lorsque Rommel vint nous encercler et que le combat fit rage, nous étions à l'abri des bombes, des obus et des balles. Aucune position de défense n'était visible pour l'ennemi qui venait se faire massacrer à deux pas de nous.
Nous étions bien les fantômes de Bir-Hakeim, ainsi que Rommel nous appelait.

Capitaine Robert Hervé, Bataillon du Pacifique. Nous nous sommes installés. Nous avons creusé des tranchées, un travail dur et ingrat car c'était de la rocaille difficile à percer au pic et à la pioche. Il n'y avait pas de plan d'installation préétabli. Les tranchées n'étaient pas continues, chaque compagnie ayant son petit secteur fait de trous de renard presque individuels ou à deux, protégés par un parapet de sacs de sable.
(***Tamari'i volontaires, Jean-Christophe Teva Shigetomi**).*



Fonds Jean Tranape

Sergent- chef Jean Tranape, Bataillon du Pacifique

Il fallait creuser bien sûr, mais il y avait beaucoup de roche. Et parfois, il a fallu faire venir des brise-bétons et faire les tranchées à la dynamite…

C'était ma guitoune *(photo).* Nous dormions tout habillé, les chaussures aux pieds car les nuits étaient très fraiches. Sur le sol, en guise de matelas, nous avions une couverture pliée en deux. Les cartons qui sont devant sont remplis de sable. Chaque nuit on montait la garde à raison de 1 ou 2 sentinelles par groupe suivant le danger. Tout le monde prenait la garde.



Jacques Bauche

Enseigne de vaisseau Jacques Bauche, 1er Bataillon de Fusiliers Marins. Bir Hakeim était une accumulation de trous.

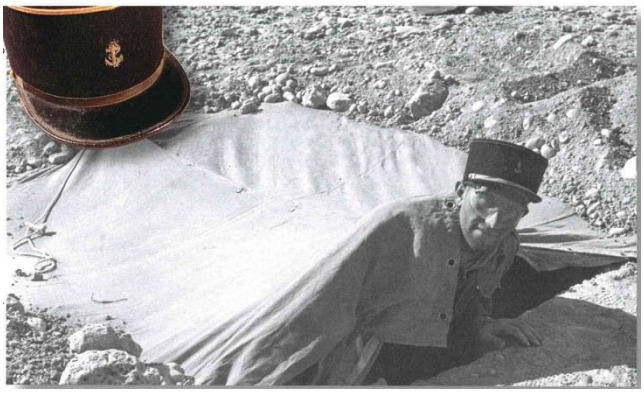
Les Légionnaires creusaient par amour de l'art ; les Marsouins du B.I.M par habitude, les gens du Pacifique par discipline, les Noirs de l'Oubangui par précaution, les Artilleurs par calcul et les Fusiliers Marins par dégout. Il faut dire à la décharge de ces derniers que dans la Marine on n'a pas tellement l'habitude de manier la pelle et la pioche et que chaque armement de pièce de D.C.A (soit huit hommes) avait à enterrer la pièce elle-même, le stock de munitions, le camion tracteur et ils devaient bien sûr, s'enterrer eux- mêmes dans des trous individuels.

Ceci faisait beaucoup de trous pour peu d'hommes et si la malchance les avait implantés sur un filon de roche, on comprend aisément l'écœurement des pompons rouges, d'autant que fréquemment les pièces furent déplacées au cours de la bataille et que si l'on pouvait bouger les canons grâce à leurs roues, il n'en était pas de même pour les trous qu'il fallait recommencer.

Le général Koenig lui-même se plaignait de ce que les marins, au lieu de creuser des trous convenables, se contentaient de *« gratouiller le sable avec leurs fourchettes ».*



La France Renaissante - François Broche



La France renaissante - François Broche

Sous-Lieutenant Benjamin Favreau, Bataillon du Pacifique.

Mon alvéole personnelle, également reliée à la tranchée par un étroit passage, ne différait guère des autres que par le luxe de l'aménagement intérieur. C'était un trou de 1,50 m dans la partie la plus profonde, et recouvert d'une toile de tente portée par des chevrons horizontaux, sur laquelle j'avais étendu une couche d'environ 20 cm de terre. En cas d'attaque, point de superstructures, ni rien qui indiquât de loin notre cité de troglodytes à des assaillants ou à des artilleurs.

Evidemment on n'y était pas à l'abri d'un coup au but, ni même d'un camion égaré qui viendrait à passer par là dans la nuit, mais la toiture visait à protéger de la chaleur, de la poussière et des mouches plus que des obus. Chez moi les murs étaient tendus de couvertures et, suprême confort, une planche formant étagère, près de l'entrée, était garnie de livres. En guise de porte, une couverture pendue en travers du boyau d'accès protégeait du vent de sable et empêchait les mouches de venir se mettre au frais dès 8 heures du matin.



Le Père Lacoin

Témoignage anonyme. Le révérend Père Lacoin est l'aumônier de notre bataillon. Ce qui le désole c'est que la division a été équipée avec du matériel et selon le règlement britannique.
Or, suivant ce règlement, il n'y a pas d'aumônier pour un bataillon tel que le nôtre. Donc, pas de voiture, pas de tente, pas de matériel de campement ; il n'a rien pu toucher.
Le reste, ça lui serait assez égal, mais ne pas avoir de voiture, ça lui fiche un complexe !
Aussi a-t-il décidé de s'en fabriquer une lui-même.
Cannibalisant un châssis d'un côté, en récupérant une carrosserie d'un autre, en fauchant une roue par-ci, en échangeant un carburateur par-là contre une cartouche de cigarettes, et ainsi de suite. Il est arrivé à un résultat à peu près satisfaisant ; sa voiture a une touche impayable que ne désavouerait pas Dubout[8]. L'engin, entre autres perfections, comporte un accélérateur à main permettant de régler la vitesse à allure constante et très réduite.



Le Père Lacoin et le Général Koenig

Lorsque le vent de sable sévit sur Bir-Hakeim, chacun évite, en général, d'avoir à se déplacer ; mais c'est justement à ce moment-là que notre Padre se découvre une visite urgente à rendre à l'autre bout du périmètre.

Comme la position est criblée d'abris profonds, de boyaux, de trous servant de protection aux canons et aux véhicules, il faut faire très attention en roulant de ne pas provoquer d'accident : et avec le vent de sable, par une visibilité réduite à un mètre ou deux, cela devient vraiment très dangereux.
L'aumônier a imaginé de régler sa voiture à la vitesse d'un homme au pas, et de marcher à côté d'elle ou de la précéder pour pouvoir mieux la diriger.
Et... vous avez deviné la suite : un jour notre bon Padre a rencontré en cet équipage un vieux copain tout aussi bavard que lui. Je ne sais sur quel point de théologie la conversation porta, mais ce qui est certain, c'est que la voiture continua toute seule sa course, et que le lendemain la division tout entière apprenait dans un immense éclat de rire que le véhicule, traversant sans encombre et comme un fantôme, tout le périmètre du retranchement, puis, coupant sans incident toute la largeur du champ de mines, se perdit corps et bien dans les sables du désert où il disparut à tout jamais, le vent ayant, derrière lui, effacé les traces de pneus qui le reliaient à la vie. Étrange destin pour une voiture d'aumônier !

Aspirant Robert Saunal, 1er Régiment d'Artillerie. Devio Gimenez était un ancien républicain espagnol engagé volontaire dans les FFL. Gimenez… m'accompagnait toujours comme aide-orienteur et manifestait dans ce travail un sens de l'orientation exceptionnel. Dans ce désert nu de Tripolitaine, le premier travail de l'orienteur sur une nouvelle position (comme ce fut le cas à Halem-Hamza en janvier, puis à Bir Hacheim en février), était de construire les points de repère qui formeraient le canevas de sa cartographie.
Il fallait construire ainsi, avec des fûts d'essence et tanakés, des repères de 2 à 3 mètres de haut chacun, avec sa particularité, sur une étendue de plusieurs kilomètres de côté. Mais ensuite, il n'est pas facile, depuis chaque point, de repérer et de visiter les autres, à 2 ou 3 kms de distance, pour les relever et en faire une cartographie précise ; ils étaient pratiquement indécelables à l'œil nu, il fallait un examen détaillé à la jumelle… à condition de regarder dans la bonne direction.

C'est là que Gimenez montrait ses dons. Après avoir construit nos repères, nous alliions donc de l'un à l'autre en pick-up, en zigzagant sur ce désert plat, lui-même montant généralement à l'arrière.

Le large panache de poussière que nous soulevions l'empêchait de voir quoi que ce soit derrière nous, mais il n'en avait pas besoin.

[8] Albert Dubout, dessinateur humoristique (1905-1976)

En arrivant sur chaque point où j'installais mon théodolite, je le questionnais : *« Alors, Gimenez, où est tel repère ? ».* Il faisait à l'œil son tour d'horizon puis, de sa main, pointait la direction : *« C'est là ».* L'examen à la jumelle le confirmait au degré près ; je faisais alors mes visées et je passais eu repère suivant de mon tour d'horizon, avec le même succès.

Comment réussissait-il, monté à l'arrière du pick-up, à retrouver ensuite la direction de tous les repères ? C'est ce que je lui ai demandé plusieurs fois et il m'expliquait, avec force gestes, que j'avais tourné de ce côté-ci puis de ce côté-là… Et il refaisait ainsi dans sa tête, l'historique de nos virages. Je n'ai jamais revu personne ayant un tel sens inné de l'orientation et aussi précis.





Le sergent Julien Ozanne (détail), fin juin 1942 (col Famille Ozanne).

Notre compagnie, la 1ere compagnie du Génie, est chargée en particulier d'établir des champs de mines autour de la position, de déminer éventuellement, et d'aider à la réalisation des abris.
Notre groupe atelier est le seul sur la position à posséder un matériel tel que tour, perceuse, meule, soudure autogène, forge et un groupe électrogène.
Notre compagnie n'est pas notre seul "client" nous sommes sollicités par les autres unités pour les dépannages et parfois pour des travaux relativement importants.
Ce fut le cas, par exemple avec le lieutenant Devé de la Légion et l'aide d'un soudeur professionnel, adapter des canons de 25 anti-char français sur des chenillettes anglaises, ou aménager la caisse de certains camions pour permettre à un canon de 75 embarqué de tirer directement.

Nous soudons et découpons sans lunettes, nous n'en avons pas, et comme métal d'apport nous utilisons du fil de fer galvanisé. … j'ai très souvent eu la mission de me rendre dans les ateliers lourds et les dépôts autour de Tobrouk pour nous approvisionner en pièces de rechange.
Ces pièces, j'ai aussi l'occasion de les trouver sur des carcasses de camions abandonnés et même de trouver des véhicules presque complets.
Sergent Julien Ozanne, 1ère Compagnie du Génie



L'atelier du Génie - Col. Ozanne



Un Légionnaire se recueille devant la tombe de Pierre Melkiarec, tué le 28 février 1942

De Mars à Mai : on patrouille et on renforce la défense

Mars



Véhicule Dodge de commandement de la 13 DBLE et une chenillette Brenn Carrier à l'arrière-plan



Hubert Germain
Ordre de la Libération

Lieutenant Hubert Germain, 13 DBLE. Les *Jocks columns,* c'était une séance d'apprentissage, moins pour casser l'ennemi que pour casser la nature.
Dans le désert on n'est pas face à face. Dans le désert on est comme sur un océan. La conception même de la bataille n'est pas du tout la même. Quant à l'ennemi, il est partout. Il est devant vous, il est à gauche, il est à droite, il est derrière vous. Il est en l'air dans la mesure où arrivent des bombardiers qui viennent troubler votre propre évolution
Quand vous êtes dans le désert, il y a des valeurs essentielles qui reviennent : la valeur de l'eau, la valeur de l'ombre, la valeur de vos armements il fallait qu'ils soient toujours nettoyés, chaque jour, de manière à ce que le sable ne s'incorpore pas dans les éléments de frottement des armes. La nécessité de naviguer au compas solaire… il fallait aussi la nuit connaître certaines constellations – car les cieux là-bas étaient sensationnels, il y avait des millions d'étoiles, un ciel d'une pureté extraordinaire. A une heure donnée, on pouvait le lendemain sans regarder nos montres, observer : telle constellation est à tel endroit, il doit être telle heure.

Sous-lieutenant Jacques Bourdis, 13 DBLE. *Le Brenn Carrier* : conçu par les Anglais, cet engin de transport légèrement blindé avait pour fonction de déplacer sous le feu une équipe de fusiliers ou de voltigeurs. Dans le désert, notre brigade avait peu d'automitrailleuses pour des patrouilles ou des reconnaissances armées profondes. Avec un peu d'ingéniosité, nous avons armé nos *Brenn Carrier*. Les chenillettes furent aménagées et se hérissèrent d'armes les plus diverses.



Chef de bataillon Henri Amiel, Bataillon de Marche n° 2.



Que fait donc le général Koenig à pique-niquer en plein désert ? C'est que dans le no man's land, à la tête de colonnes légères, il a pour mission de harceler l'ennemi, obtenir des renseignements, faire des incursions dans les lignes adverses, tirer la sonnette d'alarme et combattre en retraite pour éviter toute surprise à la position de résistance.

Mission passionnante où l'initiative se donne libre cours, bien loin de la grise monotonie de la vie à Bir Hakeim. Tandis que la position s'enterre, cuit dans son jus au soleil ou se glace la nuit, en attendant l'attaque, des unités opèrent de leur repaire, recherchent l'adversaire, le harcèlent, s'infiltrent si possible dans son dispositif, le réveillent.

C'est le règne des raids motorisés, de ces « *jocks colonnes* » que la 1ere B.F.L. lance dans la nature quelques jours après son arrivée à Bir Hacheim. Les « *jock* » comme nous les appelions familièrement, ont été créés par le général britannique Jock Campbell ; elles reçoivent une zone d'action et opèrent en liaison entre elles. Elles sont ordinairement composées d'antichars, d'artillerie, de D.C.A., soutenus par l'infanterie portée, coiffés par un P.C. muni de bonnes radios, d'ambulances et d'une liaison britannique.

Général Pierre-Marie Koenig, commandant la 1ère Brigade Française Libre. J'ai commencé par envoyer les légionnaires en *Jock colonnes* parce que j'étais sûr d'eux. Ce sont des professionnels du désert, ils sont dans un milieu qu'ils connaissent, qui ne les ennuie pas. Je suis sûr de leur capacité et de leur débrouillardise.

Puis j'ai envoyé mes Pacifiens parce que j'ai appris à les connaître. Je les ai envoyés dans ce fameux no man's land, où finalement tout se déroule selon un schéma invariable : on se ramène là-dedans, on se piège les uns les autres, on se fait des tours de con. C'est très rapide et très drôle ! J'ai bien vu que le Pacifique est moins lourd que la Légion : il est beaucoup plus vif, à l'image de son chef....



A peine arrivés en *Jock colonnes*, un coup de biniou : ils descendent une automitrailleuse ! Grande joie ! Une automitrailleuse, c'est vraiment une pièce de choix.

Et à 1.800 mètres, c'est plutôt coton ! ...

J'ai passé pratiquement tout mars et avril en *Jock colonnes.* C'était très passionnant, très amusant. Je suis rentré parce que le général de Larminat a décidé de filer. J'ai pris seul le commandement de la position.

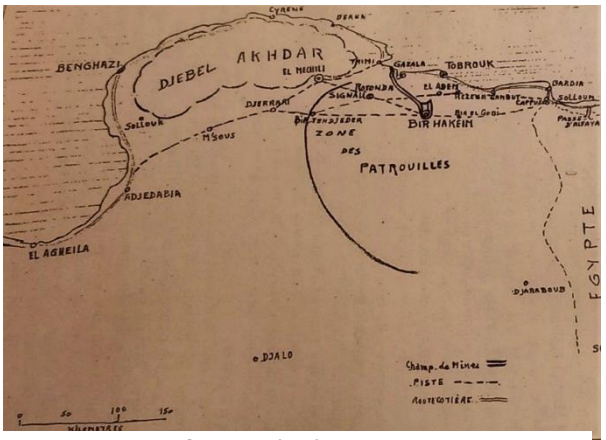
C'est seulement quand je suis rentré que j'ai vu que les travaux avaient trainé. J'ai poussé une de ces gueulantes !

Je me suis dit : *« Ces gars-là ne savent pas ce qu'est une guerre, ils vont se faire étriper ».* Alors ils ont recommencé à creuser.

Aspirant Benjamin Favreau, Bataillon du Pacifique.

Je lis *« Réunion des chefs de section au P.C. de la compagnie à 15 heure ».* Par mille petits ruisseaux, le sable coule dans la tranchée à demi pleine : du travail supplémentaire pour les jours à venir. Le camion est là, à 50m. Je prends mon azimut et m'enfonce dans la tempête. Bellec est déjà arrivé, mais qu'a-t-il onc aujourd'hui à se montrer si rogue ?

Le commandement soupçonne Rommel de préparer un mauvais coup dans notre secteur, il lui faut donc des prisonniers.



Carte Benjamin Favreau

Par conséquent, trois patrouilles du Pacifique iront séparément tâter les positions ennemies de Rotonda Segnali, dès que le temps le permettra, et, si possible, s'empareront de quelques bavards.
Perraud n'a même pas pensé à me demander si j'étais volontaire. Je ne poserai pas davantage la question à mes Tahitiens car je ne sais qu'aucun n'hésitera à me suivre. Tout devra être prêt dès la fin du vent de sable.

Au Pacifique, à qui incombait d'abord de sonder le no man's land, c'est la compagnie Perraud qui envoya les premières patrouilles ; Bellec et moi en fumes chargés. Ainsi s'ouvrit l'ère des patrouilles dans le no man's land, toujours plus agressives, toujours plus risquées, pour dominer l'espace en avant de nos lignes et de nuit, sans lune, pour reconnaître exactement les contours du camp ennemi, ou même y pénétrer.

Petite guerre qu'il nous fallut inventer, avec ruses de Sioux, infiltrations san bruit au milieu des tentes endormies, puis, quand on avait frappé, retraite des ombres jusqu'au camion qu'il fallait retrouver avant le lever du soleil sous peine de mort : jours d'exaltation et de fatigue sans mesure où nous allions la peur au ventre, les yeux injectés de sang à force de vouloir percer les ténèbres, l'oreille tendue au moindre filet de voix courant au vent, ou collée au rocher pour percevoir les pas d'une sentinelle, haletant au caillou qui roule, sans jamais perdre de vue l'étoile choisie pour témoin de direction, obsédés par la nécessité de ramener nos blessés en cas de malheur.

Faute d'instructeur, nous devions nous-même imaginer les situations, trouver des solutions aux difficultés imprévues, adapter nos moyens. Nous avions, pour nous y être exercés, qu'il était possible de boucler la nuit, à 50 m près, un parcours triangulaire de 1 km de côté. : il s 'agissait pour cela de viser une étoile basse au quart de degré près, ce qui était la limite de précision de la boussole à huile, puis compter ses pas sachant qu'un homme enjambe normalement 0,80 m.

Le ciel merveilleusement étoilé du désert nous était familier, ainsi que la position des constellations aux diverses heures de la nuit. Couchés sur le sol, nous étions devenus habiles à reconnaître les objets dans nos jumelles à la silhouette qu'ils détachent sur le ciel par nuit noire et en apprécier la distance.



Sergent-chef Jean Tranape, Bataillon du Pacifique. *C'était ma voiture de patrouille. Nous faisions 10 à 15 km de reconnaissance, le jour comme la nuit. La nuit, nous dormions sur place.*
Lozach, Ragué, moi, Millot sur le véhicule Moriss



Mahé, Letocart, Winchester, Ragué (couché), Millot au fusil anti-tank. Groupe porté sur Moriss.

Aspirant Jean Bellec, Bataillon du Pacifique. A Bir Hakeim, les patrouilles ont commencé tout de suite après l'installation. Un jour, on nous envoie sur un point marqué sur la carte mais qui ne correspond à aucun relief dans le désert. Un régiment italien avait fait un point d'appui cerclé, un rond. On nous a demandé de faire des prisonniers, on est rentré dans le rond.
J'ai toujours une navigation très précise, j'ai beaucoup étudié l'orientation, ce qui m'a valu la confiance de mes hommes.

On était 12 cette nuit-là. Il y avait un petit oued où j'ai laissé le gros de mon effectif.
On s'est avancé un peu, et on a entendu le type qui faisait la ronde, il appelait *« numéro cinque, numero quarto, etc.. ».* On est passé en rampant, entre deux sentinelles. On avait épouvantablement froid.
Soudain une sentinelle a dit : *« Qui va là ? ».* On a commencé à ne plus bouger, mais on avait tellement froid qu'on s'est dit *« Il nous fait suer, on y va quand même ».* Il ne nous a pas entendus. On est rentrés dans le rond.



Position italienne autour de Bir Hakeim

Ces sacrés Italiens avaient des mitrailleuses, un peu partout, sur le bord, et toutes les vingt minutes, chaque mitrailleuse tirait un coup, comme ça, pour le plaisir. On a trouvé des fils de téléphone qu'on a suivis. C'est comme ça qu'on est arrivés au P.C.

Il y a eu un petit incident : on a vu un canon, sur une petite colline.

On s'est dit : *« on va aller y mettre une charge à retard ».* On monte, mais arrivés en haut, on a vu que c'était un rocher qui avait la forme d'un canon !

Au P.C., on a voulu faire prisonniers les deux Italiens qui s'y trouvaient. Dans un Italien approximatif, on leur a dit de se taire et de nous suivre. Mais ils ont crié « *Alarme !* » On les a tués tous les deux…

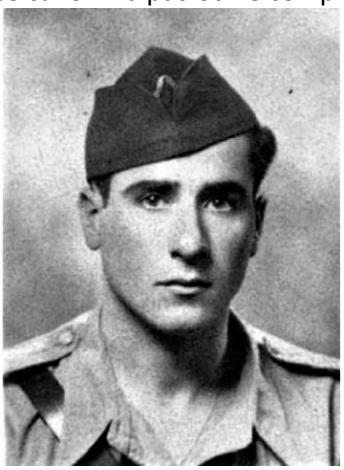


La pause après une journée de patrouille -Col. Roger Ludeau

… Il y avait un dépôt de grenades. On ne savait pas quoi faire de notre charge, et, comme on l'avait préparée pour le canon, on l'a placée dans le dépôt. Quand l'alarme a été donnée, tout le monde s'est mis à tirer vers l'extérieur. Pas un n'a eu l'idée que c'était à l'intérieur que ça se passait ! On se camoufle dans un trou, avec du sable sur le nez. Tout le monde passe à côté de nous sans nous voir.

Au bout d'un certain temps, on s'est levés et on a marché... Ils n'ont rien vu, on est sortis, on a récupéré les autres et on est partis.

Au cours d'une de ces missions, un canon allemand avait importuné les Tahitiens pendant toute une journée. Ils n'étaient pas arrivés à le situer. Il s'agissait d'un canon qui tirait une salve, puis changeait de place immédiatement. Un soir John Martin fut désigné, avec son chef de section, l'aspirant calédonien Salvat, dont il était l'adjoint, pour aller faire sauter ce canon. La patrouille comprenait en tout sept hommes.



André Salvat
Ordre de la Libération

Des renseignements leur avaient signalé des postes de sentinelles, qui étaient connus depuis plusieurs jours. Boussole en main, l'aspirant Salvat décida de suivre un azimut et désigna un homme pour compter les pas. Il n'y avait pas d'autre moyen, dans le désert, de pour mesurer le chemin parcouru. En suivant une route dont le tracé ressemblait vaguement à un Z, ils arrivèrent à proximité d'une sentinelle. Ils se couchèrent ; l'homme était debout. Ils se mirent à ramper.

Les ennemis se découpaient sur le ciel du désert, qui n'est jamais tout à fait noir. Deux sentinelles faisaient les cent pas, se rapprochant et s'éloignant successivement l'une de l'autre. Elles échangeaient quelques mots à voix basse, puis se tournaient le dos. C'est alors que les Pacifiens franchissaient les ligne, par petits groupes de deux ou trois hommes au plus. Arrivés de l'autre côté, ils reprirent leur boussole et marchèrent avec encore plus de précautions.

John (*John Martin*) fut le premier à distinguer une forme sombre dans la nuit. Il donna le signal traditionnel, un claquement de la langue qui voulait dire *« Stop ! j'ai vu quelque chose ».* Salvat lui souffla : *« Vas-y, va voir ce que c'est ».* John aborda le camion par l'arrière et vit tout de suite la lourde pièce qui s'y trouvait. Il retourna vers les autres et rendit compte *« Voici la mine »,* lui dit simplement Salvat. C'était une de ces petites mines, de la grosseur d'un crayon, que l'on réglait sur 3, 6 ou 12 heures. *« Vas-y, tu sais ce qu'il faut faire, règle-là sur six heures ».* Il était minuit….



John Martin – Droits réservés

John se souvenait des leçons qu'il avait apprises au Moyen-Orient. Pour saboter un canon, il fallait ouvrir la culasse, la démonter, mettre la mine dedans, car la culasse était la partie la plus coûteuse, la plus difficile à changer dans un canon.

Il aborda le camion avec son ami Hintze, qui le protégeait avec une mitraillette. Il posa ses mains sur la benne arrière et commença à se hisser doucement. A quelques centimètres de lui, deux soldats, enroulés dans une couverture, dormaient profondément.

John hésita : *« S'ils m'entendent, ils vont donner l'alerte, et nous serons sept à nous faire prendre ».* Il revint vers Salvat, dans l'espoir d'obtenir de nouveaux ordres, mais l'aspirant impatienté, le rabroua : *« Je t'ai dit de faire sauter ce canon ! ».*

John regagna le camion, bien décidé à le faire sauter… La gueule du canon s'élevait à deux mètres au-dessus de lui. Il prit la mine dans la main droite, se hissa d'un bon rapide au bord de la benne et balança le crayon dans la gueule. Pour se donner bonne conscience, il pensa que la mine avait dû glisser jusqu'à la culasse. Puis il sauta à terre, attendis quelques secondes, effrayé par le bruit qu'il avait fait. Les dormeurs toussèrent, remuèrent légèrement. Ce fut à nouveau le silence.

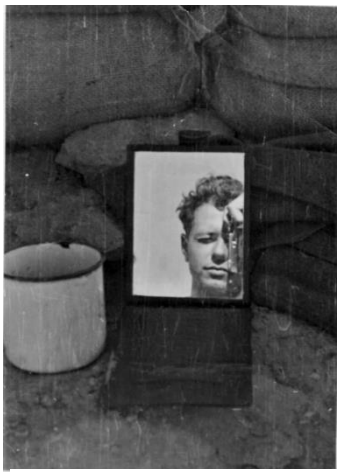


Il rejoignit le petit groupe et dit à Salvat d'un ton dégagé : *« Nous pouvons y aller, c'est fait. ».*
Mais l'aspirant voulait être sûr que John avait fait ce qu'il fallait. Il décida d'attendre l'heure de l'explosion. Dans le désert, il faisait jour à 5 heures. Attendre une heure, c'était plus que de la témérité : de la folie. Tout de même, ils s'éloignèrent quelque peu et attendirent.

La mine explosa à 6 heures.

(Le bataillon des guitaristes, François Broche)

2 mars. En dehors de leur usage initial de faire partir des obus, les gargousses[9] nous rendent quantités d'autres services ; surtout celles en forme de macaroni ; on s'en sert comme pétard après leur avoir fait subir une légère transformation ou, comme paille pour déguster nos deux litres de flotte journaliers mais on les utilise surtout pour rallumer nos réchauds parce qu'on est un peu à court d'allumettes.
Pour ça, on prend une baguette et on la flanque sur le bec encore rouge du réchaud ; ça fait pouf et ça se remet automatiquement en marche. Il y a d'autres fois, ou par inadvertance, c'est tout le paquet qui se casse la g… sur le *Primus* [10]; là alors, ça fait un peu plus fort que pouf et tout le monde est éjecté dehors, la toiture d'abord, que le cuisinier a défoncée… en passant.
La marmite suit immédiatement derrière précédant de peu le fourneau qu'on peut remettre presque aussitôt en marche quand par hasard il n'a pas explosé. Il arrive quelquefois où c'est le marmiton qui est « hors d'usage » pour un certain temps et je parle en connaissance de cause puisque j'ai passé une journée entière à me tortiller le bras brûlé. ***Caporal-chef Roger Ludeau, Bataillon du Pacifique***



Le docteur Bernasse et son quart d'eau

Sergent-chef Albert Pivette, Bataillon d'Infanterie de Marine. Nous sommes au régime de ravitaillement rationné, aussi c'est une aubaine quand, dans la nuit du 5 mars, un orage survient avec des pluies abondantes. Dès le matin nous nous affairons à puiser dans tous les trous où l'eau s'est accumulée pour remplir bidons, touques et autres récipients. Ce sera une réserve et l'occasion d'une toilette plus soignée.

[9] Gargousse : syn. de cartouche : charge de poudre à canon, dans son enveloppe cylindrique
[10] Marque commerciale désignant un réchaud

Caporal Jacques Bardet, Bataillon d'Infanterie de Marine. **5 mars.** Pluie, pluie, pluie ! Tout autour de nous, il y a des vraies mares, les escargots déambulent ; c'est assez étonnant dans le désert. Ils se nourrissent probablement de quelques épineux qui s'obstinent à pousser là. Ils ont la taille de nos petits gris, mais ils sont tout blancs. Un froid de temps de Noël en France … le brouillard nous transit !
19 heures – La nuit est belle, quoique très ventilée. Profitant de l'accalmie, nous avons rempli les touques à eau en recueillant l'eau des mares qui était boueuse, mais pas saumâtre comme celle des puits. D'ailleurs, les plus proches ont à 60 kilomètres.
22 heures - Je viens de terminer ma faction. J'ai été étonné de la beauté de la nuit. Les étoiles brillant d'une façon merveilleuse comme pour pardonner au ciel d'avoir été si laid !

Sous-Lieutenant Benjamin Favreau, Bataillon du Pacifique. A quelques jours de là, ô miracle, la poussière du désert se changea en vertes prairies. On découvrait une pelouse, puis une nappe de fleurs là où la semaine dernière il n'y avait que désolation, on foulait l'herbe fraîche, on s'y roulait, on la saccageait, et il en restait encore. Alors je dormis à la belle étoile, dans la brise printanière chargée des parfums de mon bocage. ; j'étais las de de l'héroïsme trop longtemps soutenu et j'avais envie de m'en retourner à la maison. Si seulement j'allais me réveiller chez ma mère ! …
Puis le mirage s'évanouit, la terre reprit ses couleurs d'été, les gazelles disparurent et les escargots s'endormirent.
Aussi étonnant que cela paraisse, en effet, le désert était parsemé d'escargots, à raison de plusieurs au mètre carré en certains endroits. On aurait dit de gros escargots de Bourgogne blanchis par le soleil et les ans, comme on en trouve dans les orties au pied de nos vieux murs, mais à la coquille épaisse et stratifiée pour mieux résister aux nuits glaciales d'hiver et aux journées torrides d'été ; les pauvres limaçons attendaient peut-être des mois ou peut-être des années qu'une pluie vint leur apporter le petit-déjeuner, avec l'envie de mettre les cornes dehors et de procréer, puis, réserves engrangées, ils cessaient à nouveau de vivre. C'était vraiment la dernière espèce animale à laquelle on aurait pensé pour occuper ces cailloux sans végétation : peut-être Allah dans sa miséricorde leur avait-il donné pour mission de servir d'ultime recours aux égarés. Personne à ma connaissance, faute de fines herbes peut-être, n'essaya d'en confectionner un petit plat.



Laurent-Champrosay donne ses instructions
La France renaissante - François Broche

Capitaine Paul Morlon, 1er Régiment d'Artillerie.
Progressivement, nous creusons une fouille de plus en plus profonde dans un rocheux très dur. Il faut travailler du pic et de la barre à mine.
Pour pouvoir tirer plus de 7 km, il faut enterrer la crosse du canon, donc faire un trou supplémentaire appelé circulaire de crosse. Au début cette circulaire est limitée à un angle mort.
Mes pièces tirent ainsi de 1 600 à 3 200 millièmes, celles de la 1 de 3 200 à 4 800, celles de la 2 de 4 800 à 6 400, et celles de la 3 de 0 à 1 600 millièmes...
Petit à petit, Laurent-Champrosay fait étendre cette circulaire à 3 200 millièmes, puis finalement à 6 400. Chaque pièce du régiment peut battre tout l'horizon à 11 km. L'alvéole de pièce devient un grand trou de près de 5 mètres de diamètre, avec, au milieu, un cône tronqué : sur sa partie plate et horizontale reposent les roues du canon qui est presque en équilibre.
Les déblais sont utilisés pour faire un mur de sacs à terre et étalés derrière ces sacs pour le camouflage. Le surplus est utilisé pour la protection des postes de tir du lieutenant et des chefs de section et de celle des tracteurs, partiellement enterrés et protégés en plus par une rangée de *tanakés* (bidons d'essence de 20 litres de forme parallélépipédique) remplis de terre et de cailloux.
Dans les parois des alvéoles des pièces sont creusés des abris à munition dont le toit est fait de chevrons et de sacs à terre. A l'horizontale, les canons tirent légèrement au-dessus du sol naturel. Le camouflage est réalisé par de grands filets garnis de bandes d'étoffes bariolées ; les bords des filets sont enterrés dans le sol.

Vu du sol, le camouflage est excellent. L'utilisation de photos prises par avion permet de le rendre parfait.





Aspirant Roger Nordmann, 1er Régiment d'Artillerie. Quand nous sortions c'était souvent pour faire ce qu'on appelait des *Jock Column*. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce n'était pas une plaisanterie, mais le nom du Général qui les avait imaginées.

La *Jock Column* était une petite unité, assez bien armée, qui effectuait des raids entre les lignes, ce qui entraînait les combattants à la guerre dans le désert.



C'est au cours d'une *Jock Column* que j'ai vu déboucher l'Afrika Korps sur tout l'horizon visible, à quelques kilomètres de moi. C'est une scène inoubliable !

Nous avions deux canons, alors nous avons ouvert le feu. Nous avons vu d'abord arriver six auto-mitrailleuses. Nous avons tiré, elles ont fait demi-tour. Nous pensions alors candidement avoir arrêté l'Afrika Korps quand nous avons vu, tout à coup, une nuée de véhicules, de chars qui passait la crête, s'en allant tranquillement, se disant : *« ce n'est tout de même pas deux canons qui vont nous arrêter ! ».*



Aspirant Jean-Mathieu Boris, 1er Régiment d'Artillerie. Pendant que s'organise la position, sous un vent de sable presque constant, nos patrouilles vont harceler l'ennemi jusque dans ses positions et sur ses arrières à 150 kilomètres à l'ouest de Bir Hacheim….

Pour correspondre par radio entre les unités et la base en évitant que l'ennemi prenne connaissance de nos propos, et profitant des nombreux Africains de la brigade, les conversations se font en bambara avec, malgré tout, l'insertion de mots tels que « 75 », « A.M.[11] », etc.

Après El Alamein, nous avons trouvé dans le camion allemand qui servait de poste d'écoute toute une série de notes engueulant les malheureux radios, pourtant tous deux anciens garçons de café à Paris, pour leur incapacité à renseigner le commandement.

Adjudant Louis Côme, Bataillon d'Infanterie de Marine. De janvier à avril 1942, l'ennemi est loin, il refait ses forces, il faut le trouver, le harceler. Pour cela nous organisons continuellement des patrouilles de jour comme de nuit, composées de deux compagnies portées d'infanterie, de sections antichars, d'une batterie de défense antiaérienne et d'une batterie d'artillerie.

[11] A.M. : automitrailleuse

Les sorties durent jusqu'à deux semaines et ces guerres de mouvements sont rudes. Nous sommes éreintés, la nourriture peu variée est composée de *corned beef*, de biscuits, et de thé ; nous n'avons pas la possibilité de nous laver, provoquant des problèmes cutanés, des hémorragies dentaires et le scorbut...
Dans le désert, le matériel ayant la couleur du sable, l'ennemi est difficilement visible ; il faut sans cesse observer et surveiller les tourbillons de poussière. Les déplacements fréquents sont aussi une des caractéristiques de la guerre dans le désert ; une position occupée le matin peut être déplacée de 40 kms la nuit sans que l'ennemi ne s'en aperçoive.

Le 6 mars, il tombe encore quelque chose du ciel, mais ce sont des bombes que huit avions sont venus lâcher sur nous. Certaines ne sont pas tombées loin, une à moins de 100 mètres mais nos trous sont profonds et il faut réellement un manque de chance pour que ça tombe dedans. A côté il y de la place ! Deux fois dans la journée du 8 mars les avions reviennent. Quatre bombes tombent entre 100 et 150 mètres de mon emplacement ; cela devient sérieux. Le 14 en cours d'après-midi, à nouveau quatre avions mais cette fois-ci ils font une mauvaise rencontre : des avions de chasse anglais rôdent dans le secteur, combat aérien au-dessus de nous et deux avions ennemis sont abattus. ***Sergent-chef Albert Pivette, Bataillon d'Infanterie de Marine***

14 mars, 13 heures : précédés par les chasseurs, douze bombardiers *Wellington*, escortés par huit autres chasseurs, passent dans une formation impeccable au- dessus de nous, les chasseurs tombent sur des avions boches. Nous suivons le combat aérien des yeux.
Un appareil tombe, suivi d'un long panache de fumée, un autre tente de fuir et se débarrasse de ses bombes, un troisième appareil brûle au sol. Quelques chasseurs *hurricanes* tournent au-dessus de nous à la recherche des boches rescapés de la bataille qui vient de se livrer. Enfin cette journée n'est pas monotone !
18 heures : je suis dans ma guitoune, la nuit a jeté son sombre manteau étoilé sur le désert ; une boîte à tabac, avec une mèche trempée dans l'essence dont la lueur me permet d'écrire ces lignes. C'est mon chez moi ! Les pierres même deviennent de vieilles connaissances et connaissent mes pensées.
Je me recueille et pense à là-bas, sans tristesse, sans amertume. Je revis ces heures comme un conte de fées couronné d'un magnifique espoir, d'une presque certitude...
Si l'occasion m'est donnée, je tâcherai d'être le plus brave pour que, à ma rentrée en France, je puisse voir de l'admiration dans les yeux de ma mère, qu'elle soit fière de moi, que je sois digne de sa confiance. Et si, chose improbable, je ne rentrais pas..., que mon souvenir lui soit doux à travers ce que j'aurai pu faire pour mon pays ! ***Caporal Jacques Bardet, Bataillon d'Infanterie de Marine***

Les Jock colonnes : un apprentissage difficile


Félix Broche col. François Broche

Sous-Lieutenant Benjamin Favreau, Bataillon du Pacifique. **12-14 mars.** A trop banderiller le taureau cependant, il était inévitable qu'on prit des coups de corne. La première *jock* qui fut lancée dans l'arène était à base de BP1 ; Broche la commandait, assisté de Perraud et du capitaine artilleur Chavanac. Elle nomadisa au sud-est de Mechili dans une zone de garets et se mit à embusquer des canons de 75 antichars le long des pistes utilisées par l'adversaire…

Un après-midi, il vint un major écossais avec son béret à rubans et sa batterie de 40 *pounders*…. Il dit qu'il appartenait aux « *Guards* » et s'imposa sous prétexte qu'on l'avait chargé d'établir la liaison avec notre *jock*.
C'est seulement le lendemain qu'arriva le dénouement de cette histoire.
En effet, Broche et Champrosay s'étaient réunis ce jour-là et avaient décidé que le soir-même, un commando pénétrerait dans les lignes italiennes pour détruire la batterie de 155 qui empêchait nos artilleurs d'installer sans risque leur 75 à portée de tir des positions ennemies. J'irais donc avec Bellec et une dizaine d'hommes dont nous aurions le commandement….
A la tombée de la nuit, nous quittions donc la protection des A.M. des « *Guards* » … C'est par un (ce) petit col, à moins de 100 mètres de nous que nous avions décidé de pénétrer la position…Mais la colline était étrangement silencieuse…
Les Italiens d'étaient repliés, sans doute n'occupaient-ils cet avant-poste que le jour.

Qu'il était bon le feu du matin auprès des A.M. anglaises quand nous sortions sains et saufs des angoisses de la nuit.

Mais il ne nous fut pas donné d'en profiter bien longtemps ce jour-là car Rommel, agacé par nos coups d'épingle, avait décidé de se saisir ce matin même de la *jock column* tout entière. Un peu à l'égard des Anglais, le jus chauffait. Cependant, debout sur le moteur de son AM, le lieutenant des *« Guards »* donnait des signes d'inquiétude.

Venant du vallonnement d'où nous sortions nous-mêmes, une sorte de camion avançait latéralement dans le no man's land, à 1800 m environ, à petite allure, comme une mule vicieuse qui chercherait à vous attirer à la distance appropriée de son sabot.

« Booby-trap ! » dit l'Anglais. A la place de la caisse, on eût dit qu'un canon avait été fixé sur le châssis. Je proposais de pousser une reconnaissance dans sa direction. *« No, Booby-trap ! Booby-trap… »*, répétait le lieutenant qui, saisissant sa mitrailleuse, se mit à assaisonner la mule à petites giclées…

Attention, elle mord… ! N'ayant pu nous entraîner à sa suite, le camion-piège venait de nous envoyer un obus au ras des oreilles. A ce moment, déboucha du vallon un char, puis deux, puis, comme d'horribles blattes qui s'élancent de leur nid, toute une colonne courut vers nous. *« Hurry up, clear out ! »,* fit l'anglais.

Lehartel prit le volant et on fila… *« Hurry up, Hurry up… »* faisait de la main le lieutenant des *Guards*. Mais lui tirait de toutes ses pièces et attendait pour décrocher que nous eussions pris quelque avance. Quand il se mit en marche, il était bien trop tard, car ses A.M. étaient environnées de fumée et des obus traceurs les frôlaient de partout.



René Lepeltier
Ordre de la Libération

A cet instant, deux *Messerschmitdt* en rase mottes commencèrent à faire des cercles concentriques autour de nous et à piquer sur les automitrailleuses. Or, il y avait une grande heure de route avant la *jock column*… Notre moteur ronflait à se faire péter la culasse et le bouchon du radiateur n'allait pas tarder à sauter… alors comme le lièvre sur le point d'être rattrapé fait un crochet de côté, j'ordonnai *: « A gauche, toute ! »….*

A quelque distance de là, nous aperçûmes l'adjudant Peltier qui montait à petit trot installer ses canons de 25 en embuscade le long du trigh Capuzzo… Il ne prit pas même le temps de nous écouter : se replier, sans combattre ? *« Ne prenez pas jeune homme, un adjudant du BIM pour un aspirant du Pacifique ».* Il haussa les épaules et disparut comme le vent.

A la *jock column* tout le monde était debout sur les garets à regarder ce camion fou qui arrivait comme un bolide avec des hommes qui criaient de loin : *« Alerte ! Alerte !* ». En cinq minutes, les canonniers furent aux pièces, le QG alerté et nous-mêmes à nos postes.

C'est alors qu'apparut dans le nord-ouest, à notre droite, une autre colonne en marche vers le sud : quinze à vingt chars suivis de camions de transport de troupes.



Pierre Marmouyet
Françaislibresnet

Chavanac ramena précipitamment ses canons de ce côté et les pièces de 75 antichar, portée ou tractées, vinrent s'encastrer dans les intervalles séparant les garets. Puis ce fut la fête des artilleurs : les nôtres, et plus loin à droite, ceux du major anglais qui n'avaient pas eu le temps de s'enterrer, ainsi que ceux d'en face qui nous arrosaient au hasard…. On resta longtemps ainsi à regarder ramper vers nous ce dragon noir crachant le feu…

Un obus gifla l'air au-dessus de moi et, le temps que je baisse la tête, percuta en plein sur Marmouillet *(Marmouyet)* ; à la place de la moto, il n'y eut plus qu'une volute blanche et noire qui grossissait en tourbillonnant.

Mais à mesure que le vent poussait le nuage, on put voir réapparaître Marmouillet sur sa pétrolette trépidante, les deux pieds à terre, qui crachait de la poudre. Il dit *« Ah les vaches ! »*, puis il embraya et s'en fut jambes pendantes en titubant dans l'ornière, porter ses billets.

Les canons de Lepeltier rentrèrent à tombeau ouvert, mais il en manquait un, et l'adjudant fut conduit tout droit au poste de secours, on disait qu'il avait eu le pied arraché.

Après eux accouraient les chars qui nous avaient pourchassé le matin et Chavanac dut renvoyer quelques-uns de ses canons pour leur faire face.

On pressait Broche d'ordonner le décrochage. Lui pourtant tenait bon… mais peut-être attendait-il simplement qu'on l'autorisât de Bir Hakeim à faire retraite, car c'était son premier combat.
Finalement la retraite fut pourtant ordonnée et effectuée selon l'ordre prévu, avant que l'ennemi eût compris que nous étions en train de lui échapper. Quand parmi les derniers, on passa derrière les artilleurs anglais, à découvert dans la plaine, ils *(ces derniers)* s'acharnaient encore à tirer, mais déjà les chars les tournaient sur leur droite.

A quelque distance, on s'établit précipitamment en cercle au bord d'une falaise hérissée de toutes ses armes. Dans une éclaircie de poussière, on vit des chars tigrés de kaki et de jaune qui furetaient en courant au milieu des garets, mais ils n'osèrent pas se jeter sur nous et disparurent dans leur antre.

Lepeltier avait été amputé sans anesthésie, dans l'ambulance en pleine retraite, et l'un de ses hommes avait disparu, mais à l'idée de ce qui avait failli arriver, les autres pensaient surtout à se congratuler.

Alors on s'aperçut que le milord écossais et les siens manquaient. Ceux qui furent envoyés à leur recherche les trouvèrent couchés au milieu de leurs canons renversés ; ils avaient été abattus à bout portant, à la mitrailleuse, et les blindés avaient éperonné leurs pièces.
Délibérément, ils avaient protégé notre retraite et nous avaient sauvés.
Le mauvais coup de Rommel avait échoué. Mais ce qu'il voulait, apparemment, c'était surtout s'installer à notre place en vue de l'offensive qu'il projetait en direction de Bir Hakeim, car à peu de jours de là, il fit avancer ses colonnes jusqu'à l'endroit appelé Rotonda Signali sur le Trigh Capuzzo et y amassa ses blindés.

Général Pierre-Marie Koenig, Commandant la 1ère Brigade Française Libre. Au début de cette période, j'avais emmené le sous-groupement formé essentiellement par le BP1. Nous opérions en liaison avec le 4e régiment d'automitrailleuses sud-africain commandé par le lieutenant-colonel Newton King, remarquable chef de corps dont la troupe était rompue à la guerre d'escarmouche.



Pierre Pannetier
Ordre de la Libération

A peine arrivés dans le secteur, une des patrouilles motorisées du BP 1 signala qu'elle rencontrait une patrouille d'automitrailleuses ennemies, italienne vraisemblablement, et qu'elle ouvrait le feu à 2000 m.
A 1 500 m environ, le canon de 25 de l'aspirant Pannetier, si mes souvenirs sont exacts, toucha à mort une des automitrailleuses qui se mit à flamber.
D'entrée de jeu le résultat était remarquable et assoirait certes notre réputation.



La *Jock Colonne* n'en était pas peu fière. Je partageais sa satisfaction lorsqu'il fallut déchanter.
La patrouille adverse était bel et bien une patrouille sud-africaine. Trompée sans doute par l'apparition de véhicules d'un type peu familier, elle avait chargé les nôtres. En tout cas, elle avait continué à foncer sur nos Calédoniens qui, par un coup d'essai devenu un coup de maître, avaient mis au but à belle distance.

La méprise était désolante. Mais ce qui aggrava encore notre cas, est qu'un des servants de l'automitrailleuse sud-africaine avait été tué… J'exprimai sur le champ nos excuses les plus attristées et sincères au lieutenant-colonel Newton King.

Celui-ci eut l'obligeance de nous affirmer que ses cadres et ses hommes ne nous en tenaient pas rigueur. Bien plus, avec ce sens du fair-play qui n'abandonne que rarement les Britanniques, « *in the field* », il me dit : « *Que les Free French tirent toujours aussi bien sur les damnés ennemis, c'est notre seul vœu ! ».* Le lieutenant-colonel Broche et une délégation du B.P. 1 se rendirent à l'inhumation de ce brave camarade de combat…

Détail touchant, le détachement avait fabriqué une sorte de couronne de verdure très patiemment tressée avec la pauvre végétation du désert, si tant est que nos garçons du Pacifique mêlaient toujours la poésie à la guerre.



Pièce de 25 pounders dans le désert

Le 16 mars, la manœuvre échoua. Ce fut ce jour-là, que je marquai d'une pierre noire, notre seul véritable échec. Il aboutit à l'anéantissement d'une troop de quatre canons de 25 *pounders*, qui avaient été prêtés à la *Jock colonne* du lieutenant-colonel Broche. Ils avaient d'ailleurs été mis à notre disposition en raison de l'efficacité reconnue de nos patrouilles, afin de nous rendre plus solides et dangereux.

Donc, le 16 mars au matin, la colonne Broche était en stationnement vers Bir El Hamarin, au sud de Mechili, point où l'observation était favorable.

Le chef du troop britannique, le capitaine Calley, étudiait avec Broche certaines dispositions envisagées pour la nuit suivante et les opérations du lendemain.

Vers 7h30, la colonne fut survolée par trois avions dont un *Junkers* d'observation. Au même instant, la canonnade éclatait au sud. C'était la batterie française de la deuxième colonne qui attaquait l'ennemi à vue. Le lieutenant Wenning qui commandait la troop, fit prendre des dispositions de combat et se porta à son observatoire avec le lieutenant Servell, officier de tir. Il aperçut à quelque 5 000 m une importante colonne ennemie chargeant vers lui.

A cet instant précis, un motocycliste du lieutenant-colonel Broche survint pour lui porter le renseignement que le parti ennemi comprenait des chars et lui intimer l'ordre du capitaine Calley d'avoir à se replier. Le lieutenant Wenning fit exécuter cet ordre sur le champ. Mais à peine avait-il repris sa formation de marche et parcouru quelques centaines de mètres dans une direction non couverte, que sur une crête, située à moins de 2 000 m sur son flanc est, apparurent 15 à 20 chars ennemis qui ouvrirent un feu violent sur son détachement.

Tandis que le capitaine Calley cherchait à lui faire poursuivre son mouvement, le troop anglais prit position dans des conditions détestables, sur un terrain rocailleux d'où les pièces ouvrirent le feu à leur tour, du mieux qu'elles purent. Mais le combat devint rapidement inégal.

Divisé en deux groupes, les chars ennemis attaquèrent les pièces de front et de flanc. Très vite la lutte prit l'allure d'un corps à corps dans lequel les canons britanniques peu maniables, furent nettement en état d'infériorité. Les servants furent tués sur leurs pièces, après que la plupart d'entre eux se furent battus au fusil, à moins de 100 m. Broche tenta vainement de les aider. Mais privés de ses canons qui se repliaient et surclassé lui-même par le nombre des canons et des assaillants, il dut retraiter en toute hâte sous peine d'être pareillement anéanti.

Ce tragique épisode illustre cependant la bravoure et le cran britanniques. Il démontrait également et sans discussion la vulnérabilité du canon tracté en face du char. Nous dûmes continuer à utiliser nos 75 tractés, plus maniables d'ailleurs que les 25 *pounders* anglais, et qui constituaient une arme indispensable puisque nous n'en possédions pas d'autres. ***Général Pierre-Marie Koenig, Commandant la 1ère Brigade Française Libre.***





Jean Pierre Sartin
Ordre de la Libération

Lieutenant Jean-Pierre Sartin, 13 DBLE. Un coup de 75 inattendu affole brusquement la section d'artillerie, qui, à l'abri d'une garet est en train d'accrocher ses pièces aux tracteurs.
Les officiers grimpent au sommet du petit plateau, jumelles aux yeux , ils voient une colonne de douze chars allemands qui a franchi la bretelle est-ouest du V du champ de mines au nord, entre Got-el-Oualeb et Bir-Hakeim, et fonce vers le sud, dans un nuage de poussière.
Devant eux, à deux mille mètres un 75 de la Légion coincé entre le champ de mines ouest, tire éperdument. La colonne de chars s'arrête puis très rapidement manœuvre, se scindant en deux groupes ; l'un arrêté tire, l'autre dessine un mouvement tournant et roule à toute allure.
Le 75 change sans arrêt d'objectif, priorité à ceux qui foncent.
Alors ceux-ci s'arrêtent, tirent et les autres repartent. Nouveau changement d'objectif, mais douze chars contre un canon en rase campagne ! Ceux qui assistent à ce combat rapide et sans espoir activent le repliement des artilleurs, qui n'ont plus maintenant le temps de remettre en batterie.
Les Légionnaires sont cuits, c'est tout vu. Tout vu ? C'est à voir ?
Un char disparaît dans la fumée d'un éclatement et s'arrête.
Changement d'objectif la hausse initiale de trois mille mètres est maintenant à mille mètres, autant dire dans le désert à portée de la main. Un char fait quatre cents mètres à la minute.
Le bouclier d'acier du canon a déjà résonné plusieurs fois sous les impacts, personne n'a été touché. Un deuxième char est stoppé et les deux colonnes s'arrêtent indécises.
Le Lieutenant qui commande la pièce manœuvre alors, lui aussi ; le tracteur s'approche et accroche l'anneau dès qu'un ultime coup est envoyé. Les Légionnaires embarquent en voltige et le tracteur démarre en trombe, longeant le champ de mines ; le Lieutenant bondit dans sa grosse *Opel* de récupération.



Mais les blindés sentant la curée, ont repris leur progression et un agressif *Mark II,* très rapide, est arrivé à deux cents mètres à gauche et jusqu'à la hauteur du groupe impossible d'appuyer à droite, le champ de mines.
Le Lieutenant au volant de l'*Opel* vire dans la direction du char, crochète, dérape, dissimulé par le sable qu'il lève, le camion qui gronde en fonçant au surrégime de son *V8.*
Le tireur du char, abandonne comme cible le camion, et vise l'*Opel* qui est à moins de cent mètres, mais la voiture est conduite par un ancien des chars, qui – bienfait de l'instruction – se souvient du temps qu'il faut pour charger un 37, pointer et tirer ; au bon moment, un tour de volant jette la voiture tantôt à gauche, tantôt à droite.
Ce serait un pick-up Dodge, je me serais déjà retourné, pense le Lieutenant.
Un obus éclate à deux mètres de l'arrière, un autre orné d'un joli traceur vert passe entre le bouchon de radiateur et le pare-brise.
Tout cela est très dangereux, pense le Lieutenant, *pourvu qu'il ne me colle pas un obus dans ma cantine.*
Mais le char perd du terrain, et le tireur allemand, obstiné, sort de sa tourelle, mitraillette à l'épaule ; des claquements cernent l'*Opel,* toujours virante et dérapante, mais vraiment trop loin.
Excellente voiture pense le Lieutenant ; ça doit le vexer le gars du char, de ne pas l'avoir récupérée.



Dimitri Amilakvari

Le camion tractant le 75 a disparu, à l'abri de la garet les batteries de Bir-Hakeim commencent à tirer. Les Allemands n'insistent pas, et le Lieutenant tourne bientôt au passage entre le champ de mines et la garet. Il est très excité, il jubile ; mais le Colonel Amilakvari de sa voix de tête le ramène sur terre :
« Dites-donc Sartin, on ne vous a pas donné des Légionnaires pour les faire tuer, la prochaine fois que je vous vois attendre aussi longtemps pour décrocher, je vous fous quinze jours d'arrêt de rigueur ».
Tout cela n'a pas duré un quart d'heure…

16 mars. Qu'est-ce que c'est que ces oiseaux-là ? Les « oiseaux » nous déclinent leur identité à grands coups de canon, quand les obus de 50, 77 et 88 s'abattent joyeusement un peu partout. On finit tout de même par réaliser que c'est une colonne de faux frères et on leur répond aussitôt, ça devient alors une bagarre générale. Trois colonnes d'une centaine de véhicules chacune composée de chars, auto-mitrailleuses, *half-tracks* et canons d'accompagnement viennent de tomber sur nos patrouilles, c'est à l'une d'entre elles que nous avons affaire.

Rafales après rafales les obus s'écrasent autour de nous avec de sinistres miaulements, les éclats sifflent de partout et il n'est pas besoin de s'appeler minet pour faire le gros dos. Nos 75, mortiers, D.C.A. et mitrailleuses leur crachent un terrible barrage qui les tient de 7 h. à 11 h mais, à bout de munitions et presque encerclés par les deux autres colonnes, nous nous replions sur El Telim en leur expédiant nos avant- derniers obus. ***Caporal-chef Roger Ludeau, Bataillon du Pacifique***



Paul Leterrier second à gauche

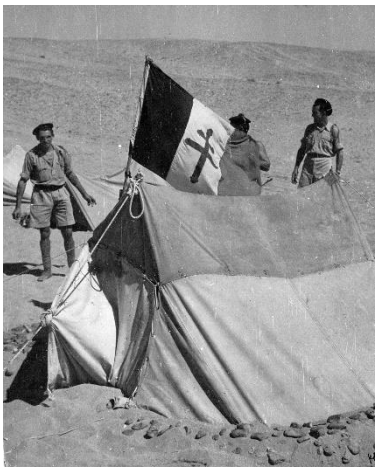
Quartier maître Paul Leterrier, 1er Bataillon de Fusiliers Marins. **16 mars**. Toutes les pièces de D.C.A. du 1er Bataillon de fusiliers-marins avaient été disposées tout autour de nos positions, de façon à assurer une protection antiaérienne efficace de nos retranchements. Il en était de même pour toutes les pièces d'artillerie. En ce qui me concerne, j'appartenais à cette époque, à la 6e section de la 3e batterie de notre bataillon qui avait pour tâche la protection aérienne du camp retranché. J'étais membre de la pièce du Second Maître Canard en tant que pourvoyeur au canon *Bofors*. En outre, j'avais la fonction de commis aux vivres et j'assurais le ravitaillement qui consistait essentiellement en conserves, porridge et biscuits de soldat.

C'est d'ailleurs au cours de l'un de ces déplacements en camion 3 tonnes accompagné de deux camarades afin de distribuer les vivres, comme d'habitude, qu'un chasseur-bombardier *Messerschmitt 108* en rase-motte nous surprit, le 16 mars. Nous venions de faire notre tournée et, distribution faite, nous nous étions arrêtés quelques instants pour remettre un peu d'ordre dans le camion bâché.

Robin, le chauffeur, se tenait à gauche près de la roue avant. Ce qui lui permit d'être indemne. Jourdan et moi étions à l'intérieur et, lorsque nous l'entendîmes, il était trop tard pour nous abriter.

La bâche fut transformée en écumoire et c'est miraculeux que nous nous en soyons tirés. Quoique, sur le coup, j'avais bien l'impression d'avoir eu mon compte (blessures multiples, aux deux jambes, ventre, poitrine, etc..), quant à Jourdan, il en avait plein les fesses. Robin put remettre le moteur en route et nous amena dare-dare à l'Antenne Chirurgicale Légère (A.C.L.) où nous fûmes pansés et requinqués avec une pinte de tafia puis direction Tobruk en ambulance.





19 mars. Rencontre avec un mort en fuite... Parce que tu flottais dans un bain de mirages, je suis allé vers toi et le chemin était long et toujours tu reculais dans les vapeurs mauves qui s'étendaient au loin.

Tu prenais des formes étranges. Je courais et tu fuyais toujours, en boule ou tout long comme la pâte d'un gâteau qu'on pétrit du rouleau ou des mains.

Je savais que tu te tairais à ma visite parce que dans ta bouche étaient cousus les mensonges et les mots qui disent vrai. Mais tu mentais encore. Je te croyais irréel ou sublime et tu n'étais qu'une vilaine carcasse de mort que les vers dédaignaient...

Me voilà...

Je ne sais si tu es mon ami ou mon ennemi, parce que vous êtes tous semblables dans la mort, vous qui restez rêver au soleil des lacs de sel gemme.
Je ne sais s'il faut t'aimer, te plaindre ou te haïr, je t'aimerai donc, car tu n'es qu'un mort entre les autres morts et nous serons amis plus tard dans le royaume, quand je viendrai à toi avec une jambe, puis deux jambes, puis un bras, puis en entier et que tu m'aideras à recoller la potiche. Car nous restera-t-il d'autre à faire que de recoller la potiche, si nous voulons tous deux continuer la promenade derrière les vivants qui ont peur, haïssent et nous plaignent ?...
Mais, dis-moi ton secret mon ami.
Comment t'y es-tu pris pour terminer le jour des gens qui parlent sur la couche des sables que je vois cousue d'or ? Là aussi je voudrais m'enfoncer dans les coussins des dunes, doucement, poussé seulement par les rayons de la lune et les bras des étoiles. Je voudrais me fondre sans bouger, dans le buvard des terres assoiffées, du soleil plein les yeux et des fleurs à la bouche.
Je ne veux pas de sable jeté avec la pelle, qui cache d'un seul coup la moitié du ciel, parce que j'aime trop le ciel. Mes amis, qui jettent le sable, le font mal et vite que toujours leur répond l'écho du dernier nom, de celui dont ils ferment les yeux. Ils l'entendent et se trompent sur le sens de la plainte. Pourtant la voix du sable glissant au long du corps sans âme n'est pas celle des heures de flux ou de reflux qu'on entend à ma grève.
N'est-ce pas que c'est vrai ce que je te dis là ? Dis-moi que j'ai bien entendu la plainte ? Réponds ? Ne me regarde plus avec les souterrains creusés en ton visage. Ne laisse pas ton bras tomber si je le touche, car j'aurais peur après de mourir à mon tour.
Laisse-moi lire en ta tête le roman de ta vie. Je veux tout savoir, même ce que tu voudrais ne pas me voir connaître. Tu as des cheveux blonds et fins où des mains douces ont laissé des sentiers pleins de songes et là est le jardin qu'avait tracé ta mère. Il partait du milieu de ton front jusqu'à loin sous les boucles. Elles tombaient à tes tempes et d'autres sont venus couper les boucles, mais les boucles retombent aujourd'hui comme au temps de ta mère.
Ta main serre la terre, avec rage parce que tu as senti qu'elle filait sous tes pieds et tu voulais la retenir pour toi seul. Égoïste ! Elle ne voulait plus de toi, elle rit de ta dernière fureur. Tu as tendu le poing au ciel et ton doigt s'est levé vers l'homme venu avec ta mort aux siens. Ton doigt, il jette encore son ombre au lac, et s'agrandit, et tourne, et j'en fais un cadran solaire et je trace des heures sur la terre et tu deviens l'horloge et tu n'es pas les heures. Les heures sont pour les autres, pour toi c'est fini d'avoir besoin de l'heure.
Moi, je vis...
Je ne veux plus glisser au fond des sables. Je ne veux pas grandir dans les mirages, ni mourir du soleil plein les yeux et des fleurs à la bouche, je vis.
Je veux vivre encore et te laisse à la mort…
Témoignage anonyme (Les méditations du « matelot de service » à Bir-Hakeim)


Le lieutenant de Courcel
rend compte au général de Larminat

Association Bir-Hakeim. S'il est permis de comparer la vie que mène le détachement à un jeu, il serait possible de dire que les règles du « jeu de barre » s'appliquent à ses rencontres avec l'ennemi : les Français provoquent, l'ennemi réagit.
Ainsi, une reconnaissance menée le 21 (*mars*) par le lieutenant-colonel Amilakvari, avec les capitaines Simon et Bricogne, est prise à partie par une mitrailleuse lourde *Breda* ; le 25, l'avance de la Colonne mobile Kœnig sur Der Crima entraîne la sortie de douze chars italiens qui progressent jusqu'à Baltet Hamarin : le « *leaguer* » se replie alors laissant en surveillance le peloton d'automitrailleuses du Lieutenant de Courcel (*Chodron de Courcel*). Enfin, lassées de ce harcèlement, les forces de l'Axe attaquent, une colonne blindée italo-allemande oblige les Sud-Africains à reculer, fonce sur la *Jock Column* française et surprend une section de 75 du Capitaine Quirot qui se disperse, mais les canons d'Emberger interviennent et mettent le feu à un véhicule : l'ennemi se retire.

Le Groupe franc de la Légion du Lieutenant Gambier et du Sergent Perez, ancien officier de chars de l'Armée Franco, place de nuit des mines sur les itinéraires que suivent à l'arrière de Mechili, les convois de ravitaillement italiens. Au petit matin on observe à la jumelle les camions qui sautent.

21 mars. De nouveau cet affreux sable revient, le sable se glisse sous mes dents, dans mes oreilles, on pourra y planter des choux. Mes cils et sourcils sont poudrés comme par le rimmel d'une élégante…Parfois un tourbillon emporte les touques à essence vides qui passent comme une fanfare discordante dans un fracas de ferrailles en heurtant les cailloux…
J'étais de quart ce matin et les avions m'ont fait souvent sauter sur mon F.M. Une seule fois c'était un Allemand et il est passé hors de ma portée. Je ne désespère pas d'en descendre un !
16h30. Je reviens de rendre visite aux copains de la première pièce ; nous discutons, le vent souffle violemment, un ronflement rageur, un moteur lancé à plein gaz, quatre types me présentent leur échine, le trou n'étais pas assez profond ! Le bruit saccadé des armes automatiques… Le F.M. s'arrête de tirer et je saute sur le tireur… Dans son énervement il avait mal engagé le chargeur. Trois formes confuses : trois appareils boches passent comme des éclairs dans le nuage de sable blanc qui tourbillonne. Ils lâchent six bombes, un camion est atteint et flambe, le chauffeur, un Noir, est tué.
Toutes les pièces de D.C.A. ont tiré, mais la visibilité était défectueuse.
Caporal Jacques Bardet, Bataillon d'Infanterie de Marine



Le 23 mars, une longue colonne sort par la porte ouest. Amiel dans son *pick-up Dodge*, Féraud dans son *Fordson*, une camionnette radio, l'ambulance de Guenon, la compagnie Gabard sur *chevrolets*, deux 75 et deux antichars de Bayrou, une batterie d'artillerie, la 3e du capitaine Gufflet.

Azimut plein ouest, par la piste F, au sol creusé de nombreuses ornières, jalonnée de quelques bornes repères. Ces bornes, véritables amers, espacées de 5 à 10 km, sont constituées de trois fûts métalliques de 200 litres superposés et lestés.

Placées au sommet d'un tas de cailloux, sur une ondulation de terrain, elles parsèment le désert, sont reconnaissables au loin et portent un numéro distinctif inscrit sur la carte. : B1, B 12 etc. Providence du voyageur ! Qu'il soit ami ou ennemi, la borne est respectée par tous et c'est encore une des choses étonnantes de cette guerre.



Le navigateur des sables déplie sa carte, et tout comme celui du navire ou de l'avion, joue de la règle et du rapporteur, calcule l'angle de la marche, le reporte sur la boussole.



Une autre méthode, encore plus précise : celle du compas solaire… fixé sur le toit de la cabine du véhicule dont on a découpé la tôle, suffisamment pour que l'orienteur, debout avec le chauffeur, passe une partie du corps à l'extérieur. En entente avec le chauffeur, il amène le capot dans la bonne direction et rectifie chaque fois que nécessaire. Cette navigation est d'une précision étonnante, bien supérieure à celle de la boussole et le soleil, de plus en plus généreux dans la journée, guide ainsi nos modernes centaures.

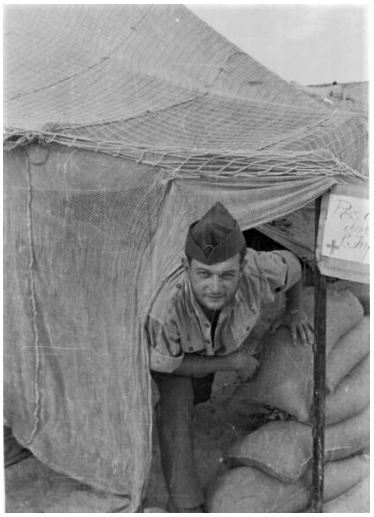
En fin de matinée nous voici parvenus à une cinquantaine de kilomètres dans une dépression un peu plus herbue, aux abords de la Garet el Asida. Le silence est brusquement troublé par des coups précipités de la *Flak,* D.C.A. allemande, quelque part dans le nord-est, suivis de la chute d'un avion *Spitfire* à cocarde britannique.

Le commandant Amiel, Gabard, l'ambulance et un groupe de combat se dirigent rapidement vers l'appareil posé sur le ventre, presque intact.
Les deux officiers s'approchent de l'habitacle en feu. Malheureux pilote en train de griller !

A cet instant surgit un tout jeune homme, nu-tête, il s'approche et déclare en Français, avec un bon accent campagnard : *« je suis le pilote de l'avion, j'ai pu me sauver. En vous voyant accourir, j'ai craint être pris par les Allemands et me suis caché… Pouvez-vous me diriger vers l'arrière ».*

Nous le congratulons et l'emmenons droit sur la popote improvisée. Quart de Whisky en mains, il se réconforte à vue d'œil et complète sa présentation : *« Je suis Canadien, j'ai 20 ans »*. Inutile de dire la chaude ambiance dont ses nouveaux amis l'entourent !

Chef de bataillon Henri Amiel, Bataillon de Marche n° 2



Je suis parti en *Jock Column*, c'est une espère de grosse patrouille ; peu de gens et beaucoup d'armes. On va de l'avant à travers le désert. On ne sait pas ce qu'on fera. Peut-être rien, peut-être quelques coups de main fructueux, peut-être une vraie bataille.
Après une soixantaine de miles dans la nature, nous nous arrêtons derrière un léger repli de terrain qui est une véritable aubaine dans ce désert, plus plat que jamais.
Ma sanitaire est bien camouflée et j'y ai déployé mes armes médicales : pansements, seringues, drogues …malades et blessés peuvent venir.
Mon trou pour cette nuit est fait : 0,50m sur 1,80 à 40 cm. De profondeur dans une argile sableuse blanche comme de la craie. Dans le fond, quelques couvertures. Par-dessus, une toile de tente. On entre en rampant.
Cela a une odeur de tombe fraiche. Il suffirait de rabattre la terre, quelques cailloux de planter une croix dessus pour que cela fasse une sépulture convenable. Ce n'est pas que je redoute spécialement cela mais je le dis parce que l'idée m'en vient.
J'en profite pour noter encore que j'ai, très sincèrement, un mépris total de la mort. Je pense à elle assez souvent (elle-même se charge bien de se rappeler à notre souvenir) mais elle me semble si naturelle….
A vrai dire, il doit y avoir là beaucoup d'égoïsme : la mort, n'est-ce pas, c'est une chose qui arrive aux autres…

Capitaine Paul Guenon, Santé - Bataillon de Marche n° 2

Sergent-chef Albert Pivette, Bataillon d'Infanterie de Marine. Toutes les deux ou trois nuits, je vais avec un groupe assurer la garde à une des chicanes ou sorties faites en travers du champ de mines qui entoure la position. En cas d'attaque ennemie nous avons pour mission de remettre en place, dans les trous préparés à l'avance, les mines anti-chars qui ont été enlevées pour permettre d'effectuer des sorties.
Entre temps j'assure une garde, pour la nuit, à un poste avancé situé à 16 kilomètres de la position et, pour 94 heures, à un autre poste situé à 45 kilomètres. Ce sont des postes d'alerte, en pleine nature ou en bordure de piste. En cas de danger, lancer des fusées et se replier mais rien n'arrivera en ce qui me concerne.

Le 30 mars, la section part en petite patrouille, à 100 kilomètres dans le sud mais je tombe en panne de voiture à 60 kilomètres. Il faut réparer et revenir.



Henri Payonne
Françaislibres.net

Sur le chemin du retour, rencontre d'un troupeau de gazelles, j'en tue une à la mitraillette et un de mes gars en tue une autre. Avec ça on va être bien à la section, cela va améliorer le menu pour deux ou trois jours et permettra de faire des économies de conserves.

Lieutenant Henri Payonne, Bataillon du Pacifique. Ce qui m'a frappé, chez Broche, c'est son sens de l'humour et aussi l'adoration que lui vouent ses hommes, spécialement les Tahitiens...
Un jour, j'ai dit à de Larminat : *« Je n'ai pas quitté ma femme et mes enfants pour ouvrir les portières et porter les serviettes ».* Il m'a demandé si je voulais vraiment aller au baroud, j'ai répondu oui.
J'ai rejoint le bataillon à Bir Hakim et j'ai eu mon baptême du feu au cours d'une *Jock colonne*.

Quand on est chef de section, c'est dur, le baptême du feu ; il ne s'agit pas d'avoir la pétoche.
Je l'ai dit au Colonel (Broche) et j'ai été tout étonné de l'entendre me répondre
« Il ne vous est jamais venu à l'esprit que le baptême du feu, quand on est chef de bataillon, c'est autre chose encore ? ».
Et pourtant, quand je le vois debout, sur le marchepied de sa voiture, absolument inconscient du danger pendant les attaques aériennes, je n'arrive pas à croire qu'il puisse éprouver le moindre sentiment de peur !
Il veut constamment que je fasse des plans d'attaque, en oubliant que je ne suis pas militaire de carrière, moi.
Je fais des plans, avec l'impressionnante batterie de crayons de couleur qu'il garde jalousement dans son P.C... Ma spécialité, ce sont les feux qui se croisent, il paraît que j'ai un doigté remarquable pour dessiner les pointillés, qui sont toujours droits, même quand je ne me sers pas d'une règle. Quant au Colonel, les couleurs l'enchantent !


Le lieutenant-colonel Félix Broche

Les Tahitiens l'appellent *« le metua »,* le père, je crois qu'ils ne se doutent pas à quel point au fond, il est gosse. Et ça, ça me plait à moi ! …

Capitaine Paul Guenon, Santé- Bataillon de Marche n° 2. Très bonne nuit dans mon trou. J'avais chaud. La terre m'enveloppait. Elle était autour de moi comme une présence, maternelle. Au dehors, un vent violent soufflait et je me pelotonnais dans les couvertures, enrobé de bien- être.
Réveil à six heures. Etat d'alerte. Il faut tout préparer comme pour partir. Joseph réussit néanmoins un jus acceptable. Huit heures : fin d'alerte. On déballe…il fait un vent à écorner les cocus, un *«* vent à démâter le second *»* comme diraient les marins.
Dix heures. Véhicules ennemis à l'horizon. Ennemis, a priori. Branlebas de combat… Et fausse alerte.
Je demande : *« Qu'est-ce que c'était ? »*, et on me répond *« Trois cons d'anglais ! ».*



20h30. La journée se termine sans incident notable en dehors de quelques attaques sans résultats des avions de chasse ennemis. Le vent est devenu faible et tiède. La soirée est infiniment douce. Bien installé dans mon ambulance, je fais tourner mon phono en sourdine (il ne me quitte pas !) avant d'aller dormir. Dernier whisky, dernière pipe. Illusions de confort : en somme, on commence à savoir voyager.
Sixième nocturne de Fauré … Si toute la nuit pouvait voir se continuer les rêves merveilleux que fait naître en soi cette musique !

Chef de bataillon Henri Amiel, Bataillon de Marche n° 2. Voici la fin de la journée. Tandis que nos guetteurs surveillent le paysage, nous ouvrons quelques boîtes de conserves et, comme d'habitude, avalons ce repas triste et froid. Sans plus tarder, nous dégageons les véhicules de leur cache, la colonne se replie à une dizaine de kilomètres vers l'arrière, chaque fois dans une direction différente. Parvenus dans un endroit propice, les véhicules constituent le « carré », flanqués par les axes de tirs des armes automatiques et ceux des antichars. C'est le « *leaguer* » de nuit sur lequel veille un service de quarts et de rondes. Cette tactique permet d'éviter toute surprise au cas où l'ennemi aurait repéré les emplacements du jour.

Avril



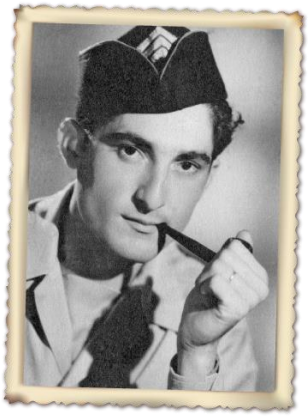
Hubert Amyot d'Inville

On était à Bir Hakeim dans le calme plat depuis deux mois, mais maintenant, des rumeurs de plus en plus précises annoncent une attaque prochaine. Chacun perfectionne et approfondit son abri individuel, et le « Pacha » fait améliorer son trou par son ordonnance. Mais le commandant est précis et méticuleux au point de vouloir un abri géométriquement parfait. Amyot d'Inville n'y tient plus : il prend la pelle des mains du quartier-maitre, décapelle sa chemise kaki, retire sa casquette et se met à creuser lui-même tandis que l'ordonnance, philosophe, va s'étendre à l'ombre sous la tente du commandant.
Là-dessus arrive une estafette du quartier général pour le « *Pacha* ». L'homme s'avance vers la tente, claque des talons et prend le papier du quartier-maître qui commençait à somnoler.
« Mais bougre d'idiot, laisse-moi dormir, c'est pas moi le commandant, tiens, il est là-bas en train de creuser, tu vois bien, le grand maigre ».
Le motard, un peu ahuri, se dirige vers Amyot d'Inville en sueur qui remplit des sacs de sable. *« Le commandant des fusiliers marins ? »* Amyot d'Inville a trop d'humour pour laisser passer l'occasion. *« Mais c'est le gros barbu sous la tente, en train de ronfler ».*
Le motard commence à se demander si les marins ne le prennent pas pour une balle de ping-pong et retourne vers le dormeur, toujours avec son message. Celui-ci finalement, prend le pli, signe le reçu d'un magnifique paraphe et renvoie l'estafette avec toute sa bénédiction, tandis que le messager, perplexe, se demande à qui, au juste, il a remis son enveloppe.
Enseigne de vaisseau Jacques Bauche, 1er Bataillon de Fusiliers Marins

4 avril : désert de Libye. Le mois d'avril nous est néfaste, ça c'est indéniable, tout au moins question aviation. On vient de faire « absorber » du 75 à une concentration de véhicules ennemis, malheureusement, ça a réveillé le gros nid de guêpes de Mechili. Trente-quatre avions nous tombent dessus, comme nous n'avons toujours pas de D.C.A., c'est avec une joie féroce qu'ils nous massacrent pendant une heure et demie, passant si près de nous qu'ils touchent les antennes de nos voitures radio.
On voit même les pilotes cherchant à repérer leur prochaine victime (j'allais dire coq de bruyère) et cette fois, il y en a.



Pas moyen de se camoufler, c'est plat comme la mer par temps calme ; on riposte comme on peut avec nos fusils mitrailleurs et armes individuelles mais, ils ont l'air de s'en f… éperdument et les bombes pleuvent de plus belle frappant nos camions de plein fouet, ce qui n'arrange rien car ils sont bourrés d'explosifs et d'essence qui se mettent à sauter projetant leurs éclats meurtriers dans tous les azimuts.
A la tombée de la nuit, quand, à bout de munitions, les oiseaux de mort s'en vont, on se relève complètement hébétés et à bout de nerf.
Ce n'est pourtant pas le moment de flancher, l'ennemi commence à remuer là-bas et il faut déguerpir en vitesse avant d'être encerclé. Ce n'est pas une petite affaire : sur dix-sept véhicules, il nous en reste sept plus ou moins amochés et en plus on a tué Cararo (*Kararo*), et huit blessés dont deux ne tarderont pas à mourir.
Ce soir la speakerine de *Radio Rome* annonce triomphalement : Désert de Lybie : *« Nos forces viennent d'anéantir complètement une patrouille française libre ».* Ladite patrouille bien amochée mais pas complètement anéantie, se fend la g… jusque-là et quoique la situation ne soit pas fameuse ça nous ravigote suffisamment pour regagner notre base clopin-clopant. ***Caporal-chef Roger Ludeau, Bataillon du Pacifique***



John Martin
Présidence P.F.

4 avril. Kararo est mort en *Jock column*. Le premier tué.
Kararo Tainui né en 1906 à Napuka est le premier à tomber au combat le 4 avril 1942 dans le secteur de Bir Hakeim. Kararo revivait avec ses frères d'armes du bataillon, lors de leurs déplacements dans l'immensité du désert libyen, à l'instar de leurs ancêtres maoris, les grands voyages transocéaniques du passé. Ils naviguaient à la boussole et au compas solaire.
Partie de Bir Hakeim, la *Jock column* de Kararo avait pour mission de simuler une attaque de la 8e armée britannique afin d'attirer sur elle le gros de la *Luftwaffe* basée en Méditerranée, et ainsi permettre à un convoi de la Royal Navy de ravitailler Malte.
Sa colonne fonce sur Bir El Hamarin à une centaine de kilomètres de Bir Hakeim puis se rabat sur le nord, pousse des éléments au-delà de la piste qui relie Mechili à Tmimi, tandis que les automitrailleuses et les colonnes de la 1ère division sud-africaine attaquent des aérodromes entre Tmimi et Martouba.
La diversion atteint son but mais la brigade perd 13 véhicules incendiés dans des engagements avec l'ennemi.



Kararo. ill. Jean-Marie Saquet
Tamari'i Volontaires

Kararo adossé à la benne du camion *Fordson* de son groupe tient fermement son fusil anti-tank. Le long crépuscule du désert s'installe. Les camions qui flambent ajoutent un éclairage ténébreux aux assauts des chasseurs bombardiers ennemis. Les bombes anti-personnelles pleuvent, leurs mitrailleuses crépitent.
Kararo tire avec son fusil anti-char sur un avion presque à bout portant, réitère son tir sur un second. Un troisième avion se présente par le travers et lance une petite bombe qui explose non loin de lui. Un éclat lui ouvre le ventre.
Malgré sa terrible blessure, Kararo est toujours debout. De son bras gauche, il essaie de contenir ses entrailles tout en continuant de tirer. A bout de munitions, il s'effondre, pour laisser son âme retourner à havaiki.
Sergent John Martin, Bataillon du Pacifique (Tamari'i volontaires)



Roger Ludeau - col. Louis Georges Vialle
Eric Minocchi

5 avril. Après avoir marché tout le reste de la nuit pour échapper aux patrouilles ennemies, nous sommes au lever du jour, survolés par des formations aériennes adverses qui doivent avoir d'autres chats à fouetter que de nous mitrailler, et c'est heureux pour nous, qui sommes exténués. On tient encore debout, on se demande comment.
Un peu plus tard, un de nos postes avancés nous recueille. Après un bon thé au lait et un petit somme, faute d'autre moyen de locomotion, on décide de faire, sur nos deux pattes, les quelques 18 ou 20 kilomètres qui nous séparent de notre base. Sous ce soleil de plomb, c'est risqué ; quelques heures plus tard, la peau fait mal tellement elle est déshydratée, par la terrible chaleur (60 centigrades en moyenne) la langue est sèche comme de l'amadou, les lèvres se fendent. On essaie de tenir jusqu'à la nuit sans toucher à notre maigre réserve d'eau qui reste notre unique chance de survivre deux ou trois jours de plus si on manque la patrouille.
A mi-chemin, par je ne sais quel miracle, on trouve deux flaques d'une eau boueuse. Vite ! Un chiffon sur la bouche pour « filtrer » la mixture et on se sent tout à fait mieux après en avoir lampé quelques tasses.
A la nuit, on arrive sur la base ; plus personne, c'est désert dans le désert, des cratères de bombes, des traces de mitraillages et deux véhicules en feu nous fixent tout de suite : la patrouille a été attaquée par l'aviation et, pour une raison quelconque, s'est repliée.



Ça va mal, très mal pour nous ; si on ne réussit pas à se faire ramasser, nous sommes foutus, nos bases d'opérations sont à des centaines de kilomètres, l'avant-poste d'où on vient devait se replier également, plus moyen d'y retourner. En fouinant un peu partout, on trouve un peu d'eau dans un fût et beaucoup d'essence, ça nous redonne un peu d'espoir et, comme la nuit porte conseil, on se met en boule tous en tas pour se réchauffer un peu ; la nuit, il fait très froid si le jour on étouffe dans ce paradis à chameaux.
Nous sommes réveillés en pleine nuit par un sourd grondement. Pas de doute, ce sont des colonnes motorisées en marche, mais qui ? Les fusées multicolores qui montent vers les cieux ne nous le disent pas, et, comme il fait trop noir pour reconnaître au profil si ce sont nos véhicules, on se tient coi.

Un peu avant le jour, et à la majorité des voix, on opte pour faire un grand feu, un très grand feu qui doit se voir de la lune. Amis ou non, si on ne nous ramasse pas, nos squelettes ne vont pas tarder à décorer le coin du globe. Très inquiets, et tendus à l'extrême, on attend les résultats de notre illumination ; ça ne tarde pas ; à l'horizon, grossit à vue d'œil un nuage de poussière dans lequel on finit par y reconnaître une de ces voitures jaune sale qu'on ne trouve que chez nous ; elle arrive à fond de train ; inutile d'insister, on ne peut pas décrire notre soulagement. Le Lieutenant qui la monte nous fait signe d'embarquer en vitesse et, repart encore plus vite. Il nous explique alors que l'ennemi passe à l'offensive ; le grondement de cette nuit, c'étaient leurs formations blindées et motorisées qui avançaient, toutes nos patrouilles se replient sur les positions de combat. Brr… on l'a échappé belle. Pour finir de nous assommer, il conclut narquois : *« Vous avez eu de la chance, un peu plus on vous bombardait aussi, nos 75 étaient prêts à vomir un feu d'enfer sur cette illumination qui nous paraissait pourtant bizarre de la part de l'ennemi, c'est pourquoi on a voulu voir « ça » d'un peu plus près avant de déclencher le tir ».*

Sans avoir fait de mauvaises rencontres, on rejoint la patrouille de notre sauveur. Décidément il était grand temps de nous ramasser, car celle-ci qui est une des dernières en « circulation » n'attend plus que la nuit pour se replier sur nos positions de Bir Hacheim.
Après avoir roulé toute la nuit, nous venons d'arriver à Bir Hacheim où nous retrouvons le gros de notre patrouille et le reste du Bataillon. Il ne nous reste plus rien : tout a sauté dans le mitraillage aérien que nous avons essuyé le 4 avril. On nous remet à neuf aussi sec et on attend les évènements.
Caporal-chef Roger Ludeau, Bataillon du Pacifique

5 avril. Au matin de Pâques 1942, nous étions en *Jock Column,* assez loin de Bir-Hakeim. Le groupement, sous les ordres du Commandant Babonneau, comprenait des éléments du 2e Bataillon de la 13e Demi-Brigade L.E., des automitrailleuses, des fusiliers marins, du génie, de l'artillerie, du service de santé. C'est en vain que nous avions essayé de nous rassembler pour assister au Saint-Sacrifice de la Messe. Les avions de chasse italiens nous avaient repérés et, par vagues successives nous harcelaient. Il était plus de midi quand le Capitaine de Sairigné vint à moi. *« Père, peut-être pourrez-vous célébrer maintenant. Les unités restent sur place, en alerte, je serai votre assistant ».*
A l'abri d'un plissement de terrain, à l'arrière d'un camion, fut installé l'autel portatif - jamais Gabriel de Sairigné ne fut plus grand, ne fut plus beau qu'en ce dimanche de Pâques où seul, à genoux, en plein désert, il reçut son Dieu dans la Sainte-Communion.
Révérend Père Jules Hirlemann, 1er Régiment d'Artillerie


Guenon

Dimanche de Pâques du côté de Tangerer. (Ce nom a un petit air espagnol qui me plait). Chaleur, sécheresse, mouches, soif, avions qui bombent et qui mitraillent. Camions qui brûlent…Morts, blessés, Pâques 1942… Pâques 1941 me virent dans l'Océan Indien…Pâques 1938 m'avaient vu dans l'Atlantique du côté de Madère ??? Pâques 1940 et 41 au Congo… Où me verront Pâques 43 ? En France ? Pourquoi pas ?
J'ai tout de même réussi à donner à ce jour de Pâques un petit air si particulier qui était presque un jour de fête.

J'ai passé l'après-midi, qui fut chaude et calme, buste et jambes nues au soleil, fumant pipes sur pipes et m'imaginant que je rôtissais sur une plage de France… avec cette chance d'avoir assez de whisky pour orienter mes facultés imaginatives sur des azimuts optimistes. Les avions nous laissèrent en paix jusqu'au soir. Le temps ne fut ni long ni court. Il fut le temps normal d'une honnête après-midi de farniente.
Le whisky aidant, je fis sur ma plage, la connaissance d'une belle fille brune qui s'appela Lucienne puis Edmée, qui avait une poitrine remarquable et des bras extraordinairement frais.
Très vite elle m'adora, je l'adorai, et nous eûmes de saines amours dans un appartement confortable. J'aimais beaucoup mon complet gris, sa robe blanche, et notre *roadster V 8* qui était grenat… En somme, excellente après-midi.
Toujours Bir Hacheim et les mêmes « *birachémiades* ».


Le pasteur Henri Mabille
Archives H. Amiel

Longues journées vides. Quand se décidera-t-on à se battre dans ce coin-là ? Je partage mes soirées entre les cartes et la musique. Nous avons cette chance que nous manquons rarement de whisky ou de gin. Avec Tramon et Mabille, si nous avons le phono et une bouteille, nous passons des soirées admirables qui durent jusqu'aux petites heures.

Vents de sable chaud…c'est bien désagréable.

Cette campagne me laissera l'impression d'un temps de prison.
Temps de prison avec ce raffinement de cruauté qu'on n'a pas dit au prisonnier pour combien de mois ou d'années il en avait à tirer.
Vents de sable chaud… On rêve de fraicheur, de jardins verdoyants, de sources claires, de douches, de boissons glacées…ô la buée sur un grand verre ! ô une paille ! …
Le physique baisse progressivement mais le moral est inébranlable. On fait son boulot quoi… et, plus tard, l'ayant fait et bien fait, on n'en goûtera que mieux le retour au calme, au confort, au bonheur. La calme et confortable vie bourgeoise, le pot-au-feu, les pantoufles, l'épouse ou l'amie qui en tient lieu, cela aussi pourtant est uniforme et nous pousse à regarder en dedans de nous- mêmes, et nous apprend à nous connaître. Ecrivant cela, je pense encore une fois à Alep, où en quelques mois, j'en ai appris davantage sur mon propre compte qu'en des années de voyage et de guerre.
Capitaine Paul Guenon, Santé - Bataillon de Marche n° 2

5 avril : c'est le jour de Pâques. Matin calme, troublé seulement par le survol de quelques avions italiens. Les souvenirs du temps heureux se mêlent aux mirages. Court retour sur soi-même bientôt dissipé par le danger resurgi : dans l'après-midi, l'ennemi s'établit en force à Rotonda Signali, dans le nord sur nos arrières, puis l'*Afrika Korps*, excédé par l'action des *Jocks,* sort de ses trous avec quelque deux cents chars appuyés d'infanterie motorisée, gibier un peu gros pour le piège. Le coup de balai refoule les colonnes légères et tente de les intercepter. Dans la journée c'est un cache-cache sans espoir. A la faveur de la nuit, le repli à la boussole dans un terrain difficile met à l'épreuve les unités.
Chef de bataillon Henri Amiel, Bataillon de Marche 2

Général Pierre-Marie Koenig, Commandant la 1ère Brigade Française Libre. **10 avril**. A notre tour de combiner une opération. Le commandement britannique la prépara et fit occuper Garet El Arida par quelques dizaines de chars et de l'artillerie. Nos *jocks colonnes*, celle du 2e BLE, rejointe depuis le 10 par celle du 3e BLE, dut servir d'appât et attirer pendant ce temps vers le sud les forces ennemies stationnées drop tans la région de Rotonda Segnali. L'opération entamée le 13 se poursuit le 14.

Ce jour-là, la colonne du 2e BLE qui avance par bonds successifs vers le nord s'aventure trop près de l'échelon confié au capitaine Chavanac, commandant la 2e batterie d'artillerie, et est prise sous le feu bien ajusté de 105. La colonne se maintient à six kilomètres d'une des falaises de Rotonda Segnali.
A trois reprises, le lieutenant de Sairigné, suité d'une pièce et toujours rieur, va « titiller le doryphore ». C'est son expression favorite. Il tire sur des chars puis sur des camions. L'ennemi riposte à chaque fois par des tirs mal ajustés. Cela ressemble à un drôle de petit jeu.



Nos *bofors*, en batterie en arrière, sont attaqués par deux *Messerchmitt 109*. Ils en descendent un.
Visiblement, l'ennemi est décontenancé et ne comprend guère le sens donné à nos figures de ballet. Il ne parait pas disposé à quitter ses confortables installations de Rotonda Segnali. La nuit tombe. Crochet de 10 km dans la semi-obscurité d'une fin de pleine lune. L'occasion est trop belle pour être manquée : Gambiez (*Gambier*) et Montheard montent un coup de main avec succès.

12 avril… J'étais de corvée d'eau. Chose rare car je m'arrange souvent pour éviter les corvées. Je ne regrette pas ma fatigue, le voyage ne manquait pas de pittoresque…

En approchant de la région des puits, une belle herbe vert clair, des touffes de thym disposées en quinconce d'où émergeaient des bouquets de blé sauvage et d'autres céréales diverses. Çà et là des fleurettes mauves, des boutons d'or, des soucis, des traces encore fraiches de gazelles et de lèvres. Plus loi, le désert jaune, morne avec quelques maigres épineux.

En contrebas, le puits : Bir El Gobi ! Il avait été aménagé par les Italiens ; les abords et la maison du poste sont complètement détruits. Le puis porte des traces de mitraillage.

Tout au long des 130 kilomètres de piste aller et retour, de nombreux témoignages d'une grande bataille ? Un *Spitfire* pulvérisé au sol ; trois kilomètres plus loin, un *Messerschmitt* presque intact, à côté d'une *Mercédès* de liaison retournée.

A partir de ce moment, les cadavres de véhicules affluent : un gros junker et son empennage bien apparent. A gauche de la piste, un *Fiat* 19, une aile intacte vers le ciel, l'hélice tordue, le fuselage carbonisé…

En cours de route nous avons été mitraillés par des chasseurs allemands. Sur notre droite survint, en sen opposé à nous, une auto-mitrailleuse allemande à six roues dont quatre motrices, filant à toute allure.
Caporal Jacques Bardet, Bataillon d'Infanterie de Marine

Sergent-chef Albert Pivette, Bataillon d'Infanterie de Marine. **13 avril.** Au cours d'une corvée de ravitaillement pour la compagnie, Bellet dit « *la Gnousse* », s'était abrité sous son camion qui était mitraillé ; il a été tué et a brûlé avec le camion qui a pris feu.



André Quirot

Capitaine Jean Simon, 13 DBLE. L'engagement le plus long et le plus violent de mon détachement se produisit le 14 avril au lieu-dit Bir-El-Hamarin. La *Jock column* comprenait ce jour-là un peloton d'automitrailleuses britannique, une section de pionniers de la Légion, des canons antichars de la Légion, la batterie d'artillerie du lieutenant Quirot, des mitrailleuses antiaériennes servies par des fusiliers marins.
Nous avions de l'eau, de l'essence et des munitions pour une dizaine de jours et nous nous trouvions à une centaine de kilomètres de Bir Hakeim…
A 7h30 apparaissent à l'horizon douze chars et les pièces de 75 antichars de la *Jock Column*, bien camouflées, entrent en action, contraignant les Italiens à se replier. Reprise des actions à 10 heures par les Italiens, à coup de mortier. Appuyés par des pièces d'artillerie, des mitrailleuses Breda et de l'infanterie portée, les chars divisés en deux groupes menacent de les encercler.
Lorsque dans l'après-midi la situation devient intenable, Jean Simon décide de décrocher, une partie des canons se déplaçant pendant que l'autre restait en protection.
Tout se passa correctement au début, quand, catastrophe, un tracteur d'artillerie et le canon qu'il trainait s'enlisèrent jusqu'au moyeu dans le sable mou ; un deuxième tracteur, qui tenait de le remorquer, s'enlisa à son tour. Le véhicule de combat, appelé *Derviche*, sur lequel j'avais pris place, s'immobilisa. Les roues patinaient dans le sable, et il était impossible de le faire démarrer.



Un Derviche du B.I.M. en Jock Column

On distinguait les casquettes blanches des tankistes de l'Afrikakorps. Les chars avançaient de plus en plus vite pour atteindre leur proie.
Le lieutenant Quirot du 1er régiment d'artillerie sauva la situation. Il arrêta le repli de ses pièces, les installa sur un léger mouvement de terrain et déclencha un tir d'obus fumigènes qui aveugla les blindés.
Surpris, l'ennemi s'arrêta, puis fit demi-tour, ce qui permit à tout le monde de se regrouper sous la protection de Quirot. Les chars touchés et l'un des tracteurs abandonnés brûlaient dans le soleil couchant. Le canon, le deuxième tracteur et le *Derviche* furent récupérés à la tombée de la nuit. L'ensemble du détachement démarra plein sud pour éviter une réaction brutale et en force de l'ennemi, le lendemain matin. Nous n'avions que deux blessés légers. Tout finissait bien.
Il s'en était fallu de peu que la *Jock column* fut en partie détruite et que nous soyons faits prisonniers.

Sergent John Martin, Bataillon du Pacifique. Un jour, Bernut, un Calédonien qui a fait la guerre de 14 et qui est préposé à la citerne, vient m'apporter la ration journalière d'eau. Il ajoute :
« Goûte-moi ça, John, tu vas avoir une belle surprise ! ».
C'était de l'eau vraiment douce... Je lui ai demandé où il l'avait eue.
Il me dit : *« Nous avons trouvé un puits dans le désert, c'était de l'eau très douce, plus la peine d'aller à Tobrouk, les Anglais peuvent se la garder, leur eau saumâtre ! »*. C'était un légionnaire qui avait montré ce puits. Finalement, ça s'est su et tout Bir Hakim a été chercher de l'eau à ce puits ; il n'a pas tardé à être sec.



Un jour, Bernut m'apporte à nouveau de l'eau saumâtre, je lui demande s'il a eu la flemme d'aller au fameux puits. Il me répond, d'un air ennuyé : *« Ne le raconte pas aux hommes, lorsque nous avons balancé le seau, il y a un bras qui est venu ».* C'était un cadavre d'Italien qui marinait là-dedans depuis au moins trois mois. Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'on n'a pas enregistré de cas de maladie.



Ravtaillement - Germaine Sablon et les Spears - Adfl

Jean Jochem, commandant de la C.R.I., 1er Régiment d'Artillerie ; El Adem et Tobrouk sont les bases de ravitaillement des unités du front. Au début de l'hiver, les puits assez nombreux dans le désert ont de l'eau, mais le centre de distribution, ravitaillé par tanker, est à Tobrouk.
La ration est d'un gallon par homme et par jour (quatre litres et demi) pour boire, faire la cuisine et la toilette.
Mais les Français Libres étant « Français Libres », se ravitaillent à plusieurs points d'eau, les unités voulant, petit à petit, faire des réserves. Au début d'avril, les Britanniques découvrent le stratagème. Ils décident de nous rationner à trois litres et demi par homme et par jour et donnent des instructions très strictes à la « *Military Police* » chargée de la garde et de la distribution d'eau. De plus ils ont la délicatesse de nous ravitailler avec des légumes déshydratés : carottes et pommes de terre. Vers le 15 avril 1942, l'attaque allemande se précise à la suite de l'arrivée en Libye de deux convois transportant des chars et du matériel.

Je suis convoqué par le général Koenig qui, informé de mes recherches me demande de faire une mission avec toutes les citernes et récipients disponibles de la brigade afin de constituer une réserve d'eau. J'organise une patrouille comprenant deux camions citernes *Befdord*, de 1000 litres chacun, 3 camions avec des futs de 200 litres chacun et des jerricans, et un camion équipé de deux mitrailleuses servies par un maréchal des logis nord-africain.



Nous nous enfonçons dans le sud vers Bir el Gobi, mais les premiers puits sont secs. Nous roulons depuis 24 heures et nous trouvons enfin un puits contenant de l'eau, à environ 100 kilomètres de Bir Hakeim. Malheureusement, ce puits est gardé par la « *Military Police* » avec la liste des unités pouvant se ravitailler, les Français Libres n'y figurent évidemment pas.

J'arrête le convoi et après avoir présenté mes papiers d'identité et ordre de mission, j'essaie de parlementer. Les Sénégalais[12] s'approchent du puits avec seaux et cordes, mais un M.P. en bouscule un qui se retrouve par terre. Je m'approche à nouveau des M.P. quand l'un deux, arrogant, posant sa main sur son révolver me dit : *« Do you know that ? ».* Je réponds *« Is that so »,* et je donne l'ordre aux Nord-africains de mettre une mitrailleuse en batterie. De nouveau je m'approche et dis au M.P. : *« May I take water now ? ».* Outré, le M.P. m'injurie en criant *« You Bloddy f… french ».* Tous les récipients et citernes remplis, nous retournons sur Bir Bu Maafes.

Le lendemain je me présente rayonnant au P.C. du général Koenig : *« Mission accomplie mon* général ». *« Je le sais, tu as un rapport au c…, mais qu'importe, nous avons des réserves d'eau. »*

Général Pierre-Marie Koenig, Commandant la 1ère Brigade Française Libre. J'avais (de même) appris à connaître nos officiers de liaison. Dans le bled, ils étaient plus libres qu'à Bir Hakeim et ils s'étaient relayés auprès du PC léger de nos deux *Jocks colonnes*. L'un d'entre eux était détaché d'un régiment de cavalerie blindée fameux. Il était d'origine irlandaise. Un matin je l'avais vu surgir dans mon trou.
Sa tenue était particulièrement soignée et il s'était présenté impeccablement : claquant des talons, il m'avait fait un superbe salut comme on le faisait dans son régiment, un salut qui fait longuement trembler l'avant-bras le long du béret…

Il m'expliqua qu'il y avait bien longtemps qu'il n'avait pas revu son colonel et qu'il avait le vif désir de leur rendre visite. Je lui accordai de grand cœur l'autorisation sollicitée et le priai de faire mes compliments à son chef de corps que j'avais déjà eu l'occasion de rencontrer au Levant. Radieux, il fit demi-tour, monta dans son *pick-up*… Il revint assez tard le soir, juste avant la tombée de la nuit. Avec sa correction proverbiale, il se présenta à moi avec le même cérémonial qu'au départ…

Puis il arrêta son discours. Mais il restait là, et je sentis à son regard qu'il y avait autre chose. Je le poussais amicalement et il me dit soudain :

« Oui, je voudrais vous raconter que pendant le repas, comme ils savaient d'où je venais, mes camarades m'ont interrogé sur vous tous les Free French… l'un d'entre eux m'a fait remarquer que tout cela était bel et bien, mais que les Free French étaient vraiment peu nombreux, d'après ce qu'il avait entendu dire. Alors je me suis fâché et je lui ai répondu que si la même aventure nous était arrivée, il y aurait eu encore moins de Free British ». Son débit était devenu encore plus lent et sa voix avait pris une certaine gravité. *« Mais,* ajouta-t-il, *ayant dit cela, j'ai dû reconnaître que le roi d'Angleterre, lui, ne se serait jamais rendu ».*

Je restais rêveur. Chers camarades britanniques, votre histoire était admirable et elle contenait toute la nôtre. Le coup de chapeau à cette poignée de Français libres qui combattaient à vos côtés, le coup d'épingle à vos compatriotes, plus conformistes encore que les Français, le rude coup de pied donné à ceux qui nous entraînèrent dans la capitulation, enfin, la confiance profonde dans votre roi qui ne pouvait être soupçonné un seul instant par un de ses fidèles sujets de ne pas se conduire en gentleman… Non, le roi d'Angleterre n'aurait jamais mis ses sujets dans une situation aussi épineuse que celle où nous nous trouvions.

[12] Ce terme générique était employé pour les anciens du Régiment de Tirailleurs Sénégalais qui composaient le Bataillon de l'Oubangui-Chari (B.M.2)

Sous-Lieutenant Benjamin Favreau, Bataillon du Pacifique. L'autre fléau, c'était la poussière. Au début, le voile persistant sur la position était fin comme celui d 'une mariée et les vents de sable rares, les nuits claires et les matins limpides, mais l'ouate alla s'épaississant à mesure qu'était broyée par les véhicules la couche protectrice du sol, et le moment vint où elle ne tomba plus.



Mais du sud voici monter le Khamsin : immense draperie jaunâtre, tendue verticalement jusqu'au sol depuis le sommet du ciel, que des mains invisibles traîneraient lentement vers le Nord. Il approche lentement et nous surplombe comme une montagne immense projetant son ombre au loin. Par-dessus le ciel est bleu, alentour règle la paix, mais comme les cyclones équatoriaux qui s'apprêtent à déferler brassent la mer et les nuages, à l'intérieur celui-ci concentre aussi ses tourbillons de poussière, et bout.

Dans Bir Hakeim, on s'affaire, on consolide les abris, on rentre en courant, on se terre. Puis un grand frisson ondule sur la plaine, soulève l'entrée des guitounes et roule les touques vides, la nuit ocre nous enveloppe et les démons se déchainent : il en est qui rient, d'autres qui gémissent et d'autres qui chassent en trombe, et couvrant tout, le mugissement continu du dragon qui souffle dans la marmite. On allume une bougie, on se couvre le visage et l'on attend : en voici pour trois jours de tombeau à grignoter des biscuits au ciment arrosés d'eau au mazout.



Capitaine Hubert de Guillebon, Q.G. 50. Un soir à 18 heures, j'étais devant ma tente à Bir-Bu-Maafes lorsque je vis arriver de l'ouest un mur de sable qui avait peut-être 1000 mètres de haut et qui avançait dans un ciel d'une limpidité magnifique.



Hubert de Guillebon
Ordre de la Libération

Les camions mangés par ce nuage disparaissaient comme happés définitivement. Tous les avions de la base aérienne voisine d'El Adem s'étaient enfuis précipitamment devant ce monstre, et puis ce fut notre tour d'être engloutis. Une tornade furieuse engloutit tout et ce fut le grand bal toute la nuit. Je ne puis mieux comparer l'impression ressentie qu'à celle que durent éprouver les Egyptiens quand la Mer Rouge se referma sur leur armée. Le vent de sable était l'ennemi n° 1. Il électrisait les choses et les gens ; on tire des étincelles de son camion et l'on reçoit des fortes commotions, pas étonnant que les pannes soient fréquentes !

Un jour que j'étais allé par vent de sable à Tobrouk faire une démarche à la NAAFI[13], je vis le caissier anglais balayer toutes les deux minutes la poussière qui s'accumulait sur sa table et j'admirais fort le flegme de ces Britanniques qui travaillaient avec le sourire dans ces conditions, alors que j'étais moi-même exacerbé.

[13] Boutique aux Armées ouverte aux militaires : boîtes de bière, cigarette, savon, brosses à dent, papier à lettre etc…



Julien Ozanne

Sergent Julien Ozanne, 1ère Compagnie du Génie. Dans le courant du mois d'avril, probablement pour diminuer l'encombrement de la position en retirant des éléments non directement combattants, nous avons reçu l'ordre, pour le groupe atelier, de quitter Bir- Hacheim et d'aller nous installer avec l'échelon "B' de la Brigade à Bir Buu Maafes.

C'est à 20 km de Bir Hacheim en direction d'El Adem et de Tobrouk. Les camions ou les groupes de camions sont, volontairement (pour éviter de former des cibles pour les avions) très écartés les uns des autres et nous ne sommes plus bombardés. De plus la circulation étant moins concentrée le sable et la poussière se soulèvent moins souvent.



Col. Julien Ozanne

Nos occupations sont les mêmes qu'à Bir-Hacheim. Pour nous rendre à la cuisine, distante d'au moins 1 km nous utilisons, à tour de rôle, les motos qui nous ont été abandonnées, parce qu'elles sont incapables d'assurer un service normal. Elles sont trop souvent en panne, à cause du sable et de la poussière qui bloque le boisseau du carburateur ou les câbles de commande.
Il n'y avait rien entre nous et Bir-Hacheim, pour s'y rendre il fallait suivre des repères constitués de fûts métalliques ou de tas de pierres.

Général Pierre-Marie Koenig, Commandant la 1ère Brigade Française Libre. Vers le 20 avril, les *Jocks colonnes* de la Légion furent relevées par le BM 2 du commandant Amiel. Dès les premières prises de contact, nos tirailleurs noirs se révélèrent très aptes au genre de combat qui leur était imposé. Ils étaient loin d'être fermés aux opérations de patrouilles motorisées dans le désert. Bien au contraire, ils se montrèrent vite enchantés de leur nouvelle vie. Le BM 2 disposait par ailleurs d'un encadrement remarquable, composé en majeure partie de cadres coloniaux avertis et de réservistes fournis par les grands chasseurs ou les colons d'A.E.F., hommes résistants, habitués à la vie rude et que rien n'effrayait. Certains d'entre eux étaient en outre doués d'une imagination débordante qu'ils appliquèrent au perfectionnement de nos armements.



William Bechtel, B.M.2. On avait eu beaucoup de mal à habituer les tirailleurs du B.M.2 à porter des souliers. Dès le départ du Bataillon de Bangui, on les y avait obligés, mais cela avait été parfois bien difficile.
Or un jour, à Bir-Hakeim, le Sergent B. eut la mission de pousser une reconnaissance du côté de la piste F.
Il emmena avec lui quelques tirailleurs de sa compagnie, tomba dans une embuscade et dût laisser cinq hommes aux mains des Allemands.
Ceux-ci emmenèrent tout le monde vers l'arrière, mais ils durent s'arrêter au coucher du soleil. Pour empêcher les tirailleurs de se sauver, le *feldwebel* eut alors une idée lumineuse, à l'instar du gendarme qui enlève les bretelles aux vagabonds pour les empêcher de courir, il retira aux tirailleurs les godillots et les leur confisqua.
Ce fut le seul trophée qu'il put rapporter à ses chefs. Les Noirs, enfin pieds nus, et ravis de l'aubaine, s'éclipsèrent au cours de la nuit pour regagner Bir-Hakeim dès le lendemain matin.
Ils reçurent les félicitations d'usage, un quart d'eau supplémentaire… et une paire de chaussures toutes neuves.

La Jock du Capitaine Bricogne

Capitaine Paul Morlon, 1er Régiment d'Artillerie. Le 22 avril, la *Jock column* Bricogne est en patrouille : la moitié de la compagnie lourde du 3e BLE, avec le lieutenant Sartin, une section de la 4e batterie avec son capitaine, un bigor à lunettes, et le lieutenant de Rauvelin (charmant poète agrégatif de philosophie, rescapé de Dunkerque).

Deux camions D.C.A. des fusiliers marins sont en appui d'autos-mitrailleuses britanniques dans le secteur sud-ouest de Rotonda Segnali. Le 22 avril, notre dispositif est déplacé légèrement vers l'est…

La radio des A.M. n'a annoncé que des mouvements normaux en face.

Bricogne s'ennuie : *« il faudrait quand même savoir ce qu'ils veulent ».*



Pierre de Hauteclocque et le capitaine Bricogne
col. Saint Hillier - Ecpad

Après avoir averti les officiers britanniques, il fonce avec sa voiture radio vers l'avant. Pendant quelque temps, la poussière permet de suivre la petite camionnette Dodge, puis une ondulation la cache et le mirage efface tout.



Au bout d'une trentaine de minutes, la radio annonce : *« Je rentre, préparez-vous à tirer ».* Les pièces sont alertées, les jumelles scrutent l'horizon. Brusquement, à deux kilomètres au nord-est, la petite voiture surgit, suivie de près par deux auto-mitrailleuses italiennes, et, à quelque distance, deux chars légers et un véhicule porteur d'un canon de 20 mm. Le *Dodge* disparait bientôt dans le soleil, suivi des autres véhicules. L'observatoire continue à scruter tout l'horizon. Au bout de quelques minutes, la camionnette est signalée sur nos arrières. Bricogne en descend peu après en souriant : *« Ils ont failli nous avoir, hein Canale ? ».*

A l'ouest le soleil couchant, dans un dernier mirage, efface tous les détails. Brusquement, le brigadier de tir malgache, au nom symbolique de Tirailleur, frappe l'épaule de son capitaine absorbé à la binoculaire *: « Là, mon capitaine ».*

Le teint soudain éclairci, la voix coupée par l'émotion, il montre l'est : une douzaine d'auto-mitrailleuses et de chars – de gros cette fois-ci – quelques camions de transport de troupe arrêtés à moins de deux kilomètres. Bricogne, en train de se restaurer, plaisante amicalement son subordonné et critique sa faiblesse de vue tout en lui conseillant de ménager ses munitions. Il ne peut pas croire à la présence de Mark III. Quelques projectiles ennemis arrivant au voisinage de notre position, le décident à monter dare-dare à l'observatoire. *« Mais ce sont des Mark IV, mon vieux, ces vieilles connaissances ». « Sartin, va t'établir à un kilomètre en arrière pour soutenir par le tir de tes deux 75 le décrochage de la section de Rauvelin… vite, toi, en partant, n'oublie pas les fusiliers marins, je partirai avec les légionnaires. »*

Les traînées de poussière de l'ouest se rapprochent : *« Capitaine Bricogne* », assure Tirailleur. Sa vue d'aigle ne le trompe jamais. Les autres Malgaches sont aussi affirmatifs. Poussières dans le nord, l'ennemi suit. L'obscurité se précise. Bricogne arrive avec les légionnaires.

« Tout le monde est -il là ? » - « Oui » - « Avec moi aussi ». Sourires. *« Sartin, va t'établir à deux kilomètres en arrière pendant que Rauvelin engagera au besoin le combat ».*

A peine réinstallés deux cents mètres plus au sud, quatre obus arrivent sur la position que nous venons de quitter. *« Pas de doute, ils accrochent ».*



Dimitri Amilakvari au centre
Imperial War Museum

La nuit étant pratiquement arrivée, Bricogne décide de rejoindre l'autre demi-colonne. Les automitrailleuses britanniques qui s'étaient règlementairement éclipsées au début de l'action (par ordre permanent, elles ne doivent se faire accrocher à aucun prix), nous rejoignent.

Arrivés au centre du *leaguer*, nous nous sentons en sécurité. Les légionnaires – le colonel Amilakvari le premier, et ses légionnaires, ne veulent croire ni Bricogne, ni Sartin, ni le personnel de ma batterie. *« Question de mirage mon cher. On sait qu'il transforme les touffes d'herbe en chars. Un whisky remettra vos idées d'aplomb ».*

Cependant, la radio fonctionne ferme toute la nuit. Le lendemain de bonne heure, les chasseurs britanniques firent une seconde reconnaissance approfondie. Une sortie massive de chars allemands était confirmée et à notre niveau, la ligne de surveillance des A.M. fut repliée de 25 kilomètres vers l'ouest.

Chef de bataillon Henri Amiel, Bataillon de Marche n° 2. Les patrouilles sortent chaque jour de la position. Le chef lui-même doit avoir plus que jamais un sens très développé de la situation et du devoir. S'il n'a qu'une mission d'observation et de renseignements, qu'il ne se laisse pas aller à la chasse à l'Allemand ou dévier de son itinéraire par du matériel à récupérer.



A.M. du IIIe Gr. Corvazzato Nizza Cav

Le mot est lâché ! La récupération, c'est une véritable maladie, vieil instinct de pirate de toutes les troupes du monde dans le vaste bled de Libye, cent, mille escarmouches ont eu lieu, laissant l'écume de leurs dépouilles : ici trois carcasses de chers incendiés, toujours gardés par les fantômes de leurs équipages. Là, une automitrailleuse presque intacte, au loin dans ce creux, un groupe de camions désertés. Que contiennent-ils ? La chasse au trésor reste une tentation irrésistible. Et c'est ainsi que les champions du genre, notre peloton de *Brenn-carriers*, héritier du groupe franc, s'enrichit de motos et Diesels italiens, Fort et Auto-Union allemandes, mitrailleuses *Breda* de moyens et gros calibres, tout y passe, jusqu'au canon allemand antichar de 18-20, monté sur *Brenn.* Pendant quelque temps, Gerberon se propulse dans une A.M. italienne du IIIe Gr. Corvazzato Nizza Cav.



Adfl

Sergent John Martin, Bataillon du Pacifique. Le désert est un milieu naturel dans lequel les maladies sont beaucoup plus rares que dans les pays tropicaux. On attrape rarement une dysenterie en plein désert.

Les coups de soleil sont beaucoup plus fréquents, mais il faut reconnaître que la chaleur du jour est aussi désagréable que la fraîcheur des nuits. Après la toilette du matin, qui consiste essentiellement à se frotter les yeux, à les masser un peu, on commence à se déshabiller vers 8 heures. Il faut dire que, la nuit, on porte capote, *battle-dress*, tricots, chandails, etc. A midi, on est presque nu. On se rhabille petit à petit quand le soir tombe. Quand on ne va pas en patrouille, on nettoie les armes, on lit, on joue aux cartes, on gratte la guitare, on écrit. C'est une vie trop tranquille, ça ne peut pas durer. Si les Allemands n'attaquent pas, nous ne tarderons pas à être relevés.

Général Pierre-Marie Koenig, Commandant la 1ère Brigade Française Libre. Je regagnai définitivement Bir Hakeim le 24 avril. J'étais en proie à des sentiments mélangés. Je regrettais la vie attrayante des *Jocks colonnes* où j'avais pris un contact profond avec mes cadres et mes hommes. L'idéal de la Croix de Lorraine dont ils s'entretenaient familièrement et souvent, les avait imprégnés moralement et spirituellement et je sentais qu'aucun chef ne pouvait commander des troupes plus cohérentes, mieux soudées ensemble, mieux « cousues » ensemble, selon l'expression du maréchal MacDonald. Cet idéal était personnifié à leurs yeux par leur chef, le général de Gaulle auquel ils vouaient l'affection que nous savons et qu'ils avaient une fois pour toutes baptisé « le Grand Charles ».

Mais d'un autre côté, je ne pouvais cacher la joie que j'avais de prendre en main, du général de Larminat qui l'avait forgé, le bon outil que constituait cette division.

A certains indices qui ne trompaient pas, le théâtre d'opérations de la 8e armée commençait à bouillonner. Depuis deux semaines nous l'avions perçu en *jocks colonnes*… Nous en avions déduit que le temps de la guerre d'escarmouche allait prendre fin pour donner libre champ à la grande bataille dont nous rêvions. Ma place était donc à Bir Hakeim où je jugeais que je n'aurais pas trop de temps pour me préparer à mon rôle de demain.

La division avait fait dans son ensemble des progrès considérables. En moins de quatre mois, elle avait parcouru près de mille lieues auxquels s'ajoutaient les déplacements des *Jocks colonnes*. Pendant cette période, elle avait préparé l'attaque d'une position fortifiée, occupé et aménagé trois positions défensives.

En octobre 1941, notre but essentiel était de nous battre, et, cette fois-ci, contre les Allemands. Nous avions donc accepté la plupart des décisions du haut commandement britannique quant au cadre général dans lequel s'exerçait notre activité. Nous avions cependant conservé une liberté de pensée et d'exécution quant aux moyens, dont la majeure partie était française.

Obsédés par l'écrasement de 1940, nous avions eu la préoccupation dominante de doter nos unités d'un armement puissant. Mais nous n'étions pas aveugles au point d'oublier que l'absence de formations blindées d'un type récent nous privait d'une capacité offensive réelle. Jusqu'alors, notre ingéniosité avait pallié ces inconvénients et nous avait permis de donner le change dans des actions modestes de guérilla. Mais en ce qui me concerne, je ne me faisais pas d'illusions sur nos faiblesses internes en cas de baroud sévère. Ces faiblesses nous interdisaient l'accès à la catégorie des « Grands ».

Il était donc nécessaire d'améliorer la mobilité et la maniabilité de notre armement lourd et d'accroître le nombre des moyens de transport à faible capacité.



Gilbert Chevillot
Ordre de la Libération

L'équipe des coloniaux venus de l'AEF se distinguèrent rapidement dans cette compétition. J'ai dit que cette équipe était animée par le colonel de Roux et le commandant Amiel. Elle comprenait des officiers d'active, dont le commandant Bourgeois et le capitaine Chevillot… A leur côté, l'équipe des réservistes, officiers et sous-officiers constituait un échantillonnage peu commun de personnalités utilisables immédiatement, taillées sur mesure pour le combat et qui avaient le baroud dans le sang….

Ils avaient bricolé comme nos légionnaires sur les *Brenn carriers* et sur des véhicules extraordinaires qu'ils avaient fabriqués au Levant, en forme d'automitrailleuses, et que nous avions surnommés « *tanakés » (les tanakés étaient en réalité des boîtes d'emballage en métal léger).*

Délaissant les *tanakés*, ils s'attaquèrent au problème du 75 porté.



Ce canon, dont les qualités étaient remarquables à l'époque en tir antichar, n'était pas suffisamment mobile. Son transport avait été amélioré lorsque nous l'avions enlevé de nos *Dodge* pour le placer sur des *Chevrolet* deux ponts. Mais ses possibilités de tir n'en avaient pas pour autant été améliorées.

Et même pour son transport, que d'imperfections graves.

Il n'était pour s'en convaincre que de regarder un *Chevrolet* porte-75 du BM 2 circuler à 40 à l'heure à travers tous les terrains. Les malheureux servants noirs s'agrippaient d'une main au canon, de l'autre aux ridelles : l'ensemble, pièce, munitions, équipage bondissait en l'air sous les cahots du véhicule. On était vite fixé.



Les capitaines Bayrou et Belan réalisèrent en cachette un prototype qu'ils baptisèrent BB3 (Bayrou-Belan n°3). Leur formule consistait à remplacer la caisse élevée du *Chevrolet* par une caisse de *Brenn* plus large et plus basse, à fixer le canon par un axe central et à appuyer la bêche sur une circulaire de bois munie d'une manivelle destinée à dégrossir le pointage. De quelques degrés, le champ horizontal de tir de la pièce passa instantanément à 60 degrés. L'amélioration était considérable. Des dispositifs de brélage assuraient la fixité des caisses à munitions ou à bagages et des récipients d'eau ou d'essence. Ajoutant aux innovations, intéressantes à plus d'un titre, nos inventeurs coupèrent au ras des ridelles la cabine avant du camion, ce qui eut pour effet de diminuer la visibilité de l'ensemble et fit de la pièce, de son chef, du chauffeur et des servants un équipage dont chaque membre percevait instantanément la réaction des autres.







Pierre Lafon
Ordre de la Libération

Aspirant Benjamin Favreau, Bataillon du Pacifique. **28 avril.** Il y eut pourtant de mauvaises rencontres ; un aspirant du B.I.M, nommé Lafont (*Lafon*), fut victime de l'une d'elles. Je le tenais pour un garçon timide qui avait de la peine à se faire au milieu colonial rodé au combat et fortement soudé, où il s'était trouvé plongé sans transition.

Comme un Petit Chose, livré à une classe de « fortes têtes », il souffrait, et rêvait du coup d'éclat qui l'imposerait à la considération étonnée de tous ; mais c'est avec de tels sentiments qu'on se fait tuer.

Un jour qu'il pacageait dans l'ouest, deux automitrailleuses italiennes le débusquèrent. Avec sa *Morris* de reconnaissance, il n'aurait eu aucune peine à leur échapper mais, au contraire, il se munit de grenades et ordonna à ses hommes de s'éloigner, puis il se plaça en embuscade. On ne le revit jamais.

Pareille bravade n'était pas croyable, le général ordonna une enquête : n'aurait-il pas été livré par les siens ? Ou bien descendu au fonds d'un puits ? Ou bien avait-il simplement déserté ?

On ouvrit son journal intime : il y citait Bellec et moi-même comme modèles qu'il se proposait de dépasser… Il n'avait pas eu la patience d'attendre que le destin lui en fourni l'occasion.

Plus tard, des officiers Italiens raconteront qu'ils avaient trouvé, avant Bir Hakeim, un jeune gradé français perdu dans le désert. Comme il refusait de se rendre, ils avaient été contraints de l'abattre avec leurs mitrailleuses.

28 avril. Aucun de ceux qui étaient présents le soir de son départ en mai 42 pour une patrouille de nuit dans les lignes allemandes, à Rotonda Segnali près de Bir-Hakeim, par un clair de lune d'une pureté incroyable comme en connaît seul le désert, aucun de ceux-là ne pourra jamais oublier avec quel courage, digne de l'antique , il est parti avec ses hommes pour une mort qui paraissait tellement inévitable à tous que, lorsque moins d'une demi-heure plus tard, les crêtes se sont embrasées au rougeoiement sinistre des mitrailleuses ennemies, bien des camarades ont pleuré, à 24 ans d'avance sur l'heure du destin commun de tous les hommes , la mort de leur camarade Griscelli. Dernière phrase qui s'explique : Antoine Griscelli étant porté disparu comme bien d'autres, ses amis Tahitiens et Calédoniens hésiteront à le reconnaître à Belfort deux ans après lorsqu'il les retrouvera, en civil, émacié de plus et portant moustache afin de ne pas risquer d'être identifié et le prendront pour un revenant !



François Antoine Griscelli
Archives Nouvelle-Calédonie

Alors qu'il est inconscient et grièvement blessé à la suite de deux blessures, l'une à la tempe, l'autre à la cuisse, le général Rommel, qui avait pourtant refusé d'exécuter l'ordre donné par Hitler de fusiller des Alsaciens de la Légion étrangère française faits prisonniers, livre le prisonnier agonisant aux autorités militaires italiennes, dans la persuasion, sur la base de sa gourmette militaire « Griscelli », qu'il s'agit d'un Italien passé à l'ennemi. Les Italiens veulent le fusiller comme traître : à demi inconscient, il entend le chirurgien italien tenter de le sauver en affirmant aux autorités militaires que, de toute façon, il n'en avait plus pour longtemps à vivre et que cela ne valait pas la peine de le fusiller Ce chirurgien lui avouera plus tard avoir été persuadé de sa nationalité italienne et avoir agi par humanité. Convalescent, il est envoyé d'Afrique en Italie. Du camp de prisonniers de guerre italien, il s'évade et fait évader, grâce à sa connaissance de l'italien, d'autres prisonniers originaires d'outre-mer, les menant jusqu'en Suisse, puis, sous le nom de Henri Maloisel se joint aux F.F.I. du Doubs…

Lieutenant Henri Payonne, Bataillon du Pacifique

Chef de bataillon Henri Amiel, Bataillon de Marche n° 2. La 1ere B.F.L. décide d'accorder quelque détente à ses unités : elle les envoie, par roulement, passer quelques jours au bord de la mer, sur une plage à l'est de Tobrouk, au nord de Gambut. C'est ainsi qu'une partie du B.M.2 en bénéficie du 29 avril au 3 mai. Au passage de Bu Maafes, nous rendons visite à Bechtel et son équipe, Graille (*Grailles*), Pomponne etc. qui nous reçoivent dans leurs palais : de simples trous recouverts d'une toile de tente, mais quelle sympathie mutuelle autour du whisky ! Heureux campeurs, cette fois sans préoccupations !

Que l'eau est douce, elle lave si bien les esprits et les corps ! Amiel et Mayolle se mesurent au 100 mètres nage libre, se promettant un fameux repas dans la première grande ville retrouvée.



Au cours des offensives et des retraites qui se sont déroulées depuis le début des opérations dans ce Western Desert, nombreux sont les véhicules qui ont changé de main et qui sont utilisés par l'adversaire.

Cela pose un problème de reconnaissance et d'identification. Ami ? Ennemi ? Pour résoudre ce problème, un système a été adopté. Chaque voiture, automitrailleuse, char, est garni d'une hampe métallique d'au moins deux mètres de haut et fixée sur le côté du véhicule ; pour les chars et automitrailleuses qui en sont équipés, l'antenne radio fait l'affaire.

A cette hampe sont fixés deux petits fanions triangulaires qui, suivant un code variant chaque jour, sont placés tantôt les deux au sommet, tantôt l'un en bas et l'autre en haut ou les deux au milieu… Cela permet un certain nombre de combinaisons ; le code secret est communiqué chaque jour et il est valable pour l'ensemble des troupes amies.

Aussi, en patrouille ou en déplacement, la première chose à faire en cas de rencontre est de vérifier à la jumelle si l'emplacement des fanions de la voiture repérée correspond à la place prescrite par le code du jour. Il en est de même pour les véhicules approchant de nos positions, il y a intérêt à être en règle car il n'y a pas de sommations.



Le caporal Ponzi Dayo - Imperial War Museum

Sergent-chef Albert Pivette, Bataillon d'Infanterie de Marine

Le duc de Gloucester, frère du roi d'Angleterre, vient fin avril nous rendre visite et, pour "Camerone", la fête de la Légion à laquelle notre section est rattachée (13ème Demi-brigade), nous percevons le 29 avril des légumes frais, du saucisson, des œufs, de la salade pour le lendemain mais, en raison du vent de sable, impossible de faire la cuisine.



Les légionnaires de Bir-Hakeim commémorent Camerone, le 30 avril 1942

Général Pierre-Marie Koenig, Commandant la 1ère Brigade Française Libre

Le 30 avril, 79e anniversaire du célèbre combat de Camerone, la Légion étrangère célébra sa fête.

Ses deux bataillons étaient sur le pont. Les prises d'armes traditionnelles furent gênées par un mauvais vent de sable, pas assez agressif pour gêner les cérémonies. J'avais demandé au lieutenant-colonel Amilakvari de venir à mon PC à 9h 30 avec ses commandants de bataillons, le plus ancien officier, sous-officier, caporal et légionnaire de chacun des bataillons et des compagnies indépendants.

Je reçus le détachement dans un grand trou camouflé qui servait de salle de réunion enterrée ou de salle à manger pour les grands jours. Je souhaitais la bienvenue à ces vieux compagnons, presque tous étrangers mais plus français que beaucoup de Français. Je leur rappelai en quelques mots la signification de Camerone où, en 1863 au Mexique, la compagnie du capitaine Danjou se fit décimer plutôt que de se rendre.

Je leur demandai à eux, et à travers eux, à tous leurs camarades qu'ils représentaient, de prendre exemple sur leurs anciens.

J'ajoutai que comme ceux de Camerone, nous étions loin de la patrie ; mais que selon leur devise magnifique *« Ubi Legio, Ibi Patria »,* ici comme partout dans le monde était notre patrie. Ces soldats chevronnés m'écoutaient, le regard grave.



Amilakvari, visiblement ému, me répondit. Après avoir brodé sur le même thème, à sa manière que l'émotion rendait un peu saccadée, il remercia la France qui pour un temps était la France libre groupée farouchement autour du général de Gaulle. Je l'entends encore terminer par cette profession de foi qu'il scanda à voix haute, crispé dans un garde à vous dont il avait le secret : *« Nous, les étrangers, jamais nous ne ferons assez pour exprimer à la France notre gratitude de ce qu'elle a fait pour nous au cours du siècle passé ».*

Il termina sur un vigoureux « *Vive la Légion* », repris par la petite assemblée.

Trois semaines plus tard, mes visiteurs de ce matin entreraient dans la bataille et répéteraient la Geste de Camerone. Sans commentaire !









FREE FRENCH FOREIGN LEGION AT BIR HACHEIM. E.13282.

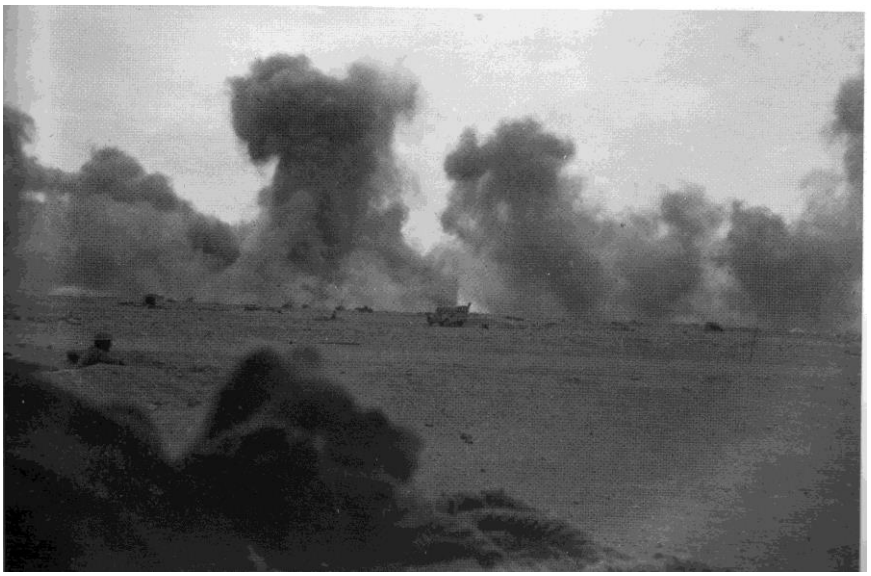
For story see E.13273.

These pictures of individuals serving with the famous Free French Foreign Legion at Bir Hacheim illustrate the diversity of types and nationalities of what is probably the most publicised force in the world. There are 43 nationalities included in the Legion which has distinguished itself on many fronts in the present war. The me of the particular battalion in these pictures fought at Narvik.

Taken by Lt. MacLaren. 12.6.42. W.O. Ass. No. 615.

Imperial War Museum

Mai



Le vent de sable sur la position

Les nuits étaient de plus en plus pénibles à supporter. Entre le 5 et le 10 mai nous traversâmes une période de vents de sable d'une violence inouïe. Depuis deux mois nous en avions pris l'habitude en ronchonnant. Dans la soirée du 4, un vent froid du nord balaya soudainement la position. A peine avions-nous eu le temps de nous réjouir que soudain apparut à l'horizon, dans la direction de Bir Bu Maafes où stationnaient nos échelons B, un nuage élevé, sombre, noirâtre au centre, comme nous n'en avions encore jamais vu d'aussi impressionnant dans cette région. C'était lugubre. La sinistre muraille avançait lentement vers nous tandis que le vent augmentait en violence. Elle continua de se rapprocher, puis elle fut sur nous et nous submergea. C'était un spectacle de fin du monde. Pendant les trois premiers jours de cette tempête qui ne se calma que le sixième, on ne mangea que du sable, on re respira que du sable.

Ceux d'entre nous qui possédaient un poste radio personnel n'avaient même plus envie de tourner le bouton. Seuls quelques nostalgiques impénitents s'acharnaient à écouter la voir prenante d'une femme qui, chaque soir, de Sofia ou Belgrade, chantait l'air lancinant que chacun connaissait, la chanson de *« Lily Marlene ».*

Général Pierre-Marie Koenig, Commandant la 1ère Brigade Française Libre

Le 4 mai, je pars aux « bains de mer » à l'est de Tobrouk avec deux sections de ma batterie. Nous sommes avec un fort contingent du 3e BLE. Séjour très agréable sous la guitoune dressée sur l'arrière-plage. Trois occupations pour les « estivants » : se baigner – manger les produits de la NAAFI (Navy, Army and Air Forces Institution), surtout fruits au sirop et chocolat – faire du troc d'armes, insignes et décorations allemands avec les rares bédouins du voisinage, quelques arabes vivant encore dans la zone proche de la mer. En plus, les légionnaires font, à l'instigation de leur commandant, des concours de guitounes fleuries...

Capitaine Paul Morlon, 1er Régiment d'Artillerie

5 mai. Ce fameux « temps effroyable » du désert de Lybie, nous le subissons depuis déjà cinq mois consécutifs. Après les terribles vagues de chaleur de la journée de 62° centigrade, le thermomètre descend la nuit à quelques degrés seulement au-dessus de 0, et pour couronner le tout, des tempêtes de sable à n'en plus finir, parfois si denses que pendant plusieurs jours de suite on n'y voit pas à plus de deux mètres ; en ce moment celle-ci fait rage : les rafales de sable nous cinglent comme des communiqués laconiques : Lybie. Opérations gênées par une tempête de sable.

Ce n'est pas long, mais nous, nous savons ce que cela veut dire et on se dit (oh tout à fait entre nous) que s'il y en a qui trouvent que « *ça ne va pas assez vite* », rien… en principe ne les empêche de venir nous aider à terminer ces opérations.

Caporal-chef Roger Ludeau, Bataillon du Pacifique

Sergent-chef Albert Pivette, Bataillon d'Infanterie de Marine. Début mai, je suis nommé sergent-chef et Delsol est nommé adjudant. On ne peut même pas arroser cela, nous ne percevons plus que trois litres d'eau, salée et presque imbuvable. Quelque chose se prépare pour le B.I.M. On rend voitures, armement, etc. Serait-ce la relève pour nous, le départ pour l'Angleterre ? Et puis, contre-ordre…
Est-ce pour nous consoler ? Nous partons pour trois jours au bord de la mer, au repos. Séjour mal organisé, nous n'en profitons pas et nous revenons désenchantés à Bir-Hakeim-les-Bains-de-Sable ! ...
L'ordre de départ ne vient pas, tarde, ne viendra jamais.
Et pourtant, de nouveau, des bruits de départ avaient couru. Certains resteront et seront mutés à d'autres unités. Gloria, un "pays" s'en va aux fusiliers-marins qui assurent la D.C.A.

Chef de bataillon Henri Amiel, Bataillon de Marche n° 2. Adieu Pichon… Le très dévoué Pichon, l'adjudant-chef de bataillon, la peau rongée par les brûlures du soleil, est dirigé sur l'ambulance Spears de Tobrouk ; embarqué pour Alexandrie sur un navire hôpital[14]. Celui-ci est torpillé le 10 mai et disparait à jamais…

Tomcol, la seconde Jock du B.M. 2.


Henri Amiel et son pick-up de commandement - Fonds Amiel

Chef de bataillon Henri Amiel, Bataillon de Marche n° 2. C'est avec joie que le commandant du BM 2 reçoit du général Koenig l'ordre de constituer de nouveau une forte Jock colonne.
Elle relèvera celle du lieutenant-colonel Amilakvari, à 90 km dans l'ouest de Bir Hakeim. Une fois de plus, le quartier général est dégarni : le capitaine Lhuillier commandera les éléments de sa compagnie lourde, principalement les antichars, animés par Bayrou. Quant à l'infanterie, le tour de marche revient à Tramon et sa 6e compagnie. Nous trouverons sur place l'artillerie. Guenon et Mayolle se relèveront à la tête du service ambulancier.
Le P.C. mobile avec Amiel et Féraud ne change pas. En attendant son tour, Chevillot assure la garde de la position.

Le 12 mai 1942 à l'aube, la colonne quitte Bir Hakeim par la poste ouest. Parvenue à quelque distance, la colonne fait halte et se dissimule tandis que son chef poursuit jusqu'au P.C. de la *jock*.

A l'intérieur s'étale confortablement le lieutenant-colonel Amilakvari, à l'accueil amical, comme celui de tout légionnaire. Quart en main, bien installé, que les consignes sont agréables à recevoir !
D'Amilakvari il émane une impression de force et d'élégance, regard perçant d'un bleu magnifique, dans un visage mâle hâlé par le désert. Amiel a devant lui un soldat, dans toute l'acception du terme, et, il le sait aussi, un prince par ses ancêtres géorgiens, noble surtout par les plus hautes qualités de l'esprit et du cœur.

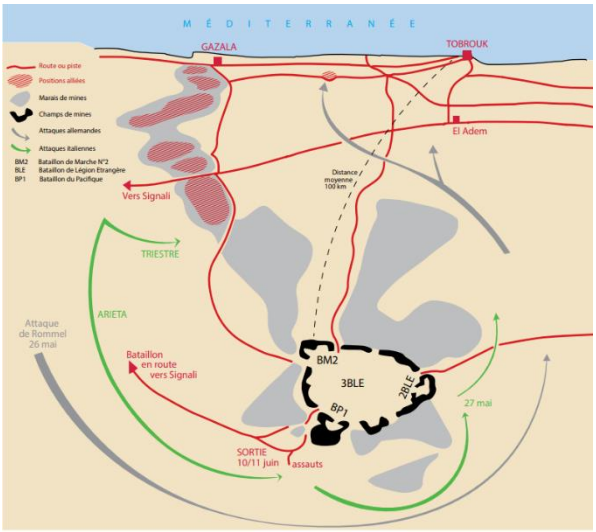

Dimitri Amilakvari

Les légionnaires décrochent, ils nous lèguent deux batteries d'artillerie et la liaison britannique.
Au commandement du chef de bataillon Amiel, « Tomcol », nom de code, comprend : un P.C. (Lieutenant Feraud), deux Groupes mobiles (Capitaine Morlon et Lhuillier) composés chacun d'une batterie de 75 (Morlon et Chavanac puis Quirot), de 75 anti-chars (Lieutenant Bayrou), d'infanterie (Lieutenant Tramon) et une liaison britannique (Capitaine Fitzgerald). La première brigade française libre ne disposant pas d'automitrailleuses, l'échelon d'éclairage de la *jock* est constitué par un escadron de la 2e South African Armoured Car, Colonel Newton King, régiment d'automitrailleuses.

[14] Le navire-hôpital Ramb IV



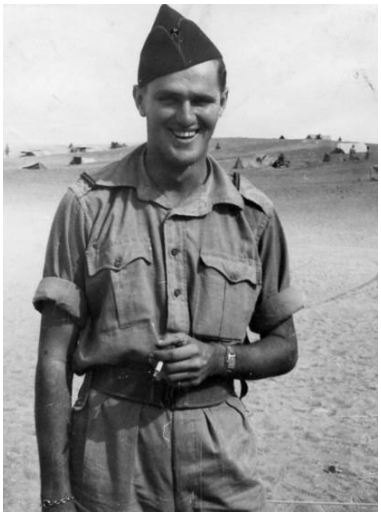
La *jock* surveille un front d'une quinzaine de kilomètres face à l'ouest… Tomcol est en liaison avec « Julycol », *jock* britannique qui opère à une dizaine de kilomètres au sud dans la région de Got el Taaleb.
Les renseignements sur l'ennemi sont fort vagues, si ce n'est qu'il a resserré depuis peu don dispositif et qu'en face de nous, à 15 km à peine, il occupe en force Rotonda Segnali, carrefour de pistes toutes directions, et la région assez ravinée d'El Telim.



C'est l'occasion de belles cibles pour nos antichars et les artilleurs qui rivalisent de dynamisme. Quelles belles démonstrations de mise en batterie rapide nous offrent les Morlon, les Chavanac, les Quirot ! un duel violent, mais très bref s'engage, rarement l'adversaire est atteint : c'est que, mieux que nos pauvres moyens de déplacements, légers *pick-up,* camions ou tracteurs, sans aucun blindage, les Allemands ne sortent la plupart du temps qu'avec des chars, à deux, trois quatre au plus, et nous regrettons fort de ne pas en disposer.

Les fantassins ne sont pas en reste dans les actions de harcèlement et chaque nuit, à tour de rôle, Frionnet, Dargent, Wellard, Mabille, Tardrew franchissent le no man's land, prennent de dangereux contacts à El Telim, se faufilent à l'intérieur du dispositif ennemi, en rapportent des documents.
Hélas, parfois le drame éclate : l'alarme est donnée, les fusées éclairantes illuminent nt le terrain, les tirs de cloisonnement se déclenchent, des groupes contre-attaquent. Dans la nuit du 18 mai, le sergent-chef Cottereau est fait prisonnier ; dirigé sur un camp en Italie, il s'en évadera en 1944 et nous rejoindra en France.

La nuit tombée, tandis que nos patrouilles s'enfoncent dans le bled hostile, le gros de la *jock* se replie vers l'arrière, Chaque G.M. prend son dispositif de sureté.
Amiel le perfectionne : se souvenant de son détachement de méharistes de jadis, aux confis libyens du Niger dans l'enneri Achelouma, il contracte le « carré » traditionnel en triangle, formule plus économique, très efficace quant à chaque sommet s'installe un point d'appui truffé d'antichars, protégé par les armes automatiques d'infanterie, l'ensemble cloisonné intérieurement.
Fitzgerald signale cette initiative à nos voisins britanniques, lesquels, fort intéressés, honorent les « leaguers » de quelques visites.



Tom Hagen - Françaislibres.net
Archives territoriales N.C.

15 mai. Extrait d'une lettre à Madame Hagen, présidente du Comité de Gaulle de Koné (Nouvelle Calédonie) : *« La vie dans le désert a changé beaucoup de choses, modifié heureusement quelques caractères, soudé davantage les liens de camaraderie entre gens de races et de conditions différentes. Tout est bien au point à présent et je puis vous dire que je suis de plus en plus satisfait et fier de commander ce bataillon. Si Nouméa, Papeete, Port Vila, étaient peu connus autrefois en France, la France libre, la future France ne les ignore plus, et ce que 600 hommes décidés et énergiques ont fait compte plus que des dizaines de bouquins, de reportages ou de films pour faire connaître les charmantes mais petites et lointaines terres du Pacifique… Au contact de leurs camarades FFL, nos volontaires ont jugé qu'ils ne devaient point pousser à l'extrême leur particularisme coutumier…. Tous se sont parfaitement bien conduits au feu et nos grands chefs savent bien à présent qu'ils peuvent compter sur les Calédoniens et les Tahitiens…. Votre neveu Tom est gras et rose. Il commande en ce moment une section de canons antitanks après avoir été un moment mon adjoint et officier d'approvisionnement… »*

Lieutenant-Colonel Félix Broche, commandant le Bataillon du Pacifique

Le pire, c'étaient les journées où rien ne bougeait, où ne soufflait la moindre brise. Les légionnaires, le visage dans l'ombre de leur képi, assis en sentinelle aux postes les plus éloignés, parlaient avec crainte du « cafard », de la folie qui fondait sur les hommes prisonniers du désert. La main en visière pour me protéger de la clarté aveuglante, je les observais de loin, je m'imaginais le petit cafard qui tournait en rond dans les crânes de ces hommes et sympathisais vivement.



Adjudant Susan Travers, 13 DBLE

Lieutenant Léon Rouillon, 1er Régiment d'Artillerie.

Ainsi se passaient bien des soirées, surtout quand Champrosay n'était pas là, car il avait inventé un jeu à son usage, un jeu qui nécessitait, à ses côtés, la présence de la plupart d'entre nous, un jeu, si l'on peut dire, qui n'était en somme qu'un entrainement difficile et pour lequel, tout comme nous au poker, il se passionnait.

Cela consistait à faire une étoile, autant dire à faire le point. J'étais alors chargé de sortir et de monter avec minutie un théodolite du plus grand prix que Champrosay avait déniché je ne savais où et qu'il entourait de soins jaloux, le gardant dans son coffre et ne se séparant pas plus de lui que de son appareil radio.

Pour conduire à bien ses calculs, il lui fallait l'heure strictement exacte. Méticuleux et maniaque en cela comme en toute chose, il prenait plusieurs fois chaque jour l'heure à la T.S.F. et réglait ses montres dont il avait plusieurs à portée de main : montres bracelets, chronomètres de poche, montres marin enchâssées dans des étuis en cuire, dont il notait les variations sur des fiches, ne laissant ce soin à personne.

J'avais la charge, pendant qu'incliné sur la lunette du théodolite, il visait Véga ou Sirius, de compter les secondes et de donner le temps à Cassin (*alias Denissac*) ou Kervizic qui, bien tranquilles aux côtés du patron, poussaient parfois un soupir étouffé ou répondaient par oui ou par non à ses questions, inscrivant des chiffres sur un calepin. Cela durait très longtemps, il fallait recommencer plusieurs fois, pointer, viser, compter, inscrire. Champrosay s'animait, s'émerveillait, s'exaltait.

Il nous forçait à nous pencher, à notre tour, sur l'étroite ouverture de la lunette où, brillante et glacée, une étoile fulgurait, puis il se frottait les mains, arrachait le carnet des mains de ses adjoints et grimpait dans le camion pour se livrer à d'interminables calculs, aidé par Cassin et Kervizic qui baillaient d'ennui et se muraient d'impatience sans qu'il s'en redit compte, heureusement emporté qu'il l'était par l'attrait de sa besogne.

Je rentrais les instruments avec des précautions exagérées, les déposais avec mille soins superflus auprès du commandant qui, suspendant une seconde son travail, me guettait d'un œil sévère et, saluant je me sauvais à toutes jambes en faisant à mes pauvres camarades, prisonniers pour quelques heures encore, un adieu ironique.



Médecin Pierre-Henri Mayolle, Santé-B.M.2. Nous avions jusqu'en mai rompu la monotonie des journées sur la position de Bir-Hakeim... en creusant... en creusant.

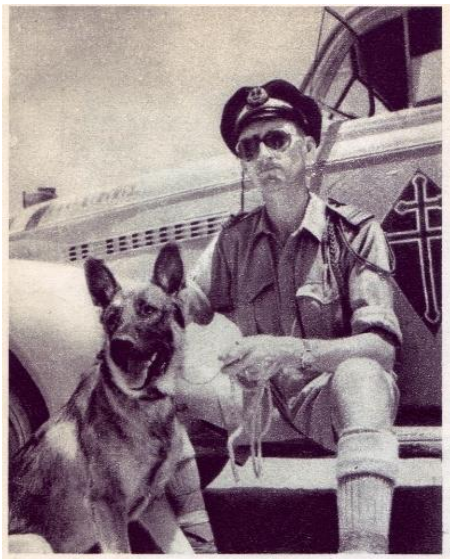
Le poste de secours principal du B.M.2, sur la sécurité duquel veillait le médecin capitaine Guenon, s'agrandissait, s'organisait, s'améliorait. Koyo, Tsana, Goumgaye et tant d'autres, nos fidèles infirmiers utilisaient très bien la pelle.

De nombreux boyaux nous reliaient à diverses annexes, et même à l'aumônerie du R.P. Michel. Bref, une belle termitière ! Peut-être, aurions-nous ensuite à regretter d'avoir trop bien occupé notre temps...
En dehors des *Jock Colonnes* dont parle notre général, nous vivions sur nous- mêmes... et nos seules ressources intellectuelles.

Caporal-chef Roger Ludeau, Bataillon du Pacifique. **16-19 mai.** Nous sommes en pleine tempête de sable ; il fait presque nuit en plein midi : les vagues de chaleur sont passées de 62° à 72° à l'ombre (toujours en degré centigrade), presque tous nos animaux mascotte en crèvent et les hommes eux, n'en sont pas loin non plus. Si encore on avait de l'eau ; mais avec deux litres et demi par jour en tout et pour tout, on ne va pas bien loin et on la garde juste pour boire.
Pour le reste, il y a l'essence, on se débrouille à l'essence, on lave notre linge à l'essence, on se baigne à l'essence, c'est encore heureux qu'on ne soit pas réduits à faire la tambouille à l'essence.

Général Pierre-Marie Koenig, commandant la 1ere BFL. Pour couronner nos efforts la division reçut en bloc le matériel d'une batterie de douze canons *bofors* de D.C.A. Ces matériels étaient destinés à remplacer nos canons de 20 et de 25 mm, que suivant une tradition bien assise, nous conservâmes néanmoins.
Le 17 mai un détachement de fusiliers marins rentra des arrières via Tobrouk avec son matériel flambant neuf. Le second convoi arborait le petit pavois et naviguait cap au sud-ouest. Les pompons rouges étaient sortis et piquaient d'une notre gaie le convoi propre comme un sou neuf.
Hubert Amyot d'Inville, « l'Amiral », avait hissé sa marque sur une magnifique *Utility* dont il était devenu le propriétaire. Les marins avaient le sourire. Ils chantaient un peu n'importe quoi et n'importe comment. Quelques-uns avaient retrouvé, monté du cœur aux lèvres le souvenir des chansons de bord. Masson entendit au passage l'appel de toujours :
« Hardi les gars, vire au guindeau, Good bye farewell, ceux reviendront pavillon haut, good bye farewell Ces premiers brins de matelots, Hurah, ho Mexico ! Ho, ho, ho ! »
Une telle chanson à virer berçait nos marins cahotés sur la piste d'un kilomètre de large, creusée à même les sables par les interminables convois qui l'avaient empruntée.
La poussière que soulevaient les nôtres était ce matin-là l'écume soulevée par l'étrave de leur navire du désert. H. Mais si l'écume de la mer est blanche, celle du désert est blonde. Combien revinrent pavillon haut ? Ils étaient les héritiers en droite ligne des fusiliers marins du Ronarc'h.

Enseigne de vaisseau Jacques Bauche, 1er Bataillon de Fusiliers Marins
L'un de ses camarades, officier à l'état-major avait fait de lui ce savoureux portrait : Amyot d'Inville était grand et maigre, avec de longs membres noués aux jointures. Il avait une figure en lame de couteau, longue, mince et triangulaire, que contredisait un front très haut et très large. Il avait le teint roux, le poil blond, des yeux jaunes et de curieuses oreilles, dressées en pointe.
Il ressemblait à un renard. Il était d'ordinaire calme et froid, avec un air mi-ironique, mi-étonné, et un perpétuel sourire rentré. Quand il se mettait en colère, il devenait insolent et insultant à l'extrême. Il était tenace, prudent, minutieux, organisé... A ses proches, il donnait l'impression d'un joueur de bonneteau qui brouille ses cartes à dessein, mais sait fort bien celle qu'il sortira tout à l'heure. C'est lui qui avait choisi les hommes de moins de trente ans qui l'entouraient. Il les soutenait sans réserve, mais sans faiblesse. Ses hommes l'appelaient avec affection et respect « l'Astuce ». Pour le reste de la brigade, il était « l'Amiral ».


L'intrépide Amot d'Inville, "pacha" des fusiliers-marins.

Mille détails concouraient à en faire un personnage singulier : sa démarche lente et rythmée, le corps en avant, qu'accentuait la blessure reçue en Syrie, sa casquette devenue violette sous le soleil du désert, son énorme chien Bob qui était, dans la brigade, aussi connu que son maître.
Sa voiture l'annonçait de loin, tant il en avait modifié l'aspect initial, reconnaissable entre mille par toutes les transformations et aménagements accumulés au cours des campagnes du désert.

Avec ses planches perforées et ses rouleaux de toile contre l'ensablement, le bidon placé à l'avant pour récupérer l'eau évaporée du radiateur, les prises d'air agrandies en forme de naseau de cheval, les galeries portant les jerrycans d'huile, d'essence et d'eau, le toit qu'il avait fait ouvrir et dont il émergeait à mi-corps pour suivre la route au compas solaire, la tente qu'il dépliait sur le côté, les outils usuels et les armes soigneusement fixés sur la carrosserie… sa voiture semblait avoir été abandonnée à l'imagination des inventeurs du concours Lépine. Et par-dessus-tout, frémissant au cent de la course et se déployant sur cinq mètres, la flamme tricolore des bâtiments de guerre.

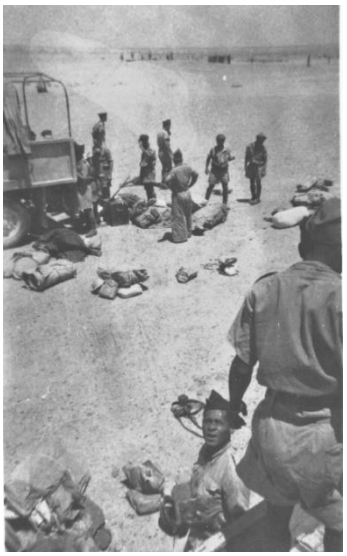


Bir-Hakeim: juin 1942. A l'extrême gauche: Lili Sinou (torse nu) près de P.M. Colmay, Yves le Bras d'Ouessant (les bras en croix). A droite en haut: Floc'h, Tourbatez puis Belzic (extrême droite).

Quartier-maître Yves Le Bras, 1er Bataillon de Fusiliers Marins.

Début mai, nous revenons à Bir Hakeim et nous échangeons notre pièce de 20 mm contre un canon *Bofors* de 40 mm qui est un engin plus « sérieux ». Il doit être tracté sur quatre roues ; en position de tir, celles-ci sont enlevées et la pièce repose sur des vérins. L'armement de notre *Bofors* est le suivant : chef de pièce : Belzic ; pointeurs : Bertin et Coïc, chargeur : moi ; pourvoyeurs : Birman et Ledet (*Le Det)* ; conducteur de camion : Tourbatez. Nous sommes assez représentatifs de la marine française : trois Bretons, deux Normands pêcheurs de Fécamp - Bertin et Tourbatez - un pêcheur du Portel - Ledet, un Parisien, Birman.

Je suis le plus jeune de l'équipage et n'ai pas le travail le plus facile. En effet, je suis debout sur une plate-forme mobile sur laquelle se trouvent également les deux pointeurs assis de part et d'autre de l'affût. Les pourvoyeurs me passent les lames chargeurs de quatre obus que je dois introduire et pousser dans la culasse. Sur ordre du chef de pièce, un des pointeurs, poussant au pied une sorte de pédale, déclenche le tir, cent coups/minute environ. C'est dire que je dois être concentré sur ce que je fais. Pas question de regarder ce qui se passe au-dessus et aux alentours, car si la pièce n'est plus approvisionnée, le tir s'arrête et il faut réarmer la culasse.



Patrouille du B.P.1
Fonds Jean Tranape

Peut-être est-ce ce jour-là que l'on sauva un malheureux aviateur. On rentrait du sud avec la patrouille, à bonne allure, car c'était l'heure où les collines commencent à tourner au violet et où le ciel passe de l'aveuglante lumière d'acier fondu aux rouilles dorés du jour en déclin. Je refis mon calcul, rectifiai mon azimut puis jetait à la ronde un dernier coup d'œil avec mes jumelles. A peu de distance, j'aperçus un véritable buisson en creux, et posé dessus un objet blanc… nous approchâmes à pas feutrés… A 200 m, on vit qu'il s'agissait d'un papier, sans doute apporté du nord et accroché à un arbuste par le vent. Je revenais dans ma direction lorsqu'un homme sortit un instant du buisson, sembla s'effondrer, puis disparut. A mon approche, l'homme se releva sur les genoux et, poussant des borborygmes incompréhensibles, se mit à faire avec ses mains le geste de celui qui porte une gourde à sa bouche, puis il s'effondra à nouveau.

Il avait la langue trop gonflée pour articuler un mot, mais point n'était besoin qu'il parlât pour comprendre ce qu'i voulait : sous le buisson, il y avait un petit tas d'escargots dont plusieurs avaient été vidés, et à côté, une boite de *corned-beef* contenant de l'urine, rouge, épaisse, puante : c'était là sa nourriture et sa boisson. Par petites quantités successives, selon ce que j'avais lu au sujet de cas semblables, je lui fis ingurgiter de l'eau… soutenant ses pauvres mains crispées sur mon quart, dont le liquide ne pénétrait que lentement jusqu'à sa gorge. Ensuite on le porta sur le camion, et la vie lui revint, avec la raison, à mesure qu'il reprenait de la sève.

Il nous conta son aventure : son avion avait été touché au-dessus de M'Sous, en Cyrénaïque occidentale, mais il avait pu le poser dans le désert et s'enfuir avec son coéquipier, australien comme lui.

Finalement, ils avaient échoué sous ce buisson pour une nuit, puis le lendemain, à la tombée de la nuit, veille de notre passage impromptu, son camarade avait poursuivi seul le chemin à l'est. Les recherches entreprises aussitôt par les Britanniques pour retrouver le deuxième aviateur demeurèrent vaines.
Aspirant Benjamin Favreau, Bataillon du Pacifique



Enseigne de vaisseau Jacques Bauche, Fusiliers Marin. King-Kong arriva dans une tornade de sable et un vacarme de cataclysme. Jamais les Français Libres n'avaient vu un si gros véhicule. C'était une espèce de camion de déménagement multiplié par deux que les fusiliers marins avaient capturé aux Italiens quelque part du côté d'Halfaya. Il représentait très exactement le type de l'engin déconseillé pour le désert.
Très lourd, ses pneus étroits avaient une fâcheuse tendance à s'enliser ; énorme, il offrait une cible idéale ; beaucoup trop haut, il ne demandait qu'à chavirer sur les pistes dénivelées : poussif, il chauffait beaucoup et consommait une quantité d'eau abusive ; bruyant, il était dangereusement indiscret.
De Tobrouk à Bir Hakeim, toute l'armée connaissait cet ahurissant véhicule, surnommé King-Kong, qui parcourait les pistes du levant au ponant, du septentrion au midi, transportant, au profit des fusiliers marins, le matériel de récupération le plus inattendu, le plus insensé, le plus impensable. Il jouait à la fois, dans le désert, le rôle d'éboueur, de corsaire, de flibustier, de pilleur d'épaves, éventuellement de pirate et de contrebandier.
Les chauffeurs les plus aguerris du bataillon avaient renoncé, l'un après l'autre, à piloter cet invraisemblable monument qui avait fini par échouer entre les mains du matelot Caudron.

C'était un gamin de dix-sept ans, de la taille d'un jockey. Il était timide et doux comme une jeune fille, et quand il se tenait bien droit à côté du monstre, sa tête arrivait à la hauteur du capot. On avait dû l'aider à rehausser les pédales de commandes.
Il parcourait seul les pistes mal définies sur lesquelles en général, on ne s'aventurait qu'à plusieurs. C'était toujours une surprise de rencontrer ce mammouth bruyant, crachant, pétaradant, et d'en apercevoir le conducteur, presqu'un enfant, déguisé en marin.
Les M.P. eux-mêmes, qui n'ont pas la réputation d'être sensibles, avaient un petit air protecteur lorsqu'ils voyaient passer, au carrefour des pistes, l'abominable camion des sables et son cocher.

King Kong et Caudron étaient devenues les rois du Western Desert. L'un et l'autre moururent ensemble sur la même Teller-mine qui éparpilla leurs restes sur une large surface de sable poudreux, non loin de Bir-el-Gobi. Ainsi disparaissent les aventuriers.

Aspirant Benjamin Favreau, Bataillon du Pacifique. On rencontrait parfois de temps en temps ces nomades Senoussis en train de pousser leurs troupeaux de moutons d'un puits à l'autre, à la recherche des pâturages éphémères qui fleurissent sur le passage des orages. Un soir que je frôlais un campement encore éclairé, je décidai de l'explorer en catimini… Abîmé dans la contemplation d'un tableau biblique, j'avais dû laisser passer beaucoup de temps car à la sortie du campement, je trouvai mon vieux Territéhau qui rôdait mitraillette au poing malgré la défense que j'avais faite de me suivre. Mon cher Territéhau ! Il avait bien près de cinquante ans et un croc unique dans la mâchoire, mais il était la conscience écoutée de ses compatriotes, et leur intime refuge paternel. Inquiète de mon absence inexplicable, la patrouille avait décidé de passer outre mon ordre et pace qu'il était le plus vieux, Territéhau avait jugé par-dessus l'avis du sergent que c'était à lui de prendre les risques. Il me réprimanda fermement de mon escapade et je ne trouvai rien à redire.

Mais que faisait-il là, mon pauvre vieux, dans les tourments de ces nuits de veille ? La France saura-t-elle jamais tout le dévouement que ces hommes vouèrent à son visage de mère civilisatrice ? En regard de leurs mérites, je trouve parfois injustifiées les décorations qui me furent attribuées.



Le B.B. 3 (Bayrou-Belan) : une démonstration officielle fit apparaitre les qualités d'équilibre, de souplesse, dans la conduite du nouvel enfin, ainsi que les possibilités accrues de son emploi tactique.
Ordre fut donné de transformer sur ce modèle tous nos 75 antichars. La transformation fut achevée dans le courant du mois de mai. Les premiers exemplaires furent expérimentés en *Jock colonnes* par le B.M.2 lui-même.
Ils furent immédiatement appréciés en soutien de patrouilles, pour attaquer les véhicules ennemis à des distances de tir supérieures à celles des Breda et des 47 italiens. L'ennemi réagit bientôt devant nous, en dotant ses patrouilles de canons de 88 chenillés, ce qui nous amena à utiliser nos 75 antichars jumelés, puis par groupes de trois.
Général Pierre-Marie Koenig, Commandant la 1ère Brigade Française Libre

Notre ami Conus, ce magnifique combattant qui s'illustra sur nombre de théâtres d'opération jusqu'à la fin de la guerre et à qui le BM 2 devait déjà l'installation d'un canon de 25 mm sur *Brenn Carrier*, réalisa selon une autre formule un véritable auto-canon de 75 mm, l'arme privée alors de son essieu, était solidement fixée, tube pointé vers l'avant, sur le blindage d'un char.
Chef de bataillon Henri Amiel, Bataillon de Marche n° 2



Un Conus gun - forum.warthunder.com

20 mai. Ça commence à devenir de plus en plus sérieux, les accrochages sont fréquents et les armes de plus en plus lourdes commencent à entrer en action. L'aviation, elle, est inabordable. Nous sommes continuellement mitraillés ou bombardés soit en patrouille, soit à Bir Hacheim même.
L'ennemi occupe maintenant les positions d'El Telim, dernière « escale » avant de tomber sur Bir Hacheim mais là, on les y attend d'une mitrailleuse ferme et canons béatement pointés, culasses grandes ouvertes.
Caporal-chef Roger Ludeau, Bataillon du Pacifique



Gaton Rabot - col. J.P Hagen Eric Minocchi

Caporal Gaston Rabot, Bataillon du Pacifique. **Samedi 23 mai**, 380e jour. Exercice de port du masque à gaz. Le colonel est passé faire sa ronde, beaucoup d'aspirants et de sergents ont eu 45 jours d'arrêts pour ne pas avoir leur masque. Il est passé à mon camion, il m'a félicité pour mon écusson, nous avons discuté tout en ayant le masque sur la figure, il m'a bien fait comprendre que je devais lui en faire un. Pour ces croix, je lui ai conseillé de les faire graver au Caire. J'ai bien essayé de lui en graver une, mais avec l'aluminium ça ne rend pas. Je n'ai absolument rien fait aujourd'hui, il a fait une chaleur terrible cet après-midi. Après manger, je me suis allongé sous mon camion en utilisant ma petite moustiquaire que je trimballe depuis mon séjour à Tripoli. La chaleur ne suffit pas, il faut que les mouches se mettent de la partie. Tout l'après-midi, j'ai fait la chasse aux mouches avec un élastique, les copains ont fait comme moi dans le camion, tout en discutant. Ce soir, pour garnir le bouquet, le vent de sable s'est mis de la partie. On aura tout vu dans ce désert de Libye ! Vraiment, après un petit séjour comme celui-là, nous aurons droit au Ciel.

Sergent Bernard Lucas, 1ère Compagnie du Génie. Le souvenir se situe à Bir Hakim vers la fin mai 1942. Moi, Sergent Lucas de la 1ère Compagnie du Génie fut désigné avec mon groupe pour servir d'éclaireurs à l'extrême nord nord-ouest de la position. J'étais entouré de champs de mines et nous avions la responsabilité d'une porte (gâte) ouverte bien sûr pour laisser passer nos patrouilles, rentrantes ou sortantes.
En cas d'alertes graves signalées par les auto-mitrailleuses britanniques, je devais miner cette porte et me replier dans la position. Avec mon groupe entièrement Nord-africain, nous étions bien, la vie était belle, le moral au beau fixe, du soleil, du sable, de vraies vacances.

Un matin pourtant vers dix heures, je vis arriver la voiture très caractéristique de notre général. Tout le groupe au garde-à-vous. Le général nous inspecte, nous parle gentiment en nous répétant l'importance de notre mission, qui était de fermer le champ de mine et de servir de « sonnettes » à la position proprement dite. En nous parlant, le Général Kœnig, puisqu'il s'agissait de lui, me regardait d'une façon curieuse. En effet, j'avais vingt ans et loin de l'image d'un baroudeur de cinéma en plus.



J'avais brûlé, sur une moto allemande *BMW* de récupération et j'étais couvert de pansements sur toutes les jambes et le bas du corps.
« Mon vieux, me dit le Général, avec ironie je suppose, *la bataille va se déclencher, elle sera difficile. J'ai besoin d'hommes en bon état. Demain une évacuation sanitaire aura lieu, vous en ferez partie. »*
J'ai supplié le général et aussi mon commandant de compagnie, le lieutenant Desmaisons, qui était aussi présent. Je leur ai dit que je voulais rester, que j'étais en forme, que cette bataille qui s'annonçait était « à nous », Français Libres, et que je ne voulais pas la manquer.
Bref, avec mes pansements, je suis resté dans Bir Hakim jusqu'à la fin.

Le 24 mai, nous sommes en position camouflée à Rotonda Segnali, à environ 80 kilomètres à l'ouest de Bir Hacheim quand nous subissons une attaque en piqué de l'aviation italienne.
Un de mes brigadiers reçoit une balle dans le pied ; pas de chirurgien et voilà un « infirmier » en train d'amputer ce malheureux garçon en suivant les conseils donnés par radio. Procédure : d'abord la morphine, une bonne dose de whisky, 4 gars pour le tenir, une scie à métaux et les moyens de suture de la trousse de premiers secours. Il a survécu. ***Aspirant Jean-Mathieu Boris, 1er Régiment d'Artillerie***



Gaston Rabot

Lundi 25 mai, 382e jour. 10 heures. Ce soir, je fais mon journal plus tard que d'habitude. Je viens de terminer une partie de belote. Kabar, « Bouboule », Réveillon viennent de partir, Lemaitre et Gazengel, mes deux pensionnaires, préparent leur lit. Aujourd'hui, j'ai démonté le moteur des accus, ma dynamo m'a lâché, certainement que je n'entendrai plus mon moteur pendant un bon moment. Je suis obligé d'envoyer ma dynamo à Tobrouk. Je n'ai pour ainsi dire travaillé que la matinée.
Cet après-midi, nous avons discuté avec les copains, puis pris un bon coup de thé. J'ai fait une petite médaille pour ma *Benz* avec un restant de cuivre de mon écusson.
Je ne vois plus grand-chose à raconter pour aujourd'hui. Je vais arrêter pour faire mon lit, puis me coucher aussitôt car, ce soir, il fait plus froid que d'habitude. Je ne vais certainement m'endormir aussitôt. Je vais faire comme la plupart du temps : penser à ma petite Yvette**.** ***Caporal Gaston Rabot, Bataillon du Pacifique***

Lieutenant Gustavo Camerini dit Clarence, 13 DBLE. Pendant la préparation de la bataille de Bir Hakeim, quelques jours avant l'offensive de Rommel, fin mai 1942, on s'était emparé, je ne me souviens pas comment, d'une vieille bagnole allemande qui servait pour le désert. Moi, je n'aime pas les bagnoles allemandes, je n'aime pas les Allemands d'ailleurs. Mais enfin, je me trouve là-dessus et voilà qu'un type infect, un Belge antipathique, s'assied à côté de moi et prend le volant. Bref, nous partons tous les deux, l'officier proclamant *« moi, je connais le désert comme ma poche, moi je connais…* ». Enfin on s'est perdu… et plus grave, le moteur de la bagnole s'arrête, plus moyen de bouger. Là-dessus, on se dispute, je me fâche, lui aussi, il me dit : *« Moi je m'en vais, j'irai à pied ».* Et il me plaque, Bon très bien…
La nuit vient. C'est affreux de se trouver perdu tout seul dans le désert…vraiment, ce n'est pas sympathique, surtout quand après avoir dormi, au réveil, le matin, vous regardez : vous êtes seuls. Je commence aussi à avoir soif et faim, surtout soif… Je m'éloigne un peu pour chercher mon chemin…Je regarde un peu plus loin et oh surprise, je vois, pas loin de moi, une sorte de nappe d'eau. Naturellement, la première idée, c'est toujours le mirage : dans le désert, on en voit souvent.

Néanmoins je m'approche et oh stupeur, c'était véritablement une flaque d'eau, car il avait plu deux jours avant… Vous pensez ce que ça veut dire, de trouver de l'eau en plein désert ! Absolument enthousiaste, je commence à boire un peu, et je me dis *: « Je vais faire tout de suite une réserve » ….* Je fais les cinq cents mètres qui me séparaient de la bagnole. J'arrive à la voiture, cette ignoble petit fourgon allemand, je cherche une boîte… rien, rien. La seule chose que je trouve, c'est une vieille chaussure militaire… abandonnée dans le fond de l'auto…. Je me retourne, en courant presque, à ma petite flaque d'eau. J'avais bien fait car je m'aperçois que petit à petit, elle commençait à disparaître. Alors je remplis ma godasse et je retourne à ma voiture, beaucoup plus tranquille maintenant…



Jacques de Lamaze à gauche

C'est le début de l'après-midi et à ce moment, qu'est-ce que je vois ? deux de nos *Jeep* qui parcourent le désert à pleine vitesse ! Je sors mon pistolet, je tire en l'air, les *Jeep* me voient, viennent sur moi.
Il y avait là-dedans le capitaine de Lamaze, qui était justement parti à ma recherche. Ouf ! de Lamaze me met dans sa jeep, m'offre une tablette de chocolat pour me remettre.

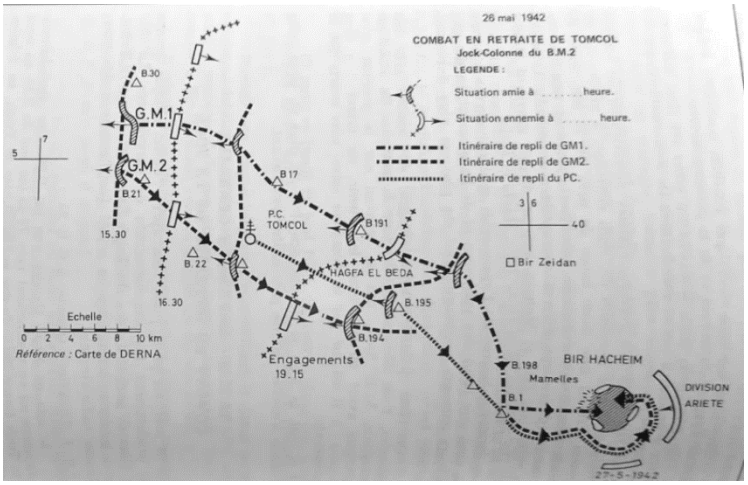
La première nouvelle de l'offensive de Rommel était arrivée, donc on ramassait ceux qui n'étaient pas dans le terrain défensif et on ramenait vite tout le monde. Je me suis fait d'ailleurs engueuler par Koenig à ce moment-là, parce que je m'étais éloigné. Je dois dire qu'après cet épisode, j'ai ressenti une sorte d'affection pour de Lamaze…

26 mai, le combat en retraite de Tomcol



Edgar de Larminat
Françaislibres.net

« Amiel ! Attendez-vous à recevoir l'attaque générale demain après-midi. Vous devez rentrer à Bir-Hakeim avec le maximum de vos forces. »
Poussiéreux, grand seigneur, bienveillant, le Général de Larminat donne ses ultimes recommandations au Commandant du B.M.2, celui de « Tomcol », *la Jock Colonne* française, le 25 mai 1942, 15 heures, à 50 kilomètres ouest de Bir-Hakeim.
Le repli a été mis au point la semaine passée avec le commandant de la jock, compte tenu des directives de la 8e Armée dont il dépend : en cas d'attaque en force de l'ennemi, rendre compte par message codé. Suivant la situation, transmettre « Hare », ou « Rabbit ». Hare (lièvre), si repli accéléré, Rabbit (lapin) pour un combat en retraite.



Les dernières heures de l'après-midi sont consacrées à revoir ce plan, ainsi que l'état des véhicules et de l'armement, tandis que les artilleurs ennemis se manifestent de plus en plus durement : leur première salve longue, est tombée près des véhicules, 2 ou 3 à mètres derrière la batterie. Un chauffeur, Bailo Sane (*Saane*), qui se trouvait sur la position, s'est précipité avant qu'on ait pu le retenir en criant *« mon camion ! ».*
Il est tué par la deuxième salve, plus courte que la précédente.
15h10 : Sans crier gare, les automitrailleuses sud-africaines se replient vers l'arrière à belle vitesse… Le capitaine Fitzgerald est consterné. Aussi bien Amiel, qui lui passe instantanément les messages d'alarme aux Groupes Mobiles (*GM1 Lhuillier et GM 2 Morlon*).

Il voit au loin les traînées de poussière de plus en plus denses : bientôt tout l'horizon se pique de taches noires empanachées de sable, elles se rapprochent à vue d'œil. Le commandant Amiel lance par radio le mot fatidique « Rabbit ».



Mais la tempête s'est rapprochée, nous submerge. Dans la nuit noire, le P.C. et le G.M.2 font désormais partie des colonnes ennemies ; elles jalonnent leur progression par des fusées parachutes… plusieurs retombent en avant de nos véhicules.

Aux environs de 22 heures, le commandant Amiel atteint le champ de mines au sud des « mamelles », s'arrête et reprend contact avec Morlon et Bayrou. Il s'apprête à les faire rentrer directement par la porte ouest, quand il reçoit de l'état-major de Bir Hacheim l'ordre suivant par message radio codé, bien pénible à déchiffrer dans les circonstances présentes :

« Continuez votre mission aussi longtemps que l'ennemi ne vous rejettera pas. Je vous confirme de vous replier par le sud-est de Bir Hacheim. Allez à Bir Hacheim et laissez seulement une batterie au G de Got Scerrara, dans le nord-est de la position, on lui enverra des ordres ».



Robert de Roux
Ordre de la Libération

Message étonnant ! L'Etat-major de Bir Hakeim ne semble pas croire la véracité des comptes-rendus de la *jock* ? il la laisse dehors la nuit, coincée entre le champ de mines et le flot de l'ennemi.

Amiel, comme tous les siens, recru de fatigue après cette chaude journée, se réjouissait d'avoir retardé la ruée adverse pendant cinq heures sur une distance d'une quarantaine de kilomètres, causant des pertes à l'ennemi.

Heureusement, sur la position, à la fois si proche et si lointaine, un officier supérieur fait confiance à Amiel : c'est son commandant de demi-brigade, le lieutenant-colonel de Roux qui, le matin même, a été chargé de la direction de la défense pour l'ensemble des quartiers du B.P.1 et du B.M.2. Il a compris la situation, plaide la cause de la *Jock*.

A 23h30, une section de la 5e compagnie du B.M.2, commandée par l'aspirant Mufraggi, arrive en renfort au P.C. et au G.M.2 restés sans infanterie, adossés au champ de mines en dispositif de défense à hauteur de la limite B.M.2- B.P.1.

Il remet à Amiel, de la part de de Roux, l'ordre de rentrer à Bir-Hacheim au lever du jour par la passe est.

Chef de bataillon Henri Amiel, Bataillon de Marche n° 2





André Quirot
Ordre de la Libération

Le 26 mai, nous étions en *Jock Column* depuis environ une semaine, Emberger et moi, avec des éléments du B.M.2 si mes souvenirs sont exacts. Le 26 en fin de matinée, Emberger m'avait demandé de rejoindre la batterie. Il m'expliqua que l'activité ennemie, révélée surtout par les colonnes de sable soulevées par les véhicules derrière les dunes, lui paraissait anormale. Il avait fait charger les camions, rapprocher les tracteurs et prescrit qu'au signal donné tout le monde devait « gicler » le plus rapidement possible. Le signal était aussi simple qu'efficace : deux coups à cadence rapide tirés par la première pièce déjà chargée.

Je terminais cette délicate opération à l'intérieur du camion P.C. lorsque les deux coups de canon éclatèrent. Le temps de sauter à terre, une nuée de véhicules descendait des dunes qui bordaient Rotonda Signali.



Un message parvient au P.C. d'une Jock Column

Les pièces tirèrent le maximum d'obus pendant que les tracteurs arrivaient, mais il semblait que rien ne pourrait arrêter cette véritable « marée ». Dès les pièces accrochées, nous filâmes vers l'est sans demander notre reste.

Heureusement le terrain était bon et les véhicules pouvaient rouler de part et d'autre de la piste sur une grande largeur.

Les 75 portés du B.M.2. pouvaient tirer depuis leurs camions et réussirent quelques cartons, mais ils épuisèrent rapidement leurs munitions. L'un d'eux nous « emprunta » une caisse d'obus, que je lui fis donner sans hésitation.



Au bout de quelque temps nous eûmes l'impression que nous « semions » nos poursuivants. Je fis mettre deux pièces en batterie, demandant à Emberger d'installer les deux autres quelques kilomètres en arrière pour couvrir notre décrochage, - mais personne n'eut l'occasion de tirer.

Nous sûmes plus tard que l'adversaire se dirigeait vers le sud-est. A la tombée de la nuit, nous rentrâmes à Bir Hakeim.

Lieutenant André Quirot, 1er Régiment d'Artillerie

Cette nuit, beaucoup ne dorment pas ; la tension est extrême car cette fois le sort en est jeté : l'ennemi qui nous bouscule depuis Benghazi va tomber sur nos positions d'arrêt.

Plus question de reculer, notre Division doit tenir Bir Hacheim à tout prix, c'est très clair n'est-ce pas ?

Les chicanes ont été fermées et minées après la rentrée des dernières patrouilles. Maintenant, il ne nous reste plus qu'à attendre. Attendre la grande offensive que nous devons contenir ou nous faire massacrer sur place. Cela, nous le savons et l'avons tous volontairement accepté pour les six lettres du mot France.

Bientôt, par cette splendide nuit étoilée, dans l'immensité désertique où le moindre bruit porte à des kilomètres, on entendra de sourds grondements : celui des colonnes blindées en marche : ce doit être les Panzers qui se rendent sur leurs positions d'assaut : ces formations de mécaniques qui nous anéantiront peut-être dans quelques heures si on ne parvient pas à les arrêter à temps.

Caporal-chef Roger Ludeau, Bataillon du Pacifique

Caporal Domingo Lopez, 13 DBLE. La nuit de ce 26 mai arriva. L'air paraissait imprégné de nervosité, les sentinelles avaient été doublées et tous éveillés pour une quelconque éventualité. Nous fumions et pensions. Notre pensée s'envolait loin... loin... Que se passait-il à la maison ? Maman ne devait pas savoir que nous étions ici, sûrement pas, nous n'avions pas encore eu le courage de le lui dire…

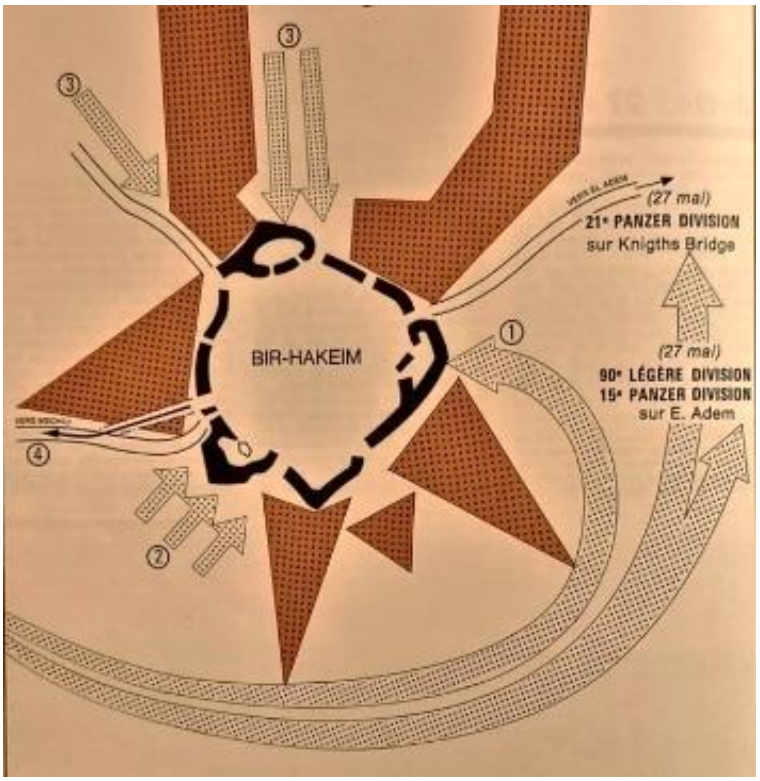
Revenons à la situation actuelle. Nous fumions en silence. *« Halte-là !"* Le cri de la sentinelle rompit le calme. L'autre donna le signal et le renseignement, ils échangèrent quelques paroles et de nouveau le silence nous entoura, l'énorme silence du désert. Il faisait froid. Nous avions peur sur le moment de nous voir pour la première fois aux prises avec l'ennemi. Nous ne le croyions pas, nous l'avions tant désiré. Un officier faisait sa ronde ; la sentinelle refit entendre sa voix. « *Rien à signaler ?* », demanda l'officier. « *Rien, mon lieutenant* ».« *Faites très attention,* nous dit le lieutenant, *parce que ça peut commencer d'un instant à l'autre* ».

Nous nous endormîmes en pensant à ces paroles.

D'un moment à l'autre ... d'un moment à l'autre...



Couverture des Mémoires de Domingo Lopez



Le Point n° 1 localise l'attaque du 27 Mai 1942

27 mai : la Division Ariete attaque…



Chef de bataillon Henri Amiel, Bataillon de Marche n° 2. Dès 5 heures, le 27 mai, tout le monde sur le pied. A 5h30, P.C. et G.M.2 commencent leur mouvement. Amiel adopte une formation très aérée, artilleurs au sud immédiat du champ de mines, les antichars de Bayrou en protection sur le flanc exposé progressent en échelons débordant vers la droite.

Moment délicat lorsque, éclairée par le soleil levant, la *Jock* contourne à petite vitesse la position par le sud ; elle défile entre les champs et marais de mines devant le Pacifique, le 2e Bataillon de Légion et les formations ennemies à moins de 3 km. Mais rien ne se passe, tout reste immobile et silencieux.

Nous venons de doubler le cap de la corne sud-est du marais de mines, quand soudain l'on aperçoit à 1.500 mètres une formation d'infanterie à terre. Les hommes nous observent, ils ont des képis blancs. Dieu soit loué ! un bataillon de Légion a été placé là pour protéger notre rentrée. Amiel prie Morlon d'aller reconnaître de plus près ; celui s'avance et confirme la présence des légionnaires. Ils nous regardent passer, tandis que nos éléments, l'un après l'autre atteignent enfin la porte et s'enfournent dans la position.

Association Anai. Avant l'affrontement avec les Allemands et les Italiens, une grande partie des artilleurs asiatiques a été affectée à la colonne de ravitaillement n°2 stationnée à 40 kilomètres de Bir Hakeim au lieu-dit Bir Bu Maafes, pour y suivre des cours de conduite automobile. Encadrés par l'adjudant-chef Pham Ba Tin et les maréchaux des logis Soc Nom et Le Van Sam, ils vont par la suite être versés dans les trois compagnies du 1er Escadron du Train. Le 27 mai 1942, les chauffeurs déjà instruits de la section de l'adjudant-chef Goubin forment un convoi devant apporter de l'eau et des munitions aux troupes du général Koenig. Ils réussissent à forcer le blocus ennemi mais l'attaque de la division italienne Ariete ne leur permet pas de retourner à leur base. Au cours du mouvement, les conducteurs Bun Kheng et Lim Yoeun (*Yoeum*) sont tués.



Lieutenant Stuyvenant (volontaire US)

Lorenzo Semple III (ambulancier), American Field Service. Toutes nos ambulances étaient rattachées au G.S.D.[15] ; ainsi, notre intervention commençait après que toutes les ambulances des divers bataillons, des *Ford* très allégées, aient ramassé les blessés à l'emplacement où ils étaient tombés, pour les évacuer vers les tentes du PC du G.S.D. situées à environ cinq cents mètres de là. Par ailleurs, tout au long des alertes, nous étions censés patrouiller périodiquement afin de prêter amin forte aux postes de secours.

[15] Groupement Sanitaire Divisionnaire

En conséquence, Alan Stuyvesant organisa une réunion vers 9 heures ce matin-là. Il nous expliqua exactement où se trouvaient les postes de secours, nous familiarisant ensuite avec la conduite à travers le camp, guidés par quelques légionnaires.
Pendant ce temps Stratton et Tichenor préparaient une évacuation vers Bir Bu Maafes…. Aux dires des officiers du G.S.D., la piste était alors censée être ouverte. Pourtant, après une progression de 5 kilomètres, ils croisèrent une colonne de camions retournant à Bir Hakeim à pleine vitesse, les engagèrent à faire demi-tour car un détachement de blindés italiens était positionné juste derrière le prochain mouvement de terrain. Ils retournèrent donc au camp, où on leur assura que l'itinéraire était toujours dégagé avant de les renvoyer d'où ils venaient. Mais cette fois, juste au moment où ils quittaient le champ de mines, une salve de petit calibre explosa à environ 80 mètres devant eux. Avant que nos hommes aient pu faire demi-tour, une pluie d'obus s'abattit de tous côtés. Ils parvinrent néanmoins à se dégager et à rentrer au camp…



Lieutenant Claude Cornuel, 1er Régiment d'Artillerie. A l'aube du 27 mai, je fus réveillé par la canonnade.
Il faisait grand jour mais la chaleur n'était pas encore accablante. Ma tente se trouvait à la limite intérieure sud du champ de mines. Devant mes yeux le désert à l'infini. Dans la brume matinale je vis passer au loin à une distance d'environ 5 kilomètres, dans le " no man's land " toute une armée de chars, de camions, dégageant un formidable nuage de poussière, empêchant de distinguer les détails de cette armada en route vers l'Est. C'était l'attaque.
On la subodorait déjà depuis presque quelques jours du fait que nos observateurs avaient décelé une activité accrue des éléments ennemis situés à l'ouest de notre position.
L'aspirant dont la tente était la plus proche de la mienne émergeait de celle-ci. *« Viens voir »,* lui dis-je en lui tendant mes jumelles. Il les garda pendant quelques instants, me les rendit, me disant : *« Bien mon vieux, ils ont l'air de pouvoir y mettre le paquet. Ils vont recevoir sur la gueule en arrivant chez les British. Excuse-moi il me faut immédiatement prévenir le Capitaine, s'il n'est pas lui-même réveillé et contemple le même spectacle «,* et il partit en courant, abandonnant le calot pour le casque.
Au moment où il venait de me quitter à 200 mètres à l'Ouest à l'intérieur du camp un obus de 88 - je n'en étais pas sûr - venait d'éclater et déjà la 4e Batterie répondait.



Albert Clinias

Après quelques bombardements le 27 mai à l'aube, Rommel lance à l'assaut de Gazala la totalité des divisions germano-italiennes dirigées sur le sud de Bir Hakeim, y submerge une brigade hindoue puis néglige volontairement Bir Hakeim. Le gros des forces se dirige vers le nord-est pour prendre à revers la position de Gazala. Seuls 80 blindés italiens quittent cette formation et attaquent Bir Hakeim maintenant isolé.
Etant au central téléphonique, j'entends tous les ordres du général Koenig *« défense de tirer sans mon ordre »,* un renseignement indiquant une contre-attaque de la 5e brigade britannique dans cette zone impose cette réserve, à moins de 6 kilomètres. L'attitude agressive de cette masse de blindés ne laisse plus de doutes, l'ordre attendu arrive : *« Feu à volonté ».*
Caporal-chef Albert Clinias, Transmissions

Capitaine André Gravier, commandant la 1re compagnie de sapeurs mineurs du Génie. Rommel a attaqué. Nos colonnes volantes sont rentrées. L'ennemi contourne par le Sud l'immense champ de mines reliant Bir Hakeim à la mer. Le Génie a pris un secteur en deuxième ligne et il assiste comme au cinéma à l'attaque des chars italiens. Dans la poussière et le soleil dans le dos, ils sont si nombreux qu'on ne peut les compter. On dirait de petits appareils électriques qui rampent au loin en crachant des étincelles et en se faufilant entre les gerbes d'écume grise ou noire.

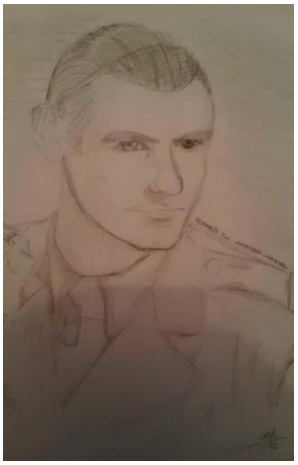
Le B.I.M. au cœur de l'action



Robert Girodon, Jacques Fouyenne, Elie Ben Aich, Joseph Pecro, Pierre Gourgues

La pièce qui arrêta les cinq antichars de la division Ariete était commandée par Robert Girodon, sergent-chef ; la bêche était manœuvrée par Elie Ben-Âïch, son adjoint, caporal-chef ; le chargeur était Pierre Gourgues, caporal-chef ; le tireur était Jacques Fouyenne, caporal ; l'artificier était Jacques Meilland *(Jean-Louis),* 1re classe ; le chauffeur était Jean Moulin, 1re classe, le pointeur Joseph Pecro, 2e classe.

Celle qui stoppa le 3e char était commandée par Henri Maheux, sergent, avec pour adjoint François Le Carro (*Le Caro*), caporal-chef ; le caporal Pierre Dijoux ; Jacques Bardet, Louis Jegou, Casimir Lichota, 1res classe ; Jean Campion, 2e classe. Ils constituaient la 2e pièce.



Caporal Yves Plonéis
Dessin de Juliette Courais

La 3e pièce qui détruisit un camion chenillé était sous les ordres de Marcel Couillaud qui avait pour adjoint le caporal-chef Yves Ploneis et était complétée par Louis Caron, Lucien Debreuil *(Dubreuil)*, Léopold Thomas, 1ere classe et les 2e classe Jean Carles et Kalim Jocobowitch.

Au poste de commandement étaient : le sergent-chef Robert Tilloloy ; les 1eres classe André Causse et Jean Salaün, le 2e classe Paul-Marie.

Récit : …. Les troisièmes et quatrièmes chars foncent à la rescousse, convergent vers les chars fumants, se coupent la route. Ils cherchent le canon devant à qui les chars brulés font écran, qu'ils doivent contourner pour se mettre en position de tir. Ils donnent l'impression d'être paumés, d'avoir perdu leur boussole, tant ils hésitent et se gênent. L'un s'arrête, pivote sec et tire. Il est stoppé en pleine bedaine, mais le souffle de son pruneau a emporté la guitoune.

Le suivant, embossé derrière celui qui vient d'être touché, se dégage pour régler son tir, vise, expédie son obus qui frôle le bouclier du canon pour aller se planter dans la passe, mais Bill (*surnom du sergent-chef Girodon, suivant l'interlocuteur, parfois Bob, parfois gros Bill),* a commandé feu en même temps.



Les antichars du B.I.M. en action

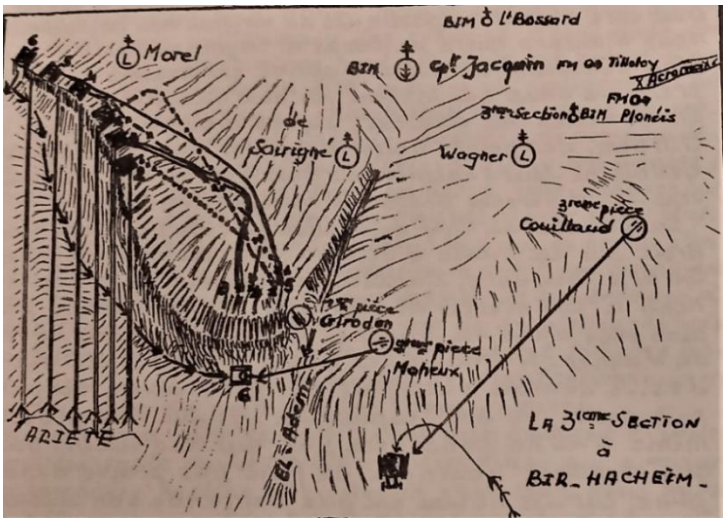
Le choc fait tournoyer le char qui se retrouve avec une tourelle toute déglinguée.

Le dernier des chars, affolé, recherche l'abri des engins immobilisés pour échapper au canon. Le cimetière s'étant réveillé, il subit mitraillages, grenadages ; il ne lui reste qu'une ressource, se jeter devant la gueule du canon. Il louvoie, finit par se glisser entre les deux premiers chars qui fument toujours. Il y parviendra pour, sans réagir, connaître sa fin.

Gros Bill qui le suit comme un Mohican, attend qu'il soit à distance « règlementaire » (celle du jour) pour l'achever et « plaf ». Le « plouf » qui suit met fin à la malchance du rital.

Sur quelques mètres carrés, cinq carcasses en fer brûlantes, d'où sortent en titubant les tankistes, désensablés, ressuscités.

A l'instant où Bill faisait expédier le dernier obus, Henri Maheux sautait de joie. Jacques Bardet venait d'arrêter le char qui s'était défilé, avait emprunté le couvert du dénivellement pour tenter de prendre la 1ère pièce de revers. Manœuvre conforme aux règles, l'ennui, c'est qu'elle se heurtait à la gueule du canon de la 2e pièce. Ce résultat nous sera contesté comme le coup au but de la pièce, Couillaud sur un véhicule chenillé, qui s'était aventuré entre la piste d'El Adem et celle d'Acroma.



Croquis dessiné par Roger Malfettes



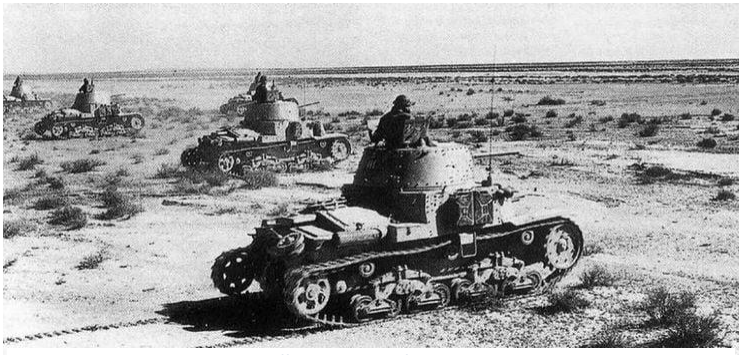
Protégé par Meilland un fusil-mitrailleur à la hanche, Ben, grenade en main, grimpe sur le 1er char arrêté. De la tourelle émerge un homme strictement sanglé dans son uniforme. Ben lui arrache des mains un objet qu'il tentait de camoufler ou enflammer et qui n'était autre que le fanion du régiment.

Ben et Jacques (*Bardet*) viennent de capturer le Colonel qui commandait la colonne de blindés de la division Ariete, qui avait reçu pour mission d'investir Bir Hakeim. Colonel et fanion, que demander de plus… Le Colonel est laissé à Morel, venu à nous, soulagé (il n'est pas le seul), souriant, yeux admiratifs. Morel[16] nous invite avec Girodon, qui a magistralement réussi son affaire, à l'accompagner à son poste de commandement où il nous offre un whisky bienvenu. Morel n'oubliera jamais. Après la guerre, chaque année jusqu'à sa mort, il écrira pour me demander des nouvelles de « mes » antichars.

Aspirant Roger Malfettes, 1er Bataillon d'Infanterie de Marine

Faites immédiatement tirer l'Artillerie !

Lieutenant Gustavo Camerini dit Clarence, 13 DBLE.


Coll. J-C. Teva Shigetomi

Nous étions tous prêts, mèche allumée, quand, le matin du 27 mai 42, on donna l'alerte : des chars se précipitaient contre notre défense de Bir Hakeim. Ce fut quelque chose d'assez étrange et d'assez rapide. Ce fut précisément sur ma compagnie que se précipitèrent ces vieux chars, qui, s'ils n'avaient vu la fin de la guerre de 14-18, avaient certainement été fabriqués très peu de temps avant car c'était en réalité des charrettes blindées et chenillées, avec un petit canon qui me rappelait le canon de 25 français.

Il aurait pu tuer des mouches, et peut-être aussi tuer des personnes, mais enfin l'idée que ce petit chariot aurait pu combattre contre les *Valentine*[17] dans une guerre de chars, alors que nous savions tous que certaines pièces d'artillerie tiraient à plus d'un kilomètre avec une précision incroyable, c'était simplement risible.

[16] Capitaine René Moral de la 13 DBLE

[17] Char d'infanterie britannique le plus produit durant la Seconde Guerre mondiale

Quand même, ils arrivaient courageusement, je les voyais d'ailleurs très bien, et je me préparais avec ma section, avec toute ma compagnie, à une défense, quand le capitaine m'appela en criant et me dit :
« Allez, allez, faites immédiatement tirer l'artillerie ! Prévenez l'artillerie ! ».


Eléments de la 5e batterie - ADFL

Bon, je sortis, je me précipitai pour me rendre aux batteries, à quelque deux à trois cents mètres derrière nous, les batteries de campagne du colonel Laurent-Champrosay qui tiraient maintenant comme des fous. Ils étaient ivres de poudre, comme on dit.
Je revins juste à temps pour voir les petits chars italiens qui sautaient sur les mines comme des allumettes. Les hommes se rendaient immédiatement. En un instant, une cinquantaine d'hommes s'avancèrent vers nous, les bras levés, complètement abrutis. Je commençai à engueuler les prisonniers en bon italien en leur disant qu'ils devraient avoir honte de se battre pour les Boches.
Ce qui était incroyable, c'était de voir les chars qui avaient sauté : ils étaient arrivés jusqu'à nos positions. Il y en avait un à deux mètres de mon abri. Ce fut très commode dans l'avenir : mon ordonnance faisait sécher mon linge en l'accrochant à ce char. Mais ceci n'a rien à voir.

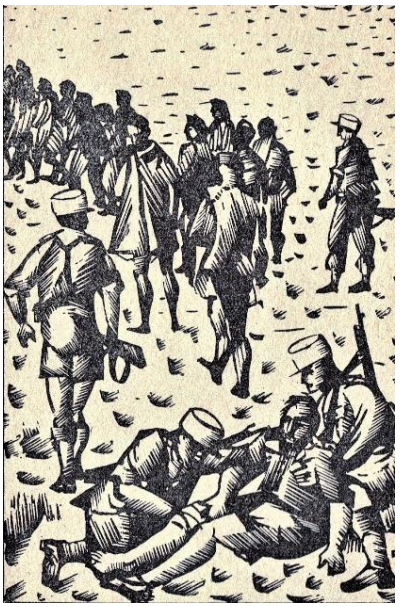
Mercredi 27 mai 1942. Quelques coups de canon au loin.
Vers 4h la Section Théodore ouvre le feu sur le nord-ouest ; vers 7h30 la section Ravix ouvre le feu vers le sud-ouest.
Le ravitaillement arrive puis repart avec le brigadier Alitouche et le chauffeur Sadoc. On n'a plus eu de nouvelles d'eux ; nous pourrons les porter prisonniers.
Aux environs de 9h des chars, de l'infanterie portée et quelques blindés[18] sont en vue à l'Est de Bir-Hakeim.
Le commandant envoie aux batteries l'ordre de tirer antichar. Nous sortons les pièces des circulaires. Huygens *(Huguen)* et Gorlin homologuent un char chacun, Bouchard à un coup au but par ricochet. Les chars sont arrêtés finalement après 1h 1/2 de feu.
Après-midi calme ; 1/2 quart de rhum par homme.
Journal de marche de la 3e Batterie du 1er R.A.


Nguyen Phan Tam, Aristide Bouchard et Jean Jegou




Artilleurs et coloniaux à la manœuvre (F. Broche)

[18] Soixante-dix chars de type M13/40 du 132e régiment de chars, le 8e régiment de Bersaglieri (tirailleurs) et le 132e régiment d'artillerie

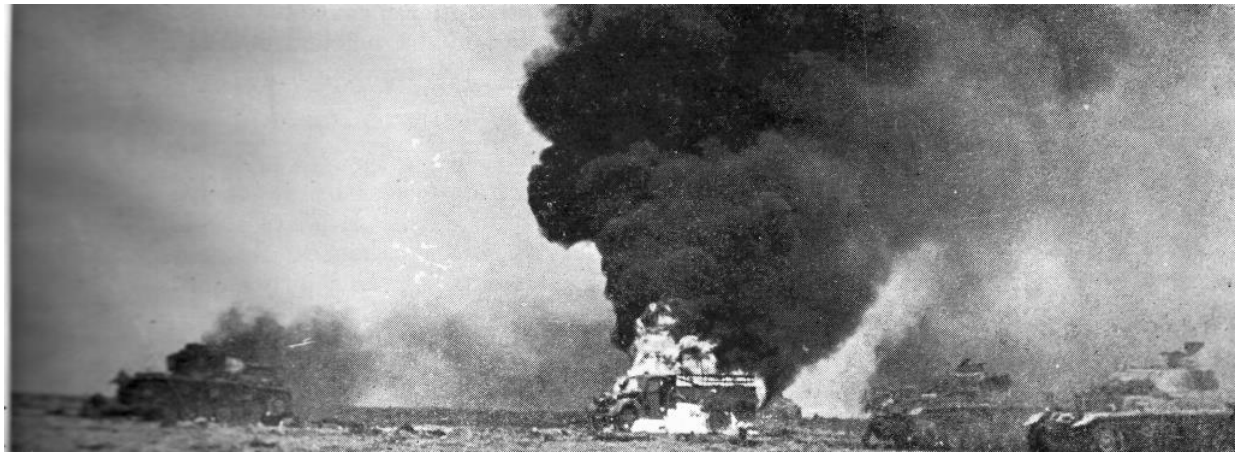


Maréchal des Logis Michel Gorlin, 1er Régiment d'Artillerie. C'étaient les Allemands que nous attendions, en fait, c'était la division italienne *Ariete* qui nous accrochait.
Nous avions sorti les pièces d'artillerie de leur alvéole et nos 75 qui dataient de la guerre de 14-18, tout juste améliorés par des roues caoutchoutées, commençaient à tirer. C'était la première fois de ma vie d'artilleur que j'entendis l'ordre « *Feu à volonté* ». Il était évident que les Italiens avaient pensé enlever la position dans la foulée et c'est ce qui donnait à leur avance ce côté d'attaque folle.
Nous visions directement dans l'axe du tube. C'était un tintamarre hallucinant.
J'eus presque tout de suite un coup au but. Et pendant une heure 30 le tir fut incessant. Pour ma seule batterie, 700 coups furent tirés.
Soudain les Italiens commencèrent à se replier.
Nous les vîmes arriver dans nos lignes déconcertés, abattus ; leur surprise était d'avoir été capturés par des Français. *« Comment se fait-il qu'il y en avait encore en guerre ? »*, demandaient-ils.



Jacques Bourdis et Maurice Malhomme

Capitaine Paul Morlon, 1er Régiment d'Artillerie. A peine arrivé à l'Observatoire, n'ayant pas encore branché le téléphone, les chars de la division *Ariete* sont en pleine attaque au point d'appui Morel. Les ordres de tir partent vite, d'abord par radio, puis par téléphone qui est plus pratique. Le spectacle vaut le coup : balles et boulets passent par-dessus nos casques, l'abri est suffisamment profond pour que je puisse observer à la binoculaire, le Maréchal-des-Logis chef observateur Ordronneau ayant la binoculaire à main.
Les coups de 75 mm du régiment et de l'infanterie portent. Les mines font sauter pas mal de chars. Quelques-uns d'entre eux pénètrent dans le point d'appui. Ils sont arrêtés par des tirs rapprochés de nos armes. Les chars rescapés font bientôt demi-tour et s'en vont au loin.
Peu après la fin de l'attaque, le général Koenig donne l'ordre au Génie d'incendier les 33 chars immobilisés devant nous, pour mettre définitivement hors de combat.



Aspirant Jean-Mathieu Boris, 1er Régiment d'Artillerie. Alors que, chargé des transmissions, je suis au P.C. du 2e groupe, un trou dans le sable surmonté de la bâche d'un camion sur ses arceaux métalliques, on m'amène l'officier qui commandait l'attaque italienne ; c'est le lieutenant- colonel Pasquale Prestissimone, commandant du 132e régiment de chars ; il a été fait prisonnier après être sorti indemne de trois chars détruits sous lui. Je remarque immédiatement qu'il porte les barrettes de la Légion d'honneur et de la croix de guerre 14-18.

« Je suis un officier de l'armée royale, j'ai combattu avec la France en 1917, ma femme est française et quand j'ai su de j'allais combattre des Français, j'ai eu le cœur brisé mais je ne pouvais pas me dérober et je n'ai pas cherché à éviter la mort ». Le colonel restera avec nous quelques jours avant d'être évacué vers l'Egypte à l'occasion de la rupture temporaire de l'encerclement.

Pendant ce temps, nous aurons eu, enfin, au P.C. du groupe un quatrième pour le bridge.



Jean-Mathieu Boris

Témoignages extraits de Tamari'i Volontaires (Jean- Christophe Teva Shigetomi)

Caporal Jean Roy Bambridge : les chars se ruent sur nos positions. J'attends en pointant ma mitrailleuse tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre. Il y en a, au moins une centaine, et je ne sais pas sur lequel je vais concentrer mon tir. Je crois bien qu'avec ma vieille *Hotchkiss*, ce sera peine perdue. Mais je me dis également que je ne vais pas me laisser trouer la peau sans réagir et tenter quelque chose. Et voici, que nous ouvrons le feu. Qu'est-ce que je vide comme chargeurs ! Je ne sens vraiment pas la peur car ça pétarade de tous bords. On est pour ainsi dire excités. Les blindés italiens chargent sans aucun appui et tentent de traverser le marais de mines.

Sergent John Martin : Avec la 1re compagnie et la section calédonienne de Bellec, nous étions positionnés du côté de la chicane tenue par le bataillon. C'est la section lourde de la 2e compagnie avec les 75 de Walter Grand qui a accueilli le choc des blindés italiens.

Adjudant Edouard Magnier : Après deux heures de combat, trente-trois chars sont en bouillie ainsi qu'une dizaine de camions. L'ennemi laisse environ quarante morts que nous enterrons. Parmi les prisonniers, il y avait un colonel et quatre lieutenants. Le nombre de prisonniers, ceux faits pendant l'assaut, puis lors de nos patrouilles d'attaque de voitures isolées se montera à une centaine environ. Ces prisonniers étaient assez mal habillés et leurs véhicules de vieux modèles.



Walter Grand - Présidence P.F.



Sergent-chef Jean Tranape. *Calédoniens à l'entrainement à Bir Hakeim : groupe Tranape sur sa position de combat avec Eugène Millot, Narcisse Ragué, Charles Devaux, Alex Winchester, René Letocart, Eugène Millot au fusil anti-tank.Avril 1942.*

J'ai pris cette photo au cours d'un exercice avec ma section. Au moment de l'attaque, nous étions à nos postes à peu près comme sur la photo. Notre secteur était relativement calme car nous n'étions pas directement attaqués par les Italiens. Les efforts de ces derniers se sont portés sur les Tahitiens qui étaient à 300 ou 400 mètres sur notre gauche. Nous étions aux premières loges. Nous avions pour instructions de ne pas tirer afin de ne pas dévoiler notre position par la poussière qui aurait été générée par nos tirs. Nous devions tirer qu'à la dernière minute. Nous avons assisté à toute l'attaque : ils y avaient 80 tanks. Une trentaine furent détruits par l'artillerie et par les champs de mine où ils sautaient.



Gaston Rabot à droite
André Mornaghini au centre
Louis Lemaitre à gauche
Col. Louis Georges Viale

***Caporal Gaston Rabot, Bataillon du Pacifique*. Mercredi 27 mai,** 384e jour. 19 heures 30. Je reprends la plume avant qu'il fasse nuit car, ce soir, je ne sais si je pourrai le faire, vu qu'à l'horizon, ce n'est qu'une ligne de véhicules ennemis. Vers les 4 heures, Dremon est venu au camion et nous a donné des nouvelles à peu près officielles : 34 chars sur 44 ont été détruits, 108 prisonniers italiens et allemands, et, pour le moment, la bataille se déroule à notre avantage.



Marcel Dremon
Col. M.A.Tavernier

Vers les 4 heures, j'ai pu voir trois avions anglais piquer sur les voitures ennemies, puis laisser tomber leurs bombes. Un, principalement, s'est distingué en piquant à travers les tirs de leur D.C.A. Mornaghini a fait une sortie avec son *Brenn* puis a pu faire prisonniers trois Allemands qui détenaient trois Anglais.
Ces trois derniers ont été heureux d'être délivrés ; par contre, les Allemands ont fait une triste mine en voyant des Français.



Prisonniers Italiens et Allemands

Caporal-chef Roger Ludeau, Bataillon du Pacifique. A 14h se déclenche la seconde attaque avec autant de violence que la précédente ; l'infanterie malgré nos tirs de barrage a pu s'approcher et c'est sous une avalanche de mortiers et de mitrailleuses de 20 que nous devons cette fois tenir tête aux attaques de chars ; leurs canons de 50 extrêmement précis tirent sur tout ce qui bouge ou ne leur revient pas. Il n'y a pas de jaloux, tout le monde est servi ; pour une rafale ou pour un obus qu'on tire, s'écrasent aussitôt quatre par quatre tout autour de nous des volées de 77 ou de 88 ; on a dans la bouche le goût âcre du fulminate ; l'horizon est gris de la fumée des dépôts qui sautent et des véhicules en feu. La terre tremble à des kilomètres. Il fait une chaleur torride mais on n'a même plus le temps de crever de soif.



A 18 heures la seconde attaque est enfin stoppée avec dix chars démolis en plus, ce qui fait trente-sept pour la journée, l'ennemi doit faire une sale g… et nous, on n'en fait pas une plus jolie pour ça ; maintenant, on sait ce qu'est la guerre, la « vraie ».
On profite d'une accalmie pour réparer les dégâts, nettoyer les armes et déguster une boite avec un paquet de biscuits et peu d'eau… quand il en reste.



André Thoreau
Ordre de la Libération

Lieutenant André Thoreau, Q.G. 50. 27 mai, au matin. Une lourde angoisse a envahi les échelons de la 1ère Brigade, installés à Bir Bu Maafès, large vallée quelque part entre Bir- Hakeim et Tobrouk. Il y a là quelque 200 camions appartenant à toutes les unités dont un atelier lourd. Pas une arme lourde pour les défendre. La veille Bir-Hakeim demanda l'envoi des deux 75 pour les échanger contre deux anti- chars. Les 75 sont partis, les anti-chars ne viendront pas.
On sent la bataille. Le téléphone avec Bir-Hakeim est coupé. Un officier britannique est envoyé en liaison au 30e C.A. britannique. On sent cette bataille du désert où l'ennemi peut venir de partout.
Quelle est la mission d'un échelon ? A la fois sauver les camions et rester aussi près que possible des unités au combat. (…) Une liaison arrive enfin des Britanniques. Nous allons à une quarantaine de kilomètres à l'est de Bir Bu Maafès. Et Bir-Hakeim ? Que se passe-t-il ? A-t-on besoin de nous ?
Enfin, nous recevons le télégramme suivant *« Poil du cul vigoureux jusqu'au trognon ».*
Bir-Hakeim a repoussé l'attaque, l'échelon est en ordre. Tout va bien, le 27 mai.
Et, on a su plus tard que les Allemands se sont donné un mal de chien pour trouver le code du télégramme... C'était notre code, à nous.

A la Légion…



Jaime Turrel y Turrull
Ordre de la Libération

A moins de cinquante mètres, les pièces antichars de première ligne ouvrent le feu sur ces 50 chars qui avancent à toute allure sur quatre cents mètres de front. Coup sur coup, le sergent-chef Turrell en détruit au moins six. ***(Ordre de la Libération)***



Gustavo Camerini
Ordre de la Libération

Lieutenant Gustavo Camerini dit Clarence, 13 DBLE. La chose qui nous amusa beaucoup fut de voir ces chars ; c'était, plutôt que des chars, des charrettes... des charrettes blindées avec un tout petit canon.
Je ne sais pas ce qu'ils entendaient faire avec, mais ce qui me parut le plus impressionnant, c'est que ces petites machines-là avaient enlevé des positions tenues par des unités britanniques ou par des unités indiennes qui s'étaient rendues.
Et c'était très ennuyeux car, le soir, nous vîmes arriver des dizaines et des dizaines d'Hindous désarmés qui couraient dans le désert. Les Allemands n'en avaient pas voulu comme prisonniers et ils nous les envoyaient avec la certitude qu'en les recevant nous aurions très rapidement épuisé réserves d'eau et de vivres. Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus.
Ainsi commença donc la bataille qui porte le nom de la bataille de Bir Hakeim.

Sergent Pierre Boldron, 13 DBLE. Je ne vais pas raconter le combat lui-même, que d'autres feront beaucoup mieux que moi, mais une petite anecdote qui se situe après ce premier engagement au cours duquel le groupe a fait un certain nombre de prisonniers sans subir de pertes. Bien entendu, dès que l'ennemi a fui en déroute, nous fouillons les chars pour récupérer tout ce qui est intéressant, et par-dessus tout les jerrycans d'eau, d'autant plus que cette eau est très bonne, venant de la région de Méchili et dans un véhicule, je trouve un bidon de deux litres que je m'empresse de passer en bandoulière.

Cette récupération se termine quand arrivent le Général Koenig avec plusieurs officiers dont notre chef de bataillon, le Commandant Babonneau, et pendant que nous recevons les félicitations de celui-ci, je débouche le bidon italien, ce bidon que les anciens connaissent bien, plat d'un côté, bombé de l'autre et recouvert de tissu verdâtre. J'avale une gorgée que je recrache illico sous l'effet de la surprise.

C'était de l'anisette !



René Babonneau

Le Commandant Babonneau me lance : « *Combien en veux-tu, je l'achète ».*
Les regards des copains sont tous braqués sur moi : *« Excusez-moi, mon Commandant, mais si je vous le vends, je serai mis en quarantaine ».*
Ah quel beau cadeau ce jour-là ! De l'anisette en plein désert ! Et, en plus, le Général nous a envoyé dans l'après-midi un peu de whisky et de la bière pour nous marquer son contentement.
Voilà un petit souvenir personnel que cinquante ans après je revis avec émotion en écrivant ces quelques lignes.



Jacques Bourdis
Ordre de la Libération

Lieutenant Jacques Bourdis, 13 DBLE. Pour mieux savourer la victoire, je me rendis auprès des camarades de la face sud-est sur laquelle l'attaque d'Ariete avait porté.
Je les trouvai en pleine euphorie, Pernet, Camerini, Germain, Mantel, Ferrières et Favre.
Je demandai à Ferrières qui commandait une section de 75 antichars s'il avait eu peur. Il n'en avait pas eu le temps, me répondit-il. Favre, qui avait des voltigeurs, m'affirma qu'il n'avait rien d'autre à faire, de toute la matinée, qu'à compter les coups ; la bataille concernait les antichars, et ses légionnaires, assis sur les parapets, s'étaient bornés à encourager du geste et de la parole les pointeurs au 75.



Jacques Pernet
Ordre de la Libération

L'attaque italienne était un fiasco complet. Je décidai de dîner sur les lieux de la bataille et passai avec quelques camarades dans le trou de Mantel, une des meilleures soirées de la guerre.
Comme l'habitude en avait été prise en Libye, on brancha la radio sur Sofia pour écouter *Lili Marlene*, qui nous parut une bien douce dérision.
Nous tâchâmes aussi d'accrocher la B.B.C, mais Maurice Schumann se borna à dire que l'offensive de Rommel était déclenchée en Libye et qu'il nous faisait confiance.
Une petite gerbe des fleurs de sa rhétorique, pour flatter comme il se doit la vanité du guerrier, nous eut, ce soir-là, comblés. Mais il n'avait pas reçu notre communiqué et les « hoche-queues »[19] de la 13ème Demi-Brigade allaient se coucher, modestement certains d'avoir sinon fini…la guerre, tout au moins fait avancer la victoire d'un bon pas.



Claude Mantel
Ordre de la Libération

Lorenzo Semple III (ambulancier), American Field Service. Lorsque le bombardement commença, je me trouvais coincé en compagnie de Kulak de l'autre côté du camp. Nous fûmes obligés de nous abriter dans une tranchée une dizaine de minutes., avant de nous lancer dans une course effrénée vers notre propre secteur… Le combat qui s'ensuivit, bien que bref, fut extrêmement violent. Il le fut tout particulièrement pour nous deux : notre tente et nos trous individuels étaient situés à l'extrémité des limites du camp, tant et si bien que non seulement les obus ennemis, mais également ceux de notre propre artillerie, se croisaient en sifflant au-dessus de nous. Cependant, ce combat allait s'évérer décisif malgré sa brièveté….
C'est alors que nous entrâmes vraiment en action. Nous nous précipitâmes comme un seul homme vers les tranchées et la tente du G.S.D. Des camions nous amenaient les blessés des équipages de chars.
Les blessures subies dans un blindé ne sont pas très belles à voir ! Plutôt bizarrement, il n'y avait qu'un seul français de touché, qui plus est, très légèrement. Les blessés italiens eux, étaient par contre, nombreux.

[19] C'est ainsi que le commandant Babonneau appelait les aspirants *(Fondation de la France Libre)*



Une salle d'opération - Français libres.net

Pendant près de deux heures, nous les transportâmes de leur point de déchargement vers la salle d'opération. Nos trois médecins travaillaient sans relâche pour soigner le flux des arrivants.
A l'heure du déjeuner (nous avions du mal à y croire), tout était fini et calme…si ce n'est que nous étions encerclés.

28 mai

Nuit et journée assez calmes. Quelques avions nous bombent. Notre D.C.A est très active.
22 heures – Grosse bataille au nord de Bir Hacheim. Combat de chars à en juger le roulement ininterrompu du canon. Je prends le quart jusqu'à minuit. Pleine lune. Incendies au loin, Bourdonnements d'avions. Eclairs de canons. Les « *halte-là* » des sentinelles et les reflets de la lune sur la baïonnette.
Une mitrailleuse se réveille et se tait aussitôt. Un chien aboie. J'ai sommeil.
Capitaine Paul Guenon, Santé - Bataillon de Marche n° 2

***Sous-Lieutenant Benjamin Favreau, Bataillon du Pacifique*.** Vu du ciel, dans l'uniformité du désert et le voile permanent de poussière, rien ne devait ressembler autant à une position allemande qu'une position française ou anglaise : il était inévitable qu'il y eût des méprises. Dans l'une d'elles[20] ? je perdis mon pauvre Nicolas…
Chez Asmus, il y avait un blessé qu'on entourait déjà ; à côté mon sergent-chef gisait sur le bord de son trou, scalpé jusqu'à la moelle.
Pendant, un certain temps, les Tahitiens délaissèrent la guitare ce qui était, chez eux, avouer un chagrin sincère. Car ces farouches guerriers, qui s'étaient levés aux antipodes pour refouler les hardes prussiennes dans leurs antres, étaient venus armés de guitare et de paréos, et se préparaient aux grands affrontements à force de chants et de danses.



Victor Gazengel - Geneanet

Jeudi 28 mai, 385e jour 8 heures du soir. Je reprends mon journal. Je viens de passer un sale quart d'heure. Environ 25 avions ont laissé tomber des bombes, puis nous ont mitraillés. Heureusement que, ce matin, nous avions fortifié le trou. Nous étions six dans ce trou : Blanchet, Kabar, Lemaitre, Gazengel, Réveillon et moi. Nous étions heureux de voir tous ces appareils, persuadés que c'étaient des Anglais, mais drôle de mine en entendant tomber les bombes. Nous sommes tous d'avis que ce sont des avions anglais.

[20] La Royal Air Force, qui croit que la position de Bir Hakeim est investie par Rommel, bombarde la position, visant les carcasses de chars italiens. neuf bombardiers Boston survolant le camp retranché à mille cinq cents mètres d'altitude lâchent une quinzaine de bombes sur les positions du BP1, lui causant deux tués et deux blessés. Le capitaine de Lamaze fit alors incendier les épaves pour diminuer le risque de méprises.

D’ailleurs notre D.C.A. n’a tiré que lorsque les bombes sont tombées, puis certainement que tous ces avions n’ont pas laissé tomber toute leur charge.

Malheureusement, à l’heure qu’il est, il y a deux morts : le sergent-chef Nicolas et un Tahitien (soldat tahitien de 2e classe Siméon Maratai).

L’un des deux a eu la tête coupée par une bombe ; plusieurs blessés, dont le sergent Asmus, bien touché. Pendant que j’écris ces lignes, plusieurs fusées sont tirées à l’horizon derrière nous. Le son du canon n’arrête pas une seconde. Je crois que cela doit barder dans ce secteur.

Avant la soupe, je parlais des prisonniers quand j’ai vu ces hommes. Cela m’a fait mal. J’avais pitié pour ces types-là. Ces trois Allemands avaient l’air malheureux ; par contre, d’après les copains, les prisonniers italiens sont plutôt contents d’être prisonniers. Ils en ont marre de la guerre. J’arrête pour ce soir, je vais faire une belote au son du canon.

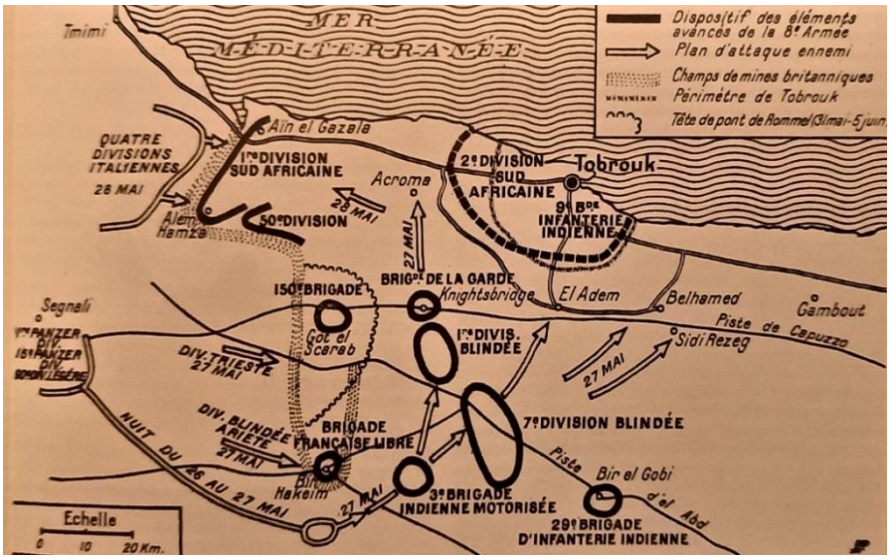
Caporal Gaston Rabot, Bataillon du Pacifique



Prisonniers

Message porté du général Koenig : ***« Le général commandant le 30e corps d’Armée dont dépend Bir Hacheim, adresse ses félicitations à la 1ère brigade pour son magnifique succès, sa résistance opiniâtre, son action offensive et ses patrouilles ».***

29 et 30 mai : la bataille de Knightsbridge



Revue de la Fondation de la France Libre



Au matin de ce jour un étroit passage a pu être ouvert dans les champs de mines et les *panzers* établissent le contact avec la Division *Pavia*, à l'ouest des marais.

Rommel écrit dans son journal, au sujet de ces journées :

« Nous étions vraiment dans une situation désespérée, adossés à un champ de mines, sans vivres, sans eau, sans munitions, avec très peu de carburant, sans passage à travers les mines pour nos convois ; Bir-Hakeim résistait toujours et nous empêchait de recevoir du ravitaillement du sud. De plus, nous subissions d'incessantes attaques aériennes ».

Rommel décide donc de réduire à néant l'héroïque 150e Brigade anglaise commandée par le général Haydon et qui est la clé de tout le champ de mines central.


Jacques Roumeguère - archives familiales

Aspirant Jacques Roumeguère, 1er Régiment d'Artillerie. Alors là il s'est passé un truc qui est très très britannique. Au bout de quatre jours, tout le corps blindé de Rommel se trouvait donc coincé entre Bir Hakeim et Tobrouk, adossé au champ de mines avec les Anglais devant. Et les Anglais s'aperçoivent que les chars allemands n'ont plus d'essence, plus assez de carburant pour manœuvrer… Alors les Anglais se disent *: « formidable, alors là vraiment, ça va être l'hallali, on va matraquer l'Afrika Korps* ».

Ils ont pris 24 heures pour le faire… pour rédiger un plan de bataille entièrement axé sur des cartes, sur les chars qui étaient pointés on savait où, mais des chars qui ne pouvaient manœuvrer...

Pendant ces 24 heures, les pionniers allemands ont percé les mines de chaque côté et dans la nuit qui a précédé la brillante attaque britannique, le gazoil est passé, les chars ont été approvisionnés, leurs chars sont arrivés comme ça, sans précautions ni rien du tout, la brigade entière a été massacrée. Et les Anglais se sont trouvés avec leurs éléments de choc complètement détruits, plusieurs brigades, notamment la brigade indienne, faits prisonniers.

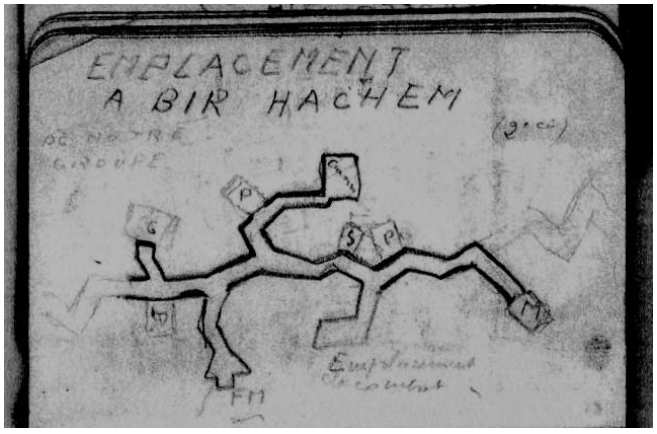
Rommel était intact. Ils ont donc commencé à reculer et ils nous ont dit :*« il faut que vous teniez ».* Ils ne nous ont pas donné de limites : « *Il faut que vous teniez au maximum »*. C'est un peu là l'histoire…

Caporal-chef Roger Ludeau, Bataillon du Pacifique. **29 mai**. Il y a au nord-est de Bir Hakeim, vers El Adem, Gazala, une formidable bataille de chars, la terre en tremble jusqu'ici, pourtant, nous sommes peut-être à 20 kilomètres. Tout l'horizon est noir de fumée, la nuit venue, le ciel est rougeoyant des immenses flammes des dépôts en feu et des éclatements d'explosifs à grande puissance. C'est un vacarme effroyable, près de mille blindés sont aux prises (nous apprendrons plus tard que le corps de bataille anglais, avec 400 de ses meilleurs chars, a été anéanti à Acroma).
Si on peut tenir encore demain, les FFL auront tenu promesse aux alliés : garder « à tout prix » Bir Hakeim, au moins quatre jours. L'armée française renaissante n'a pas le droit de flancher. Cette promesse, nous y tenons plus qu'à nos vies. L'ennemi ne se trompe pas en voulant nous anéantir.



29 mai : blindés anglais et allemands s'affrontent au nord dans le secteur de Knightsbridge.
Les 15e et 21e panzers divisions, la 90e division légère de l'Afrika Korps et deux divisions du 20e corps d'armée italien, la blindée Ariete et la motorisée Trieste, infligent des pertes aux unités blindées britanniques de la 150e brigade qui, surprise, ne peut que résister que de façon désordonnée aux germano-Italiens.
La 3e brigade indienne est anéantie et deux brigades britanniques, la 4e blindée et la 7e motorisée bousculées, doivent se replier sur Bir-el-Gobi et El-Adem, laissant Bir Hakeim isolé.

Nous voyons toujours les convois ennemis aller vers l'Est. Le BP1 et le BM2 envoient quelques patrouilles en avant de leurs lignes pour attaquer les voitures isolées. Ils raflent quelques véhicules et une citerne de 1 000 l. d'eau.
Quelques véhicules sont encore pris à la porte est, plus de cinquante prisonniers.
Le colonel Amilakvari part avec le détachement de Lamaze (deux sections de *Brenn* du 3e bataillon, deux 75 AT de la CL3 et une batterie d'artillerie). Il se porte 5 km au nord. Mission : prendre à partie les éléments ennemis franchissant les mines (le groupement ennemi sept chars, cinq en fuite).
10h00 – Violemment bombardé par l'artillerie lourde et attaqué par des chars, il se replie.
On entend de violents combats dans le nord. Touché cinq jours d'eau à raison de 2 l. par homme et par jour. Dans la nuit Messmer, avec un détachement, fait des tirs de harcèlement. Toutes les deux heures avec la batterie Quirot, il tire sur les passages et les champs de mines pour gêner le passage.
Capitaine Bernard Saint Hillier, 13 DBLE



Le petit carnet de Pierre Heitzmann (B.I.M.)

Que s'est-il donc passé pour arriver à un tel dénouement ? Tout simplement le commandement britannique a surestimé ses forces et sous-estimé celles de l'adversaire et la capacité du chef qui les commandait. Aucun des points d'appui n'a cédé sous le premier choc, mise à part la brigade hindoue mais, dans la bataille des blindés, les Britanniques ont été victimes de l'habileté et de la ruse de Rommel.

Ayant un jour tendu un piège à une grosse unité de chars anglais, Rommel avait simulé une retraite au cours de la bataille et les chars anglais se ruèrent aux trousses des chars allemands et s'enfoncèrent, comme un bouchon, dans un goulot formé par les terribles canons de 88 mm allemands qui avaient été enterrés et qui firent un véritable massacre. Les Anglais y perdirent 230 chars sur les 300 qui étaient engagés dans ce combat.
Sergent-chef Albert Pivette, Bataillon d'Infanterie de Marine

La 3e brigade indienne motorisée rescapée

Sergent-Chef Joseph Molina, 13 DBLE. Le Légionnaire qui était de garde à l'une des entrées dans le champ de mines – il n'y avait que le désert autour de lui - voit tout d'un coup un gars qui se lève avec un drapeau blanc, c'était un Indien.
On fait venir un interprète et il explique que sa Brigade a été complètement détruite par les Allemands, qu'ils ont été faits prisonniers.
Alors l'Hindou dit *« J'ai des camarades par-là » ; « Ah bon, où est ce qu'ils sont ? ».*
L'Hindou siffle et tout d'un coup, et hop, on voit 300 hommes sortis du néant qui se lèvent dans le désert !
Un œil de Légionnaire, ça connait le désert, mais il n'avait rien vu ! On les a reçus, hébergés, ces gars n'avaient pas mangé ni bu depuis…



Soudain, un groupe d'une dizaine environ, apparaît devant nous à courte distance, sortant d'un petit ravin qui les masquait, et portant, étendue vers nous, une grande toile blanche.
« C'est des Allemands qui viennent se rendre », s'écrie le chargeur, courant vers le chef. *« Ça se pourrait bien »,* dit-il en regardant avec plus d'attention vers le groupe qui avance toujours. *« Ce sont peut-être des types qui se sont perdus et ayant faim et soif, préfèrent être faits prisonniers que de crever dans le désert* », je suggère.
Les groupes avancent toujours dans toutes les directions, et, du côté droit, sont déjà assez près des premiers postes avancés. Nous voyons même un groupe de quatre aller à leur rencontre. Le groupe devant nous, est à sept ou huit cents mètres, et nous ne pouvons pas encore apprécier les détails de leurs vêtements.
« Donc, si ce sont des troupes ennemies qui se rendent, voilà qu'est finie l'offensive de Rommel ? » me dit le pourvoyeur.
« Je ne sais pas, mais ça m'étonnerait qu'il en soit ainsi... je ne peux pas croire que ces soldats soient ennemis et qu'ils viennent se rendre.
« Alors ! Une attaque ?
« Non parce qu'ils sont trop près, et ne paraissent pas porteurs d'armes », lui répond le chef.
Nous pouvons enfin les identifier. Le groupe qui avance vers nous est arrivé au deuxième champ de mines. Ils sont habillés en short et coiffés du bonnet anglais...
« Mais... qu'est que ce que c'est ça ? s'exclame le chef. *Des Anglais ? » « Oui, et d'où est-ce qu'ils sortent ?*
Ça, c'est qu'ils se sont évadés, certainement. Nous sortons de la tranchée, et sur les parapets, nous leur faisons signe de venir. Les hommes de la 5e Cie sont aussi en dehors de leurs tranchées. Nous nous avançons à leur rencontre. Quand nous sommes près d'eux, nous nous apercevons qu'ils sont Hindous.
Leurs visages sont horribles. On dirait des cadavres vivants. Leurs lèvres sont pâles, horriblement pâles et sèches, et les yeux brillants et sortis de leurs orbites, sont angoissants à regarder. Eux sont six, dont un sergent, et sa maigreur est extrême.
Nous les conduisons à notre position, et les faisons asseoir. On leur donne du thé encore chaud. Eux, le boivent avidement, avec un empressement avare.
L'un d'eux, le plus maigre ne boit pas le quart que je lui ai donné. Je lui fais signe de le boire, avec le geste, car je ne parle pas un triste mot d'anglais.
Lui, me regarde avec ses yeux, et prend son bonnet et le porte à la bouche. Je crois qu'il a faim, et lui apporte une boite de *corned-beef*. Lui, l'éloigne de la main et continue à mâcher son bonnet.
Soudain, il bascule sur la tranchée, les yeux grands ouverts. Nous nous précipitons pour le secourir, et on le transporte dans l'abri de Jumbo, on le couche sur les couvertures, et on lui passe un peu d'eau fraiche sur le visage.
Le Sergent hindou nous fait comprendre qu'ils ont passé trois jours sans manger ni boire, et que son camarade a très soif. L'autre commence à remuer au contact de l'eau fraiche et, se levant, nous prend le bidon des mains, le porte avec fièvre a ses lèvres et boit gloutonnement, presque en entier, le bidon d'un litre. Quand il a fini de boire, il nous regarde avec gratitude et se laisse retomber sur son lit.
Il est plus calme maintenant. Le sergent et ses hommes nous remercient avec effusion, et les hommes veulent même nous baiser les mains.

Notre Général est préoccupé par la diminution des réserves en munitions d'artillerie : deux unités de feu ont été consommées sur les six stockées avant l'action, les vivres et l'eau vont manquer, le problème se complique, aux deux cents prisonniers qu'il faut nourrir, viennent s'ajouter six cent vingt hindous de la 3ème Brigade, les Italiens qui les gardaient prisonniers les ont abandonnés avant de se replier. Depuis deux jours ils n'ont ni bu, ni mangé et leurs convictions religieuses leur interdit le *corned-beef.* Le Capitaine Cance leur offre beaucoup d'eau, mais cela ne leur suffit pas. Ils s'égaient dans le camp raflant tout, y compris dans le camion P.C. du Général, et boivent l'eau des radiateurs des véhicules. Ce sont des Pendjabis, les Allemands leur ont coupé barbe et chignon qu'ils portent longs, ce qui les rend honteux mais leur laisse de l'appétit. ***Association Bir Hakeim***



Ils se sont mis à l'abri sous nos voitures et ils sont repartis avec les derniers camions de ravitaillement quelques jours avant la sortie.
Le jour de la sortie, on a dit *« Bon, vous mettez les véhicules en état pour partir et vous détruisez les autres ».*
On s'est aperçu à ce moment-là que tous les radiateurs étaient vides ! Installés sous les voitures, ils avaient soif et ils avaient ouvert et vidé tous les radiateurs !
Alors c'était un drame parce qu'on avait plus d'eau…
Aspirant Jacques Roumeguère, 1er Régiment d'Artillerie

31 mai

Sous-Lieutenant Benjamin Favreau, Bataillon du Pacifique. Koenig nous fit appeler et nous chargea d'une reconnaissance rapide sur le champ de bataille que les Hindous disaient abandonné… l'endroit se situait à une dizaine de kilomètres.
On partit donc le 30 mai avec notre camion habituel, quelques *Brenn carriers…* sous la protection de nos artilleurs jusqu'à la limite de portée de leurs canons, sous celle de la chance ensuite. La patrouille s'enfonça dans la plaine que le fort de Bir Hakeim surveillait au nord, jusqu'à la rencontre de la piste dont le passage de l'*Afrika Korps* avait fait un boulevard, et que nous suivîmes à gauche, hors de vue de Bir Hakeim.

Dès le bord du premier côteau nous attendait un bien affreux spectacle : sur moins d'un kilomètre carré gisaient çà et là des chars, des camions en tous genres, des canons et tous ces débris, armes, et équipements qui jonchent toujours les champs de bataille. Au milieu des épaves : des cadavres presque nus dont on ne pouvait déterminer le camp du premier coup d'œil… nous avançâmes au milieu du carnage afin de vérifier d'abord que, parmi les chars immobilisés, aucun ne pouvait se mettre à cracher tout à coup la mitraille. C'étaient des Italiens : quelques-uns avaient flambé et il n'y avait plus à s'en préoccuper, mais plusieurs au contraire semblaient intacts ou bien portaient un trou rond par lequel était entré l'obus qui les avait éliminés : on entreprit d'y mettre le feu afin d'empêcher leur éventuelle récupération.

Le centre de la bataille était une batterie antichar de quatre *two pounders*, pas plus gros que nos 25 ; les servants vêtus seulement d'un short et d'un turban avaient roulé au milieu des canons…
Ces malheureux Hindous, auxquels les canons servaient d'étendard selon la tradition britannique, s'étaient fait massacrer sur leur pièce, comme le major écossais et les siens un peu plus tôt.

A l'écart, il y avait une Voiture Légère à laquelle manquait une roue, à côté d'une petite citerne. Des Calédoniens la visitèrent : à l'intérieur, un Allemand était tapi à côté d'un poste émetteur ! Ce chafouin devait guider les convois de ravitaillement qui contournaient Bir Hakeim, et bien entendu, signaler tout ce qu'il voyait, de sorte que des avions ou une patrouille blindée étaient peut-être en route pour nous couper la retraite.

On le ramena avec sa citerne, et tout se passa sans autre incident.

Forces Françaises Libres
Force L
Ist Free French Group
Etat-Major 3e Bureau
nº 918/3

Q. G. le 31 mai 1942.

ORDRE D'OPÉRATIONS Nº 10

1. *L'ennemi :* se replie de Rotonda Segnali.
2. *Amis :* La 7e Brigade Motorisée est en cours de mouvement pour se porter à Rotonda Mteifel.
La 4e Brigade blindée doit franchir à 10 heures le champ de mines au Nord de Bir Hacheim.
3. *Mission de la 1re Brigade* : porter le maximum de forces à Rotonda Segnali au plus vite.
4. Un *Bataillon Group* fera mouvement le 1er juin 1942. Départ 7 h. 30.
5. *Mission :* éclairé par les auto-mitrailleuses anglaises, couvert au Nord par la 7e Brigade motorisée anglaise à Rotonda Mteifel,
— s'emparer de Rotonda Segnali,
— au minimum prendre pied au point 65-45 (El Telim).
6. *Composition :* lieutenant-colonel Broché, B.P.1 (Bataillon du Pacifique), une batterie du 1er R.A., une section de D.C.A. (Fusiliers-Marins), un groupe du Génie, un poste Q de la 1re compagnie de Transmissions, deux sanitaires du G.S.D. (Groupe sanitaire divisionnaire).
7. Toutes les autres unités se tiendront prêtes à faire mouvement dès réception des échelons B qui sont en cours d'arrivée.
8. Le commandant Savey est chargé de l'organisation de la position après le départ de l'échelon de combat de la Brigade.

Le général de Brigade Kœnig,
Commandant le *Ist Free French Group.*
Signé : KŒNIG.

Lieutenant Jacques Bourdis, 13 DBLE. Le Général avait envoyé une forte colonne occuper Rotonda Segnali à 30 km à l'Ouest de Bir Hacheim.
C'étaient plutôt les troupes de Rommel qui nous paraissaient en mauvaise posture. Pourtant, je ne tardai pas à comprendre que la situation n'était pas aussi favorable que nous l'escomptions.
J'aperçus au-delà de la branche Est du V une masse impressionnante de véhicules installés en toute quiétude.
J'eus l'ordre de passer la nuit sur place et pour mission de signaler toute pénétration à l'intérieur du V et, cette fois, à partir de sa face Est.
Pendant toute la nuit, j'entendis tourner les moteurs, trépider des marteaux compresseurs, rouler des engins : l'ennemi installait au Nord-est de Bir Hacheim une espèce de base. Nous patrouillâmes prudemment autour d'elle pour en déterminer l'importance et le contour. Je renonçai à un coup de main. Il aurait fallu pour atteindre l'ennemi franchir les barbelés et les mines mais après, il aurait fallu les repasser en sens inverse dans un hourvari, se découvrir et compromettre la mission qui était d'épier le plus longtemps possible cette masse redoutable.



Rang debout : Pierre Iehle à gauche, Amyot d'Inville au centre, le père Lacoin à droite. Assis à gauche : Jacques Bauche

31 mai. Trois hommes étaient penchés sur des cartes lorsque Fichet (*Jacques Bauche*) pénétra dans la pénombre du P.C. Le commandant Amyot d'Inville, son officier en second, le lieutenant de vaisseau Elly (*Jacques Iehle*), et le maître le Goffic attendaient le chef de la première section.

« Fichet, je vous ai convoqué avec Le Goffic car vos deux sections doivent escorter un fort détachement qui se prépare à quitter la position demain matin 1er juin… vous ferez tous vos pleins dans la nuit et vous vous mettrez aux ordres du colonel Broche qui commande l'expédition ».

Enseigne de vaisseau Jacques Bauche, 1er Bataillon de Fusiliers Marins

31 mai. Un convoi de ravitaillement arrive vers 6h00, apportant des munitions de 75 et quelques vivres. Il est escorté par deux escadrons d'automitrailleuses.
Une colonne mobile aux ordres du colonel Amilakvari et comprenant des éléments du 2e BLE et du BP1 sort à 8 heures dans la zone est (Bir el Igela) à la poursuite d'un atelier et de 20 chars en réparation. La colonne ennemie est attaquée vers 10h00 dans de mauvaises conditions (mirage et vent de sable). Une action britannique étant montée vers l'ouest, la colonne rentre à 18 heures après avoir incendié quatre chars en panne et fait quatre prisonniers.
Notre artillerie tire sur une trentaine de véhicules et quatre blindés qui passent au sud de nous, se dirigeant vers l'est. Aucun résultat. Le général de Larminat arrive dans la soirée. Quelques Anglais arrivent du nord
La brigade doit se tenir prête à partir vers l'ouest, nous attendons les échelons B.
Messmer a remplacé Lamaze, il tire sur quelques véhicules au nord-ouest, l'un d'eux brûle ; trois très gros chars puis deux autres venant en renfort le forcent à retraiter le soir. Trois blessés : Zhuboeuf *(Thuboeuf),* Rambaut, Merano (*Merino*).

Capitaine Bernard Saint Hillier, 13 DBLE



De gauche à droite : Vic Brial, Charles Porcheron et Edouard Wright - Françaislibres.net

… une inspection du général de Larminat fut annoncée. Dans la section de l'aspirant Bellec se trouvait un volontaire des îles Wallis et Futuna, appelé Victor Brial, qui avait l'habitude, à laquelle il ne voulut point déroger ce jour-là, de se promener en paréo. Bellec lui ordonna de se mettre en short, comme tout le monde. Il s'attira une réponse pratiquement négative, ainsi formulée : *« Tu me fais chier ! ».* Brial était un costaud, un homme qui avait un certain tonus. Bellec se demanda comment il allait se sortir de cette situation embarrassante. S'il avait été plus fort, il aurait pu se bagarrer, mais ce n'était pas la peine d'y songer, il dit simplement au rebelle : « *Tu viens me voir dans dix minutes ! ».* Et il se retira dignement sous sa tente. Brial arriva. L'aspirant lui dit : *« Assieds-toi »,* et n'ajouta rien, car il ne savait absolument pas quoi dire. Soudain, le colosse se mit à pleurer, à dire qu'il avait fait le con et qu'il promettait de ne plus le faire. Une question était résolue, mais une autre se posait : Brial avait fait preuve, en public, d'une indiscipline caractérisée. Il fallait que la sanction fût publique. Des jours d'arrêt, à Bir Hakim ? Ça ne correspondait à rien. *« Il faut qu'on trouve quelque chose »,* répétait le pauvre Bellec, et le silence de Brial, pour être consterné, n'en était pas plus éloquent. Heureusement, l'aspirant eut une bonne idée : *« Tu ne viendras pas dans les trois prochaines Jock colonnes ! ». (**Le bataillon des guitaristes, François Broche)***

Adjudant Susan Travers, 13 DBLE. L'état d'esprit à Bir-Hakeim est au beau fixe. Sans la menace perpétuelle de voir le barrage de mines du grand V forcé par le gros des unités italiennes de l'ouest, Kœnig montrerait un optimisme réservé. Mais même dans une bataille sans affrontements sévères, il faut veiller à rationner l'eau et les munitions. L'artillerie reçoit l'ordre d'économiser les tirs. Il lui reste neuf cents obus par pièce. Quant à l'eau, elle est réduite à deux litres par jour et par homme. On fait appel à l'échelon B, commandé par Thoreau, de retour à Bir Bu Maafes, après une retraite précipitée, mais ordonnée, devant la poussée de la 90e légère, le 27 mai. Thoreau a réussi à sauver ses trois cents véhicules et une grande partie des réserves de la 1re brigade de la France Libre. Dans la nuit du 29 au 30, il a tenté d'acheminer une colonne de ravitaillement jusqu'à la porte est de la position. Le capitaine Arnault, du 2e bataillon de Légion étrangère, à la tête d'un détachement, l'a attendu en vain au rendez-vous. Des chars allemands ont interdit au convoi de dépasser Bir el-Gobi et l'ont forcé à rebrousser chemin.

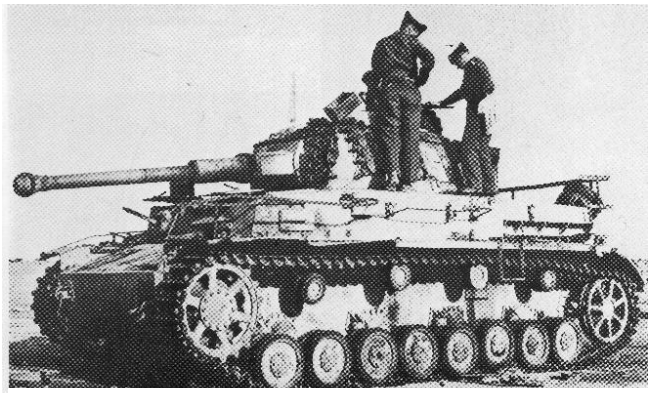
L'expédition sera tentée à nouveau cette nuit, sous la protection d'une escorte d'automitrailleuses britanniques. Thoreau confie la direction du convoi au lieutenant Hochapfel. Arnault va, à nouveau, à sa rencontre. L'attente est longue. Les heures passent. Au loin grondent les canons. Les mitrailleuses scient la nuit par coups rapides, au hasard. Les chars ennemis sont à l'affût. Hochapfel réussit à les éviter. À 6 heures, il se présente devant la porte est. Il est ovationné. On décharge de ses camions six mille obus de 75 et mille deux cents gallons d'eau. En maintenant les rations à deux litres par jour et par homme, Kœnig estime qu'il peut tenir encore huit jours.

Association Bir Hakeim. A la demande du médecin Colonel Reilinger, le Médecin Capitaine Durrbach, chirurgien émérite, arrive en renfort des médecins Capitaines Thibauld *(Thibaux)* et Guillon. Pendant que les camions - qui apportent de quoi reconstituer les réserves à sept jours, sont déchargés - trois colonnes nettoient les alentours, chacune d'elles a sa Batterie d'artillerie : Chavanac, Gufflet, Morlon. Le capitaine Messmer, déjà dans le V, attaque quinze paniers au canon à trois mille mètres. Mais la patience de l'ennemi a des limites, cinq chars chargent à la tombée de la nuit, l'assaut est repoussé, trois Légionnaires sont blessés.



Pol Thibaux et Paul Guillon - Ordre de la Libération

Le B.M.2 fournit un détachement qui sous les ordres du Lieutenant-colonel de Roux agit en liaison avec Messmer à l'Ouest de la branche occidentale du V. Ses coups portent mais il est bientôt assailli par une meute d'avions de chasse allemande. Quelques tirailleurs sont blessés.



Un char allemand détruit

Enfin, dans le Sud, le lieutenant-colonel Amilakvari a reçu mission de détruire une formation de vingt chars et de nombreux camions stationnés dans le Sud Est.
Il dispose des 75 antichars de la Compagnie de Sairigné, et du Peloton d'automitrailleuses du *Royal Dragoons* qui escortait le convoi. Le capitaine Bricogne, adjoint du Commandant du 1er R.A, animateur de toutes les *Jock Columns,* est de la partie. Cinq des chars signalés sont atteints malgré les mauvaises conditions de tir, dues au mirage et au vent de sable, un sixième brûle et explose.

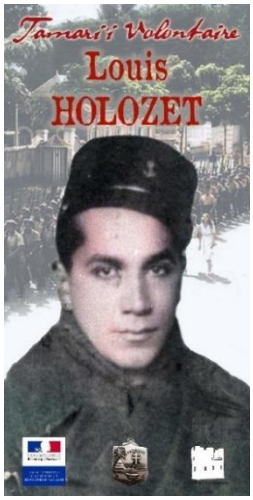
Aspirant Jean-Mathieu Boris, 1er Régiment d'Artillerie. Les 30 et 31 mai, l'ennemi amorce son repli. Devant nos positions, les nombreux chars, automitrailleuses et véhicules carbonisés affirment la valeur de notre résistance victorieuse. Nous avons fait des prisonniers, nos pertes sont légères.

Dès le 31 mai, le commandement allié décide de poursuivre l'ennemi. Nous devons être relevés à Bir Hacheim par des troupes britanniques.
Le 1er juin à l'aube, le bataillon du Pacifique s'engage dans la poursuite vers l'ouest.
Ce jour est aussi marqué par la visite du général de Larminat qui félicite les troupes. Bir Hacheim, pendant cette journée, sert de cible à des bombardiers allemands, des *Dornier* et des *Stuka.* De son côté, le bataillon du Pacifique atteint Rotonda Segnali, mettant en fuite un détachement léger de l'ennemi.



Les généraux Koenig et de Larminat

La brigade attend sa relève et commence à se porter en avant, quand dans la nuit, sur vient un contrordre : *« Demeurer à Bir Hacheim et résister sur place ».* Rommel a repris l'offensive.



Thomas *(Bambridge)* est dans la même section que moi, mais au premier groupe, avec comme chef de groupe, le sergent Bernardino, dont il est l'adjoint. Je suis au 3e groupe, l'adjoint de Holozet.
Depuis le 27 mai nous n'avons pas cessé de nous voir, d'abord parce que je cavale souvent chez lui pour lui demander de l'eau. J'ai toujours plus soif que lui. Et il me donne à boire. Il ne boit presque pas, mais j'ai appris que, parfois, il s'est privé pour me donner de l'eau. Ensuite, quand ça ne cognait pas trop dur, avant le siège, nous passions la plus grande partie de notre temps à jouer aux cartes. J'aime bien jouer avec mon frère parce que, quand je suis fauché, il me donne un coup de main ! Il faut dire que nous n'avons pas grand-chose à dépenser. Nous ne sommes pas dans le cas de ceux qui délèguent une partie de leur solde à leur famille. Alors on jouait au poker à longueur de soirée – et même la nuit. On ne jouait pas gros, c'était juste pour passer le temps. Thomas est comme moi un grand joueur, mais il n'a pas ça dans le sang. Tout de même, il aime bien prendre des risques. ***Caporal Jean Roy Bambridge, Bataillon du Pacifique***



Sergent Philippe Bernardino

1er juin



***Général Erwin Rommel*.** Pendant cette période, j'assumai moi-même, à plusieurs reprises, le commandement des troupes assaillantes. Sur le théâtre d'opérations africain, j'ai rarement vu combat plus acharné.

Les Français disposaient de positions remarquablement aménagées ; ils utilisaient des trous individuels, des blockhaus, des emplacements de mitrailleuses et de canons antichars ; toutes étaient entourées d'une large ceinture de mines.

Les retranchements de cette sorte protègent admirablement contre le bombardement par obus et les attaques aériennes ; un coup au but risque tout au plus de détruire un trou individuel. Aussi, pour infliger des pertes notables à un adversaire disposant de pareilles positions est- il indispensable de ne pas lésiner sur les munitions.

La principale difficulté consistait à ouvrir des brèches dans les champs de mines sous le feu des troupes françaises. Au prix de pertes importantes, les soldats du génie accomplirent cette tâche surhumaine. Protégés par des écrans de fumée et par l'artillerie, ils durent, par endroits, creuser des sapes pour parvenir jusqu'aux mines... C'est à eux en grande partie, que nous fûmes redevables du succès.



Retour de mission de la Lufftwaffe

Appuyés par les attaques continues de l'aviation - entre le 2 et le 11 juin, jour de la prise des dernières positions françaises, la *Luftwaffe* exécuta 1.300 attaques contre Bir-Hakeim - les groupes d'assaut, composés de troupes appartenant à diverses armes et prélevés sur différentes unités, engagèrent l'action au nord et au sud. Mais, chaque fois, l'assaut était stoppé dans les fortifications remarquablement établies par les Français.



Le jour suivant, le 1er juin, l'offensive reprit pour de bon, avec des *Stukas* pour les bombardements aériens et les *Panzers Mark IV* de Rommel qui arrivaient sur Bir Hakeim depuis le nord-ouest.

On fit ce qu'on pouvait avec nos canons de 75 mm et notre artillerie de D.C.A. Les puissants canons de 40 mm furent mis à contribution et finirent par fonctionner même si les pauvres opérateurs anglais attendaient toujours les instructions officielles sur la façon de les utiliser. Je n'oublierai jamais l'horizon embrasé et le grondement de la bataille quand je déterrai la voiture du général avec mes mains pour vérifier si elle marchait. Il était permis d'en douter après une si longue période d'immobilisation dans des conditions pareilles. Je la fis démarrer sans problèmes et poussai un soupir de soulagement.

Les premiers jours, les pertes des Allemands et des Italiens furent très importantes. Les légionnaires et les coloniaux attaquaient leurs chars à la grenade et aux cocktails Molotov.

Les hommes descendaient en titubant de leurs véhicules en flammes et se roulaient frénétiquement dans le sable. Leurs souffrances étaient atroces. Nous avions tous le plus grand respect pour les combattants. C'était très pénible de regarder sans pouvoir intervenir.

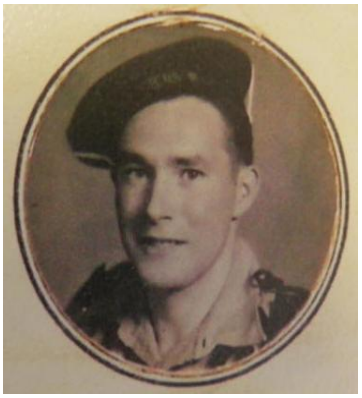
Rommel était une légende, son *Afrika Korps* occupait un statut quasiment mythologique. Les Italiens, malgré un équipement des plus limité, étaient eux aussi considérés comme des soldats courageux et énergiques. On n'a jamais retiré la moindre satisfaction de voir mourir les autres. Juste de la tristesse en songeant à la folie qui nous avait tous amenés dans cet enfer.
Quand une position était prise, les légionnaires ramenaient triomphalement leurs trophées – des armes, des munitions, parfois des véhicules entiers. Les camions *Lancia* italiens, avec leurs pneus trop tendus, n'étaient pas très appréciés. Sur le terrain lunaire et irrégulier, les pneus secouaient les véhicules qui tombaient en morceaux….
Une grande cave fut érigée près du Q.G. pour abriter le nombre croissant de prisonniers que nous devions maintenant nourrir. Cela faisait grincer des dents de certains des officiers de service qui ne parvenaient pas à comprendre pourquoi on les gardait en vie. Cependant, dans l'ensemble, nous étions un camp tout à fait respectable, peuplé de soldats et légionnaires plein de dignité. Le général se rendit en personne dans la cave et il s'excusa de ne pas pouvoir fournir aux officiers ennemis de meilleures conditions de détention.
Adjudant Susan Travers, 13 DBLE

Caporal Pierre Heitzmann, Bataillon d'Infanterie de Marine. Il ne faut jamais oublier que l'aviation allemande qui a bombardé à Bir Hakeim, c'était le groupe qui a été sur Stalingrad. Et donc, il s'est fait étriller d'une manière terrible sur Bir Hakeim *(la RAF détruisit 42 Stukas pendant le siège).*



Constant Colmay
Ordre de la Libération

Officier des équipages principal Constant Colmay, 1er Bataillon de Fusiliers Marins



René Daviault - Musée Fusco

1er juin. C'est la batterie de l'enseigne de vaisseau Bauche et du maître-fusilier Le Goffic qui est chargée d'assurer la D.C.A. du bataillon du Pacifique, et c'est sous nos regards envieux qu'ils franchissent la porte du fort vers 9 heures.
Vers 11 heures, Daviault, qui est de cuisine, appelle ses camarades « à la soupe » et ceux-ci, affamés, se précipitent dans l'abri-popote, très bien protégé des rayons du soleil par la bâche du camion tendue sur ses arceaux. Soudain, alors qu'on commente ironiquement l'ultimatum envoyé hier par le général Rommel, un ronronnement bien connu attire l'attention, et un « chut » énergique de Le Borgne fait taire tout le monde.



- Alerte ! crie le chef de pièce au moment où, déjà bien convaincus de la chose, les sept marins, bousculant table, sièges et gamelles, foncent à leur poste de combat.
Gymnastiquée 100 fois à l'exercice et appliquée au combat depuis quatre jours, la manœuvre s'accomplit en 30 secondes et le *Bofor* est prêt à tirer au moment où Bernier et Charpentier, en position en bordure nord-ouest du camp, ouvrent le feu pour que leurs traçants servent aux camarades des autres pièces à repérer la direction des avions ennemis.
D'un coup de rein, Le Borgne fait tourner sa plate-forme et oriente sa volée en direction des petits nuages noirs formés par l'éclatement des obus. Et tout à coup les avions apparaissent au moment où, pris à partie, par Fremaux, Canard et Laporte, ils sont obligés de rompre la belle formation serrée qu'ils avaient adoptée, jusqu'ici. Ce sont les *JU. 87*, les fameux *Stuka,* spécialistes du bombardement en piqué, reconnaissables à leur train d'atterrissage non escamotable. Ils sont une douzaine et leur sarabande effrénée emplit bientôt le ciel de Bir-Hakeim, ce ciel qui se tache de centaines de flocons noirs, car, aux 12 *Bofor* des marins viennent de se joindre les six autres, armés par les Anglais.

Après le « vu » de ses pointeurs, Le Borgne a ouvert le feu et hurlé des corrections de tir. Le bruit est infernal et aux gerbes de sable soulevées par les explosions se joignent des nuages de poussière produits par le recul de la pièce sur ses vérins ; bientôt les avions n'apparaissent plus qu'à travers une sorte de halo brumeux qui fatigue les yeux et augmente les difficultés de pointage.

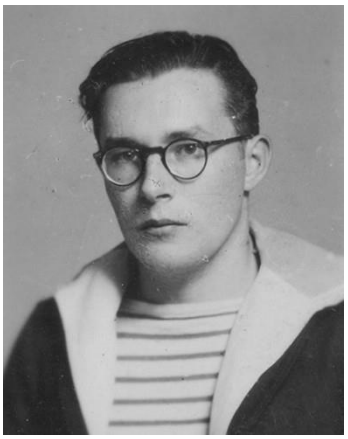

Fernand Fremaux

Les marins ont vite compris que l'alerte allait être sérieuse, car les *Stuka* semblent viser particulièrement les emplacements de D.C.A., emplacements ceinturés par plusieurs centaines de sacs de sable et de caisses vides de munitions, et que l'on consolide et améliore après chaque bombardement.
Il va donc falloir s'évertuer à empêcher plusieurs avions de se grouper pour choisir leur objectif. Piquant à mort de 1.500 à 2.000 mètres, les *JU* lâchent une bombe à 2 ou 300 mètres, puis remontent en chandelle pendant que le mitrailleur arrière arrose le point visé.

Cet avion qui, dans un hurlement sinistre, pique sur chaque pièce en donnant l'impression qu'il va tout pulvériser, fait trembler les cœurs et courber les épaules mais, debout à leur pièce comme à bord, nus jusqu'à la ceinture et casque plat sur la tête, les marins tirent toujours. À chaque explosion, les torses sont douloureusement cinglés par les jets de gravier. Dans ce décor hallucinant, de nombreux points rouges apparaissent : ce sont des camions qui brûlent... et qui sautent.


Georges Le Sant
0rdre de la libération

Le départ de la batterie Bauche a créé un trou dans la défense D.C.A. et c'est Le Borgne qui en subit déjà les conséquences, plusieurs fois pris à partie.
Les bombes ont explosé tout près et, malgré les secours que lui prêtent Le Sant et la batterie anglaise, les *Stuka* s'acharnent sur lui. Sans arrêt, le chargeur alimente sa pièce qui tire à cadence accélérée, et il va bientôt falloir changer le tube rougi. Les corrections de tir sont inutiles et Le Borgne pare au plus pressé en virant lui-même pièce et pointeurs du côté de l'assaillant le plus dangereux.
Mais de là-haut un oiseau à croix gammée qui, sans doute, menait la danse car il possède encore son chargement de bombes, se décide à intervenir. Il a choisi soigneusement son objectif : ce sera ce petit point noir d'où partent des langues de feu et qui, plusieurs fois, a été loupé par plusieurs de ses camarades. Brutalement, le pilote bascule son avion et celui-ci, volets ouverts, pointe son nez vers le sol en amorçant un piqué vertical en direction de la pièce. Le Borgne a vu, et il va se défendre : - *Feu !... Feu !* hurle-t-il...
Moniot écrase la pédale sous son pied et, les yeux exorbités, enfile les chargeurs dans le *Bofor* surchauffé...
Les obus de 40, en un trait de feu continu, filent en direction du *Stuka* qui ne dévie pas d'un pouce.
Déjà, dans un vrombissement du tonnerre, l'engin de mort remonte en chandelle car il a largué ses trois bombes et toutes trois explosent en plein centre de l'emplacement où tout est balayé. La pièce est tordue et culbutée, les sacs de sable éventrés et volatilisés, les corps déchiquetés et broyés...
Là où, tout à l'heure, se dressait un canon servi par huit garçons magnifiques, huit marins qui avaient préféré le combat à la servitude, il n'existe plus qu'un chaos innommable qui soulève le cœur et dont l'approche même nous est interdite par l'explosion des munitions et le feu qui se dégage du camion de Genovini.


René Daviault - Françaislibres.net

Tout à l'heure, on sortira de ce charnier un blessé qui ne saura jamais par quel miracle il est encore vivant. C'est Daviault, atteint grièvement aux jambes et qui, sitôt guéri, reprendra sa place parmi nous pour finalement se faire tuer sous Radicofani, en Italie.

Premier bataillon de fusiliers marins,
« *Fusiliers marins, sept des vôtres ont été tués ce matin à leur poste de combat. Le coup est rude, mais nous ne devons pas faiblir une seconde. L'aviation ennemie fait tout ce qu'elle peut pour dégager son armée qui sait la bataille perdue pour elle. Ces diversions ne changent en rien l'avance des forces amies. Le moment n'est pas de s'attendrir, mais de combattre. Vos camarades sont morts pour la France Libre. Vive la France* ».

À cet ordre du jour, un autre succédait le lendemain :

« Bir-Hakeim, le 2 juin 1942

Les morts, de la pièce Le Borgne sont déjà vengés par les Bofor de la 1ère batterie qui, attaqués pendant plusieurs heures ont descendu hier quatre avions ennemis ».

Le capitaine de corvette Amyot d'Inville, commandant le 1er bataillon de fusiliers marins



Chef de bataillon Henri Amiel, Bataillon de Marche n° 2. A 11h50, un bombing éclair détruit au B.M.2 cinq camions, incendie une sanitaire, l'infirmerie est démolie, six tirailleurs blessés dont un grave, un autre est tué à quelques pas du chef de bataillon, le vieux Sigli, de la compagnie lourde.

Malgré tout, sort par la porte des « Mamelles » une patrouille commandée par le capitaine Bayrou. Composée d'une section d'infanterie, de deux 75 B.B., deux 25 derviches, trois *Brenns carriers.* Elle remonte aux environs de B. 242, 10 km au nord, à l'ouest du champ de mines, rencontre une forte colonne ennemie, l'engage. Prise à partie par une artillerie puissante, elle rompt et se replie sur Bir Hacheim.

A 18h30, le général de Larminat, venu de Bir Bu Maafes, atteint Bir Hacheim et nos P.C.

En fin de journée, à 20 heures, un détachement du B.M.2, sous les ordres du lieutenant Conus, franchit la porte nord et relève celui du 3e B.L.E. pour la surveillance des champs de mines du « V ».



Adrien Conus
Ordre de la Libération

… Une patrouille d'observation doit en rendre compte. Commandée par Conus, elle se compose de deux *Brenn Carriers*, le sien et un *Brenn* radio, plus deux véhicules légers dont le mien, qui est en fait le *pick-up* du lieutenant Gabard, commandant ma compagnie… (*nous*) atteignons assez rapidement notre poste d'observation, une faible crête précédée de quelques plissements de terrain suffisent à cacher nos véhicules.

Conus distribue à chacun son rôle (je dois compter les pièces d'artillerie aéroportée) et nous grimpons sur la crête à plat ventre. A environ 1 km, nous voyons un énorme nuage de poussière soulevé par les véhicules en marche. Avec nos jumelles et un peu d'accoutumance, nous y parvenons cependant très bien, même lorsque l'air brulant fera tout danser au ras de terre... Nous rejoignons les véhicules. Conus rédige son rapport, le poste-radio refuse catégoriquement ses services. Le temps presse. Le plus jeune d'entre nous ira porter le message à la base. Il y passera la nuit et ne rejoindra que le lendemain matin.

Le sort m'ayant désigné, je pars de suite avec mon excellent chauffeur congolais et nous devons nous présenter devant le champ de mines avant la nuit. Nous y parvenons entre chien et loup et le longeons. Mais très vite, l'obscurité ne me permet plus de distinguer le fil de fer qui le délimite, tendu à 30 cm du sol.



Aussi est-ce avec beaucoup d'appréhension que j'admire l'aisance et la sûreté avec lesquelles mon chauffeur, qui doit être nyctalope, suit ce fil d'Ariane qui en fin de compte nous mène à bon port. Malgré l'heure tardive, le commandant Amiel… prend connaissance du message. Je pars rejoindre le secteur de ma compagnie, je me faufile dans mon trou sans me présenter à mon chef de section.
Pourquoi l'aurais-je réveillé ? Lui aussi a besoin de repos, et pourtant !...
Sergent-chef Paul Zilliox, Bataillon de Marche 2

Lundi 1er juin. Prêts à partir à 07h. Ne partons qu'à 10h10 en direction de Mechili. Nombreuses alertes aux avions. Arrivons près d'El Tihim à 19h. Sommes bombardés et mitraillés par 20 avions ennemis. Kollen est tué. En tout 4 tués et 7 blessés. 4 bombardiers abattus. Me couche à 02h du matin.
Mardi 2 juin. Rejoignons le gros de la colonne au jour puis nous nous installons non loin du PC du colonel. Forte tempête de sable. Tatave (*Tavernier*) enterre les morts.
Nous devons partir, Bir Hakeim est encerclé. Couchons à 15 km d'El Tihim.
Adjudant Henri Meyer, Bataillon du Pacifique



Marcel Kollen
Ordre de la Libération

Le Pacifique et les Fusiliers Marins à Rotonda Signali

Extraits de Tamari'i volontaires (Jean- Christophe Teva Shigetomi)

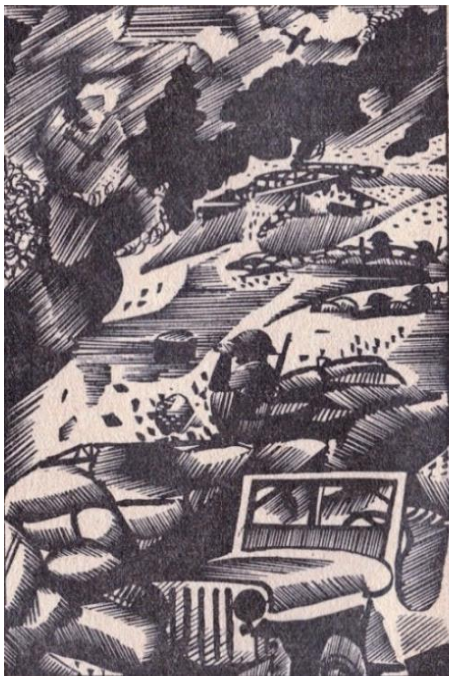


Rotonda Segnali en Libye

Sergent John Martin Les Italiens feignent d'abandonner la position de Rotonda Signali qu'ils occupaient depuis le début de la bataille. Le Bataillon du Pacifique est alors chargé de l'occuper. Les Sud-Africains qui patrouillent dans le secteur avec leurs automitrailleuses préviennent le colonel Broche que les Italiens ne sont pas partis loin et se regroupent.
Echange de messages toute la journée avec le Q.G. du Général Koenig demeuré à Bir Hacheim. La consigne de Koenig est toujours la même : tenir coûte que coûte.

Benjamin Favreau **:** Le BP1 constitué en *jock column* lourde avec quatre canons *Bofors* et ses anti-chars, partit donc le 1er juin, vers le milieu du jour. Le groupe de fusiliers marins de Gaspard Coppenrath les accompagne. Félix Broche fonce vers Rotonda Signali dans sa *Morris* avec un paréo en guise de fanion.

Sergent John Martin : Le symbole est beau. Le paréo a pu être hissé en même temps qu'un fanion officiel. Dans la 8e armée britannique, l'emploi des fanions au combat était réglementé et ils servaient de signes de reconnaissance, très sérieusement observés dans le «no man's land » du désert. Nous utilisions deux petits fanions dont les positions respectives variaient selon un code, le long de la hampe montée sur chaque véhicule. Sur la route nous avons immédiatement été attaqués par des avions allemands qui nous lançaient des bombes qui n'explosaient pas car ils volaient trop bas, empêchant les percuteurs de les faire exploser. Mon camion a été mitraillé mais par miracle a pu poursuivre sa route. Les canons des fusiliers marins étant tractés, ils avaient toutes les peines à riposter.



Dès son arrivée à Rotonda Signali, le BP1 est attaqué par des *Messerschmitt* 110 allemands, puis par des bimoteurs à la tombée de la nuit. Des camions flambent.
Trois Pacifiens sont tués, quatre sont blessés, dont Raphaël Teiho du groupe de Favreau qui a le genou broyé dans l'attaque.
Les Pacifiens se défendent. Maurihau Tamata (*Tama Maurihau*) de Rapa arrose de son FM les avions allemands qui les survolent avant d'être blessé de plusieurs éclats au torse, aux jambes et aux bras.



Maurihau Tamata
Fonds John Martin
(Tamari'i volontaires)

Sous-Lieutenant Benjamin Favreau, Bataillon du Pacifique. Avant d'aborder Rotonda Signali, Broche tint conseil et fixa à chacun le secteur qu'il avait à occuper. Comme j'avais une assez bonne connaissance des lieux, et pour éviter les zones où on avait nuitamment posé des mines, on me chargea de diriger le convoi dans le dédale des tertres abrupts et d'occuper l'entrée de la piste en direction de Méchili…

Alors arrivèrent les *Messerschmidt* ; ils avaient choisi le moment où la colonne étirée allait atteindre l'extrémité de la cuvette.
Que faire en ce fond avec nos camions surchargés, sinon les abandonner à protection des poum-poum et des antichars et nous éparpiller dans les trous creusés un peu partout par les Italiens avant le 26 mai.



Ill. Jean-Marie Saquet (Tamari'i volontaires)

Dès le premier signal de mon sifflet à bille, tout mon monde disparut sous terre, comme une troupe de mulots. Venant de l'arrière à la file, les avions remontèrent le convoi, tournèrent loin devant, piquèrent l'un après l'autre en crépitant sur notre malheureux camion, et glissèrent en rase-mottes tout le long de la colonne ; puis le premier se présenta de nouveau, et la ronde ininterrompue se mit à tourner, crachant en descente, miaulant en chandelle.



Julien Lehartel
Tamari'i volontaires

Au premier passage, notre pare-brise avait été transformé en écumoire ; frappées par les balles, les bâches résonnaient comme un corps creux ; sur le camion de Lehartel qui avait perdu la sienne en même temps que son pucelage, les polochons entassés à l'arrière fumaient comme la poussière sous les premières gouttes de l'orage. Mais aucune de nos voitures ne fut touchée au réservoir ni ne flamba, car, en prévision d'une attaque semblable, nous avions soigneusement rangé notre réserve d'essence sous les banquettes et l'avions recouverte de caisses de cartouches et d'effets.
Malheureusement, l'un de ces maudits *Messerschmidt* dirigea une grêle de projectiles sur notre radiateur qui se mit à fumer à son tour sous les coups.



Enseigne de vaisseau Jacques Bauche, 1er Bataillon de Fusiliers Marins

20 heures : Alerte aérienne. Quatre *Messerschmitts* 110 piquent sur nous en rase-motte et nous mitraillent. Je saute avec mon chauffeur hors du *pick-up* pour m'abriter sous les loues. La mitraille crépite autour de nous. Ma voiture est touchée, deux roues tordues et crevées, le moteur atteint. Derrière moi, ma première pièce tire sans résultat. Les avions virent et recommencent leur attaque à trente mètres d'altitude loin derrière moi.

Quatre avions piquent derrière la falaise, trois réapparaissent, une énorme explosion, un nuage de fumée noire : la première pièce de la deuxième section de ma batterie, commandée par Malesieux, vient d'abattre son premier avion en le coupant en deux.

Il y a maintenant six M. 110 et trois M. 109 qui nous survolent de près. Ma deuxième pièce, à huit cents mètres derrière moi, est touchée par la mitraille au moment d'ouvrir le feu.



Lucien Monville

Le chef de pièce, Frémaux, n'a rien, mais Monville, Pouvrasseau et Miremont sont blessés, ainsi que la chienne de la section qui reçoit trois éclats. Personne n'est atteint grièvement mais le tracteur est transpercé et son moteur démoli.

20 h.05 : nouvelle attaque en rase-mottes par le même ennemi. Six avions, en deux groupes, piquent pour se croiser au-dessus de la pièce de Rey, avec qui je suis. La mitraille commence ; l'armement de la pièce, sans sourciller, continue à tirer.

Le bruit des moteurs à vingt mètres, celui des mitrailleuses et du canon qui tire deux coups par seconde, sont noyés dans un tonnerre assourdissant, des flammes, une fumée noire, de l'huile chaude qui gicle partout autour de nous, des explosions dans tous les coins, des morceaux de tôle gros comme une armoire, tombent en sifflant. Nous sommes tous couchés par terre, suffoqués par la fumée...

Que s'est-il donc passé ? Lorsqu'on y voit plus clair, je me relève pour constater... personne n'est blessé…



Sous-Lieutenant Benjamin Favreau, Bataillon du Pacifique

… Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que l'attaque recommençait. Douze bombardiers en piqué, escortés de cinq chasseurs, fonçaient sur la position, lâchant 24 bombes de deux cent cinquante kilos à l'endroit même où se trouvait la pièce une, quelques instants plus tôt.

Il faisait maintenant presque nuit mais les chasseurs d'acharnaient encore sur Rotonda-Segnali. A son tour, la pièce de Le Goffic fut prise comme cible par un M*esserschmitt* 110. D'une rafale bien placée en plein moteur, elle l'envoya s'écraser sur la falaise.

La nuit arriva enfin pour faire cesser l'engagement après cette quatrième victoire.

Nous pensions en avoir fini puisque le soir tombait, et nous en étions à examiner les dégâts lorsqu'un gros avion bimoteur surgit au ras du plateau dans le soleil couchant et fut sur nous avant que nous eussions pris le temps de réfléchir. Plusieurs se jetèrent sous les véhicules, je courus instinctivement à droite, vers le trou où je m'étais abrité précédemment. Cependant l'avion, venant de gauche, allait me prendre dans le faisceau de ses mitrailleuses en même temps que le camion...

L'abri était loin, j'hésitai à revenir, mais je n'en avais plus le temps car l'immense machine noire s'abattait sur nous à contre-jour, en sifflant.



Toute ma chair pressentant la rafale qui allait crépiter d'une seconde à l'autre se hérissait d'horreur.
Le caporal Teisho *(Tehio)* était là, je m'étendis à côté de lui ; cependant, dans le même moment je sentis que je ne devais pas présenter le flanc à la mitrailleuse, mais bien plutôt la tête puisque ma seule chance était maintenant de passer entre les trajectoires comme un caillou qui devrait traverser une grille sans toucher aucun barreau. D'une seule détente de chat qui protège ses reins, je me trouvai allongé face à l'avion... dans le feu des mitrailleuses, tirant à la fois sur le camion et sur moi.
Ah ! L'horreur du coup fatal attendu là, juste sur le sommet du crâne ! Cependant l'avion passa sans qu'eut lieu le choc abominable...
Mains crispées dans le sable, j'ouvris les yeux... Hélas ! La mort était encore là. Seconde d'effroi inhumain que celle où il faut supporter son regard ! Un autre avion suivait en effet le premier dans le sillage et, à son tour, ouvrait le feu. L'horrible faux cette fois encore me manqua ! J'étais hébété et nerveusement épuisé, mais pour la deuxième fois je venais de passer au travers des barreaux.

Teisho *(Tehio)*, qui était resté couché perpendiculairement à la ligne de tir, avait un genou broyé. La trajectoire qui l'avait touché m'était passée à 30 cm à gauche ; à droite une autre ligne d'impacts laissée sur le sol m'avait frôlé l'épaule. Si je n'avais pas changé de position, les deux mitrailleuses m'auraient atteint, mais, d'un autre côté, en me déplaçant j'avais pris le risque d'être fendu en deux, dans le sens de la longueur, par une dizaine de balles. Naturellement c'était une expérience que je me promettais de ne plus recommencer !
À la vérité, c'étaient les aviateurs allemands que la mort attendait à cet endroit. À peine avais-je mis Teisho à l'abri et plongé dans mon trou que les mêmes appareils apparaissaient au bord du plateau, se dirigeant, cette fois, non plus sur le camion de Pétis, mais à 200 m en arrière sur le premier poum-poum. Tandis que je les maudissais de toute ma haine en tremblant encore de peur, le poum-poum frappa le premier à bout portant, en plein moteur, et l'abattit devant lui : il y eut une grande flamme rouge et une déflagration à secouer toute la région, le deuxième appareil tangua brutalement puis explosa à son tour, arrosant les servants de la pièce D.C.A. d'un mélange d'huile, de ferraille fumante, de sable et de sang.
Nous étions vengés.



André Snow - Présidence P.F.

Jean- Christophe Teva Shigetomi, d'après un entretien avec John Martin. A la tombée de la nuit le chef des automitrailleuses sud-africaines prévient le colonel Broche de la fin de sa mission et du mouvement de l'ennemi de plus en plus prononcé dans leur direction.
C'est alors que le Colonel Broche flaire un piège, et décide d'utiliser la chance d'avoir à sa disposition deux opérateurs radio d'origine tahitienne, l'un auprès de lui et l'autre à Bir Hacheim, près du Q.G.
Il mesure la chance d'avoir dans le B .P. 1 des opérateurs radio d'origine tahitienne dont Jean Thunot, dit Totin, auprès de lui et André Snow à Bir Hakeim, près du Q.G. Il demande à Totin de décrire par phonie la situation en langue tahitienne à son correspondant de Bir Hakeim qui devra en apporter de toute urgence la traduction au général Koenig. La réponse en tahitien ne s'est pas fait attendre : *« A HOI OIOI MAI »* (*Revenez vite !).* Il n'y a pas eu de texte écrit de cette conversation "hors normes", c'est pourquoi il n'y en a aujourd'hui aucune trace.

Que s'était-il passé ? Nos postes de radio étaient alimentés par la batterie de nos voitures. Nos opérateurs avaient l'habitude de couper l'alimentation du poste dès la réception de la réponse, pour économiser la batterie. L'ennemi s'était mis sur notre fréquence, et dès que Broche posait sa question à Koenig, c'était l'ennemi qui répondait à Broche. Cette réponse reçue, le poste était coupé et on n'entendait rien d'autre. Que serait-il advenu du Bataillon du Pacifique si deux tahitiens n'avaient pas apporté leur spécificité pour sauver tout un bataillon ?

2 juin : Bir Hakeim est encerclé

Général Erwin Rommel. Got el Oualeb étant tombé, Bir-Hakeim devait être investi et attaqué le lendemain 2 juin. Des groupes britanniques et français en partaient pour de continuels coups de main sur nos lignes de communication. Il fallait y mettre fin.
Dans la nuit du 1er au 2 juin 1942, la 90e division légère et la division Trieste avancèrent en direction de Bir-Hakeim. Après que ces deux unités eurent franchi, sans pertes notables, les champs de mines, l'encerclement du point d'appui fut complété par l'est.
Une invitation à se rendre, portée aux assiégés par nos parlementaires, ayant été repoussée, l'attaque fut lancée vers midi, menée du nord-est par la division Trieste, et du sud-est par la 90e légère, contre les fortifications, les positions et les champs de mines établis par les troupes françaises.
La bataille commença par une préparation d'artillerie ; elle devait se poursuivre dix jours durant avec une violence peu commune.



Le 2 juin, vers 9h30, une colonne ennemie de plus de 1 000 véhicules est signalée au nord-est ; chacun à son poste attend l'attaque qui semble imminente… Une automobile portant un drapeau blanc se présente à la porte est. Deux officiers italiens en descendent. Ils sont conduits au général Koenig, auquel ils tiennent un discours en italien dont on ne saisit que quelques mots : *« Rommel… circundati… exterminati… capitulare… ».* D'un ton courtois mais ferme, le général Koenig répond qu'il n'est pas question pour la brigade de se rendre sans combattre : *« Vous êtes de grands soldats »,* répond un des officiers italiens.

Une heure plus tard, les premiers obus de 105 tombent dans Bir Hacheim. Notre artillerie riposte, incendiant quelques véhicules à notre portée. Au début de l'après-midi, Bir Hacheim s'enveloppe dans le vent de sable.
Aspirant Jean-Mathieu Boris, 1er Régiment d'Artillerie



Le vent de sable raie l'objectif de l'appareil photo

Capitaine Paul Guenon, Santé - Bataillon de Marche n° 2.
Monsieur Rommel ne doute de rien. Il nous a envoyé deux messagers italiens pour nous demander de nous rendre « *sous peine d'extermination* ». Rien que ça.



Pierre Hautefeuille

Hautefeuille qui a assisté à la réception de ces messieurs me raconte : *« Je verrai toujours le grand Koenig, un peu penché en avant, grimaçant plus que jamais, appuyé sur sa canne, se dandinant, leur répondre : Eh bien non…non. Vous remercierez beaucoup votre général, mais… je ne me rends pas »* Alors un des Italiens a conclu *: « vous êtes de grands soldats ».*

Ce soir, duel d'artillerie. En somme, comme me dit Faure, pour des exterminés, nous ne nous portons pas trop mal ! Est-ce un coup de bluff de boches ? Je ne crois pas. Ce ne sont pas des gens à jeter des paroles vaines. Je ne pense pas qu'ils aient cru un instant que nous puissions nous rendre (ou alors ils sont bien lourdauds !). Ils ont tout de même essayé le truc, on ne sait jamais ! Ce qu'il y a c'est que nous les gênons beaucoup.
Et puis, ils voudraient bien les avoir vivants ces Gaullistes : mais ça, il ne faut pas qu'ils y comptent pour leur propagande !

Artillerie et aviation se sont acharnées sur nous. Bombes, obus, explosions, poussières. La terre tremble, le ciel bourdonne, l'horizon fume. Nous avons aujourd'hui subi l'assaut de trois ou quatre cents bombardiers en piqué : sur une surface grossièrement circulaire d'environ quatre kilomètres de diamètre. A peu près celle de Blaye, ma petite ville natale. Je me demande ce qu'elle serait devenue là-dessous.



Guerre totale. L'air est porteur de centaines de tonnes d'acier qui sifflent, mugissent, vrombissent. Les 75 miaulent, les 47 pètent comme du bois vert, les 88 font Ploc ! En fusant, les 210 imitent une locomotive poussive. Les *Stukas* font naître en nous une admiration involontaire. On les voit qui s'avancent, calmes, parmi les obus traceurs de la D.C.A.

« Ils piquent sur nous ! » crie-t-on à mes côtés. Surpris avec Faure hors de son abri, je m'aplatis au sol. Nous ne pouvons nous empêcher de regarder en l'air.

« En plein sur nous, les vaches », marmonne Faure d'une voix rauque.

Soudain l'un deux, peut-être celui qui nous destinait ses crottes, est touché en plein avant avoir d'avoir pu rien lâcher. Explosion formidable à 400 mètres au-dessus de nos têtes. Ça fait une boule de fumée noire d'où surgit un serpentin de feu.

Des petits morceaux d'avion tombent doucement en se balançant comme des feuilles mortes.

Le cadavre carbonisé du pilote vient choir non loin de nous… celui-là ne fera plus de mal à personne.

« Non, non, non, Monsieur Rommel,
Des milliers de héros ont mis en Bir Hacheim
Des noms comme Bordeaux, Paris, Château-Yquem
Des noms comme Rouen, Lille, Dijon, Nancy
Des noms français, Messieurs, la France c'est ici !
Des milliers de héros, des milliers de Français,
Des gens pour qui mourir ne serait pas assez
Mais qui veulent, avant, montrer à l'ennemi
La force qu'en leurs bras leurs pères avaient mis
Et pour qu'en Bir Hakeim leur honneur ne se perde
Rommel crie « Rendez- vous ! »
…et Koenig répond « Merde ! »

Sous-lieutenant Pierre Hupin, Bataillon d'Infanterie de Marine.



Pierre Hupin. Françaislibres.net

Dans le ciel du désert, tout en brillance tant il était chauffé à blanc, monte le ronronnement de plusieurs moteurs, aussitôt couverts par les aboiements des canons *Bofors* qui se mettent à tirer par rafales de cinq obus.

C'est la course éperdue vers les trous d'homme où l'on se jette les pieds devant, les mains sur le casque alors que dans un fracas à rendre sourd s'enchevêtrent le tir saccadé des canons anti-aériennes, le sifflement caractéristique des bombes, leurs déflagrations, suivies de souffles brûlants, et la pluie des éclats mêlés de pierres.

Puis, dans un soudain silence, montent quelques cris ; je hausse prudemment la tête hors du sol.

Au milieu de la poussière s'élèvent des fumées.

Je m'ébroue, me penche vers le corps effondré à côté de moi, mais celui-ci ne bouge plus.

Sergent-chef Paul Zilliox, Bataillon de Marche 2.

De très bonne heure, une main se pose sur mon épaule : *« Sef (chef), c'est l'heure ! ».*
Mon chauffeur est devant moi avec un quart de thé chaud. Nous partons de suite rejoindre Conus.
Nous trouvons les fûts bornant l'entrée du champ de mines couchés. Bizarre !

Alors que la traversée de ce champ allait se terminer, un fracas épouvantable se fait entendre, secoue le véhicule qui s'arrête net, me projette sur le chauffeur et emplit la cabine d'une épaisse fumée noire. Nous sortons du *pick-up* pour voir le sergent Renaud, le chef du groupe anti-déminage qui vient de passer la nuit à surveiller le champ de mines. A sa façon habituelle, il manifeste sa joie de nous voir encore vivants. Avant qu'il en ait terminé, une espèce de flonflon bizarre se fait entendre suivi d'un bruit étouffé : c'est le pneu avant droit qui, arraché et propulsé… vient de retomber.


Roger Brisvalter - Fonds Amiel

La passe avait été minée pendant mes quelques instants de repos nocturne et mon chef de section Brisvalter, que je n'avais pas réveillé, devait m'en informer…

Les dégâts sont importants, la voiture inutilisable, nous rentrons à pied. Je rends compte de l'accident à mon commandant de compagnie. Il me manifeste son mécontentement sans ménagement… Alerté, le bataillon m'envoie un autre véhicule et nous repartons par une chicane déminée.

Un troisième *Brenn* est venu renforcer la patrouille que nous retrouvons aisément. Conus s'inquiète des raisons de mon retard, ne veut pas croire au récent minage de la passe dont nous n'aurions pas manqué d'être avisés, et par laquelle vient d'ailleurs de passer Gerberon venu en renfort.

Alors que nous approchons du champ de mines, nous surprenons un véhicule ennemi qui décharge des hommes, dont quelques-uns mettent deux mitrailleuses en batterie. Il s'agit surement d'un commando de déminage.
Conus, surexcité à l'idée d'étrenner son *Bofors* récupéré sur un engin trouvé abandonné – il l'a monté sur son *Brenn*, fait dégager tout ce qui est susceptible de gêner le tir.
L'ennemi nous observe sans réagir. Qu'a-t-il à craindre d'un *Brenn* anglais qu'il sait équipé d'un simple fusil-mitrailleur, hors de portée. Mais Conus a chargé et réglé son canon. Il tire. Coup bon en direction, mais trop court.
Alors qu'il effectue la correction nécessaire, un « pruneau » passe au-dessus de nous. Un blindé embossé, que nous n'avions pas vu et dont seule la tourelle émerge, couvre l'équipe et vient de commettre la même erreur de tir. La lutte devenant inégale, nous rompons. Conus marmonne. Il ne se pardonne pas cette erreur, dont l'expérience de longues années de chasse en Afrique aurait dû le mettre à l'abri.


André Gerberon
Ordre de la Libération

Nous atteignons la passe dans laquelle j'ai sauté. Conus, qui ne me croit toujours pas, refuse de s'arrêter. J'insiste et, *« pour que je sois en règle avec ma conscience »,* il s'arrête, prenant Gerberon à témoin de mon idée fixe.
A deux mètres devant les chenilles, une rangée toute nouvelle de gros cailloux forme une ligne de démarcation au-delà de laquelle, dans la passe empruntée hier encore, on devine çà et là des traces de terre fraîchement remuée.
Conus gratte un peu ces endroits et trouve sans peine les détonateurs des mines enterrées. Leur vue déclenche chez lui une véritable explosion d'indignation et un torrent de jurons. Il voue aux gémonies les deux principaux responsables des malheurs de l'humanité en général, et du soldat en particulier : Ils et On. « *Ils* » s'en foutent, et « *On* » fait peu de cas de notre peau. Soulagé, il se calme pour remarquer la pâleur de Gerberon qui examine les traces de chenilles, les siennes du matin même, qui, à plusieurs reprises, frôlent les détonateurs. Il est incompréhensible qu'il n'ait pas sauté lui aussi. Malgré la fraicheur du soir, la sueur perle sur son front.
Nous rentrons sans encombre et avant de nous séparer, Conus tient à ce que nous prenions ensemble, sur le pouce, un bon « *Black and White* », dont le dosage ne permet pas d'identifier le gout de mazout dans notre eau.

« Petite horreur ! » un mot de plus et tu te retrouves par-dessus bord ! ».



Joseph Saliou

Kalil vient de se jeter dans les jambes de Saliou, qui gueule qu'on y crèvera tous et en vient à regretter sa place de pompier sur le *Normandie*.

Kalil a eu la queue brûlée par une douille ; Kalil c'est notre chien. Il n'a pas été touché à l'habillement, ne figure pas à l'inventaire du *Bofor,* mais il est de la famille. On ne s'y tromperait d'ailleurs pas.



La famille, c'est nous ; il y a nous, Kalil et le canon. Celui-là est le plus beau de tous, mais ce n'est pas qu'il en ait le mérite, il gueule depuis huit jours comme tout le monde, mais il a tort, car il n'y a que lui à avoir un trou comme il faut. C'est notre faute s'il gueule ! On ne s'arrête pas de le tripoter dans tous les sens et il ne doit pas comprendre pourquoi car, en bon frère qu'il est, il mettrait autrement un peu de zèle à écarter les zincs. En fait, il les attire et se met à danser quand la terre est prise de roulis ou que tout tangue alentour.

Où nous sommes, c'est Bir-Hakeim. Il y a des boches autour, des Italiens aussi et puis au milieu, il y a nous. Les Anglais sont un peu plus loin, après les champs de mines, du côté de Tobrouk, plus loin même peut-être. Ils font un mouvement tournant, les boches également. Nous, on tourne aussi, because la guerre, alors on reçoit des obus et, quand on se planque d'un bord du trou, ça tombe en face, alors on y va, mais ça recommence, alors on tourne. Kalil tourne aussi, car il veut attraper ce qui lui reste de queue et c'est difficile, on sait que c'est difficile car on le voit faire et il en met un vieux coup.



Quand ça ne tourne plus en bas, ça tourne en haut, les boches dans le ciel font des ronds avant de piquer, alors c'est le *Bofor* qui les suit et nous avec, moi sur mon siège, Saliou sur le sien, et les autres, derrière, avec les obus.

Il y a dix jours qu'on fait cela sans pouvoir en prendre l'habitude. On ne s'habitue à rien, sauf à croire qu'on va y passer, que celui qui s'amène en sifflant nous atterrira sur le coin du nez. Quand ils filent au ras des oreilles, on a beau dire que ça ne sert à rien, on se les ramasse tout de même et on se fait tout petit. C'est très difficile de se faire petit. Ça ne finit jamais de se ramasser les jambes sous le menton, les bras sous les genoux et de rentrer la tête le plus loin possible entre les sacs de sable.



Henri Gloria
Droits réservés

Entre nous, c'est de la blague, car à peine a-t-on trouvé la position anti-balles ou anti-120, que s'amènent les avions, alors il faut foncer et c'est plein les oreilles qu'on prend du quatre à gauche, cinq à droite, douze derrière, encore six, j'en vois huit, des *oua... oua* de Kalil, des *« fous le camp »* de M. Colmay.

Alors on tire car ils sont partout, ça pétarade tant que va peut, on ne voit plus rien, on ne s'entend plus. C'est comme ça les alertes !

C'est comme ça depuis dix jours.

Après, par habitude, Gloria et Dufour foncent en rase-mottes jusqu'à la cuisine pour faire du thé et vérifier la barrique, eux ou d'autres. Nous allons tous contempler la barrique. Il y a de l'eau encore pour plusieurs jours.

Le trou a pris une drôle de forme, mais la barrique n'est pas crevée, tant qu'elle tiendra celle-là tout ira bien. Le thé a une vilaine couleur, il est tout simplement imbuvable. C'est la vraie condition pour le faire durer. Du trou de cuisine à la pièce, il y a dix mètres et juste là, une *Breda* italienne qui nous prend d'enfilade.



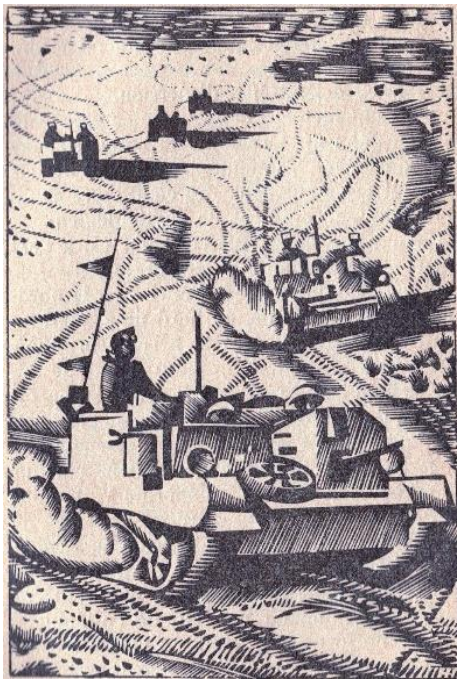
Lucien Bernier
Ordre de la Libération

Plus loin à 100 mètres, c'est l'équipe de Bernier. Leur canon est foutu, ça a mis M. Colmay en rogne, alors pour se rattraper il fait l'observateur avec ses énormes jumelles et décrète que c'est plein de boches et que si ce sacré canon ne s'était pas fait foutre en l'air, ça ferait un bel emplacement d'antichar.
« J'aime mieux pas » - comme dit Guégué, mais Guégué n'est jamais sérieux, il ne veut pas croire qu'on y laissera sa peau et qu'il a une bonne tête, toute prête pour faire un ange.
On bouffe du sable, des vrais paquets et il y a de tout là-dedans. On laisse le *corned-beef* de côté, il a chaud, nous aussi. Le chocolat c'est de la crème et les biscuits secs sont heureusement durs.

Il y a la R.A.F. Toutes les demi-heures, elle est précieuse, car autrement on ne ferait pas son petit pipi d'enfant tranquille et puis après, c'est encore des *M. 110*, les Messieurs Schmit et des Messieurs dont on ne sait pas le nom mais qui ont des bombes, pas moins que les autres.
Oui, au moins autant, l'essentiel c'est qu'elles tombent chez le voisin et pas sur nous. Chaque pièce sait former un paquet de zincs loin d'elle, sur la droite ou sur la gauche. On croit que c'est arrivé, mais comme Bir-Hakeim est rond et que nous jouons tous au même jeu, par manque de pot, ça tombe toujours, car ça vient par vagues et que je te *bing* et te *rebombing,* des trucs à vous dégoûter de la marine et à croire que si on n'avait pas fait cela on serait déjà en l'air, en train de gueuler après les biffins qui sont planqués au fond de leurs trous.

Je suis sourd ou à peu près depuis hier et j'ai promis de prendre une cuite à Alexandrie si on se tire du pétrin dans lequel on nous a mis. Je n'ai plus rien à craindre, ni à espérer et à ce train, je vais devenir un héros, un héros qui n'a plus besoin de baisser la tête quand les obus s'amènent car il ne les entend plus venir et l'histoire d'Alexandrie, aucune chance qu'elle ne m'arrive.
La pièce tire tant qu'elle peut, il y a de l'avion dans tous les azimuts, des petits, des grands, des gros, des douzaines de gros et des paquets de bombes qui s'avancent dans ma grille. Ça tire, ça tombe comme jamais ça n'est tombé, tout fume, c'est la nuit, la nuit acide de poudre...
Le ciel, les bombes, les biffins, le consortium *Bofor,* équipage et pièce, le pot de thé, s'estompent, le chien aussi disparaît quand vient son tour de disparaître, moi avec. Je suis un « *Mort pour la France* ».
Témoignage anonyme

Le retour des Pacifiens et des Fusiliers Marins à Bir Hakeim



2 juin. Le lendemain, un vent de sable se lève et immobilise la colonne.
Rommel a repris l'offensive à Bir Hakeim, ne pouvant laisser sur son arrière la menace de la 1ere Brigade française libre. L'étau se resserre sur le BP1, que les automitrailleuses sud-africaines abandonnent. La colonne de Félix Broche est reformée en plusieurs colonnes. Le lieutenant Favreau est chargé de la précéder avec ses hommes pour forcer l'ennemi, en embuscade autour de Bir Hakeim, à se dévoiler. ***(Tamari'i volontaires)***

Sous-Lieutenant Benjamin Favreau, Bataillon du Pacifique. Vers 10 heures, Bricourt vint me voir, visiblement fatigué, abattu... Son *pick-up* ayant été incendié, je voulus lui en exprimer mes regrets, mais il haussa les épaules et me prit à part.
Le papier qu'il avait à la main était un message de Kœnig disant à peu près - il n'en savait pas plus : « *Ce matin, grosse affaire devant Bir-Hakeim. Attendez instructions ».*
La défaite, changeant de camp, terrassa le BP 1. Ainsi Bir-Hakeim était encerclé, non plus Rommel.



Gaston Duché de Bricourt
Ordre de la Libération

C'était là apparemment l'épilogue du marmitage massif entendu les derniers jours du côté de Knightsbridge, et si les divisions blindées anglaises laissaient faire, c'est qu'elles n'existaient plus ; partant, elles ne pouvaient non plus nous soutenir comme on nous l'avait promis. Isolé à plus de 160 km de chez lui, atteint par le mitraillage de la veille, le Pacifique se trouvait tout à coup en situation précaire. Par-là-dessus, voici qu'on commença à signaler, vers le nord, l'approche d'éléments motorisés. Broche décida de regrouper toutes ses forces.

Pour moi cependant, cette journée fut celle de la soif et du délire. A partir du moment où fut donné l'ordre de repli, jusqu'au lendemain 3 juin, je ne retrouve rien en effet dans ma mémoire, si ce n'est une soif à rendre dément. J'avais commis l'imprudence de m'exposer trop longtemps torse nu, au soleil, malgré les escadrilles de mouches italiennes attaquant en piqué : Bricourt faillit en perdre la raison, je fus frappé d'une terrible insolation.

Fort judicieusement, Broche avait rassemblé sa *jock column* en hérisson sur la bordure de la dépression, et la poussière qui sévissait dans le fond avait couvert sa manœuvre de repli.

Pendant ce temps je gisais à demi-inconscient, sur le plancher de mon camion, ayant abandonné les miens, ou bien installé là par eux, puisqu'un bidon de 20 litres était posé à côté de moi. Les arceaux supportant la bâche se démultipliaient, s'allongeaient, ondulaient comme les vagues de la mer ; j'avais le corps plein de fièvre brûlante et de lassitude infinie.



Raymond Perraud
Ordre de la Libération

Le camion se prit à tanguer et, dans la bâche ondulante aussi profonde que l'océan, des bidons se mirent à courir. Une première fois je remplis mon quart au récipient de 20 litres que Térématé avait placé près de ma tête, et je le dégustai à petites gorgées.

Perraud ou Broche m'avaient peut-être fait appeler et s'étonnaient de mon silence. Qui sait ce que faisaient mes Tahitiens sans leur chef, pendant que je buvais leur part d'eau ? Je pris encore un demi-quart, et le fis durer autant que je pus, sombrant dans l'inconscience et les vagues qui coulaient au plafond emportant leurs bidons.

Bien sûr, quand la crise serait passée, je me rationnerais pour rendre la part d'eau indûment appropriée. Le goulot du bidon cependant luisait comme la margelle du puits. Encore un peu !... Je volais donc mes propres soldats, c'était indigne... Il était énorme ce goulot, hallucinant, si près... Oui, un peu seulement. J'y collai ma bouche, et j'y bus la honte, sans apaiser la soif. Alors je laissai tout aller : qu'importaient les avions, les chars, et même la vie, pourvu qu'on me laissât enfin dormir !

Cependant le vent tint jusque dans la nuit et il n'arriva rien. C'est le lendemain seulement, au petit jour, que mes souvenirs se réveillent ; je n'avais plus envie de mourir et j'étais bien décidé, s'il le fallait, à forcer le passage pour entrer dans Bir-Hakeim.

Ensuite, avec mes deux camions qu'on eût dit de déménagement, et sur lesquels s'accrochaient mes quarante Tahitiens, nous fonçâmes, sans souci des ressorts et prêts à écraser tout obstacle que nous rencontrerions. Quand les autres nous virent loin, et les Allemands sans réaction, ils embrayèrent à leur tour et chargèrent derrière Pillard. Le passage était ouvert, on s'y engouffra sans ralentir, et on franchit au fond du couloir la porte qu'on achevait de déminer de l'intérieur. Une colonne de plus de cent véhicules bardés de canons, et de chenillettes glissant au ras du sol, suivait en ronflant ; il n'eût pas fait bon se trouver sur son passage !

Elle rentra à son tour avant que l'ennemi fût revenu de sa surprise, car l'artillerie allemande commençait à peine à régler son tir sur la chicane quand passa la fin du convoi.

Ainsi se terminait, sans perte notable en comparaison des risques encourus, cette escapade de deux jours à l'intérieur du camp adverse.

Pour son premier combat, le Pacifique avait fait preuve de cohésion, et supporté sans panique l'attaque en force de l'aviation, et le retour inattendu de Rommel sur ses arrières. Broche en revint marqué de cette aura qui enveloppe la personne du chef dès lors qu'il a gagné la confiance de ses troupes.

Extraits de Tamari'i volontaires (Jean- Christophe Teva Shigetomi). La chicane du sud-ouest s'ouvre sur les tranchées de la compagnie Perraud que franchit la colonne motorisée. Elle fonce, prête à écraser tous obstacles.

Caporal-chef Gaston Rabot : Vers les neuf heures, ce matin notre bataillon est rentré. Ils ont été mitraillés et bombardés, le pauvre Marcel Kollen a été tué ainsi qu'un Tahitien, il y a eu une dizaine de blessés. Ce carnage s'est passé dans le vent de sable hier.

Caporal Jean Roy Bambride : Lorsque nous sommes revenus de Rotonda Signali, nos tranchées étant occupées par d'autres unités, j'ai couru vers la tranchée de repli : un premier obus tombe sur l'arrière de la position de repli, un second sur son rebord. Le tireur de la mitrailleuse *Hotchkiss* de mon groupe a été touché. Il s'agit du 2e classe Tufariu Teamo Maere. Il reçoit un éclat qui lui traverse le bras gauche et lui perfore le ventre. Il est mort de ses blessures tout près de moi dans les minutes qui suivirent



Jacques Bauche

Enseigne de vaisseau Jacques Bauche, 1er Bataillon de Fusiliers Marins. Un message du commandant Amyot d'Inville félicitait la première batterie des fusiliers marins de son succès de la veille ; un autre télégramme, des Anglais celui-là, faisant allusion aux deux appareils descendus avec un seul obus, appréciait l'esprit de productivité du lieutenant Fichet (*pseudonyme de Jacques Bauche*).

Ce n'est qu'à 17 heures que l'ordre de rallier Bir Hakeim arriva. Il fallait faire vite pour atteindre la position avant qu'elle ne soit entièrement encerclée. Dans la tourmente, la chaleur, la soif et le sable mou, le convoi s'ébranla en colonne serrée, marchant à la boussole, camion contre camion.

Les marins n'avaient plus d'eau, leurs lèvres gonflées battaient de fièvre, leurs muqueuses desséchées par le sable devenaient douloureuses, de leurs yeux rougis coulaient des larmes boueuses, mais il n'y avait rien d'autre à faire que de patienter et se taire.

Dès le départ, Le Goffic perdit de la distance et finit par s'égarer dans une nappe de sable mou. L'une après l'autre, ses pièces s'enlisèrent. Il fallait jouer de la pelle et de la rampe métallique pour sortir de l'ornière le lourd équipement ; lorsque le canon était dégagé, c'était le tracteur qui s'ensablait et tout était à recommencer. Les hommes étaient morts de fatigue à force de pousser, de soulever, de redresser sans cesse leur matériel en perdition.



Pierre Le Goffic
Ordre de la Libération

La distance s'accentuait entre la section Le Goffic et le gros de la colonne qui filait maintenant bon train vers l'est à travers le rideau de sable. Il était seul, abandonné, sans moyens de liaison ; des bruits de chenille étouffés par le sifflement du vent témoignaient de la présence toute proche de l'ennemi.

De fait, mais on ne le sut que plus tard, les blindés allemands entraient par le sud de la vallée au moment où les Français Libres s'efforçaient d'en sortir par le nord.

Un moyen fort simple eut été d'abandonner les pièces dans leur mare de poudre et de se lancer à la poursuite du convoi. Mais cette idée n'avait même pas effleuré l'esprit de Le Goffic. Perdre ses canons, comme un vulgaire fuyard de la campagne de France ? Il n'en était pas question !

Décuplant ses forces, transmettant son énergie et sa volonté à toute son équipe, galvanisant ses hommes avec une rare ténacité, payant de sa personne jusqu'à la limite de l'épuisement, le maître Le Goffic parvint à dominer l'impitoyable nature. Centimètre par centimètre, le matériel fut petit à petit ramené sur la terre ferme.

Dans la tempête et l'obscurité, ce retour de la colonne fut mené à un rythme infernal. Serrés comme les wagons d'un train lancé sur ses rails, les véhicules, tous feux éteints, fonçaient dans une charge hallucinante. Un moment dans la nuit, on eut l'impression que le convoi avait grossi. Dans la confusion, on s'était mêlé à une colonne ennemie qui fonçait, elle aussi, dans la même direction. Par chance, les Français s'en étaient aperçu les premiers et réussirent à s'écarter de ce voisinage indésirable.

Vers trois heures du matin, l'ordre fut donné de stopper la course. Il fallait attendre le jour pour aborder Bir Hakeim et ses dangereux champs de mines. Dans la nuit glaciale, les hommes du détachement, fraternellement unis, formèrent le carré autour des véhicules.

Lieutenant François Valli, BM.2. **Le 2 juin,** alors que l'armée Rommel a dépassé Bir-Hakeim et qu'elle file sur Tobrouk, une *Jock-Colonne* F.F.L. coupe tous les convois ennemis dans la région de Rotonda Segnali, à 50 kilomètres de Bir-Hakeim, ayant malheureusement beaucoup de blessés, elle fait appel par radio à Bir-Hakeim, pour l'envoi de sanitaires en vue d'évacuation urgente.
Le général Kœnig demande au colonel de Roux de lui trouver rapidement un officier susceptible de se rendre de nuit à Rotonda Signali, à travers les postes ennemis et en franchissant le champ de mines situé en bordure de ce secteur.
De Roux, convaincu des difficultés et du danger présentés par cette mission, fait passer le devoir avant l'amitié, en désignant pour l'accomplir le lieutenant Valli du B.M. 2, lequel, par miracle, après une nuit d'enfer, rejoint la *Jock-Colonne* et ramène, à 13h30, tous les blessés à Bir-Hakeim.



François Valli
Ordre de la Libération

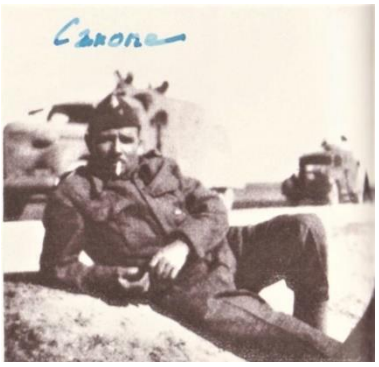
Chef de bataillon Henri Amiel, Bataillon de Marche n° 2. Un homme de devoir, c'est justement le lieutenant Valli. Le 1er juin à 23 heures, il a quitté Bir Hacheim avec huit sanitaires et une escorte du B.M. 2. Après une « nuit d'enfer », il a réussi à rejoindre le B.P. 1 à Rotonda Segali. Il était de retour le 2 juin à 13 heures, avec les ambulances et onze blessés. Homme de devoir, prêt à toutes missions, à tout moment.



Imperial War Museum

Une fois, Blagué, Wanfio et Yamala se trouvaient avec une vingtaine d'autres tirailleurs pris dans une embuscade, loin de leur base. Leurs deux véhicules étaient mis hors d'usage, quelques-uns d'entre eux blessés. Pourtant ils réussirent à mettre en déroute les ennemis qui les avaient attaqués, récupérèrent un gros camion de troupe à bord duquel ils rentèrent de leur base, avec huit prisonniers. Ils avaient perdu au cours de cet accrochage l'adjudant Dupin qui commandait la section, et le première classe Bomba, un gars de Mbaïki en Lobaye. ***(De l'Oubangui à La Rochelle ou le parcours d'un bataillon de marche, Pierre Sammy Macfoy)***

Ce sont des journées dures, évidemment, très dures… Mais ce n'est encore pas comme ça qu'ils nous auront ni qu'ils entameront notre moral. Seulement la fatigue physique augmente chaque jour. On mange peu et mal, on ne dort presque pas. Mais les nerfs sont solides. Mayolle (il n'a que 21 ans) est parfois déprimé, nerveux, mais il lutte courageusement : il s'y fera.



Ce matin, ce bon sergent Naud me disait, la face hilare : *« Hein, mon Capitaine : Beau baroud ! Ils en veulent, les vaches ! ...mais l'plus fort, c'est qu'on les aura ! »*. *« Tiens »* que je lui réponds, « *bien sûr qu'on les aura ! »*
Et hier soir[21] lorsque nous enterrions ce brave adjudant Dupin tué à son poste par un obus boche, les quelques-uns que nous étions ont durci les mâchoires, et les paroles du Commandant, jetées sur l'humble croix de bois, étaient des paroles qui sortaient de nos cœurs : *« Adieu Dupin. Ta mort glorieuse ne sera pas vaine. Tu restes avec nous, tu seras vengé. ».*
Le vieux Canonne, héros de Verdun, un dur de la meilleure trempe, chasseur d'éléphants, volontaire de cinquante ans, pleurait.
Capitaine Paul Guenon, Santé-Bataillon de Marche n° 2



Adjudant Susan Travers, 13 DBLE. Après les bombardements, j'avais tout le temps faim et sommeil. A chaque fois que j'émergeais saine et sauve, je me disais : *« cette fois-ci, je m'en suis encore tirée ».* Autour de moi les autres réapparaissaient avec la même idée en tête et nous avions tous très faim. Bientôt, alors que les bombardements devenaient de plus en plus intenses, la cuisine ferma pendant la journée et on ne prépara plus les déjeuners mais seulement des dîners. Après ça, il fallut vivre sur nos rations en conserve et rien d'autre. Un jour je me dis que j'allais devenir folle si je voyais à nouveau une boîte de *corned-beef* étiquetée « *Smithfield Selected* ».

[21] Dupin est décédé le 3 juin.

Le Général choisit cet instant de découragement pour m'envoyer une des mallettes de pique-nique que nous emmenions avec les colonnes *jock*. En ouvrant la boîte aux trésors, je découvris toutes sortes de délices de la coopérative militaire : des sardines, des asperges, et du saumon. Il y avait même une canette de bière. Estimant que c'était franchement dommage de laisser ça aux Allemands, j'avalai le tout.



Jacques Iehlé
Ordre de la Libération

Lieutenant de vaisseau Pierre Iehle, 1er Bataillon de Fusiliers Marins. *« Le général vous demande à son P.C. »* Pourquoi pas Amyot d'Inville ? Enfin, il n'y a qu'à aller voir. Dehors, il fait nuit noire, mais je sais trouver mon chemin maintenant et d'ailleurs le P.C. du général est tout près.

J'arrive et j'entre directement sous la tente enterrée. Je n'étais jamais allé chez le Général et j'observe les lieux avec curiosité cela me paraît grand, trop grand à mon goût pour être à l'abri des bombardements. Le Général est assis sur une chaise de toile, à côté de son chef d'état-major ; calme, très détendu, il conserve son sourire perpétuellement blagueur et cela me réconforte et me donne confiance ; s'il est si tranquille, c'est que cela ne va pas si mal.

« Iehlé, je sais que c'est vous qui vous occupez du ravitaillement chez les fusiliers marins ; or, les fusiliers marins sont gens débrouillards et l'on m'a dit que vous aviez encore de l'eau en réserve ». « Mon Général, j'ai fait quelques provisions et j'ai sérieusement rationné les hommes. »

Je commence à deviner pourquoi j'ai été convoqué et ce pourquoi ne me plaît pas du tout, oh mais alors, pas du tout ! Le général le sent bien d'ailleurs, car il y met des formes.

« Mon cher Iehlé, voilà la situation difficile dans laquelle je me trouve. Le B.M.2, comme vous le savez, a subi des attaques très dures aujourd'hui et ses tirailleurs sont absolument épuisés et à bout ; il faut pourtant qu'ils tiennent et vous n'ignorez pas qu'ils ne tiendront pas sans eau ; or, toutes les réserves du bataillon ont été détruites par le bombardement de 15 heures. Il faut que vous m'aidiez, Iehlé donnez-moi un peu d'eau. »

Aïe ! Cette eau que j'ai été chercher très loin dans le désert, les semaines passées, dans des puits abandonnés ; cette eau que je mesure, chaque nuit, à la goutte près et sur laquelle je veille jalousement ! C'est vrai que jusqu'à présent, par je ne sais quel miracle, aucun de nos fûts de 200 litres n'a été touché et que je n'ai rien perdu ; mais c'est grâce à cette eau que les fusiliers marins tiennent le coup.

« Iehlé, honnêtement, combien pourriez-vous me donner ? »

Évidemment, si c'est au Général, qu'il faut rendre service… voyons, si j'en garde pour trois jours et c'est bien le maximum de temps que nous pourrions encore tenir, je pourrais donner…

« 400 litres, Mon Général.





– C'est chic, cela, je vous remercie. Je la ferai prendre ce soir même, car c'est urgent. Et dites donc, vos fusiliers marins ont été splendides aujourd'hui ; c'est vrai qu'ils n'ont pas descendu d'avion, mais je crois qu'il y en a eu deux de touchés et s'ils ne tiraient pas comme ils le font, les attaques aériennes seraient infiniment plus meurtrières.

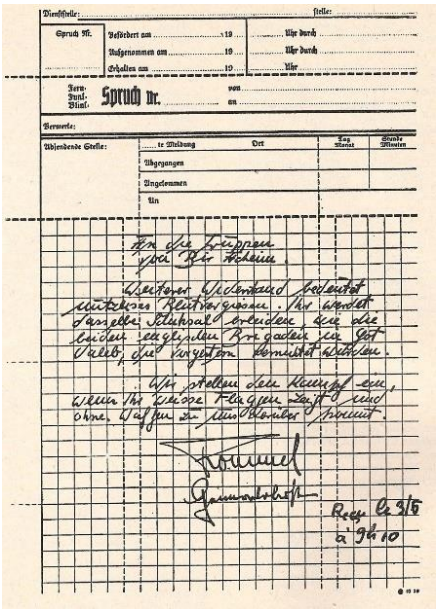
– Oh ! Vous savez, Mon Général, on arrive aux derniers obus de D.C.A. ; demain, il faudra probablement utiliseR les obus antichars. »

Me revoilà dehors. Je ne suis pas très content de moi-même ; donner ainsi mon eau ; il est vrai que ce n'est pas la peine d'en garder plus qu'il n'y a de vivres ; mais tout de même, c'était l'eau des fusiliers marins.

3 juin

Le 3 juin, Rommel envoie un message manuscrit aux troupes de Bir Hakeim : « *Toute résistance prolongée signifie une effusion de sang inutile. Vous subirez le même sort que les deux brigades anglaises de Got-el-Oualeb détruites avant-hier. Nous cessons le combat si vous hissez des drapeaux blancs et si vous vous dirigez vers nous, sans armes ».*

La seule réponse de la brigade FFL est une salve de canon. Précédés de tirs de canons de 105 et de bombardements, les 3, 4 et 5 juin, la division motorisée Trieste et la 90e division motorisée allemande montent à l'assaut des fortifications, des positions et des champs de mines établis par les troupes françaises.


Spruch Nr.


Batterie allemande s'installant dans le désert de Libye

Réponse du Général Kœnig à l'ultimatum de Rommel

Q.G., le 3 juin 1942.

ORDRE GÉNÉRAL

1° Nous devons nous attendre désormais à une attaque sérieuse, tous moyens combinés (aviation, chars, artillerie, infanterie). Elle sera puissante.

2° Je renouvelle mes ordres et ma certitude que chacun fera son devoir sans faiblir, à sa place, coupé ou non des autres.

3° Notre mission est de tenir coûte que coûte, jusqu'à ce que notre victoire soit définitive.

4° Bien expliquer cela à tous, gradés et hommes.

5° Et bonne chance à tous.

Signé : KŒNIG.

Enseigne de vaisseau Jacques Bauche, Fusiliers Marins.

L'aube de ce 3 juin commençait à poindre lorsque la colonne s'ébranla de nouveau. La position était complètement investie quand elle se présenta devant Bir Hakeim. On ne dut qu'au vent de sable, à l'effet de surprise et à la violence de la ruée de pouvoir rentrer dans le périmètre sans trop de difficulté. A neuf heures, sous un sérieux duel d'artillerie, tous les éléments survivants de la colonne Broche avaient regagné la position et reprenaient leur poste de défense aux côtés de leurs camarades.

Fichet *(Jacques Bauche),* était allé prendre ses ordres au P.C. du bataillon. L'enseigne refusa la tasse de thé que lui offrait le commandant. Malgré la soif affreuse qui le torturait, l'officier s'était juré de ne point boire avant que tous ses hommes qui l'attendaient près de la passe ouest aient pu se désaltérer.



Lieutenant-Colonel Félix Broche, commandant le Bataillon du Pacifique. « *Nous voici engagés dans une véritable bataille, les phases en sont diverses, la situation change constamment. Partis pour une progression qui s'annonçait victorieuse et après avoir tenu une position isolée de tout à 60 km en avant des lignes amies, nous voici à nouveau à Bir Hacheim au milieu de la 1ère Brigade Française Libre.*

Il s'agit de tenir bon, les forces Anglaises sont autour de nous pour détruire les dernières forces de Rommel qui est en train de jouer sa dernière carte.

Si Bir Hacheim tient, la Victoire est certaine.

Contre les attaques aériennes et le bombardement d'artillerie, abritez-vous mais que les chefs surveillent le terrain en avant d'eux, l'attaque peut se produire à ce moment-là. Si elle a lieu, à vos armes, tirez bien et sans hâte, écoutez vos chefs et vengez vos camarades disparus ».

Sous-lieutenant Benjamin Favreau, Bataillon du Pacifique. Cela commença dès le retour de Rotonda Segnali ou le lendemain matin. On vit arriver du nord, dépasser Bir Hakeim par l'ouest, un vol noir en rangs bien alignés. Nous crevions de peur… Ils tournèrent hélas dans le sud-ouest, revinrent en bourdonnant sans se soucier de nos poum-poum, et piquèrent sur le fort. Ô Dieu, voilà qu'ils venaient sur nous… Au premier coup d'œil, je vis que la tranchée n'était pas touchée. Des têtes horrifiées se levaient prudemment sous le nuage opaque. *« Pas de blessé ? ». « Tout le monde est là, mon lieutenant ».*



Raymond Lehartel et René Drollet Col. Yacine Ben Alima

Naturellement, on évitait de se trouver loin du terrier aux heures où les bourdons noirs avaient l'habitude de nous visiter, pourtant il arrivait qu'on fût surpris en terrain découvert comme un lapin en pleine garenne. Un soir qu'ils arrivaient sur le fort et que j'allais de chez Asmus à mon abri, la hargne, le besoin de provocation, ou bien l'envie de prouver mon sang-froid aux miens, m'empêcha de me précipiter comme j'aurais du le faire, persuadé que j'avais le temps d'arriver avant les bombes, en sprintant à la dernière minute.

« Cours, mon lieutenant, cours », suppliait Teremate devant moi, mais quand ils piquèrent, c'est à peine si je consentis à accélérer le pas. Les bombes vinrent à moi… alors seulement je courus de toutes mes forces ! Mais il était trop tard, car elles grossissaient à la vitesse d'une locomotive sur un écran de cinéma.

Je regardai derrière : j'étais à mi-chemin. Lâchant le cartable que j'avais à la main, je fis demi-tour, néanmoins, - en perdition ! *« Vite, plus vite ! »,* criait Lehartel.

La Foudre ébranla l'endroit : un morceau de fer fumant de la taille du poing frappa le bord de l'excavation au-dessus de ma tête et me retomba sur la main. Je jetai un cri et repliai brusquement le bras comme si j'avais mal… mais l'avalanche s'écoulait déjà.

A moins d'un mètre, il y avait deux cratères, dont l'un avait empiété sur le bord du trou où j'avais sauté !

Je rentrai sous les yeux des Tahitiens presque aussi soulagés que moi.

« Le lieutenant, c'est toi, alors pourquoi tu fais le malin ? », me dit Pétis d'un ton réprobateur.

Capitaine Bernard Saint Hillier, 13 DBLE. **3 juin**. La situation est toujours la même. Nos 75 ouvrent le feu à 7h00. Nous recevons du 105 et 77 principalement et quelques gros calibres (210).

À 9h30 deux conducteurs anglais, dont celui de Tomkins, l'officier de liaison fait prisonnier au retour d'une liaison avec la division, apportent une lettre du général Rommel au général Koenig. Ils nous posent de nouvelles offres de reddition « pour éviter toute effusion de sang », nous menaçant du sort des brigades anglaises au nord de nous.

Les bombardements ont fait cinq ou six tués, Kampla (*ou Kampler),* CP10 et Chtulzatz (*Stuhlsatz*), 6e compagnie. Nous sommes bombardés à cinq reprises par les *Stukas* (quatorze à 8h30, dix-huit à 11h45, douze à 13h30. La chasse anglaise, alertée par la fumée des explosions, les attaque au moment où ils se reformaient et en abat quatre ; un Anglais se pose (pilote sud-africain recueilli par le BM2) ; à 19h00, les bombes tombent sur le G.S.D. et le dépôt de munitions, et vingt-neuf *JU 88* à 20 heures dans le secteur du 2/13.



Jean de Laborde Noguez Ordre de la Libération

La 7e Motor Brigade s'installe à 10 km au sud de la redoute, légère remontée de lui vers le nord. Quelques passages de la RAF qui bombarde et mitraille. Les bombardements aériens sont en grande partie tombés sur les CP9 et 10, cinq commotionnés dont l'adjudant Guillot.

Le matin, deux groupements de réserve sont constitués sous les ordres du colonel Amilakvari pour contrattaquer – groupement Puchois : 3/13, et groupement Savey : 2e compagnie nord-africaine plus compagnie Laborde.



Marcel Guillot Ordre de la Libération

Capitaine Paul Morlon, 1er Régiment d'Artillerie. Le 3 juin la batterie tire plus de 1 000 obus sur différents objectifs. La position fait l'objet de de plusieurs bombardements aériens dont une vague de 22 appareils. Ces vagues d'avions comprennent le plus souvent des *Stukas* escortés de *Messerchmidt 110.* Mon ouïe, très fine, les détecte en premier, venant de l'ouest.

Immédiatement après, Tirailleur les pointe du doigt alors que je ne peux pas encore les voir à la jumelle !
Ils se mettent toujours dans le soleil pour attaquer la position.
Le matin, leur dernier virage a lie légèrement au sud-est de l'observatoire. A la fin du virage, un battement d'ailes du Stuka, suivi d'une forte inclinaison sur le côté gauche en avant pour faire le piqué, assez lent, bien rectiligne. Le lâcher des bombes et la ressource l'avion à pleine gomme.



Lieutenant Léon Rouillon, 1er Régiment d'Artillerie. Notre existence avait changé. Une permanence incessante nous était imposée, une garde et un labeur de chaque minute, dans une tension et un effort que rien n'arrêtait.
Dès avant l'aube, Champrosay quittait le camion et prenait possession du P.C. de combat. Rasé de frais, casqué, le chèche enroulé autour du cou, les jumelles pendantes sur la poitrine, net et impeccable, il s'installait dans l'étroit abri surmonté d'une toile de tente, que les arrivées et les départs faisaient vibrer à tout instant.

Notre commandant, debout devant une table accotée aux sacs de terre formant murette, consultait sa carte, son plan directeur haché de traits de crayon rouges et bleus qui marquaient la position des groupes, des bataillons, des batteries et les emplacements présumés des formations ennemies.
Devant l'entrée, le capitaine Bricogne se tenait debout, nous ayant rejoints, pipe aux lèvres, guêtré, un sac de grenades en bandoulière – ce qui nous surprenait, prêt à assister Champrosay, discuter avec lui ou répondre aux multiples appels, en ses lieu et place, quant et quant. Un peu au dehors, couchés à terre, Biraud, Kervizic, Bedrossian, d'autres agents de liaison attendaient. A tout instant ils s'élançaient pour accomplir quelques missions urgentes et périlleuses vers les batteries, les bataillons, le Q.G.

Le téléphone sonnait sans cesse. Il fallait écouter les demandes angoissées des bataillons réclamant un tir de barrage, noter les données plus ou moins précises qu'ils nous criaient, leur passer des réponses nettes et optimistes, appeler à notre tour les batteries et leur communiquer des ordres minutieux.
Impassible, Champrosay m'arrachait parfois les écouteurs et brutalement criait *: - Répétez ! Attendez* !
Il se penchait sur sa carte, marquait quelques traits de crayon, prenait ses compas, ses règles, son rapporteur, mesurait les distances, et froidement, ordonnait : *- Vingt-cinq coups par pièce en X.Y. Compris ? Rendez compte aussitôt le tir terminé.* Puis il me restituait le téléphone, considérait à nouveau ses plans allumait une cigarette et me disait : - *Vous avez entendu ? C'est noté ?*
Ainsi tout le jour, sans une minute d'interruption, sans un moment de détente.
A la nuit, les demandes téléphoniques s'espaçaient. La canonnade s'apaisait peu à peu. Seuls des tirs de mitrailleuses, par rafales, vrillaient l'air.

Champrosay conférait avec Bricogne puis, une à une, appelait les batteries, demandait un compte-rendu du jour, donnait quelques instructions pour la nuit et les préparatifs du lendemain, recommandait l'attention la plus vigilante, exigeait l'économie absolue des munitions, et seulement, seulement, se faisait communiquer l'état des pertes et des morts.

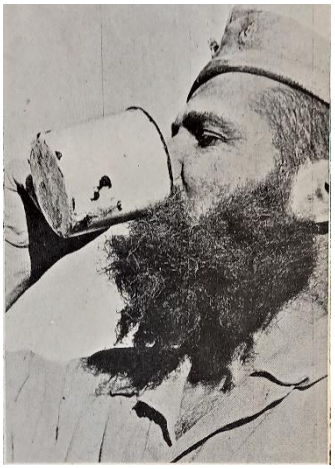
A cet appel, son visage ne bronchait pas pendant que j'inscrivais les listes, à peine une contraction des mâchoires indiquait-elle le choc que devaient lui causer ces funèbres nouvelles. Il terminait par un mot de réconfort, brutal, viril, les yeux clos une seconde, puis il mettait longuement ses cartes à jour avant de rentrer dans son camion pour, avant de se reposer, téléphoner au général.

Cassin, pris pendant toute la journée aux transmissions, rentrait. Nous pouvions alors mâchonner quelques biscuits, ouvrir les boîtes de *corned-beef* dont les viandes gluantes, à peine goûtées, nous écœuraient, et nous nous étendions sur le sol tiède des guitounes pour sombrer dans un sommeil anima qui ne reposait point.



Le repas des artilleurs pris sous la tente n'est plus qu'un souvenir… col. J. Roumeguère

Sergent Fernand de Barral, 1er Régiment d'Artillerie. **3 juin.** J'extrais donc de mes souvenirs de guerre le récit d'un acte de courage parmi tant d'autres, accompli par un de mes camarades, tel que je l'ai vu.
Depeser est le chef de l'une des pièces de ma batterie. En cours de tir, sa pièce s'enraye : une cartouche a fait long feu, l'obus est resté dans le tube. Est-il amorcé par le trop faible coup de départ, ou non ? On ne peut le savoir. Ce cas est prévu avec précision : le chef de pièce doit faire reculer tout son monde et attendre cinq minutes. Passé ce délai, si l'obus n'a pas explosé dans le tube, c'est qu'il n'a pas été amorcé : on peut l'extraire avec précaution, sans trop de danger.
Mais le tir fait rage. Depeser estime que sa pièce doit continuer à tirer. Il pense aussi, sûrement, que si l'obus éclate, il fera sauter le tube, et qu'une pièce de moins quand déjà il n'y en a pas assez, cela compte.
Peut-être pourra-t-il extraire l'obus avant qu'il n'éclate ? Il fait rapidement écarter ses hommes et calmement, sachant ce qu'il risque, essaie seul d'extraire l'obus qui était amorcé : il éclate.
Depeser, j'espère que tu es mort sur le coup, sans souffrir. Tu étais un bon copain.



Sergent-chef Albert Pivette, Bataillon d'Infanterie de Marine. **3 juin.** Nous sommes bien servis ; l'artillerie boche installée au nord et au sud nous coupe le ravitaillement et nous tire dessus tant qu'elle peut. Cinq raids de 12, 18, 12, 22, 30 bombardiers. C'est épouvantable. La ration d'eau est ramenée à un litre et demi, c'est dur. Dans la soirée, changé d'emplacement.

Lieutenant Jacques Bourdis, 13 DBLE. La garnison de Bir Hacheim était au complet, le siège allait commencer…

Je m'employai surtout à maintenir le moral de ma section que l'inaction et bientôt la perspective de manquer d'eau exposaient dangereusement. A vrai dire, nous ne manquâmes jamais complètement d'eau mais la ration diminuait de jour en jour. Quand nous avions fait la part de cuisine, il restait à chacun un demi-litre pour boire et se laver. Nous récupérions l'eau de la rosée sur les tentes et tous les morceaux de toile ou de tôle que nous pouvions étaler, dérisoire cueillette du matin.

Je compris très vite qu'il fallait m'instituer comptable de l'eau. Certains légionnaires carottaient sur la quote-part qu'ils devaient à la cuisine, d'autres se souciaient peu des radiateurs, ou ne se lavaient plus, quelques un mêmes chapardaient. Le ricochet d'un étrange obus avait défoncé toute une réserve, un fût de 200 litres pour 25 hommes. Je savais que la compagnie avait la sienne, et, sous un matraquage violent, je fis à plat ventre le voyage du P.C., qui devait être à 300 mètres, pour demander du secours à mon capitaine.
Il me le refusa avec sagesse. Je regagnai mon trou pestant contre l'insensibilité de mon commandement, me demandant jusqu'où me mènerait mon utile réserve, un jerrycan de 20 litres.
Je rentrai ce bidon d'eau rouillée et tiède dangereusement convoité.
J'en fis mon dossier pendant la journée, mon oreiller pendant la nuit.



Caporal-chef Roger Ludeau, Bataillon du Pacifique. Le 3 juin 1942 à 14 heures, nous sommes attaqués avec une violence inouïe. La position disparait dans un océan de flammes et de fumée… nos 75 sont écrasés les uns après les autres par les fantastiques bombardements aériens et les terrifiants pilonnages de l'artillerie lourde dont les 210 explosent avec un bruit de tonnerre, nous projetant d'un bord à l'autre de nos trous par leurs formidables déflagrations.

Médecin aspirant Jean Gillet, Santé- Bataillon du Pacifique. Si l'on est à quelque distance du point que les *Stuka* cherchent à atteindre, il est possible de les voir basculer, piquer droit vers le sol à la verticale l'un derrière l'autre, au botte à botte si j'ose dire, à une vitesse de plus en plus vertigineuse entre les traînées roses des obus traceurs des *Bofors*, de les voir ralentir tout en conservant leur direction, lâcher leurs bombes à 100 ou 200 m du sol, se redresser et filer en rase-mottes à une allure folle tandis que de quart de seconde en quart de seconde s'élèvent de gros champignons de poussière grise et que parvient le fracas des explosions.

Bientôt la zone bombardée disparaît sous un épais mur opaque de poussière haut de 300 m d'où émergent un à un les derniers avions. Ceux qui sont dans la zone visée entendent le bruit de plus en plus intense, de plus en plus aigu des moteurs emballés qui se rapprochent. Puis c'est le hurlement rauque et strident de sirène enrouée de leurs freins à air au moment où apparaissent ces petits avions. Entre leurs roues se profilent les bombes, elles se détachent, s'éloignent lentement du fuselage. Le bruit de sirène cesse et dans le tonnerre de reprise de son moteur l'avion se redresse. Bien abrités dans nos étroites tranchées nous le voyons passer en trombe au-dessus de nos têtes avec sous ses ailes ses grandes croix noires. Derrière lui, nous voyons grossier, se rapprocher sa bombe, un fin sifflement et c'est le bruit tonitruant de l'explosion suivie de dix, vingt, trente autres.



Aspirant Roger Malfettes, 1er Bataillon d'Infanterie de Marine



Ce même jour vers 18 heures, après un passage de la *Royal Air Force* qui se dirige vers Benghazi, une nouvelle vague de *Stukas* - une vingtaine d'appareils, survole la position pour la dixième ou la onzième fois. Ils sont énervants au possible de s'accrocher ainsi à nos basques, mais ils manquent de chance. Sur le chemin du retour, les *Kittyhawks* leur tombent dessus. Jusqu'à cet instant la *Royal Air Force* et la *Luftwaffe* donnaient l'impression de jouer à cache-cache, aujourd'hui, c'est la rencontre. Les rapaces piquent du nez, tentent la fuite, leur tour d'être coincé est arrivé. Le spectacle est plus réjouissant que beau. Les nazis laissent des plumes, légère compensation du mal qu'ils nous infligent.

Merci à la *Royal Air Force* qui, regagnant sa base, peut constater que les calots qui saluent ses battements d'ailes, sont encore nombreux, grâce à son action.

Chef de bataillon Henri Amiel, Bataillon de Marche n° 2. Bechtel nous rappelle aussi le fameux perroquet que Lucien Brasdu a amené à Bir Hacheim depuis l'Oubangui. Aussitôt que l'oiseau entend le ronronnement des avions venant bombarder, il donne l'alarme en gueulant *« avions, avions ».* Puis il fourre la tête sous son aile et attendait stoïquement.



Pierre Heitzmann

Caporal Pierre Heitzmann, Bataillon d'Infanterie de Marine.

Il y avait des tas de chiens à Bir Hakeim… quand ils entendaient les avions allemands, ils se mettaient dans les trous. Ils avaient repéré le coup... Alors on pouvait repérer les avions avec les chiens. Ça peut toujours servir…

Si c'était des Anglais, ils ne bougeaient pas !



Aimé Hafliquaire

4 juin



Pierre Koenig et le général Willoughby Norrie

Le Général Willoughby Norrie, commandant la 30e CA adresse le message suivant au général Koenig :
« Excellent travail. Tenez bon. Toutes mes félicitations, tout ira bien »
Message évidemment rédigé avant la conclusion de la bataille du Chaudron…
Koenig lui répond : *« Merci, nous sommes très satisfaits d'attirer sur nous un nombre d'ennemis de plus en plus considérable ».*
Chef de bataillon Henri Amiel, Bataillon de Marche n°2

Capitaine Paul Morlon, 1er Régiment d'Artillerie. Si les Allemands n'avaient pas repéré l'observatoire (il était invisible à 50 mètres, la tête de la binoculaire était dans un sac à terre, qui ne se détachait pas des sacs garnissant le bord du trou), il n'en fut pas de même des mouches qui s'en donnèrent à cœur joie, venant se coller aux lèvres et aux paupières. Ayant récupéré sur un char italien un jerrycan d'eau - auquel un peu de pétrole avait ajouté pour empêcher le personnel de le boire et le réserver pour le radiateur du véhicule -, après décantation, nous décidons de le boire sous forme de thé et de l'utiliser pour la cuisine, non sans un certain nombre de rots après absorption.

Enseigne de vaisseau Jacques Bauche. La nuit était le royaume des fantassins qui s'infiltraient jusqu'aux positions de défense et qui s'expliquaient avec les défenseurs à la baïonnette et au poignard. Comme les héros de *l'Illiade*, ils combattaient de si près qu'ils pouvaient se défier. Les démineurs ennemis, silencieux et patients, grignotaient les champs de mines dans l'obscurité pour ménager des passages aux engins d'assaut.



Sergent Bernard Lucas, 1ère Compagnie du Génie. Le jour, pendant les bombardements, les Allemands tentent de déminer le champ de mines. La nuit, nous intervenons pour contrôler notre système de défense. Les Allemands désamorcent les mines et les laissent sur place. Nous les remettons en position après les avoir réamorcées. Ce travail est exténuant. De retour dans nos positions, nous mangeons, buvons le peu d'eau à notre disposition et tentons de dormir. Nous avons réussi à récupérer une radio.

Nous sommes fiers d'apprendre que Bir Hakeim tient devant les troupes de Rommel et que les Anglais nous regardent avec respect…
Nous avons aussi des prisonniers à garder. Un officier allemand pilote d'un *Stuka* qui vient d'être abattu parle bien français. Il nous dit qu'il vient de Bordeaux. Son escadrille a reçu l'ordre de rejoindre l'Afrique du Nord il y a moins de quinze jours. C'est étonnant d'avoir des nouvelles du pays par un Allemand.

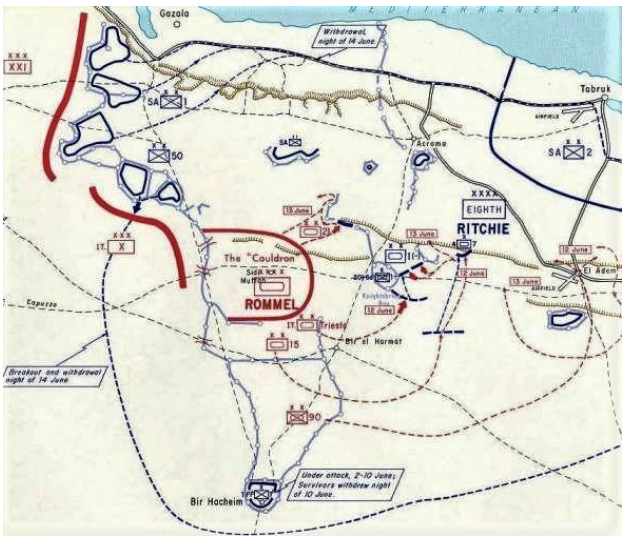
Capitaine Robert Hervé, Bataillon du Pacifique. Un matin, nous avons trouvé un pionnier grièvement blessé. Le malheureux souffrait terriblement. Nous l'avons ramené dans nos lignes. Thomas Bambridge essayait de lui faire dire « *Hitler pas bon* », mais le soldat allemand ne parlait que l'allemand.

Sergent-chef Albert Pivette, Bataillon d'Infanterie de Marine. Encore une journée qui comptera. Six raids presque aussi forts qu'hier. Un bombardier atteint par la D.C.A. explose en plein ciel, deux des trois aviateurs s'écrasent à 100 mètres de mon emplacement. La R.A.F. commence à montrer ses ailes, ce n'est pas trop tôt. L'artillerie ennemie commence à tirer un peu trop bien

Enseigne de vaisseau Jacques Bauche, Fusiliers Marins. Toute la journée, il m'a fallu travailler à ma pièce avariée, avec mes hommes, pour la réparer ; mais il semble impossible d'y arriver sans les outils nécessaires et les pièces de rechange que nous ne trouverons que dans un atelier de l'arrière. A chaque visite des avions allemands, l'armement de cette pièce est malade de ne pouvoir tirer, et humiliée de n'avoir qu'à se terrer comme les simples biffins qui nous entourent.



5 juin : « le Chaudron »



Des nouvelles nous parviennent de la bataille décisive engagée par Rommel et la 8e Armée, à 30 km au nord de Bir Hacheim, dans la région de Sidi Muftah, Bir El Assagh, que les adversaires appellent le « *chaudron* », en raison de la violence des engagements et des pertes qui se chiffrent à des centaines de chars.

Tandis que Trieste et la 90e légère masquent Bir Hacheim, Rommel, le dos aux mines, subit une puissante attaque en tenailles du gros de la 8e Armée.

Mais la situation n'est plus celle des jours précédents : l'Axe est maintenant bien ravitaillé, une énorme brèche a été ménagée dans le champ de mines, elle permet le passage des renforts, venus directement de l'ouest.

Cette fois, le « *Renard des sables* » n'est plus immobilisé, il manœuvre avec astuce, parvient à coincer les Britanniques dans ce « chaudron », remonte la 90e légère sur leurs arrières, les décime, leur prend 4000 prisonniers. Pour lui, c'est la victoire ! Qui peut l'arrêter désormais sur le chemin du Canal de Suez ?

Réponse incroyable, mais vraie : Bir Hacheim !

« Bir Hacheim » est comme un pieu enfoncé profondément dans la chair du front allemand, « *il faut à tout prix le détruire* », c'est l'ordre de Rommel qui ne peut laisser sur ses arrières ces Français libres, corsaires d'un nouveau genre. Il faut faire sauter leur port d'attache, Bir Hacheim, et vite !

Chef de bataillon Henri Amiel, Bataillon de Marche n°2



Jean-Mathieu Boris

Aspirant Jean-Mathieu Boris, 1er Régiment d'Artillerie. Le 5 juin, à 4 heures du matin, un plénipotentiaire de Rommel se présente en vain à l'est. Peu après en plus des 88, ce sont les canons lourds ennemis de 150 et de 210 qui entrent en action. Leurs obus font le bruit d'un train à grande vitesse avant d'éclater alors qu'avec les 88 l'explosion précède le sifflement.

Plus tard, malgré la canonnade, je fais la sieste sous la bâche qui sert de P.C. au 2e groupe, la tête sur une veste roulée placée sous une chaise en toile. Un bruit assourdissant : j'ouvre les yeux, un morceau de ferraille fume au-dessus de moi. Un obus a explosé sur un des arceaux qui tient la bâche, mais l'éclat qui se dirigeait vers ma tête a été intercepté par l'appareil de photo posé sur la chaise et s'est arrêté en le coupant. J'ai eu de la chance mais les photos sont foutues.



R. Morel (13 DBLE), (?), A. Chavanac (RA), J-M. Boris, J-L Desmaisons (Génie) - Fonds Jean Mathieu Boris

***Aspirant Roger Malfettes, 1er Bataillon d'Infanterie de Marine*.** Jacquin en visite vient de nous apprendre que dans la nuit, le général - *oberst* – a tenté de nouveau de nous séduire, cette fois par l'intermédiaire de ses officiers qui se seraient fait envoyer sur les roses. Il y a deux entêtés qui se font face : Erwin, qui veut tout posséder à la hussarde, Marie-Joseph Pierre, qui refuse de se laisser violer. Entre eux, il n'y a pas de compréhension. Il n'y en aura jamais, pas plus que de solution, sauf empoignade.


MAYOLLE

Même musique qu'hier. Encore un ultimatum de Rommel. Cela devient du bavardage.
On dit que la 8ème Armée doit attaquer sur toute la ligne.
On dit ça… on dit tant de choses !
Mayolle me demande : *« Vous y croyez encore, vous, aux Anglais … »*
« Mon Dieu, moi, je ne demande qu'à y croire ! »
Capitaine Paul Guenon, Santé - Bataillon de Marche n° 2

Adjudant Susan Travers, 13 DBLE ; Au cours de la terrible semaine d'attaque qui suivit, un de nos dépôts de munitions fut touché et une centaine d'obus explosèrent.
Le feu était partout dans l'enceinte. Les morts n'étaient pas ramassés et les blessés restaient sans soins.
« Quand les Anglais vont-ils se décider à venir à la rescousse ? » demandaient les hommes en colère. La Royal Air Force fit pourtant de son mieux pour nous aider, envoyant des *Hurricanes* et des *Kittyhawks* qui abattirent vingt-deux avions allemands. Ils bombardèrent aussi les forces de Rommel au sol, mais dès qu'ils étaient partis, les Allemands recommençaient à nous pilonner.



Le général envoya un télégramme élogieux : *« Merci à la R.A.F. ! »*
Un pilote de la R.A.F répondit : *Merci à vous pour le sport ! »*
A partir de là, les pilotes de la R.A.F. eurent à cœur de protéger et de défendre Bir Hakeim.



Aspirant Roger Malfettes, 1er Bataillon d'Infanterie de Marine. Tels des fantômes à l'aube naissante, noyés dans le brume protectrice et providentielle qui les nimbe d'un halo flottant d'humidité, les ravitailleurs, comme sortis d'un gouffre, glissant sur un matelas cotonneux, surgissent du brouillard qui les enveloppe, larguent les lots de ration et d'eau qui sont chichement attribués, s'incrustent dans l'éther bleuté du matin, s'estompent pour regagner dare-dare leurs abris.

Le 5 au matin, notre ration d'eau est limitée à quatre bidons « boches » de vint litres, « pour toute la section et pour deux jours », nous apprend René Gallice. Il est bon, blond, joue bien au football, mais ne nous gâte pas. Inutile de compter, un peu plus d'un litre par jour et par homme. Nous basculons dans la pénurie.

A l'heure du ravitaillement, tous les moteurs en état de le faire démarrent, tous tournent à plein régime. La position entre en discussion, le bruit de la conversation des moteurs fait fond sonore qui couvre celui des camions livreurs que les teutons ne peuvent déceler ? Le second avantage de cette séquence « moteurs en avant marche », tient dans l'alchimie qui fait bouillir l'eau dans les radiateurs.

Dès l'arrêt des moteurs, les chauffeurs effectuent la vidange, tamisent l'eau récupérée, refont le plein avec les eaux usées. Par le travers des serviettes, peuvent être restitués à leur fonction première deux, trois litres d'un liquide purifié qui conserve une couleur douteuse. Robert (*Tilloloy)* constate qu'allongée de whisky, elle est tout à fait présentable, que mélangée avec du café, elle n'en est pas plus noire. Il faut vivre avec ce qui est à disposition. Nous ne sommes pas des plus malheureux car notre joyeux « juteux » nous a approvisionné en bon écossais dont il a trouvé par hasard - dit-il, quelques bouteilles sans marque distinctive, sans nom de propriétaire. Un *JU* a dû les larguer et elles n'ont pas explosé.

Sous-Lieutenant Benjamin Favreau, Bataillon du Pacifique. C'était pitié que de voir mes malheureux soldats se disputer les dernières gouttes des bidons, mais contre cette souffrance-là, je ne pouvais rien. Pétis habitait dans ma tranchée et se trouvait donc loin de la sortie. Un après-midi – ce devait être dans les derniers jours, on le vit bondir de son abri, une clé et un bidon à la main, dévaler jusqu'à la chicane qui avait sauté sur une mine en rentrant de Rotonda Signali.
Ce lourd véhicule était chargé de munitions, et les Allemands, un moment surpris, s'étaient mis à l'arroser avec une mitrailleuse lourde, mais Pétis n'en avait cure : abrité par le radiateur, il buvait à grandes gorgées l'épais mélange d'eau, de terre et de mazout.

2e classe Michel-Villaz, ***Bataillon du Pacifique :*** Plus une goutte d'eau. La gorge sèche, la langue pâteuse…
Roland et moi décidons de boire coûte que coûte notre urine. Il faut vraiment du courage. Nous faisons dans notre quart et ensuite nous installons un mouchoir avec un peu de sable dedans qui sert de filtre et nous passons de liquide dans un autre récipient. Nous laissons un peu refroidir pendant un instant et comme toujours avec le sourire, nous avons trinqué.
Nous l'avons avalé comme une purge. Ce n'était pas trop désagréable au goût.
Nous pensons que se passera-t-il demain ? ***(Tamari'i volontaires, Jean- Christophe Teva Shigetomi)***



6 juin



Général Erwin Rommel. L'activité déployée par nos troupes devant les fortifications françaises s'était trouvée temporairement réduite.
Le 6 juin, à 11 heures, la 90e légère partit de nouveau à l'assaut des troupes commandées par le général Koenig.
Les pointes avancées parvinrent à 800 mètres du fort, puis l'offensive s'arrêta.
Le terrain, caillouteux, n'offrait aucune possibilité de camouflage et le feu violent des Français ouvrait des brèches dans nos rangs. Dans la soirée, l'assaut fut interrompu pendant que l'encerclement se resserrait autour du point d'appui. De faibles attaques de dégagement lancées par la 7e brigade motorisée britannique contre notre 90e légère, furent repoussées.

Les positions de défense sont établies en profondeur et occupées par un adversaire qui se défend farouchement. Sous les ordres du général Kleeman, chevalier de la croix de fer, venant de l'Est, les pionniers réussissent après un travail sans prix, à ouvrir une brèche dans la première ceinture de mines. La vigueur avec laquelle les armes de la défense sont concentrées sur cette brèche est si forte que l'attaque est repoussée. ***Correspondant de guerre allemand Lutz Koch***

Aspirant Roger Malfettes, 1er Bataillon d'Infanterie de Marine. Le quartier nord-est délaissé, la branche nord-ouest du V moins pilonnée est arrosée de balles perdues qui viennent de la direction du Fort, du sud-sud-ouest. Il doit y avoir accrochage au Bataillon du Pacifique où se trouve la Découverte de Roudaut, la 1ere section de Raoul-Duval et la gauche du dispositif de la 4e section de Doye dont une des pièces est aussi aux Mamelles.
Les Boches attaqueront par trois fois de midi à la nuit. Chaque assaut sera repoussé et les teutons y laisseront des plumes. Entre Mufraggi et nous, en pleine passe d'Acroma, une cinquantaine de silhouettes se faufilent. Elles approchent, sont entre 4 et 600 mètres, certaines sur des *side-cars*. Aucun avion pour les appuyer, c'est étonnant. Peut-être craignent-ils aussi de toucher les rampants qui nous harcèlent. Si cette dernière supposition est la bonne, elle conduit à la seule constatation logique : nous sommes de plus en plus encerclés et cette constatation n'a rien de réjouissant.



Le sous-lieutenant Robert Hervé
(ou Constant Roudaut selon les sources) et quelques Caldoches

Sous-lieutenant Robert Hervé, Bataillon du Pacifique
Le Bataillon du Pacifique est toujours visé à cause de sa chicane. Les assaillants avancent jusqu'à une portée de grenade à main. Les bombardements intenses de l'aviation couvrent la position d'un rideau de poussière. On n'y voyait rien. Nous tirions au jugé avec la crainte de voir surgir des chars. Nous avions des bouteilles d'essence prêtes avec des allumettes.
Le 6 juin commencent les attaques de grand style. Le bataillon a l'honneur de recevoir la première. Après une heure et demie d'une intense préparation d'artillerie, et à la faveur d'épais nuages et de fumées dégagées par les raids de l'aviation, les vagues d'assauts de l'infanterie allemande déferlent. L'attaque est enrayée.
(Tamari'i volontaires, Jean- Christophe Teva Shigetomi)

Sous-Lieutenant Benjamin Favreau, Bataillon du Pacifique. Dans le même temps l'infanterie vint s'établir devant nous à l'extrémité de la chicane qui traversait le champ de mines, interdisant désormais cette issue. Cependant elle n'osa pas pénétrer dans le marais de mines antichars devant les positions de Salvat et de Bellec, entre la porte dont j'avais la garde et celle des « Mamelles ».



Ils vinrent à la brune et se mirent à creuser, à 400 ou 500 m environ à l'œil nu. On ne pouvait les voir, mais on entendait le bruit des pelles fouillant le sol et, avec mes jumelles, je distinguais les allées et venues. Je plantai deux repères dans le sol pour matérialiser avec précision une ligne de mire, puis je dévidai par surprise un chargeur entier dans le groupe ; mais les guêpes piquent les petits garçons qui les dérangent au nid.

A peine un quart d'heure s'était-il passé qu'un obus de mortier s'abattit à 30 m au-delà de ma tranchée, un autre tomba à 15 m un peu après, puis un troisième en atteignit l'extrémité. La direction de la trajectoire étant parfaite, le prochain coup allait nous arriver en plein dessus.

Les Tahitiens refluaient déjà vers l'extrémité opposée de la tranchée et la peur commençait à me prendre au ventre… mais il n'y eut pas de quatrième coup ! Le lendemain, je vis aux taupinières nouvellement sorties de terre qu'ils s'étaient enterrés.

Ils renoncèrent à s'approcher davantage, après avoir cependant tenté de repérer nos positions de manière précise, ainsi qu'un pitoyable incident me le donna à penser.

Un soir en effet, alors que nous commencions à sortir de terre après soleil couché, un homme se dressa tout à coup devant la position de Raoul-Duval à 200 m dans le champ de mines ; il épaula tranquillement et fit feu à plusieurs reprises, puis il mit son fusil à la bretelle et tourna le dos, sans plus se presser que s'il venait de tirer un lapin. Il avait évidemment passé la journée allongée dans un trou car personne ne s'était aperçu de sa présence sur cette plage aussi nue qu'une patinoire.

Le premier instant de stupéfaction passé, nos F.M. l'encadrèrent de traînées d'impacts dans le sable, mais comme s'il ne voyait ni n'entendait rien, il s'en allait de son train de promenade. Naturellement, au bout de trente pas, il tomba face contre terre et ne bougea plus. J'étais perplexe. Que pouvait signifier ce comportement ? Dès que l'ombre s'épaissit je fis sortir un petit commando. Mais l'Allemand avait été tué sur le coup et on ne trouva sur lui ni papiers, ni insigne, ce qui ne fit qu'augmenter le mystère de ce suicide. Peut-être avait-il été placé là pour observer à l'aise nos positions et n'ayant pu repérer les emplacements de nos armes, s'était-il sacrifié en attirant sur lui le tir ? Mais comment un homme privé de casque et de boisson aurait-il pu tenir, la journée durant, sous le soleil de Bir Hakeim sans devenir fou ? Il aurait pu se rendre ; s'il avait attendu une demi-heure de plus, il eût été sauvé par la nuit, mais il préféra en finir.



Un nid de mitrailleuse du Bataillon du Pacifique

Caporal John Roy Bambridge, Bataillon du Pacifique. Depuis que nous sommes revenus de Rotonda, c'est devenu plus dur. Mais Bir Hakim, c'est quelque chose de formidable. Je suis mitrailleur, et j'ai huit gars dans mon groupe. Tous ces derniers jours, j'ai tellement tiré à la mitrailleuse que le bouchon régulateur, qui est normalement à 1 ou 1,5, j'ai été obligé de le mettre à zéro. Ma mitrailleuse est fatiguée, archifatiguée. On a manqué de graisse et d'huile, et j'ai fait une bêtise hier soir : après avoir nettoyé mon engin, j'ai mis dessus de la margarine. Ce matin, tout est rouillé, je vais rattraper ça.



Contrairement aux deux premiers groupes qui sont rassemblés dans le même boyau (entre les deux, il y a un petit poste de Hervé), j'ai ma tranchée et, un peu en arrière, de biais, il y a la tranchée de Holozet.
Tous les soirs, les Allemands astiquent un ou deux camions avec des obus incendiaires. Inutile d'essayer de les éteindre. C'est pour eux un point de repère, puisqu'ils nous encerclent.
On reste au bord de la tranchée, à parler un peu. Surtout, il ne faut pas quitter la tranchée, ordre du colonel ! La nuit, nous avons également droit au mitraillage des avions boches. Ils nous survolent, tous feux allumés. On entend tomber des cheminées qui tournent, à cause des ailettes, et qui distribuent des grenades en descendant. Il n'est pas recommandé de circuler de nuit !

6 juin. Tout autour des *Bofors* du B.F.M. les premiers chapelets de bombes commencèrent de tomber. De la pièce se sont élevées des chansons de marins : *Surcouf à l'abordage…* dans le sable et la poussière, parmi les éclatements de bombes, les claquements des *Bofors,* la grosse voix de l'enseigne de vaisseau scandait… Les autres reprenaient en chœur. *Well !* à la *First Brigade,* les fusiliers marins ne sont pas mal…
Journal anonyme d'un chef de section de la 6e Cie du B.L.E.

Capitaine Paul Guenon, Santé - Bataillon de Marche n° 2. Rien de bien nouveau. Ça continue. Dans l'ensemble la situation est assez bonne. Nous avons reçu un message Anglais : *« Très bon travail. Félicitations sincères. Tenez bon. Tout ira bien »*. En attendant que tout aille bien, l'artillerie nous pilonne sans arrêt. Nous sommes totalement encerclés et le cercle se resserre.
L'ennemi, après avoir tâté notre position de tous les côtés semble vouloir insister particulièrement sur mon bataillon, surtout sur la compagnie de Tramon, un « sale coin » où le terrain le favorise.
Les *Stukas* sont venus six ou sept fois… Je ne sais plus. Ils s'y mettent à 50 ou 60 chaque fois…et *boum, badaboum, boum* ! Qu'est- ce qu'ils font les Anglais ?

Enseigne de vaisseau Jacques Bauche, Fusiliers Marins. C'est le Bataillon du Pacifique qui subit en soirée la plus forte attaque de la journée. Un bataillon de grenadiers allemands accompagné de dix gros chars dut refluer en désordre sous le feu des Tahitiens. Des ambulances à drapeau blanc venant de chez l'ennemi avaient sillonné jusqu'au crépuscule le champ de bataille ensanglanté.



Jean-Pierre Rosenwald

Aspirant Jean-Mathieu Boris, 1er Régiment d'Artillerie. **Le 6 juin**, sous un ciel gris et par un temps frais, Rommel appuyé sur une intense préparation d'artillerie, attaque sur le front du Bataillon du Pacifique ; il est tenu en échec mais son étreinte s'est resserrée.
Ce même jour, je vois le médecin-lieutenant du groupe, Duval, qui revient de la 4e batterie en sautant de trou en trou sous les obus qui tombent.
Dans sa main, un petit paquet enveloppé d'un mouchoir. Je comprends que Jean-Pierre Rosenwald est mort. Un obus a éclaté à ses pieds, il s'est vidé de son sang. Je vais le voir : il est blanc mais son visage est intact, il n'a pas souffert. J'ai eu envie de lui crier : *« Jean-Pierre, lève-toi, le jeu est fini ! »* mais ce n'est plus un jeu. C'était un ami d'enfance, le premier qui meurt ainsi, et la guerre brusquement impose un nouveau visage.

Le soir, la bataille apaisée, nous enterrons Jean-Pierre, enveloppé dans une couverture. Après avoir réuni 9 autres israélites, le lieutenant Daniel Dreyfous-Ducas récite la prière des morts, le Kaddish, et alors qu'il la commence, une canonnade au loin l'accompagne et un lourd nuage recouvre lentement Bir Hacheim. Götterdämmerung !
Quant à moi, en dehors du chagrin que me cause la mort de Jean-Pierre, je suis persuadé que je le rejoindrai demain. J'ai reçu l'ordre d'installer une pièce de la 3e batterie au nord-est de la position. A cet endroit, le rocher affleure et il n'y a donc pas moyen de creuser des abris (le contrordre est arrivé plus tard).

***Lorenzo Semple III, ambulancier à l'American Field Service*.**



James Worden
Ordre de la Libération

Un curieux incident dans lequel nous fûmes impliqués, survint un après-midi au plus fort du combat. Les sapeurs ennemis s'étaient activés dans notre champ de mines sous un feu nourri de mitrailleuses au prix de lourdes pertes, s'efforçant de dégager un passage pour leurs blindés. Dans cette situation sans issue, ils nous demandèrent alors d'envoyer une ambulance pour ramasser leurs blessés.

En réponse à cette requête, le G.S.D. désigna Kulak et Jim Worden pour cette mission. Brandissant un imposant drapeau blanc à l'extérieur de l'ambulance et un autre à croix rouge de l'autre bord, ils démarrèrent vers le champ de mines. A l'exception d'une rafale de mitrailleuse sans aucun doute involontaire, tous les tirs cessèrent des deux côtés.

Parvenus à la limite du champ de mines, nos ambulanciers hélèrent l'infirmier allemand qui se terrait avec deux ou trois blessés. Il s'approcha, tendit le pistolet qu'il portait, et s'affaira pour aider Kulak et Worden à transporter les blessés dans l'ambulance. Puis l'infirmier y grimpa à son tour, se rendant, en même temps que les blessés. Les tirs ne reprirent qu'après que Worden soit parvenu à bonne distance de sécurité. Certainement pas le genre de situation que l'on associe généralement avec les guerres modernes.

7 juin



De nouveau, on essaie un jour plus tard au sud et, de nouveau, on approche assez près des lignes intérieures, mais là, la grêle des projectiles devient si forte que ce serait de la folie de faire un seul pas dans cette contrée qui n'offre aucun abri naturel. ***Correspondant de guerre allemand Lutz Koch***

Ce qui avait réussi dans le combat contre la 150e Brigade des Anglais à Got el Oualeb avec tant de bravoure, ne réussit pas ici. Lorsque les pionniers allemands avaient nettoyé pendant la nuit un passage dans le champ de mines, au matin, les Français avaient remis les mines en place. ***Paul Carrel, historien allemand***

Le 7 juin, relativement calme, marque le complet investissement de Bir Hacheim : des batteries ennemies sont visibles à tous les points de l'horizon.
Aspirant Jean Mathieu Boris, 1er Régiment d'Artillerie

Chef de bataillon Henri Amiel, Bataillon de Marche n° 2.
Le 7 juin s'annonce comme une journée de préparation et de combat. A 13h15 une quinzaine de chars en deux vagues menacent de nouveau la 7e compagnie et les « Mamelles » ; ils se retirent.
Il semble bien que ces fausses attaques soient menées pour tâter un point favorable en vue d'une plus large offensive.

A titre préventif, la brigade détache la 22e Compagnie Nord-Africaine commandée par le capitaine Lequesne, en soutien du B.M.2.
Elle s'installe au nord du P.C. bataillon, immédiatement en arrière de la 5e compagnie.





Roger Ceccaldi

Depuis le matin un nouveau duel est engagé entre nos artilleurs et les batteries allemandes en position dans l'ouest. L'un de nos 25 *Pounders* est particulièrement actif. Poursuivi par un tir précis de contre-batterie, il nomadise.
Le lieutenant Ceccaldi se présente au commandant Amiel : *« Me permettez-vous d'installer le 25 Pounders à proximité de votre P.C. ? Ce n'est guère réjouissant, vous attirez la mitraille ! Mais à Dieu vat ! Allez-y ! ».*
Chaque coup perce les tympans et ça ne tarde pas : un bombardement maison s'abat autour de nous. Le P.C. ordinaire du B.M.2 est haché. Faure et le commandant se félicitent de leur modeste boyau où seuls quelques éclats viennent sonner contre les touques remplies de sable.

Le 7 juin, les Allemands s'approchent à nouveau de la position, mais la résistance des assiégés les cloue au sol. Louis Tutea Lucas, isolé alors que l'ennemi est à moins de cinquante mètres de sa position, oppose une résistance opiniâtre, occasionnant par les tirs précis de son F.M. des pertes sévères à l'ennemi. La R.A.F. intervient à quatre reprises en mitraillant les assaillants empêtrés dans les champs de mines. ***(Tamari'i volontaires, Jean- Christophe Teva Shigetomi)***



Sergent-chef Albert Pivette, Bataillon d'Infanterie de Marine. Deux raids légers de 2 et 4 avions. Artillerie très active des deux côtés et l'Infanterie commence à être dégagée. Nous sommes encerclés de tous côtés à présent et l'on déguste pas mal.



Lieutenant Pierre Bourgoin, 13 DBLE. L'attraction principale, c'est le motard de la Compagnie, Malik (*Malic),* un Yougoslave efflanqué aux allures de gavroche grandi. Coiffé du képi blanc, assis bien droit, les hanches sanglées de la ceinture des motocyclistes qu'il enjolive à la cow-boy avec des cartouches et des pièces de monnaie, Malik soigne ses courbes.
Une *Flack*, très loin, semble son ennemie personnelle. Dès qu'il débouche sur sa moto, les petits obus le prennent en chasse pour arriver toujours trop tard. Entraînés contre les avions, les tireurs de l'Afrika Korps s'embrouillent dans leurs corrections. Bref, ils l'ont raté jusqu'à présent, Malik têtu s'arrête au même endroit, cale sa moto d'un appel des reins bien à lui et va porter les ordres.

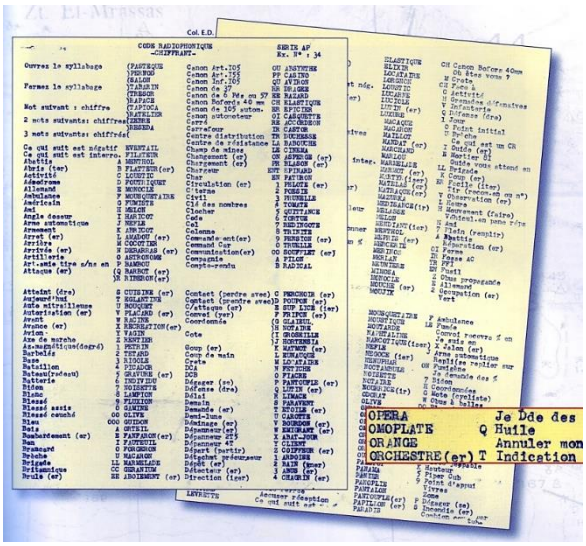
2e classe Michel-Villaz, ***Bataillon du Pacifique.*** Bombardiers et chasseurs allemands nous bombardent et nous mitraillent à basse altitude. La position n'est plus qu'un amas de poussière et de fumée noire. Nous apercevons des vagues de troupes avançant à vive allure. Nous avons ordre de ne tirer qu'au signal. Nous les laissons s'approcher à environ quatre cents mètres. Les 75 font de gros ravages pour commencer et enfin, nous les fantassins, commençons le tir. Nous voyons les troupes se disperser et se replier, laissant des centaines de morts et de blessés sur le terrain.

Capitaine Bernard Saint Hillier, 13 DBLE. Parfois dans le Nord une violente canonnade gronde et chaque jour des avions survolent les deux camps. Or il importe de pouvoir exploiter tous ces indices aussitôt, aussi la préoccupation du Général est de pouvoir disposer de liaisons radiophoniques bonnes et sûres.



Bir-Hakeim (un an après). Cap. Simon, Cap. Lalande, Cap. Beauroir (de Cidrac), Général Koenig.

Pour y répondre, un langage conventionnel est établi, qui permet de parler ''en clair'' tout en rendant la conversation inintelligible aux postes d'écoutes ennemies. Un procédé très simple, court, et compréhensible est mis au point : les termes militaires et les verbes sont remplacés par des mots et verbes usuels, on obtient ainsi une conversation incohérente d'apparence normale. Le Lieutenant Beauroir cite l'exemple du télégramme du Général Koenig adressé de Bir-Hakeim aux échelons B à propos des émissions de la B.B.C. sur la défense de la position :



Le code Omoplate. La France renaissante - François Broche

Message en langage clair : « *Je suis un soldat et demande que la défense de Bir-Hakeim ne soit pas romancées* ». Codifié : « *Je suis canard et balayeur pitre je demande que l'affaire de la nation soit une pastèque romancée* ». « *Omoplate* », premier mot de la liste des termes codifiés, donne son nom à ce code, qui, n'ayant pas de base mathématique, ne sera jamais traduit par l'ennemi. Il servit pendant le siège, tous les ''chiffres'' officiels étant alors tombés aux mains de Rommel au cours de son avance. Son emploi n'est plus qu'une question d'habitude, au P.C. du Général Koenig, le Capitaine de Vienne *(Saint Hillier)* et le Lieutenant Hautefeuille deviennent des experts en la matière. Ils conversent avec le Lieutenant Beauroir (*alias de Cidrac)* responsable du 2e Bureau à Bir-Hakeim.



Maurice Lamy
Françaislibres.net

Sergent-chef Robert Girodon, Bataillon d'Infanterie de Marine.

Pendant le siège, les motards de la compagnie, Kaechlin (*Kalin ou Kaelin)* et Vidal venaient nous avertir qu'il y avait du ravitaillement à chercher, travail qui incombait au sous-officier adjoint.

La compagnie était dispersée sur l'ensemble de la position. Les sections de 47 AC sur le front Sud en appui avec le BP et un bataillon de Légion. La section Doye avec le BM2, la section Malfettes avec le 2e Bataillon de Légion.

Le soir, à la tombée de la nuit, les sous-officiers adjoints se retrouvaient au P.C. de la compagnie avec Liot et nous nous relations les événements de la journée. Il y avait là Lamy de la 2e section, Piquet de la 1ère, Cinca de la 4e et moi-même.



René Cinca
Archives Gilles Mehaut



Nicolas Ringlé

Ce 7 juin, le sergent-chef du B.I.M., Nicolas Ringlé fêtait son 25e anniversaire ***(Christian Ringlé)***

Caporal Marcel Pontic, Santé - Ambulance Chirurgicale Légère.



Je me souviens d'un après-midi, vers 16 heures, dans le camion opératoire, l'équipe du médecin-commandant Durrbach, composée du lieutenant-dentiste Beraud, assistant, du sergent-chef Aramon *(Arramon),* anesthésiste, et de moi-même, infirmier-panseur. Le médecin-commandant Durrbach opérait un légionnaire blessé au ventre, lorsqu'une des nombreuses attaques des *Stuka* commença. Une bombe explosa non loin du camion-opératoire qui ébranla celui-ci. Un éclat traversa la salle d'opération, fort heureusement sans toucher personne, ce qui fit dire au commandant Durrbach : *« Celle-là n'a pas pété bien loin. »* Et, avec un sang-froid que je n'arrive pas à analyser maintenant et malgré les détonations plus ou moins proches des bombes qui n'arrêtaient pas, toute l'équipe continua l'opération avec calme.

Je voudrais profiter de l'occasion qui m'est donnée pour rendre un hommage respectueux à ce héros obscur qu'était le commandant Durrbach tué en Tripolitaine en 1943.

Enseigne de vaisseau Jacques Bauche, 1er Bataillon de Fusiliers Marins. Dans la soirée, on put assister à une démonstration assez curieuse de l'ennemi. Vingt automitrailleuses et autant de chars se mirent à évoluer de façon assez incohérente au nord-ouest de la position. De toute évidence, ce groupement cherchait à attirer sur lui le feu des antichars afin de mieux les repérer. Aucune pièce française ne tira sauf une, qui fit mouche du premier coup sur une voiture blindée et resta muette ensuite.
Avec le soir qui tombait, la bataille cessa. Les hommes des postes les moins exposés étaient sortis de leurs trous et se mirent à chanter. Alors surprise ! de l'autre côté, les Allemands entonnèrent un « *Lily Marlène* » mélancolique que les soldats à croix de Lorraine reprirent en chœur avec eux.

Les volontaires du dernier convoi de ravitaillement



René Duval

Caporal René Duval, 101e Compagnie Auto du Train. Déjà la veille, on avait eu du mal à ressortir. Il y avait eu un convoi d'une centaine de camions chargés de sortir de Bir Hakeim des prisonniers allemands, italiens, et les hindous, pour les ramener vers l'arrière. On est passé de justesse et on est rentré à la compagnie à El Adem.
Le 7 juin, le commandant de la compagnie, le capitaine Dulau, nous a réunis en disant : « *Voilà, Bir Hakeim est encerclé, on n'arrive plus à passer, mais il faut absolument que cette nuit on essaie de forcer le barrage à travers les lignes allemandes avec du ravitaillement en munitions et en eau. Il me faut 15 conducteurs volontaires ».*



Le capitaine Dulau, de dos et le général de Larminat

Je me suis présenté avec d'autres, bien sûr, et il y avait plus que le compte. Tout le monde pratiquement était volontaire. 15 ont été retenus parmi les plus anciens, les plus aguerris. Le capitaine nous a fait un petit speech : *« Normalement, cela devrait bien se passer, mais il faudra être très attentifs et suivre correctement les instructions des chefs de convoi… surtout ne pas emballer les moteurs pour ne pas faire de bruit, ne pas fumer, aucun feu, silence total le plus complet ».* Le capitaine a commandé lui-même le garde-à-vous, nous a salués et est venu nous serrer la main. C'était un signe pas très encourageant.

On a roulé quelques heures tout en se disant qu'ils nous avaient raconté des histoires : il ne se passait rien du tout ! Et puis d'un seul coup, le convoi a accéléré, accéléré, accéléré… et nous sommes entrés dans les lignes italo-allemandes. On a tout de suite été identifiés, avec les fusées éclairantes. Evidemment tout nous est tombé dessus : les mortiers, les grenades... Personnellement j'ai eu la chance de ne pas être touché. A un moment, j'ai vu mon camarade Jules Mottet avec son camion arrêté, il avait pris un projectile dans le moteur. J'ai vite sorti mon câble de remorque, je l'ai accroché et on est rentré l'un derrière l'autre dans la ligne de Bir Hakeim. On a eu une chance inouïe.

Pour cette mission, il était prévu que le Génie ouvrirait un passage dans le champ de mines et qu'un officier sortirait à pied de Bir Hakeim pour nous guider. Et c'est ce qui s'est passé ! Le Génie a ouvert une porte et l'aspirant Bellec est sorti. C'est lui qui a guidé le convoi pour entrer dans Bir Hakeim.

Jean Tranape, Bataillon du Pacifique : je faisais partie de cette patrouille commandée par le lieutenant Bellec. Nous sommes sortis par la chicane des Mamelles vers 11 heures du soir avec deux véhicules et trois hommes par véhicule. Nous sommes arrivés à proximité de la ligne ennemie, nous voyons dans la nuit deux masses noires, deux chars. Le lieutenant Bellec décide de passer quand même entre les deux chars à vitesse réduite.
Rien ne bouge, ils doivent dormir… nous passons sans encombre et nous rapprochons du convoi de ravitaillement, à une dizaine de kilomètres Il y avait là au moins 50 camions, il y en avait trop.

Bellec décide de n'en prendre qu'une quinzaine, il prend les citernes d'eau, le ravitaillement en munitions et en vivres, et nous revenons vers la position. Le bruit que faisait le convoi a réveillé les chars… les camions ont pu passer, aucun n'a été détruit, mais mon véhicule qui suivait a été atteint… nous avons pris nos armes et nous sommes rentrés à pied. On a été portés disparus un moment… mais quand ils nous ont vu arriver, ils ont poussé un ouf !



Yves Lebon. col Remy Longetti
Français libres.net

Association Bir Hakeim. C'est alors que le lieutenant Bellec parvient à se faufiler hors de la position encerclée et rejoint la colonne de la 101ème. Il pense ne pouvoir faire le trajet inverse qu'avec 30 véhicules. Il manque à la position surtout du 75, mais aussi du ravitaillement et de l'eau. A 3h du matin, la colonne est formée, lieutenant Bellec et maréchal des logis Le Gourierec en tête. Les camions de la section de ce dernier, chargés en particulier d'obus de 75 et conduits entre autres, par Lebon et Fournier de la Barre, constituent la majorité du détachement.

En franchissant les lignes allemandes, tous feux éteints, le convoi est mitraillé, des pneus crevés.



Mais grâce à l'obscurité et à l'effet de surprise, la colonne parvient à 4h au complet dans Bir Hakeim où ne subsistaient plus qu'une journée de vivres et d'eau. Les approvisionnements sont déchargés avant 7h. Personne ne parviendra plus à forcer le blocus.

Deux camions-citernes permettront d'alimenter la brigade en eau jusqu'au 11 juin avec 2 litres par homme et par jour dont un devra être donné aux « cuisines ». Ce rationnement s'avère particulièrement pénible pour des hommes qui combattent sans répit en plein soleil dans la chaleur étouffante du désert en été. Il va également falloir économiser les munitions puisqu'au lieu des 50 camions attendus, 15 seulement ont pu passer.



Léon Bouvier
Ordre de la Libération

Aspirant Léon Bouvier, 101e Compagnie Auto du Train

Je conduisais l'un des quinze camions qui transportaient du matériel à Bir-Hakeim à travers les lignes ennemies. Nous étions chargés à bloc et tout se passait bien. Dans l'obscurité les Allemands ne nous avaient pas repérés, et déjà l'officier, chargé de nous piloter pour nous faire traverser les champs de mines, nous avait contactés quand, probablement alertés par le bruit de nos moteurs, les Allemands ouvrirent le feu contre nous. Un camion fut touché, il était plein d'obus de 75 mais, par chance, il n'avait pas explosé.



Si le contraire s'était produit, c'était notre mort à tous. Je sautais dans le camion et parvenais à jeter dans le sable les caisses de fusées. Malheureusement un nouvel obus arriva et les fusées explosèrent à côté de moi. Tous les camarades pensèrent que j'étais mort.

De toute façon ils s'efforçaient de mettre les munitions à l'abri et me laissèrent sur place.

Mais une patrouille anglaise avait vu de loin l'explosion et comme elle s'était produite dans les lignes allemandes, elle se rapprocha pour voir ce qu'il en était.

Les Anglais me ramassèrent, j'étais en assez mauvais état. Si mon bras droit fonctionnait à peu près, le gauche était grièvement atteint. Trois soldats écossais se proposèrent pour une transfusion de sang et c'est ainsi que maintenant j'ai 60 pour cent de sang écossais dans les veines... et j'en suis très fier.

Caporal René Duval, 101e Compagnie Auto du Train. Une fois entrés dans la position, nous avons déchargé le camion et on nous a conseillés de se mettre rapidement à l'abri. Le jour se levait et on a trouvé un endroit où il y avait des trous déjà aménagés. Nous avons descendu les camions dans le trou, le nez en avant, et on a sauté dans les trous individuels qui étaient creusés là. Ce que nous ignorions, c'est que l'endroit venait d'être évacué par une batterie d'artillerie qui avait été repérée la veille. Dès le petit matin, on a pris tout ce qu'on a voulu pendant une heure parce que nous étions là.



Un obus de 210 est tombé entre les deux trous dans lesquels se trouvaient les camarades et moi, mais n'a pas explosé.

Aspirant Roger Malfettes, 1er Bataillon d'Infanterie de Marine. En dehors des guetteurs, toute la garnison termine dans la quiétude sa semaine anglaise, mais non sans interrogation, car ce repos inattendu ne cesse d'étonner. Tous pensent que cette pause leur a donné le temps de préparer un « coup en vache ». Comme nul n'en doute, chacun s'attend « à ce qui l'attend », en prend son parti sans trop se soucier du lendemain, non sans maugréer. Chez Robert, chez Henri, chez Marcel, c'est la même ritournelle : « *Les dix jours sont passés… Qu'est-ce qu'on fout là ?... Il n'y a qu'à foncer… Ça peut pas durer comme ça… Il y en a marre d'encaisser… Ça pour encaisser, on encaisse ».*

La soirée est presque calme, douce, le coton commence à sortir de terre. Etrange ? le ravitaillement, alors qu'il est tout juste nuit, est distribué. Que se passe-t-il ? les boches ne bougent pas. Nous nous interrogeons sur cette étonnante passivité.

Pour l'instant, nous flottons dans la béatitude la plus décontractée ; nous sommes comme dans un paradis, sans pommier, pas très bien situé puisque sa porte restée grand ouverte sur… l'éternel. La lune pâlotte dans le lange qui lui sert de berceau recouvre le Puits du Diable d'une auréole laiteuse, qui, au toucher du sol, prend une teinte grisâtre par le jeu du reflet des ondulations noires qui parcourent la position. Le tapis fumeux qui en épouse les formes flotte, se roule, se déroule comme s'il était manipulé par les Djinns de la garnison… Le rêve passe et avec lui, la tranquillité qui berçait nos illusions. Les malveillants Korrigans nazis, en lieu et place des gentils Djinns qui escortaient la lune, entrent dans la farandole de nos élucubrations qui nous avaient fait espérer une nuit de douce quiétude.

De partout éclatent des fusées éclairantes accompagnées d'obus, de rafales de mitrailleuses parmi lesquelles se distinguent celles menaçantes des brédas facilement suivies. Cette volonté de nous priver de repos ne laisse présager rien de bon. Le coup de grâce n'est pas loin. Ils s'activent à sa préparation. La sensation de l'étranglement chatouille l'épiderme. Ils fignolent la ruée, elle se respire. Tout le monde le sait, est dans l'attente du coup de massue.



Albert Kesselring
Wikipédia

La VIIIe Armée n'oublie pas les Français libres. Un message d'Auchinleck est reçu au P.C. avant midi ; il est adressé à l'ensemble des troupes alliées pour les exhorter à « tenir bon ». Ce message est aussitôt transmis aux unités, avec ce bref commentaire de Koenig : *« C'est notre mission. Elle est connue de tous ».*



Claude Auchinlek
Wikipédia

L'affaire n'a que trop duré pour Rommel qui a dû subir les violents reproches du Maréchal Kesselring, le commandant en chef allemand en Méditerranée *: « ça ne va pas comme ça, Rommel, Attaquez-moi ce sale trou avec toutes les troupes terrestres disponibles et abandonnez la tactique des petits groupes économiques ! »*. [22]

[22] La Cathédrale des sables, François Broche.

8 juin

Général Erwin Rommel. Le 8 juin, l'attaque se poursuivit. Pendant toute la nuit, nous n'avions cessé de lâcher des fusées et de battre les positions de défense avec nos mitrailleuses pour empêcher les Français de prendre du repos. Et pourtant, le lendemain, lorsque mes troupes repartirent, elles furent accueillies par un feu violent, dont l'intensité n'avait pas diminué depuis la veille.

Correspondant de guerre allemand Lutz Koch. L'adversaire se terrait dans ses trous individuels et restait invisible. Un abri est, ce jour-là une possession très précieuse. Mais c'est bien plus terrible pour les défenseurs de Bir Hakeim qui, jusqu'au matin du 8 juin où commence le deuxième acte de l'attaque sur la forteresse du désert, ont subi vingt-trois vagues de *Stuka*. Sans interruption, les lourdes, puis les plus lourdes bombes allemandes tombent dans leurs positions et sur leur artillerie, des *Stuka* italiens viennent aussi, toujours et toujours, au-dessus du point d'appui, répandre la mort.



Général Pierre-Marie Koenig, Commandant la 1ère Brigade Française Libre. Nous voici le 8 juin, à 5 heures du matin. Masson se lève sans bruit pour ne pas me réveiller. Dans une heure le jour va poindre, il sent que l'ennemi va entamer un effort massif pour s'emparer de la position et il veut se trouver paré, fin prêt. Mais je l'ai entendu car je ne dors plus et, en fait, je ne peux pas dormir. J'ai passé 5 heures de repos à méditer très sérieusement et froidement sur notre situation. Son issue heureuse ne m'apparait plus guère possible et j'aurai l'occasion de m'entretenir avec Masson des conclusions auxquelles je suis parvenu.
L'ampoule de 6 volts brille au-dessus de ma table et éclaire faiblement le P.C. « blindé ».
Sur un coin du plateau, un poste radio bloqué sur écoute permanente lance sans discontinuer la monotone, agaçante modulation du brouillage ennemi.
Un bruit de crécelle. Depuis le 26 mai, jour et nuit, l'éternelle musique nous poursuit.

Capitaine Paul Morlon, 1er Régiment d'Artillerie. Le 8 juin, j'ouvre le feu à 6h26.
Dans la matinée, gros bombardement par avion, la position est très violemment attaquée par le nord. L'artillerie adverse se concentre sur le BM2 et 02 qui reste isolé toute la journée. Toutes les positions de batteries sont contrebattues.
A 13h20, je tire sur des éléments d'infanterie devant le BP1.
A 15h23, 3 blessés à la batterie, dont l'un décédera peu après.
A 18h10, attaque d'infanterie sur la compagnie Morel. J'interviens avec mes canons. La contrebatterie allemande ne cesse qu'à 22 heures. Deux canonniers blessés en fin de journée, Janne *(Jeanne)* et Ranavorango (*Ranaivorango*). Journée très pénible.

Adjudant Louis Côme, Bataillon d'Infanterie de Marine. Le 8 juin au matin, une épaisse brume nous cache toute visibilité ; tout est calme, aucun bruit. Ce silence étonnant dure deux heures ; tout à coup l'horizon se dévoile, et nous constatons que des éléments blindés se déplacent à deux kms de nos lignes ; Cette journée est un véritable enfer. Des canons de 50 /88/et 105 mm nous matraquent, 30 avions bombardent notre position, détruisent nos camions, les tentes de blessés ; des soldats sont tués.
Notre riposte ne se fait pas attendre, les canons antichars et l'artillerie répondent violemment, le choc est rude, tout est en feu.

Roger Barberot, lieutenant, 13 DBLE. **8 juin**. Vers 5 heures, rentrent une douzaine de camions de ravitaillement (eau, munitions) dont le S.-M. Boulet avec des munitions de *Bofors.* Ces camions ont essuyé le feu de l'ennemi, en passant ses lignes dans le brouillard.
7h15 : Bombardement par 16 Ju. 87 ; 1 Ju. 88 ; 5 Me. 110.
A partir de 7 h15, jusqu'à midi, arrosage général de tout le camp par shrapnels et obus de tous calibres.
Vers 10 h15, attaque d'infanterie dans le secteur N. W. Pendant deux heures, les mitrailleuses et F.M. crachent.
Deux fois dans la matinée, des *Hurricanes* viennent mitrailler et bombarder en face de nous.





Le Maitre Canard penché sur sa pièce
col. Benjamin Massieu

Vers 10 heures, la pièce de Canard est touchée par une série d'obus de 47 qui rendent inutilisables le bloc chargeur. Le L. V. lehlé va chercher celui de la pièce de Rey et l'apporte en voiture à midi. La pièce peut de nouveau tirer à 13 heures.
13h : Bombardement par 15 Ju. 87.
Aussitôt après le bombardement avion, l'artillerie reprend par pilonnage très actif jusqu'à la tombée de la nuit. Nos 75 encaissent plusieurs coups directs.
Les pièces Charpentier, Frémaux, Canard et Laporte sont directement sous le feu des 47 A. C. cl mitrailleuses.
Vers 17h30, nouvel essai d'attaque par l'infanterie toujours soutenue par des chars. Quelques chars sont mouchés par nos A.C. 18h : Bombardement par 35 Ju. 87.

Aspirant Roger Malfettes, 1er Bataillon d'Infanterie de Marine. Ce matin, le rendez-vous avait lieu chez Marcel dont la pièce est à proximité du poste de commandement de la section sur la chicane Acroma.
Nous faisons quelques pas avec Bob et Henri ; alors que je suis encore debout, tout entouré d'étoiles, j'entends Bob dire *« le lieutenant est blessé ».* « Frappé » en pleine gueule par un swing inattendu, pour le compte, je me sens tout à coup lointain, si lointain que je sombre dans une douce léthargie. Relevé par Tillo, Bob et Henri, Tillo et Cocausse m'évacuent sur le Groupement Sanitaire Divisionnaire… Au groupement sanitaire, le chef de section, loir de naissance, anesthésie aidant, est bien loin de tout ce tintamarre, d'autant plus détaché qu'il ne se réveillera que le 9 au matin…

Adjudant Susan Travers, 13 DBLE. Comme les réserves de médicaments avaient également été détruites, nous étions impuissants. Un peu plus tôt la RAF avait envoyé des bouteilles de plasma dont nous avions un besoin urgent mais elles s'étaient brisées à l'atterrissage.



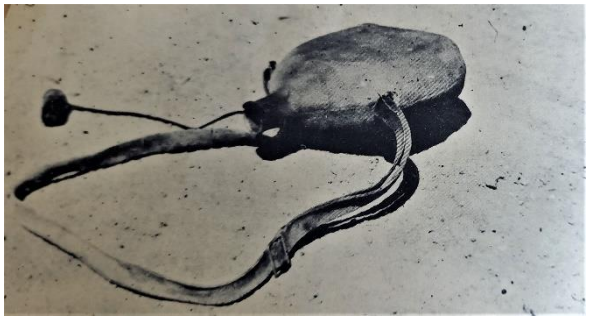
Chez les Fusiliers Marins

Le manque d'eau ajoutait à notre malheur. Les rations tombèrent de deux litres par jour à un quart de litre. Aussi noire que le thé, elle avait un goût horrible. Chaque goutte avait été soigneusement recyclée pendant des semaines, l'eau utilisé pour se raser et se laver servait pour les radiateurs des voitures ou était filtrée avec les masques à gaz. Les chemises et les shorts étaient lavés avec de l'essence, au fond d'une petite cuvette, avant de les mettre à sécher. On nettoyait les plats et les tasses avec du sable et de l'essence. On ne perdait aucune goutte du précieux liquide.

Maintenant, les hommes désespérés, et à bout de forces rêvaient de bière fraiche, de citronnade et de ruisseaux dans les montagnes. Pas rasés, le visage émacié, épuisés par la tension permanente et le manque de sommeil, ils se préparaient à l'inévitable.

Lieutenant Jacques Bourdis, 13 DBLE. Un après-midi particulièrement chaud et bombardé, l'avant dernier je crois, un légionnaire turc, Mustapha se présenta au bord de mon trou l'air hagard. Il ne parlait jamais, ses camarades le tenaient un peu à l'écart parce qu'il était « raïot [23]». Il en était devenu la risée et le souffre-douleur car, suivant la coutume de son pays, il s'accroupissait pour pisser ce qui lui attirait par surcroit l'invective du Capitaine qui n'avait « jamais vu un légionnaire faire ça comme ça ». Mustapha avait soif, il avait pourtant perçu son quart le matin. Un camarade l'avait-il subtilisé ? Allais je entamer ma réserve, créer le précédent ? Je mentis lâchement en disant à Mustapha que je n'avais pas plus d'eau que lui.
Il me regarda avec une espèce de sourire triste et résigné et partit dans la direction de la Compagnie comme un automate, sans se baisser jamais sous la rafale et jamais plus je ne le revis et n'entendis parler de lui.

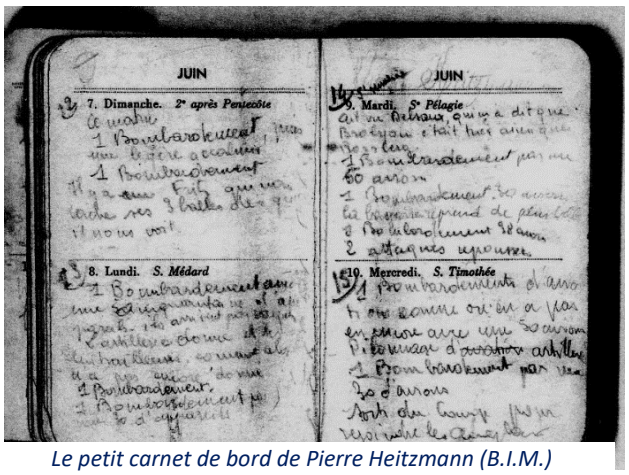
Je profitai d'une accalmie de l'artillerie allemande pour retourner à la compagnie redemander de l'eau et dans l'espoir de remettre la main sur Mustapha [24]. Le capitaine de Lamaze était auprès de son ordonnance qui venait d'être tué, il en était aussi affecté que s'il avait perdu un membre de sa famille. Je jugeai le moment inconvenant pour une requête.



J'allai voir Svatkovski, le Lieutenant 1er. Ô stupeur pendait au toit de son abri une de ces petites outres de toile dont étaient dotées les unités italiennes. Elle suintait. Je devais la regarder avec insistance car « Svat » me demanda avec son inimitable accent et sa brusquerie étudiée :
« Vous ne trouvez pas que c'est commode pour garder de l'eau fraiche ? »
« Comment pouvez-vous avoir assez d'eau pour en perdre ? »
« Mon cher, c'est une ration. Je ne me lave plus, je mange sec mais je bois frais » et il me tendit son outre.

Je bus car j'avais soif, soif, surtout de voir cette eau suinter. Je dus boire la moitié de la ration de Svat qui, pour le plaisir de se la servir fraîche, en abandonnait une partie au sable et au soleil.
Je compris ce jour-là ce qu'étaient l'élégance, le luxe et la générosité vrais.

L'après-midi, vers 16 heures, je reçus un papier du Capitaine m'ordonnant d'être prêt à faire mouvement à partir de 20 heures et de venir prendre les ordres à son PC à 18 heures. Il m'envoyait, ô dérision, deux futs de 200 litres, le quart de sa réserve qui avait été plus heureuse que la mienne. Je pouvais en faire ce que je voulais. Nous dûmes en boire chacun un litre d'un seul trait ce qui était bien la preuve que notre soif était plus psychologique que biologique. Nous remplîmes tous les récipients, nous nous lavâmes des pieds à la tête. Comme j'avais ordre de détruire tout ce que ne pouvais pas emporter, le reste de cette eau précieuse fut répandu à contrecœur dans le sable.


JUIN

7. Dimanche. 2e après Pentecôte

8. Lundi. S. Médard

JUIN

9. Mardi. S. Pélagie

10. Mercredi. S. Timothée

Le petit carnet de bord de Pierre Heitzmann (B.I.M.)

23 Mot dérivé de l'Hindi et de l'arabe signifiant « paysan » *(Fondation de la France Libre)*

24 Ben Mustapha Khadib fut tué lors de la sortie et inhumé au cimetière de Bir Hakeim

Chef de bataillon Henri Amiel, Bataillon de Marche n° 2. Malgré La chaleur brûlante, notre ration d'eau est réduite à 1 litre et demi, puis un litre par jour ; en temps normal, les Noirs en consomment au moins 10 litres pour la boisson seulement. *« Des souvenirs, il y en a,* raconte Mufraggi. *Celui que nous n'oublierons jamais, c'est le moment où le premier gros bombardement atteint nos deux fûts d'eau de 200 litres, pourtant soigneusement enterrés. A partir de cet instant, alors que le P.C. du bataillon ne peut plus rien nous donner, j'astreins les hommes à une distribution d'eau limitée à un quart de litre avant le lever du soleil, un quart après le coucher. C'est atroce. Bientôt au comble du désespoir, j'envoie fouiller dans le char italien le plus près, celui immobilisé le 27 mai. Nous y trouvons deux nourrices de 20 litres et quatre boîtes de pâtes au jus. C'est peu, mais nous sauve la vie. Inutile de dire qu'une sentinelle reste nuit et jour à la garde du précieux liquide ».*



Frédéric Russo

Canonnier Frédéric Russo, 1er Régiment d'Artillerie. Et voilà que de la pièce voisine notre chef de section, Lapouyade, nous demande, à grands gestes, un tir de barrage. Chez nous le chef de pièce se précipite sur le téléphone. Peine perdue, la ligne est coupée. Impossible de s'entendre, trop de distance. Il faut faire quelque chose.

Mes souvenirs des écoles à feu, pendant notre séjour à Damas, sont encore bien vivants. Je m'installe à bonne portée de voix de notre chef de section qui se tient près de la pièce voisine.

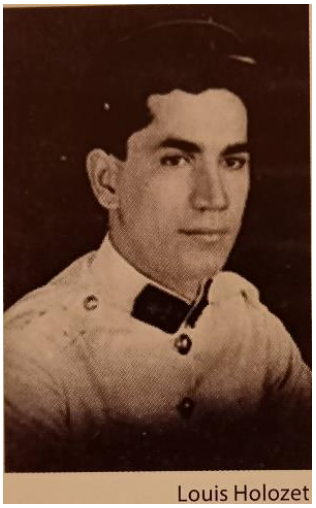
Plateau, tambour, échelonnement chaque élément suivi du chiffre, transmission en règle conforme au manuel, par gestes.

Soudain un sifflement ; elle ne tombera pas loin, celle-là !

Je plonge, c'est à quelques mètres mais je ne reçois que du sable et des cailloux, quelques-uns me rentrant dans les jambes. Un seul éclat près de moi dans le sable. Je le ramasse et me brûle les doigts. Debout, on continue, et finalement c'est le "cessez-le-feu", retour à l'abri et quelques pansements.

2e classe Michel-Villaz, Bataillon du Pacifique. Les Allemands nous envoient des obus fumigènes, une fumée immense : on ne voit plus rien. Heureusement une brise fait disperser la fumée, nous apercevons les troupes allemandes aux abords de la position. Quelques hommes ont déjà franchi les barbelés. Comme nous ne sommes pas encore tous morts, nous les mitraillons. Ils se replient, trois-quarts d'entre eux sont restés sur le terrain.

Caporal John Roy Bambridge, Bataillon du Pacifique. Ce 8 juin 1942 le sergent Louis Holozet et le 2e classe Tetautuarii Puarii sont tués par des tirs de mortiers. Mon chef de groupe tué (Holozet), je prends le commandement.



Louis Holozet



Tetautuarii Puarii - Présidence P.F.

La course relais de l'Observatoire



Observatoire et PC du BM 2 à Bir Hakeim, mai-juin 1942.

Lieutenant Guy Tramon, Bataillon de Marche n° 2. Un peu avant l'aube du quatorzième jour de cette bataille d'encerclement, il (*Armand Ziegel*) vint m'avertir de ce qu'il lui semblait entendre des bruits de voix et de moteurs juste de l'autre côté du champ de mines qui nous séparait du no man's land. Et il ajouta, qu'accompagné d'un tirailleur volontaire, il allait voir de quoi il retournait. Je leur souhaitais bonne chance et les regardais s'enfoncer dans la nuit. Une espèce de brume épaisse m'apparut surprenante, pour ce mois de juin.

Le jour blanchissait à peine lorsque, essoufflés, ils rentrèrent précipitamment de leur patrouille pour m'annoncer que camions et chars ennemis étaient bien là, stoppés à quelques centaines de mètres, moteurs au ralenti.

Ils avaient même entendu des ordres donnés à voix sourde, en allemand. Vite, j'alertai et rendis compte de la situation.

A peine cela était-il fait que la fusillade se déclencha autour de l'Observatoire, à la pointe avancée du sous-quartier. Au désert de Libye, on ne choisit pas un observatoire d'ensemble, le terrain s'impose. Malgré les multiples recherches et essais, il avait fallu que le Commandement accepte d'aménager celui-là, dirigé par le capitaine Chavanac commandant la 2e batterie d'artillerie et installé au milieu d'un champ de mines, en bordure même, si excentré qu'il se trouvait presque hors de la position de Bir Hacheim.

Une section de Noirs de l'Oubangui-Chari, commandée par le sous-lieutenant Frionnet et le chef centre-africain Ouaima installée elle-même au beau milieu des mines, en assurait la défense.

Mais le sol des alentours était plat, dénudé, la rasance des trajectoires mortelles.



Pierre Dargent - Fonds Amiel

D'un bond, Dargent s'engouffre sous les planches de mon abri. Avant qu'il ne me parle, je sais qu'il vient d'essuyer les rafales ennemies. Accroupi - la profondeur du trou est de 1.20 mètre, tout en nage, il me regarde :

« Mon lieutenant, la liaison est impossible. On peut progresser par la section Martin, les mortiers de Naud, les antichars de Wellard, mais après, il faudrait ramper sur 200 mètres, et l'ennemi mitraille comme à bout portant tout ce qui bouge.

D'où viennent les coups ? Des chars. »

« Allô ! Allô ! Avez-vous le capitaine Chavanac ?

Non, c'est impossible. L'aspirant Dargent vient de rentrer, il n'a pu atteindre l'observatoire. »

A ce moment précis, Dargent se redresse et me dit :

« Je vais essayer encore une autre fois. »



Adjudant Martin
Fonds Amiel

Il vérifie que ses lunettes cerclées de fer derrière la nuque et resserre la jugulaire de son casque anglais. Ses yeux donnent très rapidement aux miens tout son besoin d'affection, puis ils se détachent de ce monde. L'aspirant s'élance pour une nouvelle course mortelle en direction de de la section Martin, pour mieux contourner la ligne impossible à suivre, celle qui de mon poste, passe chez le lieutenant Bayrou et file jusqu'à l'observatoire.

Et voilà qu'à son tour ma ligne téléphonique est coupée. *« Allô ! Allô ! »* Nous voilà isolés. Mais déjà des hommes courent sous le bombardement, se couchent, se relèvent, se recouchent, enfin trouvent la rupture. Qu'ils sont longs à faire cette ligature. Ouf ! Ils repartent et, d'un bond, viennent s'accroupir auprès de moi, vérifier l'appareil et repartent vers d'autres lignes coupées.

Toujours rien du côté de l'observatoire, si ce n'est cette barre, comme un tube braqué sur le ciel, et cette tache grise en forme de roue, qui se profilent anormalement dans mes jumelles et font penser à quelque pièce d'artillerie qu'une explosion aurait arrachée du sol. Pourvu que ce ne soit pas un des canons antichars.

« Ziegel ! L'aspirant Dargent ne revient pas. – « J'y vais, mon lieutenant. Je prends le même chemin. »
Et le sixième coureur de cette liaison mortelle s'élance.
Comme il est calme ! Il m'a laissé une impression d'exercice du temps de paix. Il est maintenant plus de midi. Le temps passe vite. Les chars ennemis sont toujours là qui louvoient. J'aperçois très bien leurs bustes hors des tourelles, à l'affût de tout ce qui se dévoile pour faire ouvrir le feu.
« Allô ! Allô ! Etes-vous en mesure de régler un tir d'artillerie ? - Oui. S'il s'applique à l'intérieur de mon secteur de visibilité, qui ne s'étend qu'à la partie nord du sous-quartier. - Alors, restez à l'écoute. »

Je prends les dispositions pour remplir au mieux cette mission inattendue et inhabituelle, lorsque, c'est incroyable, j'aperçois sur la ligne droite mortelle qui file vers l'observatoire, un homme seul qui court à corps perdu sur le terre-plein vers mon poste. L'ennemi lui tire dessus au canon et à vue directe. Cet homme est-il blessé ? Est-il devenu fou ? Il bondit, se couche, court, s'allonge violemment repart. A-t-il perdu la tête ? Vient-il de l'observatoire ? Des antichars du lieutenant Bayrou ? Enfin, je reconnais Ziegel.


Jacques Frionnet – Fonds Amiel

Ce que personne n'a voulu raisonnablement faire, lui, il le tente. Cinq coureurs de liaison n'ont pas pu passer ? Alors, à la vie ou à la mort, il choisit le plus court chemin, la ligne droite, la plus battue, aux yeux même de l'ennemi. Et, cible vivante, il bondit, se plaque au sol, repart, suivi de très près par les explosions qui, chaque fois aussi, le précèdent ou sont au-dessus de sa tête. Il n'arrivera pas.
Et s'il est blessé, comment aller le secourir ? Il marche encore, chancelle mais ne retombe pas. Les éclats sifflent et d'un dernier bond, sauvé, il s'engouffre haletant sous le toit surbaissé du poste.
Agenouillé, ruisselant de sueur, n'en pouvant plus, il attend d'avoir retrouvé sa respiration pour m'annoncer :
« Sous-lieutenant Frionnet tué ; aspirant Dargent tué ; la pièce de 75 détruite. Je ne connais pas le nombre des morts et des blessés. Les chefs Ouaima et Dufils ont pris le commandement, impossible d'arriver à l'observatoire même. Au passage, je me suis abrité chez le lieutenant Bayrou, je lui ai donné ces renseignements. »
A peine a-t-il terminé qu'un éclair éblouissant jaillit entre nous deux.
En un fracas indescriptible, le poste explose en flammes, poussières et fumées, cependant qu'un violent coup m'est assené sur le haut de la tête.
Un des obus destinés à Ziegel, un moment retenu par un pointeur étonné de ne plus voir courir sa cible vivante, vient d'exploser au beau milieu du poste de deux mètres carrés.
Abasourdi, j'aperçois à travers la fumée un coin de ciel bleu J'ose porter la main à mon visage. A hauteur de la carotide, elle s'inonde de sang. Mon Dieu, le garrot est impossible. J'appuie très fortement la main sur ce qui doit être la plaie, me précipite et, déjà loin, je cours à travers le champ de mines antichars puis sur le plateau, en direction du fanion blanc à croix rouge. Qu'il est loin là-bas au bout de ces 400 mètres.

Je n'arriverai pas. Où vais-je tomber ?
Soudain, à mi-chemin, on me crie : *« Couche-toi ! »* A l'aide de ses jumelles, le capitaine Faure, au P.C. B.M. 2, m'a reconnu et il court maintenant vers moi : *« Couche-toi ! »* Je m'allonge sur le sol. En un vrombissement assourdissant, mitrailleuses et canons crépitent, des Spitfires piquent sur moi. Mais ils sont fous ! Non, ils tirent sur les chars allemands.
Déjà près de moi, le capitaine Faure voit mon masque troué, ma main ensanglantée collée au visage. Il pense à la mort, à mission, se penche, vite :
« L'observatoire ? - Frionnet et Dargent tués. Les tirailleurs tiennent, mais impossible de joindre le capitaine Chavanac. »
Vite il me relève, met tout son cœur pour me dire « bonne chance » et nous courons à toute vitesse : lui vers la droite porter les nouvelles au commandant, moi vers la gauche en direction du poste de secours.
La Croix-Rouge ! Les médecins se précipitent. Enfin, je peux tomber.
« La carotide ! Non ! Après cette course, c'est impossible. Tu peux enlever ta main. »


Marcel Faure - Archives Adfl

Quelle paix sur cette civière, auprès des docteurs Guenon et Mayolle et du Révérend Père Michel. Examen, soins, cuir chevelu déchiré, pansements. *« Mon vieux, tu as de la chance. Je t'envoie quand même à l'hôpital chirurgical. »*

Et me voilà dirigé sur le centre de la position. A-t-il dit vrai ? Pourvu qu'il ne me manque pas un morceau de la boîte crânienne.

Sous les tentes de l'hôpital, la chaleur est torride. Je réussis à obtenir un quart d'eau. Médecins et chirurgiens sont débordés. On me dit de prendre rang au milieu des très grands blessés à demi-morts, qui attendent leur tour, allongés sur des civières.

A peine suis-je installé dans un coin que je vois entrer Ziegel, je l'avais totalement oublié. Son bras est en écharpe dans un pansement. Sa chemise et son short sont couverts de sang.

« Comment ça va, Ziegel ? - Moi, ça va, le bras ça s'arrange toujours, mais le Lieutenant ? L'obus est arrivé entre nous deux et quand la fumée s'est dissipée, il n'était plus là. Je me demande ce qu'il a pu devenir : Mon pansement m'aurait-il rendu si méconnaissable est-ce qu'il est encore sous le choc de l'explosion ? »

« Ziegel, mais c'est moi le lieutenant. » Il me reconnaît : *« Oh ! Pardon ! Comme je suis content que vous soyez là. »*

Le plus simplement du monde, il me raconte comment, ne me voyant plus, son bras ballant le faisant atrocement souffrir, il a couru à travers le champ de mines, puis sur le plateau, jusqu'au poste du bataillon d'abord, pour y donner les renseignements.

A ce moment-là, il n'était pas loin de 15 heures. Depuis l'aube de ce quatorzième jour, mais en vain, tous les Etats-Majors de la position avaient cherché à les obtenir. Et ce n'est qu'une fois la mission magnifiquement accomplie que Ziegel, enfin, avait pensé au poste de secours.

Après deux heures d'attente dans cet hôpital archicomble, au milieu de souffrances incroyables, je décidais de garder mon pansement d'urgence et de rejoindre ma compagnie.

Ziegel en fit autant. Une heure après, l'hôpital était entièrement rasé par la *Luftwaffe*, ne laissant pas un seul survivant.

Quelques mois plus tard, le hasard voulut que je rencontre Ziegel, le bras définitivement estropié. Il avait eu la chance de réussir la sortie de vive force de Bir-Hacheim.

A sa poitrine, une Croix de guerre était accrochée et une promotion de grade lui avait perdre ses beaux galons rouges. Malheureusement, après un séjour à hôpital, parce qu'on avait oublié qu'il avait des camarades, une affectation de hasard l'avait noyé, perdu dans le flot de la 8e Armée britannique.

Pourtant, de cette course relais à l'observatoire et à la mort, il avait bien été, lui, le sixième coureur, le meilleur, le plus audacieux qui, avec l'aide de Dieu, avait réussi sur le chemin d'où, généralement, on ne revient pas.



Guy Tramon

Grâce à lui, une relève imprévue des unités gravement engagées avait pu s'effectuer normalement. Et le soir même, certain de devoir se battre désormais sans observatoire valable, le général avait bien dû modifier en conséquence une partie de son système défensif.

Le 8 juin 1942, le caporal-chef Ziegel, par sa bravoure, avait peut-être sauvé la clef principale de cette bataille, le sous-quartier Nord-Ouest de Bir-Hacheim.

Capitaine Paul Guenon, Santé-Bataillon de Marche n° 2.

8 juin. Réveil dès 4 heures du matin par l'artillerie. A 7h30 soixante bombardiers piquent sur nous en même temps que l'artillerie lourde nous pilonne et que les chars nous attaquent sur la compagnie de Tramon tout prêt de mon poste de secours qui s'avère très exposé. Vers 9h30 la R.A.F calme un peu les chars boches mais pas l'artillerie. Cependant nos 75 ripostent avec un entrain admirable.

Hier soir, autre message Anglais *: « Nous les avons… ».* Hum ! ... pas tous, à ce que j'entends siffler à mes oreilles.

Ce gentleman serait-il un humoriste ?

15 heures – pas moyen d'avoir une minute tranquille depuis ce matin. Encore et toujours des *Stuka*. Mon poste est terriblement « encadré » par des 210.

Comment peut-il tomber autant d'obus à côté et pas un seul dedans ? ça finira bien par arriver : ça semble absolument inévitable.
Chez Tramon, ça cogne dur. Il doit y avoir des blessés mais nous n'avons plus de liaison avec lui et je n'ai pas le droit d'y aller avant la nuit. Pauvre Oui-Oui…
18h. Tramon, blessé, réussit à venir jusque chez moi. Il m'apprend que Dargent et Frionnet ont été tués. Plus de cent à la fois, maintenant ! Joseph ne manque pas de les compter quand ils arrivent, et comme leur nombre s'élève sans cesse, il commence à connaître de sérieuses difficultés arithmétiques.
Il y a un an, nous entrions en Syrie… C'était tout de même moins dur que de sortir d'ici !

Aspirant Jean Mathieu Boris, 1er Régiment d'Artillerie. Nous sommes au quatorzième jour de la bataille. Même réduite à un litre par homme et par jour, sous un soleil brûlant, les réserves d'eau seront épuisées dans 48 heures. D'aucuns boivent l'eau des radiateurs des véhicules détruits et on ne mange pratiquement plus. L'ambulance chirurgicale a reçu une bombe : la plupart des blessés sont tués. Un des *Stuka* fonce vers la position de batterie. Il descend si bas avant de lâcher sa bombe et remonter que je vois les lunettes du pilote. Et puis, la déflagration fait s'écrouler les murs du trou où je suis terré, une des caisses de munition remplie de sable censée me protéger me heurte violemment et je reste évanoui et enseveli quelques moments avant d'être extrait par mes canonniers.

Aspirant Gérard Théodore, 1er Régiment d'Artillerie. L'après-midi débute sous un déluge de projectiles terrestres et aériens. En milieu d'après-midi je dois me rendre à une de mes pièces. Dix mètres sont à peine franchis que je ressens comme un grand coup de bâton dans une jambe, je tombe et je m'aperçois que ma jambe gauche est d'équerre avec la jambe droite, ce n'était pas très douloureux. Tout de suite arrivent quelques camarades dont Jean-Mathieu Boris et Laurent Ravix, qui me placent sur une couverture… compte tenu du membre presque sectionné, devenu très douloureux, le transport immédiat à l'ambulance légère, qui fonctionne encore, s'impose. Amputation vers 17h. Réveil semble-t-il le lendemain matin sur un brancard placé dans un grand trou où il y a d'autres blessés.

Aspirant Jean Mathieu Boris, 1er Régiment d'Artillerie. Avec la journée du 8 juin, l'attaque ennemie débouche face au BM 2. Les pionniers allemands ouvrent un passage dans les champs de mines. La bataille dure tout le jour, appuyée par des passages répétés de dizaines de bombardiers Junkers. Ce jour-là, les tirs débutent vers 7 heures. Au milieu de l'après-midi, je suis de permanence au P.C. du groupe. Le téléphone sonne, la 3e batterie demande le médecin, *« L'aspirant Théodore vient d'être blessé ».*
Duval n'est pas là et je me précipite à la position de batterie à 100 mètres du P.C. Gérard a eu la jambe coupée par un obus fusant de 88. Avec l'aide de Ravix et sous les obus qui continuent à tomber, je lui assure un garrot en attendant son évacuation vers l'ambulance chirurgicale. Je reçois alors l'ordre de le remplacer comme lieutenant de tir de la 3e batterie.
Ayant pris mon commandement, je me promène sur la position de batterie, coiffé de mon casque français. Les Allemands-Italiens sont à portée de fusil.


Gérard Théodore

On m'appelle de l'abri enterré situé légèrement en arrière : « *Message du commandant* » ; je m'approche et me penche vers le radio qui sort la tête en me tendant un papier. Son casque heurte le bord de l'abri. Il se relève, ma tête est à quelques centimètres de la sienne ; il s'effondre, une balle en plein front.

Capitaine Albert Chavanac, 1er Régiment d'Artillerie. On reste confondu par l'énergie dont firent preuve des hommes comme l'aspirant Théodore et le brigadier-chef Canale. Le 8 juin au matin, Canale est à son poste radio à l'observatoire situé en avant de l'infanterie, un obus antichar traverse sa voiture et lui arrache presque complètement le bras. Il doit rester toute la journée, sans eau, sans vivres, sans soins, tapi dans une tranchée peu profonde, sous un bombardement et un mitraillage incessant, car l'observatoire est encerclé.
Le soir, il fait près de 2 kilomètres par ses propres moyens pour arriver au poste de secours.

Lieutenant Claude Cornuel, 1er Régiment d'Artillerie. De l'ouest et du sud des Batteries de 220 et de 155 (des canons français pris par les Allemands) nous canardèrent à qui mieux. La 3e Batterie perdit ce jour-là l'aspirant Théodore (blessé), le Maréchal des logis Simon, le brigadier-chef de Combourg. Simon et de Combourg furent tués dans la tente hôpital du G.S.D. atteinte par l'artillerie ennemie, là où ils avaient été transportés.



Roger Nordmann

Aspirant Roger Nordmann, 1er Régiment d'Artillerie. Si on m'avait demandé pendant que j'étais à Bir Hakeim, de donner un bras pour m'emmener à 30 kilomètres de là, j'aurais dit « *Tiens, prends-le, et tout de suite, marché conclu !* ».
Vers la fin, nous nous sommes vraiment demandé si on allait s'en sortir, toutes les minutes je me disais c'est la dernière.
On n'évacuait même pas les morts, on les enterrait sur place et quand on allait d'une pièce à l'autre on enjambait les trous que l'on avait fait pour enterrer les camarades.
On se demande comment il pouvait y avoir un type vivant. Tous les 10 centimètres, il y avait un éclat d'obus. On ne pouvait pas marcher pieds nus.



Albert Pivette

Sergent-chef Albert Pivette, Bataillon d'Infanterie de Marine.

8 juin.

Quelle journée, mon Dieu, quelle journée ! 3 raids, 2 de plus de 60 bombardiers et un de 10 - l'artillerie n'a pas arrêté depuis 6 heures ce matin et il y a eu une attaque au N.-E. dont j'ignore le résultat et qui a duré 4 heures. Je ne comprends pas comment il reste encore des vivants à B.H.

L'artilleur Jacques Roumeguère entend son ordonnance lui confier : *« Mon lieutenant, je voudrais partir ! » « Bien sûr, répond Roumeguère. Et par où ? ».* Naturellement Boumba de montrer la direction inverse aux canonnades. *« Pas de chance Boumba, là-bas, c'est la même chose ! ».* ***(1061 Compagnons, Jean-Christophe Notin)***



Crédit J-C. Teva Shigetomi

Canonnier Frédéric Russo, 1er Régiment d'Artillerie.

Ainsi les jours se suivent. Attaques aériennes - nous en aurons jusqu'à trois dans la même journée, avec des vagues de 80 à 120 appareils - et tirs d'artillerie intenses.
La plupart du temps nous ne savons pas d'où cela nous arrive et manquons d'éléments pour contrer. Chacun se terre comme il peut et pour ma part c'est contre une caisse de munitions françaises, vide et couchée sur le côté, à moitié enfouie dans ce mélange de sable et de cailloux qui foisonnent à l'endroit. La tête et le buste sont à l'abri mais la moitié inférieure reste dehors et je protège les parties intéressantes de mon anatomie avec le casque, au cas où cela pourrait encore servir mais avant il faudrait se sortir de ce guêpier.
Il me vient alors une idée : je me construirai un super abri. Les travaux commencent en fin de journée, lorsque le soleil, terminant sa course diurne, calmera le jeu. Le lieu choisi c'est le déblai derrière la circulaire, relativement meuble. Quelques caisses vides serviront d'armature, toit compris. Les emballages des obus américains feront, avec différentes inclinaisons, de bons conduits d'aération. A l'entrée une chicane et le tout recouvert d'un bon demi-mètre de déblai. Seul un coup direct pourrait en venir à bout. On ne peut y entrer qu'en rampant et la hauteur permet tout juste de s'asseoir. Sacré boulot et j'en suis fier.



Adjudant Sébastien Moga, B.M. 2. Dès l'aube, une première détonation éclate, la sarabande des jours précédents recommence. Objectif : « les Mamelles ».
Les gros « noirs » tombent comme la pluie, ricochent au ras du sol, détruisent tout sur leur passage, le choc final est terrifiant. L'adjudant Lemoine bondit sous les rafales, il me demande de remplacer à soixante mètres de là le chef de pièce d'un 75 anti-char. Il s'agit de régler le tir au télémètre.
Au début de l'après-midi, une attaque allemande fonce sur nous : quatre gros chars suivis d'infanterie, quatre autocanons de 88 et quatre A.M. huit roues. Cette formation crache le feu de tous les bords. Va-t-elle nous submerger ? Mes servants sont à leur poste, le caporal tireur Germain et quatre tirailleurs dans le trou circulaire, le reste camouflé dans les boyaux en zig-zag. Je dois me jeter à plat ventre avec le télémètre tant le tir ennemi est dense.



Une fois encore la chance nous favorise : le vent rabat poussière et fumée à l'arrière, gêne l'attaquant dont les salves légèrement déréglées creusent un cratère de plus en plus profond à quelques mètres en arrière de la pièce. Un obus finit par nous atteindre ; par miracle seule la bêche du canon est touchée, le télémètre est bousculé sans dommages et... mes pieds criblés d'une vingtaine d'éclats.
Aux trois quarts enterré, ma tête émerge et j'encourage mes braves Noirs qui redoublent d'activité tout au long des quatre heures de combat. Tout à la joie d'avoir repoussé l'attaque, nous voulons oublier nos meurtrissures et ces nombreuses petites blessures, auxquelles pas un seul combattant de Bir-Hakeim parmi les plus favorisés n'a échappé.
Dans le no man's land, six engins blindés allemands sont immobilisés, tout autour les brancardiers protégés par la Croix Rouge relèvent leurs nombreux morts et blessés. Notre Capitaine est ému et, rompant avec sa froideur apparente, nous félicite chaudement.
Un soir de plus tombe sur Bir-Hakeim.

Chef de bataillon Henri Amiel, Bataillon de Marche n° 2. Quelque temps après, Lhuillier confie une mission de liaison à son dévoué sergent-chef Calomme. A peine celui-ci est-il hors du P.C. qu'un éclat d'obus l'atteint mortellement. Aussitôt des soins lui sont prodigués et restent hélas, sans effet, il a déjà cessé de vivre. Le commandant préside à son inhumation près du poste de secours, les honneurs militaires lui sont rendus en plein combat.



Pierre-Henri Mayolle

Médecin Pierre-Henri Mayolle, Santé-B.M.2
… un beau jour, en regardant vers le sud, vers la ligne d'horizon, beaucoup de poussière, à l'ouest rien, les « Mamelles ». Au nord, la position s'élevait jusqu'au secteur de la 6e compagnie de Tramon.
La danse commença, les blessés arrivaient de la 6e compagnie, de la 5e compagnie, lors des attaques allemandes qu'elles avaient repoussées.
Mais pendant 15 jours, notre vie fut aussi rythmée par les bombardements en piqué des *Messerschmitt*, se répétant de plus en plus fréquemment. D'avance, en voyant se décrocher les bombes, nous savions à qui elles étaient destinées !
C'est différent, cette bombe qui vient de se détacher, on se fait tout petit, le choc, la déflagration, on se tâte, on se lève, on est là !



Révérend Père André Michel

Le père Michel a été enterré, mais on l'en sort vite, le drame étant ailleurs. Nos braves tirailleurs déjà blessés qui attendaient dans notre vaste trou d'être évacués sur l'A.C.L. ont été aussi enterrés, un d'eux ne s'en sortira pas. Plus loin, à quelques pas de là, notre belle ambulance toute neuve, celle de Guenon, n'est plus qu'une dentelle sans valeur.

Peu à peu, ma « trouille » des premiers jours se transforme en habitude des bombardements aériens ou d'artillerie. Pour rompre ce rythme infernal, de nuit, quelques consultations nocturnes dans les postes des uns ou des autres. Je garderai toujours le souvenir de cette dernière soirée dans le P.C. du capitaine Tramon, où je retrouvai mes amis Frionnet et Dargent...
Nous avions encore le goût de parler du passé et de l'avenir et quelques heures après, sur la jonction et en liaison dangereuse, ils tombaient pour la France, sans que l'on put rien faire pour eux.

Ces notes sont la copie intégrale des notes écrites au jour le jour, au crayon. C'est la vie à Bir-Hakeim vécue au niveau de la troupe avec ses ignorances et ses erreurs. Craignant la capture lors de la sortie de vive force, j'avais caché le carnet dans mes guêtres.



Charles de Testa
Ordre de la Libération

Lieutenant Claude Cornuel, 1er Régiment d'Artillerie. Le 8 au soir un engin blindé est tellement près de notre position qu'on l'entend clairement. Si la bataille fait rage du côté de Knightsbridge à l'est, chez nous c'est calme, le silence n'est coupé seulement que par le tir espacé des armes automatiques des deux côtés.
J'entends le grincement des chenilles du char, il recule légèrement, je l'entends et le distingue maintenant. Il va se réfugier dans une déclivité de terrain de tir, nous canarder avant de tenter de nous écraser sous ses chenilles. Nous a-t-il repérés ? Ils attendent l'heure de l'attaque. Je veux les invectiver, le capitaine m'en dissuade.
Ce n'est pas la peine de signaler notre présence et de recevoir des grenades à manche surtout que nous avons dans notre tranchée le brigadier de Testa qui a reçu une grave blessure à la jambe et qui commence à délirer.



L'Artillerie F.F.L.

Canonnier Frédéric Russo, 1er Régiment d'Artillerie. Deux chars ont réussi à s'approcher dangereusement. Ce sont des *Mark IV* allemands, portant un 75 sous tourelle. C'est à dire même calibre que le nôtre, protégé par un bon blindage et muni d'un appareil de visée optique autrement plus précis que notre collimateur datant de la guerre de 14. Pour nous, c'est maintenant plateau 0 / tambour 100 (éléments de tir direct) et on s'y emploie au mieux.
Notre pointeur, Bailly, est sûrement l'un des meilleurs du régiment et le résultat ne se fait pas attendre : une fumée épaisse annonce un coup au but faisant éclater nos cris de joie et de triomphe.
Maintenant à l'autre, à peine plus distant ; mais il nous a déjà devancés, son tir est précis et soudainement notre pointeur pousse un cri de douleur, se tenant la cuisse des deux mains. Son sang gicle au rythme du cœur, c'est atroce. Pas besoin d'avoir fait des études de médecine pour savoir que c'est l'artère fémorale qui est tranchée. Nos pansements ne suffisent pas, j'arrache ma chemise afin de serrer tout ce fatras autour du membre atteint mais le sang traverse. Vite chercher le brancard resté dans le tracteur, vite au poste de secours. C'est encore le même camarade chauffeur qui vient à l'aide. Je note qu'il a mis sa capote ; en espère-t-il quelque protection ? Retour à la pièce. Notre pointeur gît par terre, un deuxième éclat lui a tranché la même jambe plus bas, brisant le tibia. Il ne saigne plus et gémit « *encore, encore* ». Nous courons avec notre fardeau.

Nouvelle salve, derrière nous cette fois. Nous nous laissons glisser sur le sol en essayant de ne pas trop bousculer le brancard, mais notre pauvre camarade peut-il encore s'en rendre compte ? Se relever, reprendre la course, ce qu'il peut être lourd ! En arrivant à l'antenne chirurgicale, l'infirmier secoue la tête. La mort de ce brave nous sera confirmée le lendemain matin.



Pierre Simonet
Ordre de la Libération

Brigadier Pierre Simonet, 1er Régiment d'Artillerie. 8 juin. L'observatoire avancé est situé en dehors du champ de mines qui entoure la position. Une petite ceinture de mines nous sépare du reste du désert et des troupes d'assaut allemandes prêtes à l'attaque.

Les deux abris à ciel ouvert que nous avons creusés sont larges. Dans l'un se trouve le camion radio servi par Grégoire et Canale. L'autre est occupé par Chavanac notre capitaine, le camarade Rolle et moi-même, téléphoniste. Un canon de 75 antichar préposé à notre défense est à cent pas sur la droite.

Accompagnant le lever de soleil, une brume épaisse s'installe et couvre tout. Le bruit de chars allemands manœuvrant en approche fait vibrer nos tympans en résonance.

Bientôt la brume se déchire.



Avec nos binoculaires, nous observons le « spectacle » et communiquons au P.C. les premières données par téléphone. La liaison ne dure pas deux minutes. Nous voyons certes, mais nous sommes vus. Un obus antichar allemand tiré rasant percute le parapet et déchiquette les fils téléphoniques qui en partent.

Puis un deuxième obus arrive sur le camion radio, détruisant les installations.



Joseph Canale
Ordre de la Libération

Canale crie : « *Mon Capitaine, je suis blessé* ». Impossible pour lui et Grégoire de courir sur les dix mètres qui nous séparent sans se faire descendre. Je regarde à la binoculaire et n'ai pas le temps de mettre au point qu'un obus encoche le parapet à 10 cm de l'objectif.

Ces obus à grande vélocité sont agaçants au possible car on entend l'impact avant le claquement du coup de départ : on dirait une bouteille de Champagne que l'on débouche, mais Dieu que ça pète sec, aucune résonance harmonieuse, juste le bruit, un centième de seconde, pas d'harmoniques.

En tant que mélomane, je suis offusqué. Je préfère les noirs bémols des bombes qui chutent en quart de tons de cithare indienne. Mais je déteste autant les croches acérées des éclats qui déchirent.

Notre 75 antichar commence à tirer, mais il est immédiatement repéré. Un projectile le touche de plein fouet, disloquant le canon et tuant quatre desservants sur cinq.

Peu après, un court répit nous vient du ciel. Je vois un *Hurricane* descendre lentement en léger piqué comme à l'exercice, tirer quatre coups de canon bien ajustés et virer, mission accomplie : le char qui nous agressait, touché à mort, s'enflamme.



Un Hurricane au-dessus du désert

Grégoire et Canale en profitent pour nous rejoindre. Canale a le bras salement perforé. Nous retendons au mieux.

Commence alors la longue attente, cloués dans notre trou sous le soleil brûlant, coupés de communications. Le silence s'installe dans la tranchée.

À la tombée de la nuit, le bruit des combats se calme. Albert, le roi Albert, notre bon capitaine, estime qu'il est possible de regagner le camp retranché.

Il sort alors la bouteille de bière qu'il avait gardée toute la journée. Nous n'avions pas bu depuis le matin, sauf Canale qui eut droit à la seule gourde disponible.



Albert Chavanac

Cette bière, je ne l'ai jamais oubliée. Nous en avons bu chacun une gorgée et puis nous sommes sortis sans ennuis, retrouvant les camarades qui nous croyaient morts.
Cette bière, c'est la générosité, l'amitié, la gentillesse de Chavanac. Elle m'est restée gravée dans la mémoire.

Chef de bataillon Henri Amiel, Bataillon de Marche n° 2. A 23 heures, c'est l'heure des revenants. Le capitaine Chavanac, ce chic camarade, laissé pour mort près de Frionnet et Dargent à l'observatoire du nord-ouest, se présente au P.C. BM 2. Toute la journée, il s'est terré sous les décombres et s'est échappé à la faveur de la nuit. Les quelques survivants du poste réussissent également à se replier sur leurs unités. Les servants de la pièce 75 antichars de du B.I.M. ont été tués à leur poste, sauf un, blessé.

A la même heure, la compagnie du capitaine Messmer du 3e B.L.E. relève la 6e compagnie du B.M.2 très éprouvée. Restent sur place les éléments de la compagnie lourde : antichars de Bayrou, Wellard, Lemoine ; mortiers de Régnier et aussi le petit Ramin et ses tirailleurs aux Mamelles. Jamais relevés, ils assureront leur mission jusqu'au bout.



Imperial War Museum

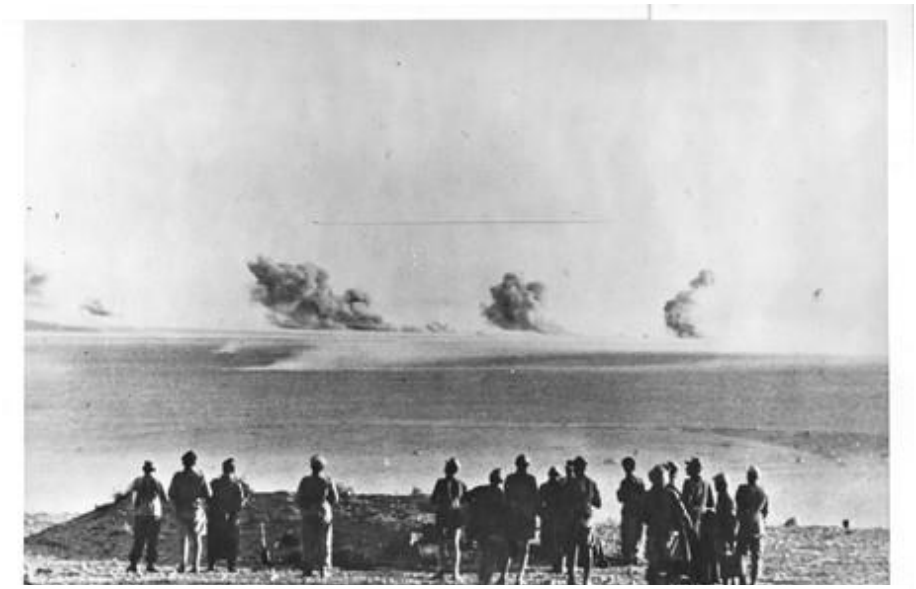
Enseigne de vaisseau Jacques Bauche, 1er Bataillon de Fusiliers Marins.
L'enseigne de vaisseau s'en alla s'en alla au P.C. rendre compte de la situation. Le commandant était absent, convoqué par le général. L'officier s'empara du dernier rapport des évènements mondiaux qui traînait sur le lit de camp.
En France, Laval était revenu au pouvoir. Le service du travail obligatoire en Allemagne s'organisait. Giraud s'était évadé de sa forteresse prussienne. La chasse aux juifs était ouverte. Les arrestations d'otages se multipliaient sur tout le territoire.
En Europe, l'Angleterre s'efforçait de rendre coup sur coup à l'Allemagne les bombardements qu'elle subissait.
En Atlantique la situation n'était pas brillante, les millions de tonnes nouvellement coulées s'additionnaient aux millions de tonnes déjà détruites.
En U.R.S.S., Sébastopol toujours assiégé, résistait désespérément. L'ennemi se ruait à la fois sur la Crimée, la Volga, le Caucase. Il allait atteindre les ports de l'Asie à proximité de la Caspienne, Stalingrad était directement menacé.
Enfin, en Libye, si Tobrouk et Bir Hakeim tenaient toujours, il semblait bien que ce n'était plus que les derniers efforts pour retarder de quelques jours la ruée de troupes de l'Axe sur l'Egypte, le Levant, l'Irak…
Existerait-il un dernier plastron à opposer là, à cette poussée ?
Les Britanniques s'employaient à l'organiser en hâte pendant que Bir Hakeim tenait encore.



Hubert Germain
Le Point

Lieutenant Hubert Germain, 13 DBLE. Quand nous sommes sortis de Bir Hakim, nous avons vu les journaux ; tous les journaux du Caire et d'Alexandrie étaient remplis jour par jour des combats que nous menions : *« Voilà, ils sont là, ils se battent, ils tiennent encore, ils tiennent toujours…et puis Paf ! ils sont sortis de Bir Hakeim en forçant les lignes allemandes… »*

9 Juin



L'état-major de Rommel contemple les ravages des bombardements sur la position

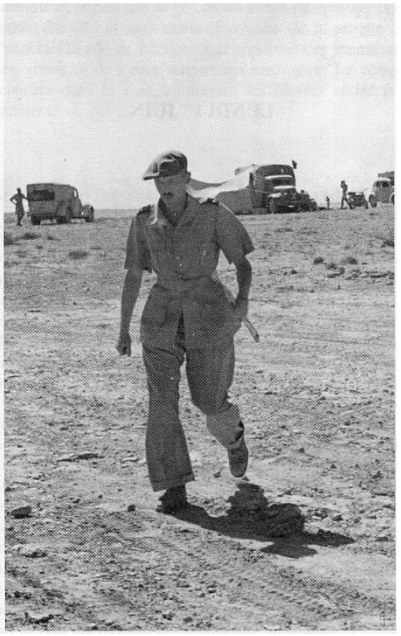
Général Erwin Rommel. Le 9 juin, je fis appel à une unité de l'Afrika-Korps pour appuyer l'attaque contre Bir-Hakeim. Une nouvelle fois, dans le petit matin, les vagues de notre infanterie s'élancèrent contre les fortifications françaises. Vers midi, la 90e légère qui, jusqu'ici, avait soutenu avec ses armes lourdes la progression des groupes de combat, au nord et au sud de la forteresse, se joignit à l'assaut.
En dépit de pertes importantes, exposées constamment au feu des Français qui luttaient avec l'énergie du désespoir, l'unité de tête parvint, vers huit heures du soir, à 200 mètres du fort de Bir-Hakeim.





René Duval

Le jour se lève, nous sommes le 9 juin 1942, c'est le jour de mon anniversaire : mes vingt-deux ans. Bon anniversaire, quelle fête ! Je ne sais pas si ma mère y pense. Oui, sans doute, mais elle est bien loin de réaliser dans quelle galère je me trouve !
Dès le matin au lever du jour, ça recommence de plus belle. La position est sans cesse pilonnée et bombardée par vagues successives de bombardiers en piqué. Quelques avions sont abattus par notre D.C.A. Les pilotes qui sautent en parachute sont mitraillés à l'arme automatique. Pas de pitié ! Des avions anglais tentent un ravitaillement, surtout en médicaments. Ils larguent à basse altitude, mais pour un résultat négatif, les parachutes s'écrasent au sol… ou tombent dans les lignes ennemies.
Le Général Koenig, accompagné du colonel de la Légion Amilakvari, visite les unités à pied et sous un feu incessant avec un mépris total du danger. Quel cran et quel meneur d'hommes !



Caporal René Duval, 101e Compagnie Auto du Train

Lieutenant Claude Cornuel, 1er Régiment d'Artillerie. Le 9 au matin le char a disparu ; il est là devant moi, mais il est enterré, ses occupants sont tapis autour de lui. Ils sont le chat qui guette la souris.



Activité toujours réduite de notre côté. Nous attendons une attaque par avion aux premières heures du soir. Elle ne viendra que vers 10 heures, à l'ouest vers les positions du B.I.M. L'infanterie ennemie à grand renfort d'artillerie et de chars tente d'enlever tel et tel secteur de nos lignes mais nous continuons à résister.

A 10 heures l'attaque aérienne se produit. Combien sont-ils, je n'arrive pas à les compter. Une bombe semble venir droit sur nous, elle éclatera 150 mètres derrière l'observatoire. Nos fusiliers marins atteignent un *Stuka* qui tombe en flammes là-bas dans le champ de mines. Cette fois-ci, il nous semble que l'attaque ennemie va être déclenchée, l'artillerie ennemie se réveille et se renforce encore de calibres lourds que nos 75 ne peuvent mater.

Il faut tenir encore. Nous commençons à lacérer nos paquetages, rendre inutilisable tout ce que nous allons être obligés d'abandonner et qui pourrait être utile à l'ennemi.

La radio allemande captée sur nos postes indique que le désordre gagne de proche en proche les divers éléments de l'armée britannique. C'est de la propagande, disons-nous, mais il doit y avoir quelque chose de vrai là-dedans. Nous en mesurons hélas les effets.



Paul Leterrier

Nous fûmes, Jourdan et moi, hospitalisés au British Hospital n°8 où le général Catroux et son épouse Marguerite vinrent nous saluer. Puis, quelque temps plus tard, la Maison de Convalescence des Français Libres nous accueillit. Enfin, ce fut le camp de Mena, près de pyramides dans lequel je séjournai plusieurs jours avant de rejoindre mon unité. Je ne revis pas Jourdan, moins atteint que moi, nous avions été séparés.

Comme mes blessures n'étaient pas cicatrisées et que le retour par la piste, debout dans un camion, avait rouvert mes plaies, je me pointai le lendemain auprès de notre infirmier pour qu'il me refasse mes pansements. Cela se passait quelques jours avant l'encerclement.

J'aurais d'ailleurs été vexé de ne pouvoir me trouver là au milieu de mes camarades. J'avais perdu beaucoup de force et je peinais à soulever même à deux une caisse de munitions alors qu'auparavant, je la soulevais tout seul.

Cependant, je pus quand même approvisionner le *Bofor* qui tirait 120 coups minute et il ne fallait pas perdre de temps lorsque les bombardiers allemands piquaient sur nous, profitant toujours du soleil pour nous attaquer, ce qui est très gênant pour effectuer un tir précis.



Pierre Turbé

Naturellement, lors de ces bombardements d'aviation, l'artillerie adverse en profitait pour nous arroser de tirs de gros calibres auxquels notre artillerie ne pouvait riposter. En plus, l'infanterie ennemie essayait de s'infiltrer dans nos lignes, le tout faisant un vacarme épouvantable. La plupart de nos troupes pouvaient se mettre à l'abri dans les trous individuels mais, en ces moments-là, nous étions en pleine action et il n'était pas question de s'abriter.

En dehors des bombardements par l'aviation, l'artillerie ennemie continuait quand même son harcèlement. Malgré tout c'était pour nous un moment d'accalmie et nous nous réunissions alors dans notre abri collectif recouvert d'une bâche. Le moral était au beau-fixe et le quartier-maître Turbe originaire de l'île d'Yeu, plaisantait à chaque dégelée d'artillerie et s'écriait :

« Envoyez plus gros ! ».



Jules Valun - Archives Fusco

Le 9 juin, profitant d'une accalmie, nous nous étions réunis comme d'habitude dans notre abri d'un mètre de profondeur et protégé par des sacs de sable. Nous y prenions habituellement nos repas ensemble. A un moment donné, un obus d'artillerie explosa tout près. Je fus heureusement le seul à être blessé. Je gueulai un bon coup et, dès que la fumée fut dissipée, j'aperçus un bel éclat chauffé à blanc qui grésillait dans ma cuisse gauche. C'était ma cuisse qui brêlait et il me fallait l'extraire au plus vite car il continuait à s'enfoncer et la douleur était intolérable. En me brulant les doigts, je réussis avec bien du mal à l'extirper. Le matelot Valun me versa aussitôt de l'alcool à 90° sur la blessure et me posa un pansement individuel. Et je restai à mon poste.
Quartier maître Paul Leterrier, 1er Bataillon de Fusiliers Marins

Caporal Jean-Roy Bambridge, Bataillon du Pacifique
Ce matin, le brouillard était épais jusqu'à 7 heures et demie environ. Ça nous a permis des mouvements de ravitaillement, de relève, de réorganisation. La brigade commence à être fatiguée, les Allemands sont supérieurs en hommes et en armes, mais nous tenons bon. En face de nous, on voit bien que l'ennemi a reformé son dispositif. Tumahai, qui fait la liaison entre le P.C du bataillon et le Q.G du Vieux Lapin, l'a dit qu'il y avait en tout, six nouveaux canons de 50mm et cinq groupes de mitrailleuses de 30 mm, sans compter les mortiers, autour de la position. L'artillerie boche a déjà ouvert le feu, mais on dirait qu'ils sont moins violents qu'hier. Ce 9 juin va-t-il être enfin, une journée plus calme que les précédentes ?


Jean Tumahai
Fonds John Martin

Nouveau message après celui de de Gaulle. Larminat télégraphie au Vieux Lapin qu'il nous envoie le témoignage de son admiration et de sa fervente amitié, et il termine en disant :
« Vive la France et vive les soldats qui se battent pour la libérer ». C'est bien pour ça que nous sommes là, le Colonel nous l'avait bien dit à Tahiti et nous l'avions suivi parce que nous avions tous confiance en lui, et il ne nous a pas trompés. C'est cela qui fait que nous, les Pacifiens, nous ne regrettons pas une minute d'avoir quitté Tahiti…
Mais nous n'avons pas beaucoup le temps de prendre nos guitares pour la chanter. L'infanterie ennemie s'en donne maintenant à cœur joie, elle est appuyée solidement par l'artillerie. Devant nous les Boches ont débouché d'une petite crête. Des canons de 50, de mitrailleuses lourdes, des mortiers d'accompagnement les appuient. Ils progressent lentement.
C'est bien pour ça que nous sommes là, le colonel nous l'avait bien dit à Tahiti et nous l'avons suivi parce que nous avions tous confiance en lui, et il ne nous a pas trompés. C'est cela qui fit que nous, les Pacifiens, nous ne regrettons pas une minute d'avoir quitté Tahiti.
Bien sûr cela ne nous empêche pas de penser au pays ! Thomas, mon grand- frère, vient de composer une nouvelle chanson, qui dit :
« Tout là-bas, là où le printemps toujours fleurit, Il est un coin où j'ai trouvé l'amour, Dans le doux parfum du tiaré, Que j'aimerais revoir un jour. »
Nous avons quelques pertes ; deux de nos 75 paraissent neutralisés, mais nous ripostons durement quand même et l'attaque est stoppée, juste devant le champ de mines.

9 juin, 7h30. Le calme vient d'être rompu par quelques coups de canon et de mitrailleuses qui se cherchent, et par le passage d'une patrouille de la RAF. On ignore complètement la vraie situation. Au loin, vers le nord-est et le nord, des bruits de bataille. Pendant la nuit, nous entendions les Allemands piocher. Ils ont déminé la bordure du champ de mines en se servant d'une ambulance pour le transport.
Ruse allemande ! 9 heures. L'enfer recommence, ils doivent être pressés ! Dix *Stuka* accompagnés de dix chasseurs italiens ont lancé sur nous une masse de bombes. On ne voit plus le camp dans la fumée.
9h15. La chasse anglaise mitraille les boches ; l'artillerie continue son pilonnage, nos pièces restent silencieuses.
10h30. L'équipe des *Tomahawk* revient nous prêter main-forte.


Attaque allemande contenue le 9 juin 1942.
Composition de Raoul Auger (Coll. part.).

10h50. Nous subissons un pilonnage à un rythme lent : vingt-quatre obus viennent d'encadrer notre emplacement ; il n'y a, grâce à Dieu, pas de dégâts. Nous avons hâte de voir la contre-attaque anglaise. Alors, nous aurons de nouveau la ration d'eau complète avec le moyen de s'en procurer, le ravitaillement un peu plus conséquent. L'eau que nous avons touchée ces derniers jours est bonne mais rare. Un dépôt de touques à essence atteint par les obus flambe.

La 7e DB s'est heurtée à l'ennemi. Ce qui nous entoure est très confus. Il ne faut pas lever la tête. Les mitrailleuses lourdes d'en face nous incitent à la prudence : sifflements et bruits d'abeilles dans les oreilles...

12heures. C'est à notre tour d'être pilonnés sur toute la face est. Ils vont probablement attaquer. Les boches avancent face à nous en tirailleurs.

13h30. Leur attaque a porté sur la face est. Vingt *Stuka* accompagnés de chasseurs viennent de nous bombarder avec de grosses bombes, la fumée est intense, leur artillerie en rajoute mais leurs fantassins ne savent pas en profiter ; il est vrai qu'il fait très chaud, c'est déprimant pour eux. Deux de leurs engins blindés sont parvenus jusqu'à 1 600 mètres de nous et se sont repliés.

Nous avons un mortier qui tire impeccablement.

L'artillerie boche recommence à cadence lente, la nôtre envoie des obus à balles sur l'infanterie adverse.



14h30. La bataille se déroule maintenant au sud ; la face est devant nous est nettoyée. Des chasseurs anglais viennent de commettre des erreurs en trois points différents : ils ont lâché leurs bombes sur le camp. Ils se rattrapent maintenant en mitraillant les Allemands.

15h30. Les artilleurs envoient des obus à cadence lente... Les mouches nous embêtent beaucoup !

16h30. Seuls nos canons tirent ; l'ennemi est silencieux : il récupère ses blessés. Des blindés et une ambulance les ramassent.

18h15. Calme relatif.

19 heures. Bombardement massif de vingt *Stuka* sur le Q.G. qui disparait dans un nuage de poussière. Depuis trente minutes, des batteries sont engagées dans un duel.

19h30. Au-delà de la piste est, les armes automatiques crépitent. Nous ne regrettons pas la tranchée de protection que le général de Larminat nous a fait creuser ! Nous sommes confus de nos rouspétances pour ce travail que nous n'avons fait qu'à moitié. Du coup, il faut se ratatiner au fond des trous !

0h30. Bruits de bataille au loin. Si c'était la 7e DB ! ***Caporal Jacques Bardet, Bataillon d'Infanterie de Marine***



Adjudant Louis Côme, Bataillon d'Infanterie de Marine. Au matin du 9 juin, l'enfer se déchaîne sur le quartier du Commandant de Roux ; le terrain est labouré par les obus ; les tirailleurs du BM2 avec à leur tête le Chef de bataillon Amiel, tiennent bons et grâce à l'aviation anglaise, l'ennemi se replie laissant trois *panzers* détruits et de nombreux morts.

Vers 17 heures, de nouveau, nous sommes soumis à de sérieux bombardements de neutralisation ; une bombe d'une très grande puissance, vraisemblablement 500 kg, explose à dix mètres de mon trou.
Je me retrouve propulsé dans la tranchée d'un camarade, le corps recouvert de sable, les oreilles et le nez en sang ; sans eau, je m'essuie rapidement et ne serai soigné qu'à la sortie de Bir Hakeim.

Chef de bataillon Henri Amiel, Bataillon de Marche n° 2. Les lignes téléphoniques sont continuellement coupées, parfois même sur les quelques mètres qui séparent le P.C. du BM 2 et son central. S'élèvent alors, par-dessus le fracas des explosions, les énergiques gueulantes d'Amiel ou de Faure : *« Téléphonistes ! dehors ! réparez telle ligne ! »*
Hâve, poussiéreux, dos courbé, un homme s'éjecte du trou, soulève le fil déterré depuis longtemps, le suit en courant, parfois sur des centaines de mètres, et toujours le répare.
A 20 mètres de l'autre côté émerge la camionnette radio, insuffisamment enterrée faute au rocher. Son antenne a bien été rabattue le plus possible : elle reste un beau point de repère pour les Observateurs d'en face. Là encore, les radios noirs rivés à leur banc, écouteurs aux oreilles, restent au travail sans bouger, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sous les pires bombardements.



Dans le secteur du Fort



Albert Pivette
col. Claude Chauveau

Sergent-chef Albert Pivette, Bataillon d'Infanterie de Marine. Le 9 juin, en cours d'après-midi, le lieutenant de Laborde me fait venir à son Q.G. On est sans nouvelles de la position tenue dans le secteur du fort. Le téléphone ne répond plus, une très forte attaque d'infanterie vient de s'y dérouler, deux agents des transmissions ont été envoyés là-bas et aucun n'est revenu. Il faut que j'aille voir. Ce n'est pas drôle, mais il faut absolument savoir ce qui s'y passe.
Courant, me couchant, rampant, j'arrive à proximité du fort et, derrière un monticule, j'essaye de voir... Mais que se passe-t-il donc ? Comme par enchantement le silence se fait, en face personne ne tire plus et, de notre côté, les tirs cessent également.
Venant de derrière les positions ennemies, des ambulances arborant l'emblème de la Croix-Rouge viennent vers nous, s'arrêtent à quelques centaines de mètres de nos positions et des soldats allemands relèvent et chargent un à un les blessés victimes de l'attaque d'infanterie du début de l'après-midi.
Nous avons vu, de nos positions, cette attaque se dérouler, les Allemands, gonflés à bloc, attaquant au coude à coude, mais cloués sur place quand notre artillerie, tirant à *shrapnel,* s'est mise au travail. L'attaque a été stoppée net et maintenant on ramasse les blessés. Il m'est alors possible de remplir la mission qui m'a été confiée.
C'est toujours la section Queffelec qui tient sa position. Les Allemands ne sont pas arrivés jusqu'à lui.
Je ne m'éternise pas mais, là-bas, les ambulances ayant terminé le ramassage s'en vont et, brusquement c'est le déchaînement infernal.
J'ai certainement été repéré et, respectant la convention de Genève, on ne m'a pas tiré dessus. Mais maintenant je suis visé et de toutes parts cela vient, même avec le fameux canon de 50 mm, celui dont on entend le coup d'arrivée avant le coup de départ, tant sa vitesse initiale est grande. Je ne dois pas y rester aujourd'hui sans doute, ce n'est pas le jour et j'arrive à me tirer d'affaire sain et sauf, à rejoindre le lieutenant et à lui rendre compte.
Ordre vient d'être donné à la section d'aller renforcer ce point d'appui menacé.

Delsol est parti en tête de la section, les hommes suivent, en file, espacés les uns des autres et, par petits bonds successifs, la section avance. Je reste en serre-file.
C'est sûr que quand on va être repérés - et cela va être facile de voir toute une section défilant comme nous faisons - on va avoir droit à la musique
Déjà Delsol doit être loin. Mais qu'y a-t-il donc ? C'est stoppé, cela n'avance plus, pourquoi ? On ne sait pas. Je remonte la section et arrive à la cassure... Plus de Delsol ni son agent de transmission, je demande ce qui se passe : *« on ne peut pas passer, on nous tire dessus ».* Je m'étonne puisque Delsol est bien passé, je vais bien voir.

Je me ramasse et d'un bond de 5 ou 6 mètres et à plat ventre une giclée de balles fait voler la poussière à quelques pas. Je ne bouge pas, c'est peut-être bien vrai ce que m'a dit le gars...
Couché, je suis quand même protégé par le petit remblai fait pour acheminer l'eau de pluie vers la citerne qui est en contrebas. Le doute me vient, on n'a tiré qu'une rafale, ce n'était peut-être pas moi qui étais visé… Je vais essayer à nouveau… Hop, un bond et je m'affale, *taco, taco…* Ah, je ne doute plus et c'est bien à moi qu'on en veut.
Ne bougeons plus, faisons le mort, l'autre là-bas, celui qui m'a tiré dessus, je m'imagine l'entendre crier, en allemand bien sûr *: « Je l'ai eu ! ».* En effet, pas plus qu'un mort, je ne bouge et une demi-heure peut-être se passe. Ce n'est pas une solution, Delsol doit se demander ce qui se passe, pourquoi la section ne suit pas. A plat ou sur le dos, on ne doit pas me voir. J'arrive à me défaire de mes équipements embarrassants et qui me gênent, ce n'est pas facile, j'y arrive quand même et, rampant, complètement à plat ventre, je m'éloigne de cet endroit malsain.
Tant bien que mal et y mettant le temps, j'arrive à ce qu'on appelle le fort et où Delsol est bien arrivé. La section de renfort se réduit à 3 hommes !


Pierre Delsol
Ordre de la Libération



Nous nous abritons entre les quatre murs. Le reste de la section, il n'est pas question d'aller la chercher, de risquer une nouvelle fois sa peau. Nos gars savent bien où l'on va et ils nous rejoindront d'ailleurs pratiquement sans perte, en y mettant le temps, je leur ai peut-être montré comment il fallait faire. Bientôt l'inaction pèse entre ces quatre murs, on ne voit rien dehors.
Une idée germe dans la tête de Malapeste *(surnom de Pierre Delsol)*, c'est bien de ses tours !
« Passe-moi ton fusil », dit-il à son agent de transmission et, mettant son casque au bout du fusil et le tenant à bout de bras, il fait que le casque vient affleurer et dépasser légèrement le sommet du mur. La réaction ne tarde pas, *pan... pan....*

Cela vient d'en face, passe par-dessus, frappe dans le mur, mais il est épais et nous ne craignons rien, croyons-nous du moins. Malapeste exulte, jubile : *« Maladroit, qui est-ce qui t'a appris à tirer ? »,* cela à l'adresse d'en face. Il fait monter et redescendre le casque et ça tape toujours à côté, quand brusquement... Nous n'avions pas pensé à cela : en face, ils ont des mortiers et nous sommes à leur portée. Puisqu'ils ne peuvent nous avoir par balles, ils peuvent nous avoir par obus de mortiers qui tombent verticalement. Ils prennent notre "cagna" pour cible et *vlan, vlan,* une vraie dégelée et ça tombe devant, derrière, sur les côtés... Le casque a repris sa place sur la tête de Delsol et ne sautille plus au sommet du mur.

Cela va-t-il bientôt finir ? Un obus tombe sur le sommet du mur et explose ; l'agent de transmission reçoit un éclat dans le pied, blessure légère, il s'en tirera mais si l'engin était tombé 50 centimètres plus loin sûr qu'on était rayés des contrôles ! Persuadés sans doute d'avoir réussi à mettre un coup au but, le casque provocant ne se trémoussant plus, ceux d'en face arrêtent le tir.

Nous attendons, bien tranquilles, le reste de la section et allons à la tombée de la nuit prendre position et renforcer la section Queffelec.

Il nous faudra ensuite retourner sur l'emplacement que nous occupions pour y chercher les caisses de munitions, l'eau et le ravitaillement que nous avions pu emporter.
Au retour du dernier voyage, tard dans la nuit, dans la brume qui s'est abattue et les carcasses de voitures brûlées, nous nous égarons ; en grelottant nous attendons près de nos caisses que le jour commence à se lever. Entre-temps, j'avais récupéré mes équipements ramenés par un gars de la section.

Dans le secteur des Mamelles



Le docteur Bernasse et des blessés

Capitaine Paul Guenon, Santé-Bataillon de Marche n° 2. 9 juin. Bombardés hier soir jusqu'à la nuit, coupés en plusieurs endroits (les lignes téléphoniques sont hachées et les agents de liaison ne reviennent jamais…) nous avons travaillé jusqu'à trois heures du matin à ramasser et soigner les blessés. Deux heures de sommeil recroquevillés et l'aube nous ramène à la réalité avec les premiers obus. De quoi aujourd'hui sera-t-il fait ?
8 h30. La journée s'annonce comme une excursion aux enfers. Balles, obus, bombes… C'est inimaginable. Il y a des moments où l'on envie les morts qui se reposent. Entre deux blessés, je reste dans mon abri (je lui fais confiance depuis que deux 47 ont éclaté au-dessus sans le démolir…mais il y a aussi les 105, les 155 et les 210…) Là, je fume pipes sur pipes, je chasse les mouches, je lis, j'écris…

Les pertes du bataillon furent très lourdes… Il y eut aussi le sergent-chef Boursou, le caporal Demanon (*Demanou*) de Boali, les première classe Konagué, Soubié, les deuxième classe Bouba (*Bomba*), Kométémé (*Koheteme)*, Sabira Souma (*Souriba souma*) de Ndélé, et Paoua. Ces braves enfants de l'Oubangui Chari offraient leur poitrine nue en rempart pour la Défense de la France, cette terre lointaine des Blancs qu'ils chérissaient comme la leur. En seraient-ils seulement remerciés plus tard, reconnaîtrait-on leur sacrifice comme un acte d'amour et de filial attachement ? L'avenir le dirait, pensèrent-ils. ***(De l'Oubangui à La Rochelle ou le parcours d'un bataillon de marche, Pierre Sammy Macfoy)***





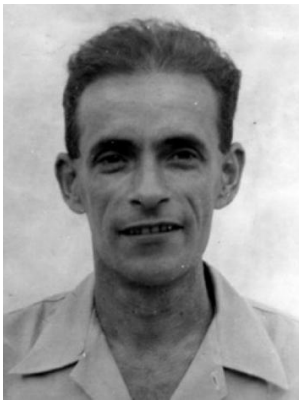
Jean Bernasse

Médecin aspirant Jean Bernasse, Santé. Je vis arriver à mon poste de secours un légionnaire accompagné d'un soldat de l'*Afrikakorps*, prisonnier blessé. A la place de son bras gauche ne restaient que quelques lambeaux de chair sanglants. Je m'étonnais que ce blessé grave puisse encore trouver l'énergie de se déplacer à pied dans ce sable brûlant sous un soleil de plomb, mais je suis resté stupéfait lorsque celui- ci, apercevant ma qualité d'officier, rectifia la position pour m'adresser de son bras restant, un impeccable salut militaire.
Cette vision d'un soldat ennemi est restée gravée dans ma mémoire et veut témoigner de la valeur militaire et humaine du soldat allemand. Vivant les mêmes souffrances et les mêmes dangers, les combattants de choc manifestent parfois une certaine connivence quand les politiques ne viennent pas semer la haine et le mensonge parmi les combattants.

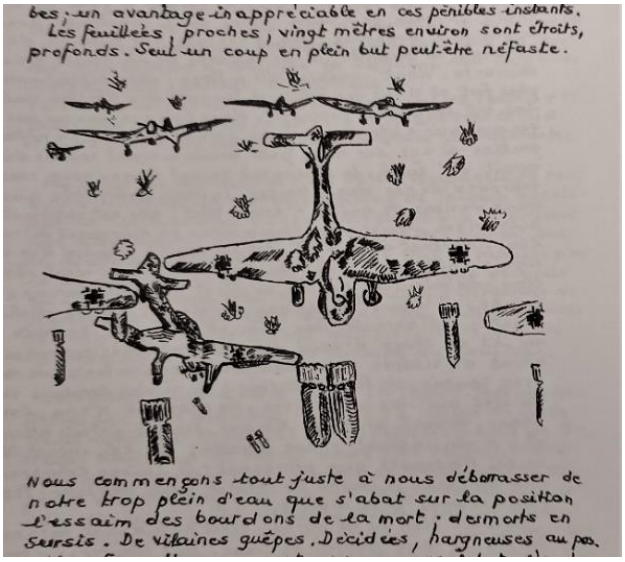
Aspirant Jean-Mathieu Boris, 1er Régiment d'Artillerie. Le 9 juin, l'artillerie et l'aviation restent actives. Koenig donne ses ordres : *« Que chacun bande ses énergies ! L'essentiel est de détruire l'ennemi chaque fois qu'il se présente à portée de tir ».* Nous sommes au quatorzième jour de la bataille. Même réduite à un litre par homme et par jour, sous un soleil brûlant, les réserves d'eau seront épuisées dans 48 heures. D'aucuns boivent l'eau des radiateurs des véhicules détruits et on ne mange pratiquement plus. L'ambulance chirurgicale a reçu une bombe : la plupart des blessés sont tués.
Un des *Stuka* fonce vers la position de batterie. Il descend si bas avant de lâcher sa bombe et remonter que je vois les lunettes du pilote. Et puis, la déflagration fait s'écrouler les murs du trou où je suis terré, une des caisses de munition remplie de sable censée me protéger me heurte violemment et je reste évanoui et enseveli quelques moments avant d'être extrait par mes canonniers.

Aspirant Gérard Théodore, 1er Régiment d'Artillerie … Réveil semble-t-il le lendemain matin sur un brancard placé dans un grand trou où il y a d'autres blessés. Je ne suis pas le seul « locataire », le lieu est encombré ; un infirmier passe, trouve que je suis mal placé mon brancard gêne le passage.
Transport dans un second trou voisin. Quelques heures après, une torpille tombe sur l'ambulance chirurgicale et détruit la première alvéole avec tous ses occupants (une grande Croix-Rouge était cependant placée sur le toit de la tente d'opération).

Aspirant Roger Malfettes, 1er Bataillon d'Infanterie de Marine J'entends Pillard me dire *« tu ressembles à l'homme invisible »*. Blessé lui aussi, il occupe le lit de camp à côté. Il me résume les dernières vingt-quatre heures *« ça a bardé et ça continue, écoute… ».*
En début d'après-midi aux environs de 13 heures, Jean, de sa fine oreille, perçoit le vrombissement saccadé, encore éloigné, qui précède l'arrivée des *Stukas*….
Jean qui devine, pressent, me dit *« tu viens pisser, c'est le moment ».* Invitation d'autant plus judicieuse qu'elle se fait sentir… et qu'elle m'écartera de la catastrophe. Il y a de ces enchainements…
Les feuillées, proches, vingt mètres environ, sont étroits, profonds. Seul un coup en plein but peut être néfaste. Nous commençons tout juste à nous débarrasser de notre trop plein d'eau que s'abat sur la position l'essaim des bourdons de la mort...

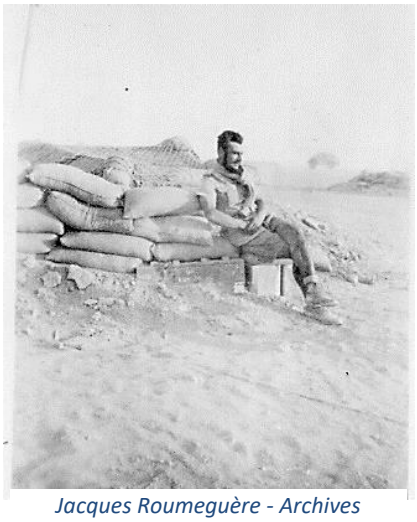

Jean Pillard
Ordre de la Libération

De vilaines guêpes… sans discernement, avec un seul but, l'anéantissement tout simple du secteur de leur habituelle trajectoire avec sous leurs ailes l'hôpital et l'Etat-major….



Elles sont deux enchaînées, gueulantes, qui piquent sur nous, nous visent. Plus elles grossissent, plus elles hurlent, plus nous nous enfonçons dans l'étroite branchée, la tête à hauteur des épaules, les épaules à hauteur des fesses, ces dernières sur des jambes flageolantes, tremblantes, qui, rotules aidant, jouent des castagnettes…. Nous n'allons pas tarder à voler en éclats…
Vingt, quinze, dix mètres, elles sifflent encore plus fort et dans un bruit de tonnerre, explosent. Nous sommes jusqu'aux genoux, par l'effondrement des parois, ensevelis. La déflagration a agi sur notre environnement comme s'il avait été sapé. Le silence est pesant quand nous nous extirpons de nos demi-tombes. La tente infirmerie que nous venions de quitter n'existe plus ; elle est écrabouillée, quelques flammèches en marquent le contour.
Hurlant à la mort, tel un damné, expulsé d'un brasier, l'infirmier jaillit du hachis où respiraient il y a cinq, dix minutes, quinze ou vingt garçons. Sur une jambe, il court en zig zag, trainant l'autre déchiquetée, s'écroule.

Jamais rien de vu pareil, c'est hallucinant, fascinant, cruel.
La rage gonfle le cœur, fait pleurer. La haine s'incruste, jamais plus je n'oublierai.
Le médecin capitaine chef de clinique est tout étonné de me voir en vie. Il nous montre le camion opératoire pulvérisé par un coup au but. Les alentours du groupement sanitaire sont broyés, de plus soumis à la mitraille incessante des armes automatiques ; il faut attendre la nuit. Nous nous mettons à l'abri près d'une autre tente hôpital dans laquelle je retrouve Théodore, blessé hier matin, plus amoché que je ne suis… Dans le crépuscule naissant, deux ombres voutées d'impuissance se séparent, l'une se dirigeant vers le sud, l'autre marchant au nord, aussi meurtries que tâtonnantes.



Jacques Roumeguère - Archives familiales

Aspirant Jacques Roumeguère, 1er Régiment d'Artillerie. C'était la veille de la sortie de vive force de la Brigade à travers les lignes ennemies qui bouclaient le siège, la situation était la suivante : 16 des 24 pièces du régiment avaient été détruites par les bombardements aussi, pour compenser, chaque pièce balayait le terrain en tirant « avec fauchage » : après chaque coup, décalage en direction, tous les quatre coups, portée allongée de 100m etc.

Je n'avais moi-même plus qu'un seul canon de ma section en état de tirer, et je venais d'effectuer un tel tir lorsqu'un obus passe à quelques centimètres au- dessus de nos têtes après quoi je reçois l'ordre de répéter en décalant la pièce en direction.

Je demande au Lieutenant de tir de signaler que je suis allumé par un artilleur d'en face et que je tirerai dans 3 ou 4 minutes, le temps qu'il pense avoir fait mouche et qu'il aille observer ailleurs.

Réponse sèche du P.C. :

« Exécution immédiate ! » : je commande à mes hommes de se tenir prêts, lorsque j'en donnerai l'ordre, à sauter de l'abri où ils s'étaient réfugiés, effectuer rapidement le tir et y rentrer aussitôt, et je commence à mettre moi-même la pièce dans la nouvelle direction.

A peine l'ai-je déplacée qu'un obus éclate sur le bouclier de protection, met la pièce hors d'usage et m'envoie au tapis avec plusieurs éclats dont l'un m'ouvre le genou sur 13 cm : 4 mois d'hôpital, inapte à faire campagne…je ne retournerai au régiment que pour débarquer à Cavalaire.



Archives familiales Roumeguère



Bundesarchivs

Chef de bataillon Henri Amiel, Bataillon de Marche n° 2.

Dans le sous-quartier ouest devenu celui de Messmer, depuis 15h 30, l'ennemi attaque. A travers le champ de mines de l'observatoire, coupé par l'ennemi depuis la veille au soir, ses chars, ses blindés, sa D.C.A. sont en position malgré nos salves d'artillerie. Ses pionniers avancent mètre par mètre, ils finissent le déminage d'un étroit passage.

Bayrou distingue en arrière, debout sur un char, un officier allemand aux bottes étincelantes, il crie à tue-tête. Plus tard, nous apprendrons que c'est Rommel lui-même, il veut en finir à tout prix, il n'a que trop tardé, et ce qu'il hurle à ses hommes, c'est *« Vorwaerts, en avant ! ».*

Du coup, un char s'engage dans le couloir et va bientôt déboucher sur le point d'appui, il sera suivi des autres, ce sera la fin.

Eh bien non !

Sous un bombardement terrifiant, deux hommes venus de l'arrière s'avancent à pas comptés vers le P.C. B.M.2 : Conus et Gerberon. Bon sang ! c'est un suicide ! Amiel leur intime l'ordre de se coucher.
Peine perdue, ils continuent à travers les projectiles, sans hâte, toujours indemnes, qu'ils paraissent grands ! Parvenus en bordure du point d'appui, ils s'arrêtent à une pièce de 6 *pounders* abandonnée par des Anglais. Conus l'avait repérée, elle n'a qu'un pneu crevé, son mécanisme est en parfait état, quelques obus restent à côté. Aidé par Gerberon, il la charge, la pointe sur le char allemand engagé, fait feu : le recul de la culasse, auquel il ne s'attendait pas, lui abîme le nez, qu'importe, le coup est porté droit au but, le char allemand immobilisé définitivement, obstrue la brèche, les Allemands ne passeront pas.



Gaston Duché de Bricourt
Françaislibres.net

Vers 18 heures, Amiel reçoit un coup de fil du Lieutenant-colonel Broche :
« Ma ligne avec l'Etat-major de la Brigade est coupée. Impossible de la réparer. Voulez-vous me permettre de passer par votre central pour communiquer avec le général Koenig ? ».
Dans l'écouteur, la voix de Broche est claire, légèrement hachée, le bruit sourd et continu des explosions autour de son P.C. s'entend nettement. Avec le général Koenig, Amiel restera l'un des derniers en contact avec le commandant du Pacifique.
Quelque temps après un obus de 50 mm arrive de plein fouet sur le créneau de son observatoire où il vient de rejoindre son adjoint, le capitaine de Bricourt ; celui-ci veille depuis l'aube aux mouvements de l'ennemi. Broche est tué sur le coup. De Bricourt, profondément blessé au cou, survit trois heures et meurt sans reprendre connaissance.

Général Pierre-Marie Koenig, Commandant la 1ère Brigade Française Libre.



Félix Broche et Koenig
Col. François Broche

Vers le soir, le colonel Broche téléphone à Masson que son P.C. est invivable et qu'un canon de 75 ne cesse de tirer sur le créneau de son observatoire. Cet observatoire se trouve très exposé depuis le 5 juin, mais il est trop tard pour en changer l'emplacement.
C'est là qu'à 20 heures environ, Broche est tué ainsi que son adjoint le Capitaine de Bricourt, par le même obus de 75. Ses Tahitiens et ses Calédoniens l'adoraient et sa disparition en ces heures critiques, outre qu'elle ouvre en moi une plaie vive, m'inquiète. Broche était le fétiche de ses hommes et de ses cadres. Le bataillon est décapité, privé de son âme au moment où sonne, pour les uns et pour les autres, l'heure de vérité.
Je suis très malheureux. En voici un que j'aurais aimé ramener jusqu'à la fin, jusqu'à la victoire.

Extraits de Tamari'i Volontaires (Jean- Christophe Teva Shigetomi)

Papa Broche, le Metua (*le « Père »)* est tué : il était accoudé à la fenêtre de son P.C enfoui dans le sable et la rocaille. Il était en train de montrer quelque point de l'horizon à son adjoint. Un obus pénétra dans la meurtrière. Et ce ne fut pas un hasard : le mouvement des motards, la légère ligne de crête avaient donné l'éveil à un canon ennemi.



Walter Grand
Col. Yacine Ben Alima

Ce genre d'objectifs est repéré très soigneusement comme il est normal dans une guerre de siège, et l'ennemi les traite les uns après les autres. Ce n'était pas un obus perdu. L'obus avait atteint son but. C'était le coup classique de l'embrasure. Il n'avait pas été tué sur le coup. Un gros éclat lui avait labouré la tempe. Son adjoint (*le capitaine Duché de Bricourt*) lui, était mort tout de suite. L'ordonnance Kiki (*Walter*) Grand, blessé légèrement, l'avait pris dans ses bras.

Sergent-chef Walter Grand : Quand j'ai appris sa mort, j'étais effondré. Le PC du Colonel était juste dans l'axe de nos deux pièces de 75 qui étaient visées par quatre pièces allemandes de 88. Mais ce n'est pas un obus explosif qui les a atteints parce qu'on n'aurait plus rien trouvé de lui et de Bricourt. Je les ai vus tous les deux allongés, à la nuit tombée. Broche était touché à la face. Chacun essayait de le voir pour un dernier adieu. Le même jour que le Metua sont tués les 2e classe tahitien Tahua Nahenahe (d'une balle en plein front), Teroitehoa Patii *(taroaïtehoa)* et Huriau Onuu, l'un des premiers décorés tahitiens, alors revenu blessé d'un commando de nuit avec la section tahitienne de Benjamin Favreau.

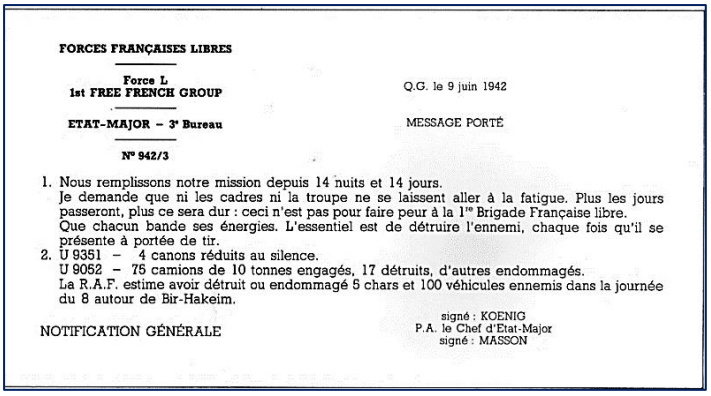


Tahua Nahenahe
Présidence P.F.

Capitaine Robert Hervé : Je me souviens avec émotion de la nouvelle de la mort de Broche. Je me suis approché du PC dévasté à la nuit tombée. Appuyé sur une camionnette, j'ai demandé où était le colonel. On m'a dit qu'il était là, en me désignant une forme allongée sur le sol. C'est comme si j'avais reçu une décharge électrique. Je n'arrivais pas à croire que notre chef, celui qui nous avait conduits de Tahiti à Bir Hakeim, était mort.

Caporal-chef Roger Ludeau, Bataillon du Pacifique. Soif, soif. Malgré les fantastiques bombardements aériens et le pilonnage systématique des gros obus qui ne cessent de pulvériser tous les jours un peu plus nos positions, ce qui nous abat le plus, c'est la soif. On se demande si l'eau ça existe vraiment autrement qu'en litres ; les boîtes de conserve sont percées, les radiateurs des voitures hors d'usage sont percés, on va en patrouille dans les lignes ennemies pour tenter de trouver un peu d'eau. Notre sacro-saint demi-litre d'eau journalier, on essaie de le garder jusqu' au soir… si on a l'espoir de vivre jusque-là.

L'eau ? attendez voir un peu, est ce que ça existe ? est-ce que ça a vraiment existé ce truc-là ? On se rappelle, même vaguement, que dans le temps, il y a de cela fort longtemps, on se baignait dans de l'eau.
Là alors, on ne fait plus confiance à notre pauvre cervelle qui doit dérailler et pas rien qu'un peu.
L'eau, on ne doit trouver ça qu'en petits flacons dans les pharmacies et avec une ordonnance…. C'est alors qu'on apprend la terrible nouvelle : le colonel Broche et son adjoint, le capitaine de Bricourt viennent d'être tués. Avec le colonel, c'est le père du Bataillon du Pacifique qui n'est plus.



FORCES FRANÇAISES LIBRES

Force L
1st FREE FRENCH GROUP

Q.G. le 9 juin 1942

ETAT-MAJOR – 3e Bureau

MESSAGE PORTÉ

N° 942/3

1. Nous remplissons notre mission depuis 14 nuits et 14 jours.
Je demande que ni les cadres ni la troupe ne se laissent aller à la fatigue. Plus les jours passeront, plus ce sera dur : ceci n'est pas pour faire peur à la 1re Brigade Française libre.
Que chacun bande ses énergies. L'essentiel est de détruire l'ennemi, chaque fois qu'il se présente à portée de tir.
2. U 9351 – 4 canons réduits au silence.
U 9052 – 75 camions de 10 tonnes engagés, 17 détruits, d'autres endommagés.
La R.A.F. estime avoir détruit ou endommagé 5 chars et 100 véhicules ennemis dans la journée du 8 autour de Bir-Hakeim.

NOTIFICATION GÉNÉRALE

signé : KOENIG
P.A. le Chef d'Etat-Major
signé : MASSON

Chef de bataillon Henri Amiel, Bataillon de Marche n° 2. Jusqu'à la nuit, la position entière subit encore des attaques incessantes. Point d'orgue à 20 heures, une formation de *Stuka*s arrose la position. Le G.S.D. est écrabouillé, vingt blessés en attente de traitement sont tués sous les décombres. Peu après, les commandants de quartier reçoivent le message porté n° 943/3 du général Koenig.



Vers 22 heures, par nuit noire, le commandant Amiel se rend à pied chez Messmer, accompagné du chef de bataillon Puchois, commandant le 3e bataillon de Légion. Dans son P.C., Messmer s'affaire aux soins de l'unité et à préparer deux contre-attaques, l'une vers le front de l'observatoire occupé, l'autre devant celui de la 5e compagnie du BM 2. Mais l'ennemi, vigilant, déclenche un feu nourri au moindre mouvement de notre part, et Messmer n'insiste pas.
Dans la nuit, l'adversaire se rapproche au nord du quartier général, signalé encore et entoure la position de toutes parts, celle-ci reste muette : il ne reste que cent soixante-quinze à deux cents coups de 75 par pèce d'artillerie, les munitions de toutes sortes sont presqu'épuisées, l'eau fait défaut. Un espoir vite déçu : la Royal Air Force tente un parachutage de ravitaillement sur le terrain d'atterrissage par une grande croix lumineuse : quelques dizaines d'obus seulement nous parviennent ainsi.



Champrosay, Koenig, Jacquin de dos, et Thoreau

Aspirant Roger Malfettes, 1er Bataillon d'Infanterie de Marine
Au poste de commandement de la compagnie je rencontre Jo. Il est là en remplacement de Jacquin appelé par le commandant Savey pour suppléer à de Bricourt tué dans l'après-midi presqu'au même moment que le lieutenant-colonel Broche. Notre chef de bataillon prend le commandement du Bataillon du Pacifique décapité, qu'il cumule avec celui du 1er bataillon d'infanterie de marine.
De ce 9 juin 1942 date la pré-naissance, dans le sang, de l'unité à venir qui prendra le nom de 1er Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique.
Sont morts aussi L'Huile *(Huille)* Gérard (de Chypre), Antoni (le petit blondinet, rallié il y a un an en Syrie où il avait été envoyé en renfort). En compagnie de Maheux, Couillaud, il venait d'être fait sergent. Henri Jouanne, sergent-chef, un de nos camarades de Chypre, a disparu pulvérisé ; de lui, seule sa plaque d'identification a été retrouvée. Que tout cela est triste.

Capitaine Pierre Messmer, 13 DBLE. Dans la nuit du 8 au 9 juin 1942, ma compagnie a relevé, dans le point d'appui nord, une compagnie du Bataillon de marche n° 2 qui avait beaucoup souffert des attaques allemandes. En faisant le tour des sections, je rencontre Mamuric qui astique amoureusement une vieille mitrailleuse *Hotchkiss* de la guerre 14-18, récupérée en Syrie l'année précédente. Accroupi un peu plus loin, le légionnaire Dominguez, ancien militant de la Fédération anarchiste ibérique, réfugié en France et engagé bon gré mal gré à la Légion après la débâcle de l'armée républicaine espagnole, garnit de cartouches les bandes chargeurs de la mitrailleuse avec les gestes rapides et précis d'un bon ouvrier. En anarchiste conséquent, il n'accepte aucun galon ; 2e classe après trois ans de guerre, sans compter la guerre d'Espagne, il obéit donc à Mamuric, 1ère classe, chef de pièce.
Je m'assieds sur le sable à quelques pas de la mitrailleuse. Peut-être pour me rassurer moi-même, je pose la seule question qui nous importe, à l'un et l'autre :
« Demain, nous aurons une dure journée. Pourquoi te bats-tu, Mamuric ? »
La réponse vient sans hésitation : *« Pour la liberté, mon capitaine ».*
A mi-voix, Dominguez dit simplement : *Bravo !*
En m'éloignant, dans la nuit, j'entends un bruit d'outils venant des lignes allemandes : leurs sapeurs sont au travail de déminage. La réponse de Mamuric m'a frappé car elle est inhabituelle. Les grands mots sortent rarement de la bouche des combattants ; l'abus qui en est fait par les correspondants de guerre pour les lecteurs de leurs journaux nous en a dégoûtés.



Si Mamuric invoque la liberté, à la manière des soldats de l'an II, c'est peut-être parce qu'il va mourir.
Le surlendemain, 10 juin, dernière journée avant la sortie de vive force, l'infanterie allemande attaque le point d'appui, après un violent bombardement aérien et une vigoureuse préparation d'artillerie.
Pendant une demi-heure, les Allemands sont arrêtés par le tir de Mamuric qui les prend de flanc.
Un char lourd s'avance, à cent mètres.
Pour mieux observer, le chef de char ouvre la trappe de sa tourelle et en sort jusqu'à mi-corps. Il repère la mitrailleuse, rentre dans sa tourelle, la balance dans la bonne direction et, à l'abri de son blindage, ouvre le feu.
Quatre ou cinq rafales bien ajustées et notre mitrailleuse se tait : les légionnaires Mamuric et Dominguez sont morts pour la liberté.

10 juin



Général Erwin Rommel. Finalement, le 10 juin, le groupe de choc de l'Afrika-Korps, commandé par le colonel Baade, réussit à pénétrer profondément dans les positions principales de l'adversaire, au nord de Bir- Hakeim. Les Français défendirent désespérément chaque nid de résistance, subissant des pertes extraordinairement lourdes[25]
Cette percée rendait la position intenable ; nous nous attendions à ce que l'ennemi procédât à des attaques de soutien, depuis l'extérieur, afin de faciliter une éventuelle sortie des troupes encerclées. Certains éléments de la 7e brigade motorisée britannique qui s'efforçait de troubler l'acheminement de nos renforts, avaient été aperçus par nos reconnaissances alors qu'ils se dirigeaient vers Bir-Hakeim. Afin de parer à toute éventualité, j'ordonnai à la *15e Panzers* de rejoindre Bir-Hakeim. Le lendemain, la garnison française devait recevoir le coup de grâce.

Adjudant Louis Côme, Bataillon d'Infanterie de Marine. Le 10 juin, le Général Koenig reçoit un appel du commandement anglais lui signifiant que le maintien de Bir Hakeim n'est plus essentiel et lui demande comment il pense pouvoir évacuer le terrain.
Cette journée est éprouvante par les assauts répétés de l'infanterie et de l'aviation que Rommel lance conjointement dans la bataille ; nous sommes exténués. Les réserves d'eau sont vides, nous suçons nos pâtes à dentifrice pour nous désaltérer ; certains camarades à bout de force, boivent leurs urines...

Mission de l'agent de liaison du Q.G.au Pacifique

Sous-lieutenant Lucien Bourderioux, Quartier Général. Après une nuit épuisante passée à dégager du sable et des pierres qui avaient envahi la veille les trous de protection des véhicules encore en état de rouler afin qu'ils soient prêts, le cas échéant, à un départ rapide, à remplir des centaines de sacs de sable pour remplacer ceux des parapets des tranchées, des trous individuels, des emplacements de combat d'armes lourdes, etc... que les éclats d'obus, de bombes et les balles avaient crevés et vidés dans la journée, à attendre son tour aux points de distribution des ultimes munitions, des derniers quarts d'eau de la réserve, à enterrer les morts, toutes tâches impossibles à accomplir de jour, ce n'est qu'à l'approche de l'aube que j'ai pu, enroulé dans une couverture, recroquevillé dans mon trou, dormir un peu. Assommé de fatigue, je n'ai rien entendu des rafales d'obus et de mitrailleuses qui passaient à intervalles plus ou moins échelonnés.

Il est à peine 7h que je suis réveillé en sursaut par une sentinelle qui me demande de me rendre immédiatement au P.C. du Général Koenig. Il y a un brouillard très dense qui couvre entièrement la position. Mal réveillé, je me hâte vers le P.C., je suis transi de froid. La canonnade, plus importante que celle de la nuit, ne s'est pas encore totalement déclenchée, contrairement aux jours clairs où, à cette heure matinale, elle devenait infernale. Nous bénéficions de ce répit grâce à ce providentiel brouillard.
J'arrive sans encombre près du Général qui me donne un message à transmettre d'urgence au Bataillon du Pacifique. Il ne peut être touché par radio, leur poste ayant été détruit la veille par une bombe qui avait tué le Chef de Bataillon et son adjoint. Le téléphone, coupé de nuit par les obus, n'était pas encore réparé. Le 2e Bureau avait capté, peu avant l'aube, des conversations sur les radios allemandes, des informations laissant prévoir une attaque importante sur le front du B.P. au lever du jour. Il fallait donc les informer avant le lever du rideau nuageux qui a retardé les opérations. Le B.P., à 1 500 m du P.C., couvre la partie sud-ouest de la position, celle où se trouve le fortin près de la citerne.

[25] Contrairement à ce que pense Rommel, les pertes de la 1ère DFL demeuraient encore relativement faibles, même après cette dure journée, on comptait 86 morts et une cinquantaine de blessés au moment où l'ordre de sortie de vive force fut donné par le général Koenig



Secteur du fortin

Pour accéder au P.C. du bataillon, il y a un glacis rocailleux en légère déclivité, après le fortin, face aux tranchées allemandes dont les postes avancés sont à moins de 400 m derrière le champ de mines.

Me voici en route, protégé par le brouillard. Je n'ai pas trop de difficultés. Arrivé depuis peu de temps au but de ma mission, le brouillard commence à se dissiper, sous l'effet des rayons du soleil déjà ardents.

En quelques minutes se déclenche, prélude à l'attaque, une violente canonnade d'une vigueur peu habituelle. Il me faut rentrer à ma base et remonter, en pleine vue, ce fameux glacis où les seules protections sont les trous d'obus ou de bombes peu profonds dans Le silex. Dès que j'eus attaqué le début de la faible pente, en bondissant d'un trou à l'autre, m'écorchant coudes et genoux dans la pierraille, je suis repéré par une mitrailleuse de la 1ère ligne allemande. Les cailloux volent en éclats sur le bord du trou dans lequel je reste blotti. J'attends le passage de plusieurs rafales et, dans la fraction de seconde suivant celle qui m'a paru la plus longue, j'effectue un nouveau bond. Aussitôt une mitraille qui me glace le sang se déclenche. A en juger par Les impacts, il doit y avoir deux armes automatiques qui me visent cette fois. Je n'ose plus faire un mouvement, malgré ma position très inconfortable. Les camarades des postes avancés que j'ai quittés quelques instants plus tôt ont compris mes difficultés car ils déclenchent un feu d'enfer sur les positions allemandes.



J'ai vite compris que mon salut était de profiter de cette couverture. J'effectue encore plusieurs bonds en zig-zag. Je ne suis pas encore arrivé aux tranchées de cheminement, qui partent du fortin en haut du glacis, qu'à nouveau les balles sifflent et percutent autour de moi. Je profite alors du déclenchement du tir de barrage d'une batterie de 75 située à une centaine de mètres au nord qui arrose copieusement les retranchements allemands avancés. Cette couverture bienvenue me permet de franchir la fin du glacis et de rentrer sans plus de problèmes, si ce ne sont les obus qui fusent maintenant de toutes parts et m'obligent à de spectaculaires plongeons, mais cette fois moins meurtrissant que dans les cailloux du glacis.

Je rejoins l'Etat-major en passant par le poste de secours pour panser mon genou qui saigne beaucoup… Et me revoici dans mon trou. Il n'est pas loin de 8h30.



Pierre Masson Wikipédia

Sur un réchaud de fortune composé d'un demi-touk à essence rempli de sable imbibé de carburant, dans ma gamelle posée sur une grille en fil barbelé, je fais en vitesse un peu de thé avec ma dernière petite réserve d'eau et grignote quelques biscuits secs. Je n'avais rien dans le ventre depuis la veille 18 h et cela me réconforte. Puis, je vais porter, dans un bidon, un quart de thé au Commandant Masson qui n'a pas fermé l'oeil depuis deux nuits et lui rendre compte de l'exécution de ma mission.

En courant, sautant, rampant, bondissant, j'arrive au trou couvert d'une tente à armature métallique où loge le Commandant. Il est situé à une soixantaine de mètres de mon abri personnel.

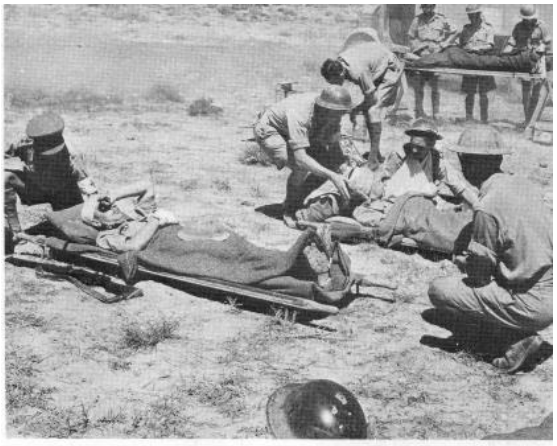
Le Commandant déguste un quart de thé chaud qui le revigore un peu. Je lui fais le compte-rendu de ma 1ère liaison de la journée.

Puis il me dit : *« Minou* (c'est mon nom de guerre), *nous ne pourrons tenir un jour de plus dans notre situation, sinon ce sera le massacre total de La Brigade comme cela l'a été de la Brigade hindoue à 4 km au nord de Bir Hacheim.*



René Pigois - Français libres.net

La 8e Armée britannique, sur la demande du Général Koenig, doit nous aider à sortir de ce guêpier. Il attend des instructions à ce sujet. Étant donné l'état du front anglais, dans la négative, nous sommes foutus ! Mettez très vite, avec Pigois et Fauvart, les machines en parfait état et soyez prêts à diffuser un ordre général écrit d'instructions pour l'évacuation de vive force de la position, suivant un plan que nous allons mettre au point avec le Général, dès que nous aurons des nouvelles de la 7e Division britannique sous l'autorité de laquelle se trouve la Brigade. J'espère que ce sera pour la nuit prochaine car nous manquerons de munitions et totalement d'eau ! ».



Capitaine Paul Guenon, Santé - Bataillon de Marche n° 2.

10 juin. Le mot enfer n'est pas trop fort. La situation est grave. On nous demande de tenir jusqu'au bout : où est ce bout ? Va-t-on subir cette extermination promise par Rommel ? Pour moi, personnellement, ça m'est un peu égal (je n'ai encore jamais été exterminé, ça me fera des sensations nouvelles !)… mais ça serait dommage… comme dit Amiel : *« ça m'ennuierait parce que j'ai de bien beaux garçons dans mon bataillon ! »* …et il y en a déjà pas mal qui ne jouent plus, de ces beaux garçons…. mais que foutent les Anglais ?

Hier notre groupe sanitaire a été bombardé. Vingt blessés couchés ont été tués d'un coup. La salle d'opérations et tout le matériel ont été détruits.

Alors on me dit : *« Reprenez tous vos blessés et n'en envoyez plus. Opérez vous-mêmes ».* J'installe une « salle d'opérations » dans un abri où j'ai juste la place pour un brancard et moi-même. Quelle suée que représente une amputation faite dans ce trou sous une grêle d'obus de bombes et de balles ! ... Quand je me relève, ma tête soulève la toile de tente (l'unique plafond) qu'une balle traverse de temps en temps.

L'ordre d'évacuation…



Portrait d'André Fauvart en avril 1945 (coll. FFL, fonds privé André Fauvart).

Sous-lieutenant Lucien Bourderioux, Quartier Général.

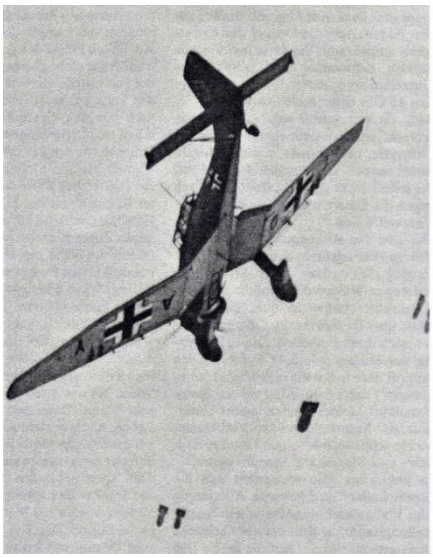
La chaleur est devenue étouffante. La poussière, l'odeur âcre de la poudre dessèchent et brûlent La gorge, les muqueuses du nez et les bronches sont en feu.

Je pars au trou, où nous avons installé notre bureau, passer les consignes à Pigois et Fauvart, mes camarades secrétaires. Nous nous mettons à nettoyer et désensabler la machine à écrire et le duplicateur. La machine, démontée, lubrifiée, remontée, est en parfait état. Fauvart s'apprêtait à l'emmailloter lorsqu'un obus de gros calibre tombe très près de notre abri.

La tôle ondulée, posée sur des arceaux de bâche de camion, couverte de terre, qui forme Le toit précaire de ce refuge, est soulevée comme un fétu de paille. Un océan de sable s'engouffre dans le trou, submergeant notre outil de travail. Il faut tout recommencer !

Dans le bouleversement, la machine, posée sur la table faite d'une planche sur deux bidons vides, est tombée, coincée entre un bidon et la banquette de sacs de sable qui sert de siège.
Le local, si l'on peut dire, où nous travaillons, mesure 1,50 m au carré, 1,50 m de profondeur avec un étroit boyau d'accès en L, le tout soutenu par des sacs de sable. Dans un coin du carré, un triangle de 30 cm de côté environ est ouvert pour l'aération et la lumière. Ce triangle est protégé par un morceau de toile de tente tendu à 30 cm de haut sur des piquets. Cette cheminée nous permet, tout juste, de tenir dans ce four qu'est devenu notre "bureau" dès 9 h du matin.

Il est près de 10 h et je pars au P.C. du Général rendre compte. A peine sorti du trou "bureau", notre D.C.A. se déchaîne, les batteries de canons antiaériens Bofors de 40 m/m situées aux alentours crachent leurs engins de mort à une cadence affolante. J'entends à présent, dans le vacarme, le vrombissement des moteurs. Je cherche, dans le halo aveuglant du soleil, à jauger l'importance de ce qui arrive. L'aviation allemande savait fort bien se placer soleil arrière pour piquer sur son objectif, afin de n'être repérée que dans les derniers instants. J'aperçois alors une 1ère vague énorme, une quarantaine d'appareils.



Je me plaque au sol pour me protéger. Je me retourne sur le dos, pour mieux observer les *Stuka* qui arrivent, et les vois piquer juste dans ma direction. Je distingue nettement les bombes qui se dégagent des soutes et viennent vers moi dans un sinistre hurlement de sirènes. A peine le temps de me remettre sur le ventre et d'ajuster mon casque sur ma nuque que les premières explosions se produisent à quelques dizaines de mètres. Elles se multiplient avec une cadence effrayante en se rapprochant à une vitesse vertigineuse. Le P.C. est particulièrement visé, cela ne fait aucun doute.
Je ferme les yeux et attends, tous muscles bandés, l'impact qui me sera peut- être fatal. Les méninges travaillent à 100 à l'heure. Malgré la chaleur, je sens comme un froid dans le dos. Une légère accalmie de quelques secondes et le vacarme reprend plus fort. Cette fois, le calibre des bombes a augmenté, à en juger par la puissance des éclatements. J'en déduis que les *Junkers* suivaient les *Stuka* en 3e vague. Soudain, je me sens soulevé comme une plume et projeté en l'air dans un déluge de terre et de feu. Je me retrouve sur le dos, à plus de 2 mètres, abasourdi, dans un état second où on ne sait plus si l'on vit, si l'on rêve ou si l'on est déjà en enfer.
Je reprends doucement mes esprits, me palpe et, malgré le sang de mes nombreuses égratignures, constate que je suis entier, soulagé d'être toujours en vie.

Sous-lieutenant Albert Cassin, 1er Régiment d'Artillerie. **Le 10,** dès le lever du brouillard, l'attaque a repris de partout, de tous les côtés à la fois. Nous ne savons plus où donner de la tête avec les demandes de tir qui arrivent de partout. Il n'y a plus que 3.000 coups au début de la journée. On tire tant que l'on peut et c'est peu pour les besoins des biffins. L'aviation ennemie vient souvent.

A 9h30, une soixantaine de bombardiers *Stukas* et autres, ensuite, à 13h 06, ils sont plus de 100, le ciel en est couvert, pendant 7 minutes ils laissent tomber leurs bombes sur nous ; dans notre abri nous nous demandons s'il va rester quelque chose debout après ce passage. Quand c'est terminé, en sortant la tête, on voit des incendies sur toute la position, des véhicules flambent, des dépôts de munition brûlent en faisant des feux d'artifice, mais nous sommes vivants, il n'y a eu que peu de morts. L'attaque redouble immédiatement de partout, les appels de tir se font de plus en plus pressants. Heureusement, la R.A.F. vient plusieurs fois et mitraille et bombarde efficacement l'ennemi.

A 18h, nouvelle visite des bombardiers allemands, une soixantaine encore. Enfin la nuit tombe et avec elle, le calme. Le régiment n'a plus que 137 coups.

Il est 20h30 quand arrive l'ordre de forcer le passage à travers les positions ennemies et sortir de la position ; nous devons tout détruire et ne rien laisser d'utilisable à l'ennemi.

A 21h, tout ce qui reste du régiment en camions et tracteurs doit se rassembler derrière la voiture du Commandant. Certaines batteries n'ont plus que deux tracteurs utilisables en tout, on s'arrange pour emmener tous les hommes, et l'armement qui reste est détruit.

Mission de l'agent de liaison dans le secteur du B.M. 2

Il est près de 10 h et je pars au P.C. du Général rendre compte. *« Alors, mon gros lapin, ça chauffe aujourd'hui. Ne t'en fais pas, on a la baraka. Ce soir, on joue la fille de l'air ».*
Le général, redevenu grave, m'explique que la bataille fait rage sur le front du B.M.2. Il me demande de porter immédiatement un message au commandant de cette unité *(commandant de Roux),* afin de l'informer des dispositions envisagées pour renforcer sa zone de combat.


Hubert de Roux

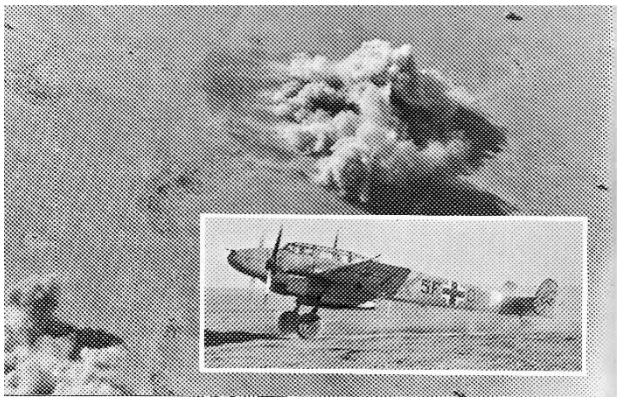
Me revoici mi-courant, mi-bondissant, mi plongeant, vers le Nord… j'atteins les premières positions du bataillon, me fais indiquer l'emplacement du P.C. Les tirailleurs me conseillent de ne pas m'y rendre maintenant, il y a trop de dangers. Les obus martèlent les positions du B.M.2 avec une violence inouïe. Je continue péniblement ma progression… la respiration haletante et douloureuse, me voici au P.C. du commandant. Il paraît soulagé d'avoir enfin un contact, étonné que j'aie pu réussir à l'atteindre. Il rédige un compte-rendu de la situation peu brillante de son unité, souligne qu'elle peut-être à tout moment, submergée par les attaques de plus en plus violentes qu'il a réussi à contenir jusqu'à présent.
Me voici de retour à ma base.
Je rends compte de ma mission au Général et lui remets le rapport du Commandant de Roux. Le Général me fait signe d'attendre et me reposer. Après une dernière mise au point, avec le Commandant Masson, de l'ordre général écrit, il donne des instructions pour activer la mise en place des renforts au B.M.2 et dépêche un autre agent de liaison au P.C. de la Légion.
Quelques minutes après, il me remet le papier manuscrit que nous avons à préparer et diffuser, pour l'évacuation de vive force dans la nuit prochaine de toute la position.
La 7e division britannique avait enfin donné son accord pour nous aider dans cette folle entreprise !
Il est environ midi. Je rejoins très vite notre trou "bureau" où Fauvart et Pigois attendent et sont prêts à entrer en action. Il n'y a pas eu d'autres dégâts dans le trou, c'est une chance ! Déjà Fauvart s'affaire pour taper le premier stencil.
La chaleur est insupportable ! La sueur ruisselle de tous les mentons.
Torses nus, la poussière nous a déguisés en peaux-rouges. De petites croûtes de boue ocre aux commissures des lèvres et dans le coin des yeux achèvent la ressemblance. Il ne manque que les plumes !...
Le Général me fait appeler. Une petite rectification manuelle est à faire sur les ordres d'évacuation.
Je dois, après ce travail, les acheminer au P.C. des Transmissions, pour qu'ils soient distribués à chaque Commandant d'unité avant 16 h.

Chef de bataillon Henri Amiel, Bataillon de Marche n° 2. A 13h, l'apocalypse recommence… le pilonnage d'artillerie reprend sur les sous-quartiers Nord du B.M.2 (Gabard et Messmer), suivi du rush de l'infanterie appuyé par les chars et des auto-mitrailleuses. Ce qui reste du 1er Régiment d'artillerie concentre ses tirs d'arrêt sur ce secteur où, tout particulièrement, la section Brisvalter et le 22e N.A. exécutent des tirs de mitrailleuses hautement efficaces. L'attaque est encore muselée… mais vers 15 heures, l'attaque se reprend et s'amplifie devant le B.M.2 où l'infanterie ennemie s'accompagne de chars. L'un d'eux est détruit par un des 75 de Bayrou.


Pierre Messmer
Ordre de la Libération

Capitaine Pierre Messmer, 13 DBLE. Le moment était venu de faire tirer les trois canons de 75 antichars qui défendaient le point d'appui, sous le commandement d'un officier d'infanterie coloniale, le lieutenant Bayrou - il était à une vingtaine de mètres de moi, je lui ai donné l'ordre d'ouvrir le feu. Bayrou m'a répondu que ses trois canons étaient repérés par l'artillerie allemande et qu'ils seraient détruits dès qu'ils tireraient.
Je lui ai répondu que c'était maintenant ou jamais.

Bayrou ne s'était pas trompé ; de ses trois canons le plus rapide a tiré trois obus, le plus lent un obus.
Ils ont été, tous les trois détruits par des coups directs de 88 allemands, détruits, cela veut dire des canons dont une roue est brisée et qui basculent, cela veut dire des circulaires de pièces où les munitions s'enflamment et explosent, des équipes de pièces qui sont massacrées comme celle du 75 qui était à dix mètres devant moi et dont les trois canonniers se sont traînés pour mourir sous mes yeux.



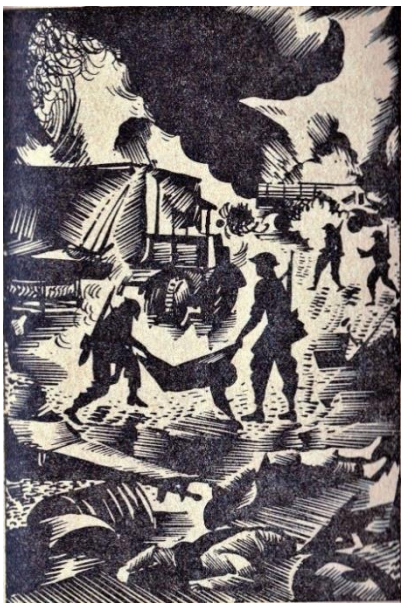
Sous-lieutenant Lucien Bourderioux, Quartier Général. Il est près de 15h. Je rentre du P.C. des Transmissions. Dans le vacarme toujours infernal des obus, j'entends le klaxon d'alerte aux avions de la batterie de canons de 75 près de laquelle je passais. J'entrevois, à bonne hauteur encore, dans le halo du soleil, trois vagues distinctes d'une cinquantaine de *Stukas* chacune, avec un essaim de chasseurs *Messerschmitt* qui les accompagnent. Quelques minutes plus tard, le déluge de feu s'abat à nouveau sur nous. Le Q.G. est encore visé. C'est le 3e bombardement de la journée.
Je suis rapidement entouré de points d'impacts de bombes de gros calibre, 500 kg sans doute. Dans le trou où je me recroqueville, je suis à moitié recouvert de terre. Le ciel est devenu noir. J'ai l'impression de respirer du feu, le sable a envahi mes paupières, mes yeux pleurent et me font atrocement souffrir.

Une fois ressaisi, je me hâte vers le véhicule du chef d'état-major que je dois conduire cette nuit pendant l'évacuation. Je commence à déblayer le sable et Les cailloux qui enserrent l'avant de l'auto dans son trou de protection. C'est une *Humbert* anglaise, assez haute sur roues. Elle est enfouie à mi-hauteur des portes. Le travail est harassant pour arriver à dégager entièrement les deux pneus avant.
Le pare-brise est cassé à moitié. Le haillon arrière est déchiqueté par les éclats et fonctionne très mal. Il n'y a plus que deux vitres intactes sur six sur la voiture. Le capot est troué, mais le moteur n'a pas été touché. Le terrassement terminé, j'essaie de mettre Le moteur en route deux, trois hoquets et La batterie, qui n'était déjà pas en bon état, est à plat. Je la démonte pour aller l'échanger au camion atelier de la Compagnie de Q.G. Mon accu remonté, le moteur daigne enfin ronronner. Quant à l'eau, il en manque à première vue environ deux litres. Dans un petit jerricane, j'ai une réserve d'eau imbuvable, stockée dans un ancien bidon à essence. Je vide cette eau dans le radiateur mais, avant de terminer, je ne puis m'empêcher de lamper quelques gorgées de cet infâme breuvage. Il me manque un bon demi-litre pour finir mon plein. Tant pis, cela ira comme ça ! Je ne tarde pas à avoir de pénibles renvois d'essence, quelle horreur ! Malgré ce désagrément, je me sens mieux car un peu réhydraté.

La dernière contre-attaque du B.M.2

Avec l'accord de la brigade, le commandant du B.M.2 monte une contre-attaque de la 6e compagnie vers la compagnie Messmer en difficulté, appuyée par les Brenns de Conus et ceux de Dewey (3e B.L.E.)
Lieutenant Guy Tramon, Bataillon de Marche 2. Il est 3 heures de l'après-midi. Avant-hier au soir, bien que de toute la journée l'ennemi n'ait pas réussi à mettre pied sur le sous-quartier nord que nous défendions, notre compagnie, la sixième du Bataillon de Marche 2 de l'Oubangui-Chari, a été relevée en raison de ses lourdes pertes par la Légion Étrangère.
Nous voilà maintenant en réserve au milieu du cercle qu'est la position de Bir-Hakeim. En ce centre, inévitablement, qu'elles proviennent du nord ou du sud, de l'ouest ou de l'est, aboutissent ou se croisent toutes les trajectoires car sur le sol dur recouvert de sable, la plupart des projectiles ricochent. Le sol est jonché d'éclats de toutes formes et de tous calibres. Ici, de 4 heures du matin à 10 heures du soir, sans discontinuer, les lames d'aciers volent, ronflent, soufflent et voltigent comme autant de lourds rasoirs sur de folles trajectoires de boomerangs.

Le bombardement aérien d'hier soir, celui du crépuscule habituel, s'est écrasé sur les batteries de 75, notre compagnie et l'antenne chirurgicale.



Abasourdis, aveuglés par la poussière, étonnés d'être encore de ce monde, nous avons assemblé dans l'obscurité les morceaux de nos morts et, dans le sable, les avons ensevelis. L'hôpital de toile a été totalement rasé. Pas un survivant. Désormais, les blessés demeurent dans leurs unités et les rares médecins s'improvisent chirurgiens. Sans matériel chirurgical, ils débrident, opèrent, scient, amputent. L'eau manque. La poussière est partout.

Nos emplacements d'attente sont à moins de 300 mètres sous les bouches à feu de nos batteries. Après tant de nuits sans sommeil nous espérions, à l'aube de ce seizième jour, dormir pour récupérer quelques forces. Nos artilleurs ne l'ont pas permis ; en dépit du manque de munitions, encore une fois, et comme chaque jour, ils ont tenu à ouvrir les premiers le feu de la bataille.

Et immédiatement la riposte, attendue, massive s'est abattue. Nous ne savons plus quel est le plus dur à supporter des explosions mortelles ennemies ou de la violence déchirante des *bang-bang-bang* de nos propres batteries.



Dégâts après un bombardement aérien

Les trajectoires en sont si basses, si tendues à leurs origines qu'elles nous plaquent au sol et que nous demeurons des heures et des heures la tête en feu. Cela va-t-il durer jusqu'au soir ? Les servants des pièces, devenus rares maintenant tant ils ont eu des pertes, sont obligés, torses nus, de courir de batterie en batterie pour que la cadence du tir soit maintenue. L'aviation ennemie est encore venue écraser, anéantir et soulever de gigantesques nuages de sable. Combien de fois !

Depuis un moment, faute de munitions, nos pièces se sont tues. Étonnés de n'entendre plus que la folle musique des ricochets et l'accompagnement des explosions ennemies, qui maintenant nous paraissent sourdes, de soif, de fatigue, tympans et cerveaux affreusement martelés, tous ceux qui ne sont pas de quart, très vite se sont assoupis.

Nous savons depuis hier qu'il nous faut être prêts pour toute contre-attaque, les tenues sont allégées, les ceintures garnies de grenades et les coupe-coupe affilés. Chacun de nous a maintenant deviné que l'ennemi s'est enfoncé très loin vers l'Égypte et que Bir-Hakeim assoiffée, écrasée, encerclée ne peut être sauvée.

Nous préparons nos âmes à l'inévitable et ultime combat à l'arme blanche. Et pour être prêts, ils se sont assoupis la tête tournée vers l'homme de quart, la crainte au ventre d'être blessés dans le sommeil et celle au cœur, terrible, d'être surpris par l'ennemi ou de manquer l'heure du sacrifice.

Il est 3 heures, le soleil brûlant assèche les corps. Les balles sifflent et les éclats hululent.

Soudain l'ordre arrive : *« Contre-attaque ».*

Les hommes vite dressés s'arrachent à leurs rêves, se recueillent et très vite tendent leurs esprits. Nous devons reprendre la partie avancée du sous-quartier nord que l'ennemi, à force d'attaques, aurait, semble-t-il, enlevée à la Légion étrangère ; notre position, celle que nous avons organisée mètre par mètre, et sur laquelle, il y a deux jours, sont tombés les meilleurs de nos camarades.

Tous nous regardons là-bas cette ligne de fumée grise limite du sous-quartier où les hommes se battent sans arrêt depuis plusieurs jours. Il faut l'atteindre, puis la franchir.

Elle se confond avec le champ de mines antichars qu'il va falloir traverser pour, enfin sur notre position, courir, courir et vaincre. Et nos pensées nous imaginent déjà au travers de l'implacable nappe de feu. Non, ni l'ennemi, ni la blessure, ni le sang qui coule ne nous arrêteront. Nous atteindrons l'ultime mètre, ensanglanté, pour y mourir peut-être mais vainqueurs.

D'elle-même, la 6e compagnie s'est mise en marche et se déploie. Les têtes sont hautes et les regards ne sont plus à personne. Très écartés les uns des autres, nous avançons. Pas de colonnes, pas de groupes, mais une formation très large d'hommes volontairement isolés afin de mieux monter d'eux-mêmes, et devant Dieu, à ce mortel combat qui ne peut être que le prélude au grand sacrifice de Bir-Hakeim tombant à la baïonnette, à corps perdu, jusqu'au dernier.

De ses observatoires, l'ennemi suit notre progression. Il sait qu'il nous faut marquer un arrêt aux derniers 100 mètres pour nous ramasser sur nous-mêmes, tendre encore si possible nos volontés et tous à la fois bondir. Il a décidé de nous empêcher d'arriver là.

En silence, sous l'habituel bombardement et les ricochets, nous arrivons. Alors, un tir de mortier et d'artillerie, tir d'arrêt d'une violence inouïe, s'abat sur le front de la compagnie.

Ceux qui le peuvent se glissent à l'abri des emplacements de combats autour de l'état-major de notre bataillon qui, depuis le premier jour, tient la ligne des violents contacts.

Les autres demeurent debout frappés du spectacle incroyable.

Dans ce secteur, où la Légion étrangère et le Bataillon de l'Oubangui se sont tellement battus contre l'Allemand, le ciel est très bas, tendu d'une fumée grise dans laquelle s'allument partout des flammes rouges et or. Au ras du sol, les explosions soulèvent des nuages de sable fin qui s'épanouissent instantanément en grandes couronnes légères, larges anneaux qui flottent, ondulent, et que d'autres violentes couronnes soufflent et remplacent.

Ce magnifique jardin de fleurs blanches et mortelles est bien pour nous. Le tir est excellent. La moitié des projectiles éclate dans nos jambes et l'autre moitié très exactement au-dessus de nos têtes. Nous ne pouvons mourir comme cela et décidons d'allonger le pas pour atteindre le champ de mines.

Arrivés, très vulnérablement allongés à la lisière de notre sous-quartier, nous ne le reconnaissons plus. Deux jours de combats ont fini de balayer le sable et l'ont partout remplacé par une poussière blanche de cailloux brisés.



Sans emplacements de combats, sans eau, au soir de ce seizième jour, nous attendons le dernier signal qui va nous sortir du tir d'arrêt et nous lancer sur l'ennemi, lorsque, suffoquant, nous tombe l'ordre :

« *Stoppez votre contre-attaque ! ».*

Combien de temps demeurons-nous là stupéfaits, tout élan coupé ?



Lieutenant Maurice Bayrou, Bataillon de Marche n° 2

Au P.C., Amiel et Faure viennent de suivre passionnément, à la jumelle, l'héroïque remontée en ligne de la 6e compagnie. Bayrou en fait autant de son P.C. situé à 200 mètres de là, au centre du point d'appui.



Maurice Bayrou
Ordre de la Libération

Lorsque la 6e compagnie reçoit l'ordre d'arrêter son mouvement, la nécessité lui apparaît immédiatement de renforcer sa position centrale en moyens d'infanterie :

Par trois fois j'effectue à découvert une liaison vers l'arrière du P.C. Messmer ; je lui demande une aide (deux F.M. et des légionnaires pour les servir) afin de boucher le trou.

Après la destruction du 75 de Cordier, vers 17 heures, je me lance de nouveau vers Messmer pour l'informer et lui demander des nouvelles de mes deux autres pièces de 75.

J'apprends la mort de notre ami Wellard et décide sur le champ de me rendre à cette pièce d'une importance capitale elle participe à la défense de l'entrée des Mamelles.

Ce nouveau et long parcours va m'être fatal : en pleine course, je suis atteint aux deux jambes par une rafale de mitrailleuse. L'une est gravement atteinte, sans doute par une balle sciée ou basculée : le trou de sortie mesure une dizaine de centimètres, quel gâchis, ça coule à flot !

Je place un garrot et rampe jusqu'à un trou où je reste jusqu'à la nuit, découvert miraculeusement par mon fidèle et brave ordonnance (depuis une heure, il me cherchait).

Le commandant de la 6e compagnie qui tentait de rejoindre un abri fut fauché par une mitrailleuse alors qu'il ne lui restait plus qu'environ deux mètres à franchir. Personne ne se porta à son secours, et c'est vers minuit qu'il fut découvert par son ordonnance de première classe, Yandia, originaire de Bouca. Celui-ci avait remué ciel et terre pour retrouver son commandant qui fut sauvé, malgré les graves blessures reçues aux jambes. Voilà un exemple de fraternité d'armes, d'amour et de fidélité entre Blancs et Noirs pendant cette guerre atroce. ***(De l'Oubangui à La Rochelle ou le parcours d'un bataillon de marche, Pierre Sammy Macfoy)***

Capitaine Pierre Messmer, 13 DBLE. Le point d'appui n'avait plus d'artillerie antichars ! un des trois chars allemands avait été touché, pas très gravement mais suffisamment pour le dégoûter et il a reculé pour se mettre à l'abri derrière les Mamelles pendant que les deux autres avançaient. Ils se sont arrêtés à cent mètres de moi, sur la position tenue par une de mes sections, commandée par l'aspirant Morvan. La section qui était non seulement sous le feu, mais sous les chenilles des chars, a levé les bras.



Jeune soldat de la C.N.A
La France renaissante - F.

Ce spectacle a été ma plus grande stupéfaction depuis 1940. Je n'avais jamais imaginé que des Français libres lèveraient les bras et en particulier que cela arriverait, à moi, dans ma propre compagnie. J'étais tellement stupéfait que, pendant un instant, j'ai hésité à donner l'ordre à un mitrailleur proche de moi de tirer sur ceux qui se rendaient. Mais à leur place, je ne savais pas ce que j'aurais fait et je n'ai pas donné l'ordre. La section a été faite prisonnière et les chars ont recommencé d'avancer.

Comme un malheur n'arrive jamais seul, il est arrivé, à ce moment-là, un événement que les historiens de Bir Hakeim n'ont pas signalé, mais dont j'ai été le témoin. Une section m'avait été donnée en renfort, quand j'avais pris le commandement de ce point d'appui, pour remplacer ma section de *Brenn carriers* gardée en réserve générale.

C'était une section nord-africaine qui était à gauche de la section Morvan.

Cette section s'est débandée, les hommes sont sortis de leurs trous, ils n'ont pas levé les bras, mais ils ont filé comme des lapins vers l'intérieur de la position... sous mes yeux ! Alors, de la stupéfaction, je suis passé à une rage froide et j'ai vidé mon chargeur de pistolet sur les fuyards, ce qui ne les a pas arrêtés, d'ailleurs ! sans aucun canon antichar, ayant perdu deux sections sur quatre, ma situation était désespérée. J'ai été sauvé par une décision du général Koenig.

Le général Koenig ne connaissait pas exactement la situation. Depuis les bombardements, toutes les liaisons téléphoniques étaient coupées et à l'époque, il n'y avait pas de liaisons radio entre les compagnies et les bataillons. Les agents de liaison que j'avais envoyés n'étaient pas revenus, et ceux qu'on m'avait envoyés n'étaient jamais arrivés. Par conséquent, j'ignorais ce qui se passait ailleurs et le général Koenig ne savait pas ce qui se passait dans le point d'appui nord, sauf que cela allait très mal.



La compagnie Messmer

Le général a pris une décision cruelle mais excellente : il a fait tirer le régiment d'artillerie, sur mon point d'appui, sans économiser les munitions, puisqu'il avait décidé de sortir le soir même. Il a eu raison : c'est sans doute ce qui m'a sauvé. Et il a monté une contre-attaque avec, comme base de feu, ma section de 7 *Brenn carriers*, commandée par le lieutenant Devé qui s'est établie « en bataille » à la limite arrière du point d'appui.

Deux sections d'infanterie du B.M.2 ont avancé et réoccupé, presque sans coup férir, les positions qui venaient d'être abandonnées par la section nord-africaine et où les Allemands ne s'étaient pas encore établis.



De leur côté, les Allemands ont continué leurs tirs sur le point d'appui et ce qui restait de ma compagnie a passé la fin de l'après-midi sous le feu des deux artilleries l'artillerie française et l'artillerie allemande, qui tiraient l'une et l'autre sur le même objectif.

Le 1er régiment d'artillerie savait qu'il allait quitter Bir Hakeim et a expédié sur moi ses derniers obus. Les Allemands étaient plus économes. Se préparant à une nouvelle bataille, ils voulaient garder des munitions.

Quoi qu'il en soit, sous ce déluge de feu, il ne se passe plus rien : les fantassins des deux côtés sont épuisés de soif, de chaleur, de fatigue. Chez nous, personne n'a dormi depuis trois jours et chacun reste dans son trou, envoyant quelques grenades sur l'ennemi le plus proche, tirant de temps en temps une rafale de fusil-mitrailleur.

Général Pierre-Marie Koenig, Commandant la 1ère Brigade Française Libre. A la tombée de la nuit une patrouille de Légion, commandée par le lieutenant Gambier est envoyée pour assurer la liaison avec l'aspirant Morvan et des quelques hommes accrochés autour de lui. Ils viennent d'être faits prisonniers quelques minutes auparavant, probablement dès la cessation de nos tirs. Ils étaient sans doute épuisés par ces quarante-huit heures de combat exceptionnellement pénibles. C'est la seule brèche que feront les Allemands et les Italiens dans l'ensemble de la position.

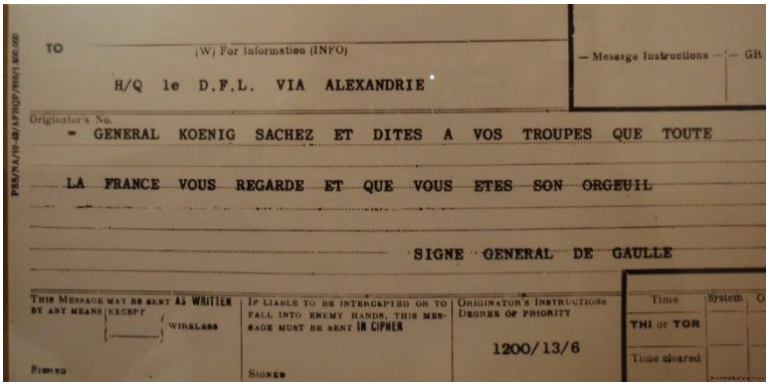
Maréchal des Logis Michel Gorlin, 1er Régiment d'Artillerie. Le 10, à ma batterie, il restait cent coups par pièce. Il n'y avait plus d'eau. Le problème devenait dramatique car les Anglais nous avaient ravitaillés avec des légumes déshydratés qui exigeaient beaucoup de liquide pour être consommés.

Je me rappelle d'avoir un matin, où j'étais convoqué chez le commandant, craché dans ma main pour pouvoir me raser. On se lavait parfois au pétrole pour se débarrasser des parasites. Ce jour-là nous reçûmes l'ordre de tirer les cent coups de canon qui nous restaient, car l'infanterie allemande se trouvait à cinquante mètres de la zone minée. Il restait, je crois, à ma batterie, deux tracteurs et un camion en état de marche, en raison des dégâts causés par les éclats. Il n'y avait guère de mètres carrés où il n'y eut d'éclats d'obus sur le sable. Plus aucune perspective de ravitaillement. On nous avait demandé de tenir deux jours. Nous étions au quatorzième.
C'est je crois vers midi, que le général Koenig reçut l'ordre de tenter d'évacuer la position. Je n'en sus rien avant 22 heures où, en pleine nuit noire, on nous dit de faire mouvement vers le Sud-Ouest, armes à la main, une musette pour tout bagage, en sauvant l'armement en état et en détruisant le matériel inutilisable.



André Indjeyan

Lieutenant Claude Cornuel, 1er Régiment d'Artillerie



TO (W) For Information (INFO) — Message Instructions — GR

H/Q le D.F.L. VIA ALEXANDRIE

Originator's No.

- GENERAL KOENIG SACHEZ ET DITES A VOS TROUPES QUE TOUTE

LA FRANCE VOUS REGARDE ET QUE VOUS ETES SON ORGEUIL

SIGNE GENERAL DE GAULLE

This Message may be sent as WRITTEN BY ANY MEANS (except WIRELESS)

If liable to be intercepted or to fall into enemy hands, this message must be sent IN CIPHER

Originator's Instructions Degree of priority

1200/13/6

Time THI or TOR Time cleared System

Signed

De Gaulle télégraphie à Koenig le 10 juin : *« Général Koenig, sachez et dites à vos troupes que toute la France vous regarde et que vous êtes son orgueil ».*
Vers 3 heures de l'après-midi ces phrases sont diffusées à toutes les unités.
Faut-il mieux être un héros mort qu'un vaincu vivant ?
Si nous sommes faits prisonniers comment seront- nous traités ?



Père Jules Hirlemann

Serons-nous exécutés comme Francs-Tireurs ? S'il nous reste un jour à vivre, vivre un jour de liberté et vendre chèrement notre peau, pensais-je. Si je meurs, au moins les miens sauront que je suis mort pour la liberté et pour mes idées.
Nous ne pouvions plus recevoir de secours, il va falloir tenter la sortie autant que possible d'une façon discrète.
Nos vaillants aumôniers toute la journée passent dans nos rangs. Le Père Hirlemann le nôtre, saute dans l'observatoire. Nous nous serrons la main. Il sait que je suis protestant.
Il n'y a qu'un seul Dieu lui dis-je, je suis croyant. Je n'ai pas peur devant lui. Nous nous embrassons.
En face de nous la 90e division allemande, la division Trieste appuyées par une vingtaine de batteries et un peu plus d'une centaine de chars sont prêts à donner l'assaut final. Nous sommes nerveux mais effroyablement calmes.



Jules Murraciole et le Père Lacoin

Sous-lieutenant Lucien Bourderioux, Quartier Général.
Au P.C des Transmissions, j'apprends par mon camarade Muracciole que, lors de la dernière attaque sur le nord, peu après mon passage au B.M.2, deux chars allemands avaient réussi à pénétrer dans la position, causant de fortes pertes avant d'être exterminés à leur tour.
Heureusement que l'Infanterie suiveuse a pu être stoppée par le sacrifice des postes avancés. Presque tous ceux qui occupaient ces défenses sont morts sur place.
Les quelques rescapés, récupérés par la 2e ligne, étaient épuisés, à bout de force, la plupart blessés, très mal en point.
L'alerte a été donnée pour parer, par tous les moyens de feu, à une nouvelle offensive.


Une estafette apporte un pli au capitaine Mallet.

Il est maintenant plus de 17h. Le P.C. des Transmissions fait savoir au 3e Bureau qu'il n'a pu réussir à faire la liaison entre le B.M.2 au nord, où la bataille est toujours intense. Deux agents de liaison ont été grièvement blessés successivement sans avoir pu atteindre le PC du bataillon, aucun autre n'est disponible. Le Capitaine Mallet, responsable du 3e Bureau, me demande d'effectuer cette liaison que je connais bien. Et me revoilà en route !

Plus j'avance, plus je constate le bouleversement du sol. Je ne reconnais plus rien du cheminement déjà emprunté. Il me faut improviser et observer minutieusement les points de départ des armes automatiques les plus à craindre et m'imprégner de leur rythme. Seul gros ennui, en plongeant dans un trou, je suis tombé sur une crosse cassée fichée en terre et un morceau de bois est entré dans ma hanche gauche. Je retire l'esquille de bois cassée qui n'est heureusement pas rentrée très profondément. Je saigne tout de même très abondamment. Je me repose quelques instants. Le sang s'arrête de couler et je repars. J'arrive enfin près du Commandant (*de Roux*) et lui remets les instructions. Son visage s'éclaire à la lecture. Il semble soulagé. Enfin un espoir de peut-être rester en vie ! Cette fois, il plaisante : *« ce n'est pas encore cette fois que ces salopards auront notre peau, j'aimerais voir leurs gueules quand, demain, ils ne trouveront plus personne ».*

Il appelle un tirailleur infirmier pour me faire un pansement sommaire. Après cinq minutes…, me voici reparti. Je vois des dizaines de cadavres allemands empêtrés, accumulés dans les barbelés depuis le matin devant la position, puis ceux des noirs des postes avancés qui ont payé de leur vie la résistance acharnée qu'ils ont opposée. Les hommes que j'aperçois dans chaque point d'appui que je remonte, sont tendus, crispés, paraissant exténués, mais déterminés à leur poste, répondant avec vigueur et précision au matraquage qu'ils subissent sans répit. Ils réclament des munitions qui commencent à faire défaut. Tous sentent qu'il n'est plus possible de tenir longtemps dans de telles conditions.

J'arrive enfin dans une zone moins dangereuse, hors des tirs directs de l'infanterie allemande. Ma hanche me fait mal et je décide de faire un crochet par le groupe sanitaire pour me faire désinfecter. Une vingtaine de blessés sont là, à attendre leur tour.



Beaucoup, allongés sur des brancards sont grièvement touchés. Ils attendent la disponibilité des chirurgiens qui ne chôment pas. Aucune plainte ne s'élève de ces moribonds qui patientent sous un soleil meurtrier pour eux.

Les obus tombent çà et là alentour, en épargnant comme par miracle ce coin de souffrance, de désarroi, de misère physique et morale dont le spectacle est difficilement supportable. Je me suis dirigé vers le secteur des blessés légers, dans une ambulance enterrée à mi-hauteur.

Tout à côté, il y a un immense cratère, l'emplacement de la tente où, la veille, 22 grands blessés ont été déchiquetés par plusieurs énormes bombes tombées simultanément. Il n'est plus rien resté de ces pauvres gars, malgré l'énorme croix rouge fixée sur la bâche qui les maintenait à l'abri du soleil.

Je suis pansé et repars pour le Q.G. Je n'ai pas fait 150 m que voici signalée une nouvelle arrivée de bombardiers. *Les Bofors* se mettent tous à cracher… soudain, à une centaine de mètres devant moi, les premières bombes percutent. C'est l'ouest de la position qui semble Le plus visé. La deuxième vague lâche son chargement un peu plus loin. Deux appareils touchés explosent en vol, deux autres s'écrasent en flammes vers l'est. La 3e vague passe identique.

J'arrive à présent au Q.G. Il est près de 18h30. Cette journée me paraît interminable. Je suis toujours tenaillé par la soif et rien pour l'étancher. Après avoir rendu compte de ma mission à mon capitaine, je retourne à mon véhicule. A nouveau, je redéblaie la terre accumulée depuis mes derniers travaux.

Je rejoins le camion bureau où Pigois et Fauvart, aidés par Samy, un soldat cambodgien de La Cie de Q.G., s'affairent à déblayer le trou de protection complètement comblé par les projections et les éboulis. Déplacer des mètres cubes de terre et de cailloux avec nos petites pelles-bêches de bivouac est une besogne ardue. Nous sommes si occupés que nous n'entendons pas l'alerte aux avions.
Seul le miaulement des *Bofors* nous prévient du danger qui s'approche. C'est le cinquième assaut d'aviation que va subir la position dans cette journée ! Je vois nettement les oiseaux de mort piquer en formation double chevron, toutes sirènes hurlantes. Les éclatements se produisent à une cinquantaine de mètres sur notre gauche. La deuxième vague arrive, ceux-là ont l'air de nous foncer droit dessus. Je courbe l'échine dans mon trou. C'est en effet pour nous et bientôt nous nous trouvons dans le noir. Mes tympans sont douloureux, il me semble qu'ils vont éclater. La terre vibre et une pluie de projectiles nous arrose. De gros éclats fusent avec un bruit de locomotive au passage. Nous sommes entourés de gerbes de feu dans cette nuit presque totale. L'angoisse me tord les tripes, j'en ai la nausée. La troisième vague passe mais les impacts sont plus sur notre droite.



Un abri individuel après le bombardement

J'aperçois un avion en difficulté qui plonge à notre verticale entraînant un énorme sillage de fumée. Il s'écrase dans une gerbe de feu à moins de cent mètres, projetant des flammes jusqu'à nous.
Soudain, un deuxième *Stuka* touché explose en vol. Un panache de feu et de fumée descend vers la terre tandis que des centaines de débris s'éparpillent dans un rayon de 200 m. L'empennage vient s'écraser à 3 m de mon trou.
Je n'ai plus un poil de sec et suis incapable de faire un mouvement. Cet orage de fer et de feu passé, nous ressortons de nos trous. Je suis soulagé de voir Pigois et Fauvart indemnes. Samy n'a pas eu la même chance. Nous nous précipitons à son abri. Il est inondé de sang ; Il est mort ! Il avait une peur maladive des avions et paniquait à chaque raid. Son petit livre religieux est resté dans sa main droite crispée.



René Babonneau
Françaislibres.net

10 juin 17 heures : je viens de rentrer au P.C. du 2e bataillon de Légion. Le commandant Babonneau vient de recevoir l'ordre de sortie pour la nuit. Il me le communique.
« Mon commandant, si vous n'avez plus besoin de moi, j'aimerais retourner à ma batterie car ils ont fort à faire du côté du nord, et pour cette nuit il va y avoir du travail. » « D'accord, si ça ne va pas, je vous appelle par téléphone. »
Je rejoins donc hâtivement le P.C. de la 4e batterie, non sans mal, car les 155 boches sont en train de l'arroser copieusement. Je rejoins le lieutenant Bourget un peu désemparé. Le bombardement est sévère et la batterie tire avec les pièces qui lui restent dans deux directions différentes. Les chefs des pièces et les hommes sont fourbus. Ils n'ont pas arrêté depuis le matin.
Une grosse explosion tout près, nous sortons de l'abri : c'est un coup direct de 155 sur la troisième pièce. Le chef de section, sous-lieutenant de Rauvelin, est gravement blessé. Le chef de pièce (*Sohay*) est décapité, le pointeur et deux Malgaches sont blessés.
Sur les six pièces de la batterie, il en reste trois d'utilisables, la quatrième est partie le matin en antichar chez les fantassins, et la deuxième a reçu un coup direct.
Bourget prévient le P.C. et essaye de faire venir le toubib pour panser sommairement les nouveaux blessés. Rauvelin a un moral magnifique, il souffre horriblement. Il n'est pas question de les transporter au poste de secours en ce moment et l'ambulance chirurgicale légère a été détruite par les *Stuka*.
Lieutenant Dreyfous-Ducas, 1er Régiment d'Artillerie

Capitaine Paul Morlon, 1er Régiment d'Artillerie. 19h20, un obus tombe sur la pièce du maréchal-des-Logis chef Cohard qui est tué, ainsi que le canonnier Sohay. De Rauvelin, le chef de section est blessé à l'abdomen. Duval, le Médecin-Lieutenant du régiment, lui a bourré le ventre de gaze pour arrêter l'hémorragie, et me dira le soir qu'il a peu de chances de s'en sortir, ne pouvant être immédiatement évacué sur un hôpital bien installé. (L'ambulance chirurgicale a été démolie par les bombes d'avion). Le brigadier-chef Denis et le canonnier Rakotozafy sont également blessés par le même obus.



José Duval
Françaislibres.net

Général Pierre-Marie Koenig, Commandant la 1ère Brigade Française Libre. Cohard nous était venu des troupes du Levant, doux sourire et clair regard, comme disait de lui son ami Rouillon auquel, le matin même, il avait rendu visite. Il lui avait remis un peu de chocolat, denrée rarissime. *« Tiens, vieux, je voulais te le donner depuis longtemps... »* Et comme Rouillon s'excusait, l'autre avait souri : *« Voyons, ce n'est rien, c'est tout naturel. »* El il avait disparu dans le brouillard matinal. Donner était une chose qui allait de soi pour ce genre d'homme chez qui l'amour du sacrifice fleurissait comme en un grand jardin fertile.



Aspirant Jean-Mathieu Boris, 1er Régiment d'Artillerie Aujourd'hui, miracle, la chasse anglaise est arrivée à temps et a descendu 5 à 6 *Stuka*. De l'un d'eux, un parachute s'est échappé avec une masse noire au bout des suspentes. De toute la position, des tirs la visent mais ce n'était pas le pilote, seulement son siège. Il faut prévenir le capitaine, isolé vers l'avant à son poste d'observation. La radio ne doit pas être utilisée pour garder le secret de l'opération et la ligne de téléphone est depuis longtemps hachée par la mitraille. J'envoie donc un des canonniers porteur d'un pli ; il n'a pas fait 50 mètres qu'il s'effondre. Un second subit le même sort et je donne l'ordre au maréchal des logis G. d'essayer de passer en rampant le plus possible. Il se met à genoux et m'implore de ne pas l'envoyer. Je dois mettre ma main sur mon revolver pour lui dire qu'il n'a pas le choix. Il part donc, arrive à bon port et revient indemne (il mourra plus tard, fait prisonnier. Le bateau qui l'emmenait en Italie sera torpillé). Quant à moi, j'aurai pendant des années des cauchemars de cet épisode.

Chef de bataillon Henri Amiel, Bataillon de Marche n° 2. A 19h15, l'attaque reprend sur le B.M. 2… Nos pièces antichars, comme celles de l'artillerie, tirent leurs derniers obus ; mitrailleuses et F.M., comme jadis à Verdun, arrêtent tous les assauts.
Le sous-lieutenant Koudoukou, au P.C. du B.M. 2, a la jambe broyée par un éclat d'obus. Sur le brancard qui l'emporte au poste de secours, il adresse encore un dernier bon sourire à son Commandant.
A 21h30 seulement cessent les bombardements. Un grand calme s'abat tout à coup sur la position que nous ne reconnaissons plus…
Du fond de la nuit, venu du sinistre point d'appui nord-ouest, une petite équipe s'avance vers le P.C. B.M. 2. Enveloppé sur un brancard, exsangue, fiévreux, mais lucide, c'est lui qui rassure son Commandant, et jamais peut-être plus qu'à cet instant, ils n'ont ressenti l'un pour l'autre un sentiment plus fraternel. Nous emmenons Bayrou au poste de secours.

Lieutenant Guy Tramon, Bataillon de Marche 2. Au coucher du soleil, la paix d'une belle soirée succède à une journée de carnage. Les têtes viennent de se tourner vers le soleil couchant. Dans le ciel, montent vers nous des formations de bombardiers. Pour mieux contempler le spectacle - à moins que ce ne soit par respect pour ceux qui vont mourir - l'ennemi vient d'arrêter ses tirs et un profond silence couvre maintenant le champ de bataille. Les avions sont plus nombreux que jamais... 60... 100, 105, 110, 115... Ils sont juste au-dessus de nous... passent... passent... et le ciel s'effondre dans un bruit effroyable au-dessus des emplacements que nous occupions tout à l'heure et, comme chaque fois, avec acharnement, sur l'état-major, et sur la D.C.A., maintenant muette, des fusiliers marins, et il s'effondre encore là-bas sur le bataillon du Pacifique et plus loin à l'opposé, encore, encore, sans arrêt...

A 17 heures également, l'Etat-Major de la Brigade diffuse le message suivant :

Forces Françaises libres
Force L

Q/G le 10 juin 1942

1rst Free French Group
E/M 3e Bureau
N° 948/3

TRES SECRET

Ordre général n° 12

1) La Brigade sortira de vive force cette nuit de la position. Elle s'ouvrira un passage vers le sud-ouest, les armes à la main. Un faible détachement sera laissé pour tromper l'ennemi jusqu'à 2 heures du matin (voir paragr. 5).
2) La sortie s'effectuera par la porte du Bataillon du Pacifique au sud-ouest qui sera déminée et élargie, sauf le B/P/1 qui sortira par une sortie en chicane à l'est du fort.
3) Point de première destination B.837 (*) marqué par 3 lampes à feux rouges. Azimut magnétique 213°30'
4) Exécution.

(*) B.837 carroyage britannique, correspond à un point situé à 7 km au S-S-O de Bir-Hakeim.

À peine les montagnes de sable et de fumée du sinistre et gigantesque bombardement sont-elles retombées que nous recevons l'ordre le plus incroyable, le plus inespéré, le dernier :
« Cette nuit en direction du sud, nous forcerons l'encerclement ennemi pour atteindre les automitrailleuses sud-africaines de l'armée britannique venues nous secourir. Face au nord, vous garderez le contact avec l'ennemi jusqu'à minuit. Alors, guidés par la 7e compagnie vous rejoindrez l'ensemble des troupes pour combattre avec l'arrière-garde. »
Les soldats de la future République du Centrafrique venaient de recevoir l'ordre et l'insigne honneur de prolonger de quelques heures encore le seizième jour d'une résistance désormais célèbre.
De tous les cœurs montait une même prière : *« Mon Dieu ! Que la nuit permette à ceux-là de retrouver les autres. Que l'aube si matinale du mois de juin ne les livre pas égarés dans les champs de mines, enfermés, seuls dans Bir-Hakeim ».*



Thomas Bambridge
col Yacine Ben Alima

Lorsque Thomas Bambridge fut blessé, avec un autre homme de son groupe, on les évacua sur le groupe sanitaire en *Bren Carrier*, ; le pasteur qui avait assisté son frère dit que Thomas avait été blessé au visage mais pas très grièvement. Il avait gardé toute sa connaissance, il disait qu'il avait mal et réclamait à boire. Son chef de groupe ayant été tué, Jeannot (*Jean Bambridge)* dut le remplacer et ne put aller voir Thomas au groupe sanitaire. Il y avait beaucoup d'ambulances. Il en faisait le tour, puis ouvrit la porte arrière en appelant son frère. Des gémissements lui répondaient et les plus valides l'envoyaient au diable. On avait également déposé des brancards dans les bennes des camions *Bedford* qui étaient destinées à emporter les 75 encore intacts. Si son frère lui avait répondu, et s'il avait pu marcher, il l'aurait pris avec lui, ils ne se seraient pas quittés pendant la sortie.
S'il avait été trop gravement touché, il serait resté sur le camion. Jeannot était très inquiet, car les Allemands n'épargnaient guère les ambulances. Mais il ne put le trouver. ***Le Bataillon du Pacifique (François Broche)***

Aspirant Roger Malfettes, 1er Bataillon d'Infanterie de Marine. Au cours des attaques boches de midi, en direction des Mamelles, deux chars ont pénétré sur la position et foncé sur la pièce d'Antoni, tué le 8 juin. L'adjudant Pierre Doye, chef de section, en avait pris le commandement. C'était un séminariste, appelé du contingent de 1938. La pièce se trouvait sur le chemin des deux chars, elle arrêtait le premier, le second en feu poursuivait sur le canon, lâchait un explosif détruisant toute la pièce. Six tués d'un coup. Cela fait beaucoup. René Cinca qui vient les enterrer n'en est pas revenu. Il est comme aboulique et se remet difficilement.



Charles Bricogne
Ordre de la Libération

Lieutenant Dreyfous-Ducas, 1er Régiment d'Artillerie. Le moral de la batterie est assez bas. Je vais de trou en trou pour les remonter et je leur annonce que la sortie est décidée pour la nuit, que j'ai vu l'ordre à la Légion. Je préviens les chauffeurs pour qu'ils préparent les véhicules en état de marche.
La bataille continue vers le nord où l'on aperçoit la 2e et la 3e batteries qui tirent à bout portant. Les tirs d'artillerie et de mortiers ennemis diminuent et sont remplacés par des tirs des mitrailleuses lourdes. Ça doit aller mal du côté de la 2e nous dit Bourget. À 18 heures, le capitaine Bricogne qui commande le groupe vient nous voir.

Il n'est encore au courant de rien et pense que les ordres n'arriveront pas avant la nuit. Il va voir Rauvelin qui perd beaucoup de sang. Je rends compte de la situation au capitaine encore à l'observatoire sud.
Bourget prévient le P.C. et essaye de faire venir le toubib pour panser sommairement les nouveaux blessés.
Rauvelin a un moral magnifique, il souffre horriblement. Il n'est pas question de les transporter au poste de secours en ce moment et l'ambulance chirurgicale légère a été détruite par les *Stuka.*

Capitaine Paul Morlon, 1er Régiment d'Artillerie. A 20h45, la batterie tire des deux derniers obus de la journée… et de la brigade. A la nuit tombante, au téléphone, Laurent-Champrosay fait le point des munitions : *« Morlon, combien vous reste-t-il de coups ? - 120, mon commandant ! Bien ».*
Un silence, puis *: « Les trois autres batteries vont venir vous en prendre 60. Mais il ne me restera plus rien ! Mon cher, je nivelle à 60 coups par batterie ! – Oh !!! ».* Et il coupe rapidement.
Il reste 240 obus au premier RA qui, depuis le 26 mai, en a tiré 36 000.
A 22h30, le téléphone qui me sert d'oreiller sonne, Bourget au bout du fil : *« Rejoins vite la batterie avec toute l'équipe et ton matériel. Nous partons, je t'expliquerai de vive voix ! ».*

La sortie de vive force, malgré tous les aléas qu'elle comporte, vaut mieux que rester pour un lendemain par trop problématique. La fuite en avant est la seule solution logique !



René Morel
Ordre de la Libération

Capitaine René Morel, 13 DBLE : Gabriel de Sairigné… Je le retrouve encore au P.C. de la 5e compagnie, vers 18 heures, le soir de cette lourde journée si dramatique où l'on vient de subir les assauts rageurs de quatre vagues de *Stuka.* C'est le premier officier de la position que je revois depuis six jours. Me sachant à la peine, il a sollicité du général Kœnig cette mission.
Blessé à la tête quelques heures auparavant, je suis couché au fond d'une petite tranchée éboulée, abruti et somnolent ; tandis qu'il me verse, d'autorité, une gorgée d'un précieux whisky, il me précise les détails de l'opération de la nuit. Quelques heures plus tard, au cours de cette sortie, que seuls les initiés connaissent, je le revois, toujours debout, parabellum au poing, calme, insouciant des traceuses et des éclats des mines, orienter les uns, se pencher avec compassion sur les mourants et entraîner ses légionnaires aguerris aux cris de : *« En Avant ! La Légion ! »* à l'assaut des résistances ennemies où sa grande silhouette familière est un gage de succès.

L'enseigne de vaisseau Bauche, qui avait repris l'usage de son canon français suite à la destruction de son *Bofors* observe impuissant la situation : *« Mes canons étant tous deux avariés, car mon 25 de remplacement a été brisé dans la matinée par un éclat d'obus, je n'ai rien d'autre à faire qu'à me terrer dans un trou pendant le bombardement et à souhaiter qu'une bombe n'y vienne pas me pulvériser. Je constate une chose très nette, c'est que, lorsqu'on s'abrite et que l'on attend que l'orage passe, on a cent fois plus peur que lorsqu'on reste debout à commander ses pièces.* »



Pierre Bourgoin
Ordre de la Libération



J'ai perdu quelques bons copains : Malik (*Malic*), le motard, qui s'est fait tuer une heure avant la sortie. Sa moto avait reçu un éclat. Fini de faire la nique aux *flacks* ! il attendait l'ordre de départ dans son trou, en bavardant avec un camarade. Un obus lui tomba en pleine figure. Sa tête à peu près broyée s'est renversée sur le dos, retenue par un lambeau de chair. Le projectile n'a même pas éclaté. Son voisin est intact. Mais il n'a pas fini de revoir Malik les nuits qui vont suivre, le copain.
Lieutenant Pierre Bourgoin, 13 DBLE

Médecin Pierre-Henri Mayolle, Santé- Bataillon de Marche n° 2. Nez en l'air, cigarette aux lèvres, notre médecin-chef Guenon, regonflait le moral de tous de façon extraordinaire. Il pansait des blessés, ce qui restait de notre poste de secours, quand un blessé grave[26] fut amené et déposé dans le trou individuel de l'aumônier, l'amputation d'un membre inférieur s'avérant nécessaire. C'est aidé de l'adjudant-chef Mouniro que je pratiquai avec plus ou moins de bonheur cette amputation. On appela le Père, et c'est avec peine qu'il garda son équilibre physique et moral, encombré qu'il était alors d'une jambe noire sanglante et déchiquetée...



Ordre de la Libération

Capitaine Paul Guenon, Santé- Bataillon de Marche n° 2. La fin de cette après-midi du 10 juin fut terrible. Sous un bombardement plus violent que jamais, j'opérais, je pansais, j'amputais. Je ne perdis jamais mon calme mais peu à peu je me sentais envahir par un sentiment redoutable : nous allions perdre la partie. Jusque-là, les vagues terrifiantes des *Stuka* qui venaient de l'aube à la nuit, par centaines, déverser sur nous des centaines de bombes, n'avaient réussi à entamer notre moral. Ni non plus, les ultimatums de Rommel pris à la rigolade, à la façon qu'avait Guignol de prendre les avertissements de Pandore.
La fin, alors même que du gros du reste du front, les évènements de Bir Hakeim avaient perdu de sa grosse importance stratégique, cela devenait du baroud d'honneur - du moins était-ce l'impression de beaucoup d'entre nous – et c'est peut-être là qu'une armée puise, dans la haine de l'adversaire, le plus de force, le plus d'énergie, le plus de courage.
Et pourtant, on sentait bien que cela ne pouvait durer beaucoup plus longtemps…
Alors, se faire massacrer ? Inutile… se rendre, être prisonniers ? impossible, il restait une solution… : la fuite, se frayer un chemin manu militari, à travers le cercle ennemi. Avant même de connaître les ordres, j'exposai ce point de vue au Père Michel. Il hocha la tête et dit *« Ben mon vieux, s'il faut en arriver là, on se comptera à la sortie… »*



Georges Koudoukou
Françaislibres.net

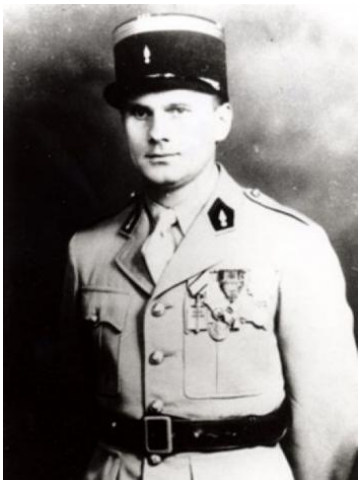
Et c'est bien d'une évasion qu'il s'agit… nous sommes encerclés de près. Pas un point de l'horizon où ne veillent, menaçantes, les taches sombres et ramassées des chars boches. L'infanterie ennemie sous leur protection, commence à s'infiltrer dans nos champs de mines …et il faut s'en aller, à bout de munitions, de vivres et de matériel, nous avons tenu quinze jours alors qu'on nous en avait demandé dix.
Le boche s'est acharné sur nous, et il n'a pas eu raison.
O notre pauvre petite artillerie sublime de courage, tirant ses ultimes 75 sous l'averse des 105, 155, des 210…
O notre héroïque D.C.A, brûlant ses dernières onces de poudre sans rabaisser un instant la gueule de ses canons sous la charge impitoyable des *Stuka* ! Cent bombardiers piquent à mort, d'invisibles batteries pilonnent Bir Hacheim dans une rage aveugle…Les chars s'avancent, le fantassin rampe chez nous et nous n'avons plus rien pour nous défendre.
L'ordre de départ me parvient à 19h30 comme j'achève d'amputer la jambe de ce brave Koudoukou ; cette nuit, on part, armes en mains et sans bagages.

Aspirant Jean-Mathieu Boris, 1er Régiment d'Artillerie. En fin de journée, l'ordre arrive d'effectuer une sortie de vive force à la nuit tombée. Il est grand temps, des six 75 de la 3e batterie, seuls deux sont en état de tirer et il ne reste que 8 obus ; quatre des six chefs de pièces sont morts. Pratiquement plus d'eau depuis deux jours et les journées sont dures sous le soleil, les tirs d'artillerie et les bombardements aériens.

Aspirant Roger Nordmann, 1er Régiment d'Artillerie. J'ai tiré les derniers obus de Bir Hakeim avec le brigadier-chef Maillot. Il faisait tout, il chargeait, il tirait et moi je me contentais de déplacer la crosse et on tirait n'importe où et on a tiré les derniers obus.

[26] Il s'agissait du sous-lieutenant Koudoukou

Chacun se prépare à la sortie



André Gravier
Ordre de la Libération

Capitaine André Gravier, commandant la 1re compagnie de sapeurs mineurs du Génie.
J'ai reçu les ordres du général Kœnig pour le déminage de la sortie. Je communique mes ordres à chacun, je serai moi-même à la sortie dès la tombée de la nuit. Ce travail a commencé dès la tombée du jour.
Gravier manie lui-même le détecteur de mines, a poêle à frire. Les sapeurs présents mettent à l'abri les 120 mines déterrées, mais les difficultés se présentent. A gauche, côté du Fort, on bute sur des amas de boudins barbelés, entassés sur trois hauteurs et munis de sonnettes qui, avec leur tintamarre, donnent l'alerte aux veilleurs.
Sur le côté droit vers l'ouest, on bute assez rapidement sur les mêmes amas de barbelés sur trois mètres, avec les mêmes clochettes, les barbelés continuent d'ailleurs au-delà.
Et contre le champ de mines entourant la position, il y a le fameux marais de mines, qu'il n'a jamais été question de déminer, vu l'impossibilité ou l'extravagance de la proposition. Gravier mesure l'ouverture de la passe : à son pas calibré, il y a 57 mètres.
C'est tout ce qu'il est techniquement possible de faire, malgré la présence de plus de 35 sapeurs, du Capitaine Gravier et du lieutenant Léonetti. Elargir plus risquait d'ailleurs d'envoyer les sortants directement dans le champ de mines.

En une demi-heure un passage de 60 mètres est ouvert et je rentre à l'intérieur où je me perds dans la nuit si noire, ne reconnaissant aucun des endroits familiers. Je tourne pendant plus d'une heure, puis je reviens vers la sortie en compagnie d'autres camarades.
Vers minuit, l'ennemi, mis en éveil, commence à tirer avec ses balles traceuses qui convergent sur nous. Des fusées projettent une lueur blafarde sur le désert. Je suis revenu en tête de la colonne.

Sergent Bernard Lucas, 1ère Compagnie du Génie. Des gars du Génie doivent déminer un passage large d'environ une centaine de mètres et le délimiter. Roger Leprince fait partie de l'équipe. Pour la sortie, nous avons pour consigne de suivre l'azimut 213 sur nos boussoles.
Le Capitaine Gravier qui revient du déminage du passage me demande de regarder le ciel qui est parfaitement étoilé. Il me dit : *« Voyez-vous, quand la Grande Ourse aura rejoint Cassiopée, en ligne droite avec Mercure… ».* Le polytechnicien qu'il est se promène comme chez lui parmi les étoiles. Pour lui, l'azimut 213 n'a pas de secret. Pour moi, ce n'est pas la même chose. Le ciel, je le regarde pour prier, pour l'admirer, mais jamais pour trouver l'azimut 213. Le convoi s'engage dans le passage vers 23 heures. Nous attendons toute la nuit. Nous partons les derniers vers trois heures du matin.

Sous-lieutenant Lucien Bourderioux, Quartier Général. Il est près de 19h15. Ce que nous allons abandonner, nous le regroupons dans le trou bureau. Nous en disposons deux tas que nous piégeons avec des grenades. Nous ne pouvons rien brûler de peur que les fumées mettent la puce à l'oreille de nos adversaires sur la préparation de notre sortie de vive force. Le crépuscule arrive lentement. La canonnade a déjà sensiblement diminué d'intensité, ainsi que celle des rafales d'armes automatiques. Tous les documents d'état-major susceptibles de pouvoir renseigner l'ennemi sont minutieusement déchiquetés.
Les conducteurs commencent à chauffer les moteurs pour sortir avec plus de facilité de leurs trous. Cette dernière tâche accomplie, la nuit est arrivée. Les tirs sont, à présent, presque arrêtés, au grand soulagement des oreilles. Véhicules légers et camions rescapés de La Cie de Q.G. sont alors rassemblés sur deux files près du P.C. du Général, dans l'attente du signal de départ.
Pigois, Fauvart et moi-même nous éloignons pour aller enterrer Samy. Nous lui faisons une petite tombe recouverte de grosses pierres et, sur sa baïonnette plantée à la tête, nous attachons son casque dans la garniture duquel nous plaçons ses papiers.
Puis chacun regagne son poste de départ.

Dans ma voiture, outre le Chef d'E.M., je dois transporter Le Lieutenant Beauroir, responsable du 2e Bureau. Je charge ses bagages avec ceux du Commandant et les miens. Je vais percevoir mon bidon d'essence à la répartition. Puis c'est l'attente du départ. Les consignes sont d'éviter tous bruits intempestifs, n'allumer aucune lumière ni cigarette, ne pas emballer les moteurs pour n'éveiller aucune méfiance chez les Allemands. Le Commandant Masson me donne ses ultimes recommandations.
Puis il me montre son porte-documents, et nous demande instamment, quoiqu'il puisse arriver au cours de la sortie, de ne pas laisser tomber cette sacoche aux mains de l'ennemi, que, même au péril de notre vie, elle doit être détruite. J'y introduis mon avant-dernière grenade qui sera le dernier recours en cas de besoin.
Il s'agit des mini-archives de La Brigade, le journal de La bataille, l'organisation, les principaux documents secrets d'E.M., le code secret dit *Omoplate.* Seules quelques rafales espacées se font maintenant entendre et nous apprécions beaucoup ce relatif silence ! Nous attendons toujours l'ordre de départ.
J'en profite pour aller jusqu'au camion-bureau, dire un dernier au revoir à mes copains Pigois et Fauvart et leur souhaiter bonne chance. Nous nous embrassons comme des frères, avant de nous séparer dans la nuit.

Capitaine Jean Simon, 13 DBLE. Je rejoignis péniblement ma compagnie, rassemblai les chefs de section et répercutai les ordres. Le chef comptable Kovalenko distribua les ultimes réserves d'eau : environ un litre par homme, avec priorité pour les blessés. On enterra les morts de la journée.
Les officiers se rasèrent avec le dernier quart d'eau ; autant être présentable si l'on devait mourir ! La garnison sortirait en un point relativement favorable pour réaliser la surprise, dans la direction opposée à celle des troupes britanniques, qui devaient nous recueillir.

Caporal Domingo Lopez, 13 DBLE. Dans l'après-midi de ce 10 juin, après 16 jours d'enfer, avec une joie indescriptible, nous reçûmes l'ordre de nous préparer pour sortir cette nuit ; ne pas se charger d'armes lourdes, seulement des grenades, des mitrailleuses à main ou des pistolets, prendre l'indispensable et détruire les canons. Plus tard, l'eau de réserve de la compagnie serait distribuée. Personne ne pensait au danger que présentait cette retraite empressée, nous pensions seulement que cette nuit nous serions enfin libres, morts ou vifs, mais libres de toute façon. Nos visages épuisés après tant de jours de souffrance s'illuminèrent d'espérance. S'échapper, s'échapper coûte que coûte. Avec cette idée fixe nous fîmes les préparatifs, et nous espérions que les ombres de la nuit s'étendraient sur l'immensité désertique, pour nous aider dans la manœuvre. La nuit arrivée... obscure…noire…, quelques heures plus tard, seules les étoiles seraient les témoins muets du dernier acte de la grande tragédie qui s'était déroulée à Bir-Hakeim.

Les citernes parcoururent les lignes pour distribuer le précieux liquide ; les chauffeurs mirent les moteurs de leurs véhicules en route et commencèrent à former une colonne sur trois rangs, les tanks (*Brenn carriers*) devant, les camions avec les blessés au milieu, les prisonniers allemands et italiens enchaînés et gardés montèrent dans deux des camions.
Les commandements secs et à voix basse se firent entendre partout. Les ombres coururent dans tous les sens, silencieusement ; chacun essayait d'occuper la place qui lui avait été assignée. Les compagnies d'infanterie commencèrent à se former en colonne de six ; la sixième, dans notre bataillon, marcherait en tête et immédiatement après la colonne motorisée.

Jules Mottet (1c), 101e Compagnie Auto du Train. Nous recevons l'ordre de saboter et détruire tous les véhicules susceptibles d'être récupérés par l'ennemi, ce que je fais à contre cœur car mon bon vieux camion qui a été gravement touché en entrant le 7 juin dans la nuit ne marche plus. Je prends donc la place de l'aide conducteur au côté de mon ami Duval qui m'a déjà remorqué dans les derniers kilomètres en entrant… Nous nous dirigeons donc vers 10 heures du soir avec les autres camions en état de marche vers l'hôpital pour prendre les blessés. Mais mon ami s'aperçoit soudain qu'il a oublié sa musette dans notre tranchée ; nous faisons demi-tour mais il est bien difficile de retrouver notre trou… Tout de même, après avoir erré au milieu du champ de bataille car les premiers ont commencé la sortie et l'on y voit comme en plein jour des véhicules brûlent, des balles traçantes fusent de partout, nous retrouvons enfin la musette !!! Mais nous avons perdu notre convoi et continuons à tourner quand soudain nous apercevons le Commandant Durrbach, docteur, que nous connaissons bien qui attend avec les blessés… une bonne quinzaine, que nous embarquons aussitôt. Je laisse ma place au Commandant et monte derrière avec les blessés.

Sergent-chef Albert Pivette, Bataillon d'Infanterie de Marine. Le soir, la nuit venue, tout en nous tenant sur nos gardes, nous détruisons tout ce que nous ne pouvons emporter, perçons les boites de conserves, plaçons des pièges (grenades dégoupillées enveloppées dans des vêtements) etc... Mes affaires sont restées au premier emplacement que j'occupais, pas question d'aller les chercher.
Il y a pourtant là-bas, entre autres affaires personnelles, 50 bonnes Livres égyptiennes, ma solde de 4 mois ! Elles y resteront…
La section quitte ses positions et nous allons vers le centre où nous devons prendre place dans le dispositif de sortie. Mais que de bruit font les voitures, que d'embardées… mais cela ne peut être autrement.

Lieutenant Dreyfous-Ducas, 1er Régiment d'Artillerie. 19h30, la nuit tombe, les tirs d'infanterie diminuent. 20 heures, les ordres arrivent, la nuit est presque tombée. Le capitaine (*Bricogne*) rentre à la batterie qu'il n'a pas vue depuis huit jours, enfermé dans son observatoire à quelques mètres des Boches. Il approuve mes ordres.
Je lui rends compte qu'il reste trois tracteurs en état de marche, 1 *pick-up* radio et le camion du chef. J'ai fait préparer les bagages. L'ambulance vient chercher Rauvelin et les blessés.
Il me donne l'ordre de quitter les positions à 22 heures, même si la quatrième pièce n'est pas rentrée, de laisser tous les bagages et d'accrocher la troisième pièce au camion. Je conduirai la colonne et Bourget sera serre-file. Le capitaine part au P.C. rejoindre le capitaine Bricogne.
Tout le monde s'affaire, je fais distribuer un peu de thé qui reste.
À 22 heures, au moment du départ, la quatrième pièce nous rejoint enfin, conduite par son chef de pièce Neveu, un Parisien toujours de bonne humeur. Il prend sa place dans la colonne. La nuit est noire, c'est la nouvelle lune. Je marche à pied devant la colonne, la boussole à la main. Les chefs de voiture sont à pied pour guider les tracteurs, éviter les trous d'obus et les tranchées. Il s'agit de gagner la porte sud, point de rendez-vous.

Capitaine Paul Guenon, Santé- Bataillon de Marche n° 2. Je détruis mes affaires : ils ne trouveront rien à utiliser : médicaments, pansements, papiers, linge, tenues, phono, disques. Bientôt toutes ces choses amies, sont éparpillées, brisées, lacérées, percées de balles. Je ne conserve ma sacoche qu'avec ces quelques notes intimes, deux ou trois lettres, des photos.
Tout à coup l'aumônier m'interpelle : - *Ohé docteur ! - Quoi donc ? - Dites-moi, il me reste du vin de messe, on ne va pas leur laisser… - Foutre non ! Envoyez ça !*
Et à trois, Mayolle, le Père et moi, nous liquidons le litron de vin doux, le curé à qui revient le fond de la bouteille, la repose vide à terre et murmure avec une sorte d'émotion : *nom d'une pipe, je ne l'avais jamais trouvé aussi bon !*



Lionel Beneyton
Ordre de la Libération

Caporal-chef Lionel Beneyton, 13 DBLE. Le moteur du *Brenn* est grillé. Il faudra donc le laisser là. Je vais voir le caporal Gould, chef du *Brenn* voisin. Nous ferons équipe ensemble. Dès ce moment, j'éprouve une curieuse sensation de distance entre l'évènement et moi. Le plus dur est de rendre le *Brenn* définitivement irrécupérable. Même sensation peut-être que devant un cheval qui s'est cassé une patte et qu'il faut abattre. Un instant les larmes me viennent aux yeux comme par un sentiment d'humiliation et c'est avec rage que je fais s'effondrer la couverture de mon abri, précipitant à l'intérieur la terre et les pierres qui les recouvraient.



William Gould
Ghislaine Troupiano-Gould

Nous chargeons la mitrailleuse et ses bandes, une musette de grenades, l'eau économisée, notre essence sur le *Brenn* de Gould. Je garde avec ma moi ma mitraillette italienne. Pratiquement sans paroles. Les gestes de chacun sont automatiquement complémentaires de ceux des autres. Il n'y a plus qu'à attendre le signal. Calé dans mon trou individuel, je m'efforce de grignoter un peu de singe et de biscuit. Ça passe mal. Ni faim, ni même soif.

Au crépuscule, pour la deuxième fois de la journée, plus de cent avions déversent leur chargement sur nos têtes. L'impression que la terre se soulève et vacille. La musette déposée au bord du trou m'arrive en pleine figure. Heureusement que ce n'est pas celle de grenades que j'ai chargée dans le *Brenn* de Gould !
Sur le dessus, une déchirure de 10 cm, un éclat sans doute qui lui a communiqué un effet comme une queue de billard. Elle n'est pas tombée loin cette bombe. Inquiet pour mes deux acolytes, je vais rapidement vers leurs trous et les trouve cassant tranquillement la croute, un peu plus poussiéreux seulement.

Aspirant Roger Malfettes, 1er Bataillon d'Infanterie de Marine. Il est environ 22 heures lorsqu'arrive Girodon. Il rend compte qu'il a piégé tout ce qu'il a pu, mitraillé les pneus, démoli le moteur du tracteur, crevé les réserves d'eau et d'essence, desserti les derniers obus, sema la poudre, déchiré les vieux vêtements. Il ramène la culasse du canon. Maheux a fait de même. Couillaud a son tracteur intact, il y a accroché son canon. Tous sont harnachés de grenades, armés de leur mousqueton.

Au poste de commandement de la compagnie où nous sommes un peu avant minuit, Jo nous communique les dernières instructions. Passé le goulot qui vient d'être déminé, direction 213-214° où, au bout de quelques kilomètres, sept à huit, se trouve le point de rendez-vous qui sera matérialisé par trois feux rouges. Nous organisons le convoi du second échelon Le *Fordson* transportera les pièces 1 et 2 plus une pièce (ce qu'il reste de la 4e section). Prendront place dans notre vieux *pick-up Chevrolet* que conduira Moulin, René Cinca et ce qui reste de la section Doye. Couillaud fermera la marche.

Enseigne de vaisseau Jacques Bauche, Fusiliers Marins. Il restait quinze minutes avant l'heure du rassemblement. Fichet (*Jacques Bauche*), réunit tous ses garçons pour une ultime inspection. Il s'assura qu'il restait de l'eau dans les radiateurs de ses deux camions, qu'on avait suffisamment d'essence, que les deux second-maîtres avaient bien leur boussole, que les cartes étaient à leur poste derrière les chauffeurs.
En silence, l'un derrière l'autre les deux véhicules des marins gagnèrent le centre de la position.
Chemin faisant, dans l'obscurité, le camion de Ray (*Rey*), à bord duquel avait pris place Fichet, tomba dans un trou et manqua de chavirer. Les deux blessés avaient été renversés l'un sur l'autre et hurlaient de douleur.

Témoignages extraits de Tamari'i Volontaires (Jean- Christophe Teva Shigetomi)



Livre ouvert des Français Libres

Le 10 juin, Jean Tumahai, dit Tutu, un des infatigables agents de liaison qui court sous la mitraille entre les secteurs et le PC, annonce à Jean-Roy Bambridge que la sortie est pour la nuit suivante. L'ordre d'évacuation est transmis aux sections dans des conditions particulièrement dangereuses par Robert Drollet, autre agent de liaison courageux et dévoué.
Tumahai emporte et sauve les archives de la compagnie.



Marcel Drollet
Présidence P.F.

Caporal Jean Roy Bambridge : j'étais au ravitaillement lorsque j'apprends l'ordre d'évacuation. Je fiche les biscuits en l'air ainsi que les boites de singe, fromages, etc, je ne prends que les boites de lait et de pommes de terre car nous buvions le jus de pomme de terre.
Le bataillon du Pacifique ne peut plus être touché par radio. Le poste a été détruit la veille par la bombe qui a tué Félix Broche et son adjoint.
Le BP 1 se trouve à environ mille cinq cents mètres du PC de Koenig. Pour y accéder les agents de liaison doivent parcourir un glacis rocailleux en légère déclivité face aux tranchées allemandes, dont les postes avancés se tiennent à environ quatre-cents mètres derrière le champ de mines.

2e classe Raoul Michel-Villaz : Huit raids d'avions dans la journée, laissant tomber des centaines de bombes avec un mitraillage sans arrêt. N'ayant plus de D.C.A., les avions bombardent où ils veulent.
Nous restons au fond de notre trou avec un mal de tête terrible. Beaucoup de camarades saignent du nez et des oreilles, d'autres deviennent fous, sortent de leurs abris par imprudence, se font tuer.



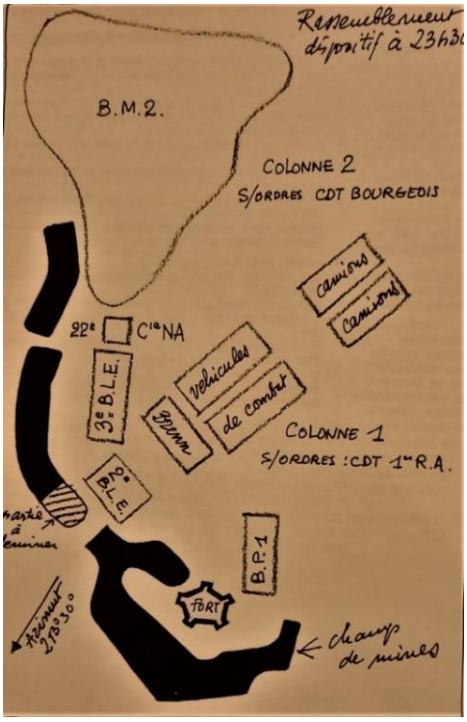
Marcel Allaume
Fonds John Martin

Sergent Marcel Allaume : les bombardements étaient d'une violence inouïe. J'entendais avec grand déchirement mes camarades tahitiens recroquevillés dans leurs trous et dans leurs tranchées appeler leurs mères à leur secours.
L'adjudant-chef Alfred Maruhi, aumônier protestant du bataillon, a prié toute la veille de la sortie de vive force. Les plus superstitieux du bataillon racontent que ces prières ont favorisé leur fuite, en les enveloppant dans le brouillard qui ne s'est levé que tard en fin de matinée.



Alfred Mahuri
FB Rereata Sholemann

Caporal Gaston Rabot, Bataillon du Pacifique. Jeudi 11 juin 1942, 399e jour - vendredi 12 juin, 400e jour. Midi. À cette heure, je suis dans mon camion, je respire à pleins poumons, je ne suis plus dans mon trou, l'oreille tendue écoutant les avions mais, pour en arriver là, j'ai dû vivre des heures horribles, des scènes que je souhaite ne jamais plus revoir. Mercredi soir, juste quelques minutes après avoir écrit mon journal, une vague d'avions – environ une centaine – est venue nous bombarder. Quel bruit de tonnerre ! Notre position n'était qu'un nuage de poussière… Puis, aussitôt après, l'artillerie n'a pas cessé d'arroser. Je me demande encore comment les bombes et les obus ne sont pas rentrés dans mon trou. Vraiment quelle triste mine nous pouvions avoir dans ce trou !



Sous-Lieutenant Benjamin Favreau, Bataillon du Pacifique. En raison de la disparition de Broche et de la confusion qui s'ensuivit au BP 1, Koenig avait décidé que la sortie se ferait la porte du sud-ouest dont j'avais la garde : les deux bataillons de Légion traverseraient Bir Hakeim d'est en ouest, puis ouvriraient la marche dans la chicane et au-delà du champ de mines, suivi par tout ce qui pouvait encore rester de véhicules en état de rouler, sur lesquels prendraient place les services, avec le matériel ; le Pacifique sortirait au Fort et ferait ensuite le flanc-garde gauche ; le malheureux BM 2 enfin, devait maintenir le contact jusqu'à minuit afin de donner le change à l'ennemi, puis s'évader par la porte de l'ouest qui ouvrait chez lui, et assurer la mission d'arrière-garde.

Rendez-vous était fixé à une dizaine de kilomètres suivant l'azimut 213, qui est en gros celui de la voie lactée, dans une aire délimitée par des feux où nous attendrait l'échelon motorisé, envoyé par les Britanniques à notre rencontre.

Il semble que l'état-major en était malheureusement encore à croire que la sortie du sud-ouest était libre, et qu'on pouvait la pratiquer par surprise comme l'avait fait Bellec trois jours plus tôt devant le B.M.2. De même paraissait-il ignorer que l'issue de secours du fort, jadis utilisée par les revenants de la brigade hindoue, et réservée pour lors à l'évasion du BP 1, était minée et qu'elle ouvrait plus encore que la mienne sur les positions enterrées de l'infanterie allemande.

Dans ces conditions, le Pacifique semblait voué au sacrifice, car on ne donne pas l'assaut de front à des nids de mitrailleuses en partant d'un champ de mines truffé d'engins antipersonnel, et sans préparation ni soutien d'artillerie….

J'ordonnai qu'on se mit en tenue de patrouille de nuit, avec toutes armes réglementaires, et qu'on abandonnât tout le reste ? Puis j'allai dans mon gite, relâcher l'émotion qui m'étreignait et me recueillir.

Ainsi se présentait pour moi ce combat à mort dont j'avais si souvent lu les récits horrifiants dans les relations de l'autre guerre, mais s'y trouver plongé avec sa propre vie pour enjeu était tout autre chose que de l'imaginer.

Beaucoup allaient mourir, qu'on retrouverait demain, éteints pour l'éternité, sur cette plage d'exil, et dont l'ennemi lui-même ne se soucierait pas plus due des cailloux environnants.

Serais-je aussi de ces malheureux étendus face au ciel et supportant soleil et mouches sans frémir ?

Cependant le temps pressait et avant tout il fallait régler le sort de ma cantine. Voilà huit jours que je n'avais pas osé l'ouvrir sachant le crève-cœur que je savais m'y attendre…

La lourde caméra récupérée d'un avion de la RAF attendait toujours ma décision ; j'en brisai les lentilles à coups de marteau.

Sous le linge fin et les soieries d'Orient, je rencontrai mon uniforme tout neuf et mon képi noir de la coloniale… alors je vis que j'étais crasseux et que j'allai mourir peut-être sous la défroque britannique.

J'en fus révolté : j'étais ici soldat de la France, si je devais périr ce soir, que ce ne fut pas sous les apparences d'un mercenaire, mais dans mon uniforme d'officier français.

Je rejetai tout, même le casque, et, passant outre au respect humain, je vêtis ma grande tenue galonnée d'or, le ceinturon réglementaire et le képi, comme je me serais enveloppé d'un drapeau tricolore.



Raymond Perraud
Fondation de la France Libre

J'allais, jumelles et boussole au cou, pistoler à la ceinture, grenades en poches. Pour montrer aux miens une assurance qui me fuyait, j'emportais également ma bouffarde, pour l'heure aussi brûlante que le cul des chaudières à distiller la lie de gros plant. Quelques hommes ayant peut-être mal compris les ordres, ou incapables de se séparer des objets familiers, avaient mis sac à dos bien que ce fut interdit à cause de la violence probable de la mêlée à venir. Je simulai donc une grande colère et dispersai brutalement les pauvres hardes… reprenant ainsi ma petite troupe et lui donnant du fait de ce comportement inhabituel, le sentiment de l'extrême gravité du moment.

Chez Perraud, on attendit longtemps. Asmus maugréait à mi-voix contre le capitaine et les Calédoniens : *« Si la revue est à 10 heures, fallait pas nous convoquer à 8 heures. Retournons chez nous… ».*

J'avais hâte d'arriver au fort, de reconnaître les lieux et d'approcher au plus près de l'ennemi avant que l'alerte ne fût donnée et que le barrage d'artillerie ne nous tombât dessus.

Venant du plateau, les colonnes de la Légion et les camions commençaient déjà descendre en nôtre vallonnement, se dirigeant vers la sortie. Tout reposait sur le front du B.M.2 ; sans doute Rommel s'affairait-il à rassembler de nouvelles troupes pour l'assaut du lendemain.



Le Père Savey
Dictionnaire biographique des frères prêcheurs en ligne

On partit enfin, colonne par un, en poussant les cailloux, vers le PC de Broche où nous attendait Savey pour se rendre au fort ; là on nous parqua dans une courette aux murs écroulés. Les Anglais étaient bien au rendez-vous, car un feu lointain brillait sur l'horizon du sud-ouest, sous l'immense voie lactée, aussi indifférente, aussi scintillante que les autres nuits.

D'un moment à l'autre les légionnaires auraient traversé la chicane et viendraient au contact des mitrailleuses allemandes ; tous les chiens de la mort seraient lâchés et les obus laboureraient nos groupes compacts. Il fallait en finir.

Dans les rangs le bruit courut que le passage à travers le champ de mines n'était pas préparé : c'était la catastrophe ! Nous devions donc franchir le terrain miné, puis enlever de front les positions ennemies à 200 ou 300 m., c'est-à-dire faire ce que l'infanterie allemande n'avait pas pu réussir contre nous en dix jours de combat malgré la supériorité de ses moyens.

Je proposai alors de ramener le BP1 à la porte du sud-ouest et de reprendre, après franchissement de la chicane, la position de flanc-garde qui nous avait été assignée dans le dispositif.

Savey donna aussitôt son accord et me chargea d'entrainer la colonne. J'avançais donc vers le nord, le long de la bordure du champ de mines, à bonne allure, en répétant à l'intention de ceux qui suivaient *« Plus vite, faites passer, plus vite ».*

Au moment où j'arrivais sur les tranchées de Lehartel, je vis Koenig, en képi lui aussi, en train de converser à mi-voix avec Puchois et Babonneau, les deux chefs de bataillon de Légion.

Je dis : « *Stop, faites passer* ». Et la colonne s'arrêta. Comme j'attendais que le général eût fini de parler, j'entendis qu'il disait : *« les véhicules vont passer, mais pas l'infanterie ».*

Ah ! L'horrible coup sur la nuque que m'assénait cette petite phrase ! … je sens encore ma révolte et ma fatalité.

Eh bien, je ne partageais pas du tout l'avis du général, j'estimais que le barrage des mortiers et de 88 allait s'abattre sur la chicane dès que la Légion serait au contact, et l'obstruer radicalement, emprisonnant les camions sur place ; l'infanterie au contraire, s'égaillerait sous le feu et s'infiltrerait ensuite par petits groupes à travers les lignes allemandes.



Louis Azadian - fl.net

Lieutenant Claude Cornuel, 1er Régiment d'Artillerie ... Par un hasard extraordinaire, l'obus a épargné les hommes qui étaient à proximité du camion touché. Une seule estafilade au bras d'un malgache qui saigne. Le bras n'est que substantiellement touché, je l'aide à mettre le pansement que je tire de ma valise.

Azadian, un de mes hommes produit mâtiné d'une japonaise et d'un arménien, échappé de Shanghai, échappé de Grèce également, et échoué à la Batterie après des aventures multiples quelques jours auparavant, me regarde et me demande ironiquement si je viens pour le rassemblement. Non lui dis-je, je viens vous transmettre les ordres du capitaine pour la sortie. Je ne vois pas le sous-officier à proximité, mais je donne à Azadian les consignes à lui transmettre et devant regagner le poste d'observation lui demande de mettre le feu à ma cantine au moment du départ.

Capitaine Paul Morlon, 1er Régiment d'Artillerie. Vers minuit, je remonte la colonne de la 3e batterie pour rendre compte à Bricogne de la situation de mon unité.

« Avec la contrebatterie allemande et italienne, Bourget a été sonné. La mort de Rosenwald, celle de Cohard, de canonniers, la blessure de Rauvelin, l'ont marqué. Je préfèrerais qu'il parte en tête de la batterie et faire moi-même le serre-file ». « Allons voir le patron pour lui soumettre ta proposition ».

La question embarrasse évidemment le commandant qui, au bout d'un instant, m'interroge : « D'où vient le mot capitaine ? » - du latin Caput – Que veut-il dire ? La tête, mon commandant ! – quand l'ennemi est devant, où doit-il se placer ? La réponse s'impose *: « En tête ! – D'accord ».*

Je partirai donc en tête de ma batterie, Bourget montant dans le dernier camion, celui du maréchal des logis mécanicien auto Chevallier, appelé « le dépanneur ».



André Blanchard à droite

Lieutenant André Blanchard, Bataillon de Marche n° 2. La journée avait été chaude, l'assaut allemand avait déferlé ininterrompu, les positions étaient encore intactes. A deux reprises la situation menaçant de devenir critique, les brenn-carriers avaient dû foncer et déblayer. A 16h tout s'était tu, le boche sentait son échec. De quoi serait fait demain ?

Les munitions s'épuisaient ; il n'y avait plus qu'un quart d'eau par homme, les nerfs étaient tendus à bloc ; une grosse force d'infanterie italienne s'établissait à l'Ouest. Demain ???

Demain assaut sur tous les fronts. Le noyau de résistance qui se rétrécit sous les bombes, les obus, les chars, la submersion, le corps à corps, la mort ! Garder une cartouche … !

La Mort, pas crainte, délivrance. Elle est là tous les jours, elle choisit. Elle, elle sait prolonger sa jouissance : elle frôle, elle capte, elle enivre… J'en étais rassasié, telle une vieille maîtresse, elle ne savait plus me faire délirer. Je l'avais trop vue, je la connaissais trop.

Ce n'était plus qu'une compagne, compagne de route qui saurait me libérer de la souffrance. Je ne la considérais plus comme un échec, une rupture de plan, une défection : au contraire elle m'apparaissait comme la sanction de l'Idée, la fin en soi, l'aboutissement de ce que je faisais là.
Du jour où j'avais accepté de faire la guerre, j'y avais beaucoup pensé. Le premier mort, le dernier cadavre, ceux-là étaient perdants.
Je tue, je dois tuer, je vais être tué, quand ? Je souris. Pourquoi ? Elle m'oublie, je la trompe mais ce n'est qu'un sursis. Durera-t-il ? Je m'en fous ! Nous sommes des amants trop étroitement liés, nous avons trop de souvenirs communs, nous nous retrouverons. Elle le sait, je le sais !!!
Ce qui fait l'homme, c'est la crainte de la mort. Libéré, affranchi, il se sent Dieu. Suffirait-il de cette acceptation. Non, il faut autre chose. Servir ? Non ! Ce n'est plus être Dieu. Tuer pour l'Idée. Être tué pour elle, créer la mort, s'anéantir consciemment en elle, là est le Tout, la Fin, l'Essence, le Commencement.
Il revenait du poste de secours du Bataillon. Il traînait la jambe, tiraillé par sa sciatique qu'un éclat d'obus avait griffé quelques jours auparavant. Il avait voulu rester.

Un homme l'attendait porteur d'un ordre. Il repartit vers le P.C. de la Compagnie. Quoi ? Du nouveau ! Les bruits de décrochage seraient-ils exacts. Passer de nuit – rompre ce cercle étouffant, meurtrier, se jeter l'arme au poing sur ces silhouettes entrevues dans la nuit, les écraser à coups de grenades.
A moins que demain … ? Il le sait. Si l'assaut ennemi réussit, c'est lui qui doit contre-attaquer, se lancer sur ce terrain nu, plat, au travers de cette nappe métallique.
Parmi ces gerbes d'acier, ces fleurs brillantes qu'il sera doux de tomber dans ses bras ! Quelles épousailles ! Pourpre et Or !
Il arrive … *Bonsoir X ! Bonsoir mon Capitaine !* Les autres sont là. Enfin le Capitaine parle.
Cette nuit à partir de 23 heures 30, la position sera évacuée. Notre compagnie assure l'arrière garde de l'ensemble. Consigne pour tous : Tout détruire, éviter les incendies. Sortir coûte que coûte. La sortie se fera à pied. Azimut 213. Des Anglais nous attendent avec des camions environ 12 kms. Rassemblement 23h15.
Vous X – il se redresse, Elle le regarde, c'est Elle sans doute qui vient d'écarter la toile. Ce ne peut être qu'Elle qui le regarde, le reconnaît-Elle. Le reconnaît-Elle !! *– serez chargé avec deux F.M. à choisir, de patrouiller toute la position, vous êtes blessé déjà. Vous sortirez le dernier avec ma voiture.*

Les autres partent, le Capitaine le retient : *Dis, vieux, ça colle – Je sais qu'avec toi ce sera bien. Tu ne m'en veux pas Il le regarde, les yeux lui disent : Je te laisse derrière, je te sacrifie, toi un vieux camarade, mais j'ai confiance.* Et lui ne veut pas voir ces yeux, ne veut pas sentir cette main sur son épaule, cette rude caresse de deux hommes, de deux amis.
Il lui dit : *Ne t'inquiète pas, il fallait bien qu'il y ait quelqu'un qui ferme la porte, tu as bien fait de me choisir ; c'est la chic mission – merci, c'est à moi ton copain que tu l'as réservée. C'est bien, encore merci. A ce soir !*
Les autres l'attendent à l'écart : Allons chez moi, il doit me rester un peu de whisky. Le cauchemar est fini. Demain tout sera bien Ils le regardent : Demain ! En général, ces missions là on n'en revient pas, d'autres aussi ne seront pas là.

A 20 heures, ordres donnés, ses quatre hommes choisis, les autres le regardent, et plusieurs lui disent « *Viens avec nous, encore une fois marche devant nous, montre-nous la route, tu sais bien que sans toi nous ne sommes plus que des enfants sans leur mère – Garde nous avec toi ».*

Son cœur se gonfle, son ventre se serre, il les aime ces grands diables noirs dont il a réussi à faire des hommes ; Il les voit tous, il les connaît tous, ce sont ses enfants. Il souffre car il sait que lui absent, leur cœur sera vide et ce soir, seuls ceux qui garderont un cœur solide, une tête froide, ceux-là seuls passeront, impossible de les garder, son équipe ne passera probablement pas.

A 23 heures, tout est détruit, les fûts d'essence, percés à la pioche s'égouttent lentement, les armes que l'on n'emporte pas gisent brisées au fond de la tranchée, les paquetages lacérés commencent à glisser sur les sols poussés par le vent du soir, ses camions dont il était si fier, pris sur les Italiens ont été brisés à la masse.

Dans la nuit, claire des myriades d'étoiles, son secteur lui apparaît dévasté, désolé, lugubre, mort, et pourtant il y laisse des regrets, il les étouffe en grinçant : ils ne m'ont pas eu, ils ne trouveront que des débris, leur victoire sera une défaite et si je passe, le vainqueur ce sera moi ; il est l'heure, il conduit ses hommes au rassemblement.

Nuit du 10 juin : la sortie de vive force

« Cette nuit-là, chaque homme était à lui seul une aventure, une histoire, une tragédie ». Koenig



Le 11 juin 1942, la garnison française devait recevoir le coup de grâce. Malheureusement pour nous, les Français n'attendirent pas. En dépit des mesures de sécurité que nous avions prises, ils réussirent à quitter la forteresse, commandés par leur chef, le général Kœnig, et à sauver une partie importante de leurs effectifs. À la faveur de l'obscurité, ils s'échappèrent vers l'ouest et rejoignirent la 7e brigade anglaise.
Plus tard, on constata qu'à l'endroit où s'était opérée cette sortie, l'encerclement n'avait pas été réalisé conformément aux ordres reçus.
Une fois de plus, la preuve était faite qu'un chef décidé à ne pas jeter le fusil après la mire à la première occasion peut réaliser des miracles, même si la situation est apparemment désespérée.
Dans la matinée, je visitais la forteresse, théâtre de furieux combats ; nous avions attendu sa chute avec impatience. Les travaux de fortification autour de Bir Hakeim comprenaient, entre autres, 1200 emplacements de combat, tant pour l'infanterie que pour les armes lourdes. ***Général Erwin Rommel***

Sous-Lieutenant Benjamin Favreau, Bataillon du Pacifique. Les Français rassemblés à Bir Hakeim étaient venus des quatre coins du monde, volontairement, pour combattre ; émanés de la nation dans la colère, brûlés de folie sacrée, ils avaient dû pour la plupart forcer les lois de Vichy pour s'échapper en France libre et sceller parfois leur engagement personnel d'actes éclatants.

A quels sommets d'héroïsme cette troupe sauvage n'était-elle point disposée, pourvu que l'effort demeurât à la mesure humaine ? Et comment aurait-on pu la saisir vivante ?
Lorsque Rommel l'eut contrainte à l'engagement du désespoir et qu'il pensa l'avoir, enfin, réduite à merci, elle s'échappa d'un grand élan furieux à travers ses lignes.

L'exploit héroïque de l'évasion en force, menée durant la nuit du 10 au 11 juin, fut moins cependant le résultat de l'action collective que la somme de faits d'armes individuels, accomplis isolément à tous les échelons et nonobstant tous les périls, en conséquence du choix résolu de chacun de risquer la mort pour passer.
De là vient que les médecins, les scribes, les mécaniciens, et tous ces hommes dont la fonction de combattre, traversèrent la tourmente, de là surtout que chaque soldat de dernier grade sut trouver en lui l'énergie et l'initiative de faire ce qu'il fallait pour s'en tirer.
Ainsi verra-t-on plus tard les soldats des peuples colonisés, méprisés jusque-là pour leur veulerie, tenir tête aux meilleures armées du monde dès qu'on les aura trempés d'une foi semblable à la nôtre.

La sortie…. *de l'état-major et des légionnaires*



Lieutenant Hubert Germain, 13 DBLE. *« Il fallait bousculer les troupes allemandes qui étaient en face de nous et puis nous créer un chenal parmi eux pour pouvoir ensuite nous évader et nous regrouper à un autre endroit ».*

L'Etat-Major de la Brigade ouvre la voie

Sous-lieutenant Lucien Bourderioux, Quartier Général. J'ai à peine rejoint ma voiture que l'ordre de départ est donné. Le Lieutenant Dewey, officier orienteur du 2e BLE, qui est venu chercher Le convoi du Q.G., est arrivé, après avoir reconnu le chemin, vers la porte de sortie, ouverte dans le champ de mines, où se fait le regroupement général des véhicules. Le convoi s'ébranle, il est près de 23h.

Devant moi, en tête, se trouvent le *pick-up* du Lieutenant Dewey, la voiture du Colonel Amilakvari, commandant La 13e brigade de Légion Étrangère, une camionnette radio des transmissions, le break du Général Koenig, le *pick-up* du capitaine Renard, chef des transmissions. Derrière moi, deux voitures des officiers d'E.M., le *pick-up* du lieutenant Ollivier, commandant la Cie de Q.G., deux voitures des transmissions, le camion-bureau, Les camions d'intendance et l'atelier.

Nous devons approcher maintenant de la périphérie, quand soudain le *pick-up* de Dewey saute sur une mine. Le convoi est brutalement stoppé. Quelques tamponnements en cascade ont dû avoir lieu vers l'arrière, dans le noir. La 2e voiture se dégage sur la droite, fait quelques mètres et saute à son tour. Nous sommes en plein champ de mines anti-chars. Ordre est passé à tous les passagers, de descendre et de s'éloigner des véhicules entrés dans le champ de mines.



Jacques Renard
Ordre de la Libération

Les conducteurs seuls doivent rester à bord pour essayer de les dégager…

En reculant légèrement, la camionnette des transmissions saute à son tour. Comme ceux des deux voitures précédentes, le chauffeur est grièvement blessé.

Le *break* du Général fait alors un à gauche à 90° et lentement s'avance, guidé par le Général en personne qui essaie de repérer les bosses qui pourraient cacher un engin. Il indique à Miss Travers, sa conductrice, *« à droite, à gauche, tout droit »* suivant l'opportunité.

Le *pick-up* du capitaine Renard lui emboîte le pas. J'essaie de le suivre. J'ai parcouru quelques mètres, quand une énorme gerbe de feu, dans un bruit d'enfer, se dresse à 2 mètres de mon capot.

Dans un réflexe fulgurant, j'ai freiné et calé mon moteur. Je suis aveuglé par la terre, car mon pare-brise est relevé pour mieux voir. J'ai l'impression que je suis devenu complètement sourd. La roue arrière droite du *pick-up* a déclenché la mine. Par un nouveau coup de chance aucun éclat ne m'atteint.

Dans la lueur de l'explosion, j'ai eu le temps d'apercevoir un homme projeté en l'air, les bras en croix, comme une poupée de chiffons.



Horace Mallet
Fondation de la France Libre

Des cris s'élèvent du *pick-up* où le capitaine Renard était resté. Il est grièvement blessé aux jambes et au bras gauche. Il supplie qu'on ne l'abandonne pas. Son chauffeur est sans connaissance.

Je vais essayer de porter secours à l'homme que j'ai vu sauter. Il est face à terre, inerte. Il paraît intact mais, lorsque je le retourne, je me rends compte qu'il a le visage arraché, la poitrine ouverte, une jambe disloquée. A son pull et son ceinturon caractéristiques, je reconnais le capitaine Mallet. Il était sans vie et je ne pouvais plus rien pour lui. Des soldats s'occupaient du capitaine Renard.

Un peu abasourdi, à quelques mètres, la voix du Commandant Masson qui m'appelle *« Vite Minou, arrive vers moi, je vais te guider, pour essayer de t'en sortir ».*

Comme dans un cauchemar, je me remets sur mon siège et démarre dans un à gauche serré, suivant d'instinct la voix du Commandant.

La voiture qui me suit essaie de rattraper mon sillage mais, sur la fin de son arc de cercle pour rejoindre mes traces, la roue arrière gauche déclenche une mine. L'auto est déchiquetée, le conducteur tué. J'ai eu chaud car j'ai dû effleurer moi-même l'engin sans le déclencher. Ce parcours à 5 km/heure me paraît interminable. Mon cerveau, lui, fonctionne à 100 à l'heure.



Koenig et le colonel Masson

J'entends alors la voix du Commandant Masson toujours au guidage qui me crie *« ça y est Minou, les piquets et le ruban sont là, nous sortons du champ de mines ».*

Ouf ! Quel soulagement, parmi les sept véhicules qui étaient entrés dans La zone meurtrière, seules l'auto du Général et la mienne ont pu sortir indemnes de ce guêpier. C'est vraiment La "Baraka" !

Le convoi est regroupé. Le Colonel Amilakvari monte avec le Général. Le capitaine Renard a été transporté dans une ambulance. Nous sommes à nouveau stoppés. Nous attendons un nouvel ordre pour avancer. Des bruits de moteurs proches me font supposer qu'une autre colonne vient prendre sa place dans le convoi général. Tout semble parfaitement au point pour la mise en place des trois files que doivent faire tous les véhicules rescapés de la Brigade : en tête, les *Brenn Carriers* qui, flanqués d'unités d'infanterie, doivent ouvrir le passage aux autres. Dans la file du centre, les ambulances chargées à bloc de blessés dont beaucoup ne survivront pas.

Malgré le tintamarre de tout à l'heure, l'ennemi ne semble pas avoir compris ce qui se préparait. La mitraille a diminué d'intensité. Le calme est presque revenu. Il est 23h20.

Des ordres arrivent et nous reprenons notre cheminement très lent. Nous doublons les ambulances et prenons place en tête de cette file. Puis, nouvel arrêt. Nous arrivons au chenal ouvert, dans le marais de mines, par les pionniers du Génie. Les trois files se constituent lentement.

En tête de la nôtre, la voiture du Général puis la mienne (celle du Chef d'E.M.), derrière La Cie de Q.G., puis les ambulances. A droite et à gauche, bien répartis, les tracteurs d'artillerie avec leurs pièces, les fusiliers-marins avec leurs canons *Bofors*, puis les camions des différentes unités. Dans certains de ces camions, se trouvent, bien gardés, des prisonniers allemands et italiens que le Général a tenu à ramener. Devant les 3 files, serrés comme à la parade, les *Brenn-Carriers* de la Légion. Ils sont chargés de nettoyer la route à travers les lignes allemandes. Plusieurs compagnies d'infanterie flanquent les files de droite et de gauche.

Leur mission est de combattre, à l'arme blanche, s'il en est besoin, les résistances ennemies non anéanties par les *Brenn*, qui pourraient menacer la colonne. Après être sortis du cercle de feu qui nous entoure, ces fantassins seront récupérés par les camions vides de l'arrière-garde.

Chacun s'efforce d'occuper correctement la place qui lui a été assignée. Dans le noir, ce n'est pas toujours évident. Le Général s'informe de savoir si tout est en ordre.
Chacun attend, stoïque, le signal de la ruée, pour les uns vers la Liberté et la Vie, pour les autres vers la Mort.
Confirmation arrive bientôt que tout le monde est en place et prêt.
La consigne passe alors de proche en proche *« moteurs en marche, au ralenti, sans à-coup ».*



Le général sur son pick-up, Susan Travers au volant - Ecpad

Il doit être près de minuit quand le Général monte dans son *break*, Le torse hors du toit ouvrant. Il lève le bras droit, pointe l'index devant lui en criant *« En avant ! Sauve qui peut ! Que Dieu vous garde ! ».*
Les trois files démarrent doucement côte à côte, les *Brenn* prenant une petite avance.
Au sortir du chenal dans le marais de mines, elles doivent diverger d'une centaine de mètres à droite et à gauche pour couvrir un front de sortie d'environ 200 m de large.



Adjudant Susan Travers, 13 DBLE. On est venu dire au Général que le vrai passage était derrière nous. Ordre aux voitures de retourner en arrière en tournant autant que possible sur elles-mêmes. Je suivais la voiture du Colonel Amilakvari.
Sa voiture a sauté, je l'ai contournée avec beaucoup de précautions et je suis arrivée au chemin déminé. Là il y avait une longue file de camions et de sanitaires arrêtés et au bout, une voiture brûlait.

On voyait les silhouettes des camions et des hommes qui s'accrochaient aux camions. Le Général est rentré dans la voiture avec le Colonel Amilakvari et m'a dit de remonter la colonne qui semblait complètement bloquée et qu'il fallait partir en avant dans l'espoir qu'ils nous suivraient. Au bout, les Allemands barraient le passage avec un tir de balles traceuses.
J'ai foncé à travers ce feu d'artifice de l'autre côté, c'était l'obscurité complète. Le Colonel était assis à côté de moi et il avait une mitraillette à la main.
Le Général lui dit *« Ne tirez pas, ils vont nous repérer »*, et le Colonel lui répondit *« Mais ce n'est pas moi qui tire, ce sont eux ! ».*
Tout à coup, nous avons senti un choc, la voiture s'est presque arrêtée et nous pensions qu'elle était touchée mais, heureusement, j'ai pu repartir (plus tard, nous avons appris que c'était la voiture du Chef d'état-major qui nous était entrée dedans !).

Quand cela semblait plus calme, le Colonel Amilakvari me dit : *« Arrêtez-vous ici et je vais regarder la boussole »,* et il a ouvert la porte pour descendre quand nous avons entendu des voix tout près de nous qui parlaient en allemand. Le Colonel a refermé vite la porte et m'a dit de filer tout droit. Les Allemands ont crié et ont tiré mais ne nous ont pas poursuivis.
Je roulais très vite et je ne voyais absolument rien ; la voiture tombait dans des trous, il y avait une espèce d'envoûtement de foncer comme cela dans le noir.
Le Général me dit de ralentir, le Colonel avait sa boussole et me dirigeait ; je devais fixer une étoile et conduire dans sa direction. Plus tard, le Général a pris le volant jusqu'au lever du jour.
Après j'ai conduit, de nouveau, le restant de la journée ; nous avons traversé un camp de voitures anglaises abandonnées, autrement le désert était vide.

Sous-lieutenant Lucien Bourderioux, Quartier Général. Le *break* du Général prend un peu de vitesse. Je suis aveuglé par la poussière qu'il soulève. Le Commandant Masson s'installe, jambes pendantes à l'intérieur, assis sur le bord du toit ouvrant. Le Lieutenant Beauroir sort la tête à la portière arrière. Ils essaient, tous deux, de me guider au mieux car, à l'approche des premiers retranchements allemands, la voiture fait de sérieuses embardées dans les trous individuels et d'obus. Je ne vois maintenant strictement plus rien et la voiture cahote de plus en plus. Sur les instructions du Commandant qui voit mieux que moi de son perchoir, j'oblique soit à droite, soit à gauche, ralentis ou accélère suivant les besoins.

L'ennemi, d'abord surpris de cette folle ruée, commence à réagir très sérieusement. Leurs armes automatiques crachent à plein tube, Les canons se mettent de la partie. La bataille est, cette fois, bien engagée.

Nos *Brenn* foncent sur les premiers nids de mitrailleuses de toute leur vitesse, les écrasant au passage. J'aperçois, sur ma droite, des fantassins allemands des postes avancés, affolés, qui se sauvent vers leur arrière. Nous franchissons leur première ligne. J'entends le Commandant qui me crie dans le tumulte *« fonce Minou ! »*. J'accélère, nous passons de petites tranchées vidées de leurs occupants par les Brenn.

Puis, soudain, sans que le Commandant ait eu le temps de me faire dévier, un choc terrible me précipite le volant dans la poitrine. Soulevé de mon siège, mon casque heurte violemment le bord supérieur du pare-brise. Le dossier s'est plié, le lieutenant est précipité dans mon dos et son casque me frappe comme un boutoir.

Je suis à moitié groggy. Je n'arrive plus à reprendre ma respiration. Le chargement s'est précipité vers l'avant. Mon siège ne rabat plus, je suis coincé. L'auto est stoppée, le nez plongeant dans un trou, les deux roues avant pendantes. J'essaie de me dégager de mon inconfortable position et d'ouvrir ma portière. Impossible, je suis bien bloqué. Je ne peux même pas sortir par le pare-brise, coincé par le volant. Je souffle comme un soufflet de forge et ai très mal à la poitrine. Toutefois, je me rends compte que je n'ai rien de cassé. Beauroir qui a réussi à se dégager m'aide à ouvrir et à me sortir.

Une fois sur mes jambes, ma première pensée *« Le Commandant ».* Une rapide inspection devant la voiture personne ! Dans la nuit, je m'approche de tout ce qui me parait plus sombre. Rien ! Pas de Commandant !

Je me mets à appeler, d'abord assez doucement puis fort et très fort. Pour toute réponse, une rafale de fusil-mitrailleur est partie de 20 à 30 mètres sur ma gauche dans ma direction. Avec Beauroir, en rampant, nous ratissons un cercle d'une dizaine de mètres de rayon, autour de la *Humbert,* sans résultat. Qu'a pu devenir le Commandant ?

Je saurai plus tard que ma voiture est entrée en collision avec l'arrière du break du Général qui était bloqué dans le trou. Le choc l'en avait sorti pour me piéger à mon tour.

Je reviens au véhicule et constate les dégâts. Le radiateur est écrasé sur le moteur, j'entends l'eau s'écouler sur le sable du fond de la tranchée. Le ventilateur est détruit. Je tente un essai de mise en marche. Rien à faire !

Nous voici réduits à l'état de piétons dans l'immensité du désert.

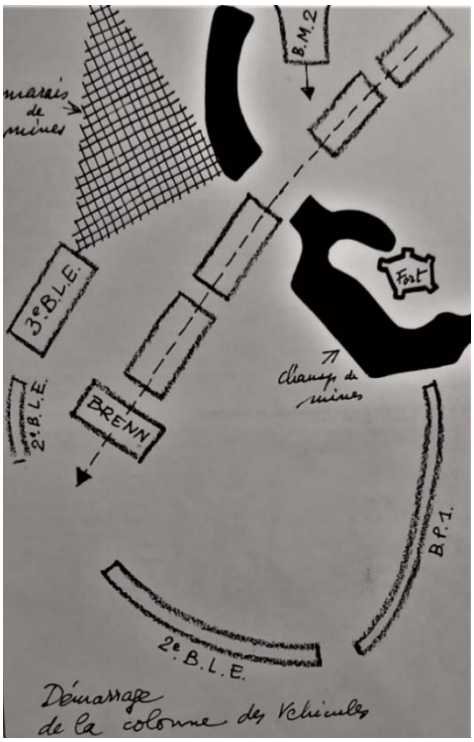
Je lance encore deux ou trois appels avec, en réponse, la même rafale rasante et lumineuse. Aux alentours proches, les cris, les coups de feu, les rafales, les obus font un lugubre concert nocturne dans le feu d'artifice général.

Tout ceci s'est passé très vite et, de suite, une pensée m'obsède « *la sacoche aux papiers* ».

Je découvre le porte-documents sous le siège du Commandant. Pas question de partir à pied avec ces documents. Il y a encore deux lignes ennemies, au moins, à passer. Pas question non plus de les brûler, Les Allemands sont trop près. Nous n'aurions certainement pas Le temps d'achever notre destruction.

Alors, dans un trou un peu plus confortable que les autres, pas trop près de l'auto, nous commençons, Beauroir et moi, à déchirer le plus finement possible tous les papiers les uns après les autres, y compris les cartes. Nous éparpillons au vent les menues parcelles que nous fabriquons. Il nous a bien fallu un bon quart d'heure pour effectuer ce travail.

Je récupère ma grenade et l'accroche avec l'autre à mon ceinturon.



Lieutenant Gustavo Camerini dit Clarence, 13 DBLE. Il est je crois minuit, ou onze heures du soir, la nuit. Je vois des hommes qui sortent de leurs abris comme des ombres et vont rejoindre leurs camarades. Ils se réunissent autour des officiers, autour de nous.

Je suis de la 2e compagnie, 1er lieutenant, et je commande la 1ère section de tête. Derrière cette compagnie, je sens plus que je vois, les hommes de la compagnie lourde commandée par Gabriel de Sairigné. Je vois arriver la silhouette du cher Joseph de Ferrières qui s'approche de moi dans la nuit et je le sens un peu agité. Je le sens parce qu'il me prend le bras, qu'il serre très fort.

Oui, je dois dire maintenant qu'il y a une grosse anxiété, une grosse anxiété parmi tous ces hommes qui vont peut-être mourir dans un instant. Cependant, personne ne parle, on ne dit rien.

Fait très curieux, moi, je ne suis guère anxieux, je suis tranquille, presque de bonne humeur. La raison ? Je crois que c'est une question psychologique : au cas où les gens qui nous encerclaient devaient vraiment attaquer et nous prendre, j'étais un de ceux qui auraient été fusillés probablement dans les deux heures après avoir été reconnu[27], ce qui aurait été chose facile.

Alors peut-être avais-je l'impression d'être fait comme un rat si je restais à Bir Hakeim. Nous nous tournons. Derrière nous, la compagnie lourde s'est déjà préparée et deux hautes silhouettes, Gabriel de Sairigné et Germain, son lieutenant, se montrent discrètement et silencieusement.



Joseph de Ferrières de Sauveboeuf
Ordre de la Libération

Je me souviens avoir encore dit à Ferrières : *« Ecoutez, portez votre section à côté de la mienne, et nous attaquerons ensemble. Vous verrez, ça marchera très bien ».* C'est le moment de bouger, la colonne se met en marche, je suis en tête mais j'ai un guide, quelqu'un qui doit nous conduire à travers le terrain labouré sur lequel nous avons combattu pendant quatorze jours. Nous marchons silencieusement, toujours tout droit. Nous arrivons entre deux petites lumières qui signalent la sortie du champ de mines. Nous sortons et nous voilà marchant dehors. Je suis devant. Le commandant de ma compagnie n'est pas loin, ma section au complet, moi en tête ; derrière la section Pernet, puis une autre, ensuite venant derrière, la compagnie lourde de Sairigné. Mais déjà, plusieurs officiers, dont Germain, se réunissent, non loin de nous.



Gabriel de Sairigné

C'est alors que je commence à être un peu inquiet. Je ne sais rien, et je pense que la défense allemande est encore loin, que nous n'y arriverons pas. A ce moment-là, c'était le moment le plus dur, où je croyais que c'était perdu -, on entend une voix de tonnerre derrière nous : *« En avant la Légion ! Tous ensemble en avant ! ».* C'était Sairigné qui lançait son cri, et quel cri ! Bon Dieu ! Comme un seul homme, nous sortons…

On a parlé de fuite en avant, ce n'est pas vrai, nous avons fait une véritable attaque. Nous sommes de la Légion, et au cri de Sairigné, littéralement nous renaissons, nous redevenons ce que nous sommes vraiment, car ne l'oubliez pas, nous étions, nous, jusqu'aux cadres inférieurs, la meilleure troupe du monde.

[27] Gustavo Camerini étant juif et de nationalité italienne

Mais ce n'est pas long, voilà tout à coup une sorte de hurlement à dix pas de moi : c'est un Allemand. Cette fois nous sommes littéralement surpris. Le type, la sentinelle – je vois la flamme du fusil – nous tire dessus puis c'est quelque chose d'épouvantable : toute la ligne allemande se réveille. Nous qui aurions dû surprendre l'ennemi, nous sommes surpris comme des couillons, vraiment d'une façon idiote. Qu'est ce qui arrive ? des hommes se jettent à terre, c'est naturel, on se jette par terre parce qu'on ne sait pas quoi faire. On entend vaguement notre commandant de compagnie qui crie : *« Retenez vos hommes ! Tenez vos hommes ! ». « Tenez vos hommes ? »* Il faut lancer les hommes, pas les tenir ! Enfin, enfin…



Hubert Germain et Paul Arnault

Nous sortons derrière un mur de feu, avec lequel nous attaquons l'ennemi. Chacun a repris du poil de la bête et les combats commencent. C'est presque du corps à corps. Dès que notre unité est passée, de Ferrières se porte à côté de moi avec sa section, puis les hommes derrière, nous nous retrouvons. Nos hommes qui nous ont tous suivi et qui sont à côté de nous : Pernet, Germain, de Ferrières et moi-même en tête.

Pernet, en plus, avait ma boussole et mon compas, et je l'en remercie encore car c'est bien grâce à lui que nous sommes sortis de cette affaire, car il marchait en tête. Nous marchons, nous combattons par ci par là.

Nos hommes sont splendides, comme toujours.

Enfin Germain qui marche à côté de moi, enfin Germain crie : *« Voilà les deux points lumineux, je les vois ! ».* Nous regardons. En effet.

Lieutenant Hubert Germain, 13 DBLE. Quand le couloir s'est embrasé, il a eu l'immédiat sentiment que sa vie était finie. Il ne regrettait rien, pensa à la mort que, en guise de proche avenir, Koenig lui avait promis à Damas. Et il fonça. Si vite et si efficacement que ses hommes maintenant sauvés, lui témoignent : *« C'était pas difficile. A la lueur des fusées, comme vous êtes grand, on n'a eu qu'à vous suivre ! ».* Et Germain de frissonner : *« Et si j'avais foiré ? ».* ***(1068 Compagnons. Jean-Christophe Notin)***

Sous-Lieutenant Benjamin Favreau, Bataillon du Pacifique. Ainsi, le Pacifique avait-il rejoint le 1er bataillon de Légion, j'étais extrêmement surpris de ce qu'aucun coup de feu n'eût encore claqué, car j'estimais que nous devions être à 50 mètres de la tranchée ennemie, quand un cri jaillit en même temps qu'une fusée, devant nous, entre le BP1 et la Légion. Les miens, qui s'y attendaient, obéirent instantanément à mon ordre : *couchez-vous !* Derrière moi, Fuller avait planqué sa tête entre mes jambes et après lui, les siens s'abritaient de même dérisoirement. Néanmoins, Graffe, le sous-officier adjoint qu'on m'avait donné pour remplacer Nicolas et qui était en serre-file, fut touché à la cuisse.



Jacques de Lamaze
Françaislibres.net

Nos voisins au contraire, furent surpris. A la lueur blanche de la fusée, je vis que leur colonne n'avait pas plus d'une trentaine de mètres d'avance sur la nôtre au moment de la bifurcation. L'officier qui la menait – c'était le capitaine de Lamaze – hurla à deux reprises *« En avant la Légion » ! La Légion en avant ! »,* puis il disparut dans le noir avec quelques-uns des siens. Mais une mitrailleuse déjà, tirait à bout portant sur la file, qu'elle remontait vers la tête à partir du dixième ou du quinzième homme.

Qu'il est donc abominable, le choc des balles traceuses qui piochent le corps des vivants ! Tous réflexes militaires inhibés par la surprise et la peur, les malheureux soldats s'agrippaient frénétiquement entre eux, chacun saisissant son prédécesseur aux hanches pour mieux abriter sa tête contre les épaules, mais l'horrible faucheuse touchait au ventre et renversait la file de sa lame de feu, cependant que, à mesure de l'avance, s'élevaient les hurlements de détresse des hommes touchés à mort.

Des fusées s'étaient mises à gicler de partout, éclairant comme en plein jour l'aire restreinte dont ma section occupait le centre. Nous nous trouvions en effet exactement au plus mauvais endroit, celui en avant des lignes, où se croisaient les trajectoires du plan de feu ennemi…



Tout mouvement, même en rampant, nous fut immédiatement interdit ; je crus mourir.

En plus des F.M. qui arrosaient tout le secteur, trois mitrailleuses à jet fixe centraient leurs objectifs traçants sur mon petit groupe, et celle du milieu, que j'avais en face, claquait si ras que le front m'en faisait mal, à l'endroit où une balle allait le heurter d'une seconde à l'autre. Je me plaquais au sol aussi intimement qu'une limace et je maudissais l'idée imbécile qui m'avait fait préférer le képi au casque.

Une mitrailleuse de flanquement nous prenait à gauche, de trois quarts avant, je devais la subir aussi. L'autre au contraire, tirait de droite sous le même angle, mais le commandant Alessandri, allongé près de moi, m'en protégeait jusqu'aux épaules.

Cependant que nous étions en train de pénétrer en force dans l'espace compris entre les positions rapprochées et leur ligne de soutien, les Allemands prenaient peur et commençaient à retourner leurs armes… Au-delà de l'épouvantable cercle de feu, là-bas dans le sud-ouest, d'autres petites fusées blanches continuaient à nous adresser leurs encouragements, mais si loin qu'on en aurait pleuré…

Alors les véhicules débouchèrent du chenal, moteur bourdonnant, aussi vite qu'ils pouvaient, et s'enfoncèrent dans la nuit où l'on suivait encore leur tapage d'enfer. Ecrasée sous les roues, la position fortifiée sur laquelle nous avions buté dès l'abord, cessa de tirer.

Le centre du cyclone se déplaça vers le sud-ouest, et je pus enfin me lever. Epuisé par la station sous le feu rasant, terrifié par l'hallucinant spectacle de nuit, désespéré de lui-même, le commandant Alessandri craqua à ce moment : *« Vous êtes jeune me dit-il, vous passerez. Moi, je n'ai plus l'âge. Ramenez-moi dans Bir Hakeim ».* Retourner en arrière était certainement ce que j'avais le moins envie de faire, aussi me proposais-je de le remettre à Savey… quand je revins dans la chicane, je vis que Perraud avait déjà filé à la faveur de la nuit avec la plus grande partie du BP1, qui avait réussi à décrocher pendant que les éléments de tête demeuraient plaqués au sol, dans le cercle éclairé par les fusées.

Voyant cela, je dis aux miens de m'attendre et je revins jusque dans Bir Hakeim livrer mon compagnon, puis je m'en retournai en courant. Les derniers véhicules achevaient de pénétrer dans le goulot et se pressaient vers la sortie. A la fin du couloir, cependant, un bouchon compact était en train de grossir et de tout obstruer. Au milieu du magma en furie se tenait Koenig, debout dans son break, et devant lui, Bellec, blessé, qui s'efforçait d'ouvrir le passage, en changeant de *Brenn-carrier*s à mesure qu'ils sautaient sous lui….



Jacques de Lamaze
Ordre de la Libération

Caporal-chef Lionel Beneyton, 13 DBLE. Vers minuit, à la place qui nous est assignée dans le convoi, nous sommes six dans le *Brenn* de Gould. Encore l'attente. Le 2e bataillon de légion étrangère a dû sortir à pied et lancer son assaut vers l'ouest. Dans une affaire de ce genre, en pleine nuit, cela va être une pagaille monstre, toute coordination d'ensemble étant impossible. Toute l'affaire va donc reposer sur des initiatives et actions individuelles ou de petits groupes. Des véhicules sautent sur nos propres mines. Certains ont dû passer par les brèches ouvertes par le 2e BLE mais deux d'entre eux brûlent dans les lignes ennemies. J'aperçois mon lieutenant Dewey *(Devé)* et d'autres *Brenn*.

Je crois reconnaître le capitaine de Lamaze auquel nous sommes rattachés. Dewey nous fait foncer vers le nord pour aider le 3e BLE à se placer en flanc-garde.

L'action remplace enfin cette attente insupportable et soudain je réalise que cette masse bruyante du ronflement de son moteur à plein régime et du claquement de ses chenilles sur le blindage qui par éclairs se transforme en une boule de feu, doit produire un effet paralysant sur l'ennemi, à très courte distance tout au moins. Jouons donc de cet avantage ! Le *Brenn* fait un à droite toute. Nos cinq armes automatiques arrosent en éventail. Il rebondit sur les trous ennemis.

Des secousses terribles manquent de nous projeter hors du véhicule, nous meurtrissent sur les tôles ; à la dernière, il pivote sèchement sur lui-même, moteur calé. Le feu reprend immédiatement vers tout ce qui bouge et même ce qui ne bouge plus. J'ai le temps de lancer trois grenades défensives (il y a un Dieu pour les forcenés !) dont l'une au moins explose à l'intérieur du trou visé, le plus proche. Mais déjà nous repartons vers les lueurs des incendies qui nous désignent l'ouest, pensons-nous.



Nous modifions notre cap… nous obliquons encore de 5 ou 600 mètres vers le Sud avant de piquer de nouveau plein ouest pour déboucher au milieu d'un essaim d'Allemands. Surprise, certains sont debout comme s'ils se rassemblaient. C'est la panique parmi eux. Rebondissements sur des trous, un court ralentissement pour compléter l'arrosage et nous repartons en trombe en continuant de tirer de toutes parts…. Filons. Azimut 213 … Pas de boussole, pas de radio, et tout à l'heure soleil levé, nous n'aurons ni jumelle, ni compas solaire, ni carte. Au pif, le sud c'est là, d'accord, d'accord ! En route !

Lieutenant Jacques Bourdis, 13 DBLE. L'ennemi maintenant réagissait : point d'artillerie mais ses traceurs décrivaient d'élégantes paraboles dans le ciel, leur lenteur apparente les aurait fait croire inoffensives. Je tâchai de prendre contact avec une autorité, en vain, personne à la radio. Je cherchais à toucher Dewey *(Devé)* qui commandait l'autre section de *Brenns* du bataillon. Un légionnaire l'avait vu passer une heure auparavant répondant à un officier qui l'interpellait : « *quel jeu de cons* », mais aussi impassible dans son *Brenn* qu'un sénateur romain sur sa curule.

Il devait être deux heures, je résolus de franchir la brèche à mon tour, sans plus me soucier que de l'azimut marqué dans le ciel à cette heure par les cinq étoiles du Corbeau. J'abordai sans peine l'entrée du passage, des lambeaux de tresse blanche indiquaient vaguement son tracé théorique mais, de part et d'autre, des camions et des *Brenns* qui avaient voulu doubler l'embouteillage gisaient, immobilisés par nos mines.

Des groupes de fantassins passaient, des camions mi-prudents mi-pressés essayaient de se frayer un chemin dans l'encombrement. Le désordre était à son comble.

Je réussis à faire passer mes sept engins sans les dissocier, hurlant le nom de mes deux sous-officiers pour maintenir le contact puis nous ne vîmes plus ni barbelés ni tresse.

Je m'arrêtai pour regrouper mon monde. Une voix pointue demandait « *Est ce Bourdis, est ce Dewey* ? ». C'était celle du Commandant Puchois, mon chef de bataillon. Il me demanda ce que je faisais là, pourquoi je n'étais pas encore passé, où étaient mon capitaine et ma compagnie. Quand le lui eus dit que je n'en savais rien, il feignit une colère puis pesta contre « *cet état-major* » qui avait prévu une brèche si ridiculement étroite, contre le bruit des moteurs puis contre la nuit qui était trop noire, contre « ces capitaines » qui ne disaient pas où ils étaient, contre lui-même enfin qui ne savait plus que faire. Il se calma subitement et me demanda sur le ton de la confidence « *C'est bien l'azimut 213 ?* ».



Jean Puchois
Françaislibres.net

Son défaut de sens de l'orientation était légendaire dans toutes les Forces Françaises du Western Desert et n'avait d'égale que son obstination à le nier. L'obscurité voila à propos mon sourire. « *C'est bien par-là, n'est-ce pas ?* », et il s'évertuait à viser avec sa boussole dans une direction approximative.

Je lui proposai de monter dans ma voiture. Il me foudroya, me rappelant qu'il commandait un bataillon et pas une section « *qui d'ailleurs devait être ailleurs* », qu'un fantassin se battait à pied, et il s'enfonça dans la nuit, la boussole à l'œil, à la tête d'un bataillon imaginaire, suivant avec assurance l'azimut de la captivité. Je repris ma marche dans la direction du *Corbeau*. Comme sous l'effet d'un choc, mon *Brenn* s'immobilisa tout à coup et les six autres le doublèrent.

Quand le dernier passa, j'essayai de l'arrêter, comprenant trop tard que ma voiture ne repartirait plus. Mais l'équipage ne m'entendit pas et s'enfonça à son tour dans la nuit. J'étais seul avec mon conducteur et mon ordonnance. A la manivelle, au démarreur, nous nous évertuâmes à relancer le moulin. Rien n'y fit. Il ne restait plus qu'à faire le chemin à pied avec mes deux bonshommes, pas fâché de ne plus dépendre de cette maudite mécanique, mais dépité, humilié d'être séparé de ma section pour la première affaire sérieuse dans laquelle elle était impliquée.

Je pris d'une main le fusil de mon chauffeur qui avait récupéré le F.M. du *Brenn*, de l'autre une boussole car le ciel s'était obscurci et il n'était plus question de jouer les Rois mages. Epiant les voix, suivant à quelques mètres devant nous les formes du sol, feignant d'ignorer les rafales, nous nous avançâmes ainsi longtemps, dépassés de temps à autre par des camions qui passaient en trombe. Nous passâmes à côté d'un brassier d'où sortaient des hurlements.

C'était une ambulance ; au moment où nous nous en approchâmes, les cris s'étaient tus. Plus loin, je rencontrai « *la Camarde* », c'était un tracteur de 75 de la CL 3 ; suivant leur détestable habitude, les légionnaires l'avaient baptisé, ce faisant, ils semblaient lui avoir jeté un sort. Je tâtai le marchepied pour trouver la portière, mes mains s'engluèrent. Le chauffeur était affalé sur son siège. Une jambe arrachée était coincée dans les pédales, l'autre déchiquetée, pendait le long du levier de vitesses. Il geignait encore. Je le garrotai avec mon mouchoir et le hissai sur la benne. J'y trébuchai sur des formes molles que je reconnus pour les corps de trois Sénégalais. Je ne sus jamais comment ils étaient venus mourir dans ce camion.

Lieutenant-colonel, Médecin-chef Jean Vialard-Goudou, Santé. Le lieutenant Devé, commandant la compagnie de *Brenn Carrier* se trouve un moment à ma hauteur et me crie : *« Ça va les toubibs ? Vous en faites pas, j'y retourne. »*
Cet officier de Légion étrangère, réserviste, Breton, je crois, employé de la S.N.C.F., gaulliste de la première heure était un grand ami de la popote du service de santé. Il partageait souvent nos repas, parlait peu, écoutait surtout nos palabres, ne jouait ni au bridge, ni au poker et ne buvait pas plus que nous. Nous l'aimions parce qu'il était intelligent, loyal et de bon conseil, parce qu'il était courageux et modeste, parce qu'il avait de bons yeux doux, parce qu'il était un chic type, parce qu'il incarnait le vrai « *Free-French* ».


Jean Vialard-Goudou


Jean Devé - Adfl

Deux ou trois jours avant l'attaque il nous avait dit :
« Vous verriez si on me laissait faire. Les Brenns, c'est la cavalerie de la division. Ça peut être utile. ».
Devé, avec son *Brenn*, repartit à la charge sur les nids de mitrailleuses et de *brédas*, écrasant tout sur son passage et tirant à bout portant... puisqu'il n'avait point de sabre.
Il revint une seconde fois voir *« si nous allions bien »* car, lui aussi, il nous aimait à sa façon... et nous disait quand nous l'avions poussé à bout, ce qui était d'ailleurs difficile :
« Vous êtes tous de pauvres types, vous croyez faire la guerre mais on vous tire dessus, et vous n'avez rien pour leur casser la gueule. Moi, je changerais de métier. »



C'est peut-être pour cette raison que la nuit de la sortie, il avait décidé de nous protéger tout spécialement et que, ce faisant, il protégeait aussi les autres.
Une troisième fois il repartit à la charge... ce devait être la dernière...
Combien des nôtres, qui ne s'en doutent même pas, lui doivent la vie !... Moi, peut-être ?
Cette troisième fois où je le vis repartir, je pensais malgré moi à l'une des phrases à l'emporte-pièce dont il détenait le secret :

« Celui-là, à force de jouer au c... il va finir par gagner. »
Lui, il ne jouait à rien, il ne posait jamais. Il accomplissait simplement son devoir et n'en parlait pas... il savait bien, tout le premier, qu'il y resterait... Mais, grâce à lui, et à quelques braves de sa trempe, les deux tiers de nos effectifs purent franchir la fournaise et rejoindre, vivants, les lignes anglaises.

Capitaine André Gravier, commandant la 1re compagnie de sapeurs mineurs du Génie. Il faut partir car l'heure presse et je marche à pied en tête pour guider la colonne dans le passage qui s'évase ensuite jusqu'à trois cents mètres. À 500 mètres de la sortie, le commandant du B.I.M. se replie. Son bataillon a eu des pertes sévères dans l'attaque. Il faudra donc foncer avec nos véhicules sur les lignes allemandes.
Je pars chercher les chenillettes restées un peu en arrière et je monte à côté du lieutenant commandant la première section rencontrée (*Jean Devé*) pour lui indiquer le chemin à travers les champs de mines. Je suis la piste qui fait une traînée blanche dans la nuit, puis nous nous lançons contre l'ennemi qui tire. Le fracas des chenilles couvre tous les bruits.



La traversée des lignes allemandes se fait sans encombre. Dewey *(Devé)* tire avec son F.M. Le passage d'une tranchée a failli être fatal.
Les lignes allemandes franchies, une pause. A moins de 10 kilomètres, c'est le point de ralliement et le salut. La section est complètement dispersée dans le noir.
Or, on voit vers la sortie un camion qui brûle en éclairant tout le paysage, et il y a un canon qui tire sur tout ce qui sort et oblige les conducteurs à s'éloigner des lueurs en pénétrant dans le champ de mines. Quel que soit le risque, il faut détruire ce canon.
Dewey obéit et le *Brenn* retourne, retraverse les lignes et se trouve nez à nez avec le canon. Dewey saisit une grenade et se lève pour avancer. Gravier reprend le F.M. et tire en fauchant. Les Allemands ont tiré en même temps.
Leur obus éclate sur le blindage, Dewey s'écroule, tué sur le coup, Gravier a reçu une vingtaine d'éclats dans la figure, les Allemands sont tués. Il faut dégager Dewey qui bloque les leviers de commande, mais le *Brenn* refuse de repartir. Gravier, en sang, s'allonge sur le sol pour récupérer tandis que le conducteur *(de Brick)* et son compagnon s'en vont vers leur salut.
Ainsi, c'est Gravier qui est responsable du sacrifice de Dewey.
Protégé par la nuit puis par le brouillard, puis par le désert, Gravier sera recueilli et sauvé, douze heures après, par une patrouille anglaise.

Sous-lieutenant Lucien Bourderioux, Quartier Général. Pendant ce temps, les colonnes de véhicules, à droite et à gauche, ont continué de s'écouler… Dans cette file, à cent mètres à peine en avant, un camion s'est embrasé comme une torche... La mitraille a redoublé d'intensité.

En déchirant les papiers, j'ai aperçu, dans le halo des flammes, deux *Brenn* qui, dans un carrousel phénoménal, ont anéanti, en leur fonçant droit dessus, quatre nids d'armes automatiques. Un peu en arrière, c'étaient des fantassins français aux prises, au corps à corps, avec les occupants des tranchées ennemies.
A un certain moment, tout près de moi, un réseau dense de barbelés en rouleaux, accroché accidentellement à deux camions roulant parallèlement, formait comme une herse gigantesque qui ratissait et agrippait des soldats à pied, sur son passage. Dans la lueur du brasier, je voyais les pauvres bougres se débattre en hurlant, solidement accrochés, traînés au sol, sans que les conducteurs, dans le fracas de la bataille ne s'aperçoivent de rien. Puis, ils disparaissaient dans la nuit, égrenant leurs cris inhumains qui me donnaient le frisson. Le camion brûlait toujours. Par moments, une recrudescence des flammes éclairait le terrain comme en plein jour. A chaque sursaut de la clarté, la mitraille suivait le rythme.

Je profite d'une ombre pour revenir à mon auto. Je ne pouvais pas l'abandonner ainsi, sans la mutiler d'une façon irrémédiable…[28].

[28] *Cette action est développée dans le paragraphe « Quelques actes de bravoure … », page 223*

Maintenant, il ne faut plus perdre de temps et foncer droit devant nous ! Nous sautons quelques tranchées dans lesquelles nous devinons quelques cadavres dans la nuit. Les Allemands ont dû être surpris de ce rush qu'ils n'avaient jamais cru possible. Leurs défenses semblent bien désorganisées.



Nous nous heurtons bientôt à un réseau de barbelés en rouleaux très épais. Nous entendons, de l'autre côté, des voix gutturales et des ordres secs en allemand. Nous rampons vers la droite, en nous éloignant des voix. Au bout d'une trentaine de mètres, le réseau est coupé sur environ deux mètres, formant une chicane. Ce passage ne me dit rien qui vaille, je décide de l'examiner de plus près. A plat-ventre, les mains le plus loin possible en avant, j'avance en fouillant délicatement le sable à la recherche de mines anti-personnel, dont souvent ce genre de porte est farci. Quelques instants plus tard, je sens sous mes doigts un fil métallique rigide légèrement recouvert de sable. J'avais eu le nez creux, ce passage est impraticable. Je fais marche arrière avec précautions. Mon cœur bat à se rompre. Non ! Rien ne se produit … nous reprenons notre marche silencieuse. Cinquante mètres sont à peine franchis que nous entendons à nouveau des voix ennemies… Comme nous ignorons combien il nous faudra encore avancer pour trouver le passage idéal, nous décidons de passer par-dessus. Nous revenons vers la porte minée. Je jette ma capote sur les rouleaux et exécute un saut roulé, pour me propulser de l'autre côté. Au passage, des piquants, qui ont traversé le drap du manteau, m'ont labouré le dos et mis ma chemise en piteux état. Je reste même accroché par une chaussette, mais je suis de l'autre côté. Beauroir s'apprête à en faire autant, sur mon manteau, mais il garde le sien sur lui. Au lieu de retomber normalement près de moi, il reste accroché par son ceinturon et n'arrive pas à se mettre debout. Je suis obligé de le dégager avec ma baïonnette car mes doigts sont impuissants contre cette ferraille acérée. Quelques minutes et le voici décroché, puis debout sans trop d'écorchures. Je tente de récupérer mon manteau. Rien à faire ! Il est bien incrusté dans le fil de fer.

Cette tentative a fait sérieusement bouger et crisser l'ensemble du réseau et les boches, intrigués, se sont mis à tirer comme des damnés droit devant eux, ne sachant pas ce qui arrivait. Profitant de leur affolement, nous reprenons notre course en avant, après avoir vérifié la direction sur la boussole de Beauroir. Pendant ce temps, les véhicules de la Brigade se sont écoulés tant bien que mal. Nous entendons encore quelques moteurs ronfler à droite et à gauche, mais aussi derrière nous. Nous avons dû passer la deuxième ou troisième ligne d'encerclement de Bir Hacheim.

Nous avançons toujours et constatons bientôt que des trous récemment occupés sont plus nombreux et rapprochés. Nous devrions probablement approcher d'une position de défense d'artillerie. Nous marchons avec beaucoup de précautions quand, derrière nous, nous entendons un bruit de moteur qui se rapproche. Nous nous camouflons dans un trou, essayant de déterminer, dans le noir qui n'est pas absolu, s'il s'agit d'un ami ou d'un ennemi ? Le suspense est angoissant. Le camion passe tout près de nous et je distingue, malgré l'obscurité, sur la porte blanche de la cabine, l'écusson du B.M.2. Ouf, ce sont des amis !
Nous courons après le véhicule en criant pour nous faire reconnaître. Il ne s'arrête pas. Il ne roule pas très vite, nous le rattrapons facilement.

Nous réussissons à nous accrocher au haillon fermé, les jambes pendantes mais sans pouvoir nous hisser, tant les cahots sont forts. En bondissant pour s'accrocher, Beauroir se rend compte que la boussole est sortie de la poche de sa chemise et probablement tombée car je l'entends marmonner *« Merde ! La boussole, c'est foutu ».*

Les cahots sont tels que notre situation devient vite intenable. Beauroir lâche prise. J'allais en faire autant quand une terrible explosion secoue le camion qui est stoppé très brutalement. Ma tête heurte le haillon si fort que mon casque est rejeté violemment en arrière. Je suis à moitié étranglé par la jugulaire du casque et je tombe lourdement à terre, bien sonné !

Quelques secondes pour reprendre mes esprits. J'entends des cris et des gémissements sortir du camion alors que quelques hommes encore valides sautent à terre, heureusement sans me toucher, et s'enfuient en courant.

Toujours à terre, je sens un liquide chaud qui coule sur ma nuque, s'étale sur mon épaule gauche et descend sur ma poitrine. J'ai un moment de panique, me croyant blessé. En portant la main à mon épaule, je constate, au toucher et à l'odeur, que c'est bien du sang.

Comme un ressort, je me dresse vivement et suis surpris de ne me découvrir aucune plaie. Je m'aperçois alors, qu'au-dessus de ma tête, un grand noir, le buste pendant, à moitié décapité, perd à flots le sang qui m'avait aspergé. Dans la benne, ce ne sont que plaintes et râles. Je me porte à la cabine, Beauroir me rejoint, le conducteur est mort, le sergent à côté de lui est sévèrement blessé au bras et saigne abondamment. Un obus a traversé le moteur, la cabine et est venu exploser dans la benne où se trouvaient, outre une cargaison de matériel -, une dizaine de tirailleurs noirs, tous déjà plus ou moins éclopés. Je fais un garrot, avec sa ceinture, au bras du sergent qui entreprend, ensuite, de rassembler ses tirailleurs restés valides, qui vont pouvoir l'aider à se sauver. Nous lui souhaitons bonne chance et reprenons notre route.

A ce moment, un deuxième obus, dont nous avons vu la lueur de départ assez proche, passe dans un sifflement strident, juste au-dessus de nos têtes. J'avais deviné juste, nous sommes dans une zone d'implantation d'artillerie. Sur notre gauche, plusieurs rafales de F.M. sont lâchées dans notre direction. Il ne va pas faire bon rester dans les parages.

J'ai la tête comme une citrouille, mon nez est très enflé. J'ai à nouveau mal à ma hanche. Ma soif me reprend, ma langue semble gonflée dans ma bouche, je n'ai plus une goutte de salive. Qu'importe ! Ce n'est guère le moment de s'apitoyer sur son sort, mais d'essayer de s'éloigner rapidement de cette nouvelle zone dangereuse. A 200 mètres à gauche, une salve rasante d'artillerie est tirée, probablement sur d'autres véhicules qui se sont signalés par leur bruit.

Il est déjà 3h30 du matin. Il fait froid sans mon manteau, je me sens la chair de poule. L'atmosphère s'humidifie, c'est le brouillard qui se forme. Avec Beauroir, nous nous mettons à courir. Nous espérons être dans la bonne direction, d'après les étoiles, mais pas de boussole pour le confirmer.

Caporal Domingo Lopez, 13 DBLE. Pendant que cette lutte se déroulait dans la nuit qui était seulement illuminée par les flammes d'un camion incendié, répandant alentour une lumière rougeoyante, un groupe de dix ou douze hommes attendait la décision d'Artola, à l'expérience de qui nous avions confié nos vies. *« Ne bougez pas d'ici, je vais voir ce qui se passe »,* nous dit-il.

Nous attendions sans bouger. Combien de temps avons-nous attendu dans l'angoisse qui nous serrait la gorge, et une main de fer nous broyant le cœur ? Nous ne pourrions pas le dire ; une minute, vingt, une heure peut-être. Les balles traçantes se croisaient dans toutes les directions, les armes automatiques claquaient dans l'éclatement sec d'un coup de fusil et l'explosion des grenades à main... Si nous avions pu sortir ... Si nous avions la chance d'en sortir ... nous triturions nerveusement la mitraillette et portions la main à notre ceinture pour nous assurer que les grenades y étaient bien. Où peut bien être Artola, nous demandions-nous. Après, nous commençâmes à imaginer des tas de choses. Il ne vient pas ... et s'il était parti ... mais non, c'est impossible, il ne peut plus tarder. Ah, il vient, mais non... l'ombre continue ; ce n'est pas lui. Quand va-t-il revenir ? Il doit être tard et si le jour arrive et que nous soyons encore là… Toutes ces questions et ces réponses, nous les faisions pendant que nous attendions Artola jusqu'à ce que son arrivée coupât notre soliloque. *« Messieurs, la chose par-là est très mauvaise, on se bat et on meurt beaucoup ; celui qui veut me suivre ... je vais dans cette direction qui est plus tranquille ».*

Sans répliquer, nous nous levâmes, lui s'agenouilla, posa sa boussole lumineuse sur le sol et murmura *« direction sud ».* Il se redressa et se dirigeant vers notre groupe, dit *« que personne ne parle, marchez sans bruit, et n'usez de vos armes que si l'on tire sur nous parce que l'on nous a découvert, auquel cas chacun agit et se sauve comme.il peut. En avant ! »*

Nous avançâmes comme des fantômes, en silence, pliés en deux... notre chef leva la main et nous dit très bas *« maintenant, rampons, nous allons entrer dans un champ de mines ».*

Nous commençâmes à marcher sur les coudes et les genoux, lentement, très lentement, tâtant l'endroit où nous allons appuyer notre corps : un mouvement sans prendre cette précaution serait fatal, nous continuâmes, continuâmes.
Silence ! un feu de Bengale illumina le champ… la figure contre le sable ... les mains crispées, nous attendions. Éteins-toi maintenant, maudite chose. A quelques mètres, des soldats couraient. Nous nous collâmes davantage contre la terre ; nous les reconnaissions à leurs casques… des Boches… le doigt sur la gâchette… ils s'approchaient… et le feu de Bengale nous éclairait ; quelle chance qu'ils ne nous aient pas vus, et pourtant ils nous avaient presque marché dessus.
Sur le chemin que nous suivions il y avait des soldats et nous nous demandions qui ils étaient. Nos nerfs ne résistèrent pas plus, et à notre désespoir nous proposâmes à Artola de leur envoyer une grenade et ensuite de les abattre à la mitraillette. *« Tu es fou, si nous en tuons, nous resterons ici. Que personne ne tire ! ».*

A d'autres moments nous étions dans les ténèbres, mais ne pouvions pas avancer sans risquer de rencontrer les Allemands… nous tirions une fusée pour voir ce qui était devant nous et nous vîmes qu'il n'y avait personne. Artola fit signe de la main. *En avant !* Nous devions être presque dehors…

Un autre signe d'Artola, il nous laissa. Avec précaution, il se traîna en zig-zag. Que faisait-il ? Il disparut dans l'obscurité et quelques minutes après revint en marchant et nous dit avec agitation *« Courez, nous sommes libres ».* D'un bond, nous nous mîmes debout et commençâmes une course pour la vie, pour la liberté. Nous sentîmes d'énormes envies de rire et de crier aux Allemands *« Imbéciles, vous ne voyez pas que nous nous échappons ! ».*

La première fois notre rire fut mêlé de larmes, la seconde, nous n'osâmes pas le mener à bonne fin. Nous courûmes... courûmes… devenus fous, nous ne savons pas combien de temps ni sur quelle distance, nous arrêtant seulement lorsqu'Artola le fit pour consulter la boussole.


Alberto Rached

Caporal Alberto Rached, 13 DBLE. Se frayer un passage parmi les morts et les vivants, amis et ennemis entremêlés ; ne pas sauter sur les champs de mines, se battre au corps à corps pour forcer les obstacles, le tout, sous une pluie de mitraille, arrosé aux lance-flammes dont les lueurs rougeoyantes trouant l'obscurité, ajoutaient au spectacle quelque chose de diabolique. Voilà une phase de l'épopée de Bir- Hakeim, la plus pénible.
Je ne parlerai pas des cris inhumains accompagnant cette sortie démentielle couleurs et bruits forment dans mon souvenir un tout étroitement lié qui m'amène au bout de longues heures, harassé, mort de soif et de fatigue ; ivre de bruit, de l'odeur du sang, couvert de poux, le visage mangé de crasse et de barbe, hors de ce charnier, sans savoir où m'avait conduit cette marche aveugle et rampante...
C'est ainsi que je restai tapi à quelques mètres des sentinelles dont j'ignorais les origines, tendant l'oreille dans l'espoir de saisir un indice me permettant de les identifier...
Au bout d'un siècle eut lieu la relève et j'entendis nettement un *« yes »* qui me combla de joie. Jamais je n'ai aimé les Anglais avec autant de ferveur que ce jour-là...
Ensuite, ce fut comme dans un rêve. Après avoir décliné mon identité et accompli les formalités d'usage, on m'amena auprès de mon Capitaine M. Messmer, que l'on m'avait dit mort et qui me réconforta par des paroles restées gravées dans ma mémoire. Enfin, je pus boire à ma soif, prendre une douche, changer de vêtements, faire enfin figure d'être humain.
Un « enfer » oui, souvenirs « hallucinants », oui, mais aussi première victoire française menée et gagnée par des Chefs français, à laquelle je suis fier d'avoir participé, période inoubliable que je ne voudrais pas ne pas avoir vécue.

Lieutenant Gustavo Camerini dit Clarence, 13 DBLE. Voilà encore quelque chose de la sortie de Bir Hakeim, un épisode qui m'a beaucoup touché. En pleine sortie sous les balles, un homme tombe, blessé à mort. Un de nos jeunes camarades, le sous-lieutenant Bourdis, accourt et essaie de le réanimer, mais l'homme va mourir. Et voilà que sous les balles, sous le feu, sous les fusées qui arrivaient, passe une de nos ambulances qui transportait les blessés, les morts. Bourdis voit l'aumônier, non pas de notre régiment, mais d'un autre bataillon, et il crie *: « Monsieur l'aumônier, monsieur l'aumônier, j'ai ici un mourant ! Arrêtez-vous ! »*

Et l'aumônier, qui ne pouvait pas s'arrêter, ce n'était pas possible, n'est-ce pas, lui crie : *« Mon ami, cette nuit, nous monterons tous au paradis ! Laisse passer ! ».* Et il est parti, il s'en est allé.
« Cette nuit, nous monterons tous au paradis », c'est bien vrai, cette nuit-là, peut-être les autres aussi, peut-être nous monterons tous au paradis. Cette nuit, nous monterons tous au paradis.



Bernard Saint Hillier
Ordre de la Libération

Capitaine Bernard Saint Hillier, 13 DBLE … Près du couloir gît le capitaine Horace Mallet, c'est lui que je remplace. Vers trois heures trente du matin, les deux compagnies d'arrière-garde du B.M.2 (Capitaine Tramon et Chevillot) se présentent à la porte du champ de mines, elles ont réussi à décrocher sans éveiller l'attention de l'ennemi cependant tout proche d'elles.
Nous partons en avant, une rafale : plus personne… Je trouve quelques camions avec deux *Brenn* (Mantel et Oberauch), chargés de blessés, qui ne savent où aller. Je donne au sous-lieutenant Mantel qui commande ce groupe, les précisions qui lui permettent de s'en aller vers la liberté. A quatre cents mètres de la position, je vois Mantel qui fait demi-tour, il vient me chercher.



Otto Wagner
Ordre de la Libération

Je monte sur l'un des *Brenn*. Nous fonçons, traversons un P.A. en tirant, un deuxième P.A. qui nous arrose. Notre fusil mitrailleur refuse de tirer. Nous recevons quelques grenades. Les camions qui nous suivaient doublent sans s'arrêter et se perdent dans la nuit. Le *Brenn* est tout seul. Oberauch (*Ober*) est à notre gauche et s'éloigne. Le *pick-up* du capitaine Wagner manque nous rentrer dedans, il a trois hommes à bord dont un blessé, nous sommes sept sur le *Brenn*.
Nous essayons de revenir mais le *Brenn* marche mal – il y a des fils de fer dans les barbotins et une guitoune italienne. Nous devenons rapidement une cible. Alors nous partons au sud. Le tir continue sur Bir Hacheim.
Nous nous rapprochons encore une fois, mais sommes pris très loin à partie, et le moteur en profite pour s'arrêter. Il est cinq heures.
La brume est partout, nous ne savons plus où nous sommes. Nous voyons un camion, nous nous approchons. Ce sont des Allemands. Nous repartons au sud, le blessé se plaint, grand détour sud, est puis nord.
À 9h00 nous trouvons un convoi. Ce sont les nôtres.

Sous-lieutenant Lucien Bourderioux, Quartier Général. Notre point de ralliement, composé d'automitrailleuses, de camions et d'ambulances, qui devait récupérer les restes de la Brigade à une quinzaine de kilomètres de Bir Hacheim, devait être signalé dans la nuit par trois feux de couleur rouge. Tout en courant, nous scrutons l'horizon, espérant vainement y découvrir le signal. Nous sommes essoufflés, fourbus, nous reprenons notre marche normale. Nous entendons toujours, derrière nous, des bruits de bataille. Autour de nous, le silence relatif m'inquiète. Nous prêtons un peu plus l'oreille et, bientôt, nous devinons dans la nuit un rassemblement de véhicules dont les moteurs tournent au ralenti. En nous rapprochant encore, nous entendons des voix. Pas de doute, ce sont des Allemands. Nous obliquons à droite pour essayer d'échapper à cette nouvelle embûche. Au bout de quelques minutes, un bruit de moteur s'approche et s'amplifie. Vite, nous cherchons et trouvons un trou pour nous camoufler. Il passe à trois mètres de notre cachette où nous nous faisons les plus petits possible. Au passage, nous reconnaissons la silhouette d'une auto-mitrailleuse allemande qui semble bien patrouiller à la recherche de rescapés ennemis. Notre angoisse est à son comble. Ouf ! Elle s'éloigne à présent et nous reprenons notre course en avant.

On distingue mieux les trous, mais le brouillard s'épaissit. L'aube ne va pas tarder à venir. La fatigue aidant, avec la mort aux trousses, j'ai franchement froid. Je claque des dents en marchant. Nous retombons sur un réseau de barbelés. Cette fois, c'est la capote de Beauroir qui sert de tremplin. Nouvelles égratignures, nouveaux lambeaux du short, de la chemise, même des chaussettes. La clarté augmente un peu, mais le brouillard devient si dense qu'il n'est plus question de pouvoir découvrir les feux sauveurs. L'angoisse, à présent, d'être perdus, sans une goutte d'eau, sans boussole dans cet immense désert, commence à nous gagner.

Si, avant le lever du soleil, nous n'avons pas trouvé du secours, c'est l'affreuse mort de soif qui nous attend. Tout en marchant, je dis à Beauroir qui me suit *« Ne faites pas autant de bruit avec les cailloux en marchant »,* sa réponse est immédiate : *« Mais ce n'est pas moi ! ».* D'un réflexe instinctif, nous voici à plat ventre sans un mot.

Nous écoutons et entendons nettement une petite troupe qui marche parallèlement à notre direction. Les voix feutrées sont perceptibles. Ce n'est pas de l'allemand ni de l'italien, pas non plus de l'anglais, encore moins du français. Nouveau suspense ! Nous restons tapis quelques instants. Les pas s'éloignent et, attentifs, nous reprenons notre marche en la faisant la plus silencieuse possible.

Beauroir n'en peut plus, je ne vaux guère mieux. Le jour se lève maintenant et toujours peu d'espoir, dans ce brouillard qui limite l'horizon à quelques mètres.



A gauche, le lieutenant Ollivier

Nous marchons de plus en plus lentement quand, soudain, nous entendons, derrière nous, un véhicule qui s'approche. Nous faisons un écart sur la gauche, nous ne trouvons pas de cache.

Le bruit est à présent tout proche, sans que nous puissions, dans le ouaté de la brume, nous rendre compte s'il vient de droite ou de gauche.

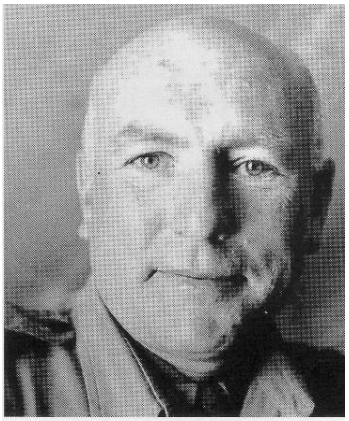
Nous nous plaquons vite au sol, en souhaitant que ce ne soit pas un ennemi. Quelques secondes d'intense angoisse quand, brusquement, émerge de l'écran nuageux, à quatre mètres à peine, un *pick-up*, que de suite je reconnais anglais. Il est chargé à bloc de matériel, sur lequel sont juchés quatre soldats. Je reconnais, très vite au volant, le Lieutenant Ollivier, commandant la Cie de Q.G. à laquelle nous appartenons Beauroir et moi. Deux cambodgiens sont à ses côtés, le fusil braqué sur nous. Nous sautons et crions de joie.

La sortie…. *des tringlots de la 101e C.A. du Train et des sapeurs du Génie*

Dans la nuit du 10 au 11 juin, les éléments de la 101e Cie présents dans le camp retranché y participent. Les camions de la 1e section transportant 200 blessés doivent sortir en tête des éléments motorisés de la garnison, sur cinq files de front.
Mais à minuit, lorsque les fantassins s'élancent à l'assaut des lignes ennemies, le Génie n'a pu dégager qu'une étroite bande permettant le passage d'une seule file de véhicules. Toutes les armes ennemies déclenchent sur elle un feu d'enfer. Des camions doublent pour tenter de se frayer un passage plus rapide, sautent sur des mines, flambent et éclairent dangereusement la colonne, déjà illuminée par la lueur des fusées éclairantes et des balles traçantes.
Contre un triple barrage d'armes automatiques ennemies, une section de *Bren Carriers* de la Légion charge héroïquement jusqu'à la mort, dégageant un passage. Derrière elle, les camions de la 1ère section de la 101e s'engouffrent dans la brèche, sous le feu ennemi. Ils parviendront malgré tout à rejoindre à 11 km de là, le point de recueil fixé par la 7e brigade blindée anglaise, où les attendent 50 véhicules de la 101ème. Au cours de cette bataille, la 1e section aura payé son dévouement au prix de 14 hommes tués ou blessés sur 20 et 9 camions détruits sur 14. Mais l'ultime convoi est passé, coûte que coûte et les blessés ont pu être confiés aux ambulances britanniques. ***Association Bir Hakeim***

Association Anai. Dans la nuit du 10 au 11 juin, les conducteurs indochinois stationnés depuis le 20 mai à environ 80 kilomètres de Bir Hakeim participent à une colonne de 40 camions se portant au secours de la garnison du camp, qui a effectué une percée en profitant de l'obscurité. Sous les ordres du lieutenant Hochapfel, ils récupèrent dans le désert 80 rescapés de la bataille.

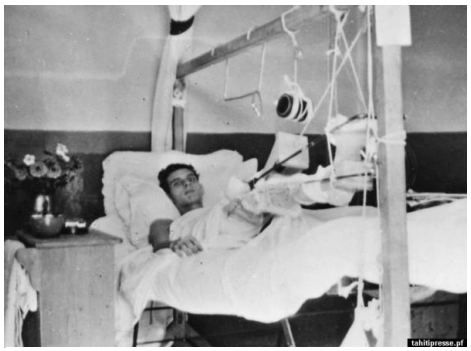
Caporal René Duval, 101e Compagnie Auto du Train. Je tourne toujours, éclairé par les incendies de véhicules, cherchant comme d'autres l'issue de sortie. Il faut trouver le passage qui a dû être déminé par le Génie, pas question de tenter de passer ailleurs, il y a des milliers de mines antichar ou antipersonnel.
Quelle heure est-il ? Aucune idée, mais il s'est écoulé au moins 2 heures depuis le début des opérations.
Je reconnais en passant auprès de lui le médecin-commandant Durrbach très connu à la 1ère B.F.L., petit, beaucoup plus âgé que nous et peut être le seul à porter un casque français.
Il est seul, stoïque, un peu comme s'il faisait du stop. Je m'arrête : *- « Que faites-vous mon commandant ? » - « Je suis à pied. Les véhicules de l'ambulance sont partis » - « Montez avec nous, connaissez- vous l'azimut de sortie ? » -* « *Oui, je le connais »,* me répond-t-il.


Durrbach

Nous chargeons quelques blessés et nous partons en suivant les indications du Commandant Durrbach. Nous sommes maintenant en plein jour à la lueur des incendies et dans la mêlée. De place en place, nous chargeons des blessés, pris pour cible à chaque fois, comme tous les véhicules qui offrent leur masse aux tireurs ennemis. Mes quatre roues sont crevées, je roule lentement, pont avant enclenché, première et deuxième. Ça roule difficilement entre des trous et des bosses pas faciles à éviter. J'entends mes blessés qui crient et qui m'engueulent tant ils sont secoués. Certains ont été blessés à nouveau dans la caisse du camion. Dans la mêlée, tout est mélangé, amis, ennemis, on ne sait trop.
Tout à coup un homme bondit sur mon marchepied juste à côté de moi, ma portière a été arrachée. Il est si près qu'il me touche. Je reconnais un tirailleur africain, il s'accroche en espérant avoir trouvé le salut … pour très peu de temps ! … j'entends l'impact du projectile qui lui rentre sous l'omoplate… un gémissement et il part en arrière… instinctivement je l'attrape et le couche sur mes genoux sous le volant.
Je continue de rouler puis je dis au Commandant Durrbach : « *Il doit être mort ? » - « Arrête »,* me dit-il.
Nous l'allongeons par terre, le toubib l'examine. Il est mort. Il prend sa plaque, ses papiers et nous le laissons là. Ce tirailleur africain m'a très certainement sauvé la vie. Il est mort à ma place, le rempart de son corps m'a évité d'être atteint en pleine tête.



Il faisait partie de ces Africains, de nos anciennes colonies ralliées à la France Libre, volontaires comme nous, engagés pour la durée de la guerre pour combattre jusqu'à la victoire et la libération de la France. Une France qu'il n'avait jamais vue et qu'il ne verrait pas.
Peu de temps après, le radiateur du camion s'est mis à bouillir. Impossible de continuer. J'ai levé le capot, la courroie de ventilateur était coupée par un éclat ou par une balle. Je suis allé sur un camion *Chevrolet* qui brulait, j'ai prélevé la courroie de ventilateur et je l'ai posée sur le mien. J'ai fait cela assez rapidement. A ce moment-là, il y a eu une chose assez extraordinaire : l'arrivée du capitaine Simon avec un blessé et un sous-officier. Quand il a été question de redémarrer le camion, bien sûr, il n'est pas reparti. Les hommes ont poussé, y compris le capitaine Simon, et le moteur a redémarré. On a continué notre route pendant un certain temps, mais il avait trois barrages de mitrailleuses constant à passer, c'étaient vraiment des rubans de balles traceuses. On a eu la chance de tous passer malgré les impacts dans le bas de caisse et des blessés qui ont été à nouveau touchés. On a eu une chance extraordinaire.
Quand j'ai fait ensuite l'inspection du camion, j'ai constaté qu'il y avait une rafale de tir automatique entre les pédales de frein. Le plus fort de tout, c'est que dans la roue de secours logée derrière mon siège, entre la caisse et la cabine du camion, il y avait un anti-char qui était non explosé….



Jacques Nury

Jacques Nury, 101e Compagnie Auto du Train. Cité à l'ordre de l'armée par le Général de Gaulle *« Jeune conducteur animé du plus pur esprit de sacrifice, volontaire pour toutes les missions dangereuses, dans la nuit du 10 au 11 juin 1942 pendant la sortie de vive force de Bir-Hacheim, faisant partie d'un convoi transportant des blessés graves, a eu la cuisse fracassée par une balle explosive, a malgré sa blessure continué sa route pour sortir de la zone dangereuse ».*

Sergent Bernard Lucas, 1ère Compagnie du Génie. Le capitaine Gravier a rejoint l'avant-garde. Je me trouve à l'arrière-garde avec mon camion. Une partie de ma section garde des prisonniers allemands qui sont à l'arrière du camion. Nous rentrons dans un véritable enfer. Les Allemands, sans savoir ce qui se passe vraiment, ont eu le temps de réagir. Nous entendons des cris et des hurlements. Les mitrailleuses allemandes crépitent. Un soldat qui a trouvé place sur le réservoir extérieur du camion est emporté par une balle. Je n'arrive pas à éviter le camion qui est devant moi. Un gars est écrasé entre les deux camions. Les prisonniers allemands profitent du chaos pour s'échapper. Parmi eux, il y a le pilote du *Stuka*.



Raymond Lasserre, 1941. ADFL

Nous nous retrouvons à une trentaine à tenter, à pied, d'échapper à cet enfer. Nous courons à gauche, à droite, entre les camions en feu. Des camarades tombent et ne se relèvent pas. André Dufetel est touché aux jambes. Avec un autre soldat, nous le portons. Après plusieurs mètres, nous nous écroulons d'épuisement. La mort dans l'âme nous laissons André sur place. Nous continuons à courir. Raymond Lasserre, qui a conservé sa boussole, nous guide vers l'azimut libérateur. Nous croisons Le Saint. Il me dit qu'il va suivre un officier de la légion, dans son *pick-up*. Nous avons enfin franchi le champ de mines. Nous ne sommes pas sauvés pour autant. A pied dans le désert, cela ne nous laisse pas beaucoup d'espoir. Je n'ai plus une goutte d'eau. Je suis épuisé.
Jean Dumont sort sa gourde, avale une lampée et me la tend. Seul celui qui a connu la soif peut comprendre la valeur d'un tel geste d'humanité.

Au loin, nous voyons des camions. Nous faisons de grands signes, ils s'éloignent. Nous apercevons un peu plus tard de nouveaux camions. Ils nous ont vus et se dirigent vers nous. Sont-ils amis ou ennemis ? Dieu merci, nous reconnaissons l'uniforme des Canadiens. Nous sommes sauvés, il est 15 heures.

Capitaine André Gravier, commandant la 1re compagnie du Génie



Le capitaine Gravier, reçoit la Croix de Compagnon de la Libération des mains du général de Gaulle, le 9 septembre 1942.

… Je suis blessé à la tête et je m'éloigne un peu pour m'éponger avec mon mouchoir. J'ai chaud, mais je ne souffre pas. Je vais tenter de rejoindre les lignes anglaises.

Il me faut pour cela ramper sous les rafales de mitrailleuses, contourner les postes ennemis qui tirent, éviter la lumière des camions qui flambent et sur lesquels les Allemands jettent de l'essence. J'entends qu'on rassemble des prisonniers en mauvais français.

À tout prix, je ne serai pas prisonnier. Je rampe dans la nuit.

Au lever du jour, le brouillard va faciliter la tâche. Je rencontre plusieurs blessés qui se traînent en gémissant vers le sud. J'aide de mon mieux un sergent qui s'appuie sur un prisonnier allemand.

Au grand jour, l'ennemi bombarde encore Bir Hakeim avec ses *Stuka*. Je me rends compte que je ne peux plus me diriger sans la boussole. Il me faut continuer à marcher vers les lignes anglaises au sud, compas en main, et éviter une patrouille allemande. Je suis seul dans le désert, je commence à me traîner moi aussi sous le soleil et j'ai soif.

Enfin, vers dix heures, une automitrailleuse anglaise passe, j'appelle et je suis sauvé.

La sortie…. *des ambulances et des personnels de Santé*



***Journal de guerre de la Brigade*. 21h45. Groupe Sanitaire Divisionnaire**.
Le départ de la première colonne dont fait partie le convoi des blessés, doit quitter la position à 22h30. Mais les camions n'arrivent qu'à 21h45 et les blessés à peu près en même temps. Il fait nuit noire. Il est impossible de noter par véhicule le nombre et les noms des blessés ramenés et évacués. Tous les blessés graves sont embarqués dans les sanitaires lourdes. Les autres trouvent facilement place dans les 7 camions, ainsi que le personnel européen, annamite et noir du groupe et les deux équipes chirurgicales.
Il est permis de se demander combien sortiront vivants de cette équipée, combien de blessés anciens, à la merci de la bonne marche de leur véhicule, et combien de blessés nouveaux parviendront jusqu'aux lignes anglaises.

Un premier convoi formé de la sanitaire *Austin*, de 3 camions transportant des blessés et du personnel européen du groupe, arrive au point anglais. Ce sont les premiers véhicules parvenus au rendez-vous grâce à l'aspirant Bellec du Bataillon du Pacifique. Les blessés sont aussitôt transférés dans des ambulances anglaises qui, sur deux files, au nombre de 30, attendent l'arrivée de la brigade. Dès qu'une ambulance est remplie, elle s'éloigne à 2 kilomètres environs sur le sud-est.

Puis des véhicules arrivent, isolés ou par petits groupes. Dans presque tous, il y a des blessés. Des blessés anciens ont reçu de nouvelles blessures. Des hommes à pied, par petits groupes. Parmi eux, encore des blessés.
Il fait encore nuit et les blessés, au fur et à mesure, sont hâtivement pansés et embarqués sans qu'il soit possible de les ne dénombrer ni de les inscrire. Dès que 25 ambulances sont chargées, elles constituent un premier convoi qui, sous la direction d'un officier orienteur britannique s'éloigne dans le désert.



Gérard Théodore
Ordre de la Libération

Aspirant Gérard Théodore, 1er Régiment d'Artillerie. Vers 21h, on nous transporte dans une ambulance, nous étions, chauffeur non compris, au nombre de trois. Joseph Canale et moi-même, et au niveau supérieur, un blessé qui me restera inconnu. La nuit tombe…. aux environs de minuit notre file démarre puis cela s'arrête. On repart… au silence succèdent des bruits de tirs, perception de rougeoiements à l'extérieur, impact sur l'ambulance, arrêt, pas de réaction du chauffeur, quelques lueurs. En rampant vers l'arrière, j'atteins la porte de l'ambulance, l'ouvre et me glisse verticalement sur la paroi. Derrière moi, Canale, amputé d'un bras, me suit, nous nous aidons. J'étais gêné d'être sorti le premier.
On touche le sol et nous voilà dans la nature.
Un temps s'écoule, je l'évalue mal, un camion 3 tonnes s'arrête et le chauffeur me charge à l'intérieur du véhicule... Le chauffeur était Fournier de la Barre.
On démarre. Le camion était rempli de blessés. Etant bon dernier à être ramassé, je me trouve plaqué contre le tablier, donc un des blessés à être le plus chahuté.

Avec une seule jambe valide, j'ai le plus grand mal à avoir une assise stable et à amortir les chocs dus aux passages dans les trous et sur toutes les inégalités du terrain. Le deltoïde de l'avant-bras gauche avait été également touché, d'où un second pansement. Ma hantise est que les fils posés par le chirurgien lâchent et que je succombe d'une hémorragie de l'artère fémorale. Je souffre le martyre, pour reprendre un terme consacré, et les minutes de cette fin de nuit son longues. Un camarade inconnu me dit : *« Appuie-toi sur moi, cela ira mieux ».* Au petit matin, arrivée au rendez-vous fixé avec les Britanniques, transport dans une ambulance britannique et en route pour Tobrouk.

Capitaine Paul Guenon, Santé-Bataillon de Marche n° 2. Indescriptible nuit ! Nos « gardiens », surpris par tant d'audace ne comprennent pas tout de suite… puis leur réaction est terrible. Des centaines de balles éclairantes zèbrent la nuit opaque. Des milliers d'autres sifflent autour de moi, invisible et meurtrier réseau dont les mailles se resserrent de plus en plus.


Marcel Bayrou

J'ai laissé ma sanitaire à l'entrée du champ de mines pour aller, à pied, reconnaître le passage. Je marche vite, ployé en avant. Des hommes courent. Les fusées éclairantes jaillissent, qui nous révèlent. On fonce, on fonce…

On ne s'occupe plus des balles. Des hommes tombent comme des quilles autour de moi. Je cours…je tombe. Douleur à la cheville. Du sang ? Non, ce n'est qu'une foulure… Je me relève, je cours…

Scènes affreuses : les blessés qu'on doit abandonner. Oh ces cris… s'occuper d'eux, c'est se suicider. Je n'ai pas le droit.

Il faut que je rejoigne mon ambulance qui est à deux ou trois cents mètres. Deux ou trois cents mètres sous une pluie d'acier. Une pluie horizontale qui fauche, fauche autour de moi. Je cours. Des blessés m'implorent.

L'un deux à qui je donne mon dernier paquet de pansements me dit : *« Merci mon Capitaine et adieu… Bonne chance…Tenez, prenez mon pétard… c'est un boche, il est au poil »*. … Pauvre type.

J'ai rejoint ma voiture où mes deux blessés, couchés dont j'ai la garde, gémissent. L'un deux, mon ami Bayrou ne réalise pas très bien ce qui se passe et me demande *« Dis donc, qu'est-ce qu'on fout ? On dirait qu'on nous tire dessus ! »* … Tu parles… Je le rassure : *« T'en fais pas, c'est rien, on passera ».*

Je prends le volant et je fonce dans la nuit. Les balles sifflent plus que jamais. Beaucoup traversent la voiture. Des obus explosent près de nous. Il me semble voir un char à moins de cent mètres. Les fusées nous éclairent comme en plein jour. Un camion brûle et jette une nappe rougeoyante. Symphonie extraordinaire de couleurs... Je fonce, je fonce… Je fais plus de cinquante mètres dans le champ de mines sans sauter : miracle. Un obus éclairant de 20 vient exploser sur le montant de mon pare-brise. J'accélère… Ma bagnole cahote terriblement (mes deux roues droites doivent être crevées). Je passe au-dessus d'un boyau dans lequel des hommes affolés s'enfuient… cahot terrible… et mes pauvres blessés gémissent, derrière…


Fin 1942, le médecin Paul Guenon redécouvre son ambulance détruite

Brusquement, un grand choc : un obus, une lueur éblouissante, un *Brenn carrier* bloqué pile devant moi… Cette fois c'est foutu pour la sanitaire.

Le moteur est arraché, ça sent le roussi… En vitesse je sors mes deux blessés et les charge sur le *Brenn* de Schloenberger *(Schoenenberger)* qui passe juste à point.

Je monte également sur le *Brenn* et cinq cents mètres plus loin, il est immobilisé à son tour, crevé en dessous par un perforant (à cinq centimètres des fesses de Bayrou !) … Une voiture providentielle recueille Bayrou, je charge l'autre sur un camion…

Ouf, mes deux blessés sont sauvés… enfin seul ! Je pars à pied. Je rencontre Hautefeuille, toujours flegmatique, boussole en mains. Je marche avec lui. Les balles deviennent plus rares. Les obus tombent plus loin. Ça va, on est sorti. Comme l'aube terne se dessine à travers un brouillard favorable, je suis cramponné sur le marchepied d'un camion qui roule, hors de portée de l'ennemi…

Chef de bataillon Henri Amiel, Bataillon de Marche n° 2. Bayrou, Koudoukou et le sergent Lafon sont sauvés de justesse et chargés sur les *Brenn* du BM 2 qui baroudaient dans les parages. Bayrou a été placé sur le *Brenn* de Schoenenberger *(Schoenenberger)* dont le moteur, quelques instants après, est coupé en deux par un obus perforant.
C'est Amyot d'Inville, le commandant des fusiliers marins qui, passant à proximité avec sa conduite intérieure, tire Bayrou de ce mauvais pas et l'amène au rendez-vous des sanitaires, en B. 337.



Eugène Schoenenberger
Françaislibres.net



Hubert Amyot d'Inville



La balise B 337 renversée

Médecin Pierre-Henri Mayolle, Santé - Santé-Bataillon de Marche n° 2. Avant l'ordre de repli, il ne nous restait que trois blessés au poste de secours. Ils partirent avec nous dans l'ambulance en suivant la progression de loin à travers mines et lignes ennemies.
Mais au milieu des champs de mines, un S*hrapnel* mit fin à la carrière de notre dernière ambulance. C'était bien le plus beau feu d'artifice jamais vu et c'est clopin-clopant que nos trois blessés, le père Michel et moi nous partîmes à l'aventure, suivant la direction ou la précision des tirs. Le calme revint aux premières heures du jour. Il y avait heureusement beaucoup de brume, une ombre de char s'y découpait, on écoutait : c'était allemand que l'on parlait.
On continua la marche, assoiffés, il ne restait plus d'eau. Notre blessé du pied, un grand tirailleur de la 6e compagnie, continuait avec courage à nous suivre, aidé tantôt par l'un, tantôt par l'autre, quel cran !

La brume persistait encore bien tard, mais nous n'avancions qu'avec prudence parmi les positions allemandes et italiennes quand, semblant déchirer un voile dans cette brume, avec bruit, des véhicules lourds et des automitrailleuses firent route vers nous. Impossible de les éviter ! C'était une patrouille britannique à la recherche des combattants repliés de Bir-Hakeim.
Nous avions réussi à ramener nos trois blessés, le cauchemar se dissipait pour nous, mais, hélas ! Pas pour tous.

Le calvaire des volontaires ambulanciers américains



Ambulance de l'AFS dans une tranchée à Bir Hakeim



Lorenzo Semple

Lorenzo Semple III, ambulancier à l'American Field Service. Vers 11 heures du soir, nous nous regroupâmes au G.S.D. avec les quatre ambulances qui nous restaient, et entreprirent d'y charger le plus grand nombre de blessés possible. Bien sûr, la plupart d'entre eux durent être placés dans les camions prévus pour nous suivre. Dans l'ordre, Jim Worden en tête, suivi de Tichenor, de moi-même, puis de Mac Elwain et Kulak (dans le même véhicule), enfin Stratton en serre-file, nous nous dirigeâmes vers l'angle sud-ouest du camp, où nos sapeurs venaient juste de finir de dégager un passage à travers nos propres mines.
L'attente nous parut interminable, car ce n'était de toute évidence qu'une simple question de temps avant qu'une patrouille ennemie ne repère notre regroupement silencieux.
Au moment même où nous mîmes en mouvement, une fusée éclairante jaillit juste au-dessus de nous. L'enjeu se transforma alors en une course de vitesse contre la précision des tirs ennemis. Presque immédiatement, l'ennemi déclencha un feu intense de mitrailleuses et de canons Breda (un canon à tir rapide anti-chars).
Si un massacre devait se produire, le moment était arrivé : du fait d'on ne sait quel raté, les lucioles destinées à baliser notre itinéraire n'avaient pas fonctionné, et nous étions obligés de nous diriger en aveugles à travers un terrain dangereusement truffé de mines. Pour tout compliquer, le passage était bordé de chaque côté par des rouleaux de barbelés dévidés: de sorte qu'il suffisait qu'un véhicule frôle cet amalgame pour s'y retrouver irrémédiablement piégé.
Comme par miracle, le feu ennemi se trouva réglé trop haut au cours des dix ou quinze premières minutes. Les rafales et les obus de *Breda* sifflaient au-dessus de nous tandis que nous parvenions à progresser de quelques mètres. Nous nous arrêtions une ou deux minutes pour nous abriter derrière les roues de nos véhicules, repartions, et ainsi de suite. Mais ils finirent par ajuster le tir de leurs armes automatiques de plein fouet dans les troupes à pied ainsi que dans les véhicules. A partir de cet instant, le site s'illumina dans les lueurs rougeoyantes des camions en feu.

Je continuais cette progression par à-coups, lorsque je sentis soudain mon ambulance se bloquer. Je m'aperçus que je m'étais emmêlé dans un rouleau de barbelés.
Mes efforts désespérés pour me dégager ne firent qu'empirer la situation.

A dix mètres devant moi, en travers du passage, je constatais que le commandant du G.S.D. se trouvait confronté au même problème. Tandis que j'essayais de l'aider, il décida qu'il n'y avait pas la moindre chance de libérer son véhicule. Il l'abandonna, embarqua dans celui de Worden, et notre convoi repris sa progression… en me laissant sur place.
Tichenor disparut, suivant Worden, tandis que Kulak et Mac Elwain démarraient et partaient à leur tour.
Je présume que je fus le dernier à les avoir vus, au moment où ils me dépassaient lorsque j'étais emmêlé dans les barbelés. Nous gardâmes l'espoir qu'ils aient pu se retrouver avec Alan *(Stuyvesant),* à l'abri quelque part dans un camp de prisonniers.

Par un coup de chance, une automitrailleuse se trouvait abandonnée tout près de ma position. Avec l'aide d'un Anglais des RASC[29], nous sortîmes les quatre blessés de mon ambulance, dans laquelle ils se trouvaient dans une position extrêmement dangereuse. Pendant toute cette manœuvre, nous eûmes une sacrée frayeur : une rafale transperçât les roues arrière, tandis que nous nous affairions à extraire les civières. Nous les traînâmes jusqu'à l'automitrailleuse contre laquelle nous les adossâmes, leur procurant ainsi une protection appréciable.

Finalement, au bout d'une demi-heure, un camion avec suffisamment de place pour embarquer nos blessés qui gisaient à même le sol s'arrêta. Mais nos malheurs n'allaient pas en rester là : tandis que, dressé sur le marchepied, je discutais avec le conducteur, un obus de *Breda* explosa sur le capot, nous projetant tous au sol. Par chance, je m'en tirais avec une légère blessure à la jambe, ce qui, compte tenu des circonstances, était tout à fait insignifiant. Mais le véhicule était hors d'usage. Finalement, un camion français accompagné d'une ambulance s'arrêta. Ils avaient de la place et embarquèrent les blessés.
Après m'être occupé des blessés, je repris ma progression à pied avant d'être embarqué dans un camion.

C'est à bord de ce véhicule de la Légion Étrangère que je parvins à franchir le barrage. Et ce, avec un seul et unique blessé léger, un gars frappé à l'épaule par un éclat de *Breda* qui avait vraisemblablement explosé contre le camion qui nous suivait. Lorsque nous émergeâmes de la zone de tirs, le rideau de fumée montant des incendies de véhicules et camions de toutes sortes était d'une épaisseur telle qu'il empêchait tout repérage d'étoiles nous permettant de définir un itinéraire vers les positions amies.

Par chance, nous rejoignîmes un camion conduit par un officier britannique que j'avais déjà rencontré à Bir-Hakeim, que nous suivîmes tout au long de la nuit.
Après que la brume matinale se fut dissipée au lever du jour, nous nous retrouvâmes loin de Bir-Hakeim, en sécurité en territoire ami.



Alexander McElwain
Fondation de la France Libre

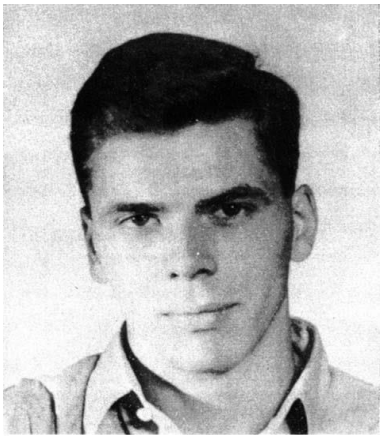
Alexander Mc Elwain, infirmier, American Field Service. Nous continuions à rouler, tentant de nous éloigner de la lumière produite par les camions embrasés. Soudain, je ressentis une douleur intense dans l'os de ma jambe droite, mais je continuai à regarder droit devant moi afin de ne pas détourner l'attention de Kulak du tohu-bohu à travers lequel il conduisait.
Toute ma jambe commença alors à me faire mal et à me lancer.

Je jetai un coup d'oeil à Kulak à mes côtés ; je me rendis compte qu'il s'était effondré dans son siège et que la voiture, désormais sans pilote, ralentissait et était sur le point de s'arrêter. Un obus explosa sur le radiateur de notre véhicule et des éclats déchirèrent la capote du moteur.
Un rapide examen de l'état de Kulak révéla que le bas de son corps à partir de la taille avait été sérieusement touché par des mitrailleuses.
L'état de Kulak s'aggravait rapidement et il me demanda de le déposer dans le désert pour pouvoir appliquer un tourniquet. Je tentai de le hisser sur mon siège. C'était un poids mort.
Il m'était quasiment impossible de soulever ses jambes blessées au-dessus du levier de vitesse au centre du plancher. Je finis par y arriver, mais ma jambe me faisait atrocement mal. Je compris que, même si je parvenais à l'amener dans le désert, il me serait impossible de le remettre ensuite dans la voiture. Il me semblait plus judicieux de continuer à conduire jusqu'à ce que je trouve un chirurgien.
Il accepta et s'évanouit.

[29] Royal Army Service Corps – Service d'intendance et de logistique en campagne



Un obus à étoiles s'écrasa alors sur le véhicule, éclairant complètement notre position. Les Allemands avaient repéré la voiture et il n'y avait pas de temps à perdre. Je titubai hors de la voiture, à peine conscient que j'avais une jambe cassée, et boitai jusqu'à l'arrière pour retirer deux sacs de toile que nous avions placés à droite du siège conducteur ouvert, pour le protéger.
Soudain, tout devint noir devant mes yeux. Je m'appuyai contre l'arrière de la voiture jusqu'à ce que mon esprit recommence lentement à fonctionner. Au prix de grands efforts, je parvins finalement à hisser les sacs de toile à travers l'ouverture du rideau arrière et à m'assurer qu'un Sénégalais blessé avait réussi à les rentrer dans l'ambulance. Avec beaucoup de difficulté, je réussis finalement à retourner au siège du conducteur et à redémarrer le véhicule. La voiture avança lentement.
Bientôt, un autre obus à étoiles éclata au-dessus du véhicule. Au moment de l'éclair, je pus distinguer les silhouettes de trois hommes armés de baïonnettes au canon. Il s'agissait de trois soldats italiens.
L'officier qui captura les ambulanciers américains promit de leur envoyer une assistance médicale. Mais ils ne furent conduits que le lendemain dans un poste de premiers secours allemands.
Entre-temps, Kulak était mort.


Georges Tichenor
Françaislibres.net

Lorenzo Semple III, ambulancier à l'American Field Service. Tichenor se retrouva dans une situation infernale dès son entrée dans le barrage. Bien qu'aucune preuve ne subsiste, il semblerait qu'il ait été atteint par une rafale de mitrailleuse et tué sur le coup. Son ambulance prit feu, très vraisemblablement avec les blessés encore à l'intérieur. Le corps de Tichenor fut remis à une équipe d'ambulanciers britanniques peu avant l'aube, à une quinzaine de kilomètres au sud-ouest de Bir-Hakeim.

Arthur M. P. Stratton, ambulancier à l'American Field Service. J'ai su, par l'intermédiaire de nombreux hommes croisés dans les hôpitaux, ce qui était arrivé à Tich. La dernière fois que je l'avais vu vivant fut quand je descendais la colonne des ambulances en courant, pour voir si quelqu'un voulait la moitié d'une bouteille de gin qui me restait. Tich *(Tichenor)* dit qu'il n'aimait le gin qu'avec du citron, des glaçons, et de l'eau. Je m'en suis finalement débarrassé entre Mac (*Elwain)* et Stan Kulak.
Puis notre convoi s'est remis en route, et le feu d'artifice a commencé. Ils tiraient avec des *Bredas* de 20 mm, des deux côtés de notre convoi, et par devant ; nous roulions donc à travers des torrents de coups de feu.
Heureusement, il s'agissait de balles traçantes et incendiaires, et c'était déjà quelque chose, car on les voyait arriver.
Vous pouviez voir les obus *Bofors*, aussi, voler bas au-dessus de vos têtes. Les grenades et les crapouillots, les obus de canons de 50mm, tous éclataient dans un éclair assourdissant, mais on ne les voyait pas arriver.
C'est horrible d'être remorqué, et de n'avoir aucun contrôle sur votre véhicule, mais tout s'est passé trop vite pour que j'aie le temps d'avoir peur, j'avais bien trop à faire.
La terreur s'est néanmoins emparée de moi quand l'ambulance a pris feu, et que j'ai réalisé que je ne pouvais plus marcher, ni utiliser mon bras et ma main gauches.
Plus tard, je dénombrai 35 trous dans mon corps, sans compter les têtes d'épingle. Mais j'eus beaucoup de chance, car les éclats s'étaient heurtés à la paroi en tôle qui séparait le moteur du siège du conducteur.
Les freins ayant été détruits, je cherchais en vain à atteindre le frein à main quand une rafale de balles explosives frappa le moteur, et que des éclats traversèrent mes chaussures et mes orteils, et giclèrent jusqu'à mes deux jambes, ma main, mon poignet, et mes avant-bras.
Mais aucun os ni articulation ne furent atteints. Le nerf fut paralysé pendant une quinzaine de jours. Le médecin fit se contracter mes muscles avec un courant galvanique à l'hôpital. C'était incroyable.

Lorenzo Semple III, ambulancier à l'American Field Service. Nous apprîmes plus tard que le camion de Stratton s'était retrouvé haché part des tirs de mitrailleuses. Bien qu'aucun occupant ne fût atteint, les balles avaient coupé le moteur et détruit la direction. Hélant un autre véhicule qui lui lança un câble, il parvint à repartir à la remorque.

Stratton se retrouvait dans une situation désastreuse un peu plus loin. Un obus avait frappé son ambulance de face, enflammant instantanément le véhicule et ses réserves de carburant. Il écopa d'au moins onze blessures provoquées par les éclats ayant traversé le compartiment moteur, et se retrouva à plat ventre au sol hors de portée des flammes. Bien que le câble de remorquage parvienne à être immédiatement largué, il s'avéra impossible de secourir les blessés, qui périrent brûlés à l'arrière de l'ambulance.

Stratton fut récupéré par un camion, à bord duquel il passa le terrible barrage qui était maintenant parfaitement réglé, l'ennemi arrosant véritablement le passage d'une pluie de feu. Presque tous les véhicules, y compris ceux qui parvinrent à passer, furent touchés au moins une fois.

Il n'y a pas grand-chose d'autre à rajouter de notre point de vue d'ambulanciers, du moins en ce qui concerne le siège de Bir-Hakeim.

Nos pertes à elles seules, témoignent de tout ce qui a pu être raconté et écrit concernant la violence de l'attaque et de l'évacuation. Sur nos douze véhicules, les douze furent détruits. Sur les six américains présents, un fut fait prisonnier, un autre fut confirmé tué, deux considérés disparus, et les deux derniers furent blessés. Il est difficile de dépasser un tel ratio que ces 100% de pertes en hommes et matériels… en tous cas, pas par ce qui ne fut que notre première expérience au feu.



Un membre de l'American Field Ambulance Unit et un capitaine Free French
Imperial War Museum

La sortie…. *des fusiliers marins et des Transmissions*

Jacques Bauche, 1er Bataillon de Fusiliers Marins. Nous ne passerons donc pas par surprise, il va falloir foncer sur l'adversaire, ça c'est du sport. Mes hommes sont calmes, mais tout le monde a peur, moi le premier. Je suis à côté du matelot-chauffeur Litout, prêt à attraper le volant, s'il est touché avant moi.

Journal de guerre de la Brigade

03h du matin. Le quadruple du quartier-maître Davaillaud tamponne un autre camion dans le passage de mines. Radiateur enfoui. Le camion est laissé sur place, détruit, et les hommes embarquent sur un autre véhicule. Juste après le passage, le camion de Tassel est atteint par des éclats. Le second-maître Laporte fait partir tout le monde et attend avec le second-maître Tassel qu'un camion vienne remarque sa pièce.



Aimé Hafliquaire

03h45. Le commandant, suivi du lieutenant de vaisseau Iehle, de l'échelon et des sections Bauche, Le Goffic passe les deux barrages de feu des mitrailleuses lourdes de 20 mm.

4h30. Passage des sections Colmay et Hafliquaire. Le camion de Robin est détruit. Le fédéral doit être abandonné. La pièce Canard saute sur une mine. Les hommes continuent à pied. Tous les camions franchissent le barrage le plus vite possible et s'arrêtent plus loin, séparément. Après le passage, grande confusion. Les camions s'égarent. Certains retournent vers les lignes ennemies. Lees hommes à pied appellent à l'aide de toutes parts. Le crépitement des mitrailleuses s'intensifie. La brume se lève et complique le problème de l'orientation. A environ 6 kilomètres de la sortie, le pneu avant droit de la pièce Morel, surchargée, crève. Le vérin râcle continuellement le sol et la traction est impossible.

Enseigne de vaisseau Jacques Bauche, Fusiliers Marins. Fichet (*Jacques Bauche*) donna l'ordre au chauffeur de démarrer à son tour ; le véhicule alourdi par sa charge déséquilibré par la remorque du canon qui avait un pneu crevé, chauffait horriblement.
Des ambulances surchargées filaient elles aussi vers le barrage de feu.
Le véhicule qui les précédait fut atteint par la mitraille et prit feu instantanément. Freinant à mort, Proton (*patronyme non identifié*), immobilisa son camion à quelques centimètres de l'incendie. Il fallait se dégager en faisant une délicate manœuvre en arrière avec ce sacré canon en remorque.
Fichet sauta sur le sable pour diriger les mouvements du chauffeur… Jean-Marie (*patronyme non identifié*) fit de même. Au moment de repartir alors qu'il allait remonter dans le véhicule, le Sénan eut pitié d'un garçon affreusement blessé qui se roulait sur le sable. Le sang et la poussière le recouvraient de telle sorte qu'il était impossible de savoir s'il s'agissait d'un Africain, d'un Tahitien ou d'un Européen. Jean-Marie saisit ce corps sanglant par la ceinture et le tendit à Rayon (*Rey*) qui l'allongea dans le véhicule. Le camion démarrait déjà, Coïc attrapa la ridelle et prit son élan pour sauter. Une douleur fulgurante lui traversa la suisse et il faillit tomber sur le sable devant les roues du camion qui l'auraient écrasé. La balle de mitrailleuse lui avait broyé le fémur, son sang giclait dans le camion, poissant tout le matériel. Dumas (patronyme non identifié), lui fit un garrot avec son mouchoir.
Au point de rendez-vous qu'on finit par atteindre comme la lune se levait, on débarqua les blessés pour les remettre aux ambulances anglaises.

Journal de guerre de la Brigade. Perdu dans la section du 2e bataillon de marche, le lieutenant Hauet remet le convoi en route et arrive vers 4 h. 45 dans le passage avec 2 pièces de *Bofors* des fusiliers-marins, quelques voitures du génie du bataillon d'infanterie de marine. Arrêt causé par des voitures qui sautent sur des mines posées par les Allemands dans le passage.
Sautent la voiture radio du sergent Lepoitevin (*Le Poittevin*), le camion atelier radio, une pièce des fusiliers marins.



Robert Hauet

Le lieutenant Hauet donne l'ordre d'abandonner les camions et de traverser à pied les barrages ennemis.
Tout le groupe (fusiliers-marins, infanterie de marine, génie) se rassemble sous le commandement du lieutenant Hauet et part pour franchir les lignes. Entre temps, les camions qui avaient sauté ont pris feu et leurs flammes éclairent toute la zone qu'il faut traverser. Après une marche de 100 mètres, le détachement est pris à partie par un tir intense des brédas et des mitrailleuses de 20 mm. Le détachement doit refluer vers les camions abandonnés et se disperse par petits groupes qui essayent de franchir les lignes.

Quartier maître Paul Leterrier, 1er Bataillon de Fusiliers Marins. Le 10 juin dans la soirée, le capitaine Iehlé, commandant en second du bataillon, vient à pied nous dire de nous préparer à la sortie de vive force. Après avoir détruit ce qui ne pouvait être emmené, vers minuit, selon le plan établi, nous commençâmes à nous ébranler.
Au préalable, notre aumônier le père Lacoin, nous avait donné à tous l'absolution, mais cela nous ne le sûmes qu'après.
Le passage qui avait été déminé en vue de notre sortie s'avéra trop étroit, et malgré un minutage préétabli, il y eut rapidement embouteillage. Il en résultat que les Allemands furent alertés et lancèrent des fusées éclairantes qui illuminèrent le terrain. Des voitures tombèrent dans des trous, d'autres sautèrent sur des mines, dont celle de notre pièce et, pendant ce temps-là, les Allemands nous arrosaient de balles traçantes.
Je me retrouvai avec Pierre Turbe et René Miremont, ce dernier blessé comme moi. Des trois, j'étais le seul armé de mon révolver et à posséder un peu d'eau dans mon bidon. Nous nous concertâmes et décidâmes de continuer à pied.
Il était environ 4h30 du matin et, fort opportunément, une brume épaisse tomba. Nous réussîmes à franchir les lignes allemandes et prîmes la direction plein sud, légèrement vers l'ouest. Nous n'avions pas de boussole, mais curieusement, j'en avais une dans la tête, comme les pigeons voyageurs, et cela m'a rendu service. Les premiers kilomètres que j'avais parcourus en boitillant avaient échauffé ma jambe et je pouvais à présent marcher presque normalement. J'avais d'ailleurs arraché le pansement qui glissait constamment et me gênait. Nous étions toujours tous les trois, seuls, en plein désert.

Quartier-maître Yves Le Bras, 1er Bataillon de Fusiliers Marins. A la nuit tombée, nous avons sorti le camion de son abri, remis les roues du *Bofors*, démoli partiellement notre protection et accroché la pièce du tracteur puis rejoint un point de ralliement.

Lorsque les premières fusées ont jailli, dans la nuit, certains se sont exclamés – inconscience de la jeunesse - « *Oh la belle bleue, Oh la belle rouge !* ». Nous avons franchi la zone dangereuse sans casse, malgré les balles traçantes. Une balle de 20 mm a explosé sur la paroi de la porte du tracteur, heureusement qu'elle n'était pas perforante ! Des véhicules brulent, des gens appellent, d'autres s'accrochent au camion ou à la pièce. Pas question de nous arrêter et chacun de nous se tasse sur lui-même pour éviter les projectiles qui fusent de chaque côté.

Pour garder l'azimut, il avait été remis à Belzic une boussole qui ne valait sans doute pas grand-chose. Lorsque nous nous arrêtions pour faire le point à l'abri du camion, la lumière du briquet indiquait invariablement l'aiguille orientée vers le radiateur du tracteur. Nous avons donc changé de technique. Nous arrêtions le moteur, écoutions d'où venait le bruit de mitraille et prenions la direction opposée.

Nous tournions en rond et je m'inquiétais car le jour allait bientôt se lever. Heureusement que nous avons croisé un *pick-up* sur lequel se trouvait le capitaine Chavanac, un artilleur, que nous avons suivi et qui nous a conduit auprès de ceux qui nous attendaient.

Dans notre camion, nous avions embarqué l'équipage d'un des six *Bofors* anglais qui défendaient avec nous le ciel de Bir Hakeim. Lorsque nous avons rencontré le capitaine Chavanac, mon voisin anglais me lance un regard interrogateur, je lui dis *« French captain ».* Je revois encore son sourire, son regard s'illuminer. Il a dû se dire : *« Je vais peut-être revoir les vertes vallées de mon pays ».*

La sortie…. *des marsouins du Bataillon d'Infanterie de Marine*



Roger Malfettes
Ordre de la Libération

Dans l'attente du décrochage, Robert et Henri déploient sur la ridelle gauche le fanion nazi récupéré à Halfaya en janvier.
La tête de notre convoi démarre vers deux heures à une allure d'escargots, non sans à coups….
Tard dans la nuit, éclairés par des fusées de toutes couleurs, nous sommes au milieu de la passe… Nous « cahotons » sur des corps allongés dans la chicane déminée. Qui sont-ils. Des nôtres, pour beaucoup, à n'en pas douter. C'est horrible, mais c'est la guerre. Nous n'avons pas le droit de nous apitoyer, encore moins de nous arrêter. Le passage déjà étroit ne doit pas être obstrué, c'est un impératif.

Des égarés s'agrippent aux ridelles, impossible de leur interdire l'utilisation de cette bouée de sauvetage. Quelques tirailleurs du Bataillon de Marche 2 tout blanc de poussière côtoient sur le plateau du *Fordson* des blancs, eux tout noirs de la même poussière. Un raidillon fait patiner les roues du véhicule, rien d'étonnant sous la surcharge. *« Tout le monde en bas sauf les fusils mitrailleurs ».*
Nous sommes pris entre deux feux dont un très dense qui vient du sud où l'on distingue un attroupement d'une quinzaine ou plus de silhouettes. Bob et Henri répondent de leurs six fusils mitrailleurs, aidés par Cinca et les garçons du Chevrolet (qui sont au moins quinze) protègent la cargaison qui s'échine à sortir le camion de son pépin : *« Poussez, bande de c…, Vas-y Cocausse - Magnez-vous, dans deux heures, il va faire jour – Poussez – Poussez » – « ça marche mon lieutenant – En voiture – couchez-vous – Ils tirent – « Feu, Henri – Tire plus bas Bob – Ils sont là, tape dans le tas – Foncez, merde – Grimpez, nous sommes sur du dur – Fissa, fissa, montez et tout le monde assis » – « Tout le monde est là – ça va mon lieutenant, on peut y aller – Nous sommes sortis » – Les fusils mitrailleurs en batterie – pas sur la passe – Fonce, Fonce Cocausse – ça y est, tu vois les feux ? c'est la direction ».*
Aspirant Roger Malfettes, 1er Bataillon d'Infanterie de Marine

Sergent-chef Albert Pivette, Bataillon d'Infanterie de Marine. La mise en formation n'est pas terminée que, des lignes allemandes, monte une fusée éclairante, puis une autre. Ça y est, l'alerte est donnée, on y voit comme en plein jour et aussitôt c'est le déclenchement de tirs de toutes les armes automatiques ennemies : fusils-mitrailleurs, mitrailleuses, mitrailleuses lourdes *Breda*, qui tirent dans le tas, à balles traçantes. Cela vient de tous les côtés et un vent de désordre se répand parmi nous. Tout était prévu, sauf cela. Chacun cherche un abri précaire ou se couche et, dans la section, tout est déjà éparpillé ; il n'est pas possible, c'est folie, de rester là pour être descendu comme des lapins.

Par un réflexe courant en de telles circonstances, la présence ou les avis d'un chef est recherché. Le capitaine Roudaut, de la 2ème compagnie du B.I.M. à laquelle nous étions rattachés en dernier lieu passe. *« Mon capitaine, qu'est-ce qu'on fait ?" "Tentez votre chance par petits groupes » est* sa réponse...
Un petit groupe se forme, 6 ou 7, Delsol en prend la tête, d'ailleurs lui seul doit avoir une boussole, nous connaissons la direction de marche prescrite sensiblement sud-ouest. Nous savons qu'à une douzaine de kilomètres, à un point déterminé signalé par des feux, des camions amis sont ou doivent venir à notre rencontre et nous attendre. Ils doivent, pour faire cela, avoir fait un grand détour par le sud.



Constant Roudaut
Ordre de la Libération

En route, c'est presque une ruée dans la direction indiquée. Des voitures nous dépassent et tentent de trouver le passage déminé. Toutes ne le trouvent pas et sautent. Dans une des voitures qui passent, conduite par Miss Travers, auxiliaire militaire britannique, on reconnaît le général Koenig, debout dans sa voiture de commandement.
Partout ce ne sont que rafales et explosions, voitures qui sautent sur les mines et nous fonçons en courant, se couchant, nous traversons sans le voir le champ de mines anti-chars.

A chaque fusée éclairante, on se plaque au sol en attendant qu'elle s'éteigne pour repartir.
Les lignes allemandes sont là, ce n'est pas une ligne continue mais des postes isolés et espacés. Nous réussissons, à tâtons et par chance, à passer entre deux et nous n'aurons même pas à tirer un coup de feu.
Cette nuit, nous ne sommes pas là pour tuer du Boche, mais pour se tirer les pattes.

J'ai trop présumé de mes possibilités de résistance, je sens que je vais tomber dans les oubliettes. Je m'affale sur le siège complètement ratatiné, totalement épuisé. Les derniers kilomètres me sont pénibles, sans fin, exténuants. Au travers du voile qui glisse sur mes yeux, je vois les feux de ralliement s'éloigner de plus en plus, j'ai la fâcheuse impression que jamais nous ne les atteindrons. *« Ça va mon lieutenant ? – fais-vite, le Lieutenant est dans les pommes ».*

Confié aux ambulanciers anglais, je refais surface dès les premiers soins ? En convoi très espacés, en compagnie d'éléments du train-auto, nous roulons par le sud-dus-est sur Bir-el-Gobi où nous parviendrons vers midi…

Nous progressons cependant, notre petit groupe toujours seul. Delsol vérifie qu'en gros nous sommes dans la bonne direction. Derrière nous et déjà loin maintenant, des incendies brûlent toujours sur Bir-Hakeim et nous servent de points de repère, cependant que le bruit des armes et des explosions se ralentit.
On entend un sourd grondement dans les environs, des voitures qui roulent, mais qui ? Amis ? Ennemis ?
Après des heures de marche, nous ne sommes plus seuls, un regroupement se forme, marchant dans la même direction, ce ne peut être que des compagnons d'infortune, errant à la recherche des fameux trois feux rouges signalant le point de rassemblement ; ce sont des amis, on parle français ! Et bientôt les voici les trois feux rouges que nous recherchions. Rassemblés là, des camions attendent. On nous donne à boire et en voiture…

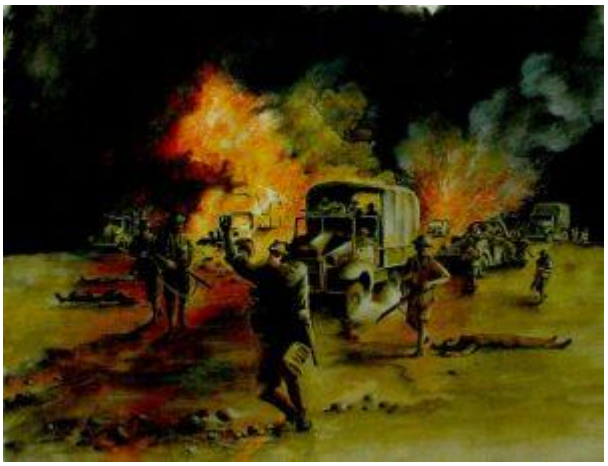

Bir-Hakeim, Libye, mai 1942
Pierre Séchaud et Raymond Sabot

Tous, nous sommes anxieux, nous retrouvons quelques camarades, mais toute la brigade est mélangée, tous ne sont pas encore arrivés et, pour beaucoup, n'arriveront jamais, d'autres sont déjà partis. Des questions sont posées : *As-tu vu de Laborde ? Qu'est devenu Sabot ?*
Les nouvelles les plus invraisemblables et les plus fausses sont lancées… Séchaud, passé pour mort, sera retrouvé en parfaite santé à l'arrivée.
Sergent-chef Albert Pivette, Bataillon d'Infanterie de Marine


Jacques Savey
Ordre de la Libération

11 juin, 2 heures du matin. Appartenant à la 22e Cie N.A de la 1ère D.F.L, je me suis retrouvé lors de la sortie de Bir Hakeim dans la nuit du 10 au juin 1942 au point *Julycol* vers les 2 heures du matin, en même temps qu'un *command car Morris* ; ce véhicule, atteint par une rafale de mitrailleuse lourde au moment du passage à travers les lignes ennemies, transportait des Tahitiens plus ou moins grièvement blessés et le Commandant Savey mort.
Après avoir aidé à transporter les blessés dans les ambulances anglaises qui nous attendaient, j'ai enterré personnellement le Commandant Savey et mis une croix de fortune sur sa tombe.
Caporal Henri Edouard Marty, 22e Compagnie Nord-Africaine

La sortie... *des Tamari'i du Pacifique*



Ill. J-M Saquet. Tamari'i volontaires

Caporal Gaston Rabot, Bataillon du Pacifique. Vers les 9 heures, comme les jours précédents nous sommes sortis du trou, pour faire un peu de thé puis manger une boîte. Une demi-heure après, nous recevions l'ordre de nous préparer à laisser la position ; pour cela, le gros coup était de percer la ligne ennemie. Ceux n'ayant plus de camions à la suite des bombardements devaient suivre à pied. Aussitôt, j'ai pris ma petite valise, ramassé mon journal, les albums photos, puis quelques souvenirs, sans oublier de déterrer mon écusson du Pacifique. Toutes ces bricoles ramassées puis mises dans mon sac, j'ai ramassé toutes les couvertures, puis mis mon moteur en marche.
J'aurais brûlé mon camion de colère : c'est toujours dans ces moments-là que tout s'emmêle.
Vers les 10 heures du soir, les camions du LAD se sont dirigés vers le P.C. pour attendre le départ ; de temps en temps, nos petits 75 tiraient pour tromper l'ennemi.



Edouard Magnier
SHD - col. Y. Ben Alima

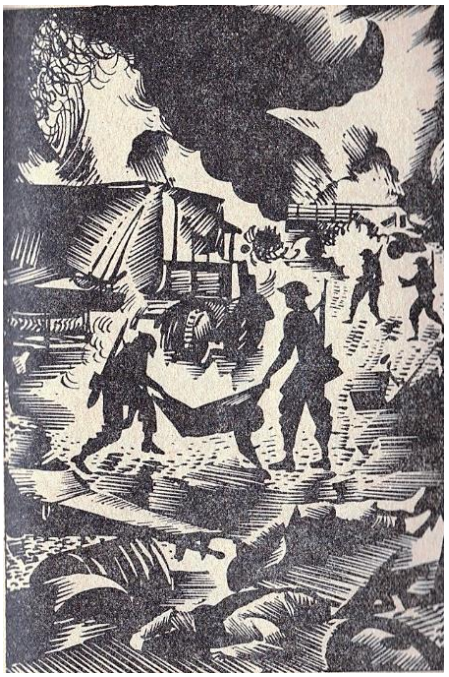
Pendant ce temps, tous les camions arrivaient sur la ligne de départ ; ceux qui ne pouvaient marcher étaient achevés à coups de baïonnette dans les pneus ou dans les radiateurs. Vers les 11 heures, les camions ont commencé à démarrer, dans mon camion j'avais Magnier, sur les ailes Blanchet et Gazengel. Triste spectacle de voir partir ce convoi dans la nuit ; beaucoup étaient à pied avec une petite musette, laissant toutes leurs affaires.
Non, jamais je n'oublierai ce spectacle et, plus j'y pense, plus j'en frissonne. Ma plume ne peut décrire tous ces détails. Quel gaspillage ! Il nous a fallu plus de deux heures pour faire 500 mètres. Nous étions à peine arrivés dans la chicane du champ de mines qui entouraient la position que les mitrailleuses ennemies des postes avancés [ouvraient le feu]. Aussitôt, grande panique dans le convoi, beaucoup parmi ceux qui marchaient à pied ne cherchaient pas à avancer mais revenaient sur leurs pas, d'autres se couchaient, à ce moment mon camion s'est arrêté. Je n'ai pas voulu l'abandonner.
J'ai aussitôt accroché la remorque après le camion que conduisait Lemaitre. Un moment après, le convoi reprit sa marche pour s'arrêter 30 mètres plus loin, puis repartir un moment après.
À un moment, il a fallu nous arrêter pendant au moins une demi-heure, à cause du désordre qu'il pouvait avoir dans ce convoi. Les autos se choquaient les unes aux autres, les piétons se cachaient derrière les camions. Pendant ce temps, je faisais tout mon possible pour réparer mon moteur ; par instants, il partait puis s'arrêtait.



Paul Lemaitre
Col. May AudetTavernier
Livre ouvert des FFL

Pendant ce temps, les Allemands lançaient des fusées, puis mitraillaient, tout en faisant un barrage de chaque côté du convoi. Les balles arrivaient – ce qui impressionne beaucoup, c'est que la plupart de ces balles étaient traçantes.
C'est à ce moment-là que j'ai vu le jeune Boulangé [Boulanger] recevoir une balle dans la figure.
Après une bonne demi-heure d'arrêt, le convoi reprit sa marche mais, cette fois, à une plus vive allure. Les autos se doublaient, les piétons essayaient de s'accrocher aux voitures – en un mot, la panique complète, dans cette course folle, toujours sous la mitraille.
J'ai vu de mes yeux de pauvres blessés se coucher, essayant d'éviter les balles, se faire passer dessus par les autos. Pour ma part, j'avoue sans honte que j'ai eu peur. D'ailleurs, après ce dernier arrêt, j'ai dit à l'adjudant Magnier de conduire, puis je me suis placé sur l'aile du camion à la remorque. J'ai pu voir un pauvre type courant comme un fou entre mon camion puis celui de Lemaitre se faire chavirer par la remorque et très certainement écraser.

D'autres copains ont entendu un blessé appeler sa mère ; un autre blessé dans un camion, passant par-dessus bord tout en disant : *« C'est malheureux de se faire crever comme ça ! » ;* un homme blessé disant à ceux qui passaient à pied : *« Ne vous arrêtez pas, je suis blessé, sauvez-vous, laissez-moi mourir en paix » ;* un autre qui a pu être ramassé : *« Ne m'abandonnez pas, je suis aveugle ! »*



Après avoir passé les lignes, les camions se dirigeaient un peu partout et toujours à vive allure sans s'occuper des pauvres types qui avaient réussi à traverser à pied.

Après une heure de marche, toujours à la remorque, nous nous sommes arrêtés. Un autre camion et un *Brenn* nous suivaient. À l'aide d'une boussole, nous nous sommes dirigés vers le sud.

Nous avons rencontré un commandant, avec un aspirant, qui s'est joint à nous. Nous avons continué notre route dans la même direction jusqu'au jour. Ensuite, nous avons fait [route vers l'] est, puis [vers le] nord-est, pour ne pas retourner chez les Allemands.



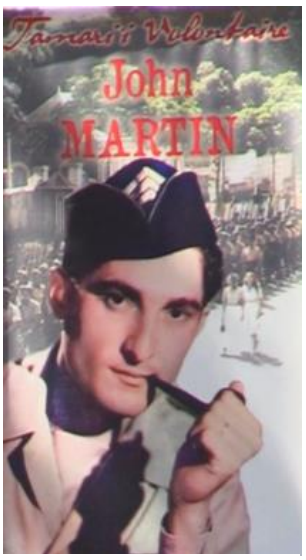
Raoul Michel-Villaz. Col. R. Kollen Eric Minocchi

Pendant cette traversée, nous ne pouvions pas croire que nous étions libérés de cet enfer. Quel soulagement : plus d'avions pour nous bombarder, finie la vie du trou, et surtout avoir réussi à traverser ce barrage de feu sans se faire tuer ou blesser !

2e classe Raoul Michel-Villaz. Nous nous avançons très près et au moment voulu d'un bond, nous mitraillons les occupants. Nous avons anéanti plus de vingt postes sur notre parcours. A un moment donné, nous croyons les lignes allemandes franchies lorsque nous sommes arrêtés par un nouveau poste. Ce dernier nous crie : *Verda !* Nous lui envoyons comme réponse une dizaine de grenades et bon mitraillage. Enfin, leurs cinq occupants, nous les perçons de plusieurs coups de baïonnettes et nous continuons notre route. Derrière nous, des crépitements de mitrailleuses, d'obus, de feu, une lueur qui éclaire le ciel, un véritable enfer.

Témoignages extraits de Tamari'i Volontaires (Jean- Christophe Teva Shigetomi)

Sergent John Martin, Bataillon du Pacifique. Le sergent-chef Teira Vahirua qui faisait partie de ma section, alors qu'il était arrivé au milieu de la chicane, décide de retourner vers la position de Bir Hakeim. Je n'ai usé d'aucune autorité et je l'ai laissé à son destin, ne sachant pas moi-même si j'allais m'en sortir. Je ne devais jamais le revoir. Teira Vahirua figure parmi les tués de la sortie de vive force.



John Martin - Présidence P.F.

A partir de vingt heures, nous nous sommes engagés dans la chicane nord du bataillon nettoyée de ses mines. Nous marchions au pas. Jusqu'à la moitié de la chicane, l'ennemi n'a pas réagi. Ils ne pensaient pas que l'on tente de sortir. On est sorti avec mon groupe.

Il y en a un qui avait embarqué une boite de saucisses, on va casser la croute tout en marchant, je me souviens, on a balancé la boite *Ting !* le son métallique de la boite sur le sol rocailleux a déclenché les premiers tirs.

Ce fut le sauve-qui-peut et le chacun-pour-soi décidés par le Commandement.

Après quelques minutes de flottement et une accalmie nous nous sommes retrouvés à 5 ou 6 un peu à l'écart des tirs.

Une nuit noire très opaque nous donnait l'avantage. L'objectif était de sortir à tout prix et de se regrouper à l'azimut 213 où nous attendaient les Anglais.

Après concertation, quelques-uns ont préféré suivre un gradé de la Légion Etrangère qui préconisait une route à suivre.

(Tihoti Snow et Georges Tehaameamea quittent le groupe de John Martin pour suivre l'officier de la Légion étrangère. Tihoti est alors sévèrement blessé par un éclat d'obus. Il est fait prisonnier avec Tehaameamea).

Nous avons préféré obliquer par notre gauche, où nous avions remarqué qu'aucun tir n'avait lieu, quitte à nous rabattre par la suite sur la droite. Après quelques minutes de marche dans un silence rassurant, nous avons fait une petite halte pour reprendre notre souffle.
A peine affalés sur le sable, des tirs d'armes automatiques sont partis du sol à quelques mètres devant nous. Nous avons eu la chance d'opérer cette petite halte à ce moment-là, sinon nous serions tombés droit dans « leur » tranchée !



Ils devaient avoir très peur car grâce aux balles traçantes, nous pouvions remarquer qu'ils tiraient en l'air du fond de leur trou. Quelques grenades bien ciblées ont résolu le problème.

Le reste du chemin a été parsemé de situations imprévisibles : j'ai alors sauté dans la benne d'un camion de fusiliers-marins, véhicule que j'ai vite abandonné à cause de l'obus de 25 qui a traversé la cabine du chauffeur... sans blesser personne. Malgré le vacarme assourdissant des tirs nous percevions nettement les ordres des Allemands et des sentinelles italiennes mais aussi les cris insupportables des blessés dans le désert sur lesquels les camions roulaient. J'ai poursuivi à pied.
Au petit matin nous étions arrivés chez les Anglais en compagnie de Tchadiens et de Légionnaires.
Nous nous sommes retrouvés à 14 sur 47. André Salvat, notre chef de section a été blessé par éclats de balles.

Georges Durietz arrose les tranchées ennemies du F.M. de son *Brenn carrier* pour passer. Paul Prospère Pietri, mécanicien, est blessé par éclats de grenade à la jambe droite. Teina Hare a un pied écrasé par un camion.
Le *Bren carrier* conduit par Antoine Brémond est mis hors de combat par un obus. L'explosion l'a sérieusement blessé aux yeux. Il s'échappe néanmoins du véhicule en flammes pour porter secours au sergent Louis Graffe qui gît sur le sable.
Louis Maruake Graffe a eu la cuisse droite traversée par une balle avant d'être touché aux deux jambes par des éclats de mortier. Antoine transportant Louis sur son dos, les deux blessés tentent d'échapper à la capture mais ils sont rattrapés par les Allemands. Antoine Brémond perdra un œil et héritera du surnom de *Matapo* (borgne).
Henri Langlois, dit Coco, est également blessé au pied par un éclat d'obus. Teiho Tehei, bien que blessé, et Maitere Taarii (*Naiterre)*, plus chanceux avec leurs *Brenn carriers,* sont passés.



Georges Durietz - Présidence P.F.



Louis Graffe



Teiho Tehei - Présidence P.F.



Camp de Liverpool (Australie) en 1941 De gauche à droite, debout : Teriitehau MO et Mauri TEFANAU. Accroupis : Calixte JOUETTE, Taarii MAITERE et Wilfred TEAMO. Fond John Martin

Caporal Jean Roy Bambridge, Bataillon du Pacifique. A onze heures, on se rend à la chicane. Là, nous recevons de la mitraille de la part des boches, mais nous continuons à progresser. Ma section s'étant dispersée, je saute avec Nono Suhas sur un camion anglais. L'ennemi tire sur tout ce qui bouge.

Tout à coup nous tamponnons, le chauffeur nous dit que ce n'est rien. Nous continuons mais pas pour longtemps, car un deuxième choc nous fait sauter pour de bon. On entend des cris et des gémissements de partout. Avec Nono, je saute sur une automitrailleuse et en avant. Plus loin, on saute sur une mine. Les deux pneus arrière droits sont en morceaux. Mais nous continuons quand même. Nous fonçons sur les nids de mitrailleuses allemandes et jetons des grenades dans leurs trous. Enfin vers quatre heures du matin, nous stoppons et essayons de remplacer les roues.

Alors dans le brouillard, nous percevons un bruit de moteurs, nous croyons que ce sont les boches, mais nous nous rassurons bientôt, car nous reconnaissons nos bagnoles et nous plaquons notre automitrailleuse pour monter sur le *Brenn* de Toti Suhas.



John Roy Bambridge
FB Tamari'i Volontaires

Je me souviens avoir croisé dans ma fuite une ambulance qui flambait et sur laquelle des ombres que je suppose être des soldats ennemis déversaient des bidons d'essence pour que le feu éclaire le terrain. C'est plus tard, en causant avec nos rescapés que j'ai appris que Thomas avait été gravement blessé aux yeux dans un bombardement de *Stukas* la veille et qu'on l'avait embarqué dans une ambulance le soir de la sortie. On n'a jamais retrouvé son corps, ni dans le désert, ni plus tard dans les divers camps de blessés, tant alliés qu'ennemis. Après la sortie de vive force, j'ai cherché Thomas dans les hôpitaux. En Italie, j'avais sur moi une photo de lui pour la montrer aux personnels de santé. En vain.

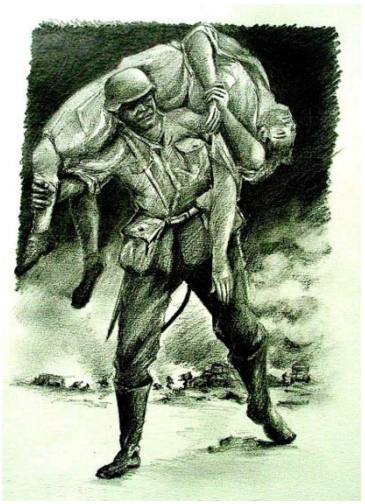


Charles Spitz - Geneanet

Sergent John Martin : Des blessés de chez nous ont été secourus par des soldats allemands comme Charles Spitz dit Taro, un éclat dans la gorge, qui a été évacué sur le dos d'un soldat allemand.

Charles Spitz : gravement blessé par un éclat d'obus au niveau des vertèbres dorsales, il est évacué sur l'hôpital militaire de Caserta avant d'être dirigé sur le Caire en avril 1943 pour faire l'objet d'un échange de prisonniers.

Du Caire, il est ensuite acheminé sur l'hôpital Henri de Verbizier à Damas où il décède le 21 juin 1943 lors d'une intervention chirurgicale. Le sergent Spitz est inhumé le 22 juin par ses camarades avec les honneurs militaires.





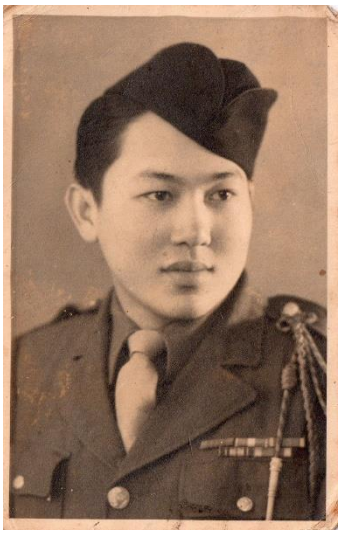
Calixte Jouette
Présidence P.F.

Sergent John Martin *:* Au petit matin, Calixte Jouette et moi sommes arrivés chez les Anglais. André Salvat, notre chef de section avait été blessé par éclats de balles. Nous n'étions plus que quatorze sur les quarante-sept de la section tahitienne.

Adjudant Edouard Magnier : Je suis passé avec mon camion et la remorque. Après une randonnée de cent kilomètres dans le désert marchant à la boussole, nous sommes arrivés à El Adem.

Caporal Jean Roy Bambridge : Enfin, échappés de cet enfer, nous arrivons à Fort Capuero où nous retrouvons le Père Podevigne qui nous distribue deux bouteilles de bière et deux paquets de cigarettes, et nous nous couchons d'un sommeil qui dure à peu près dix heures.

Les blessés du siège de Bir Hakeim, dont le caporal Raphael Teiho, Tom Clark, Terii Teriitua et André Doucet, réussissent à être évacués lors de la sortie de vive force.



Ari Wong Kim - col. G. Buisson

Ari Wong Kim, Bataillon du Pacifique. J'ai eu de la chance, beaucoup de chance. C'était la nuit. Le général du bataillon avait décidé de sortir. Le système D et le « chacun pour soi » ont prévalu. Il n'y y avait plus de chefs. C'était la pagaille.
Certains cependant, dont des Tahitiens, ont préféré rester à Bir-Hacheim où ils ont été faits prisonniers.
Les Anglais nous attendaient de « l'autre côté » ». Un feu allumé par ces derniers servait de repère. L'ennemi ne s'attendait pas du tout à cette manœuvre du Bataillon.
Tout le monde avançait comme il pouvait : en camion, en voiture, à pied, et j'ai vu beaucoup de véhicules ne jamais atteindre leur but.
J'étais dans un premier camion de transport qui a sauté sur une mine. Je ne pensais néanmoins qu'à « sauver ma peau » et à filer obstinément vers la direction qu'indiquait le feu précité de l'azimut 213.
Je poursuivis donc à pied pour réussir à monter dans un autre camion de transport qui va sauter aussi sur une mine au niveau de la « chicane ».
Je termine mon périple à pied sous des tirs nourris jusqu'à atteindre enfin les positions anglaises dans la journée.

Sous-lieutenant Benjamin Favreau, Bataillon du Pacifique. Les Tahitiens ne m'avaient pas attendu : désespérant de me revoir, plus de la moitié d'entre eux étaient partis, entassés sur les camions, et ceux de Bellec, privés aussi de leur chef, avaient fait de même. Comme je cherchais les miens parmi les ombres et les camions déjà morts qu'on avait abandonnés, une arme automatique se réveilla vers le fort et se mit à nous tirer dans les jambes, planquant tout le monde au sol.
Je m'éloignai en courant de cet endroit malsain et plongeai dans le premier trou que je vis. Au fond, il y avait deux capitaines de l'état-major qui cherchaient à faire du stop : le premier sera sauvé, l'autre, Mallet, sera tué au cours de la nuit.

Minuit était passé depuis longtemps et tout le chemin restait à faire, il ne fallait donc plus traîner. J'avais bien envie de monter sur un camion, au besoin de vive force, comme beaucoup le firent, mais il eut été difficile de trouver place pour la vingtaine d'hommes qui me suivaient, et les ordres étaient que l'infanterie passât à pied. Je criai de toutes mes forces : *« Ici le Pacifique ! Avec moi ceux qui veulent ! ».*

Des Calédoniens et quelques pauvres gars perdus de diverses unités se joignirent à notre groupe. On laissa donc ce maelström de bruits, de violence et de peur, après la tempête, voilà qu'on touchait au rivage. Que la nuit tout à coup était calme et fraiche ! Le cœur retrouvait son rythme normal. Au nord, le BM 2 avait dû vider ses tranchées sans éveiller l'attention car le silence y était aussi opaque que la nuit.

Ayant compté mille deux cent cinquante pas dans l'ouest, notre troupe vira à 90° comme prévu, enjamba au passage le fil bordant la sortie du champ de mines, puis après avoir à nouveau parcouru 1km dans cette nouvelle direction, fit face au Sud-ouest et se laissa doucement conduire par la voie lactée vers le lieu de rendez-vous, sans rencontrer personne.

Sur Bir Hakeim, vidé de sa garnison, la nuit était totale, mais de plus près, à notre gauche, une longue trainée de bruits, de rafales de mitrailleuses et de fusées continuait à marquer le sillon de fureur et de sang suivi par la BFL en retraite. Au bout du chemin, la liberté nous attendait !

La rumeur de la retraite s'étant estompée à son tour, il devenait temps d'incliner notre route franchement à gauche afin de rejoindre ceux qui avaient traversé la tourmente…

A quelques centaines de mètres, un attelage de voiture en difficulté, continuait imprudemment à mener tapage. Il s'arrêtait de cours moments durant lesquels on percevait des éclats de voix… puis il repartait vers les sud-ouest en ronflant. Il s'arrêta encore pour la pause en nous entendant venir ; mais tandis que j'essayai vainement de percer le brouillard avec mes jumelles, il nous envoya sans préavis de longues giclées de mitrailleuse au ras de la figure, puis il se précipita pour venir voir si le gibier était resté sur place….

Comme le fantôme de Hamlet, l'étrange convoi traversa alors le brouillard, à trente pas à peine. Deux gros véhicules se suivaient roues dans roues : le premier paraissait clos de toutes parts, comme un fourgon, le second était une grande guimbarde à ridelles sur laquelle des hommes se tenaient debout, serrés les uns contre les autres. Les mystérieux voyageurs d'évanouirent dans la brume…

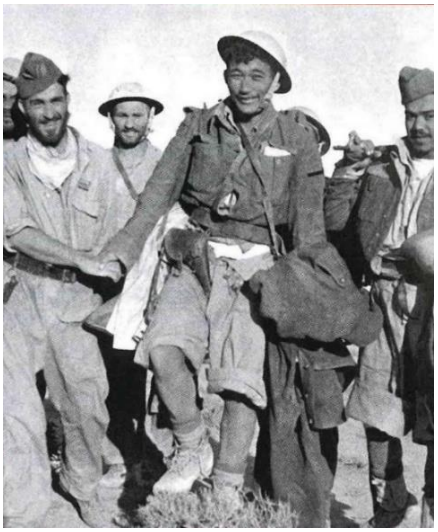
Il s'agissait bien d'ennemis, comme le rapportèrent certains qui échappèrent de justesse au ratissage. Les éclats de voix entendus devaient être des sommations aux malheureux qui se laissaient prendre au bruit des camions comme des alouettes à un miroir, et les pauses, moteur éteint, étaient employées à l'écoute et au repérage de nos petits groupes en marche dans le brouillard. Il est donc probable que les hommes entraperçus étaient des nôtres, qu'on avait empilés verticalement par économie d'espace…



Max Noble - Présidence P.F.

Après cette nouvelle émotion, une fatigue infinie s'abattit sur moi et je défaillis. La tension nerveuse qui me portait depuis le début de la nuit lâcha subitement et mon énergie se mit à fuir comme d'une outre râpée ; mes jambes hésitaient, les godillots collaient aux cailloux comme à la glaise, un immense besoin de dormir m'enserrait les temps et me tirait au sol.

« Caporal Noble, dis-je, *aide-moi ».*



A gauche, le sergent Doucet

Ils m'empoignèrent alors sous les aisselles et je repartis de plus belle, à la tête de mon groupe en formation de combat ; ils me soutenaient, je les guidais.

On allait au sud-ouest, cependant un doute affreux s'installait en moi. Il faisait tout à fait jour, le brouillard commençait à s'amincir et j'estimais avoir atteint la zone de réception fixée par les Anglais, mais nous ne trouvions que le silence.

J'allais, cachant l'angoisse qui me renait à la gorge, lorsque, dans une déchirure du brouillard, j'aperçus Merle, solitaire, qui avançait à grands pas ; il avait quitté les positions du BM 2 parmi les derniers, puis traversé comme nous le marais de mines.



Peu après, on aperçut un camion immobile et quelqu'un poussa un cri de joie, en disant qu'il était anglais. Des hommes épuisés dormaient à bord, on embarqua, et le chauffeur, visiblement pressé, nous emporta aussitôt vers Bir el Gobi.

La sortie…. *des bigors du 1er Régiment d'Artillerie*



Daniel Dreyfous-Ducas
Ordre de la Libération

Vers 23 heures nous arrivons près de la position de la 1re batterie qui est probablement devant. Je vais sur la droite des véhicules du régiment. C'est la 2e batterie.
Le capitaine Chavanac est en tête assis sur l'aile d'un tracteur.
« Ça va mon fils » me dit-il. *« Tu sais où il faut aller ? » « Oui. » « Bon, alors je suis ta colonne. »*
Quelques minutes plus tard, je tombe sur une colonne arrêtée où je retrouve le capitaine Morlon, le capitaine Bricogne et le commandant du régiment, Laurent-Champrosay.
« Mes respects mon commandant, je vous amène la 4e. La 2e suit et la 3e est derrière. »
Parfait, il faut attendre que la colonne démarre. Et c'est l'attente.
Les hommes s'impatientent. Tout est calme mais si les Boches ont l'idée d'envoyer une fusée éclairante, ce serait du joli.
Le « patron » discute avec le lieutenant Devé des *Brenn Carriers* qui est perdu dans le noir et se dispose à repartir vers le nord. Le commandant le conduit vers la porte sud. Ils reviennent et les *Brenn Carriers* démarrent.
Il est plus de minuit. Vers 1 heure, les fantassins franchissent la passe déminée et s'élancent, appuyés par les *Brenn*.
Les Boches se réveillent – Fusées – Tout le monde stoppe. Ouf ! Ils n'ont rien vu. Les corps-à-corps commencent. Les mitrailleuses tirent. Le commandant Champrosay s'énerve et prend la tête de la colonne des véhicules devant les ambulances. La colonne s'ébranle.
Des véhicules sont touchés et flambent. Il va falloir défiler avec nos tracteurs devant ces brasiers : quelles cibles pour les mitrailleuses boches.
Lieutenant Dreyfous-Ducas, 1er Régiment d'Artillerie

Sous-lieutenant Albert Cassin, 1er Régiment d'Artillerie. A 22 heures, le Régiment est rassemblé derrière la voiture du Commandant que je conduis. Celui-ci va reconnaître le point de passage avec quelques officiers et nous l'attendons, mortellement inquiets jusqu'à deux heures du matin.
La nuit est calme cependant, une ou deux mitrailleuses tictaquent dans la nuit, arrosant la position. Les biffins et le Génie doivent ouvrir un passage dans les champs de mine et à travers les positions ennemies ; un point de rendez-vous est fixé et sera marqué par des lumières de couleurs. Un convoi de camions et d'ambulances nous y attend, gardé par des tanks légers et des auto-mitrailleuses.
Enfin le Commandant revient, il a reconnu le passage et donne l'ordre à toute la colonne : *« En avant ! ».*

Je marche devant la voiture afin de guider le Commandant et lui éviter les trous individuels jusqu'à la sortie du champ de mines, jusque-là tout le monde suit. A cet endroit, les ennemis tirent à l'aveuglette, et une ligne de feu de balles traceuses nous empêche de passer, plusieurs hommes sont couchés à tout jamais, des voitures d'autres unités sont là arrêtées ; il faut pourtant sortir, la situation va devenir intenable. Le Commandant envoie l'ordre de foncer en avant individuellement à toute la colonne.
Je remonte près de lui et on fonce, appuyant l'accélérateur à fond, à la Grâce de Dieu ! La voiture est traversée de part en part par une rafale de mitrailleuse heureusement sur l'arrière, et Raymond est légèrement blessé au bras. Nous marchons à l'aveuglette, et au bout d'un quart d'heure nous nous arrêtons saufs et contemplons le spectacle. Maintenant les Allemands tirent de partout, on entend les mortiers, les *bredas*, les fusées éclairantes montent.
L'émotion nous étreint, les larmes nous montent aux yeux ; que va-t-il rester de notre belle unité ?

Impossible d'apercevoir le lieu de rendez-vous, aussi nous prenons la décision de sagesse. Nous sommes seuls. Nous décidons de partir à 15 kilomètres au sud, puis nous ferons 70 kilomètres plein Est, ensuite on montera vers le Nord et nous serons sûrs de nous en tirer.
C'est ce que nous faisons.

Aspirant Roger Nordmann, 1er Régiment d'Artillerie. Quand nous sommes arrivés au point de rassemblement, nous avions l'air de vrais fantômes, complètement hagards et on rencontrait des gens qu'on ne reconnaissait pas et avec lesquels on s'était battu depuis plusieurs mois !
Les véhicules sont devant la porte ouest sur trois ou quatre files. Les bataillons à pied sont en retard ; il est minuit trente. Le passage déminé n'a pas été jalonné.
Les 2e et 3e bataillons de la 13 sont passés, le BP1 s'engage dans la chicane quand l'ennemi lance une fusée et tire une première rafale de *Breda* lumineux. La confusion est immédiate. Toutes les unités refluent dans le champ de mines. Les unités se déploient isolément, sans liaison entre elles. Le général Kœnig en tête entraîne le convoi dans le passage, les hommes apeurés par les rafales traceuses se cachent à l'abri des véhicules qui avancent. Nous débouchons enfin dans le marais de mines, au-delà du champ de mines. Deux, trois véhicules sautent. L'ennemi lance des fusées, le tir à balles traçantes est trop haut mais affole les hommes. Une mine saute tout près de moi, je reste sourd aveugle et abruti sur place. Les véhicules autour de moi ont disparu.
Puis ce fut la sortie…nous avons regroupé les véhicules en face de la zone prétendue déminée qui se situait vers l'Ouest, tandis que les Allemands ne se doutaient pas que nous préparions une sortie. J'avais ma boussole, mon compas de l'armée anglaise et... en avant pour l'azimut 213.
On a fait sortir en premier les ambulances pour qu'elles profitent de la surprise et l'aspirant Bellec du Bataillon du Pacifique, qui était déjà sorti de Bir-Hakeim pour faire rentrer un convoi de ravitaillement, s'était vu la mission de guider la Brigade. Il est monté dans son véhicule et il a sauté. Il a changé de véhicule, a continué, et a sauté à nouveau.



Jean Bellec - col. Favreau

Naturellement nous nous demandions comment il se faisait qu'il y avait encore des mines. Théoriquement c'était déminé. La colonne de véhicules s'est engagée pendant que les Légionnaires à pied déblayaient les nids de mitrailleuses au fur et à mesure que les Allemands se réveillaient devant nous. Ils ont commencé à tirer sur une ambulance puis sur des camions et je me souviens encore les avoir vus jeter de l'essence sur ce qui brûlait pour nous éclairer. Il s'agissait de passages plus ou moins obligés, dans lesquels nous étions condamnés à passer au milieu d'un champ de mines.
Nous avons un peu piétiné et au bout d'un moment Koenig a dit : « *On y va, on fonce !* ».
Tout le monde est parti, il faut le dire, un peu n'importe comment et c'était, pardonnez-moi l'expression, un tel bordel que les Allemands ont été les premiers surpris. C'était un spectacle extraordinaire, hallucinant, avec des balles traçantes et dans certains endroits on y voyait comme en plein jour avec l'incendie des véhicules et les fusées éclairantes…
Je me demande si nous avons eu le temps d'avoir peur. J'étais dans un camion, à côté du chauffeur. Il n'y avait plus de porte et j'avais vingt gars au départ, plus quatre que j'avais ramassés en route qui étaient accrochés le long des ridelles. Je voyais des balles traçantes devant le pare-brise et je me disais : *je suis mort, non je ne le suis pas*… Bien sûr, cela se passait au maximum de la vitesse possible et j'avais mis mon pied par-dessus celui du chauffeur pour écraser l'accélérateur : nous faisions un bon 60 et sommes ainsi arrivés au milieu d'Allemands qui se rassemblaient. J'ai donné un coup de volant pour en écraser quelques-uns, tandis que les gars derrière étaient bringuebalés, sans naturellement pouvoir tirer un coup de fusil.
Au bout d'un moment le camion a été atteint et s'est mis à brûler. Nous avons continué à pied et sommes, fort heureusement, arrivés au point de rassemblement où les Anglais nous attendaient avec quarante ambulances et des camions.

Capitaine Paul Morlon, 1er Régiment d'Artillerie. Vers trois heures du matin, enfin l'annonce faite à la voix : *« Nous partons dans quelques instants ».* Vite, un dernier contact avec Bricogne et Gufflet qui me dit : *« A bientôt, près du canal, dans la verdure des jardins d'Ismaïlia »* ; avec Bourget et les sous-officiers chefs de section. Quand je vois les voitures de la 3e batterie toutes en mouvement, je crie, à voix forte : *« Chacun pour soi et Dieu pour tous. Sur l'azimut 213, celui de la borne 837, en avant ! ».*
La fuite en avant se déroula plutôt mal, surtout pour la fin de la colonne. A Dieu vat !

Je suis debout sur le marchepied gauche de la petite camionnette *Dodge*, Malhomme conduit près de moi, à sa droite Ordronneau. Devant nous les balles traçantes des armes automatiques ennemies… Malhomme regarde devant lui pour déceler les nombreux obstacles du terrain que la lueur des véhicules en feu lui permet de deviner.

Aspirant Jean Mathieu Boris, 1er Régiment d'Artillerie. On sort silencieusement dans la nuit…Tout va bien d'abord. Mais peut-on avoir l'espoir de traverser l'encerclement ennemi sans être signalé ? Une fusée monte… Rien de grave ! Puis une petite rafale de mitrailleuse. Rien de grave encore ! Mais soudain, vingt rafales la suivent, cent fusées montent au ciel et mille balles traçantes déchirent la nuit dont on ne peut s'empêcher de les trouver jolies... Pendant la sortie, je suis à plat ventre sur l'arrière de l'automitrailleuse sans tourelle qui servait d'observatoire pendant les *Jock columns*.



René Gufflet
Ordre de la Libération

Le capitaine Gufflet commandant de la 3e batterie, est debout dans l'A.M.[30] devant ma tête, il y a un type accroché sur mon dos et un légionnaire à ma droite, également à plat ventre. Nous fonçons à travers des tirs de mitrailleuses.
Et puis d'un coup, je reste seul : le capitaine a reçu une balle dans le cœur et mes deux voisins sont tombés, une rafale les a fauchés tous les trois et je suis indemne. Un peu plus tard, j'attrape et hisse à côté de moi un homme qui court, le visage en sang, méconnaissable. Je lui dis : *« T'es blessé mon vieux ? »*, avant de reconnaître que c'est le colonel Masson, l'adjoint de Koenig, dont la voiture brûle un peu en arrière.
Le jour se lève à peine quand nous atteignons le point de ralliement. Des Anglais voient arriver une A.M. avec des garçons barbus, aux vêtements déchirés et souvent ensanglantés, qui n'ont qu'un mot à la bouche : « *water* » et qui engloutissent toutes les réserves d'eau de la patrouille.



Claude Cornuel – M. Barat

Lieutenant Claude Cornuel, 1er Régiment d'Artillerie. Je me trouvais dans la tourelle de l'auto-mitrailleuse qui servait de guide aux 5 voitures qui nous suivaient. Le Capitaine Gufflet voulait vérifier que les phares de ces voitures étaient bien éteints et me demanda de lui céder ma place pour quelques instants. Prenant l'appui sur mes épaules, il émergeait de la tourelle, il venait à peine de terminer son ascension vers l'air libre qu'il retomba poussant un cri qui cessa presque immédiatement. Tout d'abord je ne compris pas. Je pensais que le capitaine était douillet. Hélas, il n'était pas douillet. Il était mort. Retombant dans mes bras, je sentis sur ma chemise une tache humide et tiède à hauteur de la poitrine qui s'agrandissait progressivement.
Le visage du capitaine crispé témoignait d'une souffrance indéniable, ses yeux ouverts reflétaient l'étonnement. Le maréchal des logis Lagorce au volant de la voiture me demande ce qui se passait. Je répondis : « *Le Capitaine n'est que blessé j'en prends soin* ». Je demandais aux occupants de la voiture de se tasser un peu plus, aidé d'Azadian qui s'était joint à nous au moment du départ, nous installâmes le capitaine le dos contre la paroi du véhicule, les jambes étendues. Je jetais une couverture sur le corps m'arrangeant pour que les autres ne voient pas sa figure.

Lieutenant Jacques Bourdis, 13 DBLE. La nuit était d'encre, le silence total, des véhicules passaient à côté de moi, s'engageaient dans la brèche les uns après les autres. L'ennemi ne réagissait pas. J'allais m'engager à mon tour en toute confiance mais je m'aperçus très vite que ce passage était encombré par une foule de véhicules, camions, tracteurs de pièces, *Brenn Carriers* et par des légionnaires qui chuchotaient qu'on ne pouvait plus passer, que c'était la pagaille. J'appréhendais le moment où l'ennemi comprendrait ce qui se passait et appliquerait sur l'embouteillage un bon tir d'artillerie. Je dispersai le plus possible ma section, interdisant à mes types de sortir des véhicules dont le blindage les protégerait en cas de barrage.
Au moment où je donnais ces ordres, une main s'abattit sur mon épaule, c'était celle du Commandant Laurent-Champrosay *: « Donnez-moi votre Brenn ». « Mais mon commandant… »*

[30] Auto-mitrailleuse

Et d'autorité il se mit à ma place. Ponctuant son ordre du coup d'une espèce de stick sur le casque de mon chauffeur, il lui commanda *« en avant ».* Je n'eus que le temps de sauter dans l'une des deux bennes et de hurler à mes types *« Quoi qu'il arrive, attendez-moi ».*

Champrosay se souciait de moi, de ma section, de ma mission, comme d'une guigne. Il ne s'occupait que du conducteur dont il guidait la marche en cherchant sa route dans les étoiles. Il daigna m'expliquer au bout d'un moment qu'une de ses batteries manquait à l'appel, il redoutait qu'elle n'eût rien compris aux ordres, n'hésitant plus à éclairer de nos phares la position que son vide rendait sinistre. Puis, nous longeâmes la ceinture de barbelés espérant que la batterie cherchait son chemin ailleurs que prévu. Peine perdue. Nous retournâmes vers la brèche. Elle était toujours encombrée.

Mais Champrosay vit passer le *pick-up* de Kervizic, le héla, monta sur le marchepied et s'enfonça dans la nuit, me rendant à ma section.



Pierre Simonet
Col. Pierre Simonet

Brigadier Pierre Simonet, 1er Régiment d'Artillerie. Le 11 juin 1942, nuit sans lune, la brigade sort de vive force de Bir Hakeim. Les fusées éclairantes lancées par l'assiégeant donnent au sol une couleur orange.

Un de nos camions qui a passé brûle à 1 km de là dans la direction que nous devons emprunter. Je suis à l'arrière d'un *pick-up* assis sur la banquette. Les blessés sont couchés et protégés par les rebords de la benne. Le *pick-up* avance très lentement vers la sortie, suivant le mouvement pour ne pas sauter sur une de nos mines. Le moment est intense : comment passer ? Le désert est tout plat, tout bête, pareil partout. L'horizon, c'est la frange noire derrière la pâle clarté des fusées. Il y a encore plusieurs kilomètres à faire avant d'arriver à l'hôtel.

Le *pick-up* s'arrête près d'une silhouette rougie par la lueur ambiante des fusées éclairantes.

C'est Chavanac. Il est là, impassible tel un agent de la circulation.

- Que fait-on ? » demande Quirot, le capitaine assis à l'avant.

- Tu vois le camion qui flambe ? », répond Chavanac, *« Tu fonces droit dessus, le laisse un peu sur ta gauche et après c'est tout droit. Fonce mon vieux, il n'y aura pas de flic pour te coller une contredanse. »*

Quirot a suivi les directives. Ça a cahoté pas mal, notamment quand notre véhicule a roulé sur une tranchée occupée par un « adversaire ». Par bonheur, les balles traçantes sont toutes passées à côté ou ont touché des parties non vitales du *pick-up*, personne n'a été blessé et nous sommes bien arrivés sur la colonne anglaise qui nous attendait pour nous amener en des lieux plus sûrs.

Je fais le compte. Je suis sorti sans rien, seulement un bidon d'eau et un petit paquet contenant les lettres de ma fiancée, une capote sur les épaules car il faut froid la nuit dans le désert. Je grelotte, le thé que m'offrent les Anglais me réchauffe à peine. Je cherche Chavanac ; il n'est pas là.

Sergent Fernand de Barral, 1er Régiment d'Artillerie. La nuit est tombée. Un camarade vient me prévenir dans le trou où, ne pouvant rien faire d'autre, j'attends que le temps passe, et je me traîne au rassemblement. Tous les véhicules en état de marche ont été sortis de leurs trous, dans le plus grand silence possible pour ne pas alerter l'ennemi. Pas question d'emballer les moteurs ! Aidé de bras secourables, je me hisse à l'arrière d'un camion non bâché, n'emportant, suivant les ordres, qu'une seule musette qui contient surtout quelques vivres et mon appareil photo. La plupart de mes affaires ont été détruites dans un camion atteint de plein fouet par une bombe.

Entre minuit et 1 heure du matin, le convoi s'ébranle. Au début de la nuit, les sapeurs du Génie ont déminé un étroit passage, sans attirer l'attention. Quant aux fantassins, ils nous ont précédés de peu. À eux le dangereux honneur d'ouvrir la marche, à pied ou en chenillettes. Un moment après, « *fritz* » n'a encore rien vu.

On avance un peu plus, et une fusée parachutée vient soudain se balancer en l'air devant nous, diffusant une lueur bleue. Bientôt d'autres sont lancées et on y voit comme par un beau clair de lune. Cette fois, l'alerte est donnée. Loin devant moi je vois cinq, dix, puis cent étoiles filantes qui se déplacent avec une certaine lenteur, formant des paraboles qui se croisent, tombent, se reforment à l'infini. Ce sont des balles de mitrailleuses traçantes, et c'est l'éloignement qui les fait paraître lentes.

C'est un véritable feu d'artifice qui, combiné avec les lumières multicolores des fusées éclairantes qui emplissent maintenant le ciel, forme un spectacle féerique.
Pourtant la pensée que dans un instant on va se trouver en plein milieu de la mêlée aurait de quoi refroidir, mais moi, qui depuis huit jours broyais du noir dans mon trou, je suis si content d'en sortir enfin que je pense à peine au danger et supporte sans presque grogner les perpétuels élancements aux côtes provoqués par les secousses (j'ai entre autres, quelques côtes fêlées) qui deviennent de plus en plus fortes.
Car mon camion, conduit par notre virtuose mitrailleur Vernadet, fonce maintenant « *à mort* ». Ce n'est certes pas le moment de ménager les ressorts : l'important est que ni le chauffeur, ni le moteur ne soient touchés.

Nous y sommes en plein. Le sifflement modulé, bien connu, des balles est ininterrompu. Grâce à Dieu, les Allemands ne peuvent faire intervenir ni aviation, ni artillerie, sous peine de se massacrer entre eux ; juste quelques coups de mortier tirés au jugé. Çà et là, des camions ou tracteurs brûlent, leurs occupants sont montés dans d'autres véhicules, s'ils l'ont pu.



Claude Lepeu
Ordre de la Libération

Deux ou trois chars se sont mis en travers de notre chemin, m'a-t-on dit, mais sans doute après le passage de mon camion, car je n'en ai pas vu.
Dieu merci, ni Vernadet ni son moteur n'ont été atteints : seules deux balles ont touché le camion : l'une l'a traversé sans causer de dégâts, l'autre, une balle explosive, je crois, a blessé au pied Lepeu, de la deuxième batterie.

Les balles se font rares, puis cessent. Nous sommes bien passés. Bien d'autres, hélas, ne peuvent pas en dire autant. Après quelques kilomètres courus dans le calme, mais toujours rapidement, nous nous arrêtons. Des Anglais s'approchent, des camions, des ambulances nous attendent, qui nous emmènent vers l'est. C'est la 7e brigade volante qui est venue nous attendre au point convenu. Je monte encore dans un camion, – il y a tant de blessés ! – mais un peu plus tard j'aurai enfin place dans une ambulance. C'est heureux, car mes côtes sont de plus en plus douloureuses, avec toutes ces secousses.
Rommel, qui pensait en finir avec les Français Libres, ne nous a pas eus.

Lieutenant Léon Rouillon, 1er Régiment d'Artillerie. A l'extrémité du passage où abordaient les véhicules conduits par Champrosay… deux nids de mitrailleuses, croisant leurs feux, faisaient de terribles ravages. Deux chenillettes de la Légion les chargèrent lorsque l'une d'elles s'immobilisa, tous ses hommes tués, et sauta dans une fulgurante explosion… La seconde poursuivit son chemin, écrasant les servants du premier nid, dont les machines furent réduites au silence, mais l'autre groupe continuait son tir, ajusté, précis meurtrier, qui barrait la route aux voitures, les empêchant de sortir vite de cette zone qu'elles contribuaient à embouteiller, condamnant les suivantes et les éléments à pied à un stationnement fatal, dans l'endroit le plus exposé, en pleine clarté.

Alors, parmi les Légionnaires, on vit soudain se redresser sur l'horizon embrasé une haute silhouette qui faisait, à la volée, le geste éternel du semeur et projetait grenades après grenades sur l'abri d'où les mitrailleurs allemands crachaient la mort. Les mitrailleuses se turent et la colonne passa.
Muets d'horreur et d'admiration, nous suivions, fiers d'avoir reconnu, à cette suprême minute, dans la silhouette qui semait les grenades, celle du Capitaine Bricogne, disparu à jamais.

Témoignage anonyme. Tard dans la nuit, le régiment regroupe les quelques véhicules et les canons restant pour la sortie de vive force. Bricogne parcourt la colonne, tout est en ordre.

Le régiment s'ébranle et avance par saccades… Bricogne ne peut y tenir, poussé par son démon familier, armé de son pistolet automatique, les poches pleines de grenade, il laisse sa voiture et part dans l'enfer réduire ou plusieurs nids de mitrailleuses.

Le matin au petit jour, sa voiture était au rendez-vous derrière les automitrailleuses britanniques, sans lui. Ce matin-là aussi, le convoi de nos prisonniers blessés s'arrêta un moment quelque part entre Bir Hakeim et Derna. De camion en camion, de brancard en brancard, une rumeur passe : on enterre un des nôtres, un capitaine, un artilleur à moustache, l'Allemand rend les derniers honneurs.

Pour nous en Egypte, ce fut un télégramme de la Croix-Rouge, presque sibyllin, qui nous annonça la mort de notre camarade. Après El Alamein, les recherches furent vaines pour retrouver son corps.

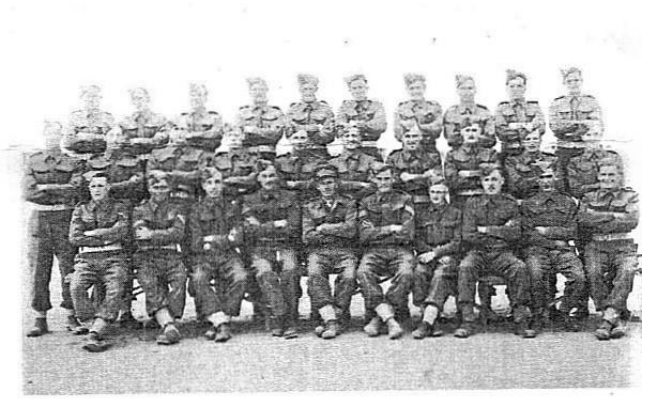
Lieutenant Dreyfous-Ducas, 1er Régiment d'Artillerie. Il est 2 heures du matin. Ma batterie arrive près de la porte, je monte dans le premier tracteur, laisse filer les véhicules qui sont devant, et commande « *en avant, à toute vitesse* ». Malgré les trous, le tracteur bondit, les balles sifflent, les balles traceuses nous entourent. C'est une vision digne de Dante. Les Malgaches sont couchés au fond du véhicule.
À 100 mètres à peine de la porte, le tracteur est traversé par une rafale. Le chauffeur est touché aux yeux, moi à la jambe. Le moteur n'a rien. Le chauffeur n'y voit plus. Je lui dis d'appuyer sur l'accélérateur, je me soulève sur ma jambe valide et j'attrape le volant de la main gauche. *Plus vite…*
J'aperçois une mitrailleuse à droite, les balles sifflent, j'oblique à gauche, devant nous un canon de *Bofors* des fusiliers marins. *Plus vite…*
J'essaye de le rejoindre. Là, doucement… Le canon va abriter le moteur. À gauche, une voiture flambe… *Plus vite…*
Ouf… la première ligne ennemie est franchie, le barrage de feu est passé. Je fais arrêter. Deux véhicules de la batterie sont derrière, le camion avec le serre-file ne suit pas. Il faut repartir, je prends la place du chauffeur qui passe derrière. Ma jambe droite est lourde, je ne peux freiner que du pied gauche, je prends le cap 223°. Je repère une étoile et je fonce. Le chef de pièce surveille les compteurs, un mile, deux miles, nous rattrapons le *pick-up* radio du capitaine. Quatre miles, six miles… Ce doit être là.
J'arrête. Des véhicules perdus tournent en rond, je les arrête. Le brouillard de l'aube est intense.

Les Artilleurs britanniques de la 43e Batterie

A Bir Hakeim, aux côtés des artilleurs de Laurent-Champrosay, les artilleurs de la *D Troop* de la *43 Battery du 11th city of London Yemanry Lignt Anti-Aircraft Regiment* – les *Rougn Riders,* étaient commandés par le Lieutenant Beauchamp. [31]

La Batterie fut affectée à la mi-mai 1942 sur la *Box* de Bir Hakeim, afin de renforcer la défense antiaérienne jugée insuffisante par les Britanniques.

Selon le témoignage du Sergent Peter Coomber *« il fut décidé d'évacuer la box à la nuit tombée, et ce en deux groupes. Heureusement, la D Troop faisait partie du premier groupe car ceux qui étaient restés derrière furent malheureusement pris d'assaut….*
L'un des membres de la troupe fut mortellement blessé. La troupe parvint finalement à se mettre à couvert et fut transférée sur le camp de base en Egypte ».



"D" Troop 43rd Battery - Middle East 1942 -
attached to the Free French Army at Bir Hacheim
Front Row: Sgt W.T.Denyer, Lt.Beachamp, Sgt W.P.Coomber.

[31] La liste des militaires présents à Bir Hakeim (1943), recense 192 artilleurs et 19 officiers de liaison britanniques.

La sortie… *des coloniaux du Bataillon de Marche 2*

Alors que le désert crépite de mille feux, le B.M.2 de Robert De Roux quitte maintenant le camp, en dernier, et à pied comme prévu.
Avec des détachements d'autres unités, André Blanchard, blessé le 23 mai, est chargé de « faire du bruit » à l'intérieur de Bir Hakeim. Ils rempliront leur mission jusqu'à l'aube et, dernier des derniers, Blanchard tentera à son tour de sortir avant que, son *pick-up*, percuté par un obus explosif, il ne soit blessé au bras.
(1061 Compagnons, Jean-Christophe Notin)

Chef de bataillon Henri Amiel, Bataillon de Marche n°2. C'est désespérant, il est bientôt 3 heures. Sans aucun doute, après la percée des premiers bataillons et des colonnes sur roues, l'ennemi a pris conscience de l'ampleur de l'opération. Atteindrons-nous seulement la porte de sortie ?

Le couloir de sortie, long de 300 mètres et large seulement de trois ou quatre mètres, est obstrué sur toute sa longueur par des véhicules détruits. Les suivants ont essayé de contourner, ils ont sauté sur les mines. L'intérieur est bourré de blessés, dont les plaintes déchirantes serrent le cœur.

La première ligne de feu est établie par l'ennemi en bordure même du champ de mines qu'il bat en profondeur vers l'intérieur de la position. Il la renforce par des canons de la *Flak,* balles et obus traceurs se croisent en un réseau hallucinant.

« Quel feu d'artifice ! » s'exclame Ramin qui a pu se joindre à la section Parmentier…. *« Par chance, un Brenn du BM 2 arrive à ma hauteur, déjà surchargé. Tout en courant, j'attrape la jambe d'un gars pour m'accrocher. Il me repousse en hurlant et peu après, je m'aperçois qu'il est gravement blessé. Sur le moment je l'ai saumâtre et ne sais comment, réussis à remonter le Brenn à la course ; je m'accroche à la prise d'antenne et me retrouve couché de travers sur l'avant ; plus rien ne nous arrête ».*



Adrien Conus
Ordre de la Libération

La sortie de Bir Hacheim fut pour nous assez dramatique. Le lieutenant Gabard, blessé grièvement, commence à appeler au secours alors que les balles traçantes nous éblouissent de leurs feux. Près de moi, Ceccaldi me demande *« qu'est-ce qu'on peut faire ? »*. Evidemment, il y a bien peu de possibilités, nous sommes presque seuls autour de Gabard, essayant de savoir ce qu'il a et de le consoler.
A cet instant un *Brenn-Carrier* arrive sur nous. C'est celui de Conus et Gerberon, sur lequel il y a déjà deux blessés. Nous y embarquons Gabard de notre mieux et, comme nous restons isolés, nous nous accrochons tant bien que mal à la chenillette. Deux accidents tragi-comiques émaillent le trajet : *« Accélère plein sud, plein sud, accélère ! »* hurle Conus à Gerberon. Celui-ci, calmement, s'arrête sous la mitraille et questionne : *« qu'est-ce que tu dis ? ».* Un peu plus loin, alors que nous étions presque hors de portée, noyés dans le brouillard, le *Brenn,* tout à coup perforé de balles, s'arrête, en panne définitive. Soudain, nous apercevons vaguement un véhicule. *« Ce sont des Allemands »,* assure Conus. Grenades en mains, nous rampons vers cette voiture dont il faut s'emparer quand, tout à coup, une voix nous lance *« Je suis un soldat anglais ! ».* C'est pour Gabard, très éprouvé, et pour nous, le salut.
Aspirant Jean Mufraggi, Bataillon de Marche 2

Sergent-chef Raymond Leretz, Bataillon de Marche n°2. En prévision d'une longue marche, je n'avais pris qu'un peu d'eau et quelques biscuits ainsi qu'une petite réserve de médicaments susceptible de s'avérer utile pour soigner des camarades blessés.
La sortie, en ce qui me concerne, se déroula comme dans un rêve.
Tout près de moi, j'entendis un commandement du capitaine Simon : *Légion étrangère ! Baïonnette au canon ! En avant !* Sous un feu nourri, nous nous élançâmes en nous efforçant de profiter au maximum de l'abri tout relatif des camions.

Dans un éclair j'aperçus le colonel de Roux, le commandant Bourgeois et le lieutenant Fayçal Husseini. Leur vue m'encouragea. Que pouvait-il m'arriver, si près de mes chefs ? Et puis, tout se déroula très vite ; je courus à perdre haleine, droit devant moi, à travers la poussière de sable et la fumée, dans l'éclatement des obus et l'explosion des véhicules qui, s'étant écartés du chenal, sautaient sur les mines. Pendant combien de temps courus-je ainsi ? Je ne saurais le dire. Je franchis plusieurs dunes et me retrouvai soudain seul. Derrière moi, l'enfer continuait.

Au loin, une faible lueur rouge brillait. Supposant que c'était le feu de ralliement des Anglais, je me dirigeai vers elle. Hélas, après plusieurs heures de marche, je découvris que ce n'était qu'un camion qui brûlait. Seul, perdu dans le désert, à demi-mort de fatigue, je marchai toute la nuit. À l'aube, un camion me recueillit. C'était le père Michel et des blessés. Un peu plus tard, nous rencontrâmes des sentinelles anglaises, nous étions sauvés. Alors, le père Michel nous invita à prier et, dans la grandiose majesté du désert, blancs et noirs réunis, nous pleurâmes de gratitude.



Fayçal Hussseini
Françaislibres.net



Henri Amiel - Fonds Amiel

Chef de bataillon Henri Amiel, Bataillon de Marche n° 2 . A 3h15 seulement, ce 11 juin, les éléments à pied du B.M. 2 ont commencé à se dégager du terrible couloir, ils ont franchi le barrage.

Les colonnes serrées du départ se sont fractionnées en petits groupes, eux-mêmes dispersés par le tourbillon du mouvement et du feu.

Pistolet au point, fusil ou mitraillette sous le bras, grenade prête à lancer, chacun fonce droit devant lui, accordant ses mouvements au rythme syncopé du tir ennemi ; se plaquant sous les rafales, bondissant sur quelques mètres à chaque silence. Dans la lueur des explosions ou la brillante lumière des fusées-parachutes, s'aperçoit de temps à autre un emplacement abandonné devant notre rush.

Mais l'Afrika Korps conduit le combat à une allure endiablée : sur un fond d'incendie, de chaque côté accourent des groupes d'Allemands criant à tue-tête. Ils sont en treillis de combat, casquette de toile à longue visière, visages émaciés tendus vers leur proie. D'instinct on tire, on arrose, on passe.

Les mal entrainés, exténués, les blessés, les malchanceux se font coiffer, achever ou capturer. Lequel d'entre nous, au long de ce cauchemar, n'a pas été porté hors de lui-même et n'a perçu obscurément les forces inconnues de la nuit ?

Voilà le deuxième barrage, à 1 km peut être du premier. Amiel, Feraud et quelques tirailleurs sont encore ensemble, un petit compagnon s'est joint à eux : le fin et joli lévrier du général Kœnig ; égaré, il recherche des amis. Il court à nos côtés, s'arrête à chacun de nos plats ventres ; à la lueur des fusées, il se découpe tout blanc sur le reg, près de la masse noire de nos corps ; fidèle et muet, il se colle à nous.



Lieutenant Robert Feraud
Fonds Amiel

Un geste à Feraud. Pour franchir le barrage, une fois de plus : *« En avant ! »* Cette fois, Amiel a bondi à contretemps ; impossible de s'arrêter au milieu de cette pétarade ; en pleine course, il ressent un choc brûlant au genou, perd son képi et pense *« Refait ! ».*

Eh bien, non ! Pendant de longues secondes, il fonce comme au meilleur temps de ses matchs de rugby, et ne s'abat que silence et obscurité revenus, reprend sa respiration, se tâte : une blessure en en séton. Rien de grave, si ce n'est les Allemands tout proches qui s'interpellent.

Il consulte sa boussole, déchire ses papiers, jette ses galons. Peut-être, s'il est pris, se fera-t-il passer pour simple soldat, tel ce général anglais relâché comme quantité négligeable et qui a rejoint les siens ? Il repart, cette fois on le poursuit, tiré comme un lapin. Il court de nouveau, change de direction. Peine perdue, un engin chenillé semble maintenant le suivre à la trace. Enfin (au bout de combien de temps ?) il se retrouve dans le silence le plus complet. Que sont devenus ses compagnons ?

A 5 heures…, il doit encore franchir un troisième barrage heureusement moins serré. Le jour se lève, voilà le commandant du B.M. 2 seul au milieu du désert, perdu dans un épais brouillard, assoiffé, minable. Il rencontre quelques buissons dont il suce la rosée condensée sur leurs maigres branches. Puis sans trêve, il marche vers le fameux azimut 213°.
Bientôt des bruits de chars grincent dans les parages, une masse noire transparaît dans la brume ; un trou providentiel est là, le fugitif se cache, il est maintenant dans la zone de surveillance des patrouilles blindées allemandes…


André Blanchard - Fonds Amiel

Lieutenant André Blanchard, Bataillon de Marche n° 2. A 23h10, un dernier au revoir, à demain aux camarades, à ses hommes. Il part commencer sa ronde, sa veille. Ses quatre hommes lui emboîtent le pas ; ils ont compris : la chasse est commencée. Dans leurs villages de brousse africaine, ils ont quelquefois pisté la bête, tous les sens en éveil, la marche silencieuse.
Il récupère quelques hommes des positions les plus avancées qui n'ont pas encore quitté leurs postes. Il les oriente. Une compagnie passe à sa droite, épais serpent noir ondulant dans la nuit claire. Il chemine ; un blessé, un ami s'approche de lui : *Emmenez-moi jusqu'à la sortie, après je me débrouillerai*. Il va. Il arrive à l'extrémité sud de la position. A 500 m à droite, il entend le glissement, le roulement des voitures, le clapotement de la troupe en marche, l'atmosphère est tendue. On sent dans la nuit la traîtrise proche de ces forces qui ne se sont pas encore reconnues, qui halètent crispées dans l'attente, qui vont s'empoigner.
Il entend les premiers coups de feu. Feux d'artifices, fusées de reconnaissance, vertes, rouges, fusées éclairantes blanches, les armes automatiques commencent à débiter leur hoquet en saccade ; toutes les gammes, la bataille est commencée, la nuit se déchire, l'horreur s'installe, la Mort ouvre ses bras.
Allons, il faut repartir, reprendre la veille, monter la garde, longer les champs de mines, l'ennemi ne bouge pas, pas un bruit. Dans l'ex-secteur Nord, les deux dernières nuits, les pionniers allemands ont déminé en chantant, cette nuit rien, pas un chant, tout est calme et pourtant là-bas c'est le corps à corps. Sa ronde l'y ramène, des hommes sont jetés là à terre, espérant une accalmie. Non, il faut foncer, quelques mots, ils le suivent, il les mène à la brèche ; *Allez ! Foncez ! C'est là-bas.* Il leur indique une étoile. Il repart, monte aux ruines du fort. Et là debout, il contemple la mêlée. Fantasmagorie ! Hideux carnage ! Tumulte inhumain ! Apothéose ! L'atroce devient Magnifique. O Dante, tu n'avais pas rêvé une telle chose, c'est plus beau que ton enfer !

Il est deux heures et demie : il fait presque jour aux lueurs de l'incendie. Les paillettes brillantes, ces lignes vert bleuté, ce sont des balles traçantes. Ces bondissements rouges bien cadencés, ce sont les mitrailleuses lourdes, ces éclairs de magnésium, ce sont les obus, ces arbustes étincelants brusquement surgis, ce sont des mines qui sautent.
Ses hommes placés en guetteurs l'appellent, une vingtaine de silhouettes se dirige vers lui. Amis, ils n'ont plus de chef ; ils ont eu peur, ils ont reflué. Allons, confiance ! Il faut sortir, tout à l'heure, il sera trop tard, il laisse ses veilleurs, il emmène le groupe vers la fournaise, ils hésitent. Allons du courage Il les fait sortir du champ de mines. *Allez ! Partez avec les autres !* Une mitrailleuse aboie à 200 mètres, ils ont passé et lui, il reste : il regarde ce chef qui, debout dans l'incendie, donne des ordres d'une voix qui par moments couvre le tumulte. Comme il paraît grand, cet homme aux cheveux blancs, dont le bras indique le salut. Campé là au milieu de l'horreur, quelle gueule ! torturée, inhumaine, masque crispé d'audace, de décision, brute primitive aux appétits déchaînés, lancée vers le meurtre, piétinant le sable englué de sang noirci.

Il se détourne, il quitte ces lieux maudits lorsqu'à sa gauche, une torche, un projectile incendiaire vient de faire éclater les deux réservoirs d'un camion portant des grands blessés. Le feu est partout, les flammes orangées crépitent, des hommes au comble de l'horreur hurlent dans le brasier. Des faces noircies tentent de se ruer au travers, des bras aux doigts crispés traversent le rideau de flammes, impossible, ils retombent.

Tout flambe, grince, hurle, la torche grésille, les cris sont de plus en plus rauques, vision hallucinante. Rien à faire, rien à tenter.

Ses ongles lui rentrent dans les paumes, il fuit, trébuchant sur les cadavres, il est 3h.

Le gros des troupes vient de passer, la trouée a été dure. Revenu à ses hommes, il voit au loin les feux placés sur les Anglais ; il faut reprendre la veille, la ronde, lourd de ce cauchemar qu'il vient de vivre.

Vers 6 heures, les étoiles commencent à pâlir. Il revient à la brèche. Le combat dure toujours, moins rageur, moins violent cependant. Le dernier camion se lance. Il est temps, bientôt, il fera jour, il faut partir. Il va chercher sa voiture et avec ses hommes, il s'apprête à foncer, à la nuit vient de succéder un brouillard épais, ouaté, dense. En avant, il faut passer – Eclair- une arme automatique le mitraille à vingt mètres devant- Pas touché – En avant en deuxième – Il bouscule la pièce, écrase deux hommes, il passe, il est passé, Oh ! Un … deux … trois … éclairs rapides, c'est une mitrailleuse lourde à 40 mètres, quatre …
Ah ! Ah ! Un bras qu'il ne sent plus, du sang qui gicle, plus qu'une main pour tenir le volant, tant pis, il faut continuer ! Il continue – Choc, accident, panne, il continuera à pied, il arrivera soutenu par ses noirs.
Il est passé, Elle ne l'a peut-être pas vu. Il souffre. Il la voit rôder. Il la sent le frôler de son manteau. Elle le regarde, est-ce lui ??? Non, Elle ne l'a pas reconnu. Il vit…



Fondation de la France Libre

Quelques actes de bravoure…

Général Pierre-Marie Koenig, Commandant la 1ère Brigade Française Libre. Voici encore d'autres détails colportés par des arrivants. Au 2e B.L.E, le caporal-chef Santens a remarquablement tenu en main son groupe durant toute la nuit et arrive au complet. Un tout jeune légionnaire, Van der Becken, blessé à la tête le jour précédent, vient néanmoins de rallier.
Au 3e B.L.E, le caporal Alexandre, un vieux dur à cuire, a participé au ramassage de sept blessés abandonnés sur le terrain, qui lui doivent la vie. Le chauffeur d'un tracteur de 75 AC a changé sous le feu la roue brisée de son tracteur.

On cite aussi Weber, agent de transmission d'une section qui a été admirable de cran et de calme et qui a assuré sous le feu la liaison entre les groupes de sa section.



François Clech

Le petit Clech, un bambin blond et frisé, tenu délibérément en dehors de toute activité trop dangereuse et qui ne cessait de réclamer contre ce traitement de faveur, bombant le torse pour affirmer sa conviction d'être un homme, ce petit Clech qui, considéré comme tué à Bir-Hakeim, s'évada d'un camp de prisonniers en Italie et rejoignit sa compagnie au cours de la campagne de France, en 1944.

Le soldat Barbaroux du B.I.M. a ramené le drapeau de son bataillon, imprudemment conservé à Bir-Hakeim malgré mes ordres.

Grièvement blessé, le soldat Devaux a chargé un sous-officier de son bataillon, gravement blessé lui aussi, et l'a ramené en rampant vers une ambulance. Ainsi du caporal Verdeghem *(Verdegen),* conducteur d'un canon antichar qui ayant eu le bras fracassé par une rafale, n'a quitté son volant qu'après avoir traversé les positions ennemies et ramené les corps de Savey et de deux camarades gravement blessés.



Voici encore le petit Le Queré, un sapeur qui a sauvé dans son camion le groupe de combat qu'il transportait.

Au BM2, le lieutenant Hussein Haycal (*Faycal*), jeune officier d'origine syrienne, est arrivé blessé à B 837. Durant tout le siège, il s'est fait remarquer par sa conduite et sa bravoure.

Olmeta, un jeune sergent (*B.M.2*), s'est signalé par sa manière de commander sa section avec énergie, sans faillir, jusqu'au bout.

Voici encore le maréchal des logis Soavina, un Malgache de l'artillerie qui est arrivé après avoir transporté sur son dos pendant plusieurs kilomètres un de ses hommes blessé et qui ne l'a lâché qu'après l'avoir couché dans une ambulance.

Et aussi le canonnier Randriamanantena qui, quoique grièvement blessé, a guidé la voiture de Laurent-Champrosay à travers les barrages de feux ennemis.



Auguste Benebig
Ordre de la Libération

L'adjudant Auguste Benebig a vu s'écrouler devant lui un camarade, aveugle. Alors que tout l'incitait à prendre ses jambes à son cou, il a chargé le blessé sur son dos et l'a déposé derrière les lignes ennemies. Le Calédonien n'en avait pas terminé. Harassé de fatigue, il est retourné dans l'enfer pour en extirper un second blessé. Et les trois hommes s'en sont sortis vivants. ***1068 compagnons (Jean-Chistophe Notin).***

Association Bir Hakeim. Radomir Pavitchevitch sert notamment comme chef de section sous les ordres du capitaine Pierre Messmer, alors commandant de compagnie à la 13. À la fin du siège de Bir Hakeim, toutes les unités françaises reçoivent l'ordre de forcer le blocus, de nuit, afin de se retrouver derrière les lignes allemandes. Pavitchevitch et ses 5 légionnaires, restés pour couvrir leurs camarades sont portés disparus. Ils ne sont retrouvés que 5 jours plus tard, à la tête d'une vingtaine de prisonniers de l'Afrika Korps.



Imre Kocsis
Ordre de la Libération

Au milieu de l'embrouillamini, l'adjudant Kocsis, vieux de la vieille d'origine hongroise, tente de faire passer sa pièce antichar qu'il tracte. Une mine l'arrête. Qu'à cela ne tienne, alors que les balles fusent, il fait réparer la roue et redémarre. Sur la route, il charge sept blessés, ramassés au gré des lueurs de feu qui illuminent la nuit. ***(1068 Compagnons – Jean-Christophe Notin).***

Capitaine Albert Chavanac, 1er Régiment d'Artillerie. Dans la nuit du 8 au 9, Canale et Théodore sont amputés, l'un d'un bras, l'autre d'une jambe au ras de la hanche. Dans la nuit du 10 au 11, c'est la sortie, ils sont placés dans un camion. En traversant le champ de mines, le camion atteint par un projectile est immobilisé et commence à prendre feu. Théodore, se traînant comme il peut, quitte le camion et pense encore à aider Canale à en faire autant et à monter dans un autre véhicule.

Roger Nordmann, 1er Régiment d'Artillerie. Dehors, ça canardait à tout va. Personne n'osait faire le premier pas sous les tirs rasants. C'est Théodore, l'unijambiste, qui a montré l'exemple. Il s'est extirpé à l'extérieur en rampant. *« Excusez -moi d'être sorti le premier »,* concéda-t-il humblement. *« J'ai cédé à un mouvement de panique ».* Ce même Théodore que son copain de classe Nordmann a été sidéré de voir ensuite traverser le tohu-bohu, suspendu à la bâche éventrée d'un camion, qui lui hurlait *« Roger ! On va enfin laisser nos vieux 75 pour des 155 ! ».* Allusion à l'armement britannique dont il était très osé d'espérer se servir un jour ! ***(1068 compagnons. Jean-Chistophe Notin)***



Ferdinand Le Dressay
Fondation de la France Libre

La citation de Ferdinand Le Dressay, 2e classe – 1er escadron du train
« Jeune conducteur ayant rejoint l'un des premiers, en Angleterre, le mouvement de la France Libre. A pris part aux campagnes d'Érythrée et de Libye au cours desquelles il se fit remarquer par son moral élevé et la bonne humeur qu'il mettait dans l'accomplissement de son travail. Faisant partie de la colonne de ravitaillement qui parvint à pénétrer le 6 juin 1942 dans la position encerclée de Bir-Hacheim. Mort pour la libération de la France, le 11 juin 1942 à Bir-Hacheim (Lybie) au cours de la sortie ».

La citation de François Le Lay, B.I.M., à l'ordre du corps d'armée le 20 août 1942. *« Soldat d'un grand courage, dans la nuit du 10 au 11 juin 1942, au cours de la sortie de vive face de la position de Bir Hakeim, a ouvert le feu avec son arme automatique sur un groupe ennemi, permettant ainsi la progression de ses camarades, malgré de sérieuses blessures a trouvé la force de franchir le barrage ennemi... ».*

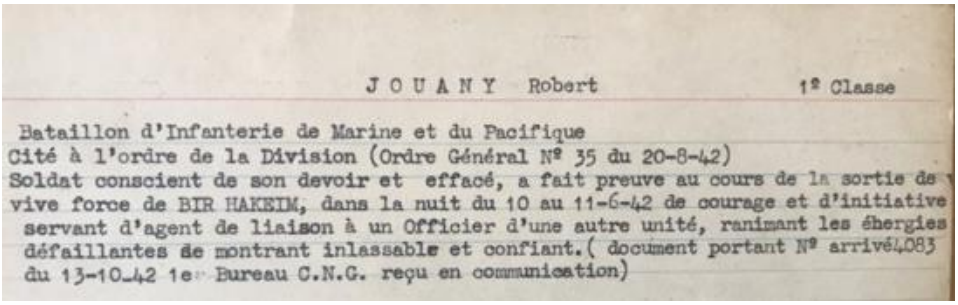


Louis Fournier de la Barre
La France renaissante. F. Broche

Correspondance du colonel Jean-Pierre Dulau. Félicitant chaque heureux rescapé, le général Koenig se tourne vers le capitaine Dulau de la 101e compagnie du Train *: « Il faut nous trouver le chauffeur signalé par de nombreux témoins, parcourant le champ de bataille, allant vers des ambulances en flammes, sortant les blessés, les chargeant dans son camion ».* L'artilleur Gérard Théodore et une trentaine de soldats, ramassés dans l'enfer, lui doivent la vie. Dulau ordonne de le rechercher, et ses hommes retrouvent *« très vite ce chauffeur, Fournier de la barre, récupéré en fin de nuit, au point de ralliement, avec son camion chargé de morts et de blessés. Il est couvert de sang, et pourtant, il n'a pas une égratignure »* ***(1068 Compagnons – Jean-Christophe Notin).***



Robert Jouany
Col. Gilles Mehaut



JOUANY Robert 1e Classe

Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique
Cité à l'ordre de la Division (Ordre Général N° 35 du 20-8-42)
Soldat conscient de son devoir et effacé, a fait preuve au cours de la sortie de vive force de BIR HAKEIM, dans la nuit du 10 au 11-6-42 de courage et d'initiative servant d'agent de liaison à un Officier d'une autre unité, ranimant les énergies défaillantes de montrant inlassable et confiant.(document portant N° arrivé4083 du 13-10-42 1e Bureau C.N.C. reçu en communication)

Au péril de sa vie, Lucien refuse d'abandonner son véhicule à l'ennemi

Je profite d'une ombre pour revenir à mon auto. Je ne pouvais pas l'abandonner ainsi, sans la mutiler d'une façon irrémédiable. En m'approchant, je m'aperçois que la carrosserie est criblée de trous. La silhouette blanche de la *Humbert*, immobile dans la lumière de l'incendie, a attiré les tireurs allemands. J'arrive en rampant, je me hisse le corps à moitié dans la cabine pour y récupérer mon fusil. J'ai un mal fou à le décoincer. A la faveur d'un meilleur éclairage, une rafale est arrivée, crépitant autour de mes oreilles. C'est d'un véritable bond de bête sauvage que je me suis jeté en arrière, plaqué au sol pour me couvrir, sans toutefois avoir pu sortir mon fusil.

Une nouvelle zone d'ombre et je renouvelle mon essai. Cette fois, il est fructueux. Malgré la fraîcheur de la nuit qui s'est installée, la sueur me coule au front. J'ai une soif terrible et je pense à l'eau du radiateur. Je descends dans le trou où sont enfoncées mes roues. Je mets mon casque sous le radiateur et secoue l'auto, espérant récupérer quelques dernières gouttes d'eau. Rien à faire, mes efforts sont vains et m'épuisent fortement.

L'incendie ne jette plus, maintenant, que quelques lueurs sporadiques et je profite des ténèbres pour achever ma *Humbert* avec la crosse du mousqueton ; je frappe à coups redoublés, d'abord sur les bougies pour les casser, puis sur la culasse pour la fendre. Le bruit a alerté mon tireur de F.M., qui m'a déjà pourtant copieusement arrosé. Je suis obligé de me plaquer au sol pour éviter d'être cisaillé par les rafales. Cela me met hors de moi car, plus le temps passe, plus mes chances d'en sortir diminuent.

J'appelle Beauroir, lui passe mon mousqueton et lui demande, étant couché, de frapper de grands coups de crosse dans la carrosserie, mais seulement une quinzaine de secondes après mon départ. Je rampe en direction du tireur. La tambourinade de Beauroir commence et, comme prévu, le tir aussi.

Je suis à une quinzaine de mètres. Je dégoupille une grenade, attends cinq secondes, me dresse d'un bond et la lance en direction du F.M. d'où je vois très bien le départ fluorescent des balles traçantes.

J'ai dû faire mouche, la rafale s'est arrêtée et des cris s'élèvent. Mais mon espoir est vite déçu, le tir reprend, saccadé. Je décroche ma dernière grenade, me rapproche encore de quelques mètres et recommence mon lancé. Cette fois, à la lueur de l'explosion, j'ai eu le temps de constater les dégâts et j'entends nettement courir. Je reste tapi encore quelques secondes, le tir ne reprend pas. Je suis soulagé, la voie est dégagée, mais me voici repris de mon tremblement nerveux.

Je me ressaisis et reviens en courant près de Beauroir. Je reprends mon mousqueton et frappe de toute mon énergie, pour démolir ma pauvre voiture et la rendre irrécupérable. A cet effort, la crosse ne résiste pas longtemps. Elle est bientôt hors d'usage, réduite en miettes.

Il ne me reste plus comme armement qu'un révolver 7.65 et 3 balles. Beauroir, qui cherche le sien, n'arrive pas à mettre la main dessus, dans le fouillis des bagages. Nous récupérons toutefois nos capotes, car il commence à faire froid. Maintenant, il ne faut plus perdre de temps et foncer droit devant nous !

Sous-lieutenant Lucien Bourderioux, Quartier Général.

L'arrivée dans les lignes anglaises

La semaine du 11 au 15 juin 1942



Le 11 juin au matin, Rommel a monté une ultime offensive contre Bir Hakeim. Il enfonce là une porte ouverte… Rommel avoue :

« En dépit des mesures que nous avions prises, les Français réussirent à quitter la forteresse commandée par leur chef, le général Koenig, et à sauver une partie importante de leurs effectifs.
Une fois de plus, la preuve était faite qu'un chef décidé à ne pas jeter le fusil après le cran de mire à la première occasion peut réaliser des miracles même si la situation est apparemment désespérée ».

Aspirant Roger Nordmann, 1er Régiment d'Artillerie. On peut se demander pourquoi les Allemands n'ont pas attaqué ce (*le*) point de rassemblement, mais je crois qu'ils n'ont jamais réalisé. Ce qu'ils avaient pensé être une petite sortie, était en réalité un repli total de toute la garnison et c'est la raison pour laquelle le lendemain ils ont attaqué Bir-Hakeim, avec un luxe inouï de chars, bombardements, artillerie, alors qu'il n'avait pratiquement plus personne. Il devait rester au total une quarantaine d'hommes blessés dans des trous qui n'avaient pu sortir ou bien qui s'étaient perdus en sortant.



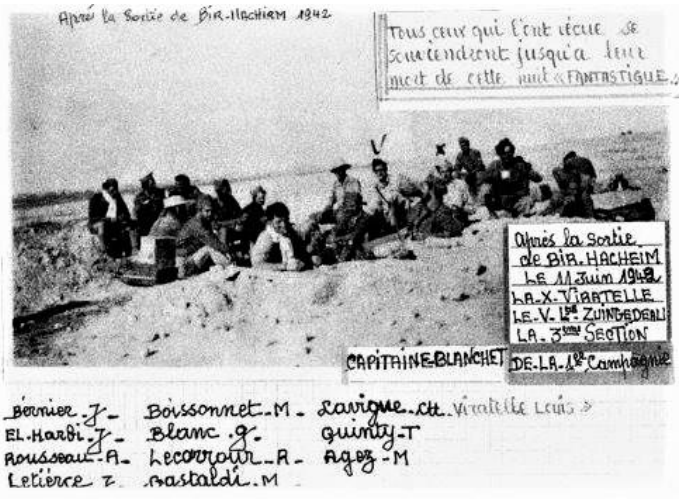
Sous-lieutenant Benjamin Favreau, Bataillon du Pacifique. Vers 11 heures apparut peu à peu un grand rassemblement de véhicules de toutes sortes… de petits groupes d'hommes accoururent vers nous ; ils allaient de voiture en voiture à la recherche de leurs amis, et poussaient de grands cris de joie, ou bien se détournaient pour pleurer.



Le premier que je reconnus en descendant fut Koenig, qui regardait en gloussant de plaisir grossir sa couvée.

Ensuite il y eut des battements de mains et des hourras dans un groupe au milieu duquel se trouvait Perraud, et tous mes soldats, dont je craignais qu'ils fussent perdus ; enfin mon cœur s'ouvrit à l'allégresse.

En fin de compte, lorsque furent rassemblés tous les débris épars que le cyclone avait arrachés au promontoire de Bir Hakeim, on s'aperçut avec fierté que plus des trois quarts de la garnison avaient réussi à se frayer un passage. Le commandant Alessandri lui-même, qui s'était ressaisi après mon départ, était là.





Lieutenant Jacques Bourdis, 13 DBLE. J'étais étonné de n'avoir pas atteint la brigade. Nous avions largement parcouru la distance. J'avais sans doute eu tort de me fier aux feux. La nuit faisait place au brouillard. Je m'étais perdu, c'était le plus clair de l'affaire. Je décidai de ne plus chercher la brigade de cavalerie que j'avais probablement dépassée mais de piquer au Sud pendant quelques kilomètres puis de me rabattre vers l'est en contournant Bir Hacheim.
Il fallait profiter du brouillard pour rouler et ne pas risquer de me trouver au beau milieu des boches quand il se lèverait.
Je tombai sur deux officiers britanniques qui m'avaient vu sortir avec le P.D de la Brigade. Ils étaient perdus. Ils me demandèrent de les prendre à bord. Je leur expliquai mon plan qui ne les tenta guère en raison des marais de mines que le génie avait posés au Sud de Bir Hacheim. Ils voulaient continuer vers l'Ouest.
Je tins bon ce qui ne les empêcha pas de monter dans la *Camarde* mais à contre cœur.

Nous piquions donc plein Ouest. Le brouillard se levait peu à peu ne découvrant rien d'inquiétant mais au contraire un cairn[32] qui (….). Je pouvais faire le point. Nous étions sauvés. J'étais à 20 km au Sud-Sud-Ouest de Bir Hacheim. Je décidai de marcher cap 75. Le brouillard s'était complètement levé découvrant tout à coup, à un kilomètre devant nous des formes de véhicules qui rapidement se précisaient : des chars, des camions, dix, quinze, vingt, davantage.

Les Anglais m'ordonnaient de m'arrêter, martelant la toiture de la cabine. « *It can't be the cavalry brigade* » hurlaient-ils. Je le savais bien mais je n'étais pas non plus absolument certain que ce fussent des Allemands ; nous devions déjà être loin à l'Est de Bir Hacheim. De toute façon, il était insensé de s'arrêter et trop tard pour essayer de les contourner. Il fallait faire comme si c'était des ennemis et jouer notre seule chance : leur surprise. Je fonçai donc au beau milieu de cette « blindaille », espérant pouvoir la traverser avant qu'elle ne fût remise de sa stupeur et qu'elle ne put se risquer à me donner la chasse. J'arrêtai bientôt le conducteur car nous étions bien chez les Anglais. C'était un gros escadron, peut-être un bataillon.
Des officiers en peau de bique buvaient calmement leur « *early morning tea* » debout devant leurs chars. « *Where are you hurrying to so fast* ? » lancèrent-ils à leurs compatriotes qui leur faisaient de grands signes. Mes passagers descendirent leur répondre, s'engouffrèrent dans un camion bâché, si pressés d'y trouver du thé, sans doute qu'ils en oublièrent de prendre congé. Je ne les revis jamais.
Les peaux de bique s'approchèrent de mon véhicule, firent une grimace de dégoût quand ils virent le sang du marchepied et les lambeaux de chair qui collaient au pare-brise.
Je les invitai cyniquement à un « *look inside* ». Ils blêmirent et grommelèrent « *Ah, from Bir Hacheim you've had a rugh night there !* ».

[32] Tas de pierres jalonnant certaines pistes pour servir de repère

Ils m'offrirent le réconfort de leur thé, dédaignant mes deux bougres qui en avaient autant besoin que moi. Je le refusai et leur demandai seulement de me mettre avec exactitude sur la direction d'El Adem, ce qu'ils fient avec empressement.

Au début de l'après-midi, le convoi s'arrêta. Une tente était montée près de la piste. Un officier en sortit, me reconnut et me dit que le général cherchait à me voir depuis le matin. La première question que me posa le général Koenig fut pour me demander si j'avais vu mon Capitaine (*de Lamaze*). Quand je lui eus répondu, il eut une expression triste et lasse. Il espérait que j'infirmerais la nouvelle de sa mort qui commençait à se répandre. Il me parut angoissé par le sort de sa brigade et craindre comme moi, comme tous ceux qui étaient sortis, qu'une petite fraction seulement de la garnison ait pu rejoindre les Britanniques, que la sortie n'avait pu se faire ne bon ordre et que la brigade ait été disloquée.

Le reste de cette journée du 11 juin, si tragiquement commencée, allait lui réserver comme à nous de grandes joies. À tout moment un véhicule isolé, une petite colonne arrivaient ; on avait vu untel, tel autre serait là sous un quart d'heure ; on se regroupait.

La sortie de Bir Hacheim n'était pas un désastre, elle avait été à la mesure du combat qu'y avait mené pendant quinze jours la 1ère brigade Française libre, à la mesure de la ténacité, de l'initiative et de la confiance des « *Free French* ». C'était tout compte fait un succès.

« J'ai l'impression que ce voyage ne finira jamais… »

Sous-lieutenant Lucien Bourderioux, Quartier général. Le *pick-up* s'arrête. Je parlemente avec Ollivier qui ne nous reconnaît pas. Il faut croire que nous sommes en piteux état ! Malgré la surcharge évidente, il nous invite à grimper et nous accrocher sur le chargement avec les autres. Nous ne sommes pas encore tirés d'affaire mais l'espoir renaît. Ollivier estime que nous devons être à une vingtaine de kilomètres au sud-ouest de Bir Hakeim. Il nous apprend que le camion qui brûlait, près de la sortie, était celui de Pigois et Fauvart. Ma gorge se serre à la pensée de ce qui a pu arriver à mes deux copains.

Personne, dans le *pick-up*, ne possède une goutte d'eau et nous devons rester sur notre soif. Je me contente de lécher mon casque sur lequel il y a une petite pellicule de condensation. Ce contact humide sur la langue me revigore un peu. Je m'accroche à un cordage et cale mes pieds comme je peux sur la cargaison.

Nous partons à travers le brouillard, l'allure est assez lente et le moteur semble souffrir. Il y a maintenant près d'une heure que nous roulons et je commence à être épuisé. Je me demande si je vais pouvoir résister longtemps. Mes doigts sont à vif sur la corde et chaque ballant devient un supplice. Le jour est levé, le brouillard, toujours très dense nous soustrait aux regards ennemis, s'il y en a. Je suis transi de froid, mes membres s'engourdissent, j'ai peur de lâcher prise, ma soif est toujours intolérable, mon supplice n'en finit pas.

Brusquement, le brouillard se dissipe. En quelques minutes, le soleil apparaît. Bientôt, ses rayons matinaux déjà chauds me réchauffent. Il me semble que mes membres deviennent moins raides, je reprends courage. Maintenant, notre vue porte jusqu'à l'horizon ; d'instinct, nous scrutons le désert dans toutes les directions. Soudain, j'aperçois, au nord, une traînée de poussière ocre qui décèle une circulation de plusieurs véhicules. Je hurle, à l'attention d'Ollivier ce que j'ai vu. Il arrête le *pick-up*, il grimpe près de moi et, après quelques secondes d'observation, nous dit : *« il semble qu'il y ait deux camions précédés d'un plus petit véhicule, roulant aussi vers l'est, mais il faut nous rapprocher pour mieux voir leurs gueules ».*

Nous repartons, Ollivier a passé le volant à un Cambodgien, il continue d'observer en roulant. Chacun a son fusil armé en bandoulière. Nous nous sommes bien rapprochés et, sans jumelles, je distingue les trois véhicules. Le *pick-up* accélère, Ollivier sort la tête à la portière et nous crie *« Ce sont des Anglais ! ».*

Une explosion de joie se manifeste bruyamment chez tous les occupants du *pick-up*. Nous roulons maintenant assez vite, et sommes à un petit km de nos amis. Je me sens des forces nouvelles. Est-ce bien cette fois le vrai salut ? Nous sommes encore à 500 m environ des trois véhicules : un camion de la Légion, un de l'Artillerie plein de soldats et un *pick-up* des Transmissions. Encore deux ou trois hoquets du moteur et nous voilà arrêtés. Ollivier bondit de sa cabine, rouge comme une tomate en criant *« merde de merde, nous voilà à sec à présent »*. Je saute à terre, tire un coup de fusil en l'air, pendant que tout le monde agite les bras à l'attention de nos amis.

Les deux camions se sont arrêtés. Le 4 X 4 des transmissions entame un large crochet à droite et vient vers nous. Le conducteur est un sous-lieutenant que je reconnais très vite.

C'est Desnoyers, un type de Chelles, presque un voisin dans le civil. Lui ne me reconnaît pas. Je lui montre mon *pay-book* (carnet de solde dans l'armée anglaise) pour le convaincre. Ils sont huit dans cette voiture et personne n'en possède une seule goutte. S'il n'a pas d'eau, Desnoyers a une bonne réserve d'essence. Nous remplissons la moitié de notre réservoir et nous voici repartis.

Nous nous installons en queue de ce petit convoi. Il est environ 9h du matin et le soleil darde déjà des rayons brûlants. Ma langue me paraît gonflée dans ma bouche sèche à l'extrême j'ai l'impression d'avoir dans la bouche un morceau de viande avariée. Le terrain est devenu très tourmenté et terriblement caillouteux, qui fait faire au *pick-up* des bonds dignes d'un cheval de rodéo. A travers les quelques lambeaux de ma chemise, je sens les morsures du soleil qui me déshydratent lentement. Mes membres crispés recommencent à s'engourdir. Je suis dans un état second où seule, la volonté de survivre me donne les dernières forces pour résister.

J'ai l'impression que ce voyage ne finira jamais. Mes yeux se troublent, il ne faudrait pas grand-chose pour que je perde conscience. Mes deux auriculaires sont fortement entamés, rougissent de sang les chiffons et les cordages qui me retiennent. Ce supplice épouvantable a duré deux bonnes heures, dans un nuage de poussière.

Nous avons, enfin, aperçu à l'horizon la concentration des véhicules de notre échelon B. Un cri de joie général domine le bruit des moteurs. Comme par miracle, je me sens regonflé ! Je n'ai pas senti les derniers kilomètres. L'espoir de pouvoir, enfin, boire un peu d'eau galvanise ma dernière énergie. Nous apercevons bientôt un groupe d'hommes qui s'avance à notre rencontre. Ils lèvent les bras en poussant des cris de joie et de bienvenue.

Notre colonne s'arrête enfin ! Je lâche mes cordes avec peine, tant mes doigts crispés sont engourdis. Dans mon allégresse - j'ai présumé de mes forces, je saute à terre et m'écroule sans ressort, comme un pantin de son. Mes jambes m'ont trahi et j'ai piqué le nez dans Le sable.

Je me sens happé par deux camarades, relevé en un clin d'œil. Je me ressaisis très vite. C'est la joie des retrouvailles, qui se traduit par des cris d'allégresse, des embrassades, des larmes, où, pendant quelques minutes, chacun a oublié ses souffrances pour ne goûter que le plaisir d'être vivant parmi ses copains de combat.



Tous les arrivants réclament à boire. On nous dirige vers une citerne. Il faut encore attendre son tour, c'est la ruée ! J'en profite pour demander si le Commandant Masson et le Général Koenig sont rentrés sains et saufs. La réponse affirmative me fait un plaisir immense.

Quant au Commandant, probablement projeté sur la galerie du break du Général au moment du choc, il est resté assommé, trimbalé, à l'insu du Général, sur son toit pendant des kilomètres. Un cahot, plus fort que Les autres, a dû l'éjecter ensuite et c'est à demi-inconscient, errant dans te désert, qu'il a été récupéré, tuméfié mais vivant, par un *Brenn* de La Légion.

Je pose la même question pour Pigois et Fauvart. Personne ne les a encore revus. Je suis atterré et mon cœur se serre à la pensée qu'il leur est peut-être arrivé malheur. C'est à mon tour de percevoir un bidon. C'est mon bon camarade Dreyfus de la Cie de Q.G., qui me sert sans un mot d'amitié. Dans un sérieux effort pour parler correctement, tant ma langue me gêne dans ma bouche, je lui dis *« Alors, c'est tout ce que ça te fait de me revoir ? ».* Il me regarde, interloqué, pendant un court instant, puis réagit « *Bon dieu ! C'est toi Lucien ? Ce n'est pas possible, je ne t'ai pas reconnu ! ».* Il se jette dans mes bras en pleurant de joie. Cette effusion terminée, il m'entraîne vers son propre camion.

Sale, dépenaillé, amaigri, barbu, couvert de poussière et de sang coagulé, les yeux rougis rentrés dans les orbites par la souffrance, le nez enflé, les traits tirés par la fatigue et le manque de sommeil, je dois effectivement avoir un piteux aspect.
Il est avide de connaître mon odyssée. *« Laisse-moi boire, je n'en peux plus ! »*. Le bidon à la bouche, j'essaie d'avaler mes premières gouttes d'eau. Je déglutis avec peine et ressens une sensation atroce. J'ai l'impression de boire de l'alcool à 90° tellement ça me brûle tout le long de l'œsophage et dans l'estomac. La deuxième gorgée passe un peu plus facilement mais brûle toujours. Ce n'est qu'au bout d'une dizaine que je commence à sentir le bienfait de l'eau. Pourtant, elle est chaude et sent mauvais. Dreyfus est obligé de m'arrêter pour ne pas que je me détériore l'estomac.
Nous arrivons aux véhicules de la Compagnie de Q.G. On m'apporte de quoi me laver, me raser pour reprendre visage humain. On nettoie, désinfecte et panse ma hanche, ainsi que mes nombreuses égratignures. Je perçois un slip, un short et une chemise et je me sens revivre. Mon cauchemar est terminé. Installé dans un camion, j'ai dormi près de 18 heures et ne me suis pas aperçu que la colonne avait repris sa route vers l'est, ni que nous avions subi, pendant ce temps, plusieurs bombardements et mitraillages.
Deux jours après, j'ai eu l'immense joie de retrouver, en bonne forme, mes amis Pigois et Fauvart. Ils avaient été récupérés dans le désert par une unité anglaise et ont eu des difficultés pour trouver le moyen de nous rejoindre. Leur bonne étoile avait été à l'unisson de la mienne. Nous avons bien fêté ces retrouvailles.

Association Bir Hakeim. Une partie de la garnison trouve, enfin, le lieu de rendez-vous signalé par un bidon rempli de sable et d'essence en flamme. *« A côté du signal stationne un Military Police avec sa casquette rouge, aussi impassible dans le désert qu'un "bobby" en faction dans une rue de Londres »,* raconte le Lieutenant Beauroir. Cent camions de la 101e Compagnie du Train, et trente ambulances attendent, protégés par une Colonne de la 7e Blindée Anglaise.
L'adjudant Maillet, accompagné de l'adjudant Rouillon du 1er R.A, conduit son camion atelier avec en remorque, un tracteur de dépannage, le "*Bouledogue*" traînant un canon *Bofors* sur lesquels sont accrochés, en grappes, quatre-vingts survivants. Les deux conducteurs indochinois du Général sont là, avec le camion P.C. intact, le Médecin-lieutenant Gosset panse les blessés, et les Britanniques servent du thé et un en-cas. Le Régiment d'Artillerie, très éprouvé, fait le compte de ses pertes, le Sous-lieutenant de Rauvelin, les Aspirants Rosenwald et Chambon sont tombés avant la sortie, le Lieutenant Bourget, serre-file, est tué, et le Lieutenant Kervizic porté disparu.

Caporal Domingo Lopez, 13 DBLE. Derrière nous, le bruit du combat qui se prolongerait jusqu'à l'aube, se perdait. Avec la lumière du jour, seraient inutiles tous les efforts de ceux à qui nous avions échappé.
La lumière de ce nouveau jour, de cet inoubliable aube du 11 juin 1942 nous paraissait plus diaphane, plus belle que jamais.
Avec les premières lueurs du matin un camion anglais vint jusqu'à nous, maintenant complètement desséchés. Les occupants nous regardèrent tristement. *« Bir-Hakeim »* nous demandèrent-ils. *« Oui,* répondîmes-nous*, de l'eau…de l'eau… de l'eau… »*
Nous nous jetâmes tous en même temps sur l'eau contenue dans le camion.



Les Anglais ne voulaient pas nous laisser boire, et pendant que l'un d'eux essayait de nous convaincre, les deux autres ouvrirent des bouteilles de lait, que nous bûmes avidement.
Nous demandâmes à combien de kilomètres de Bir-Hakeim nous étions. *« A plus de 12 »* nous répondirent-ils. Nous pensâmes que c'était trop près, nous n'étions pas tranquilles du tout. Ils nous expliquèrent qu'il y avait beaucoup de camions anglais en patrouille dans le voisinage pour recueillir les survivants qui étaient dispersés dans le désert.
Enfin nous nous mîmes en marche jusqu'au lieu où se formait le convoi, tout près d'ici.

Notre joie fut grande lorsque nous vîmes nos amis d'Amérique du Sud. Nous nous embrassâmes en riant et en pleurant. *« Quelle chance ! comment t'es-tu enfui ? Et toi ? ».*



Nous nous accablions de questions, parlant tous en même temps, nous n'en avions par perdu l'habitude malgré les frayeurs. Le convoi en marche transportait les épaves fatiguées, rompues, défaites, de ceux qui furent la force qui défendait Bir-Hakeim.

On dit que notre résistance sauva le canal de Suez. La confirmation ou le démenti de cette affirmation était loin de notre pouvoir. Nous pouvions seulement dire qu'en 16 jours d'enfer nous avions souffert, souffert et encore souffert…

Devant cette résistance qui n'avait pas cédé à un ennemi plusieurs fois supérieur, le général de Gaulle dit dans un ordre général : *« Quant à Bir-Hakeim un rayon de gloire vint éclairer le front sanglant de ses soldats, le monde a reconnu la France ».*

Venu au point de rassemblement, le lieutenant Barberot interroge chaque légionnaire sur le devenir de son ami, Gustavo Camerini. *« Il s'est sans doute perdu ! » avancent les autres qui expliquent : « Il a confondu les degrés et les millièmes sur sa boussole ».* Ni mort, ni perdu, Camerini apparaît bien quelques heures plus tard. Barberot, ravi, ne manque pas de remarquer le pantalon de velours peu réglementaire de l'avocat Italie, qui, non sans surréalisme lui confie *« Tu te rends compte Roger, j'ai sauvé le pantalon, mais j'ai dû abandonner la superbe robe de chambre qu'on avait achetée ensemble au Caire ! ».*

(1068 Compagnons. Jean-Christophe Notin)

Lieutenant Roger Malfettes, 1er Bataillon d'Infanterie de Marine. Le Général de Larminat est là qui nous attend inquiet. Du groupe des premiers arrivés, nous ne sommes pas nombreux et les rescapés se comptent.

Le Général questionne. Nous lui disons que nous avons vu au rendez-vous un plus grand nombre de « sortis », ce qui le rassure. Il nous dit sa joie, nous fait ravitailler et nous incite à poursuivre notre route.

Quelle dignité chez cet homme qui souffre de ce qu'il croit être une catastrophe, qui moralement doit être martyrisé, que les circonstances ont éloigné de ce qui était son œuvre et que certainement il aurait parachevé avec panache. Il n'en a pas eu la chance.

Tout patraque que je sois dans mes éclaircies, je me sens plein d'admiration pour cet homme.



***Bataillon d'Infanterie de Marine** : dans la cabine du Fordson, coude à la portière : Joseph Bossard, à gauche André Causse (non visible). Sur la cabine : Robert Tilloloy, à gauche. Au centre, Elie Ben Aich et Jacques Bardet, à droite (encadré). Derrière la cabine : Henri Maheux, 1er, Joseph Pecro au centre en haut. Dans la benne : Girodon au centre, assis Caporal Fouyenne, 3e à partir de la droite Casimir Lichota, 2e à partir de la droite et Louis Jegou à l'extrémité droite de la photo.*


André Morel et Susan Travers

Adjudant Susan Travers, 13 DBLE. Tard dans l'après-midi, nous sommes arrivés au P.C. du Colonel Garbay, nous étions les seuls arrivés et on ne savait rien sur le sort de la brigade. Je suis allée faire réparer la voiture (encore un ressort de cassé) et je me suis endormie à côté. A mon réveil, j'ai vu des sanitaires et des camions qui arrivaient et on me dit que c'était la brigade. Je suis vite retournée au P.C. où j'ai retrouvé beaucoup d'amis déjà là et d'autres qui arrivaient. C'était une très grande joie de les revoir, mais ensuite, il y avait la tristesse d'apprendre que beaucoup n'avaient pas eu autant de chance que nous et que nous ne les reverrions plus.


Lady Spears - col. J. Jacopin

L'histoire de la sortie de Bir Hakeim nous arriva par fragments. Elle nous parvint par le biais des blessés, des hommes qui avaient suivi Koenig le long de l'étroite piste bordée de fils barbelés, et avaient traversé les lignes allemandes en combattant avec des grenades à main et des baïonnettes, pour ensuite tomber et être ramassés dans l'épouvantable confusion, et entassés pêle-mêle dans des ambulances, des camions, tout ce qui pouvait servir.

Nous l'entendîmes de bouches surexcitées qui se tordaient de douleur, elle vint dans les gargouillements du sang qui jaillissait, dans les doux murmures et dans les exclamations sauvages, et elle résonna à travers les masques à l'odeur d'éther de la salle d'opération ; c'était l'histoire d'un triomphe.

Le 11, l'atmosphère à l'hôpital était tendue. De folles rumeurs se répandaient à travers le camp. La garnison de Bir Hakeim s'était rendue, avait été envahie, et décimée jusqu'au dernier homme. Mais les blessés commencèrent à affluer tôt dans la matinée et, très vite, tout l'hôpital fut empli du son de voix pleines de joie s'appelant les unes les autres depuis les lits et les brancards ; salutations, jurons, cris de défi, rires et gémissements s'entremêlaient. La tente d'accueil était hors de contrôle. Ils refusaient de rester allongés. Chaque arrivée était accueillie par des cris, des questions. Ils riaient tandis que nous pansions leurs blessures - ils ne pouvaient s'arrêter de parler.

Koenig arriva dans l'après-midi. Je le vis, debout au milieu de l'enceinte avec le Général Catroux, et j'allai le voir. Il n'était pas rasé, son béret kaki lui couvrait un œil, il riait de manière convulsive, chancelant sur ses pieds instables quand il me salua, il avait l'air un peu fou.

Je l'emmenai avec moi dans l'une des salles et, comme il passait la porte de la tente, un cri s'éleva et les hommes se redressèrent dans leurs lits. Ils ne pouvaient pas tous se soulever, et ils ne pouvaient pas tous le voir.

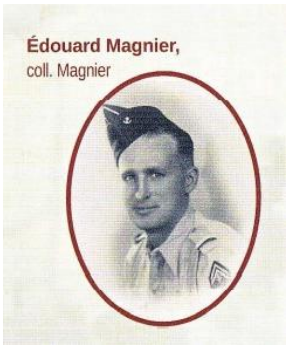
Certains avaient d'épais bandages sur les yeux et d'autres étaient enfermés dans des plâtres.

Mais c'était comme si tous avaient sauté sur leurs pieds. Et il alla vers eux en agitant le bras, et en riant, et les appela tous par leur nom, et serra leur main dans la sienne, et un tumulte joyeux emplit la tente. Ce fut la même chose salle après salle.

Je me suis trop habituée aux salles d'opération remplies de victimes de guerre pour m'émouvoir facilement, les visites des commandants ont cessé d'être des événements dans notre vie à l'hôpital. Mais là, c'était différent de tout ce que j'avais pu voir auparavant ; ce n'était pas la visite de condoléance d'un général à des hommes qui avaient été sacrifiés : c'était une célébration. C'était une réunion d'amis qui avaient attendu longtemps le test qui allait leur prouver qu'ils étaient bien ce qu'ils prétendaient être ; à présent, ils avaient réussi le test et avaient gagné le droit d'être appelés les combattants de la France.

J'avais les larmes aux yeux en regardant le spectacle joyeux du Général Koenig avec ses hommes blessés.

Mary Borden (Lady Spears), Ambulance Hadfield Spears.



Adjudant Edouard Magnier, Bataillon du Pacifique. Nuit passée dans le bled sans pouvoir dormir à cause du froid car nous n'avons plus de couverture. Enfin à 10h nous retrouvons notre bataillon. Je retrouve Auguste. Quelle joie pour lui comme pour moi.

Depuis la nuit tragique de notre départ de Bir Hakeim, c'est souvent que je pensais à lui, me demandant s'il avait pu sortir de cet enfer. De notre atelier il ne manquait que 3 hommes : Auger, Roudeillac, Tetuatara. Nous avions pris 5 camions sur 7.

Dans toutes les colonies, on se compte, on cherche à retrouver les copains. Je retrouve Meyer, Limousin, Lebouhellec *(Le Bouhellec)* et bien d'autres. Mais beaucoup manquaient à l'appel. Notre bataillon en a pris un sérieux coup. Plus d'une centaine sont manquants mais dans ce chiffre beaucoup sont blessés et ont été évacués sur les hôpitaux.

Le Colonel Savey qui remplaçait notre regretté Colonel [Broche] fut tué à son tour en sortant de Bir Hakeim par une balle de *Bréda.* De tous nos officiers, il manque le commandant L'Hervé (*Hervé)* et quatre aspirants Salvat, Pilloud *(Pillard)*, Pêtre et Payousse (*Payonne*).



Légionnaires et marsouins arrivent à Sidi Barani en Egypte

Quartier maître Paul Leterrier, 1er Bataillon de Fusiliers Marins. Lors de la sortie de vive force, notre camion tractant notre canon sauta sur une mine et, après concertation rapide avec Turbe et Miremont, nous décidâmes de poursuivre à pied. Nous réussîmes à nous faufiler entre les lignes grâce à un brouillard providentiel et les tirs de barrages lumineux ennemis. Ayant rejoint le point de ralliement au pifomètre après plusieurs heures de marche, je fus embarqué dans une relance qui m'évacua vers l'arrière. Quelques jours plus tard, je me trouvais au 15e Scottish Hospital à Helouan où je fus très bien soigné et choyé (étant le seul free French) notamment par Miss Wawell, fille du général, pour ma blessure ainsi que pour la dysenterie amibienne que j'avais contractée en buvant de l'eau malsaine.

Peu après, je regagnai mon unité qui nous emmena à Broumana, dans la montagne libanaise afin de nous remettre, puis ce fut le retour en Egypte, à Héliopolis. Ma blessure à la cuisse suppurait toujours et les chairs n'étaient pas encore repoussées. Je réussis à me soigner en prenant des bains dans le lac Timsah (eau saumâtre) où nous allions nous baigner de temps en temps. C'était assez désagréable mais j'avais constaté que cela me nettoyait ma plaie dans laquelle on aurait pu mettre un œuf. C'est à ce moment-là que les chairs ont commencé à se refaire.

Quant aux autres membres de ma pièce, le Maître Canard, Dessine et Valun, que je n'ai pas revus après l'explosion, ils furent faits prisonniers et périrent à bord du Nino Bixio qui fut torpillé par un sous-marin anglais[33].

[33] Le quartier-maître Charles Dessine est en fait décédé à Paris en 1948.



Lieutenant Dreyfous-Ducas, 1er Régiment d'Artillerie. On cherche un peu, un feu rouge clignotant, nous y sommes, c'est la brigade anglaise.
Je retrouve le chef d'état-major du général Koenig, le commandant Masson, quelques chars britanniques, des ambulances. L'auto-mitrailleur observatoire de la 3e batterie est là avec l'aspirant Boris effondré. Le capitaine Gufflet a été tué d'une balle en plein cœur à 100 mètres de la sortie.
Je demande un paquet de pansements. Le chef d'état-major me fait descendre et m'oblige à monter dans une ambulance. J'obéis à contrecœur. Je confie le tracteur au chef de pièce et je lui remets la conduite de la colonne avec ma boussole. Le jour pointe. Il y a un épais brouillard. Je lui donne les ordres : nouveau cap plein sud pendant vingt kilomètres, puis plein est pour retrouver les lignes alliées. On me hisse dans l'ambulance, on m'enlève mon pistolet. On me donne à boire.
Nous sommes le 11 juin. C'est mon anniversaire, j'ai vingt-huit ans… mon plus bel anniversaire. Je suis vivant, j'ai sorti de Bir Hacheim un peloton de pièces et un canon et j'ai sûrement gagné une étoile ou une palme.

Sous-lieutenant Albert Cassin, 1er Régiment d'Artillerie. En marchant toute la nuit, nous rencontrons un certain nombre de véhicules de la division qui nous suivent. Au lever du jour nous comptons une dizaine de véhicules d'unités diverses. Nous rencontrons vers dix heures une Compagnie de Chars de camouflage anglais. Tous nos hommes prennent du thé chaud et un petit-déjeuner solide. Nous confions les blessés à leur ambulance qui les évacue vers l'arrière ; puis nous partons un peu réconfortés, mais nous n'avons aucune nouvelle des nôtres. Nous remontons vers le Nord, et nous nous présentons à l'Etat-Major anglais de la 7e Division blindée où ils nous indiquent que nos échelons et tout ce qui reste de la Brigade sont rassemblés à 100 kilomètres vers l'Est. On nous donne de l'essence car nous sommes à sec. Nous rencontrons Morlon qui lui aussi s'était perdu. Le 12 donc, vers 10 heures, nous retrouvons notre Unité. Quelle joie !! Darras nous réconforte avec un steak-frites exquis. Mais quelles pertes !!!



Albert Cassin après la sortie

Capitaine Paul Morlon, 1er Régiment d'Artillerie. Après le bain et une bonne sieste de plusieurs heures, nous remontons sur le plateau et la nuit totale nous surprend près d'une borne située à 10 km à l'ouest du point de rendez-vous, dans la région de Gambut. Nuit calme.
Dès l'aube chantante, déjà assis dans la voiture, le moteur en marche, Tirailleur me crie : *- Mon Capitaine, le Commandant derrière nous !»*
Je descends vite et vois arriver la voiture de Laurent-Champrosay qui s'arrête. Le Commandant en descend avec le Lieutenant Denissac *(Cassin)* et, d'une voix émue : - *Morlon, encore perdu ! - Non, mon Commandant, voyez la borne près de laquelle nous avons dormi !*
Je lui dis ce que j'ai appris au point de ralliement. Son visage devient soucieux. *- Suivez-moi, nous repartons.*
Un petit quart d'heure pour parcourir les 10 km qui nous restent à faire, et c'est l'arrivée au bivouac du régiment, ou tout au moins ce qu'il en reste. Laurent-Champrosay, pour se donner une contenance et cacher son émotion : *- Voyez, je ramène Morlon qui était perdu.*
Chavanac, Quirot, Emberger, Petijean, de Laroche, Ravix, Boris, Nordmann, Rouillon, quelques-uns de mes sous-officiers : Nau, Salmon, Neveu et d'autres, nous accueillent avec joie.
Et c'est le recensement des disparus qui, lui, n'est pas gai.
Pour la 4e batterie : de Rauvelin et son ambulance, de Bourget et Chevallier, de Bornard *(Gehrig dit Bornard)* et de ses chefs de pièces, aucune nouvelle. Dreyfous-Ducas est passé à B 837 légèrement blessé et a été évacué en ambulance. Le bilan de la batterie n'est pas réconfortant, loin de là !

Brigadier Pierre Simonet, 1er Régiment d'Artillerie. Dès l'aurore, le camion où j'ai pris place s'ébranle dans une aube qui s'échauffe peu à peu. Bercé par l'allure débonnaire du *Bedford* qui roule à trente à l'heure, accueillant avec soulagement le bruit des vitesses qui grincent, je me laisse aller à une douce rêverie. Le convoi s'arrête, nous en descendons.
Et qui est là sur le bord de la piste ? Albert, le Capitaine, mon bon Chavanac.
Je vais vers lui. Tout grand il ouvre ses bras et me serre chaleureusement sur sa poitrine :
« Dis donc petite tête, tu t'en es sorti ! Comme je suis content ! ».
Cette accolade m'a fait chaud au cœur.

Deux jours après, les survivants du régiment regroupés se retrouvent dans un autre coin du désert qui me semble souriant car tout est calme. L'ennemi est hors de portée, son aviation a d'autres chats à fouetter que de s'acharner sur nous. Nous décompressons. Cela fait six mois que nous sommes sur la brèche, mêlés au désert, toujours sur le qui-vive, menacés ou menaçants. Nous pansons nos plaies en essayant d'oublier l'enfer que nous avons vécu, aspirant au repos.
Quand pourrons-nous, assis dans un café de l'avenue Soliman Pacha du Caire, savourer une bonne bière, ou sur la plage d'Alexandrie, nous ébrouer avec la jeunesse dorée du coin ? Vivre comme un être normal enfin.
Mais nos morts et disparus sont toujours près de nous.
L'armée, vieille de ses traditions, sait comment exorciser la peine : elle fait l'appel, l'appel de tous. Un camarade répond pour ceux qui ne sont plus.
« Bailly », appelle l'adjudant « *Mort au champ d'honneur* » *- « Malonga » Mort au champ d'honneur - « Lefranc » Mort au champ d'honneur - « Russo » Présent - « Silva » Disparu - « Simonet » Présent - « Saint Martin » Disparu.*



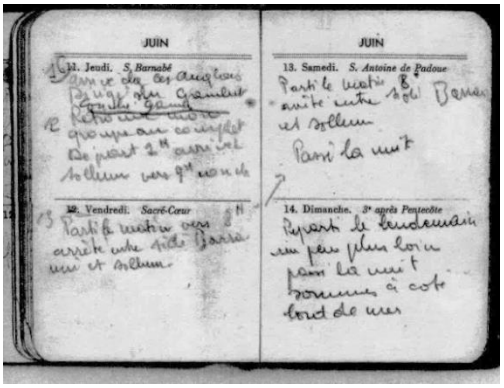
Pièce du pointeur Marcel Lefranc

Je m'entends lancer ces invocations, ému, étonné d'être toujours là. Pourquoi Chavanac m'a-t-il désigné pour évoquer nos morts et disparus ? Cinquante ans après, je me le demande encore. Sans doute étais-je le plus jeune alors. Mon camarade Silva, de quelques mois mon cadet, venait juste de nous quitter.



Capitaine Paul Guenon, Santé- Bataillon de Marche n° 2.
13 juin vers Bardia. L'affaire de Bir Hacheim est terminée. Je suis vivant, pas même blessé… Etonnement… Je ne réalise pas très bien comment je peux me trouver ici, étendu à plat sous une bonne couverture ; que ce bon Bechtel qui n'était pas avec nous, me verse du whisky entre les lèvres avec des précautions de mère ; qu'il n'y a dans l'air vif de la mer tout proche aucun grondement de canon, aucun sifflement de balle…
Joie de vivre, paresse soudaine, fatigue brusquement ressentie après la chute brusque de la tension nerveuse. Egoïsme féroce qui ne laisse pas encore place au souvenir des copains disparus.
Bechtel m'interroge… *Les copains ?... Oui, beaucoup de tués… Frionnet, Dargent, Calomme, Martin, Vellard (Wellard), Dupin, de Bricourt, Broche et tant d'autres…Tramon ?... oui : blessé, mais sauvé… Mayolle, le curé ? …. sais pas*.
Et pour en terminer avec cette aventure, voici le point de vue anglais : un captain, apprenant d'où je viens me dit : *« Ach, vous étiez dans Bir Hakim !!!… Félicitations. Très beau travail ! Magnifique travail ! ...- Yes : I know : I was tous les jours, tous les jours, quatre, cinq fois par jour, on voyait passer les Stuka. Et Bir Hakeim, c'était un tout petit rond comme ça, et tout tombait toujours dans le rond ! C'était formidable ! - Oh, félicitations, good fellow ! … Have a drink ?... Yes, toujours dans le petit rond, formidable !!! »*





Le petit carnet de Pierre Heitzmann (B.I.M.)



1941 - Le père Marie Podevigne avec le colonel Broche à sa gauche
Eric Minocchi

Caporal Gaston Rabot, Bataillon du Pacifique. Dimanche 14 juin 1942, 402e jour. Ce soir, je fais mon journal au son de la musique, et également des vagues qui viennent battre les rochers. Ce matin, à 8 heures, quelques compagnies du bataillon ont été rassemblées pour contrôler les armes, ensuite le père Podevigne nous a dit quelques paroles, pour nous rappeler notre cher colonel Broche, puis les camarades morts ou disparus, puis bénédiction du bataillon pour le retour du combat. Drôle de coïncidence, car, la première fois avant le feu, la bénédiction du bataillon a eu lieu à environ une dizaine de kilomètres d'ici.



L'écusson de Gaston Rabot
Col. Huguen – ffl.net

Vers les 11 heures, nous avons démarré, nous avons fait une vingtaine de kilomètres, nous nous sommes installés près du bord de mer. Il y a bien longtemps que je n'ai respiré d'air aussi pur ; après six mois de bled cela fait du bien, surtout après un coup dur.
La liste des manquants augmente chaque jour. Je crois que, d'ici quelques jours, nous saurons exactement le nombre de morts ou disparus. Ce soir, Charbonnel est arrivé, nous avons été heureux de le revoir, car on pensait bien qu'il avait été touché dans la bagarre. Dans l'après-midi du 10 juin, un bombardier anglais a laissé tomber par erreur une bombe à air comprimé sur le G.S.D. tuant 16 blessés, dont un Calédonien, Devaux[34].
Hier soir j'étais bien contrarié, je me suis aperçu que j'avais perdu la chevalière qu'Yvette m'avait donnée. La messe des morts, qui devait avoir lieu aujourd'hui, a été renvoyée à demain, 9 heures. Je vais en profiter pour continuer et faire luire mon écusson. Ce sera un jour inoubliable. Plus rien d'autre pour aujourd'hui. Je vais arrêter pour mettre mon petit journal à jour.

Révérend Père Jules Hirlemann, 1er Régiment d'Artillerie. Peu après la nuit tragique du 10 au 11 juin, une messe fut dite, au cours de la retraite. Tous les survivants étaient là, groupés, en carré, autour du Général Koenig. A l'écart, une soixantaine de tirailleurs musulmans. *« Ils ont voulu venir »,* me dit le Capitaine Lequesne.
Rarement, il y eut assistance plus recueillie, union plus grande dans la prière. Le Général de Larminat avait tenu à s'associer à nous dans la pensée de nos morts.
Sur la photo qui fut prise, que de visages aimés de chefs, de compagnons, aujourd'hui disparus ! Souvenons-nous.



[34] Charles Marie Devaux

Claude Raoul-Duval, pilote du groupe FAFL Alsace. C'est la guerre qui m'accueille sur la piste. Quelques officiers de la Première Brigade Française Libre, rescapés de Bir Hakeim parlent avec Pouliquen, Boizot et Ezanno. Ils sont les premiers arrivants des troupes qui se replient vers Alexandrie. Leurs joues mangées de barbe, leurs yeux cernés, leurs chemises poussiéreuses aux cols dégrafés, aux manches relevées à la va-vite jusqu'aux coudes, tout indique la précipitation des armées en retraite. L'un d'eux, le lieutenant de vaisseau Amyot d'Inville est loin d'être en forme, sous sa casquette de fusilier marin, pour le moins curieux en plein désert, il fait la grimace.



Amyot d'Inville et Bernard Saint Hillier



Lieutenant Sartin, Suzanne Travers, capitaine Millet et capitaine de Sairigné

Sa chemise largement ouverte montre une blessure qui lui barre la poitrine jusqu'à l'épaule droite. Ce n'est pas très joli à voir mais il prétend que le soleil vaut mieux que tous les pansements.

Un grand silence accueille le récit du capitaine de Sairigné. Nous sommes tous profondément émus, pénétrés de fierté patriotique et d'amour pour ces hommes qui viennent de manifester aux yeux de tous, à Bir Hakeim, que la France est toujours vivante. Moment de pure joie. Silencieux, nous nous sentons vivre et respirer ensemble, d'un même rythme, dans un bonheur fraternel.

Les quarts d'heure passent, les histoires se succèdent, nous ne nous décidons pas à nous séparer. Mais nos hôtes doivent partir. Nous les raccompagnons à leurs véhicules et leur serrons longuement la main.



De face le lieutenant André, de profil le capitaine Millet, Claude Raoul-Duval avec le béret et le père Lacoin

Sur le point de démarrer le capitaine Simon se retourne vers Brisdoux : - *Au fait, le commandant Tulasne n'est pas avec vous ?* Brisdoux répond aussitôt : - *Mon capitaine, le commandant Tulasne est parti pour la Russie... Pendant que vous résistiez aux Boches nous étions là à ne rien foutre. Alors, le commandant Tulasne et quelques-uns de nos camarades ont cherché à se rendre utiles ailleurs...* Il ajoute, après un temps : *Vous ne pouvez pas savoir ce que cela a été pour nous d'être cloués ici sans pouvoir vous porter secours.* Simon sourit : *Ne vous inquiétez pas. Nous n'avons pas été abandonnés. Vos camarades de la R.A.F. ont fait des merveilles, détruisant jusqu'à 40 Stuka en un jour.*

De l'Oubangui à La Rochelle ou le parcours d'un bataillon de marche (Pierre Sammy Macfoy). Quand les éléments du BM2 et ceux des autres corps de la 1ère B.F.L. réussirent à se dégager de l'enfer de Bir Kakeim, les unités se reconstituèrent tant bien que mal sur la voie impériale de Balbia qui longeait les côtes libyennes. Et ce qui restait de la 8e armée gagna Alexandrie, en route pour Le Caire. Cependant l'étape d'Alexandrie fut assombrie par la mort du père, du guide, du leader des tirailleurs de l'Oubangui-Chari, le lieutenant Gilbert Albert Koudoukou, des suites de ses blessures.

Depuis l'amputation de sa jambe dans l'abri de fortune de Bir Hakeim, il n'avait émis aucune plainte, ni dit un mot, tout en gardant toute sa lucidité. Il supporta toutes ses souffrances avec une égale sérénité pendant son transfert jusqu'à Alexandrie.

Sur son lit d'hôpital, comme sur la table d'opération, il avait surpris plus d'un médecin par son calme extraordinaire, son regard fixe, sans le moindre signe de faiblesse. Le tirailleur Blagué lui rendit visite les dernières heures de sa vie. Il tourna la tête vers celui qu'il avait l'habitude d'appeler son fils, lui sourit faiblement, puis reprit son immobilité, les yeux fixés au plafond.



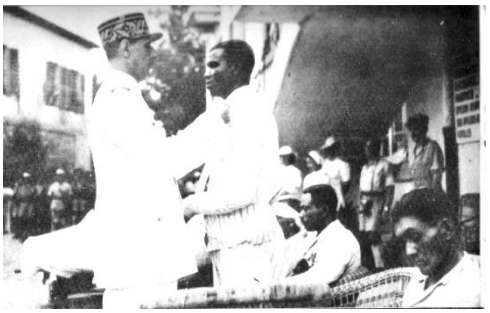
Quelques instants plus tard, il tourna à nouveau la tête vers Blagué, le fixa dans les yeux, puis dit dans un souffle ce que le tirailleur Blagué écrirait dans son journal intime, *« Ngakola na ba, ngakola na ba, mi gou ni ga ! « « Dieu de mes pères ! Dieu de mes pères, je suis parti ! »*, en dialecte banda. Puis il fronça les sourcils et s'éteignit. Dans la dignité, dans l'honneur, pour la France !
Le tirailleur Blagué se dominant, lui ferma les yeux, lui arrangea la bouche, tira le drap sur lui jusqu'à sa tête, avant d'alerter les médecins.
Ainsi finit le 15 juin 1942 à l'hôpital d'Alexandrie la brillante carrière de ce fils de Ndélé, de ce héros de l'Oubangui-Chari, qui entraîna derrière lui ses jeunes frères pour se porter au secours de ce pays qu'il nommait avec tant de passion « sa mère – patrie ».
Il fut fait Compagnon de la Libération, reçut la Médaille militaire et la Croix de guerre.

Le général de Gaulle rend visite aux blessés hospitalisés à Beyrouth

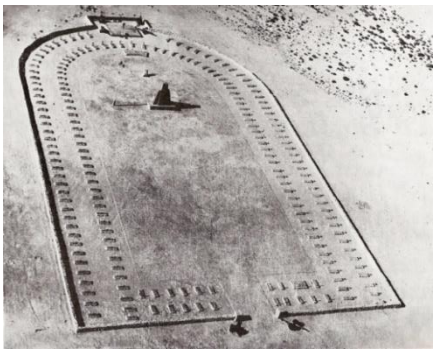
Capitaine Henri Amiel, B.M.2. Visite du général de Gaulle à l'Hôpital Brottier à Beyrouth. Le capitaine Gabard était dans un état épouvantable. Comme son voisin de droite sur la photo - Gérard Théodore, il devra être amputé après 5 mois de soins. En l'apprenant, son commandant, Henri Amiel, se précipita à son chevet et le prit dans ses bras de longues heures pour le protéger et le consoler. Comme il l'écrit, il n'oubliera jamais ces instants au cours desquels Gabard fut à la fois « son enfant et son frère ». Parmi les blessés graves meurent encore à l'hôpital 14 africains.







Le premier cimetière à Bir Hakeim [35]





Lorsqu'en octobre 1942, après la victoire d'El Alamein, une délégation de la BFL est revenue sur les lieux, elle trouva à l'intérieur de la position les corps de 188 des nôtres gisant à même le sol, que les Allemands avaient laissés sans sépulture dans leur hâte de poursuivre les Alliés en retraite et les défaire afin de pénétrer en Egypte.
Les légionnaires allèrent récupérer les déchets de ciment répandus sur le sol par les dépôts vides de Tobrouk et criblèrent le sable du désert pour en extraire le gravier : avec ces matériaux, le Génie érigea une stèle sur le cratère de la bombe qui a détruit l'hôpital et a anéanti son poste de secours avec 15 grands blessés et leurs trois infirmiers.

[35] Il fut ultérieurement déplacé à Tobrouk.

Le sort des égarés et des prisonniers



Photo de prisonniers de Bir Hakeim publiée par la revue allemande Signal
Il est possible que l'officier soit Roger Ceccaldi.

Dans mon souvenir, en ce matin du 11 juin, je trouve plus d'amertume et de révolte que de joie, non point tellement d'ailleurs à cause de l'ennemi qui n'avait pu nous réduire, qu'en raison de nos disparus.

Il y avait Broche et ceux que nous avions laissés dans l'honneur, sous la Croix de Lorraine ou dans la poussière du dernier combat ; mais tous les autres, ceux qui étaient encore en route vers le lieu de rendez-vous, ceux qui l'avaient dépassé dans le brouillard épais, ceux qui s'étaient égarés, ceux qui n'en pouvaient plus, ceux qui s'étaient assis pour panser leurs blessures et celles des autres… qui les secourut ?

Poignante détresse de ceux qui virent sur l'horizon s'éloigner le dernier camion ami. Révolte de ceux qui furent livrés aux mouches, à la soif, à la folie, abandonnés de tous, à la face du ciel.

Ô nos compagnons d'idéal et de combat, vos plaintes errent encore sur le rocher de Bir Hakeim, et me percent le cœur.

Il y en eut plus de huit cents.

Sous-lieutenant Benjamin Favreau, Bataillon du Pacifique



***Chef de bataillon Henri Amiel, Bataillon de Marche n° 2*.**

Le 11 juin, midi, … quand arrive midi, le paysage reste vide à l'infini. Le soleil darde, l'air vibre, c'est l'heure où ceux qui le peuvent se mettent à l'abri. Lui-même ne peut plus continuer ainsi : sous cette chaleur, sans eau, la soif ne pardonne pas. De nouveau il s'allonge dans un trou d'homme, il y en a pas mal dans ce coin du désert. Le rendez-vous en B 837 manqué, reste une dernière solution : attendre le soir et marcher vers Bir El Gobi, à 50 km à l'est. Tout essayer plutôt que les barbelés qui le hantent dans la somnolence fiévreuse où il vient de sombrer, chèche enroulé autour de la tête.

13h30 : au bout d'une heure, il reprend conscience, se secoue, que le temps paraît long. Vaille que vaille, malgré la résolution prise, il repart.

15h : soudain apparaissent au loin trois auto-mitrailleuses. Dissimulé derrière quelques broussailles, il les observe longuement aux jumelles : allemandes, britanniques ? Difficile à dire, l'air embrasé paraît les faire flotter au-dessus du sol et les déforme. Elles approchent, s'arrêtent, repartent, se précisent : silhouettes et trains de roue sont tout à fait semblables aux nôtres, mais l'adversaire en utilise de semblables à l'occasion.

Enfin se distinguent nettement les deux fanions triangulaires de l'antenne radio, disposés chaque jour le long de la tige suivant un code convenu. Le commandant est au courant, ça colle ! Il attend encore, encore…plus aucun doute, des amis !

Il s'avance vers la première voiture, salue le chef de bord. C'est le lieutenant sud-africain qui l'a secondé en *jock colonne* jusqu'au 26 mai.
« Votre carte d'identité ! », demande celui-ci.
« Je n'en ai plus. Sur le point d'être pris, je l'ai déchirée. Et puis vous me reconnaissez bien ! »
Amiel n'en dit pas plus et s'affale sur l'A.M., à la fois soulagé et sans force. L'officier n'insiste pas et décroche un bidon. L'eau, fade et chaude, se boit à longues goulées, comme un nectar qui redonne la vie. Le rescapé se glisse ensuite dans l'A.M. derrière le conducteur et le tireur. Là-dedans sévit une chaleur de four, pire qu'à l'air libre.
Quel métier font ces volontaires venus du bout de l'Afrique ! Ils méritent toute notre admiration et notre sympathie. Sous ses airs froids, le lieutenant se révèle plein de délicatesse : *« Me permettez-vous de continuer la mission de surveillance ? Nous rejoindrons l'escadron à la nuit ».*
« Bien volontiers. Je vous demande de ratisser le terrain à la recherche de mes hommes ».
Et c'est ainsi que nombre de tirailleurs sont retrouvés en fin d 'après-midi et dirigés vers l'arrière par les A.M. britanniques. Enfin, nous rallions l'escadron où le capitaine accueille son passager comme un frère…
Le commandant Amiel, porté disparu depuis le 12, réapparaît le 15. Il a fait du « stop », passant d'une unité à l'autre à la recherche des siens. Il a franchi la frontière d'Egypte au sud de Fort Capuzzo, remonté à Bardia, suivi la côte jusqu'à Sidi Barrani où la 1ere B.F.L est regroupée. Il y retrouve le général Koenig et son B.M.2 qui lui fait fête, il s'en souviendra toujours.

De l'Oubangui à La Rochelle ou le parcours d'un bataillon de marche (Pierre Sammy Macfoy). Beaucoup de tirailleurs s'égarèrent dans la nuit, loin de leurs unités. Certains réussirent, après deux ou trois jours, vivant de biscuits et d'eau récupérée dans les radiateurs, à retrouver les traces du BM 2….

Ce fut par exemple le cas du caporal-chef Mbari Ndoba (*N'damba*) qui, au signal de quitter Bir Hakeim, prit la direction de l'ouest au lieu de l'est. Il se faufila parmi les Allemands et les Italiens, pour se retrouver au matin derrière leurs lignes. Il poursuivit sa marche dans le désert, en tournant en rond, puisqu'il recoupa plusieurs fois ses empreintes. Il rencontra un autre égaré, marchant comme un automate, sans savoir où il allait. Celui était un tirailleur de la classe 40, originaire de Mobaye, il s'appelait Nzanga (*N'zala*). Le soir, au moment de bivouaquer au pied d'un rocher pour la nuit, ils entendirent les gémissements d'un blessé… c'était l'un des leurs, le tirailleur Youfégan (*Youefema*) de Bossangoa. Il avait une large blessure à la cuisse et avait perdu beaucoup de sang…. Le lendemain Mbari et Nzanga portèrent à tour de rôle leur camarade Youfégan sur leur dos jusqu'à une route qui passait par là. Tous les trois furent sauvés par une patrouille britannique qui allait de Tripoli à Tobrouk. De là, ils prirent un bateau pour rejoindre leur unité à Alexandrie.

Prisonniers…



« C'est l'ampleur de votre résistance qui nous a étonnés et nous étonne encore : nous connaissions vos forces et nous comptions que vous vous rendriez après deux jours de combat… Je dois dire, car ceci est la vérité, que le 11 juin, lorsque nous arrivâmes sur les ruines de Bir Hakeim, deux cents prisonniers furent faits sur la position abandonnée : tous étaient blessés et tous se défendirent jusqu'au bout, les armes à la main.
Général Schultz, chef du service de renseignements de Rommel.





Raphaël Onana - Wikipédia

Sergent Raphaël Onana, Ambulance Chirurgicale Légère. Mais... que se passe-t-il, soudain ? Ma parole ! Ma jambe gauche ne s'est tout de même pas volatilisée. En tout cas, elle ne tient plus ; elle s'est dérobée sous moi. J'ai aussitôt perdu l'équilibre. Je suis tombé. Je me retrouve à présent étalé, de tout mon long, sur le sable encore chaud. Ah ! Que cette nuit serait belle, avec toutes ces étoiles là-haut, s'il n'y avait pas tant d'armes qui n'arrêtent pas d'aboyer.

Je vais tenter de me remettre debout, pour continuer le combat. Impossible. Alors, je vais ramper, comme on nous l'a tant de fois appris. Impossible... Je commence à avoir un peu de fièvre. Tout mon corps s'engourdit. La tête me tourne un peu... Où est mon arme ? L'ennemi n'a quand même pas pu me l'arracher.

Je la tenais si fermement contre moi, il y a un instant, il y a quelques secondes seulement. Comment a-t-elle pu m'échapper des mains ? Peut-être, sous quelque choc, j'ai dû être projeté. Autrement, je ne m'explique pas que je ne continue plus de serrer mon arme contre ma poitrine ou que je ne continue pas le combat. Quoi qu'il en soit, je sais que mon arme doit être là, tout à côté de moi, à moins d'un mètre de mon corps.

Aucun Allemand ne pouvait m'approcher, quand j'avais mon fusil. Dommage ! il fait nuit. 22 heures... 23 heures, peut-être. La lumière des étoiles n'est pas suffisante ; la lune est plus timide cette nuit que les nuits précédentes.

Autrement, j'aurais retrouvé facilement mon arme.

Mais, parbleu ! Qu'est-ce qui m'arrive ? J'ai dû crier un peu trop fort.

Une masse noire a bondi et s'est penchée au-dessus de mon corps étalé. Dieu merci ! C'est un camarade.

- *Fais le moins de bruit possible.*
- *S'il te plaît !... Dis-moi ce qui arrive à ma jambe gauche. Je ne parviens plus à me lever seulement.*
- *Ta jambe gauche est toujours là. Mais, sûrement, tu dois être grièvement blessé. Surtout, ne bouge pas trop. Il faut attendre que le jour se lève. Là où nous en sommes, je ne peux rien faire pour toi.*

L'ombre s'est à nouveau enfoncée dans la nuit. J'ai enfin réalisé l'étendue de ce qui m'était arrivé.

Ma jambe gauche était foutue, toute la jambe, depuis l'aine, en passant par le genou[36].

Si le bonhomme d'en face avait relevé le canon de son fusil d'un seul petit centimètre uniquement, c'est à l'intérieur de mes intestins que la balle aurait creusé un joli tunnel.

Et, bien entendu, on aurait aussitôt cessé de me compter parmi les vivants.

Pour l'instant, comme me l'a conseillé mon camarade sans visage, je vais me résoudre à attendre le matin, sans crier, ni bouger.

Le jour me trouvera ici, allongé, la face souillée de poussière. Les camarades viendront me ramasser...

Mon Dieu ! Pourvu que les Allemands ou les Italiens ne passent pas avant mes camarades !... On dit que ces salauds-là sont cruels et sadiques.

On dit aussi qu'ils n'aiment pas s'encombrer de prisonniers nègres, surtout lorsque ces derniers sont des blessés graves. Ils m'achèveraient, à coup sûr, d'une balle en pleine tête.

Fasse le Ciel que ce soient mes camarades qui arrivent les premiers !

Caporal-chef Albert Clinias, Transmissions. La mitraille s'intensifie, le passage est forcé. Un obus de mortier éclate devant moi. Blessé, je reste sur le terrain. A l'aube, des brancardiers allemands ramassent les blessés légers, achèvent les autres.

A midi, nous voici rassemblés, Rommel arrive en voiture, nous regarde et dit *« Je reconnais là la valeur du combattant français ».* Par la suite, emmené à Benghazi en camion, je suis hospitalisé dans un hôpital militaire italien dont le personnel est constitué d'Anglais de le 8e Armée prisonniers.

[36] Blessé par plusieurs balles de 9 × 19 mm Parabellum d'une mitraillette Schmeisser MP40 des nazis, il est fait prisonnier. . Grand mutilé de guerre, il fut amputé de la jambe gauche à Naples pendant son internement en Italie qui a duré cinq mois. A la suite d'une négociation par la convention internationale, il a été échangé comme prisonnier de guerre en novembre 1942.

Un autre tirailleur égaré, Kounda, de la 6e compagnie (*du B.M.2*) eut moins de chance que Mbari Ndoba et ses deux camarades. Car lui, allait errer plus de trois mois dans le désert avant de retrouver sa compagnie au terme d'une véritable odyssée.



Dessin de Wilhelm Wessel soldat de l'Afrika Korps

A la sortie de Bir Hakeim, il a été fait prisonnier par les Allemands, ceci parce qu'il avait été blessé le 8 juin, et que lors de la sortie, ébloui par les lumières, étourdi par les canonnades et les bousculades, il avait foncé droit sur un régiment ennemi, croyant qu'il s'agissait de Français. Trois jours plus tard, il réussit à s'évader du camp allemand et erra seul dans le désert, sans boussole, se guidant le jour au soleil, la nuit sur les étoiles. Se nourrissant de biscuits récupérés dans les véhicules abandonnés, et buvant l'eu des radiateurs. Evitant adroitement toutes les positions ennemies, il parvint à rejoindre les unités britanniques de la 8e armée qui stationnaient à El Alamein.

Mais le plus cocasse dans son aventure est constitué par l'ensemble des difficultés qu'il rencontra pour se faire accepter des différentes unités alliées, comme étant des leurs, parce que le pauvre homme n'avait aucun papier sur lui, il était un « sans-papiers ».

Evidemment perdu dans le désert, prisonnier, dépouillé de ce qu'il avait sur lui, il était sans pièce d'identité, ni aucun autre document. Dans sa cavale, il n'avait, pour toute preuve de son identité que son numéro de matricule en tête, ainsi que le nom de sa compagnie et celui de son commandant, le capitaine Tramon.



Dessin de Wilhelm Wessel soldat de l'Afrika Korps

Il les débitait sans la moindre hésitation, mais rien n'y fit, les Anglais refusaient de le croire… Son mystère s'étant un peu éclairci à Alexandrie, il fut envoyé au Caire, en compagnie d'un caporal blanc du 3e bataillon de marche en convalescence. Alors tous les deux furent inscrits sur une feuille de route confiée au Blanc. A une gare secondaire, le caporal descendit du train à la recherche d'un peu d'eau car il avait très soif. Mais voilà que le train redémarra et partit sans lui, emportant Kounda pour Le Caire où il arriva sans pièce d'identité ni feuille de route. Tout l'interrogatoire reprit à zéro, plus sévère et plus soupçonneux et cela allait durer plusieurs jours de suite….

Finalement, il fut dirigé sur le cantonnement français de Méha *(Mena),* au sud du Caire ; sa bonne foi et les références de ses chefs blancs finirent par confirmer son identité et il put rejoindre enfin en Syrie la 6e compagnie du BM2 qui l'accueillit dans une explosion de joie le 12 novembre 1942. Tous ses camarades le croyaient mort ! Il fut plus tard cité à l'ordre de l'Armée.

(De l'Oubangui à La Rochelle ou le parcours d'un bataillon de marche, Pierre Sammy Macfoy).



Robert Saunal
Ordre de la Libération

Aspirant Robert Saunal, 1er Régiment d'Artillerie. Robert Saunal était officier orienteur à l'état-major : *« Ma mission consistait initialement à dresser les cartes des batteries d'artillerie et des postes d'observation. Pour pallier la faiblesse des effectifs j'ai aussi rapidement participé au ravitaillement des batteries, en première ligne. Le 6 juin, au cours d'une de ces missions, j'ai reçu un éclat d'obus dans Ie genou. On m'a opéré et plâtré Ie soir même »*.

Le 10 juin, à 11 h du soir, Robert Saunal est l'un des premiers à être évacué : *« L'ambulance qui me transportait est très vite tombée en panne. On m'a hissé dans un camion. A ce moment-là, j'ai dû m'évanouir car je me suis réveillé en pleine nuit, seul dans Ie camion abandonné, à faible distance de Bir-Hakeim qui était illuminé par les flammes de véhicules en feu. Je me suis extrait du camion et je me suis rendu compte qu'en tenant mon plâtre d'une certaine façon, je pouvais marcher clopin-dopant. Avec un autre blessé, j'ai réussi à. franchir le barrage des mitrailleuses allemandes et à m'éloigner. Un peu plus tard, Ie brouillard étant tombé sur Ie désert, nous nous sommes égarés. Au petit matin, nous nous sommes retrouvés à 20 mètres d'une batterie allemande ! »* Robert Saunal est fait prisonnier.

Certains hommes qui ont réussi leur sortie ont manqué le rendez-vous, ont tenté leur chance isolément ou par petits groupes et sont morts de soif ou dans des combats individuels. Ainsi, le corps du 1er classe Temauri Tuahine ne fut jamais retrouvé. En revanche, d'autres plus chanceux ont été secourus.
Puahi Vaea est fait prisonnier lors de la sortie de vive force à Bir Haheim : une balle lui a fracassé la mâchoire. Il en tirera le surnom de Taa auri (mâchoire d'acier).
Tamari'i Volontaires (Jean- Christophe Teva Shigetomi)


Puahi vaea



Aspirant Emmanuel Goubin, 101e Compagnie Auto du Train. Sans nous soucier, nous sommes allés de l'avant, Hélas ! Pas pour longtemps, car nous sommes tombés sur un nid de mitrailleuses et n'avons pas eu d'autre solution que de lever les bras : nous étions prisonniers ! …
Là commença notre calvaire : on nous fouilla. J'avais dans mon portefeuille 6 mois d'économie du désert ; je vis mes belles livres égyptiennes disparaître, ma montre, mon alliance ; je demandais à conserver une photo de ma femme, le boche me mit sa mitraillette sur le ventre en criant « *raoust* ».
Puis, durant 4 jours, nous sommes restés parqués dans ce coin de désert torride, par une chaleur accablante, sans une goutte de liquide. Je suçais des cailloux, mon dentifrice, je léchais la rosée sur mon casque au matin, Je buvais mon urine. J'ai vu mourir 5 camarades qui, dans leur délire hurlaient *« Maman », « Tue-moi, mais donne-moi à boire ».* Un autre est devenu aveugle, la langue pendante, les lèvres baveuses, comme une bête enragée.
Je voyais devant mes yeux les petits ruisseaux de chez moi. Hantés par le besoin de liquide, nous aurions trouvé la mer à ce moment-là que nous aurions tout bu ; témoins ces 18 noirs qui trouvèrent un jerrican contenant de l'essence et burent ; tous, naturellement, ont péri dans d'atroces souffrances.
Quand on nous a emmenés de cette position, nous avons découvert, dans un vieux fut de 200 litres une espèce de liquide, mélange d'eau stagnante et d'huile, sur lequel nous nous sommes précipités.
Il a fallu que les boches nous en arrachent à coups de crosse.

Aspirant Robert Saunal, 1er Régiment d'Artillerie. C'est dans le *pick-up* de Kervizic que Gimenez ainsi que d'autres membres de l'équipe d'état-major ont quitté la position le 10 au soir, dans la colonne du 1er RA. Le *pick-up* a pu sortir mais il reçut de plein fouet peu après une rafale de mitrailleuse lourde qui a tué et grièvement blessé tous ses occupants. Seul Kervizic était encore vivant. Au matin, il a été ramassé par les Allemands qui l'ont évacué aussitôt sur un poste de secours provisoire, improvisé en plein air près d'être couloir de sortie.

C'est là que je l'ai retrouvé le 11 juin au matin. J'y avais été conduit moi-même, car blessé depuis quatre jours et ayant déjà une jambe dans le plâtre, mon ambulance était tombée en panne dans la sortie.
A partir de cet instant, je ne l'ai plus quitté, même si l'accord des Allemands, puis des Italiens qui nous ont soignés, fut parfois aléatoire. Il m'a raconté sa nuit. Il y avait d'autres membres de l'équipe d'état-major à l'arrière de son *pick-up,* notamment le motard Ko ainsi que les canonniers Mamadou Djabi et Ouanamapé Tuo. Il était resté le seul survivant après la rafale de mitrailleuse qui avait détruit son *pick-up* bien que Gimenez n'ait pas été tué sur le coup et qu'il l'ait entendu gémir pendant la nuit, mais probablement sans être conscient.

Sa fracture du fémur en haut de la hanche était très grave et le faisait souffrir. Les Allemands n'avaient pas jugé possible de l'opérer sur place : nous avons été tous deux évacués vers l'arrière le même jour. Il a été soigné et opéré plusieurs fois dans les postes de secours et hôpitaux successifs, à Derna d'abord, puis en Italie, près de Naples, où nous avions été transportés en bateau hôpital depuis Derna. C'est dans l'hôpital de Caserta près de Naples, qu'il est mort de la gangrène, au cours d'une opération d'amputation de la jambe, le 15 août 1942….

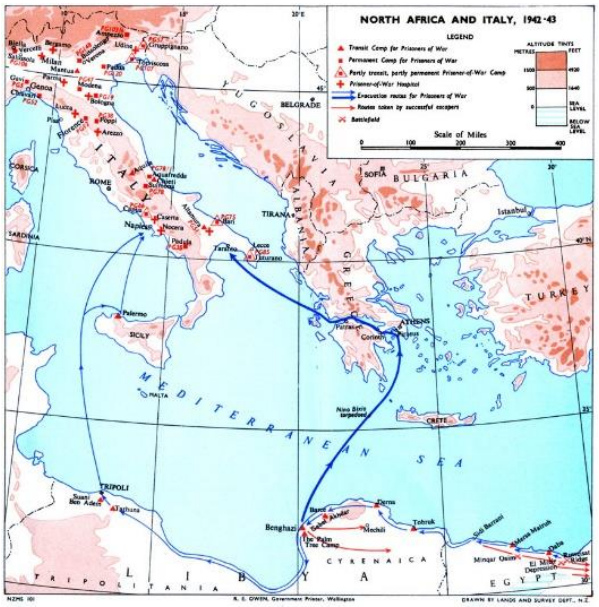
Il est bon, il nous appartient de laisser une marque du souvenir pour tous ceux que nous avons perdus en cours de route.

Capitaine Paul Morlon, 1er Régiment d'Artillerie. Le 21 juin, nous apprenons que le Lieutenant Kervizic est prisonnier avec une jambe broyée - il ne survivra pas à cette blessure. Prisonniers aussi le Lieutenant Ceccaldi, le Maréchal-des-Logis Lebouc, le canonnier Sénéchal (*Sénéghal*).

Quelques temps après, la liste s'allonge : sous-Lieutenant Saunal, les Brigadiers-chefs Manus (dit Sudre) et Verrier (dit Meunier), échappés des camps allemands, qui ont rejoint de Gaulle par la Russie avec le détachement Billotte. Ils étaient chefs de pièce à la 3e section.

Par ailleurs, Bornard, Paulet et Silva (de la 3e batterie) sont morts noyés lors du torpillage du bateau italien Nino-Bixio qui les emmenait en Italie. Le Maréchal-des-Logis chef Jehrig (dit Bornard), avait déjà été blessé lors du torpillage du navire qui l'évacuait de Dunkerque. Bourget et Chevallier ne sont pas sur la liste des prisonniers, ni sur la liste des noyés.

La tragédie du Nino-Bixio



Quartier-maître Joseph André Eigelthinger, 1er Bataillon des Fusiliers Marins. Le 16 août à Benghazi, nous embarquions avec plus de trois mille autres prisonniers à bord du Nino Bixio, un transport de troupes italien tout neuf dont c'était la deuxième traversée. Destination l'Italie. Les FFL au nombre de 400 étaient entassés dans une cale arrière…

Le *Nino Bixio* était armé et n'était pas muni des marques règlementaires de la Croix Rouge indiquant un transport de prisonniers.

Cette erreur fut la cause d'une terrible et fatale méprise d'un sous-marin anglais et le 17 août au soir le Nino Bixio fut touché par deux torpilles au large des côtes de Grèce.

La première entra dans la cale avant, tuant la presque totalité des prisonniers Sud-Africains. La deuxième toucha le compartiment des machines.

Heureusement pour nous, il était équipé de moteurs Diesel et de cloisons étanches ce qui permit au bateau de ne pas couler aussitôt.

Une nouvelle et terrible secousse ébranla le navire, suivie d'explosions. Une masse d'eau énorme inonda notre cale et celle des Hindous en dessous de nous. Une panique indescriptible se déclencha parmi les survivants.



Dans les cales, les échelles se plièrent sous le poids de grappes humaines ; beaucoup lâchèrent prise et s'écrasèrent au fond de la cale. Nous repérâmes une échelle de secours fixée dans un coin : elle nous permit d'arriver parmi les premiers sur le pont pour assister à un terrible et bien triste spectacle. Certains s'entretuaient pour une ceinture de sauvetage, d'autres se jetaient à l'eau ou encore envoyaient de lourds panneaux de bois par-dessus bord qui blessaient ou tuaient les camarades déjà à la mer.

D'autres essayaient de mettre à la mer des canots de sauvetage troués par des éclats d'obus et hors d'usage. Puis, pour mettre un comble à cette horreur, les torpilleurs italiens passèrent à toute allure sur ce flot humain, déchiquetant une partie de ces pauvres gens qui barbotaient autour du bateau dans l'espoir de regagner la côte à la nage.

La terre était à peine visible et la position n'était pas encore alarmante. Vu l'état d'affaiblissement dans lequel nous étions, nous avions décidé de rester à bord… Après plusieurs heures d'attente un torpilleur italien vint chercher les survivants encore capables de se déplacer. 140 F.F.L furent tués dans cette tragédie.



André Verrier dit Meunier
Ordre de la Libération

***Sergent André Verrier dit Meunier, 1er Régiment d'Artillerie*.**

Le 16 août 1942, nous partons en camion pour Benghazi et embarquons sur un transport de troupes italiens, le *Nino Bixio*.

Nous sommes logés dans la partie supérieure de la cale arrière, dans la partie intérieure, il y a des Indous en grande majorité des « Sikhs » et la cale avant est occupée par des Sud-Africains.

Par je ne sais quelle aberration d'esprit, les Italiens ont « omis » de désarmer le bateau (enlever les mitrailleuses antiaériennes) et de le munir du drapeau de la Croix-Rouge… Cette fatale erreur sera la cause d'une terrible méprise d'un sous-marin britannique, alors que nous nous trouvions dans les eaux territoriales grecques.

Il a lancé deux torpilles sur notre bateau. La première traverse la cale avant tuant une partie des prisonniers Sud-Africains et en en précipitant une grande quantité à la mer ; la seconde traverse la salle des machines, immobilisant le bateau, tuant et précipitant à la mer les marins italiens.

Heureusement pour nous, entre les 2 torpilles, les cloisons étanches ont pu être mises en place ce qui a permis à notre navire de rester à flot et de ne pas couler aussitôt.

Lors du premier choc, j'étais couché dans la cale arrière, je me suis vivement relevé me demandant ce qui arrivait ; la seconde torpille m'a fait promener d'un bord à l'autre du bateau, puis, c'est l'immobilité.

Aussitôt la panique s'empare de la plupart d'entre nous. Il y a pour sortir sur le pont 2 échelles verticales en fer fixée à la paroi, sur chaque barreau, il y a une grappe humaine de 4 à 5 personnes qui se grimpent dessus, certains lâchent prise et tombent à fond de cale, l'évacuation est pratiquement bloquée, il n'est pas possible de raisonner ces gens et de calmer cette panique bien que des marins qui ont réussi à monter sur le pont nous assurent que le bateau ne coule pas.

Avec un sergent de la Légion, nous repérons dans un coin un escalier de bois (échelle de meunier). Il est vétuste mais pourra être utilisé avec précaution. Nous le dressons, en l'accrochant sur le bord du pont et procédons à l'évacuation en veillant à ce qu'une seule personne ne s'engage à la fois, nous sommes obligés d'employer la manière forte mais arrivons à faire former une queue et en peu de temps, la cale est vide.

En arrivant sur le pont un spectacle affreux s'offre à mes yeux : une foule de gens barbote dans l'eau autour du bateau.

Ce sont les soldats allemands qui étaient en faction près des mitrailleuses anti-aériennes, les soldats italiens qui se trouvaient sur le pont pour nous garder et nous mener aux W.C, les marins également sur le pont en service ou ceux de la salle des machines qui n'avaient pas été tués par la torpille, enfin les prisonniers Sud-Africains, Français et Hindous qui avaient été jetés à l'eau ou qui , sous l'empire de la peur, s'étaient précipités dans la mer dans l'espoir de regagner la côte distante de 30 kms.

La panique est intense et déclenche un véritable et sinistre jeu de massacre, les gens sur le pont jettent des panneaux de cale qui assomment ceux qui se trouvent en dessous, d'autres plongent et obtiennent le même résultat, d'autres enfin essaient de mettre les canots de sauvetage à la mer, ils ne parviennent qu'à augmenter les dégâts.



Tamari'i volontaires – J-M Saquet

Quelques marins F.F.L. nous disent que le danger n'est pas immédiat, qu'il y a lieu d'attendre l'arrivée d'un bateau qui viendra nous secourir. André Marisy (*Manus à l'état-civil*) et moi, nous rangeons à ce point de vue et attendons la suite des évènements.

Le Capitaine du navire nous demande de ne pas commettre de dégâts et nous assure que nous serons sauvés le plus tôt possible. Nous avons quand même pillé la cambuse où il y avait à boire et à manger…

Entre temps, nous avons récupéré de longs cordages afin d'essayer de sauver quelques-uns de nos camarades, nous avons réussi à en sortir, mais c'était très difficile tant pour nous que pour celui qui réussissait à se cramponner à la corde.

Nous n'aurons que peu de réussite, en outre les bateaux de guerre italiens qui nous escortaient ont sauvé quelques Sikhs, leurs longues chevelures flottant sur l'eau les ont fait prendre pour des femmes ; ils étaient cependant mobilisés dans la recherche du sous-marin torpilleur afin de le grenader, ils ne l'ont pas retrouvé.

Nous assistons impuissants à l'agonie de nos camarades qui sont attirés par les remous sous la cale du bateau.


Juillet 1940 : le Brigadier PAULET

Il y aura 140 Français noyés, je n'ai pas connu le chiffre exact des disparus Britanniques qui est de loin beaucoup plus important en raison des tués Sud-Africains. J'ai perdu un copain Maréchal des Logis-chef de notre régiment, originaire de l'Ain, Gehrig dit Bornard, 3e section B4 ; il avait été blessé lors du torpillage de son bateau l'évacuant de Dunkerque ; je pense qu'il a perdu son sang-froid et s'est jeté à l'eau. Au cours du naufrage nous avons perdu, outre le Maréchal des Logis Chef Gehrig dit Bornard (4e Brigade), le Maréchal des Logis Buron (3e Batterie) et le Brigadier Silva (3e Batterie), Paulet et Silva étant respectivement le plus âgé et le plus jeune des artilleurs de Bir Hakeim.

Au bout d'un certain temps, un bateau italien vient nous chercher, nous subissons une fouille sévère tant corporelle que des bagages à la recherche d'armes que nous aurions pu dérober et conserver par devers nous, nous sommes acheminés vers le port de Pylos (Navarin) en Grèce où nous prenons un chemin de fer à voie étroite jusqu'à la gare de Patras. Les wagons sont minuscules, nous y seront entassés à raison de 40, ne pouvant nous tenir debout ou les jambes repliées. Notre transfert de là au port a lieu en camion, les civils grecs tentent de nous apporter du raisin ou à boire, ils sont brutalement repoussés par nos gardiens.

Le lendemain matin, avant de rembarquer, nous apprenons que le *Nino Bixio* a fini par couler ; nous n'étions plus à bord, mais il avait fait suffisamment de victimes comme cela.

Notre nouveau bateau est un vieux rafiot en bois, nous sommes entassés dans la cale sans bouées de sauvetage, les lames de fond font un bruit sourd le long de la coque rappelant les coups de masse, nous sursautons à chaque fois, nous attendant à voir l'eau pénétrer dans la cale, c'est une traversée épouvantable, très éprouvante d'autant que le souvenir des camarades disparus hante encore notre esprit. C'est avec un certain soulagement que nous débarquons à Bari. En débarquant sur le quai, nous croisons un détachement italien qui part en renfort en Libye ; l'un des soldats s'approche de nous et nous demande comment faire pour être prisonnier des Anglais. Allons, le moral n'est pas au beau fixe !!! Il est vrai que les prisonniers Britanniques sont mieux nourris et qu'ils ne risquent pas de se faire tuer.

Nous embarquons en camion pour un camp situé à la périphérie de la ville : c'est Altamura, un camp de toile. Nous y aurons soif et faim, nous ferons la chasse aux criquets qui abondent, mais cela est une bien maigre pitance. Au bout d'une dizaine de jours, nous embarquons en train pour notre destination finale : le P.G numéro 62 à Bergamo.



Les évasions

Général Pierre-Marie Koenig, Commandant la 1ère Brigade Française Libre. Durant ce trajet, l'adjudant Goubin, de la 101e compagnie auto, qui était entré le 8 à l'aube à Bir-Hakeim avec un convoi de ravitaillement et avait été fait prisonnier au cours de la sortie après que son *pick-up* eut été mis hors d'usage, s'évada du train avec trois de nos amis, Duval (*Henri*), Martinet et Chancoin. En sautant du train, Martinet tomba malencontreusement sur la tête et resta évanoui. Chancoin se fractura la jambe. Le train stoppa, les buissons furent fouillés et au bout de trente heures de recherche, les évadés furent trouvés par un paysan grec qui les remit aux Italiens. Ils firent le trajet de Fatras à Bari, maltraités, insultés, menottes aux mains.
Comme beaucoup de nos infortunés camarades, ils errèrent de camp en camp : Altamura, puis à Bergamo, le camp 62, où ils reçurent avec joie des colis de la Croix-Rouge britannique. Goubin déclara par la suite qu'ils mourraient de faim littéralement.

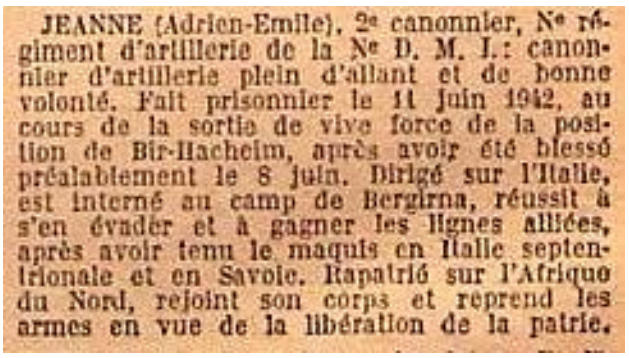
Le 10 septembre 1943, Goubin et ses trois compagnons s'évadèrent comme beaucoup le firent à l'approche des Allemands, en profitant du désordre amené par le débarquement en Italie. Ils restèrent huit jours au milieu de formations de résistance italiennes qui s'étaient improvisées un peu partout.



Prisonniers de Bir Hakeim du Camp de Bergamo ayant réussi fin 1943 à rejoindre le camp des évadés de guerre de Lütersburg en Suisse - Adfl

Le 22 janvier 1944, ils passèrent en Suisse où ils restèrent jusqu'au 8 août surveillés dans un camp militaire. Le 8 août ils traversèrent le col des Houches et gagnèrent la France. Ils s'engagèrent immédiatement dans une compagnie de FTP, la compagnie 93 A 16, cantonnée au Carroz. Ils participèrent le 17 août à la libération des Cluses puis en Savoie aux opérations d'Aiguebelle et de la Maurienne. Ils furent témoins d'atrocités sans nom commises par les occupants. Après un séjour à l'hôpital au Carroz, Goubin, qui avait perdu ses trois camarades, fut envoyé le 6 octobre par avion d'Annecy en Angleterre, où il donna au BCRA les renseignements qu'il possédait.

Pour eux et comme pour beaucoup d'autres, la captivité fut insupportable et ils n'eurent de cesse de s'évader et de reprendre la lutte. Quelques-uns eurent la même chance que Goubin et se mêlèrent aux formations de résistance étrangères ou françaises. Le séjour dans des camps de prisonniers n'avait pas abattu leur ardeur et c'est pourquoi des exemples aussi exceptionnels doivent être rapportés. Ils donnent la vraie mesure de nos hommes.



JEANNE (Adrien-Emile), 2e canonnier, Ne régiment d'artillerie de la Ne D. M. I.: canonnier d'artillerie plein d'allant et de bonne volonté. Fait prisonnier le 11 juin 1942, au cours de la sortie de vive force de la position de Bir-Hacheim, après avoir été blessé préalablement le 8 juin. Dirigé sur l'Italie, est interné au camp de Bergirna, réussit à s'en évader et à gagner les lignes alliées, après avoir tenu le maquis en Italie septentrionale et en Savoie. Rapatrié sur l'Afrique du Nord, rejoint son corps et reprend les armes en vue de la libération de la patrie.



Bernard Savary

Le Soldat Joseph Guillemot et le caporal Bernard Savary, Bataillon d'Infanterie de Marine.
« Bernard (Savary) et moi-même sommes restés à bord (du Nino Bixio) comme beaucoup de nos camarades. Les fusiliers marins qui étaient avec nous avaient déjà eu l'occasion de voir des torpillages et nous ont fait savoir que le bateau ne coulait pas car, si celui-ci devait couler avec deux torpilles, il le serait déjà maintenant.
Au début de la soirée un navire de la marine italienne a remorqué notre cargo dans un port grec à Piros (dans la baie de Navarin) au sud-ouest de la Grèce. Les Italiens nous ont transféré en Italie sur un vieux cargo, et nous avons débarqué à Bari dans le Sud-est de l'Italie. Ensuite nous sommes montés en train jusqu'à Bergamo PG n° 62 PM 3200, à une quarantaine de kilomètres à l'Est de Milan, où nous sommes restés jusqu'en septembre 1943. Après quelques jours d'internement dans une caserne, nous étions envoyés en Allemagne, puis séparés par petits groupes pour être internés parmi les Britanniques et travailler dans différents commandos. J'ai été libéré le 15 avril 1945 à la frontière tchèque par l'armée américaine ».

Son camarade Bernard Savary partagea avec lui les rudes conditions de détention de la prison de Bergamo, où il fit l'objet de sévices de la part des Italiens. Après une tentative d'évasion ratée vers la Suisse en septembre 1943, il est repris et transféré au Stalag IV B en Allemagne. Lorsqu'en juin 1944 Bernard est envoyé en *kommando* de travail dans une carrière à Halle sur Saale, il en profite pour s'évader, traverse l'Allemagne à vélo, et franchit la frontière en Meurthe et Moselle. Nanti de contacts, il se joint au Maquis de Charmes du Groupe Lorraine 1942.



Prise d'armes au maquis de Charmes. Bernard Savary est à gauche – Famille Savary

Pendant trois mois, en tant que chef de section, il participe à l'instruction des jeunes maquisards et aux opérations de son groupe.
Le 3 septembre 1944, Bernard tombe au combat sous les balles ennemies alors que le P.C. du Maquis, au château de Leménil-Mitry, était attaqué de toutes parts par une colonne allemande. Les Allemands font retraite sous la pression d'une compagnie du GL 42 arrivée à la rescousse. à peine cinq jours après l'attaque du château, le 8 septembre, le Général Patton rendait visite au GL 42 à Leménil-Mitry, passait les troupes en revue dans la cour d'honneur du château, félicitait tous les maquisards pour leur conduite au cours des combats pour libérer la région, reconnaissant ainsi au GL 42 la qualification de Forces Françaises de l'Intérieur.

Le jeune caporal de 25 ans n'avait pas failli à la devise brodée sur le fanion du 1er B.I.M.



Ici était l'âme de la France Libre

Longtemps Jacques Roumeguère se demandera quelle force leur avait permis de soutenir pendant quinze jours un combat mené à l'intérieur d'une position de seize kilomètres carrés, sur laquelle l'ennemi avait déversé 1 400 tonnes de bombes et 45 000 obus de gros calibre.

« J'ai fini par comprendre, me dira-t-il, *que ce n'était plus l'homme-animal qui combattait ici voici trente ans, avec ses armes, la peur au ventre, l'angoisse permanente de la mort.*

Nous ne sommes sortis « de vive force » à travers les lignes ennemies, qu'après épuisement, non de notre moral, mais de nos munitions, de notre armement et de nos réserves d'eau.

En chacun de nous un souffle animé par une foi inébranlable en notre idéal, la volonté d'accomplir coûte que coûte la mission qui nous avait été confiée, la rage de vaincre, tout cela l'emportait sur le reste.

Nous en arrivions à oublier que nous étions mortels.

Chaque fois que j'y suis revenu, j'ai eu l'impression d'entrer dans une cathédrale invisible, où flotte l'âme de la France Libre. »



Cité par François Broche dans La Cathédrale des Sables

BIBLIOGRAPHIE

La Cathédrale des sables. Bir Hakeim (26 mai-11 juin 1942), François Broche, éd. Belin, 2019
1061 Compagnons. Jean-Christophe Notin. Editions Perrin, 2000
Ciel de sable. Claude-Raoul-Duval, Editions France-Empire, 1978
Notre première victoire, Jean Lebucois, éditions Colbert, 1945
Association Anai. Anai-asso.org
Association Bir Hakeim : birhakeim-association.org

QUARTIER GENERAL

Général Pierre-Marie Koenig, Commandant la 1ère Brigade Française Libre. Bir Hakeim 10 juin 1942, Laffont 1971.
Sous-lieutenant Lucien Bourderioux. ***Mon dernier jour et ma sortie de Bir Hakeim. Document dactylographié, 1985, Adfl et In : Revue de la Fondation de la France Libre, n° 44, juin 2012***
Capitaine Hubert de Guillebon. ***In : Bir Hakeim. Mai- juin 1942. Il y a quarante ans, revue Icare n° 101, 1982***
Lieutenant André Thoreau. ***A Bir Bu Maafes, un télégramme. In : Bir Hakeim. Mai- juin 1942. Il y a quarante ans, revue Icare n° 101, 1982***

13e DEMI-BRIGADE DE LEGION ETRANGERE

Sergent Pierre Boldron. ***In : Bir Hakeim. Mai- juin 1942. Il y a quarante ans, revue Icare n° 101, 1982***
Caporal-chef Lionel Beneyton. ***In : Bir Hakeim. Mai- juin 1942. Il y a quarante ans, revue Icare n° 101, 1982***
Lieutenant Jacques Bourdis. ***Témoignage manuscrit (Archives J. Roumeguère.) In : Revue de la Fondation de la France Libre, n° 44, juin 2012***
Pierre Bourgoin. ***Sacrée drôle de Guerre (sous le pseudonyme de Saint-Roc). Paris, Éditions SNP, 1948.***
Lieutenant Gustavo Camerini dit Clarence. ***Ce soir nous monterons tous au paradis. Edition A. Barthélémy, 2002***
Lieutenant Hubert Germain. ***Bir Hacheim, ici était l'âme de la France Libre. Documentaire Adfl-Fondation de la France Libre, 2012***
Caporal Domingo Lopez. ***Survivant de Bir Hakeim, tapuscrit, Adfl.***
Capitaine Pierre Messmer. ***In : Conférence, revue Espoir - n° 56 - septembre 1986***
Sergent-Chef Joseph Molina. ***Relation des évènements survenus entre le 26 et le 29 mai 1942 à Bir Hakeim- Archives Famille de Ferrières***
Lieutenant-colonel René Morel. ***In : Revue de la France Libre, n° 7, avril 1948***
Caporal Alberto Rached. ***Souvenir de Bir Hakeim. In : Bir Hakeim. Mai-juin 1942. Il y a quarante ans, revue Icare n° 101, 1982***
Capitaine Bernard Saint Hillier. ***Journal de marche (*****Archives Famille Saint Hillier).** ***In : Revue de la Fondation de la France Libre, n° 44, juin 2012 (extraits)***
Adjudant Susan Travers. ***Tant que dure le jour, Plon Ed., 2001***

GENIE- COMPAGNIE DE SAPEURS MINEURS

Capitaine André Gravier, commandant la 1re compagnie de sapeurs mineurs du Génie :
Carnet de route d'un sapeur de Bir Hakeim. In : Journal Combat Numéro 56 du 1er mai 1943 – Alger
La vérité sur Bir Hakeim. Etude du Capitaine Gravier, Nacy, 1990
Sergent Bernard Lucas : ***Yves Le Bras et Bernard Lucas à la 1ère Division Française Libre. Ville de Rennes, 2010***
Sergent Julien Ozanne. ***In : Bir-Hakim l'Authion n° 146, octobre 1992***

1er REGIMENT D'ARTILLERIE

Journal de Marche de la 3e batterie du 1er R.A. ***Site internet de la Fondation de la France Libre***
Sergent Fernand de Barral. ***In : Revue de la France Libre n° 200 mars – avril 1973***
Aspirant Jean Mathieu Boris. ***Un Français libre 1940-194. In : revue Espoir n°159, hiver 2009-2010***
Capitaine Albert Chavanac. ***In : Revue de la France Libre, n° 9, juin 1948.***
Lieutenant Claude Cornuel. ***Conférence : Souvenirs d'un vétéran de Bir Hakim et El Alamein. Famille Cornuel***
Lieutenant Dreyfous-Ducas. Bir Hakeim. ***In : Revue de la France Libre n° 44, juin 2012***
Maréchal des Logis Michel Gorlin. ***Récit d'un survivant. In : Bir Hakeim. Mai-juin 1942. Il y a quarante ans, revue Icare n° 101, 1982***
Révérend Père Jules Hirlemann. ***Messes en Libye. In : Bir Hakeim. Mai-juin 1942. Il y a quarante ans, Revue Icare n° 101, 1982***
Capitaine Paul Morlon :
Souvenirs d'un officier d'artillerie coloniale 1938-1976, Bookpole 2001
Les plus belles moustaches de la brigade. Bir Hakeim. In : Mai-juin 1942. Il y a quarante ans, Revue Icare n° 101, 1982
Aspirant Roger Nordmann :
Bir Hacheim, ici était l'âme de la France Libre. Documentaire Adfl-Fondation de la France Libre, 2012
Toutes les minutes, je me disais : c'est la dernière. Bir Hakeim. In : Mai- juin 1942. Il y a quarante ans, revue Icare n° 101, 1982
Lieutenant André Quirot. ***Les artilleurs en Jock Column. In : Bir Hakeim. Mai-juin 1942. Il y a quarante ans, Revue Icare n° 101, 1982***
Lieutenant Léon Rouillon. ***La D.F.L. reçoit l'ordre de s'installer à Bir-Hacheim le 14 février 1942. In : Revue de la France Libre, n° 168, juin 1967***
Sous-lieutenant Jacques Roumeguère :
Bir Hakeim, Fort Vauban du désert (archives familiales). In : Revue de la France Libre n° 44, juin 2012 (extraits)
Entretien avec son petit-fils Frédéric Roumeguère (archives familiales)

Canonnier Frédéric Russo. ***Texte dactylographié, établi en 1996, finalisé en décembre 2000, Adfl***
Aspirant Robert Saunal. ***Interview. In : Revue de l'ingénieur, 1995.***
Brigadier Pierre Simonet. ***Mémoires. Blog Division française libre***
Aspirant Georges Théodore. ***Chronique singulière, 2008***
Sergent André Verrier dit Meunier. ***In : L'Artilleur de la D.F.L n°10 - Juin 1986***

BATAILLON DE MARCHE 2

Chef de bataillon Henri Amiel. ***Mémorial d'un bataillon de Marche de la France Libre***
William Bechtel. ***« Le radar ». In : Bir Hakeim. Mai- juin 1942. Il y a quarante ans, revue Icare n° 101, 1982***
Lieutenant André Blanchard. ***Cauchemar, la nuit du 10 juin 1942. Archives Claude Blanchard, Adfl, juin 2013***
Lieutenant Georges Pierre Gabard. ***In : Bir Hakeim. Mai-juin 1942. Il y a quarante ans, revue Icare n° 101, 1982***
Sergent-chef Raymond Leretz. ***Saviez-vous que le plus jeune F.F.L. était à Bir-Hakeim ? In : Revue de la France Libre, n° 179, mars-avril 1969***
Aspirant Jean Mufraggi. ***Mémorial d'un bataillon de Marche de la France Libre***
Sébastien Moga. ***Bir-Hakeim, 8 juin 1942, parmi d'autres, une attaque est repoussée. In : Revue de la France Libre, n° 168, juin 1967***
Caporal Roger Ramin. ***Mémorial d'un bataillon de Marche de la France Libre***
Lieutenant Guy Tramon :
La course relais de l'observatoire. In : Mémoire d'un Bataillon de marche de la France Libre août 40 - novembre 45, Henri Amiel
La dernière des contre-attaques (10 juin 1942). ***In : Bir Hakeim. Mai-juin 1942. Il y a quarante ans, revue Icare n° 101, 1982***
Lieutenant François Valli. ***In : Revue de la France Libre, n°70, septembre-octobre 1967***
Sergent-chef Paul Zilliox. En Jock column. ***In : Bir Hakeim. Mai-juin 1942. Il y a quarante ans, revue Icare n° 101 1982***
Pierre Sammy Mckfoy (auteur). ***De l'Oubangui à La Rochelle ou le parcours d'un bataillon de marche, récit. L'Harmattan, 2013.***

1er BATAILLON D'INFANTERIE DE MARINE

Caporal Jacques Bardet. ***Français Libre à en mourir. Ed. Italiques, 2010***
Adjudant Louis Côme. ***Mémoires : Ne pas oublier, ne pas être oublié, Adfl***
Sergent-chef Robert Girodon. ***L'encre - les carnets de Bir Hakeim, 2013, Adfl***
Caporal Pierre Heitzmann. ***Bir Hacheim, ici était l'âme de la France Libre. Documentaire Adfl-Fondation de la France Libre, 2012***
Aspirant Roger Malfettes. ***Trente calots bleus à liserés rouges du 1er Bataillon d'Infanterie de Marine (juin 1940 - août 1944)*****, manuscrit, 1984**
Sergent-chef Albert Pivette. ***Avec la 1ere DFL du premier au dernier jour dans les rangs du B.I.M. et du B.I.M.P. Récit, souvenirs, témoignages, Adfl***
Caporal Bernard Savary. ***Un jeune héros havrais dans la France Libre et la résistance. Association des Anciens et Amis de la France Libre du Havre, 2012***

BATAILLON DU PACIFIQUE 1

Lieutenant-Colonel Félix Broche, commandant le Bataillon du Pacifique :
Note du Lieutenant-Colonel Broche au Bataillon du Pacifique au début du siège de Bir Hakeim. In : Bir Hakim l'Authion n° 147 janvier 1993
Courrier à Madame Hagen. Le Bataillon des guitaristes, François Broche, Editions Fayard, 1970
Caporal Jean Roy Bambridge :
In : Le Bataillon des guitaristes par François Broche, Editions Fayard, 1970
In : Tamari'i volontaires par Jean-Christophe Shigetomi, 2014
Aspirant Jean Bellec. ***In : Le Bataillon des guitaristes par François Broche, Editions Fayard, 1970***
Sous-Lieutenant Benjamin Favreau. ***Compagnon de la Libération. Geste Ed. 2011***
Capitaine Robert Hervé. ***In :*** **Tamari'i** ***volontaires par Jean-Christophe Shigetomi, 2014***
Caporal-chef Roger Ludeau. ***Carnet de route d'un Combattant du Pacifique. Ed. à compte d'auteur, 2010***
Adjudant Edouard Magnier. ***Journal, Onac Nouvelle-Calédonie***
Sergent John Martin :
Le Bataillon des guitaristes par François Broche, Editions Fayard, 1970
Tamari'i volontaires par Jean-Christophe Shigetomi, 2014
Adjudant Henri Meyer. ***Journal (extraits). Plaquette : Il y a 70 ans, les Calédoniens à Bir Hakeim, Onac Nouvelle Calédonie***
Lieutenant Henri Payonne :
Témoignage. Le Bataillon des guitaristes par François Broche, Editions Fayard, 1970
In memoriam François Antoine Griscelli. Françaislibres.net
Caporal Gaston Rabot. ***Le Journal de guerre d'un caporal du bataillon des guitaristes. In : Revue de la France Libre n° 44, juin 2012 (extraits)***
Sergent-chef Jean Tranape. ***Bir Hacheim, ici était l'âme de la France Libre. Documentaire Adfl-Fondation de la France Libre, 2012***
Ari Wong Kim. Témoignage. ***Tamari'i volontaires par Jean-Christophe Shigetomi, 2014***

1er BATAILLON DE FUSILIERS MARINS

Lieutenant Rober Barberot. ***Fusiliers Marins, Editions France-Empire, 1947***
Enseigne de vaisseau Jacques Bauche :
Jean-Marie de l'île de Sein, Ed. France Empire, 1967
À force de vaincre. Cinq ans au 1er RFM pour la libération de la France, journal de Guerre, Paris, A. Fleury, 1947, 429 p.

Les trous, ou réflexion sur la bataille de Bir Hakeim. In : Bir Hakeim. Mai-juin 1942. Il y a quarante ans, revue Icare n° 101, 1982
Officier des équipages principal Constant Colmay. *In : Revue de la France Libre, n° 62, novembre 1953*
Quartier-maître Joseph André Eigelthinger. *Le rescapé du Nino Bixio. Ils ont rejoint De Gaulle. Alsaciens et Mosellans dans la France Libre. Jean Hadey. La Nuée Bleue, 1990*
Jacques Iehlé, officier en second. Avec le général Koenig, un des derniers jours à Bir-Hakeim. In : Revue de la France Libre, n° 211, *juin-juillet-1975.*
Quartier-maître Yves Le Bras : *Yves Le Bras et Bernard Lucas à la 1ère Division Française Libre. Ville de Rennes, 2010*
Quartier maître Paul Leterrier : *J'étais fusilier marin à Bir Hakeim. Ed. Pierre de Taillac, 2018*
Récits anonymes :
Les méditations du « matelot de service » à Bir-Hakeim. **Récit anonyme. In :** *Revue de la France Libre, n° 35, février 1951.*
Journal d'un chef de section de la 6e Cie du BLE. Bir Hakeim la France renaissante. François Broche, éd Italiques, 2003

22e COMPAGNIE NORD-AFRICAINE
Henri Edouard Marty. *In : Bir Hakim l'Authion n° 124 avril 1987*

101e COMPAGNIE DU TRAIN
Aspirant Léon Bouvier. In : *Bir Hakeim. In : Mai-juin 1942.Il y a quarante ans Revue Icare n° 101, 1982*
Caporal René Duval :
Mémoires d'un volontaire de la France Libre 1940-1945- Association pour le respect et la valorisation du patrimoine culturel de Gouville-Sur-Mer, 2000
Témoignage oral, recueilli par le mémorial de Caen. In : Revue de la France Libre n° 44, juin 2012
Aspirant Emmanuel Goubin. *Récit. Archives Adfl*
Mon dernier jour et ma sortie de Bir Hakeim. Adfl
Mon dernier jour et ma sortie de Bir Hakeim (version longue) In : Revue de la France Libre n° 44, juin 2012

TRANSMISSIONS
Ccaporal-chef Albert Clinias. *Témoignage d'un ancien de Bir Hakeim. In : 39-45 magazine n°71, 1992*

SANTE
Médecin aspirant Jean Bernasse. *Le service de santé de la France Libre 1940-1943, Guy Chauliac, 1994*
Mary Borden (Lady Spears), Ambulance Hadfield Spears. *Voyage au bout d'une impasse. New York : Harper & Bros, 1946***Caporal**
Médecin aspirant Jean Gillet. *Le service de santé de la France Libre 1940-1943 par Guy Chauliac, 1994*
Capitaine Paul Guenon. *Journal. Adfl.*
Médecin Pierre-Henri Mayolle. *Le poste de secours du B.M.2. In : Revue de la France Libre, n° 168, juin 1967*
Alexander Mc Elwain, American Field Service. *Britanniques et Américains dans la bataille de Bir Hakeim in : In : Revue de la France Libre n° 44, juin 2012*
Sergent Raphaël Onana. *Un homme blindé à Bir Hakeim. Ed. L'Harmattan, 1996*
Caporal Marcel Pontic. *Le camion opératoire est atteint par une bombe. In : Mai-juin 1942.Il y a quarante ans Revue Icare n° 101, 1982*
Lorenzo Semple III, ambulancier à l'American Field Service. *Un détachement d'ambulanciers américains à Bir Hakeim. Traduit de l'américain par Claude Wolf (promotion Bir-Hakeim).*
Arthur M. P. Stratton. In : *Bulletin d'information de l'AFS, N°2, août 1942. Publié par les membres de l'American Field Service au Moyen-Orient, 1942-1943*
Lieutenant- colonel, Médecin-chef Jean Vialard-Goudou. *In :* **Bir Hakeim.** *Mai-juin 1942. Il y a quarante ans, revue Icare, n° 101, 1982*

AFRIKA KORPS
Général Erwin Rommel. La Guerre sans haine, Presses de la Cité, 1962
Correspondant de guerre Lutz Koch. *Avec Rommel pendant son avance victorieuse in : Berliner Illustrierte Zeitung, n° 31, 31 août 1942*

Index des témoins

En vert : les Compagnons de la Libération

B.I.M. 1er Bataillon d'Infanterie de Marine

B.M.2 : Bataillon de Marche 2

B.P.1 : Bataillon du Pacifique

1er B.F.M.

1er R.A. : 1er Régiment d'Artillerie

101e C.A. du Train : Compagnie Auto du Train

Q.G. 50 : Quartier Général 50

Santé - A.C.L. : Ambulance Chirurgicale Légère

Santé - A.F.S : American Field Service

Santé - A.H.S : Ambulance Hadfield Spears

ALLAUME Marcel (sergent), Bataillon du Pacifique

AMIEL Henri (chef de bataillon), B.M.2

BAMBRIDGE Jean Roy (caporal), B.P.1

BARDET Jacques (caporal), B.I.M.

BARRAL de Fernand (sergent), 1er R.A.

BAUCHE Jacques (enseigne de vaisseau), 1er B.F.M.

BELLEC Jean (aspirant), B.P.1

BENEYTON Lionel (caporal-chef), 13 DBLE

BERNASSE Jean (sous-lieutenant médecin), Santé

BLANCHARD André (lieutenant), B.M.2

BOLDRON Pierre (sergent), 13 DBLE

BORDEN Mary (directrice) Santé, A.H.S

BORIS Jean-Mathieu (aspirant), 1er R.A.

BOURDIS Jacques (lieutenant), 13 DBLE

BOUVIER Léon (aspirant), 101e C.A. du Train

CAMERINI Gustavo (lieutenant), 13 DBLE

CASSIN Albert, (sous-lieutenant), 1er R.A.

CHAVANAC Albert (capitaine), 1er R.A.

CLINIAS Albert (caporal-chef), Transmissions

COLMAY Constant, Fusiliers Marins

CORNUEL Claude (lieutenant), 1er R.A.

DREYFOUS-DUCAS Daniel (lieutenant), 1er R.A.

DUVAL René (caporal), 101e C.A. du Train

EIGELTHINGER André (quartier-maître), 1er B.F.M.

FAVREAU Benjamin (aspirant), B.P.1

GABARD Georges (lieutenant), B.M.2

GERMAIN Hubert (sous-lieutenant), 13 DBLE

GILLET Jean (lieutenant), B.I.M.

GORLIN Simon Michel (aspirant), 1er R.A.

GOUBIN Emmanuel (aspirant) 101e C.A. du Train

GUILLEBON de Hubert (capitaine), Q.G.

GRAVIER André (capitaine), Génie

GUENON Paul (cap. Médecin-chef), Santé, B.M.2

HEITZMANN Pierre, (2c), B.I.M.

HIRLEMANN Jules (capitaine, aumônier), 1er R.A.

IEHLE Pierre (lieutenant de vaisseau), 1er B.F.M.

JOCHEM Jean (commandant de la CRI), 1er R.A.

KOENIG Pierre Marie (général), Brigade FFL

LE BRAS Yves (quartier-maître), 1er B.F.M.

LERETZ Raymond (sergent-chef), B.M.2

LETERRIER Paul (quartier-maître), 1er B.F.M.

LOPEZ Domingo (caporal), 13 DBLE

LUCAS Bernard (sergent), Génie

LUDEAU Roger (caporal), B.P.1

MAGNIER Edouard (adjudant), B.P.1

MALFETTES Roger (aspirant), B.I.M.

MARTIN John (sergent), Bataillon du Pacifique

MARTY Henri (caporal), Compagnie Nord-africaine

MAYOLLE Pierre (aspirant), Santé, B.M.2

MESSMER Pierre (capitaine), 13 DBLE

MICHEL-VILLAZ Raoul (2c), B.P.1

MOGA Sébastien (adjudant), B.M.2

MOLINA Joseph (caporal-chef), 13 DBLE

MOREL René (lieutenant-colonel), 13 DBLE

MORLON Paul (capitaine), 1er R.A.

MUFRAGGI Jean (aspirant), B.M.2

NORDMANN Roger (lieutenant), 1er R.A.

ONANA Raphaël (sergent), Santé - A.C.L.

OZANNE Julien (sergent), Génie

PAYONNE Henri (aspirant), B.P.1

PIVETTE Albert (sergent-chef), B.I.M.

PONTIC Marcel (caporal), Santé

QUIROT André (lieutenant), 1er R.A.

RABOT Gaston (caporal-chef), B.P.1

RACHED Alberto (caporal), 13 DBLE

ROUILLON Léon (adjudant), 1er R.A.

ROUMEGUERE Jacques (aspirant), 1er R.A.

RUSSO Frédéric (canonnier), 1er R.A.

SAINT HILLIER Bernard (capitaine), 13 DBLE

SAUNAL Robert (aspirant), 1er R.A.

SARTIN Jean-Pierre (capitaine) 13 DBLE

SIMONET Pierre (brigadier), 1er R.A.

SEMPLE III Lorenzo (ambulancier), Santé - A.F.S

STRATTON Arthur (ambulancier), Santé - A.F.S

THEODORE Gérard (aspirant), 1er R.A.

THOREAU André (lieutenant), Q.G. 50

TRAMON Guy (lieutenant), B.M.2

TRANAPE Jean (sergent-chef), B.P.1

TRAVERS Susan (adjudant), 13 DBLE

VALLI François (lieutenant), B.M.2

VERRIER André (sergent), 1er R.A.

VIALARD-GOUDOU Jean (lieutenant-col.), Santé

WONG Kim Ari (soldat), B.P.1

ZILLIOX Paul (sergent-chef), B.M.2

Liste des noms cités

Alessandri Eugène (commandant), B.I.M.

Alexandre Georges (caporal), 13 DBLE

Alitouche (brigadier), 1er R.A.

Amiel Henri (chef de bataillon), B.M.2

Amilakvari Dimitri (colonel) 13 DBLE

Amyot d'Inville Hubert (cap. de frégate), 1er B.F.M.

† Antoni Alfred (sergent), B.I.M.

Arramon Jean (sergent-chef), Santé

Artola Luis (sergent), 13 DBLE

Auger ou Anger Louis (caporal-chef), B.P.1

Azadian Louis (maréchal des logis), 1er R.A.

Babonneau René (commandant), 13 DBLE

Bailly Marie Jacques (brigadier-chef), 1er R.A.

† Bailo Saane (1c), B.M.2

Bambridge Jean-Roy (caporal), B.P.1

Bambridge Thomas (caporal), B.P.1

Barbaroux Roger (sergent), B.I.M.

Bayrou Maurice (lieutenant), B.M.2

Bechtel William, B.M.2 (*non présent à B.H.)*

Bedrossian, agent de liaison, 1er R.A.

Belan Yves (capitaine), B.M.2 (*non présent à B.H.)*

† Bellet Emile (2c), B.I.M.

Belzic Joseph (maître-canonnier), 1er B.F.M.

Ben Aich Elie (caporal-chef), B.I.M.

Benebig Auguste, adjudant, B.P.1

Beraud Marcel (lieutenant), Santé

Bernardino Philippe (sergent), B.P.1

Bernier Lucien (maitre fusilier), 1er B.F.M.

Bernut Théodore (caporal), B.P.1

† Bertin Georges (quartier-maître), 1er B.F.M.

Biraud Francis (adjudant), 1er R.A.

Birman Léon (quartier-maître), 1er B.F.M.

Blanchard André (lieutenant), B.M.2

Blanchet Auguste (2c), Bataillon du Pacifique

Blagué (2c), B.M.2

† Bomba (1c), B.M.2

Bossard Joseph (sous-lieutenant), B.I.M.

† Bouchard Aristide (maréchal des logis), 1er R.A.

Boulet Marceau (sous maître), 1er B.F.M.

† Bourget Georges (Lieutenant), 1er R.A.

Bolani Gualberto Lope, 13 DBLE

† Bomba Gaston (2c), B.M.2

† Boulanger Réginald (2c), B.P.1

Bourgeois Henri (colonel, commandant) B.M.2

† Bourget Georges (lieutenant), 1er R.A.

Bourgoin Pierre (lieutenant), 13 DBLE

Brasdu Lucien (sergent-chef), B.M.2

Brémond Antoine (2c), B.P.1

Brial Victor (sergent), B.P.1

† Bricogne Charles (capitaine), 1er R.A.

Brisvalter Roger (aspirant), B.M.2

† Broche Félix (lieutenant-colonel), B.P.1

† Bun Kheng (2c), 101e C.A. du Train

† Buron Jean (maréchal des logis), 1er R.A.

† Calomme Frank (sergent-chef), B.M.2

Campion Jean (2c), B.I.M.

Cance François (capitaine), Q.G.

Canale Joseph (sergent), 1er R.A.

† Canard Marcel (second maître), 1er B.F.M.

Canonne Etienne (adjudant), B.M.2

Carles Jean (2c), B.I.M.

Caron Louis (1c), B.I.M.

Cassin Albert (sous-lieutenant), 1er R.A.

Catroux Georges (général) (*non présent à B.H.*)

Caudron (patronyme non identifié), 1er B.F.M.

Causse André (2c), B.I.M.

Ceccaldi Jacques (sergent-chef), B.M.2

Ceccaldi Roger (lieutenant), 1er R.A.

† Chambon Jean (aspirant), 1er R.A.

Chancoin Fernand (sergent), B.I.M.

Charbonnel Charles (sergent), B.P.1

Charpentier Charles (maître fusilier), 1er B.F.M.

† Chevallier René (maréchal des logis), 1er R.A.

Chevillot Gilbert (capitaine), B.M.2

Chodron de Courcel Geoffroy, Spahis Marocains

Chtulzatz (nc), 13 DBLE

Cinca René (sergent), B.I.M.

Clark Tom (nc), B.P.1

Clech François (2c), 101 C.A. du Train

Cohard Maurice (maréchal des logis), 1er R.A.

Coic Hervé (quartier-maître), 1er B.F.M.

Connelly, officier de liaison britannique

Coppenrath Gaspard (sous-maitre), 1er B.F.M.

Couillaud Marcel (sergent), B.I.M.

† Dargent Pierre (aspirant), B.M.2

Davaillaud Marcel (quartier-maître), 1er B.F.M.

Daviault René (quartier-maître), 1er B.F.M.

De Roux Robert (colonel, commandant), B.M.2

De Ferrières Joseph (sous-lieutenant), 13 DBLE

Delay Léon (brigadier-chef), 1er R.A.

Delsol Pierre (adjudant), B.I.M.

Denis Georges (brigadier-chef), 1er R.A.

Depeser Joseph (brigadier-chef), 1er R.A.

Desmaisons Jean-Louis (lieutenant), Génie

Dessine Charles (quartier maître), 1er B.F.M.

† Devaux Charles Marie (2c), B.P.1

Doucet André (sergent), B.P.1

† Doye Pierre (adjudant), B.I.M.

† Devé dit Dewey Jean (lieutenant), 13 DBLE

Dijoux Pierre (caporal), B.I.M.

† Dominguez Manuel (2c), 13 DBLE

Dubreuil Lucien (2c), B.I.M.

† Duché de Bricourt Gaston (capitaine), B.P.1

Duval Henri (2c), B.I.M.

Dremon Marcel (sergent), B.P.1

Drollet Robert (1c), B.P.1

Dufetel André (2c), Génie

Dufils Charles (sergent-chef), B.M.2

Dufour Jacques (quartier-maître), 1er B.F.M.

Dulau Jean (capitaine), 101e C.A. du Train

Dumont Jean (adjudant), Génie

† Dupin Henri (adjudant), B.M.2

Durietz Georges (2c), B.P.1

Durrbach André (commandant), Santé

Duval René (caporal), 101e C.A. du Train

Duval José (médecin-capitaine), 1er R.A.

Edwards, agent de liaison britannique

Emberger Jean (lieutenant), 1er R.A.

Faure Marcel (capitaine), B.M.2

Favre Jean (lieutenant), 13 DBLE

Fauvart André (sergent), Q.G. 50

Feraud Robert (lieutenant), B.M.2

Ferrières de Joseph (aspirant), 13 DBLE

Fitzgerald (capitaine, officier de liaison britannique)

Flores Antonio (2c), 13 DBLE

Fournier de la Barre Louis (caporal) 101e C.A. du Train

Fremaux Fernand (second maître), 1er B.F.M.

† Frionnet Jacques (aspirant), B.M.2

Fuller Temauri Albert (sergent-chef), B.P.1

Gallice René (sergent), B.I.M.

Gambier Gustave (lieutenant), 13 DBLE

Gazengel Victor (1c), B.P.1

† Gehrig dit Bornard Jean (adjudant), 1er R.A.

† Genovini Barthélémy (matelot), 1er B.F.M.

Gerberon André (sous-lieutenant), B.M.2

Germain Ferdinand (caporal), B.M.2

Germain Hubert (lieutenant), 13 DBLE

† Gimenez Devio (nc) , 1er R.A.

Girodon Robert ou Charles (sergent-chef), B.I.M.

Gloria Henri (sergent), B.I.M.

Gorlin Simon Michel (mar. des logis), 1er R.A.

Gosset Pierre (lieutenant médecin), Santé

Gould William (caporal), 13

Graffe Louis (sergent-chef), B.P.1

Grailles Achille (sergent-chef), B.M.2

Grand William (sergent-chef), B.P.1

Grégoire (brigadier-chef), 1er R.A.

Griscelli François Antoine (sergent-chef), BP1

Guillemot Joseph (2c), B.I.M.

Guillon Paul (médecin capitaine), santé – GSD

Guillot Marcel (adjudant), 13 DBLE

† Gufflet René (capitaine), 1er R.A.

Goumgaye (infirmier), Santé – BM2

Hafliquaire Aimé (maître), 1er B.F.M.

Hagen Tom (lieutenant), B.P.1

† Hamon Jean (sergent), Génie

Hare tarano (nc), B.P.1

Hauet Robert (lieutenant), Transmissions

Hautefeuille Pierre (capitaine), Q.G. 51

Hervé Robert (capitaine), B.P.1

Hintze René, B.P.1

Hochapfel Georges (lieutenant), 101e C.A. du Train

† Holozet Louis (sergent), B.P.1

Huguen Jean (maréchal des logis-chef), 1er R.A.

† Onuu Huriau (2c), B.P.1

Husseini Fayçal (lieutenant), B.M.2

Jacquin Denis (capitaine), B.I.M.

Jeanne Adrien (2e canonnier), 1er R.A.

Jouany Georges (1c), B.I.M.

Jourdan Aimé (second maître), 1er B.F.M.

† Kabar Albert (1c), B.P.1

Kalin Fernand (2c), B.I.M.

Kampla ou Kampler (nc), 13 DBLE

† Kararo Tainui (2c), B.P.1

† Kervizic Louis (capitaine), 1er R.A.

† Ko (chauffeur), 1er R.A.

Kocsis Imre (adjudant), 13 DBLE

† Kollen Marcel (1c), B.P.1

† Koudoukou Georges (sous-lieutenant), B.M.2

Kounda (nc), B.M.2

Kovalenko Boris (sergent), 13 DBLE

Koyo (infirmier), Santé - B.M.2

† Kulak Stanley (ambulancier), Santé- A.F.S.

† Huille Gérard, B.I.M.

Lacoin Pierre (aumônier), 1er B.F.M.

Laborde Noguez de Jean (lieutenant), B.I.M.

Lafon Aimé (sergent), B.M.2

† Lafon Pierre (aspirant), B.I.M.

Lagorce Louis (maréchal des logis), 1er R.A.

† Lamaze de Jacques (capitaine), 13 DBLE

Lamy Maurice (sergent-chef), B.I.M.

Langlois Henri (1c), B.P.1

Laporte Jacques (maître fusilier), 1er B.F.M.

Larminat de Edgar (général)

Lapouyade Louis (maréchal des logis-chef), 1er R.A.

Lasserre Raymond (1c), Génie

Laurent-Champrosay Jean-Claude (lieutenant-colonel), 1er R.A.

† Le Borgne ou Leborgne Charles (quartier-maître), 1er B.F.M.

Le Bouhellec Auguste (sergent), B.P.1

Le Caro François (caporal-chef), B.I.M.

† Le Dressay Ferdinand (2c), 101e C.A du Train

Le Goffic Pierre (maître-fusilier), 1er B.F.M.

Le Lay François (1c), B.I.M.

Le Poittevin Roger (sergent), Transmissions

Le Queré François (sergent), Génie

Le Saint François (caporal-chef), Génie

Le Van Sam (maréchal des logis), 101e CA du Train

† Lebon Yves (2c), 101e CA du Train

Lebouc (maréchal des logis), 1er R.A.

Le Det Jean (quartier-maître), 1er B.F.M.

† Lefranc Marcel (pointeur), 1er R.A.

Lehartel Julien, B.P.1

Lemaitre Paul (1c), B.P.1

Lemoine René (adjudant-chef), B.M.2

Leonetti Xavier (lieutenant), Génie

Lepeltier René (adjudant), B.I.M.

Lepeu Claude (sous-lieutenant), 1er R.A.

Leprince Roger (caporal), Génie

Lequesne Pierre (capitaine), Compagnie Nord-Africaine

Le Sant Georges (maître-principal), 1er B.F.M.

† Letocart René (2c), B.P.1

Lhuillier Jean (capitaine), B.M.2

Lim Yoeum (2c), 101e C.A. du Train

Limousin Emile (sergent-chef), B.P.1

Litout Albert (quartier-maître), 1er B.F.M.

Lucas Louis Tutea (1c), B.P.1

Mabille Henri (lieutenant, pasteur), B.M.2

Mac Elwein Alexander (ambulancier), American Field Service

† Mamadou Diabi (2c), 1er R.A.

Maheux Henri (sergent), B.I.M.

Maillet Maurice (adjudant), 1er R.A.

† Maillot Camille (brigadier-chef), 1er R.A.

† Malesieux Pierre (S.M. Mécanicien), 1er B.F.M.

Malhomme Maurice (caporal), 1er R.A.

† Mallet Horace (capitaine), Q.G. 51

† Malonga (nc), 1er R.A.

† Mamadou Djabi (canonnier), 1er R.A.

Mamuric Jean (1c), 13 DBLE

Mantel Claude (capitaine), 13 DBLE

Manus Henri (sergent), 1er R.A.

Maratai Siméon (2c), B.P.1

Martin Georges (sergent), B.I.M.

Martin John (sergent), B.P.1

Maruhi Alfred (adjudant-chef), B.P.1

Masson Pierre (colonel), Q.G.50

Meilland Jean Louis (1c), B.I.M.

Merino Pedro (2c), 13 DBLE

Merle René (aspirant), B.M.2

Messmer Pierre (capitaine), 13 DBLE

Mevel Yann (1c), 101e C.A. du Train
Meyer Henri (adjudant), B.P.1

Michel André (capitaine, aumônier), B.M.2

Miremont René (maître), 1er B.F.M.

Moniot Eugène (matelot), 1er B.F.M.

Montheard Pierre (lieutenant), 13 DBLE

Monville Lucien (quartier-maître mécanicien), 1er B.F.M.

Mornaghini André (adjudant), B.P.1

Morel André (sous maître), 1er B.F.M.

Morel René (capitaine), 13 DBLE

Morvan André (aspirant), 13 DBLE

Mottet Jules (1c), 101e CA du Train

Mouniro (adjudant-chef), B.M.2

Muracciole Jules (adjudant), 13 DBLE

Naiterre Taarii 1c), B.P.1

Nau Julien (adjudant), 1er R.A.

Naud René (sergent), B.M.2

Neveu Serge (maréchal des logis-chef), 1er R.A.

† Nicolas François (sergent-chef), B.P.1

Nury Jacques (2e classe), 101e CA du Train

Ober Albert (adjudant), 13 DBLE

Olmeta Joseph (sergent), B.M.2

Ollivier ou Olivier Paul (lieutenant), Q.G.

Ordronneau Maurice (maréchal des logis chef), 1er R.A.

Ouaima (sergent-chef), B.M.2

† Ouanamape Tuo (canonnier), 1er R.A.

Pannetier Pierre (aspirant), B.P.1

Pardo (nc), 13 DBLE

† Patii taroaïtehoa B.P.1

Paul-Marie (1c), B.I.M.

Pernet Jacques (capitaine), 13 DBLE

Perraud Raymond (capitaine), B.P.1

Petitjean Jacques (sous-lieutenant), 1er R.A.

Petre André (sergent-chef), B.P.1

Pétis Daniel (2c), B.P.1

Pietri Paul (caporal-chef), B.P.1

Pigneaux de la Roche Jacques (aspirant), 1er R.A.

Pigois René (adjudant), Q.G. 50

Pillard Jean (aspirant), B.I.M.

Piquet Paul (sergent-chef), B.I.M.

Ploneis Yves (caporal-chef), B.I.M.

Podevigne Marie Jean (capitaine), B.P.1

Pouvrasseau Etienne (second maître), 1er B.F.M.

Prado Paul (sergent), 13 DBLE

Pusterle de Cidrac Rogatien (lieutenant), Q.G. 50

Puchois jean (commandant), 13 DBLE

Queffelec Noël (adjudant), B.I.M.

Quirot André (lieutenant), 1er R.A.

Rakotozafy (canonnier), 1er R.A.

Rambaut Omer (caporal), 13 DBLE

Ramin Roger (caporal-chef), B.M.2

Ranaivorango Ernest (1er canonnier), 1er R.A.

Randriamanantena (canonnier), 1er R.A.

Raoul-Duval Claude (Pilote), FAFL Alsace

Raoul-Duval Gérard, B.I.M.

Ravenasy Ragana (1er canonnier), 1er R.A.

Ravix Laurent (lieutenant), 1er R.A.

Renard Jacques (capitaine), Transmissions

Renaud François (sergent-chef), B.M.2

Réveillon Ernest (caporal), B.P.1

Rey Marcel (maître principal), 1er B.F.M

Robin Jean (quartier-maître), 1er B.F.M.

Rolle Jean (2e canonnier), 1er R.A.

† Rosenwald Jean-Pierre (aspirant), 1er R.A.

Roudaut Constant (capitaine), B.I.M.

Roudeillac Albert, B.P.1

Sabot Raymond (sergent), B.I.M.

Sadock Ben Hassen (1c), 1er R.A.

† Saint Martin, 1er R.A.

Sairigné de Gabriel (capitaine), 13 DBLE

Salaün Jean (1c), B.I.M.

Salaverrri Mautone (caporal), 13 DBLE

Saliou Joseph (second maître fusilier), 1er B.F.M.

Salmon Lucien (maréchal des logis chef), 1er R.A.

Santens Jules (caporal-chef), 13 DBLE

Salvat André (aspirant), B.P.1

Saunal Robert (aspirant), 1er R.A.

Savary Bernard (caporal), B.I.M.

† Savey Jacques (commandant), B.I.M.

Schoenberger Eugène (sergent-chef), B.M.2

† Seferian Roger allias de Rauvelin (sous-lieutenant), 1er R.A.

Sequeira Aguedo (nc), 13 DBLE

Sigli (2c), B.M.2

† Silva Roland (brigadier), 1er R.A.

Simon Jean (capitaine), 13 DBLE

Sneyd-Cox (le commandant), liaison britannique

† Sohay (canonnier), 1er R.A.

Snow André (radio), B.P.1

Snow Tihoti (2c), B.P.1

Soavina (maréchal des logis), 1er R.A.

Spitz Charles (caporal-chef), B.P.1

Steinberg Bernard (sergent), 13 DBLE

Suhas Henri dit nono (caporal), B.P.1

Suhas alphonse dit toti, B.P.1

Stuhlsatz Camille (2c), 13 DBLE

Stuyvesant Alan (Lieutenant), Santé - A.F.S

Svatkowski Elie (lieutenant), 13 DBLE

† Tahua Nahenahe (2c), B.P.1

Tama Matahiaru (1c), B.P.1

Tardrew William (lieutenant), B.M.2

Tartivot Léon (caporal-chef), B.I.M.

Tassel (second-maître), 1er B.F.M.

Tehaameamea Georges (caporal), B.P.1

Temauri Tuahine (1c), B.P.1

Teheil Teiho (2c), B.P.1

† Tehio Raphaël (caporal), B.P.1

† Tetautuarii Puarii (2c), B.P.1

Teremate Amata ou François (2c), B.P.1

Testa de Charles (brigadier), 1er R.A.

Tetuanui Tu (2c), B.P.1

Tetuaereva Faehau dit Teto (nc), B.P.1

Tetuatara Tafaarere (1c), B.P.1

Thibaux Pol (médecin capitaine), Santé

Théodore Gérard (aspirant), 1er R.A.

Thomas Léopold (1c), B.I.M.

Thunot Jean (radio), B.P.1

Tichenor George (ambulancier), Santé - A.F.S.

Tilloloy Robert (sergent-chef), B.I.M

Tirailleur Jean-Baptiste (nc), 1er R.A.

Tomkins (capitaine), liaison britannique

Tsana Patrice (sergent-chef), Santé, BM2

Thuboeuf Albert, 13 DBLE

† Tufariu Teamo Maere (2c), B.P.1

Tumahai Jean (sergent-chef), B.P.1

† Valun Jules (matelot), 1er B.F.M.

Van der Beken Gilbert (2c), 13 DBLE

Vanier René (sous-lieutenant), Génie

Verdegen (caporal), B.P.1

Vernadet Bernard (brigadier-chef), 1er R.A.

Vidal Joseph () B.I.M.

Wagner Otto (capitaine), 13 DBLE

Wanfio, B.M.2

Weber Albert ou François (2cl), 13 DBLE

† Wellard André (aspirant), B.M.2

Winchester Alexandre (1c), B.P.1

Winchester Jack (2c), B.P.1

Worden James (ambulancier) Santé - A.F.S.

Yamala ou Yamale (1c), B.M.2

Zerpa Fulvio (1c), 13 DBLE

Ziegel Armand (caporal-chef), B.M.